This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

1137

Per. 23728 d. 35
25-6

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

25 1137
63 6

Digitized by Google

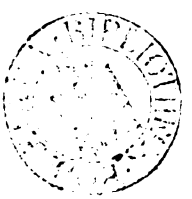
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DU LYONNAIS.



Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DU

LYONNAIS.

TOME XXV.

LYON.
IMPRIMERIE DE L. BOITEL,
QUAI SAINT-ANTOINE, 36.

1847.

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE
DU LYONNAIS.

Poésie.

—

A MON BRIC-A-BRAC.

—

Objets qu'en ma sagesse ici j'ai réunis,
Je n'ai trouvé qu'en vous de fidèles amis :
Ceux qu'on a dans le monde offrent peu de constance,
Ou vous lassent bientôt après l'expérience.
Vous remplacez pour moi tous les plaisirs trompeurs ;
Sans avoir leurs dangers, vous avez leurs douceurs.

Quand je cède parfois à l'amour des voyages,
J'emporte en mon esprit vos noms et vos images ;
Le moindre pot chinois reste en mon souvenir,
Et l'heure du retour est celle du plaisir.

Digitized by Google

Partout, sur mes parois, riant à ma tendresse,
Votre vue en mon cœur excite l'allégresse,
Depuis les Trimolet et les rares Grobon,
Jusqu'au tableau noirci que j'accueillis sans nom.

Vous m'appartenez bien! Jamais mains étrangères
Ne viennent s'attaquer à des choses si chères.
Je vous classe, vous range et dérange à mon gré ;
Je vous mets tour à tour sous le rayon doré
Qui sait vous rajeunir en réchauffant vos teintes....

Dans un endroit obscur, en ami délaissé,
Si quelqu'un d'entre vous me murmure des plaintes,
Aussitôt, par mes soins, au jour il est placé :
Je lui cherche un voisin, enfin je m'industrie
A trouver, pour lui plaire, une autre symétrie.

Si voltigeant dans l'air des atomes légers
Laissent tomber sur vous des reflets étrangers,
Vite ma main s'armant du linge et de l'éponge
Fait la guerre au *chancis* qui commence et qui ronge.

Chaque matin, l'été, j'entre dans votre paix,
Vous donne avec le jour un air plus pur, plus frais ;
Et lorsque du soleil la chaleur est brûlante
J'oppose à ses rayons une digue puissante.
Quand vient l'hiver, du froid combattant le degré,
Je vous fais avec soin un milieu tempéré.

Digitized by Google

Le temps ne coûte rien à la sollicitude
Dont mon amour pour vous s'est créé l'habitude.

Sans attendre l'avis d'une savante voix,
De vous spontanément mon goût a fait le choix.
Je vous ai pris ainsi qu'on prend une maîtresse
Qui plaisant tout d'abord enchaîne la tendresse;
On ne s'informe pas s'il est quelque voisin
Qui lui desire un nez un peu plus aquilin ;
Qu'importe qu'il existe une autre femme au monde
Qui se trouve plus belle ou plus brune ou plus blonde !
Elle nous plaît ainsi : tant pis, tant pis pour ceux
Qui peuvent lui trouver un air disgracieux !

Ne vous offensez point si, s'alignant, la pipe,
Pendue avec honneur dans vos rangs s'émancipe :
Savamment culotée, elle s'offre au regard,
Elle atteint la hauteur des prodiges de l'art...
Et tel qui ne comprend le savoir, la finesse
D'une rare peinture, objet de ma tendresse ;
Qui regarde au plancher ou voit avec dédain
Quand mes plus beaux tableaux arrivent sous sa main,
Se campe tout-à-coup, s'écrie et s'extasie
A l'aspect des dessins d'une écume noircie....
Reconnaissez-la donc pour une digne sœur
Qui complète avec vous ce que j'ai de bonheur.

Je veux tous vous garder ainsi que des reliques,
Mes vieux pots de faïence et mes meubles gothiques,

Digitized by Google

Marbres, bronzes douteux, petit nombre d'émaux,
Originaux anciens et modernes tableaux!
Tant que vous me verrez encor souffle de vie,
Riez du brocanteur, de ses doigts de harpie!
Restez jusqu'à la fin, restez dans mon logis;
N'en sortez qu'à ma mort, comme de vieux amis!

C. M.

Lyon, 1846.

Digitized by Google

FERMEZ VOTRE PORTE AUX VISITEURS.

Un jour la Tourterelle allait de compagnie
Au domaine voisin avec Margoton-Pie,
Faire visite au Paon, commensal du château.
La dernière, fine drôlesse,
Voulait savoir si le Paon était beau,
Et, par curiosité, plus que par politesse,
Prenant son air sucré, sortait de son hameau.
La Tourterelle, simple bête,
Qui n'avait qu'un défaut, celui d'un tendre cœur,
S'en allait, sans couver malice dans sa tête,
Présenter son hommage au voisin grand seigneur.

A la porte du Paon voilà nos visiteuses.
Le sire, en aimable voisin,
Leur montre ses bosquets, son superbe jardin
Que parfumaient de hautes tubéreuses,
Et, sans façon, leur propose un festin,
Qu'on accepte de même et trouve délectable :
Jamais noble seigneur ne se fit plus aimable.

On s'en retourne, on chemine en causant,
Ainsi qu'on fait à deux, qu'on soit mâle ou femelle.

Digitized by Google

« — Je ris de tout mon cœur. Que ce Paon est plaisant,
Dit la Pie à la Tourterelle !
Etait-il enchanté de nous montrer son bien !
Et comme il s'est donné de peine
Pour nous faire admirer, à chaque pas, un rien,
Dans tous les coins de son domaine !
Avez-vous remarqué, ses pieds sont monstrueux !
Que sa voix est aigre et commune !
Ainsi fait, chez le sexe il ne fera fortune :
Ses défauts vous crèvent les yeux. — »

La Tourterelle, en innocente,
Ecoutait les propos que tenait la méchante.
De la robe du Paon les regards éblouis,
Et de ses procédés, au fond, reconnaissante,
Elle n'osait émettre son avis,
Et laissait babiller la langue de vipère.

Reconnaissez Margot et sa commère :
Ce sont les visiteurs qui se rendent chez vous,
Tant qu'ils y sont, ils sont polis et doux,
Mais, une fois dehors, vous fournissez matière
A leur plaisir de critiquer.
Même les bons taisent vos avantages !
Quand ils montrent leur nez, sachez bien vous bloquer,
Fermez-leur votre porte et vous ferez en sages.

C. M.

Lyon, 1846.

Digitized by Google

A LA POÉSIE.

—

Noble fille du ciel, aimable poésie,
Toi seule sais charmer chaque jour de ma vie.
Toujours là, près de moi, tu m'inspires des sons,
Changeant, suivant mon cœur, de manière et de tons.

Si je vais lentement, rêveur, dans la campagne,
Tu viens suivre mes pas, en fidèle compagne.
Je prête ton langage aux fleurs, aux animaux,
Aux arbres s'inclinant sur le courant des eaux ;
Une fourmi, par toi, raisonne comme un sage ;
La morale jaillit des échos du bocage.

Si j'éprouve, parfois, ce vague de l'esprit
De l'homme qui vit seul, ta lèvre me sourit.
Si d'un charmant objet qui s'offrit à ma vue,
S'occupe doucement mon ame encore émue,
Tu me jettes tes fleurs... je chante mon desir,
Et, les doigts sur mon luth, je rêve le plaisir.
Si d'un noir abandon me remplit la tristesse,
La plainte qui s'enfuit de mon cœur qui s'oppresse,

Digitized by Google

En vers attendrissants tombe sur mon vélin.
Et mêle une douceur au poison du chagrin.

Si l'indignation soulève ma colère,
Tu viens changer ma voix en une voix sévère;
Déesse sans pitié, seconde Némésis,
Tu diriges mes traits : les méchants sont punis...

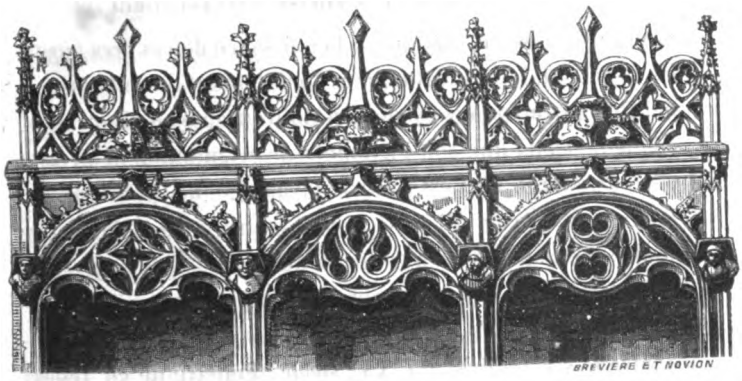
Oui, c'est toujours par toi que s'épanche mon ame,
Par toi que se fait jour tout ce qu'elle a de flamme !
Je serai sans regret si pour prix de mes vers
Je ne puis obtenir l'honneur des lauriers verts.

J'aurai chanté pour moi, comme fait Philomèle,
Qui ne songe jamais, à sa plainte fidèle,
Si le rêveur assis sur un tendre gazon
Veut bien prêter l'oreille au bruit de sa chanson.

C. M.

Lyon, 1846.

Digitized by Google



RECONSTRUCTION

DE L'ÉGLISE SAINT-GEORGE.

La restauration de l'église de Saint-George est due à la générosité des fidèles, de l'Etat et de la Ville. Le sanctuaire et l'apside de l'ancienne église ont été prolongés jusque sur le quai Fulchiron, et un transept s'est étendu sur la place Saint-George, en attendant que la démolition de l'ancienne Commanderie permette de construire celui qui doit lui correspondre. Les exigences du propriétaire de l'édifice à démolir ont causé ce retard. Espérons, néanmoins, que tôt ou tard le projet en question s'exécutera. Sa réalisation est d'autant plus desirable, que le transept sud servira puissamment à maintenir la poussée de la voûte d'arête du sanctuaire, et surtout celle des quatre arcs sur lesquels s'élève le clocher. Pour éloigner toute chance de danger, l'architecte chargé de la direction des

Digitized by Google

travaux, M. Bossan, a établi, à la naissance de ces arcs, quatre forts tirants en fer qui retiennent l'écartement des piliers, mais qui disparaîtront à la construction du transept sud. Pour nous, quelque précieux que soit l'exemple de ce monument au point de vue artistique, il l'est encore davantage au point de vue économique, en ce qu'il est la preuve manifeste que dans notre climat, avec nos matériaux, un monument en style ogival est bien moins coûteux qu'un monument de dimensions correspondantes en style dit classique. M. Bossan s'est attaché à reproduire le style ogival du XVe siècle. Pénétré de ce respect pour les œuvres du passé qui ne devrait jamais abandonner l'esprit des artistes, il a voulu conserver l'élégant pendentif du commandeur Humbert de Beauvoir et le reconstruire dans le nouvel édifice. C'est cette particularité qui l'a forcé à adopter un style qui, bien que plein de luxe et de fantaisie, rappelle cependant la décadence. On conçoit que l'exécution de ce projet ait nécessité une exactitude rigoureuse dans la construction de l'apside. On y est parvenu cependant, et le pendentif est de nouveau suspendu dans les airs, mais à une hauteur bien plus considérable que dans l'ancienne église.

La longueur totale de l'église sera de 46 mètres. La largeur des trois nefs de 18 m. 50, et la largeur prise aux transepts de 25 m. 90. Ces dimensions sont prises, pour me servir du terme technique, hors œuvre, c'est à dire de la face extérieure des murs. La hauteur totale, depuis le sol du quai jusqu'à la croix qui doit couronner la flèche, sera de près de 67 mètres. Ce sera, par conséquent, le plus haut clocher de Lyon. Eh ! bien, le devis de cette partie de l'église, sanctuaire, apside, un transept, chapelle en prolongement de la nef, clocher et flèche, le tout en matériaux de premier ordre, les baies garnies de leur réseau de méneaux, ne s'élève qu'à 120,000 fr. Saint-George doit contribuer, plus qu'aucun autre monument de cette espèce, à montrer combien le style indigène du

Digitized by Google

moyen-âge est plus approprié à toutes les exigences de notre pays que le style exotique de la Grèce et de Rome. Je ne parle pas des convenances qui exigent qu'une église catholique soit construite dans un style catholique, et aussi merveilleusement adapté que celui du moyen-âge à tous les besoins du culte et à toutes les aspirations de la croyance.

La charpente tout entière, fermes, pannes, poinçons et extraits, est en fer. La flèche sera de même nature. L'architecte resserré dans un étroit espace, a tiré parti de la différence de niveau du sol de la place et du quai, et il a placé la sacristie au dessous de l'apside; elle est éclairée par cinq quatrefeuilles donnant sur le quai, et desservie par un escalier conduisant au sanctuaire. Les nécessités de la construction et l'exiguité des ressources ont également forcé M. Bossan à commettre l'inconséquence apparente de couvrir la grande nef et l'apside avec un toit très pentif, et les basses nefs en terrasse. L'aspect artistique, au moins, n'en souffrira pas.

Nous ne dirons pas qu'une telle économie dans les prix n'ait pas souvent amené quelque imperfection dans l'exécution, par exemple dans les chapiteaux du sanctuaire, qui sont d'ailleurs d'un goût malheureux, et dans les profils des baies. Ce dernier défaut, toutefois, devra disparaître à peu près dans cette opération qu'en termes techniques on appelle *ravalement*. Trois des cinq baies de l'apside seront prochainement garnies de verrières du célèbre peintre verrier M. Maréchal. Dans la fenêtre centrale, se trouveront le Christ, saint George et sainte Eulalie, patrons de la paroisse, et le patron du curé actuel, dont les efforts et le zèle sont parvenus à réaliser les ressources nécessaires à l'exécution de tous ces travaux. Dans les quatre fenêtres qui entourent la baie centrale, seront, d'un côté, les hommes de l'Ancien Testament, et, de l'autre, les saints depuis la venue de Jésus-Christ, dont le caractère et la vie offrent le style le plus complet de l'Eglise militante, et

Digitized by Google

trouvent ainsi naturellement place aux côtés du patron principal de l'Eglise. Nous ne pouvons que former des vœux pour que de nouvelles ressources viennent permettre de construire les trois nefs, et, enfin, de compléter le monument par une façade appropriée au reste de l'édifice.

Digitized by Google

Excursion dans le Midi.

MARSEILLE.

Promenade dans Marseille. — Les églises. — L'arc de triomphe de la porte d'Aix. — L'Obélisque de la place Castellane et M. de Talleyrand. — L'Hôtel-de-Ville. — La statue de Libertat. — Comment une fabrique de noir animal est devenue le Panthéon d'un grand homme. — Histoire de George Roux.

Ce jour-là, c'était le 1er octobre. Les grands journaux nous avaient appris que l'on se chauffait à Lyon et qu'il neigeait à Saint-Étienne. A Marseille, le soleil resplendissait de lumière et il y faisait une chaleur du mois de juillet à Paris.

— Aujourd'hui, me dit M. J. M***, nous avons beaucoup à voir et fort à faire, fort à faire pour les jambes. Etes-vous marcheur ? savez-vous flâner ?

— Je suis Parisien, répondis je, c'est tout dire. Il y a à Paris une foule d'honnêtes gens, mes compatriotes, qui ont employé vingt années de leur vie à se promener du passage du Panorama au boulevard des Italiens.

— Ah ! si vos Parisiens avaient au bout de leur boulevard

Digitized by Google

des Italiens notre Canebière ! s'écria M. J. M*** avec un enthousiasme tout marseillais ; s'ils avaient pour horizon les eaux bleues de notre golfe et notre beau soleil nageant dans l'azur comme un sultan d'Orient dans son bain ; s'ils avaient nos nuits avec leurs douces brises et leurs étoiles scintillantes dans le ciel, comme des diamants dans leur écrin ; s'ils avaient tout cela, vos Parisiens, quand ils se seraient promenés tout le jour, ils oublîraient de rentrer chez eux le soir.

— Cela leur est bien arrivé quelquefois sans Canebière, interrompis-je.

Un sourire malin qui glissa sur les lèvres du Marseillais, me donna lieu de croire qu'en homme qui connaissait parfaitement les localités il remplaçait dans sa pensée la Canebière par la rue Lepelletier, son ciel d'Orient par les ciels de carton de l'Opéra et les étoiles scintillantes par les aimables rats de l'Académie royale de musique. Comme ces dames n'avaient pas à se plaindre d'un pareil rapprochement, je ne réclamai pas pour elles.

— Puisque vous voilà dans de si belles dispositions, reprit M. J. M***, je renverrai ma voiture. Les voitures ont été inventées en haine de la flânerie et des flâneurs.

Nous quittâmes l'hôtel, nous dirigeant pédestrement vers la porte d'Aix.

L'arc de triomphe, placé à l'entrée de la rue d'Aix, domine majestueusement cette rue ainsi que le Cours qui vient à la suite, la rue de Rome terminée par un obélisque. La voie est large ; des deux côtés s'élèvent de hautes et vastes maisons tirées au cordeau. Tout ici respire la grande ville. Cependant cette longue enfilade de maisons n'offre pas le magnifique aspect qu'avait rêvé, dans son ame de peintre et de poète, le Michel-Ange marseillais. Le Cours n'est ni aussi long ni aussi large qu'il devrait l'être. Les façades des maisons d'une physionomie bourgeoise ne présentent pas ces nobles et élégants portiques qui auraient rappelé ceux des palais de Gênes et de Florence. Soit envie, soit ignorance, soit lésinerie munici-

Digitized by Google

pale et béotienne, comme disait mon cicérone, MM. les échevins firent refaire à Puget le plan de la ville qu'il avait dressé en 1666. Sans la malencontreuse inspiration de l'ancienne édilité marseillaise, continua-t-il, cette masse inerte, ce gros bâtiment écrasé que vous verrez tout à l'heure et qu'on nomme *Hôtel-de-ville*, serait aujourd'hui l'un des plus beaux édifices de ce genre. L'église métropolitaine aurait rivalisé de grandeur et de beauté avec la basilique de la capitale du monde chrétien ; Marseille enfin montrerait avec orgueil aux étrangers plusieurs des merveilles de Rome lorsqu'elle tomba sous le joug des Barbares.

Si au moins les municipalités en se suivant ne se ressemblaient pas, mais comme disait encore mon cicérone, on pourrait croire qu'elles sont toutes ou à peu près coulées dans un même moule et l'on marierait plutôt le Grand Turc avec les états de l'Église que certaines mairies avec les beaux arts. Aussi, au lieu de réparer la faute de leurs devanciers en embellissant autant que possible la promenade du cours, les conseillers municipaux de Marseille ne se sont-ils pas avisés, il y a quelques années, d'abattre les arbres qui abritaient les promeneurs sous leur magnifique ombrage. Une chétive et maigre plantation remplace aujourd'hui les ormes et les platanes séculaires qui auraient pu raconter les lamentables épisodes de la peste de 1720. Il est juste de dire qu'en faisant couper ces beaux arbres le conseil municipal a enrichi le budget de plusieurs stères de bois à brûler.

La pénurie des monuments publics à Marseille fait que les habitants se montrent fort jaloux de leur arc de triomphe qui n'est, à vrai dire, qu'une copie un peu lourde de l'arc de triomphe du Carrousel à Paris. On y remarque cependant des ornements de détail qui rachètent dignement les fautes de l'ensemble. Huit statues allégoriques décorent le faîte du monument. Les bas-reliefs et les statues de la face nord sont dus au ciseau de David d'Angers. La face qui regarde la ville est l'œuvre de Ramey.

Digitized by Google

Comme cela s'est pratiqué de temps immémorial, pour tous les arcs de triomphe, la guerre et l'enivrement de la victoire font les honneurs et les frais de celui-ci. Tout ce mouvement d'hommes, tout ce bruit de caissons, toutes ces piques, ces lances, ces baïonnettes qui se croisent dans l'air avec les brillantes fanfares des clairons, c'est la *Marseillaise*, c'est le *Chant du départ* mis en action. A voir ces mâles figures où rayonnent la valeur et l'amour de la gloire, on pressent que tout ce peuple va triompher de ses ennemis. Mais là ne finit pas le drame, il manque à cette fière trilogie un acte que nous ne voyons pas figurer sur les bas reliefs des portes triomphales, le retour après le départ et la victoire. Voici comment l'artiste pourrait remplir son sujet : le peuple vainqueur revient avec une jambe de bois, le bras en écharpe, le nez coupé, la bourse vide, mais le général devient cordon rouge ou cordon bleu, le lieutenant général est fait maréchal, les fournisseurs sont faits marquis. On chante le *Te Deum* et *La victoire est à nous !* Tu chantes encore, ô bon peuple, mais tu payes. Tu payes le *Te Deum*, tu payes les marquisats, les majorats et cœtera. Le vieux Mazarin te connaissait bien, ô grand peuple, *il chante, il paiera,* disait-il.

Il ne faudrait pas que le règne de la paix se montrât trop fier de ce que je viens de dire à l'encontre du règne de la guerre. L'industrie a aussi des luttes acharnées à soutenir et ses conquêtes ont leur deuil et leurs larmes; avec elles la fortune est encore pour les généraux et la misère pour les soldats. Si ces soldats ne sortent pas de la bataille le nez coupé, il arrive souvent qu'on leur coupe les vivres: témoins les coalitions et le salaire; ce qui nous prouve en passant que tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

L'arc de triomphe de Marseille a eu des destinées muables : voté par le conseil municipal en 1823, afin d'immortaliser le héros du Trocadéro, il a été consacré, après les Journées de Juillet, à perpétuer le souvenir des gloires de l'Empire.

Digitized by Google

La gloire de l'Empire est incontestable et incontestée, mais récapitulons un peu ce que nous a valu cette gloire coulée sur le marbre et le bronze des arcs de triomphe de la barrière de l'Étoile, du Carrousel et de la porte d'Aix : elle nous a valu deux invasions, la restauration avec son milliard d'indemnité, la perte du territoire conquis, l'abandon de la Louisiane et le sang de deux millions d'hommes.

Conservons les monuments élevés à la guerre comme un témoignage de la valeur et du patriotisme de nos pères, mais n'élevons plus de monuments qu'au bonheur du peuple. Le bonheur des hommes, n'est-ce pas là une conquête bénie de Dieu, et quelle gloire plus grande et plus sainte pourrait-on lui comparer ?

L'obélisque de la place Castellane qui se trouve au bout de la rue de Rome, en axe de l'arc de triomphe de la porte d'Aix, devait éprouver plus de vicissitudes encore que celui-ci dans la pensée qui a présidé à sa construction : érigé d'abord en l'honneur du mariage de Napoléon avec Marie Louise, consacré ensuite à la mémoire du roi de Rome, puis à celle du duc de Bordeaux, le voilà aujourd'hui voué à la révolution de juillet.

— Est-ce votre dernier serment? demandait un intime à Talleyrand le lendemain de l'installation de la dynastie de juillet.

L'ancien courtisan de la République de l'Empire et de la monarchie de Louis XVIII, ayant répondu par le silence.

— Qui ne dit mot consent, reprit l'interlocuteur.

— Qui ne dit mot attend, riposta le malin prince.

J'ai remarqué que les écussons de l'obélisque destinés à recevoir des inscriptions gardent aussi le silence. Est-ce que l'obélisque de Marseille *attendrait*, comme M. de Talleyrand?

Les églises, à Marseille, n'offrent rien de remarquable aux amateurs de l'architecture gothique. La cathédrale, la Major, restaurée à plusieurs reprises, est très proprement badigeonnée et la plus ancienne église de la ville ; elle fut, dit-

Digitized by Google

on, élevée sur les fondements du fameux temple de Diane, construit lui-même sur les plans de celui d'Éphèse. C'est dans l'église de la Major que les premiers chrétiens ont commencé le libre exercice de leur culte, sous la protection de l'empereur Constantin.

Au temps où les Sarrasins et les Maures infestaient les côtes de la Méditerranée, emportant les femmes et les enfants pour les vendre et faisant de leurs prisonniers des esclaves, on vit souvent à la Major une pieuse et touchante cérémonie: les captifs rachetés par les frères de l'*Ordre sacré, royal et militaire de la Merci* se rendaient solennellement à l'église pour y remercier le ciel de leur délivrance. Des petits enfants, vêtus de blanc et tenant à la main des palmes vertes, allaient au-devant d'eux, et de leurs faibles mains ils délivraient les captifs de leurs fers.

Dans l'état actuel, la cathédrale de Marseille où il faut descendre plutôt que monter, n'est guère qu'un pauvre caveau sans façade et sans faîte que les vagues de la mer pourront bien engloutir un jour.

L'église de Saint-Victor, dont M. J. M... nous avait fait remarquer les lourdes tours carrées des hauteurs de la promenade Bonaparte a été fondée par Cassien, en 104, sur les catacombes de Saint-Victor qui subit le martyre du temps de Dioclétien. Détruite et saccagée successivement par les Goths et les Sarrasins, elle a été rebâtie par le pape Urbain V, ancien abbé de Saint-Victor, et consacrée en 1040 (1), mais

(1) On trouve, dans les archives de la mairie de Marseille, la charte de consécration de St-Victor, par Benoît IX, en 1040. Elle est rapportée textuellement dans la *Gallia Christiana*. L'original est écrit sur une grande feuille de parchemin dont le haut, le bas et la marge sont ornés de figures dessinées à la plume et coloriées. La composition, tracée au bas de la charte, représente la donation de la bulle. Le pape, assis sur un fauteuil, reçoit les évêques, les abbés et probablement tous les dignitaires ecclésiastiques présents à la cérémonie. L'authenticité de cette pièce n'a jamais été contestée,

Digitized by Google

il ne reste rien de cette construction. Telle qu'elle existe aujourd'hui, l'église Saint-Victor est un monument du XIIIe siècle, roman par l'ensemble et gothique par quelques-uns de ses détails. Les pierres de l'enceinte, par leur forme et la solidité de leur appareil, rappellent les constructions romaines et au premier abord on serait tenté de la croire antique.

L'église Saint-Victor communique à des galeries souterraines et à plusieurs chapelles taillées dans le roc. Nous y descendîmes. Je ne fus pas peu surpris de voir des tombeaux vides et des fragments antiques fermer l'entrée de ces grottes souterraines comme on aurait pu faire avec des gravats.

— C'étaient des pierres inutiles, nous dit l'espèce de bedeau qui nous accompagnait, on s'en est servi pour boucher des trous.

Un membre de la société des antiquaires de France n'aurait pu entendre ces paroles sans éprouver pour le moins une attaque de nerfs. M. J. M... et moi, nous prîmes la chose moins archéologiquement.

Dans une des chapelles souterraines de Saint-Victor, on conserve la statue d'une vierge noire qui a été, dit-on, jadis apportée mystérieusement sur le rivage par les vagues de la mer. Une statue voyageant ainsi ne pouvait faire moins que des miracles; aussi en fit-elle et beaucoup!!.. Autrefois, aux

et l'écriture, les costumes et le dessin, tout porte le caractère du XIe siècle.

Le dessin, dit M. Mérimée (*Notes sur le Midi*), présente pourtant une singularité remarquable. Le soubassement du fauteuil sur lequel le pape est assis est orné d'une arcature *ogivale*, et le dais, qui le surmonte, de deux trefles formés par des lignes courbes se réunissant sous un angle très aigu. Ainsi, non seulement l'*ogive*, mais le *style ogival* se retrouvent dans cette vignette, qu'en faut-il conclure? que la forme de l'arc brisé était déjà connue vers le XIe siècle, qu'on l'employait déjà dans les meubles et probablement aussi dans les ouvrages plus considérables. La tiare du pape est d'une forme peu ordinaire : c'est un cône très aigu, entouré à sa base d'un cercle d'or.

Digitized by Google

époques de sécheresse, on la sortait en procession, afin d'obtenir de la pluie! Nous rions de ces croyances naïves de nos pères, nous autres philosophes et libéraux du XIXe siècle; cependant n'avons-nous pas été plus crédules encore, n'avons-nous pas attendu, pendant plus d'un demi siècle, sur la foi de nos grands saints politiques, des constitutions républicaines ou des chartes monarchiques, comme les fruits savoureux d'une autre terre promise? Sauf tout le respect dû aux esprits forts, je me demande pourquoi il n'y aurait pas entre la prière et le ciel des intelligences mystérieuses. Pour mon compte je croirais plus volontiers aux miracles de l'église qu'aux miracles de la Chambre des Députés.

En parcourant ces grottes sombres, un touchant souvenir saisit l'esprit du voyageur. Le sol qu'il foule a été le berceau de l'église chrétienne à Marseille. Tandisque la Diane païenne recevait encore à la Major l'encens des Massiliens, là des chrétiens venaient affronter la mort du martyre en célébrant leurs saints mystères. Combien de joies pures et de célestes douleurs ont emplies ces retraites souterraines! mais aussi de quelle vénération ne furent-elles pas entourées pendant des siècles entiers! Le célèbre Cassien, en établissant un monastère à Marseille, jugea qu'aucun lieu ne pouvait mieux inspirer les vertus de la vie contemplative.

Le nombre des moines de Saint-Victor, disent les vieilles chroniques, s'éleva dans les premiers temps à près de quatre mille. La plupart de ces moines se livrèrent à l'étude de la théologie et devinrent les lumières du monde chrétien. Plus tard, l'abbaye perdit en vertus évangéliques ce qu'elle avait gagné en opulence. Alors il fallait prouver cent cinquante années de noblesse paternelle pour être moine de Saint-Victor. Ces moines, à talons rouges, furent sécularisés vers le XVIIIe siècle, et le roi Louis XV octroya gracieusement à l'humble cloître le titre pompeux de *noble et insgine collégiale de Saint-Victor*.

Mais la révolution survint, les biens furent vendus, les

Digitized by Google

murs abattus, les trésors pillés, l'abbé et les moines mis à la porte de leur *noble et insigne collégiale*. Ces moines avaient recherché une gloire mondaine, ils subirent la loi du monde : *sic transit gloria mundi*.

Nous visitâmes ensuite les Accoules, pauvre église, dont il ne reste plus que le clocher antérieur au XIe siècle. C'est devant cette église que se tenaient anciennement les assemblées de la ville : *actum in parlatorio BD de las Accoas*, disent la plupart des titres du moyen-âge

Comme nous passions près de la place de Lenche :

— Il faut voir les caves de Saint-Sauveur, dit M. J. M., c'est une construction qui, d'après nos historiens marseillais, remonte aux premiers temps de la République.

Au dire de Grosson (1) c'étaient des bains publics. La disposition des lieux peut encore le faire croire. Il existe d'ailleurs dans les archives communales de vieux actes qui établissent la police des bains à Marseille. Ainsi, par exemple, un de ces règlements dit que « les femmes débauchées ne pourront entrer aux bains que les lundis et les juifs le vendredi à peine de *trois sols d'amende*. »

Arrivé rue de la Mazade, mon cicérone, s'arrêtant devant une maison d'un extérieur grandiose :

— Je vous présente, me dit-il, le plus bel édifice de Marseille. C'est ici l'hôtel de la Préfecture.

Après avoir franchi la porte d'entrée, nous nous trouvâmes dans une vaste cour. L'hôtel occupe le fond ; il est formé de deux ailes en retour, surmontées de terrasses pavées en marbre. On monte au principal corps de logis par un perron de quinze marches. Les façades qui donnent sur la cour et le jardin sont d'une architecture riche et élégante. Au premier étage est une magnifique galerie ornée dans toute sa longueur d'un double rang de colonnes.

(1) Recueil des antiquités et monuments marseillais qui peuvent intéresser l'histoire et les arts.

Digitized by Google

— Ici, me dit notre Marseillais, vivent les souvenirs d'un grand citoyen, d'un autre Jacques Cœur : avec sa devise :

A cœur vaillant, rien d'impossible.

Avançons, ajouta-t-il en riant, j'ai mes entrées en libre pratique à la Préfecture, je suis électeur!... Allons-nous asseoir un moment sous ces vertes charmilles, d'autant plus agréables qu'elles sont plus rares chez nous. Là, je vous dirai plus au long ce qu'était l'homme qui a fait bâtir ce somptueux hôtel. Cet homme était un marchand comme Jacques Cœur et comme Ango de Dieppe. Comme eux, c'était un enfant du peuple, animé d'un ardent patriotisme, courageux, entreprenant et fécond en ressources que donne le génie du commerce. C'est assez dire qu'il n'aimait pas les Anglais, ces éternels contempteurs de la prospérité et de l'indépendance nationale. George Roux avait rêvé dans son cœur patriote ces vers de *Charles VI* :

Jamais en France,
Jamais l'Anglais ne règnera.

Or, justement en ce temps-là, une flotte anglaise menaçait le port de Marseille. Une haute et noble ambition s'empara du riche marchand marseillais : il résolut de mesurer la maison de commerce de George Roux avec la maison de Hanovre, ayant pour chef un autre George, George II, roi d'Angleterre. Un manifeste en forme de déclaration de guerre suivit bientôt cette résolution. Le 20 juin 1756, George Roux avait fait sa déclaration à l'amirauté marseillaise. Il lança ensuite son manifeste avec ces mots en tête :

GEORGE ROUX CONTRE GEORGE II, ROI D'ANGLETERRE.

Sans doute alors plus d'un honnête marseillais se prit à rire au nez de George Roux et de son manifeste. On ne ferait pas mieux aujourd'hui à Marseille et à Paris, avec d'autant plus de raison que, par le temps qui court, les hauts barons de la finance ne ressemblent pas du tout à des Jacques Cœur. Les Roschild et compagnie n'ont pas pour habitude de faire

Digitized by Google

la guerre à leur compte et de prendre la France sous la protection de leurs écus. Les chemins de fer nous ont donné la juste mesure du patriotisme de ces Messieurs; ce patriotisme-là est coté à la bourse, et, pour être juste, nous devons dire qu'en ce moment il est fort à la baisse.

On a vu de nos jours les barons de la finance courir après le gain d'une concession et se coaliser pour le monopole. George Roux, lui, ne demandait au roi de France qu'une chose : la permission d'armer les batteries de la rade à *ses frais*, de *payer* les matelots et de courir sus aux Anglais pour l'honneur du pavillon *national* et le salut du commerce français.

Et n'allez pas croire que ce fût là une orgueilleuse boutade de négociant blessé dans ses intérêts, une vaine et ridicule rodomontade. George Roux arma réellement un grand nombre de navires en course ; le produit des prises que ceux-ci faisaient était employé à l'achat des munitions de guerre et à l'équipement des soldats. George faisait réellement manœuvrer une flotte qui, après beaucoup d'expéditions heureuses, finit par être complètement détruite par une escadre anglaise ; car le gouvernement anglais, qui avait d'abord pris en riant le manifeste du marchand marseillais, en comptant les pertes sérieuses qu'il avait fait éprouver à son commerce, se décida à donner les ordres nécessaires pour l'anéantissement de la flotte de George Roux. Louis XV laissa faire, il préludait alors à sa malencontreuse guerre de sept ans, pendant laquelle la France perdit sa suprématie et les dix-neuf vingtièmes de ses possessions aux Indes, le Canada, sa marine, laissant l'Angleterre commencer, sur les ruines de la puissance du grand Mogol, son vaste empire anglo-indien qu'il lui était possible d'élever pour elle-même et qu'avaient si heureusement fondé Dupleix et la Bourdonnaie (1).

Cruellement frappé dans sa fortune, George Roux demeura grand citoyen ; il rassembla les débris de son opulence et les

(1) Voir : *Histoire du XVIIIe siècle*, par Lacretelle.

Digitized by Google

mit encore, en 1763, au service du roi de France « pour *lui* « *donner*, disait-il, *une nouvelle preuve de son inaltérable dévouement.* » Par un traité passé l'année suivante, le marquis de Roux, — car le marchand avait été anobli et celui-là méritait bien de l'être, — le marquis de Roux équipa trois vaisseaux qui furent destinés à porter à Cayenne 2077 Allemands. Il nourrit ces émigrants et répondit à ceux qui lui reprochaient cette exhubérance de zèle patriotique que, les finances de l'état étant dans une situation plus critique que les siennes, il devait s'imposer pour son pays de nouveaux sacrifices.

Tant de désintéressement et de patriotisme auraient exigé autre chose que des distinctions honorifiques, le jour surtout où croula cette haute et brillante fortune. En 1770, la ruine commerciale de George Roux était consommée. On s'en émut fort peu à Versailles ; mais il n'en fut pas de même à Marseille. Marseille, en cette circonstance, montra pour ce noble désastre un élan généreux qui lui fait honneur. Ses notables commerçants crurent qu'en s'adressant au ministre de la marine, ils mettraient l'état en demeure de payer enfin sa dette envers George Roux et de réparer d'une manière éclatante, en sa faveur, les torts d'une adversité imméritée (1).

(1) On aimera à retrouver ici la lettre que le commerce marseillais écrivit à ce sujet à M. de Praslin, alors ministre de la marine.

« Monseigneur, disait cette lettre, Marseille se glorifiera toujours d'avoir été le théâtre des exploits de M. le marquis de Roux dans le commerce ; il les a poussés aussi loin qu'on puisse l'attendre du zèle patriotique d'aucun négociant. C'est dans cette ville que la réputation qu'il a si bien méritée dans toute l'Europe s'est formée, où la fécondité de son génie et l'étendue de ses idées se sont développées, où la grandeur de ses projets a éclaté.

« .... Ses expéditions, dans l'espace de quarante-cinq ans, ont donné l'ame et le mouvement dans Marseille, et surtout lorsque la guerre, qui fermait les ports du royaume, suspendait presque toutes les opérations, et semblait ne laisser de liberté qu'à ses seules entreprises. Ouvriers en tous genres qu'il a fait subsister ; constructions, armements, denrées dont il a procuré la consommation ; il serait difficile, Monseigneur, de récapituler

Digitized by Google

Le grand seigneur ministre ne répondit point.

Quant à George Roux, on poussa l'ingratitude jusqu'à lui contester ses droits à une faible part de l'argent que les Anglais avaient compté à la France à titre d'indemnité des prises illégalement faites. Au nombre de ces prises figuraient pourtant huit vaisseaux appartenant à George Roux !.... Mais à cette époque de dilapidations traîtresses, les seuls services rémunérés à la cour étaient ceux que rendaient les maltôtiers et les courtisanes. La majesté royale s'ébaudissait dans les orgies du Parc-aux-cerfs. Mme de Pompadour avait fait son temps. Il fallait préparer la dot à une autre joyeuse fille ; on sait dans quel bouge on alla chercher cette digne rosière, Jeanne Vaubernier, depuis comtesse du Barry. Avec l'indemnité due à George Roux, Louis XV bâtit le château de Luciennes, (1) près de Marly. Là il arriva souvent que le roi très chrétien fit du

et d'apprécier les biens qu'il a faits à cette ville.... On l'a vu toujours entreprenant, toujours zélé, toujours fidèle à son prince, aplanir les difficultés, vaincre tous les obstacles pour servir le roi et l'état.

« Pourrions-nous éviter de donner, dans une circonstance si intéressante, à cet homme dont la bonté se découvre par la patience et la tranquillité, à cet homme toujours dirigé par des principes d'honneur et de justice, qui se dépouille de tout pour satisfaire exactement à ses engagements, des marques de notre reconnaissance et de notre attachement. Quelqu'un qui a aussi bien mérité de la patrie et de l'état, que M. le marquis de Roux, excite nécessairement l'intérêt le plus vif et le plus pressant. »

(1) Voici une simple histoire qui fera très bien connaître les habitudes joviales du château de Luciennes :

Madame Dubarry, se promenant un soir avec le roi de France, aperçut une vachère de quatorze ans qui oubliait ses bêtes pour contempler le monarque. La vachère était jolie ; la maîtresse en titre était, ce jour-là, fort gaie, le roi de France ennuyé. On résolut d'imaginer quelque chose de plaisant qui put distraire Sa Majesté. La vachère fut donc emmenée au pavillon de Luciennes, trempée dans un bain à deux ou trois eaux, et admise en grande toilette au petit souper royal. L'histoire ne dit pas ce que devinrent les bêtes ; elle raconte seulement que la pauvre fille se maria fort bien à cause de la circonstance.

Digitized by Google

lit de débauche son lit de justice. La du Barry menait de pair les billets doux et les lettres de cachet, les amours et la potence.

George Roux supporta ses revers avec dignité ; il paya toutes ses dettes, et, renonçant au commerce, il se retira en 1790 dans sa terre de Brue, village situé entre Saint-Maximin et Barjol, dans le département du Var. Mais si les hommes de la trempe de celui-ci savent se mettre au dessus de la perte d'une grande fortune, ils ne peuvent pas toujours oublier l'ingratitude, aussi George Roux mourut-il peu d'années après, le cœur rempli d'amertume (1).

Quant à Mme du Barry, on sait comment elle mourut.

Ainsi donc, m'écriai-je, lorsque M. J. M*** eut fini son intéressante histoire, ainsi trois grands citoyens, tous trois riches commerçants, hommes de résolution et de génie : Jacques Cœur, de Bourges, Ango, l'armateur de Dieppe et George Roux, le négociant de Marseille, après avoir mis tous trois leur immense fortune au service de leur roi contre les ennemis de la France, ont éprouvé, dans leurs revers, un même abandon, un même oubli. Louis XV a continué Charles VII et François Ier. Tradition honteuse !...

— Louis XV, interrompit, M. J. M*** a fait mieux que ses prédécesseurs. Il faut remercier Louis XV et ses ministres, car ils pouvaient envoyer George Roux à la Bastille ou bien essayer de le faire pendre comme on fit pour Jacques Cœur. Mais on s'est contenté de le laisser mourir de chagrin ; évidemment il y avait progrès de sensibilité à la cour de Louis XV.

Après la mort de George Roux, pousuivit M. J. M***, son hôtel fut vendu à la ville par ses héritiers. Depuis, il est devenu le pied à terre de tous les grands personnages politiques qui ont visité Marseille.

De la maison de George Roux, mon obligeant cicérone me

(1) La fille du marquis de Roux épousa un capitaine de vaisseau, et donna le jour au baron de Glandevès, pair de France sous la Restauration.

Digitized by Google

conduisit à l'Hôtel-de-Ville, placé au centre du port. Cet hôtel est composé de deux bâtiments d'un style monotone et vulgaire, réunis au premier étage par un pont suspendu sur une rue. Cette union aérienne, empruntée aux architectes du Céleste-Empire, est d'un aspect tout-à-fait chinois.

Un escalier gigantesque conduit à une myriade de petits compartiments noirs, décorés des noms pompeux de *Salle d'audience*, salle des *Séances municipales*, *Secrétariat général*, *Bureaux*, etc. Ce qui a fait dire avec raison que l'Hôtel-de-Ville de Marseille se compose d'un escalier de géant conduisant à des salles de pygmées. Tel qu'il est, l'édifice n'est pas même achevé ; il tremble sur ses pilotis. Est-ce la faute de ce corps trop lourd ou de ses jambes trop grêles? Je n'en sais rien, je constate un fait.

De très estimables bourgeois de Marseille, croyant rehausser le mérite architectonique de leur Hôtel-de-Ville, n'ont trouvé rien de plus ingénieux que d'en attribuer les plans à Puget. Pour l'honneur du grand artiste il n'en est rien ; et l'on a fait bonne justice de cette diffamation posthume. Puget avait proposé une ligne monumentale qui aurait fait du port de Marseille une merveille. Comme nous l'avons déjà dit en parlant du cours, Puget voulait un hôtel-de-ville riche de décorations et de sculptures, digne de la grande cité et de son ciseau créateur. Mais tout cela devait coûter trop cher pour les économistes et les rogneurs de budjet. Et puis, règle générale, on ne croit guère au génie d'un contemporain et d'un compatriote. C'est là une maladie héréditaire, notamment chez les provinciaux, pour le plus grand malheur de la province.

On voit sur le pallier qui se trouve au haut du grand escalier, une statue en marbre blanc : c'est celle de Libertat. La conspiration de Libertat est un des faits les plus importants de l'histoire de Marseille.

Cette ville avait embrassé le parti de la Ligue et refusé de reconnaître Henri IV, même après son entrée à Paris. En cela les Marseillais consultaient moins les intérêts des ligueurs que

Digitized by Google

leurs propres intérêts ; ils agissaient en vue de leur indépendance. En s'affranchissant tout à fait de la souveraineté des rois de France, ils pensaient à ériger de nouveau leur ville en république. Cette république existait déjà de fait, elle pouvait exister de droit.

Marseille avait alors pour consuls Casaulx et Louis d'Aix ; c'était un duumvirat hautement reconnu, mais dont le pouvoir tout puissant pesait durement sur une partie des plus notables habitants devenus suspects par leurs opinions royalistes. Pierre Libertat, Corse d'origine (1), homme ambitieux et cupide, avait été mis par le duc de Guise dans les intérêts du roi. Libertat était capitaine de la Porte-Royale, il pouvait tuer Casaulx entre deux guichets lorsqu'il passerait, selon son usage, pour faire sa ronde de nuit hors de la ville. Le jour fixé pour l'exécution de ce projet, le 17 février 1596, Casaulx, fatigué, étant resté dans la ville, Libertat lui fait dire de venir, parce que les ennemis paraissent ; il se tient caché près de la porte, et quand le consul, plein de confiance en son capitaine, se présente, celui-ci lui plonge son épée dans la poitrine. Le frère du Corse, Antoine Libertat, qui était de moitié dans ce lâche guet-à-gens, l'acheva par terre à coup de masse d'arme.

Une des portes de la ville fut ainsi livrée au duc de Guise, et ses troupes s'emparèrent de Marseille au nom du roi.

Libertat toucha exactement le prix qu'il avait mis à sa trahison ; il reçut 50,000 écus, il fut investi de la charge de viguier et nommé commandant du fort de Notre-Dame-de-la-Garde.

Voilà l'homme, voilà le héros à la mémoire duquel la ville de Marseille a élevé une statue comme à un libérateur.

On lisait autrefois au dessus de la Porte-Royale, qui était si-

(1) Né à Marseille, en 1550, Pierre Libertat descendait d'une famille corse. On rapporte qu'un de ses ancêtres, Jean de Prayon, fut surnommé Libertat, après la délivrance de Calvi, et à la suite de plusieurs traits de valeur en Sicile et en Calabre.

Digitized by Google

tuée à l'angle de la Canebière et du Cours, le distique suivant :

Occisus juste Libertæ Casalus armis
Laus Christo, urbi regi, *Libertat* sic datur urbi.

N'en déplaise au distique latin et à la statuaire, mais il me semble qu'aux yeux de la morale et de la raison, la victime aurait eu plus de droits à ces honneurs que le meurtrier. Ce n'est pas que l'administration de Casaulx fut exempte de reproches. Souvent le consul exerça le pouvoir d'une manière tyrannique, mais il faut lui tenir compte des embarras qui lui étaient suscités de tous côtés. Il avait à lutter contre des factions puissantes. S'il se mit sous la protection du roi d'Espagne, c'était pour assurer le triomphe de sa politique et des vieilles idées marseillaises en faveur de la république, et non pas pour livrer la ville aux Espagnols, comme l'ont écrit plusieurs historiens du temps, gagnés au parti du roi de France.

On pourrait s'étonner encore que la statue de Libertat ait traversé les orages de la Révolution sur son piédestal, alors que les républicains marseillais renversaient sur leur passage tout ce qui leur paraissait suspect d'alliance avec la royauté. Mais les républicains de 92 n'étaient pas tous très forts sur l'histoire de leur pays. Ils s'imaginèrent qu'un citoyen qui portait le nom de *Libertat* devait nécessairement être l'ami de la liberté et l'ennemi des rois ; c'est pourquoi ils saluèrent du chant de la *Marseillaise* et jonchèrent de cocardes tricolores la statue de l'homme qui avait vendu au roi de France Marseille et ses libertés municipales. Les équivoques ont souvent joué un grand rôle dans la vie politique des peuples, et l'on ferait, je m'imagine, un bien beau livre sous ce titre : *De l'Equivoque en matière de Révolutions*. Il ne faudrait pas oublier la Révolution de juillet.

Les Marseillais disent que la longue et lourde épée que tient dans sa main la statue de Libertat, est la même dont le capitaine s'est servi contre Casaulx.

Comme idée artistique, c'est une chose assez drôle que

Digitized by Google

cette dague de fer au poing d'une statue en marbre. Comme souvenir historique, l'idée est beaucoup moins drôle...

On a vu, m'a-t-on dit, des amateurs desireux d'éclaircir cette question d'art et ce point douteux de l'histoire, passer des heures entières au pied de la statue, armés d'une loupe, dans l'espoir de découvrir sur l'épée du meurtrier un peu du sang rouillé de la victime.

Ces amateurs n'ont encore pu rien découvrir, mais les Marseillais, qui tiennent beaucoup à l'identité de la dague, prétendent que c'est la faute des loupes.

Nous recommanderons au touriste curieux de connaître la véritable *pourtraiture* de Libertat, de ne pas s'en tenir à la statue; il devra se faire conduire dans une espèce de grenier, situé derrière les archives de la mairie. Pour cela il suffit de savoir se mettre un peu dans les bonnes graces du concierge; c'est ce que nous avons fait.

La toile qui représente Libertat en pied, est noire, éraillée, picotée, enfumée, mais elle a le mérite de la ressemblance; son état de délabrement et de vétusté atteste que ce portrait a été peint *ad vivum*. C'est bien ici la laideur historique du viguier marseillais. Son attitude est fière; une large écharpe blanche est jetée sur son armure; il brandit la lame de son épée au lieu de la tenir piquée en terre, comme on le voit dans sa statue. La résolution et l'audace plutôt que le courage semblent écrits au fond de son œil noir. Remarquez bien que j'ai dit son œil et non pas ses yeux, car, semblable en cela à Horacius Coclès, Libertat était borgne de *l'œil droit*.

Mais voici une chose plus curieuse que la statue et le portrait de Libertat :

A l'extrémité d'un des vieux quartiers de la Cité phocéenne, est un lieu désigné sous le nom d'*Anse de la Joliette*; traversez deux ou trois ruelles noires et fétides de ce vieux quartier, prenez ensuite la rue de la Comète, arrêtez-vous devant une porte au dessus de laquelle est écrit :

FABRIQUE DE NOIR ANIMAL, N. 4. C'EST ICI.

Digitized by Google

Entrez dans la petite cour ; là où vos pieds fouleront à chaque pas un détritus noirâtre et nauséabonde, se trouvent les ruines de l'ancienne église de l'Observance. C'est dans une chapelle de cette église que se célébrèrent, avec un grand faste, les funérailles de pierre Libertat (1). On vous montrera la place où était cette chapelle. Un jour, l'industriel qui occupe la maison ayant fait des fouilles en cet endroit pour y établir un four, fut fort surpris de trouver, à quelques pieds sous terre, des ossements; c'étaient ceux du viguier marseillais.

On rassembla les fragments du tombeau et ce qui restait des os du mort, et l'on porta le tout dans une chambre du premier étage. Vous y verrez encore des statues de pleureuses et les débris d'un fronton.

La ville de Marseille, de temps en temps, pense à se faire rendre les restes de Libertat, afin de les placer en un lieu convenable. Mais le propriétaire actuel de la maison — le fabricant de noir animal — met pour condition à cette restitution que la ville lui fasse une concession gratuite d'un *denier d'eau*, c'est à dire d'un petit cours d'eau venant de l'Huvaune, cette rivière qui roule tant de poussière dans son lit, comme a dit jovialement Méry. La ville hésite; elle trouve cela un peu cher, et, au moment où nous écrivons, la singulière négociation continue.

En attendant, voilà qu'une fabrique de noir animal est devenue le Panthéon d'un grand homme.

Voilà qu'après l'apothéose du viguier, les ossements de l'homme sont jetés pêle mêle avec des marmites en fonte renfermant des débris d'animaux destinés à faire du noir d'ivoire.

Et si les gens de la fabrique allaient se tromper un jour?... s'ils prenaient un débris pour un autre?... O vanité, des vanités!

Revenons à l'Hôtel-de-Ville.

(1) Voyez les *Corses français*, un vol. in-4°, Paris, 1667.

Digitized by Google

Depuis longtemps l'administration municipale avait compris l'insuffisance du bâtiment actuel. Après bon nombre de projets et de contre-projets, après des discussions très vives où l'intérêt personnel perçait bien un peu sous la question artistique, la place Neuve a été désignée comme l'emplacement le plus convenable aux développements du nouvel hôtel monumental, qui devra être entouré de rues de douze mètres de largeur, avec une façade sur le port, d'une largeur de quarante-sept mètres sur une profondeur, du midi au nord, de quatre-vingt mètres. On évalue la dépense à environ quatre millions (1).

(1) Nous avons eu sous les yeux le rapport de la commission, voici le devis des dépenses :

« La superficie des maisons à acquérir pour la construction sur ce point de l'hôtel-de-ville projeté, est de 3921 mètres carrés, sans y comprendre la place et les rues. Ces 3921 mètres, estimés à raison de 400 francs le mètre, donneraient, pour prix du sol seulement, une dépense de 1,568,400 francs, ci. . . . . 1,568,400 fr.

« La superficie du bâtiment à construire est de 3800 mètres, lesquels sont évalués à 660 francs le mètre, ce qui donne pour frais de construction 2,508,000 francs, ci. . . 2,508,000 »

Total de la dépense. . . . . 4,076,400 »

Quant aux voies et moyens, l'administration se propose d'y faire face par une allocation spéciale et annuelle de 200,000 francs, qui serait supportée pendant dix ou douze ans. Cette allocation n'affecterait en rien les ressources municipales, et n'altérerait pas le moins du monde l'économie de son budjet, car elle serait prise sur les 400,000 francs annuellement consacrés au dégrèvement de la contribution personnelle et mobilière, en réduisant à l'avenir cet abonnement à 200,000 francs. »

La presse locale, dans cette occasion, comme elle a fait toujours, a dignement stimulé le zèle éclairé des mandataires de la commune. Voici comment s'exprimait le *Sémaphore*, dans son numéro du 30 janvier 1845.

« Les monuments sont la parure obligée des grandes villes ; parcourez, puisque cela a été dit, les grandes villes qui s'élèvent sur la route de Paris à Rome. En France, vous trouverez des cathédrales qui sont des chefs-d'œuvre d'architecture gothique ; après les Alpes, Gênes, Pise, Florence, Sienne vous enchanteront par leurs palais, leurs statues, leurs églises, leurs tableaux.

Digitized by Google

Comme nous allions sortir de l'Hôtel-de-Ville, M. Joseph M... me fit remarquer les nombreux écussons qui forment le pourtour de la salle dite des *Pas perdus*.

« Avant la révolution de 89, me dit-il, ces écussons contenaient les portraits des échevins qui ont administré la cité. Quelques conseillers municipaux, à plusieurs reprises, ont proposé la restauration de ces portraits dans leurs cadres de pierre. Cette proposition estimable avait, entr'autres inconvénients, celui de rappeler un peu trop aux plaisants ce couplet de vaudeville :

Ces Messieurs sont bien bons, vraiment,
De montrer pour rien des figures,
Qu'on irait voir pour de l'argent.

Aussi le conseil passa-t-il chaque fois à l'ordre du jour.

Des conseillers plus adroits ont préparé un amendement d'après lequel, à la place des portraits, on inscrira les noms des anciens échevins, en ayant soin de laisser des écussons *en blanc* pour recevoir les noms des *nouveaux administrateurs*.

Cette dernière proposition a un grand avantage sur l'autre : en parlant un peu des morts, elle pense beaucoup aux vivants.

Marseille, sur cette ligne de créations artistiques, n'est qu'une orgueilleuse indigente, que la France et l'Italie désavouent. On ne mérite d'être un peuple civilisé et poli qu'à la condition de maintenir et de respecter les belles traditions de l'art ; tant que les monuments manqueront à notre ville, nos esprits resteront timides et même grossiers ; rien n'élève plus l'ame, ne donne plus le goût du beau et des grandes choses que la vue des monuments; les Grecs, nos maîtres, n'ont été le peuple le plus civilisé, le plus poli de la terre, que par les beaux-arts. Les yeux ne s'arrêtaient que sur des lignes harmonieuses, sur des statues divines, sur des temples admirables. Plus le progrès matériel s'étend, plus l'art doit être encouragé, plus ses belles manifestations doivent être multipliées, de peur que les facultés morales, les qualités nées de la civilisation ne finissent par disparaître dans les préoccupations trop envahissantes de l'industrialisme.

Digitized by Google

L'amendement passera.

Et les honorables conseillers municipaux, que le vote populaire aura mis à la retraite, pourront, les dimanches, s'en aller dans la salle des *Pas perdus*, lire leurs noms gravés en toutes lettres dans des cartouches.

C'est un plaisir bien innocent.

J. Béliard.

(*La suite prochainement*).

Digitized by Google

DES CRÈCHES

ET

DE L'ALLAITEMENT MATERNEL (1).

LETTRE AU DOCTEUR BARRIER

PAR

LE DOCTEUR F. IMBERT.

Et moi aussi, mon cher ami, je me suis occupé des Crèches. Paris a donné le signal, la mode est de parler des Crèches, il nous faut des Crèches, tous les partis sont pour les Crèches, le gouvernement veut des Crèches, et je viens de lire vos deux beaux articles sur les Crèches.

J'éprouve le besoin de m'entretenir avec vous sur ce

(1) Cette lettre a été lue dans la première réunion des souscripteurs, pour l'établissement des Crèches à Lyon. A la suite de cette lecture, et sur la proposition faite par M. le docteur Barrier, l'assemblée a voté la nomination d'une commission provisoire, composée de MM. Imbert, Barrier, Joly, Bouillier, Briot, Barbier. Cette commission est chargée d'étudier la question des Crèches en général, et de faire un rapport sur le plan qu'elle croira le plus applicable à notre ville.

Digitized by Google

sujet, de vous dire à quel résultat je suis arrivé, après un an de réflexions et quelques tentatives de réalisation, et de vous amener à employer votre activité à quelque chose qui la mérite mieux que cette institution insignifiante que Paris nous envoie.

Voyons donc ce que c'est qu'une Crèche C'est un établissement où l'ouvrière qui nourrit son enfant peut l'apporter le matin et l'y laisser jusqu'au soir, en venant l'allaiter deux fois dans la journée. Elle paye pour cela une rétribution de vingt-cinq centimes.

Convenez d'abord que cet établissement suppose des manufactures, des ateliers dans lesquels les ouvrières sont rassemblées en grand nombre. Il suppose de plus que ces femmes ainsi occupées auront l'idée de nourrir leurs enfants. Il suppose enfin qu'il est bien que ces mères les nourrissent, et qu'il faut les encourager à remplir cette tâche. .

Sur le premier point, Lyon n'est pas dans la position de Paris. Là, tout réussit, parce que tout est réuni. Il y a de grands ateliers, et ces grands ateliers ont fait créer les *gardeuses*, inconnues dans notre ville. Des *gardeuses* à la crèche, il n'y a qu'un pas. Rien de semblable n'existe à Lyon. Il y a peu de grands ateliers. Notre industrie est aussi morcelée que possible. La moindre dévideuse veut avoir son ménage, le moindre ouvrier veut avoir son *métier*. Nous sommes voisins de certaines contrées où la vie est à bon marché. Le Bugey, le Dauphiné, la Savoie fournissent une grande quantité de nourrices. L'ouvrier peut placer son enfant à bas prix à la campagne, en l'envoyant à huit ou dix lieues, il faut qu'il l'envoie à trente, à Paris. Cette différence peut donc déterminer beaucoup de mères à nourrir dans la capitale, tandis que cette idée ne vient pas même à celles de Lyon. Ici, l'allaitement maternel entraîne l'idée d'une certaine aisance. Il suppose que le travail du mari suffit à la famille, et n'exige, de la part de la femme, que les soins du ménage. En traduisant tout cela en chiffres, on a vu que l'enfant nourri

Digitized by Google

par la mère coûtait plus qu'élevé à la campagne. Or vous savez si l'ouvrier doit compter.

La crèche changera-t-elle ces conditions ? Non. Vous exigez une rétribution, vous avez raison, nous ne voulons pas de l'aumône. Vous fixez cette rétribution à 25 centimes par jour, vous avez encore raison, on ne peut guère demander moins. Mais 25 centimes par jour font 7 fr. 50 c. par mois. C'est le prix que l'hospice de la Charité donne à ses nourrices. Il n'y a donc pas économie, au contraire ; pour cette somme la mère n'obtient pas, à beaucoup près, ce qu'elle obtient d'une nourrice à la campagne. Elle est obligée d'aller allaiter cet enfant deux fois par jour, d'aller le chercher le soir et de l'emporter chez elle. Voilà une perte de temps, et le temps c'est de l'argent. Il y a bien aussi quelques dépenses à faire, quelques potages à préparer. Il faut surtout y joindre le blanchissage, chose assez importante pour un enfant.

Ce système est donc plus dispendieux, mais on dit : l'enfant ne doit pas être privé de sa mère, il a besoin de ses soins, et les tirades de Rousseau sont reproduites avec toute la faveur qu'elles eurent à leur première apparition. Vous lisez dans les rapports des dames inspectrices des crèches du premier arrondissement de Paris, qu'elles sollicitent les ouvrières pour les engager à nourrir leurs enfants, et que la plupart de ceux déposés à la crèche eussent été envoyés en nourrice, sans leurs sollicitations. Examinons donc ce que c'est que cet allaitement maternel qu'on nous vante depuis les encyclopédistes.

Si cette question de médecine n'avait été traitée que par les médecins, il y a longtemps qu'elle serait résolue. Mais les philosophes s'en sont mêlés, les littérateurs l'ont prise pour sujet de leurs amplifications, les femmelettes en ont fait une mode ; le cri de la médecine n'a pas été entendu. Crions donc de nouveau aujourd'hui qu'il ne suffit pas à l'enfant d'avoir le sein de sa mère. Il faut que cette mère

Digitized by Google

soit elle-même capable de nourrir, c'est-à-dire qu'elle ait le physique et le moral convenables, et qu'elle soit dans des circonstances hygiéniques appropriées à sa nouvelle fonction.

Sur le premier point, tout le monde est d'accord, en principe, mais qu'on est loin de s'entendre dans l'application ! On demande bien en général que la mère ait une bonne santé, mais ce mot est loin d'avoir les exigences qu'il devrait avoir. Ce mot exclut-il ces constitutions faibles, viciées par la prédominence du système nerveux, du système lymphatique ? Exclut-il toutes ces femmes qui portent avec elles quelques vices psorique, herpétique, syphilitique ? Exclut-il surtout toutes celles dont la famille a été affectée de quelques maladies cancéreuses, de quelqu'affection organique, de quelque prédisposition aux affections du cerveau, de la poitrine, du bas-ventre ? Non, sans doute, et cependant qui peut nier que ce choix ne soit utile ? Que, dans le premier âge, un lait sain ne puisse changer une constitution malsaine ? Qui peut nier que l'allaitement maternel, sans ces précautions, ne soit plus qu'une routine aveugle et un rabachage philantropique ? Or, avec cette élimination, voyez combien notre nombre de mères-nourrices devrait être restreint, au lieu d'être multiplié sans mesure, comme on veut le faire. Dans l'état actuel de la population ouvrière, y a-t-il beaucoup de mères qui mériteraient d'être nourrices ? Si on veut prendre les précautions les plus grossières, l'allaitement maternel devient une exception, et vous voulez en faire une règle.

Parlons maintenant des conditions hygiéniques. Vous m'accorderez bien qu'une nourrice doit être dans un air pur ainsi que son nourrisson ; qu'ils doivent être propres l'un et l'autre. Que la nourrice doit avoir une nourriture saine, qu'elle doit être calme d'esprit, intelligente, attentive, tendre, aimant les enfants surtout, ce que rien ne remplace, qu'elle ne doit pas user ses forces à des travaux pénibles.

Or, dites-moi ce que deviennent ces conditions hygiéniques, quand vous voulez généraliser l'allaitement maternel ? Vous

Digitized by Google

savez dans quels bouges infects, obscurs, habitent la plupart des ouvriers. Vous savez que, loin de multiplier les soins de propreté en raison des nécessités de leur profession, ils n'ont pas même ceux qui sont indispensables. C'est là que pululent, avec une prodigieuse fécondité, tous ces insectes parasites, fléau des premiers degrés de l'échelle sociale. Vous avez visité ces demeures, et vu leurs malheureux habitants, dévorés par ces hideux animaux, la peau noire de leurs piqûres, privés de ce sommeil si nécessaire aux parents qui travaillent, aux enfants qui se développent. Vous savez qu'un grand nombre ne se nourrit que d'aliments grossiers, malsains ou insuffisants, qu'ils passent à chaque instant des privations aux excès. Que l'incurie, la négligence, leur font oublier les précautions les plus vulgaires pour leur santé, et que leur intelligence, sans développement, sans éducation, les rend inhabiles à tout ce qui est en dehors du travail mécanique auquel ils sont condamnés. Non, ce n'est pas pour eux que l'hygiène est faite, et ses préceptes auront l'air d'une amère ironie, tant qu'ils s'adresseront à cette foule, accablée par des travaux au-dessus de ses forces, et abrutie par la misère et l'ignorance, ces deux compagnes inséparables.

Enfin, s'il est vrai qu'une nourrice doit être calme, intelligente, attentive, tendre, qu'elle doit surtout avoir l'amour des enfants, croyez-vous que ces qualités soient si communes, que vous puissiez pousser toutes les mères à nourrir. Oh! non, il faut avoir le courage de le dire, il en est peu qui remplissent ces conditions. Les unes ont une tendresse qui les rend incapables de tout. Les autres une froideur qui n'est pas moins dangereuse. Le plus grand nombre manquent de savoir et surtout de jugement et de raison. Ne parlons pas des mères dénaturées, je reconnais qu'elles sont rares, mais celles qui ont cette passion aveugle, sans frein, sans réflexion, sont-elles moins dangereuses. Cette foule innombrable, élevée dans l'ignorance la plus absolue, à qui on a jamais dit un

Digitized by Google

mot des soins qu'un enfant réclame, va-t-elle devenir, comme par enchantement, une pépinière de bonnes nourrices ?

Eh! quoi, va-t on me dire, vous oubliez que la nature a tout prévu. Elle a donné aux animaux l'instinct de soigner leurs petits, de les abriter, de les défendre. L'homme n'a rien à leur envier, ce n'est pas lui qui doit se pleindre du lot qui lui est échu dans la création. A cela je réponds que les animaux sont renfermés dans le cercle étroit de leurs instincts, que leurs actes semblent, jusqu'à un certain point, le produit d'une force aveugle. L'homme a reçu en partage l'intelligence. Cette intelligence étend la sphère d'action de toutes ses facultés et lui donne la *liberté* d'agir. C'est un instrument qui peut entre ses mains produire le bien et le mal. Appliqué à la question dont nous parlons maintenant, il peut faire descendre l'homme au dessous de la brute, mais il peut l'élever à une hauteur à laquelle elle ne pourra jamais prétendre. Eh! bien, je dis que, dans l'état actuel de notre population en France, et si vous le voulez dans notre ville, cette intelligence est un instrument dangereux et qu'une femme peut moins élever ses enfants que la chienne, la louve ou la brebis. Oui, il faut de l'intelligence pour élever un enfant; il en faut pour toucher ses membres délicats, il en faut pour l'habiller convenablement, pour ne pas le garotter sous prétexte de le vêtir, pour le coucher, pour le garantir du froid et de la chaleur; il en faut pour comprendre ses cris, pour le nourrir, pour le soulager quand il souffre; il en faut pour s'adresser à un homme de l'art quand il est malade, au lieu de courir d'abord chez le sorcier.

Mais non seulement il faut de l'intelligence, il faut encore une intelligence spéciale pour cela. Ce n'est pas parcequ'une femme brillera dans les salons, parcequ'elle aura une conversation agréable, la mémoire bien ornée, la repartie vive et heureuse qu'elle sera apte à élever ses enfants. Ce que demande cette importante fonction, c'est une tendresse que rien ne rebute; c'est un jugement droit, chose plus rare qu'on

Digitized by Google

ne pense; un talent d'observation, qui n'est pas plus commun, et une fermeté assez grande pour faire taire le sentiment et laisser agir la raison. Il est si vrai que tout cela n'est pas si commun qu'on a l'air de le croire et que cela ne se devine pas, que les familles riches ont soin de prendre au moment de l'accouchement une garde ou une domestique qui ait le savoir et l'expérience nécessaires. Mais notre état social a cela de singulier, qu'il demande d'autant plus à l'individu, qu'il peut moins donner. La femme riche a une cuisinière, une femme de chambre, une couturière, une nourrice, une bonne d'enfants; la femme pauvre doit être tout cela, elle doit tout savoir et on ne lui a rien appris. Aussi vous savez comment elle s'en tire.

Vous devez conclure de là que je n'approuve pas davantage le système actuel, qui consiste à envoyer les enfants dans des villages plus ou moins éloignés en les confiant à des nourrices mercenaires. La femme qui nourrit son enfant à la ville l'expose à une foule d'accidents, mais au moins elle a des voisins qui l'aident, des gens éclairés qui la conseillent, des secours de tout genre en cas de maladie. Lors même qu'elle n'a reçu aucune éducation, son intelligence s'est développée par le contact journalier de gens intelligents, par l'influence seule du milieu dans lequel elle est placée. Mais, à la campagne, c'est l'ignorance poussée jusqu'à la sauvagerie, c'est le préjugé, la superstition à la place du plus vulgaire bon sens. C'est une nourriture plus grossière avec la même malpropreté, la même incurie, la même imprévoyance. La mère s'en va-t-elle travailler au champ, ou bien elle emporte son nourrisson avec elle, et il reste exposé tout le jour aux intempéries, ou elle le laisse à la maison, et alors elle le confie à d'autres enfants. C'est une petite fille de sept ou huit ans qui doit veiller sur cet enfant au berceau, de là ces accidents inouis que les journaux nous rapportent chaque jour. Ici c'est un enfant qu'on a laissé tomber dans le feu ; là, c'est un autre qui a été mangé par les cochons, écrasé par un cheval, assommé

Digitized by Google

dans une chûte, noyé dans une marre. Les soins sont aussi à craindre que la négligence et l'abandon. Une maladie est presque toujours moins grave que le traitement qu'on lui applique. Tout le monde est consulté pour cela, la matrone, le vétérinaire, l'herboriste, l'empirique, tout le monde excepté le médecin. Le remède le plus bizarre, le plus dégoûtant est toujours le meilleur. Une chute, une entorse, une fracture sont des infirmités pour la vie, car c'est le renoueur, c'est le sorcier, c'est le bourreau qui est appelé à guérir ces maladies !! Et l'enfant du peuple n'a-t-il à craindre que l'ignorance de ses nouveaux parents. Que sont-ils, on l'ignore ? Quelle garantie ont-ils donné de leur probité, de leur santé, de leurs ressources, aucune. Quelque certificat insignifiant, voilà tout ce qu'ils montrent. Heureux encore quand la nourrice vient elle-même chercher cet enfant, se montrer aux parents. Le plus souvent c'est une messagère qui l'emporte, et qui se charge de le placer.

Les résultats sont tout-à-fait en rapport avec un semblable état de choses. Écoutez ce que disait un journal, il y a quelques jours, en parlant de la mortalité en Angleterre. « Les faits les plus graves et qui doivent exciter les plus sérieuses réflexions, sont ceux qui ressortent du calcul de la mortalité dans les grandes villes industrielles, telles que Manchester, Liverpool et Birmingham. Cette mortalité frappe surtout sur les enfants en bas âge. Durant sept ans, sur 21,152 enfants, 20,726 ont péri à Manchester par l'effet de l'abandon, de l'insalubrité, de la mauvaise nourriture. A Liverpool, le nombre n'est pas moindre et généralement dans toutes les villes d'Angleterre. on compte la même proportion dans cet immense sacrifice des innocents aux exigences du travail industriel. »

Le labeur opiniâtre de la manufacture entraîne la mère loin de chez elle. Elle ne peut prendre soin de son enfant et la nécessité la contraint à des ressources perverses. Pressée de se rendre à l'atelier, elle assoupit les cris et la faim de la pauvre créature, en l'abreuvant d'opium, de cordial de

Digitized by Google

Godfrey, de Paragory et d'autres narcotiques meurtriers. Faut-il s'étonner que si peu de ces malheureux enfants mal nourris, mal vêtus, entassés dans des caves fétides, puissent résister à un pareil régime, et que 13,362, c'est-à-dire deux tiers en plus de la mortalité ordinaire, périssent en sept ans, dans l'une des villes les plus riches du monde et chez l'un des peuples les plus civilisés? S'il faut payer à ce prix la richesse des états, mieux vaut cent fois la pauvreté saine et indépendante du sauvage.

Une comparaison à égalité de population entre ces villes et quelques localités agricoles, démontre que dans celles ci, il meurt annuellement 19 hommes sur 1,000 et à Manchester 37 sur 1,000, par exemple :

	Morts en 7 ans.
Manchester, population des sub-districts	39,922.
Surrey, population des districts des campagnes	28,777.
Morts en plus à Manchester	16,145.

Et cependant le laboureur est pauvre dans le Surrey.

Cette différence entre la mortalité des villes et celle des campagnes s'observe en France comme en Angleterre. Partout la mortalité, des enfants surtout, est moindre au village qu'à la ville. C'est qu'ils ont l'air de la montagne embaumée du parfum des végétaux. Mais cet air ne suffit pas. Ces jeunes êtres ont d'autres besoins, il leur faudrait surtout de la part de leurs parents, sinon plus de tendresse, au moins plus d'intelligence. Aussi cette jeune génération est-elle encore moissonnée activement comme le démontrent les statistiques !

Tel est le sort de l'enfant de l'ouvrier dans la maison paternelle. Vous avez vu celui qui l'attend quand il est envoyé à la campagne; voulez-vous savoir ce qu'il devient quand la misère ou la débauche le conduit dans un hospice d'enfants trouvés? Parcourez les tableaux nécrologiques de ces maisons, et vous verrez que, tandisque de nos jours la moitié des enfants arrive à l'âge de vingt ans, un rapport de John Baquare sur la maison d'enfants trouvés de Dublin, établit que sur

Digitized by Google

19,420 enfants reçus en vingt ans, il en manquait 17,410. L'hospice de Londres n'était pas dans un état plus satisfaisant. A Moscou de 37,607 enfants reçus en vingt ans, il n'en restait que 1,020. A Vienne, on perdait, en 1811 et 1812, 92 ou 93 enfants sur 100. A Paris, sur 7,676 enfants abandonnés, en 1772, 522 seulement vivaient à l'âge de huit ans; en sorte qu'il avait malheureusement raison celui qui a osé dire qu'on devait inscrire sur la porte de ces maisons :

ICI ON FAIT MOURIR LES ENFANTS AUX FRAIS DU PUBLIC.

Malthus pensait aussi que, pour arrêter le mouvement progressif de la population, un homme indifférent sur le choix des moyens, n'aurait rien de mieux à faire que de multiplier les maisons d'enfants trouvés.

N'allez pas croire, comme on l'a dit trop longtemps, que c'est là un mal inévitable, qu'il est inhérent à ce genre d'établissements Pour comprendre jusqu'à quel point ils peuvent être améliorés et ce que peuvent des soins éclairés sur ces jeunes êtres, jettez les yeux sur les tableaux statistiques de l'Hospice de la Charité de Lyon. En 1820, un homme plein de zèle et de dévouement (M. Delphin), touché du sort de ces malheureux, améliora leur position, soit au dedans, soit au dehors de l'hospice et y apporta de notables réformes et d'importantes améliorations. A dater de cette époque, la mortalité qui, dans la première année de la vie, avait été de plus de cinquante sur cent, descendit à trente sur cent. La mortalité générale, de la naissance à douze ans, qui était de soixante-dix sur cent, s'abaissa jusqu'à cinquante huit.

En résumé, en prenant les tables de mortalité de la France entière, on voit qu'un quart des enfants meurt dans la première année, un tiers avant la seconde et que sur un million d'enfants nés dans la même année, il n'en reste à vingt ans que cinq cent deux mille deux cent seize, c'est-à-dire un peu plus de la moitié. Après cela, M. Willermé vous apprendra

Digitized by Google

que la mortalité dans les départements riches est de un sur quarante-six, et qu'elle est de un sur trente-trois dans les départements pauvres; qu'il y a à Paris quatre fois et demie autant de décès dans la rue de la Mortellerie que sur le quai de l'île Saint-Louis, quoique la population de cette rue ne soit que le double de celle du quai; en sorte que c'est le peuple qui fournit partout cet effrayant holocauste.

Oh! l'enfant du peuple! peut-on trouver assez de larmes pour verser sur ses souffrances. Nos pères se couvraient de vêtements lugubres et poussaient des cris de douleur sur le berceau de leurs enfants, leur sort était-il donc comparable à celui des nôtres. Oh! l'enfant du peuple! Victime de la préoccupation, de l'insouciance, de la misère de ses parents, exposé à tous les accidents, à tous les genres de maladies, il meurt comme le témoigne la statistique, ou il guérit et reste cacochyme ou estropié. C'est lui qui va fournir les victimes de la phthisie, c'est lui qui va entretenir la petite vérole. Son père n'a pas le temps de le faire vacciner et encore moins de surveiller sa vaccine. C'est lui qui montrera, s'il ne succombe pas, ses traits défigurés, ses yeux couverts de taches, ses paupières éraillées, ses membres disloqués, sa taille déformée, son cou couvert d'ignobles cicatrices, ses genoux cagneux, ses articulations noueuses, sa peau blafarde, couverte de psore, de dartres qu'engendre la malpropreté, sa tête dépouillée de cheveux par la teigne, etc.

Son enfance, il va la passer, ou renfermé dans une chambre, sans air et sans lumière, ou exposé sur les grandes routes, au milieu de nos rues populeuses, souvent seul, d'autres fois confié à des enfants un peu plus âgés que lui. Dès que ses membres pourront le supporter, il sera placé dans une manufacture ou envoyé dans les champs à la garde des troupeaux. Il ne s'agit pas pour lui d'école, il faut qu'il arrive le plus tôt possible à indemniser ses parents des dépenses qu'il leur occasionne. A neuf ou dix ans, on lui apprendra quelques pages de catéchisme, qu'il répétera sans les comprendre; il fera

Digitized by Google

sa première communion et son éducation sera terminée. Voilà tout ce que sa famille et la société peuvent faire pour lui.

Mais il saura bien vous punir de votre incurie. Vous avez craint de faire quelques dépenses pour ses premiers ans, il vous imposera une charge plus lourde. Vous n'aurez rien à espérer de lui. Il n'a ni intelligence ni santé, ni force morale ni force physique. C'est lui qui va figurer sur vos listes de pauvres, dans vos bureaux de bienfaisance, dans les cures des paroisses, dans les notes de toutes les personnes charitables, il va encombrer vos hôpitaux, il remplira vos hospices et c'est encore lui que vous trouverez dans vos bagnes et dans vos prisons.

Il me serait facile de rembrunir ce tableau, mais à quoi bon étaler devant vous des misères que vous connaissez comme moi. Vous n'êtes ni de ces chrétiens de la vieille roche qui répondent à tout cela qu'il y a toujours eu des pauvres et qu'il y en aura toujours, ni de ces *partisans d'un sage progrès* qui se prélassent en contemplant quelques améliorations opérées le plus souvent malgré eux et qui veulent bien reconnaître *qu'il y a encore quelque chose à faire.* Je laisse la critique pour vous dire ce que je veux. Il ne suffit pas dans notre économie politique, de constater le mal, il faut que nous trouvions le remède.

Pour cela vous proposez la Crèche, et moi je la repousse par les raisons que voici. 1° Pour Lyon comme je vous l'ai dit, elle est peu nécessaire à cause de la manière particulière dont son industrie est constituée ; 2° la Crèche coûte cher et beaucoup trop pour le pauvre et pour ce qu'elle vaut ; 3° elle est insuffisante en ne gardant les enfants que dans le jour ; 4° elle a le grand inconvénient de les laisser dans les villes et même dans les mauvais quartiers, car c'est pour la classe qui les habite que la Crèche a été créée ; 5° enfin ce que je lui reproche surtout, c'est de multiplier l'allaitement maternel quand nous avons tant de raisons pour le restreindre.

Mais que voulez-vous enfin, allez-vous me dire ? Quelle est

Digitized by Google

donc la panacée qui doit guérir tant de maux? Pour la trouver il ne suffit pas de connaître le mal, il faut remonter à sa cause. Sans doute, il est vrai et il est facile de dire que tous ces maux tiennent à l'abandon dans lequel on laisse le peuple, à son ignorance, à sa misère, résultat d'une mauvaise organisation des travaux, d'une injuste distribution des produits. En nous tenant dans ces généralités, le seul remède logique qui se présente, c'est l'amélioration morale et physique du peuple, c'est l'organisation du travail, c'est un autre ordre social. Mais pour nous qui ne voulons que des réformes pacifiques, qui savons qu'une révolution doit être dans les mœurs avant d'être dans les faits, celle-là est l'œuvre du temps et c'est du présent que nous nous occupons. Je ne remonte pas si haut pour trouver la cause de toutes ces misères. Je me borne à dire qu'elle est tout entière dans l'éducation particulière et je conclus que son remède c'est l'éducation collective.

Je vous l'ai dit tout à l'heure, mon cher ami, les qualités physiques et morales d'une nourrice sont rares. J'admets, si vous le voulez, que nous en avons de très bonnes, je suis prêt à faire toutes les exceptions que vous voudrez; mais vous reconnaîtrez bien avec moi que tout cela est abandonné au hasard, que le principe de morale philosophique qui veut que la mère nourrisse son enfant expose à de nombreuses erreurs. Or, convient-il que l'éducation des enfants, leur santé, leur existence même soit abandonnée à ces éventualités? vous ne le voulez pas. Commençons donc à poser ces principes que l'éducation et l'allaitement maternel sont dangereux en général, et qu'il convient d'y renoncer. Je propose de le remplacer par l'allaitement dans une crèche tout à fait différente des vôtres, et dont voici le plan.

Elle serait placée à la campagne à une petite distance de la ville, dans un lieu sain, aéré, exposé au soleil levant, garanti contre les vents du nord et contre les ardeurs du midi. La maison serait isolée, composée d'un rez-de chaussée élevé de deux mètres au dessus du sol, avec des caves voûtées au

Digitized by Google

dessous ; d'un premier étage et d'un grenier. Cette maison serait entourée d'un jardin et de quelques ombrages. Elle devrait contenir cent enfants de la naissance à deux ans. En diminuant ce nombre, on aurait des frais de fondation trop considérables ; en l'augmentant, on pourrait craindre les épidémies. De ces cent enfants, cinquante seraient sevrés ; pour les cinquante autres, vingt cinq nourrices seraient suffisantes ; chacune en nourrirait deux, l'un déjà âgé qui commencerait à manger, l'autre nouveau-né qui n'aurait besoin que d'une petite quantité de lait. Les enfants coucheraient au premier étage dans le dortoir des nourrices. Cinq d'entr'elles passeraient la nuit à tour de rôle, elles veilleraient les enfants pendant le sommeil des autres nourrices ; elles les changeraient de linge quand cela serait nécessaire. Le matin, ces enfants seraient transportés du dortoir au rez-de-chaussée, et, dans la journée, quand le temps le permettrait, du rez-de-chaussée dans le jardin. On essaierait l'allaitement artificiel qui réussit très bien en Allemagne. Pour cela on aurait une vache, une chèvre, une ânesse, une brebis. Les nourrices seraient occupées à la couture, à la cuisine, au soin des étables, de la basse-cour, au blanchissage ; en un mot, cette crèche serait en même temps un établissement agricole et industriel. Tous les soins hygiéniques y seraient multipliés. Le chauffage pendant l'hiver, l'aération des salles, la propreté des lits et des vêtements, le choix des aliments y seraient surveillés attentivement. Un médecin y ferait une visite chaque jour. Enfin, une femme de tête et de cœur serait chargée de la direction de cet établissement. Le prix du mois de nourrice serait payé d'avance ; il serait aussi bas que possible, car cet établissement est pour le pauvre, mais les soins y seraient tels que le riche vint y apporter son enfant. Aucun ne serait reçu gratis, mais le gouvernement, les départements, les communes, les personnes charitables pourraient donner un certain nombre de bourses et de demi-bourses, qui seraient distribuées aux pères d'une nombreuse famille, à celui qui aurait éprouvé quelques mal-

Digitized by Google

heurs, à la veuve, à l'ouvrier sans travail, à l'orphelin, etc.

Voilà la Crèche telle que je la comprends. Elle consacre pour premier principe que l'enfant doit être enlevé à l'éducation maternelle et soumis à l'éducation collective ; en d'autres termes, elle pose en fait contrairement à votre crèche et à la civilisation en général, qu'il ne suffit pas qu'une femme puisse faire des enfants pour savoir les élever et que ce n'est que par un établissement semblable à celui que je propose qu'il est possible de généraliser les soins nécessaires à ces jeunes êtres. En effet, du moment où toute femme qui devient mère n'est plus condamnée à allaiter, d'un autre côté du moment où vous diminuez le nombre des nourrices, soit en leur donnant deux nourrissons, soit en employant l'allaitement artificiel, vous pouvez choisir votre personnel, vous pouvez trouver pour directrice une femme qui réunisse les qualités désirables, des nourrices de bonne santé. Rien n'est plus facile que d'approprier leur lait à l'âge, à la constitution, au tempérament, à l'état des organes de l'enfant, et de régénérer ces êtres faibles comme la greffe et un bon sol régénèrent le sauvageon. La maison n'aura ni la dégoûtante malpropreté de la chaumière ni les lambris dorés de nos palais ; mais elle sera bien appropriée à ses usages ; elle sera placée à la campagne et non à la ville comme votre crèche ; dans un beau site au lieu d'être dans un quartier bien populeux et partant bien malsain, comme la vôtre doit l'être, sous peine de devenir inutile. La précaution de ne pas laisser les enfants, le jour, dans la salle où ils auront passé la nuit, donnera la facilité de renouveler l'air et de prévenir jusqu'à la crainte des épidémies. Elle sera pourvue de couchettes, de berceaux, de hamacs, de chaises, de fauteuils, de charriots, de joujoux de tout genre ; des tapis épais couvriront le plancher. Un médecin la visitera tous les jours ; changera les nourrices si cela est nécessaire, déterminera de quel lait on se servira en cas d'allaitement artificiel ; car le lait d'ânesse, le lait de chèvre et le lait de vache ont chacun des qualités spéciales. Les ani-

Digitized by Google

maux seront nourris convenablement. On sait l'influence des aliments sur la quantité et sur la qualité du lait, et pour nos laitières il s'agit moins de l'avoir bon que d'en avoir beaucoup. Enfin le médecin déterminera l'époque du sevrage et les soins de la première dentition ; il ne se contentera pas de veiller sur la santé, de traiter les maladies, il préservera les enfants de la médecine de précaution, de cette foule de recettes pour les glaires, contre les vers, par lesquelles nos mères actuelles croient devoir témoigner à leurs enfants leur tendresse et leur sollicitude. A deux ans, l'enfant sortirait de la crèche et entrerait dans l'Asile qui demanderait aussi une autre organisation.

Mais, va-t-on me dire comme à vous, vous rompez les derniers liens de la famille, vous oubliez le premier devoir de la morale. Pas de mères pas d'enfants, entr'eux les devoirs sont réciproques, et s'ils sont mal remplis d'un côté, ils seront négligés de l'autre.—Je ne comprends pas comment la morale est intéressée à ce que la mère nourrisse son enfant quand nous voyons si clairement tous les jours les désastreux effets de cet usage. Faut-il donc que l'enfant périsse plutôt que le principe ? Je ne vois pas que la morale soit intéressée à ce qu'un enfant soit envoyé dans un village bien retiré, abandonné à toutes les sottises d'un paysan, au lieu d'être dans une maison bien tenue, sous la surveillance d'une femme intelligente. — Rien ne remplace les soins des parents. — Celui qui éleva le premier collége ne manqua pas de trouver aussi de zélés moralistes, d'ardents conservateurs qui vantaient les soins des parents, qui ne voyaient rien de beau comme Caton le censeur s'occupant à apprendre à lire à ses enfants, et Auguste enseignant à ses petit-fils l'écriture et les éléments des sciences. De nos jours, il y a bien encore quelques hommes comme il faut qui donnent des précepteurs à leurs fils, mais l'éducation publique a remplacé l'éducation particulière, et le roi lui-même envoie ses enfants au collége. Etablissez une crèche convenable, et, avant cinquante ans, il en sera de même.

Digitized by Google

Voilà une véritable utopie, dira M. A.; ce sont des idées des ennemis du gouvernement, dira M. B...; ce n'est pas pratique, dira M. C.

Tout cela veut dire que ce projet ne s'encadre pas dans le budget de M. A.; qu'il détourne M. B. de son ornière, et qu'il change quelque chose aux écritures de M. C. —

Votre système est une rêverie.—Le vôtre est une cruauté.—

Si vous réussissiez, que feriez-vous de cette population? — Dieu n'a pas commandé aux hommes de s'agglomérer dans tel quartier ou dans tel coin du globe, et pour cela de détruire les enfants ou de pratiquer la *contrainte morale*, cette vertu des économistes; il a dit: Croissez, multipliez et remplissez la terre, *Crescite, multiplicamini et replete terram*. Et la moitié de la terre est encore inculte et abandonnée.

Mais l'argent, dira-t-on? c'est ici une question d'argent. Commencez par nous trouver de l'argent, et ils se mettront à supputer combien il naît d'enfants en France, combien il faudra de nourrices, combien de crêches, combien de vaches, d'ânesses et de brebis; surtout ils calculeront ce que coûteront chaque enfant et chaque crêche, et ils tâcheront de vous effrayer en vous jetant à la face les centaines de millions qui seraient nécessaires pour généraliser ce système.

Je ne sais si, de nos jours, il faut nécessairement commencer par l'argent, mais pendant longtemps on a agi autrement; on a fait ce qui paraissait bon et utile, on a procédé par la charité. Si on avait commencé par compter combien il y avait d'enfants trouvés en France, combien ils coûteraient pour leur entretien, combien il faudrait d'hospices et combien de millions pour ces dépenses, les enfants trouvés seraient encore à la merci de la charité publique, et nos missionnaires n'auraient pas l'idée d'aller sauver ceux de la Chine et du Japon. Si saint Sacerdos avait attendu d'avoir des fonds dans sa caisse pour bâtir l'Hôtel-Dieu de Lyon, l'Hôtel-Dieu serait encore à bâtir. Si les financiers du temps étaient venus donner leur avis sur les moyens de nourrir et d'adopter les orphelins

Digitized by Google

après la famine de 1531, ils auraient dit qu'on ne pouvait pas les entretenir avec un capital de trois cents francs, et l'hospice de la Charité ne serait pas construit.... Allez donc, et si l'argent vous manque, faites comme saint Vincent de Paul, rassemblez les femmes autour de vous, dites-leur le sort des enfants du peuple, dites-leur que ces petits êtres souffrent et meurent de misère, et que, dans notre belle France, dans ce pays de civilisation et d'égalité, un quart de ces pauvres créatures meurt dans sa première année et un tiers avant la fin de la seconde.

Tout cela a son embarras ; tout cela a ses difficultés. Mais le bien est toujours difficile à faire. Il n'y a qu'un expédient commode, c'est de faire mal et c'est celui qu'on choisit. Il s'agit de savoir si nous voulons rester dans cette voie ; l'humanité nous le défend. Nous devons nous hâter d'en sortir ; Je viens d'en donner les moyens.

Je compte sur vous et vous embrasse.

IMBERT.

Digitized by Google

LA CÈNE

PEINTE A FRESQUE PAR M. JANMOT,

DANS

L'ÉGLISE DE L'ANTIQUAILLE.

La Cène est un des sujets qui rentrent le mieux dans les conditions de la peinture moderne, dont le caractère est la prédominance de l'expression des physionomies sur les autres éléments du beau plastique. Le sujet de ce drame tout intérieur doit se lire en entier sur les visages auxquels le geste et l'attitude des personnages ne peuvent prêter qu'un faible secours pour expliquer l'action qui s'accomplit dans cet auguste moment. La donnée évangélique est d'une immense difficulté à traduire avec le pinceau, mais elle présente, à un peintre qui réfléchit, une admirable matière pour faire preuve à la fois de beaucoup d'art et de beaucoup de philosophie. Les douze hommes qui entourent le Christ, au moment où la grande loi eucharistique est promulguée, n'assistent pas seulement pour leur propre compte à la fondation du sacrement de l'amour ; ils représentent auprès du Sauveur les diverses branches de la famille spirituelle. Chaque apôtre reçoit le dogme fondamental dans un cœur où l'intelligence, la force et la charité se

Digitized by Google

combinent à des degrés divers. La même vérité, acceptée par tous, est envisagée par chaque esprit sous un aspect particulier : la même semence produira une moisson différente dans chacune de ces ames. Tous les sujets tirés de l'Ecriture ont évidemment une portée symbolique outre leur sens littéral ; et la valeur interprétative de chacun de leurs personnages doit être mise en relief par l'artiste, commentateur plus libre et souvent plus profond que l'écrivain. Il est permis de penser que les douze Apôtres, recevant les premières leçons du souverain maître, représentent un même nombre de familles, d'esprits et de modes distincts de sentir et de comprendre la vérité divine, et l'idéal qui leur est offert dans la personne de l'homme-Dieu. Chez quelques-uns des Apôtres, la prédominance de certaines facultés est tellement apparente, qu'elle a frappé même l'intelligence du vulgaire. Ainsi Pierre a toujours été reconnu pour l'apôtre du dogmatisme inflexible et de l'action; Jean, pour celui de la contemplation et du mysticisme ; outre ces deux types et celui de saint Thomas qui représente, d'une façon également populaire, l'hésitation réfléchie de l'intelligence et le rationnalisme dans la foi, chaque figure d'apôtre est symbolique de l'un des principaux états de l'esprit et du cœur dans la vie métaphysique et religieuse. Le sujet de la Cène offre donc ce mérite unique de réunir autour de la vérité vivante et incarnée dans le Christ, tous ensemble, sans personnages secondaires, sans incident qui les divertisse de l'action principale, en un mot, dans la plénitude de leur individualité, ces douzes types primordiaux des diverses familles de croyants. Le sentiment particulier qu'éveille en chacun d'eux la vérité fondamentale du christianisme, au moment où elle est promulguée, doit exister à perpétuité dans une famille d'esprits correspondants. On voit par là de quelle importance est l'expression de chaque tête dans un sujet pareil, et combien la complexité de cette expression suppose un art avancé et une époque où la naïveté primitive du fidèle et de l'artiste s'est mêlée de réflexion et de philosophie.

L'histoire de l'art nous montre en effet ce sujet de la Cène comme ayant été rarement traité par les maitres antérieurs à la Renaissance. La première fois qu'il est réalisé d'une manière éclatante,

Digitized by Google

c'est par le génie éminément philosophique et moderne de Léonard de Vinci. Ce grand peintre, quelque soit le rang qu'on lui assigne, sous le rapport du dessin, du coloris et de la composition, est certainement, depuis la Renaissance, le souverain maître de l'expression : c'est lui qui a inauguré sur la toile la physionomie moderne avec tout ce qu'elle a de complexe et de travaillé par les idées et les passions. Si le domaine de la forme et de la beauté pure appartient toujours à Raphaël, celui de la philosophie, modelant elle-même les formes plastiques , est resté sous la dépendance de Léonard ; si Raphaël est le splendide achèvement de l'art antique, Léonard est le début glorieux de l'art des temps modernes. Peut-être même le caractère de l'illustre maître de l'Ecole lombarde est-il déjà trop raisonneur et trop moderne pour lui permettre de traiter un sujet évangélique dans ce que ce sujet a de plus essentiellement divin. Chez Léonard, le sentiment religieux est évidemment primé par les préoccupations humaines, par la réflexion, le doute et la mélancolie ; il a quelque chose de grandiosement ironique et chagrin qui fait songer par avance à Byron ; l'austérité florentine de Dante et de Machiavel se nuance sur ses lèvres d'une rêverie souvent amère, qui présage, à travers le dix-huitième siècle, Réné, Manfred et Child-Harold. Dans les conditions de son génie, un peu sceptique, peut-être à son inçu, Léonard, placé en face du sujet de la Cène, devait le saisir par son côté le plus humain, le plus empreint d'*ironie*, en donnant à ce mot la signification qu'il a dans l'esthétique allemande. Or, le moment de la Cène où la divinité de l'action est le plus mélangé des passions et de l'infirmité humaine, c'est celui où l'idée d'une trahison apparaît sur la face du Sauveur, et reflète ses pressentiments lugubres sur les physionomies des Apôtres. Les ames du Christ et de ses fidèles, un moment arrachées à l'extase de l'œuvre eucharistique, sont rejetées dans le monde des tristesses et des découragements. La pensée du mal vient troubler violemment leur sereine contemplation. Mais ce moment de l'action n'est que transitoire, c'est un incident terrestre et passager dans le drame éternel et divin, c'est donc le côté tout à fait inférieur du sujet. Un artiste religieux, ou même un artiste en qui le sentiment de la beauté pure dominera,

Digitized by Google

sera porté à écarter du sujet tout ce qui peut le faire descendre des calmes régions de l'idéal. Léonard de Vinci appartient à une époque de l'art où une telle élévation idéale et religieuse n'était pas possible ; il a donc réduit la donnée divine à des proportions humaines. Mais ce que le sujet ainsi conçu perd en grandeur véritable, il le gagne en effet dramatique. Les personnages, arrachés à l'immobilité extatique, et ramenés dans la vie réelle, acquièrent de suite plus de mouvement, une expression plus saisissante, des attitudes plus variées, en un mot toutes les qualités qui parlent le plus vite aux yeux et à l'imagination. Tout le monde sait ce qu'a fait Léonard de ce sujet de la Cène, même en lui ôtant aussi de son élévation religieuse pour le rapprocher de l'humanité ; il a produit un des plus merveilleux chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Les fresques même du Vatican, le Raphaël des Stanze et le Michel-Ange de la Chapelle Sixtine ne sauraient pénétrer l'ame d'un enthousiasme plus puissant que cette peinture à demi-effacée qui achèvera bientôt de s'éclipser sur le mur humide d'une caserne de Milan. Jamais peintre n'a réuni, dans ses figures, une simplicité et une grandeur d'attitudes plus épiques à une expression de physionomie aussi travaillée par les sentiments humains, aussi éclairée par le rayonnement de la lumière intérieure.

Depuis Léonard, tous les artistes qui ont peint la Cène ont suivi la même donnée, et ont traité le sujet moins religieux et plus dramatique de la trahison de Judas. Pour ne parler que d'un seul dont nous possèdons l'œuvre dans notre musée, Philippe de Champagne, dans un tableau qui n'est certainement pas dépourvu de qualités secondaires, a ôté tout caractère de divinité et même d'élévation au drame de Léonard. Le Christ du vieux maître est vraiment l'Homme-Dieu, et les Apôtres, s'ils ne réalisent pas complètement le type idéal de la sainteté, sont au moins de grandioses philosophes. Le tableau du peintre de Port-Royal a toute la sécheresse et la pauvreté d'une scène de controverse ; il s'agite entre toutes ses figures quelque chose qui a bien pu se passer dans une discussion de jansénistes à jésuites, mais qui n'a certainement rien de commun avec la fondation du dogme eucharistique, pas même avec le drame plus humain réalisé par Léonard.

Digitized by Google

Le jeune peintre lyonnais appelé à se mesurer à son tour avec ce redoutable sujet, s'était déjà fait remarquer par des œuvres attestant à la fois un profond sentiment religieux et une haute intelligence des véritables conditions de l'art ; pour ceux qui connaissent ses premières peintures et qui cherchent dans une composition l'indice des théories et des croyances de l'auteur, il était facile de présager que M. Janmot aborderait le sujet de la Cène par son plus grand côté artistique et moral. Le sentiment religieux l'a merveilleusement servi en le portant à se placer dans le moment dogmatique et divin de la Cène, au lieu de traiter la donnée la plus dramatique et la plus favorable aux effets pittoresques ; car le moment le plus religieux du sujet est en même temps le plus propre à fournir au peintre la composition la plus calme et la plus idéale. En outre, comme il faut que de nos jours l'esprit moderne se montre même à travers le ferme croyant, ce n'est pas l'instant liturgique de la consécration du pain et du vin que l'artiste a choisi comme l'eût fait peut-être un maître de Byzance ou un des premiers Florentins, il s'est attaché au moment où le dogme eucharistique est révélé aux Apôtres non pas sous sa forme matérielle, mais dans sa substance morale ; ce qui augmentait la difficulté en rendant l'action plus abstraite, mais lui donnait aussi un caractère plus idéal, une beauté plus simple et plus divine. Le Christ tenant dans ses mains les espèces sensibles du pain et du vin et les Apôtres contemplant ce signe matériel, eussent été réunis par le lien d'une action plus facile à exprimer. Dans la composition de M. Janmot, le Sauveur placé devant une table vide prononce la formule du dogme d'amour, il a fait auparavant à ses frères le don de sa substance charnelle, maintenant il leur distribue son esprit lui-même pour que chacun se l'assimile suivant ses forces. Cette action toute intellectuelle rentre beaucoup mieux dans le sentiment moderne, en même temps qu'elle est plus religieuse et plus favorable au véritable idéal de l'art. Le tableau comporte en effet dans cette donnée la plus grande concentration de sentiment, la plus grande sobriété de mouvement, le plus grand calme ; c'est-à-dire les conditions essentielles du beau.

De notre temps où la peinture religieuse est en général traitée

Digitized by Google

si peu religieusement on a rarement à louer chez un artiste un pareil mérite dans la pensée. L'œuvre de M. Janmot est donc, sous le rapport de la conception, une œuvre véritablement magistrale. Les difficultés d'exécution s'augmentaient en raison même de la grandeur des idées qui avaient placé le sujet dans cette région sereine et immobile où les figures se dépouillent de tout ce qui prête aux effets violents. L'artiste abordait une autre difficulté non moindre, celle de la peinture à fresque, dont le secret semble avoir été gardé par les maîtres italiens. Dans le nombre assez grand des peintures murales exécutées à Paris depuis le commencement de ce siècle, deux ou trois fresques seulement ont été essayées, elles ont assez médiocrement réussi pour décourager les artistes d'employer ce procédé qui est pourtant par excellence le procédé monumental. Le jeune peintre lyonnais a tout-à-fait retrouvé la véritable fresque avec la chaleur, la finesse et la solidité de ses tons, si différents des tons crus et froids de nos fresques modernes ; son coloris est d'un charme saisissant. Avant même d'avoir considéré cette peinture tout le temps nécessaire pour arriver à l'émotion plus intime, qui naît de la beauté de la composition et du dessin ; et sans démêler encore ni l'attitude ni l'expression des figures, l'œil est agréablement frappé de ces teintes lumineuses, qui s'harmonisent sur un fond d'ambre ou d'or. Combien cette couleur est loin de ce ton gris et cendré que l'on a reproché non sans quelque raisons aux peintures de l'Ecole ingriste. Le ton général est tout-à-fait pris à l'Italie et rappelle les teintes ardentes que son soleil donne aux marbres antiques ; quant à l'harmonie et à cette beauté du pinceau particulière à la fresque, il n'y a rien en France qui se rapproche autant de la fresque des maîtres.

Lorsque l'esprit a dépassé cette première impression produite par la couleur qui n'est que la préparation à un effet plus sérieux, l'ensemble des lignes et des figures vous apparaît sous un aspect religieux qui va droit au cœur. Quelque chose émane de cette peinture qui vous touche et vous pénètre ; ce je ne sais quoi qui échappe à la critique technique et qu'elle nie trop souvent faute de pouvoir le nommer, ce quelque chose enfin de supérieur à toutes les beautés de formes et qui constitue l'essence de l'art comme de la poésie.

Digitized by Google

Autant la plupart des peintures soi-disant religieuses de notre époque nous ont laissé froids lors même que nous y pouvions admirer un faire habile, autant l'œuvre de M. Janmot nous émeut profondément ; on y sent l'âme d'un artiste ému lui-même par une inspiration sincère ; nous ajouterions qu'on y sent le ferme croyant si nous ne craignons de donner les mains à un préjugé qui nous vaut chaque jour de bien mauvais tableaux et de bien mauvais livres. On ne fait pas de l'art avec de la foi ; avant d'être croyant il faut être peintre. M. Janmot s'est posé, dans cette œuvre, en peintre doué des facultés les plus éminentes, et de beaucoup perfectionné depuis ses premiers ouvrages dans toutes les ressources de l'exécution ; ses personnages vivent, pensent et parlent au spectateur dans leur attitude immobile et recueillie ; il a répandu le souffle religieux sur leurs faces, ce ne sont point là, ces figurants de théâtre costumés en apôtres qu'on nous a donnés avec profusion dans les dernières années. En même temps, pour avoir visé avant tout à animer ses figures de la vie morale, l'artiste ne s'est pas cru dispensé de modeler les chairs avec correction et avec énergie et d'ajuster les draperies avec élégance ; pour le relief et la puissance du modèle plusieurs de ses têtes son d'un effet à satisfaire les réalistes les plus exigents.

La figure principale, celle du Christ, est aussi la plus belle ; elle est merveilleusement réussie, comme exécution. Le coloris en est de la netteté, de la clarté la plus exquise et le faire d'une finesse qui n'exclut ni le relief, ni la solidité. L'ineffable douceur du maître qui révèle au monde la loi d'amour se mélange comme il convient sur cette tête de puissance et d'autorité. Ce n'est point là un Christ rationnaliste et penseur à la façon de l'école comme on nous le peint si souvent ; ce n'est pas non plus une tête purement séraphique où n'apparaît nullement l'action complexe de l'intelligence et de la liberté humaine ; ce n'est ni un ange, ni un docteur, c'est celui dont il a été dit par excellence *Ecce homo!* Le regard est à la fois serein, profond et attendri ; peut-être avec des lèvres un peu plus fines, la figure gagnerait-elle en idéalité, sans cesser d'être dans la nature. Les lèvres trop minces inclinent, il est vrai, à la sécheresse et à l'ironie ; mais en évitant cet excès, le

Digitized by Google

peintre court risque de diminuer la spiritualité de l'expression sur cette bouche où rien ne doit apparaître que d'immatériel. Nous reprocherions à la figure de saint Jean d'être empreinte d'une trop grande jeunesse, d'une quiétude un peu passive et sous laquelle on ne sent pas assez le travail de l'esprit, si la place qu'occupe l'apôtre sur le sein même du divin maître n'impliquait pas le repos absolu, la quiétude éternelle, l'absence de tous ces orages intérieurs, de tous ces combats de la pensée qui donnent à la physionomie ses détails et la virilité de son expression. Nous adresserons aussi quelques critiques, au point de vue interprétatif, à la tête de saint Pierre placé de l'autre côté du Sauveur. Cette figure nous semble pleine d'une distinction et d'une intelligence trop modernes ; les yeux et la bouche indiquent une sagacité et une pénétration, qui n'excluent pas le respect et la douceur, et qui s'éloignent beaucoup du type traditionnel du prince des Apôtres. On a toujours représenté saint Pierre comme un homme d'action, de passion même, également ennemi du mysticisme et des subtilités logiques, qui, n'admettant ni l'hésitation raisonneuse, ni le quiétisme, et chez qui la foi est entrée tout d'une pièce pour se traduire en actes immédiats. Ce caractère dogmatique et agissant de saint Pierre, qui le désignait comme le fondateur de l'institution temporelle de l'Église, est rendu par les peintres anciens d'une manière plus satisfaisante que par M. Janmot , dans une tête dont le front a plus de largeur que d'élévation, au crâne à demi dépouillé de ses cheveux noirs et peu crépus, et dont le menton large et court est tout l'opposé de cette forme effilée qui dénote à la fois moins d'énergie et de passion et plus de raffinement dans l'esprit. En étudiant toutes les autres figures d'Apôtres, la critique la plus méticuleuse ne peut qu'approuver sans réserve la variété et l'exquise propriété des expressions. Toutes ces ames si diverses sont réunies cependant dans un sentiment commun, et ce n'est pas un mince mérite que la parfaite unité qui coexiste dans cette œuvre avec une si rare variété de physionomie. En général, il règne actuellement dans la peinture sérieuse une grande monotomie de types, qui provient moins de la rareté des modèles, que du défaut d'instruction et de philosophie des artistes. Les types les plus différents ont

Digitized by Google

reçu du pinceau de M. Janmot une égale dose de vie et de réalité. Cette variété des figures donne au drame une animation que le sujet rendait difficile à obtenir; tous les personnages sont calmes et immobiles, et cependant l'action du tableau est saisissante. C'est là le résultat le plus élevé de l'art, il doit placer le sujet dans des conditions d'éternité, et rejeter pour cela tous les mouvements violents; et pourtant, dans ce parfait repos, il doit faire sentir non seulement la vie en elle-même, mais une action déterminée. Les Apôtres sont assis, leurs pieds et leurs mains reposent, et cependant qui nierait devant ces figures l'évidence du drame divin qui s'agite entr'elles? C'est précisément cette absence de mouvements, de gestes dramatiques qui nous fait trouver la donnée qu'a choisie le peintre lyonnais plus monumentale comme elle est plus religieuse que celle de Léonard.

Chaque figure d'apôtre mériterait une étude à part; celle qui est placée à la droite de saint Pierre et que l'on reconnaît bien vite pour saint Matthieu le publicain a un grand caractère de réalité, c'est tout l'opposé de la beauté conventionnelle que reproduisent les peintres sans originalité. Le rude plébéien porte sur sa face une foi ferme; cependant il a raisonné, il semble écouter la parole du Christ dans sa propre conscience et la comparer à une parole intérieure; il a eu l'ame saisie par la vérité, par la justice plutôt que par l'amour. Tout au contraire l'apôtre suivant, dont on voit seulement le profil peint avec le coloris le plus pur et le plus délicat, paraît abîmé tout entier dans une piété tendre; il n'a pas une pensée qui ne soit toute d'adoration, celui-là a entendu la parole avec le cœur. Entre ces deux figures, on aperçoit s'éloignant de la table eucharistique, le traître Judas, dont la face quoique sinistre conserve peut-être trop de grandeur; peut-être aussi le sujet eut-il comporté l'absence complète de ce personnage. Une attention grave et pleine de respect siége sur le profil bronzé de l'apôtre qui occupe le bout de la table du même côté; d'après un usage de la peinture primitive, il porte son nom écrit sur le bord de sa robe; c'est Thomas qui fut tardif à croire, le peintre a bien rendu cette hésitation de l'intelligence qui n'exclut pas une profonde vénération. La figure suivante est pleine de grandeur et d'énergie, c'est peut-être celle

Digitized by Google

qui frappe le plus ; elle est composée d'une manière vraiment épique et dessinée puissamment. Ce personnage est surtout empreint de force, il a quelque chose de militant, sa main dirigée contre sa poitrine paraît indiquer son cœur au Christ, comme déjà pénétré de la vérité que le maître annonce, il semble prêt à agir, on devine en lui un robuste athlète de la vérité. La figure placée à la suite de saint Jean, est remarquable par la mélancolie pleine de douceur qui se mêle en elle au recueillement religieux. Cet apôtre semble voir d'avance sur le front du Sauveur la couronne d'épines; sa tête est celle dont l'expression est la plus complexe et la plus moderne, ses pieds et ses draperies sont de l'élégance et de la grâce la plus exquise, le caractère qui domine dans la figure voisine qui est à l'angle de la table, est celui d'une foi et d'une résolution inébranlable; la tête à gauche de celle-ci est d'une beauté de proportion, d'une grandeur et d'une simplicité dignes de la statuaire antique; son expression n'est pas moins saisissante, elle est toute d'adoration et d'amour. Les autres figures d'apôtres et celles des deux patrons de la chapelle placés debout au fond de la salle, par un anachronisme que l'exemple des maîtres autorise, sont, comme les autres, profondément religieuses et en même temps pleines de réalité.

Déjà dans les compositions précédentes de M. Janmot, on avait remarqué ce caractère de réalité empreint sur ses personnages, tandis que beaucoup de nos peintres cherchent à reproduire dans les sujets religieux les types des maîtres antérieurs à la renaissance, que d'autres poursuivent surtout la ligne idéale et la beauté sculpturale de l'antique, M. Janmot a toujours reproduit la physionomie moderne dans ses tableaux, un artiste vulgaire n'obtiendrait cette vérité de nature qu'au dépens de l'élévation des types. Ce qui constitue l'originalité du talent de M. Janmot, c'est la faculté de donner à ses figures beaucoup de nature et de vérité, et en même temps de maintenir ses types et ses compositions à une grande hauteur religieuse. Les peintres qui recherchent avant tout l'idéale pureté de la forme, suivent les traditions de l'art antique, qui ne revivra pas. L'art agit sur l'homme moderne moins par la beauté de la forme que par l'expression, et les sentiments humains deve-

Digitized by Google

naut chaque jour plus complexes, nous recherchons dans les œuvres d'art un degré d'expression impossible à concilier avec la simplicité et la pureté idéale de la forme. Le règne de la beauté simple, le temps des artistes grecs, aura été sans doute la saison la plus charmante, l'époque par excellence de l'art ; mais les sociétés modernes ont irrévocablement dit adieu à ce monde calme et serein de la forme pure. Les artistes doivent renoncer à retrouver la beauté de Phidias et même celle de Raphaël ; la face humaine a vieilli ; la seule beauté actuelle, c'est celle de l'homme mûr, l'expression ; il faut faire notre deuil de l'adolescence des dieux grecs et de la jeunesse des madones. Cette expression plus dramatique que nous exigeons aujourd'hui des œuvres d'art, ne peut s'obtenir que d'un pinceau tout-à-fait réaliste et qui reproduise la nature actuelle ; la vérité et l'énergie de l'expression, c'est la beauté moderne dans les arts plastiques, de même que le drame est toute la poésie moderne. Le réalisme qui coexiste dans l'œuvre de M. Jaumot avec des tendances mystiques très marquées le constitue mieux dans les conditions d'un art progressif que la recherche absolue de la forme et de la ligne idéales ; il résulte aussi de cette double préoccupation du naturel des formes et du sens religieux des compositions, une remarquable variété dans le talent de l'artiste. Le pinceau qui a produit *la fleur des champs*, après le *Christ au jardin des Olives* et *la sainte Cécile*, a fait preuve d'une merveilleuse richesse. Une œuvre aussi importante que la Cène exécutée dans un genre aussi difficile et aussi monumental que la peinture à fresque place son auteur au premier rang parmi les peintres contemporains. Espérons qu'elle lui vaudra une justice qui a été bien tardive de la part de ses compatriotes ; si d'autres encouragements lui font défaut, qu'il reçoive au moins ceux d'une critique loyale qui ne se croit pas interdit d'admirer et d'exprimer hautement ses sympathies.

Victor DE LAPRADE.

Digitized by Google

EXPOSITION

DE

LA SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS.

(1846-47).

Lorsque Boileau a dit :

La critique est aisée, mais l'art est difficile,

il a dit une belle sottise au point de vue actuel. Le contraire eût été beaucoup plus vrai. De nos jours, en effet, rien n'est plus aisé que l'art ; consultez sur ce point tous ceux qui se flattent d'en faire ; rien n'est plus difficile que la critique, interrogez tous ceux qui l'exercent ; et pourtant il n'est personne qui, à la vue d'un mauvais tableau ou à la lecture d'un mauvais roman, n'ait ambitionné le sceptre du feuilleton pour donner sur les doigts de celui qui lui a causé quelques

Digitized by Google

instants d'ennui. Pauvres gens qui ne savent pas que le feuilletoniste n'est plus que le lion désarmé de la fable, qui s'est limé à lui-même les griffes et les dents, et que, s'il rugit quelquefois, il ne mord jamais ! Tout artiste peut se permettre maintenant les choses les plus monstrueusement ridicules, sans courir d'autres risques que d'être censuré doucement, bénignement, si toutefois il ne se trouve pas quelques journalistes complaisants qui, de la plus mauvaise prose ou du plus mauvais tableau, feront l'œuvre la plus.... sublime, car il ne s'agit pas de lésiner sur les éloges. Voilà comment la critique perd chaque jour sa couleur et sa vie. Que s'il vous prend un jour la courageuse fantaisie de faire scrupuleusement la part du mal et du bien, de rendre bonne et sévère justice, alors une tempête de colères, de cris, de réclamations furibondes s'élève contre le téméraire voué dès-lors à des haines éternelles. Ainsi, pour tout critique, l'indépendance consiste à s'extasier devant toutes les productions et tous les producteurs quelconque, à leur décerner un brevet d'immortalité, à proclamer tour-à-tour le premier génie du monde chacun des poètes, romanciers, peintres ou sculpteurs de notre époque, et à ouvrir devant eux les portes du Panthéon pour les y insérer tout vivants.

Il est vrai que si la critique s'est laissé enlever ses droits, la foule s'arroge, de la manière la plus bouffonne, celui de la remplacer : nous voudrions bien savoir ce que l'art et les artistes gagnent à cette transmission de puissance !

Nous nous sommes si souvent répété à nous-même que la France est la patrie des arts, que nous vivons, sur cette conviction, avec une confiance et une fatuité inimaginables. Il ne faut pourtant pas un grand effort de perspicacité pour s'apercevoir que chez nous le sentiment artistique n'est pas un goût inné, un don naturel, une inspiration spontanée ; c'est au contraire, une affaire d'éducation, de réflexion, d'analyse ; c'est le résultat d'une contemplation intelligente, aidée d'études patientes, d'observations soutenues dont les progrès ne

Digitized by Google

peuvent s'opérer qu'avec lenteur et difficulté au milieu d'une société mesquine qui ne veut des tableaux que pour *meubler* ses salons, et des statuettes pour mêler à la quincaillerie de ses étagères ; de cette société futile et ignorante dont l'artiste de prédilection, le régulateur du goût, n'est ni le peintre, ni le sculpteur, ni l'architecte, c'est le tapissier. Et pourtant tous, jeunes ou vieux, ouvriers ou bourgeois, donnent leur avis d'une manière doctorale, non seulement sur la composition d'une œuvre d'art quelconque, mais encore sur ses détails les plus abstraits ; ainsi le public ne se contente pas de juger, sans appel, d'un tableau ou d'une statuette, il discutera sur les plus fines attaches, sur les assemblages les plus délicats et les plus compliqués de la charpente humaine : « Cette saillie » est placée trop haut, telle autre trop bas, voilà un pli qui » n'existe pas dans la nature. » — Qu'en savez-vous, bonnes gens ? Où avez-vous étudié, ou seulement vu ces choses ? Est-ce dans votre pays où, certes, les formes ne sont pas belles ; dans ce pays où la sotte hypocrisie des mœurs permet la vente des *Chansons nouvelles* et du *Catéchisme poissard* (avec autorisation de la police), et trouve des journaux (et je dis *journaux* et non *gazettes*) qui demandent à grands cris des maillots pour les *tableaux vivants?* dans un pays où la nudité a peine à se faire jour dans les ateliers (1). Si l'on acceptait ces critiques et que l'on opérât les redressements de galbes qu'elles indiquent, on verrait un singulier bouleversement dans la topographie du corps humain.

(1) A Perpignan, il n'existe à l'École de dessin du Collége aucun plâtre nu. En 1827, le directeur les passa en revue, et, révolté de leur immodestie, il les fit briser ou mutiler. Nous connaissons, dans une ville de province que nous ne nommerons pas, un professeur qui n'a pas permis à ses élèves les modèles féminins. Un de ces jeunes gens ayant à peindre une Jeanne d'Arc a fait une figure qui n'est ni d'un homme ni d'une femme. Quand il fallut modeler la poitrine de la Pucelle d'Orléans, il fut obligé d'avoir recours au singulier expédient d'une cuiller à pot qu'il appliqua sur la poitrine d'un de ses camarades pour figurer la nature défendue, et ceci est de la plus rigoureuse exactitude.

Digitized by Google

De ce que nous avons dit, et surtout de ce que nous aurions pu dire, il résulte qu'au milieu des critiques benins qui forment une immense majorité dans l'espèce, il est très difficile de se prononcer avec franchise et sincérité sur le mérite de quelle œuvre que ce soit ; et, quoique nous soyons bien convaincu que notre voix n'est point assez puissante pour faire adopter nos idées de réforme à l'endroit de la critique, nous n'essayerons pas moins, dans le cercle restreint que nous inspire la tâche que nous avons à remplir, de ne faire grace à aucune médiocrité.

En procédant à notre revue du Salon par ordre de genres, nous n'avons eu l'intention d'accorder la prééminence à aucun ; mais il nous a semblé que ce moyen faciliterait à la fois notre mémoire et nos lecteurs.

L'Exposition de cette année n'est pas moins nombreuse que celles des années précédentes, mais les grandes toiles sont en petit nombre. Parmi celles-ci, nous citerons le *Christ* de M. Lefèbvre. On pourrait peut-être retrouver quelques-unes de ces figures dans deux ou trois toiles de Jouvenet, popularisées par la gravure. Mais ce qui appartient en propre à cet artiste, c'est une couleur sage et l'absence complète de prétention à l'effet. Il serait à désirer que tous les tableaux d'église valussent celui-là.

Le Jugement de Salomon, autre toile de grande dimension, par M. Schoppin, offre de bonnes qualités de dessin et de couleur ; l'artiste a mis de la dignité, du sentiment et de la science dans cette composition dont l'ordonnance est simple et grave. On pourrait encore reprocher à la femme de droite de ressembler trop, ou trop peu, à la mère de l'enfant au maillot des *Moissonneurs*, de Léopold Robert.

M. Court, à qui l'on doit la belle composition de la *Mort de Féraud*, et tant d'autres bonnes pages, nous a envoyé une toile qui renferme tous les défauts qui font aujourd'hui ses succès ; d'un modelé mou, lavé, sans plans dans la tête et dans les nuds, il ne manque guère à sa *Baigneuse* que la vérité et la vie.

Digitized by Google

La critique de la plupart des tableaux de l'Ecole lyonnaise s'applique de droit à ceux de M. Jacquand. Ce peintre néglige de plus en plus l'étude des figures pour parfaire les accessoires. Le vieillard du n° 302 semble découpé sur volige, la femme est horriblement laide, mais les étoffes, les bijoux, sont parfaitement faits.

Il nous semble qu'il serait plus que temps de se consoler de la mort de Napoléon ; il a été suffisamment pleuré sur la toile et sur le marbre, et nous aurions bien mieux aimé qu'au lieu de son tableau des *Derniers moments de Napoléon*, M. Rouget nous envoyât quelques uns des portraits où il se montre aussi habile coloriste que peintre simple et consciencieux. Il y a loin de cette toile à son *Henri IV devant Paris*.

Voici la fraîcheur, la jeunesse, la santé, la vie dans cette nichée de femmes, de satyres, d'enfants, enfouie dans ces fleurs, ces fruits tout resplendissants de soleil ! C'est de la peinture remuante, animée, vive jusqu'à l'excès, que celle de M. Célestin Nanteuil ; il y a pourtant bien des écueils dans cette manière de procéder, mais ils sont évités, tournés, effleurés avec une merveilleuse adresse, une grande sûreté de coup d'œil, un goût plein de ressources ingénieuses, qui constituent l'originalité de talent qu'on remarque *Dans les vignes*.

Après cette chaude bacchanale on aime à reposer son regard sur le tableau sagement conçu et remarquablement exécuté, de M. de Chacaton ; c'est une caravane faisant de l'eau avant d'entrer dans le désert. Toutes les figures sont d'un caractère vrai et d'un beau choix ; toutes concourent à l'ensemble et aucune ne pose pour son compte. Les costumes n'ont pas ce clinquant, ce théâtral que la plupart des peintres croient devoir donner aux Orientaux, sultans ou conducteurs de chameaux ; tous ces haiks, toutes ces chachias ont été portés, usés ; le ciel est limpide, lumineux, profond. Enfin, ce tableau, d'un mérite réel, a surtout celui d'être vrai.

M. Leleux, peintre réaliste par excellence, en copiant la

Digitized by Google

nature, lui impose son cachet, son sentiment. Parmi les différents aspects qu'elle lui présente, il préfère les plus agrestes, les traits heurtés, les teints hâlés, les haillons *picaresques*. Son talent a d'abord eu la Bretagne pour mère ; il s'était épanoui là comme en terre natale ; ses premières inspirations y avaient germé et fleuri tout naturellement ; tous ses tableaux naïfs sentaient cette bonne provenance. Aujourd'hui il quitte la Bretagne pour la Suisse ; mais c'est à peine une infidélité, tant l'artiste a choisi ses nouvelles amours ressemblantes aux anciennes. Donnez à ces bons Suisses qui s'ébattent joyeusement des *jupens* ou des *brayes* ; remplacez la clarinette par un *biniou* et rien n'y manque, voilà les *gars*. Quoiqu'il en soit, les groupes sont bien étudiés, les costumes fidèles. M. Leleux a mis dans cette scène les dons et les qualités dont il a déjà fait preuve, un sentiment exquis de vérité, une forme nette et précise, un pinceau facile et sûr ; mais comme la critique ne saurait perdre ses droits, nous lui reprocherons un peu de dureté dans la couleur et un peu d'indécision dans la perspective aérienne des plans.

Le desir d'imiter M. Leleux a un peu dépaysé *les Muletiers navarrais* de M. Hédouin; dans ces haillons affectant une certaine élégance, une prétention vaniteuse à la draperie, on pressent bien le voisinage de l'Espagne, mais la froideur de la lumière, la crudité de tons rappellent bien plus la Bretagne que la Navarre.

Nous avons de Lepoitevin une petite page spirituellement faite, pleine d'une couleur charmante et d'un aspect vrai, la figure de Bacuisem, bien posée, est pleine d'expression naïve ; hâtons-nous de dire qu'il n'y a que cela de naïf dans l'œuvre de Lepoitevin.

M. Guillemin, l'auteur justement admiré de *La lecture*, petite perle exposée l'année dernière, a été moins bien inspiré dans *Un jour de bonheur*. C'est toujours le même pinceau fin, délicat, la même couleur solide et harmonieuse, mais on désirerait un dessin plus soutenu, une expression plus vraie.

Digitized by Google

Malgré ces imperfections, ce petit tableau est encore une des plus jolies choses du Salon.

M. Duval Lecamus a le bon goût de ne pas monter sa palette au ton prétentieux de la grande peinture pour esquisser des jeux d'enfants ou de petits drames à la manière de Florian, et il faut l'en féliciter. Son ambition ne va pas plus loin que la bonhomie. Où il y a si peu de prétention la critique n'a rien à faire.

Rien de lestement rendu comme le *Mousquetaire* de Muller ; d'une exécution franche, adroite, ces chairs sont vivantes ; le sang circule sous cet épiderme velouté. En regardant cette charmante ébauche, on se surprend à desirer un peu plus de fini, et peut-être un coup de pinceau de plus en détruirait tout le charme.

On a persifflé cette pauvre mythologie qui nous ennuyait bien un peu en prose et en vers, mais nous la préférions de beaucoup à ces illustrations de calendriers dont les héros ne sont guère connus que des bedeaux et des sacristains. Pour d'autres ils n'éveillent aucune sympathie, aucune idée ; à moins d'un miracle de talent, ces tableaux ne sont regardés par personne. Qui donc s'occupera de ce saint Sébastien plein de détails ridicules ? Décidément M. Lépaule fera mieux de s'en tenir à peindre des satins ternis et des velours usés.

Nous connaissions déjà la *Châtelaine* de M. de Dreux ; en vérité pour de la peinture de baron et d'amateur, ce n'est pas trop mal. Il était assez difficile de faire enlever en pleine lumière ces lévriers blancs sur ce vêtement blanc, et le vêtement sur le ciel également blanc ; l'écueil a été adroitement tourné. C'est peint avec facilité et rempli d'une certaine grace conventionnelle qui a valu à ce tableau les honneurs de la lithographie ; c'est au reste une renommée viagère qui ne compte pas sur la postérité.

Le *Daniel* de M. Leullier, d'une belle couleur, d'une peinture solide, d'un dessin étudié, manque d'ensemble dans son

Digitized by Google

ordonnance ; l'attention s'éparpille sur les anges, les lions, etc., il n'en reste point pour le héros de la scène.

C'est avec le plus vif plaisir que nous arrivons à parler de M. Bonirote dont les travaux persévérants sont enfin couronnés d'un plein succès. Il a fait un pas immense depuis l'année dernière ; tous ses tableaux sont dignes d'éloges, mais sa *Prière du soir* est un morceau vraiment remarquable ; la couleur est tout à la fois chaude et harmonieuse, les fonds charmants, les figures (deux surtout, celle qui est debout et le vieillard), admirablement posées, dessinées avec soin, drapées avec goût, et les étoffes bien rendues. Pour ne pas tout louer sans restriction, nous demanderons à M. Bonirote si ses ombres ne sont pas un peu trop transparentes.

Un peintre du siècle dernier, dont le nom nous échappe, qui comptait ses tableaux par ses succès, disait un jour à M. de Feuquières : « Savez-vous pourquoi je ne fais pas de portraits ? c'est que c'est trop difficile. » Le portrait, c'est la vie, la beauté et l'expression de la figure humaine dans toutes ses variétés, la ressemblance poétique de l'homme sous toutes ses faces ; mais, pour la plupart des portraitistes, il semble que ce soit la plus petite et la plus facile besogne du monde, et chacun s'y met hardîment. On commence la peinture par le portrait ; aussi, à chaque Exposition, on se demande comment il peut se faire que tant d'honnêtes gens payent pour être ainsi défigurés et exposés au Salon. Il faudrait s'en affliger, et l'on ne peut s'empêcher d'en rire. Il existe pourtant quelques artistes sérieux qui ne prennent le portrait ni au point de vue de la caricature, ni à celui du journal des modes. Pour ceux-là, le métier est rude : le laid, le grotesque qui les poursuit, que le peintre s'efforce en vain d'ennoblir ; le mauvais goût et la sottise du modèle, l'influence de la mode qui le violentent, qui lui infligent tel accessoire, telle pose, sont autant d'écueils nuisibles à sa popularité, s'il refuse de céder à d'ignorantes exigences, et dangereux pour son talent qui s'amoindrit et se dégrade, s'il les subit.

Digitized by Google

Voici un portrait de M. Blanchard, dont on peut penser beaucoup de bien, mais dont il faut dire beaucoup de mal, pour engager l'auteur à se tenir en garde contre sa facilité ; exécuté savamment, d'une belle couleur, ce portrait laisse peu à desirer sous le rapport de l'art, mais rien n'y satisfait le goût ; la pose, qui n'a rien d'arrêté, est guindée ; les bras sont raides, les accessoires trop nombreux et mal choisis. Inférieur à lui-même, M. Blanchard peut se consoler d'une rencontre fâcheuse qui est à peine un échec. Pour se tromper comme M. Blanchard, il faut avoir le talent d'un maître.

M. Laurasse a exposé un portrait de femme dont la pose est pleine de vérite ; l'expression de la physionomie est bien rendue ; les cheveux arrangés sans prétention, chose rare dans un portrait, donnent au teint un accent dont le pinceau a bien saisi tout le charme ; ce portrait est d'une exécution simple et facile, qualité d'autant plus appréciée par les gens de goût qu'ils sont las des prétentions vaines et systématiques affichées par la plupart des portraitistes de notre époque. Nous regrettons, dans l'intérêt de sa réputation, que M. Laurasse n'ait pu obtenir d'exposer un autre portrait que nous avons vu dans son atelier, car c'est une des meilleures choses que nous connaissions de cet artiste.

Non content de faire de la peinture sérieuse, M. Laurasse aborde la charge avec autant de succès que Dantan. On connaissait celle de Billet le pianiste, celle de Fonville, voici maintenant celle de George Hainl, celle de M. Louis Perrin et celle de l'artiste lui-même, qui n'est pas la moins bonne de la collection.

Nous avons aussi de Mme Laurasse une petite toile d'une charmante couleur, et pleine de goût dans sa composition.

Les admirables portraits que ceux de M. Matet ! quelle simplicité de faire ! comme c'est vrai ! vivant ! fin ! Quelle souplesse dans les chairs ! point d'affectation dans l'attitude ; les yeux regardent bien. Il est impossible de rien trouver de plus finement modelé, rien de plus élégamment dessiné ;

Digitized by Google

le coloris pur et sans manière, la touche gracieuse et spirituelle de ces portraits, exécutés avec une conscience à laquelle les portraitistes à la mode ne nous ont pas habitués, en font de véritables chefs-d'œuvre.

MM. Dolard, Grobon, Lavergne ont exposé des portraits qui ne sont pas sans quelques qualités, mais dont nous ne saurions nous occuper après ceux de M. Matet.

Nous ne pensions pas qu'il fut possible d'aller plus loin que M. Vibert n'était allé précédemment dans ses portraits au crayon, mais celui qu'il a exposé cette année, et qui attire les regards de tous les connaisseurs, prouve qu'un artiste toujours très bon peut encore devenir meilleur. Il n'est pas un peintre qui ne voulut avoir fait ce portrait si plein d'expression, d'un style si simple et si élégant, où la finesse et la correction du crayon ne nuisent point à la fermeté du modelé ! Toutes les parties sont traitées consciencieusement ; les yeux surtout sont enchassés d'une manière qui sent le maître. C'est une de ces productions qui classent un homme.

M. Vibert (Auguste) n'a besoin que d'oser ; trop de timidité peut nuire même à un peintre de miniature ; mais s'il n'a pas la force, on ne peut lui refuser la grace et l'élégance. Le ton général du portrait de Mme F. est très fin, et l'arrangement est de bon goût.

On a souvent comparé M. Dubuisson à M. Duclaux, quoiqu'il n'y ait entre eux d'autre ressemblance que leur goût qui les a portés à traiter les mêmes sujets. M. Dubuisson, talent original et vigoureux, peint de verve, jette son inspiration sur la toile, et, lorsque son idée est rendue, s'inquiète peu d'en terminer les détails ; chez M. Duclaux, au contraire, on trouve le fini du dessin et la conscience, cachet distinctif de son talent. Mais il a le défaut de ses qualités, et peut-être refroidit-il la nature à force d'analyse, de recherches, de retouches ; on conçoit que deux genres aussi opposés ayent leurs admirateurs et leurs détracteurs ; mais nous rendrons justice à tous deux. Le *sabot cassé* est plein de mouvement,

Digitized by Google

de *brio*; il y a de savantes études anatomiques dans les chevaux dont les attitudes sont vraies et rendues avec énergie. Les gens qui veulent le dernier mot à tout, desireront une couleur moins monotone, plus vraie, et plus de fini dans les détails des terrains, de la voiture, etc., etc., à ceux-là, nous dirons que la partie essentielle du tableau, à laquelle tout le reste doit être sacrifié, les chevaux sont suffisamment faits. *Les chevaux du Rhône* de M. Duclaux sont très savamment étudiés, bien dessinés, mais un peu amoindris à force d'être peints; le ciel est joli et la couleur générale harmonieuse. Son *Taureau noir* est une œuvre tout à fait réussie; les amateurs et la Société se disputent cette toile.

M. Coignet, a aussi des animaux, dont une vache, surtout celle qui est debout et des moutons méritent des éloges; c'est bien dessiné, mais peint durement.

Les paysagistes abondent au Salon; nous ne citerons que les meilleurs; parmi ceux-là il faut placer ceux de M. Achard, surtout ses deux *Vues du Bugey;* toujours simple et vrai, cet artiste masse bien, il établit ses lignes avec clarté, peint avec une certaine largeur, traite parfaitement ses terrains, mais répète tout cela avec trop de persistance. Pourtant cet accent monotone plaît, parcequ'il est vrai. L'absence complète de personnages contribue à la froideur d'aspect de ses tableaux.

M. Bouquet a trouvé le secret de la poésie dans la reproduction exacte de la nature; les eaux, les ciels, les arbres, les moindres accidents de terrain sont rendus avec un soin qui pourrait devenir trop minutieux et nuire à l'effet d'ensemble, si M. Bouquet n'y prend garde.

Il est impossible de faire de plus jolis paysages que ceux de M. Lapito; l'air est limpide, plein de lumière; ces heureux effets sont-ils obtenus par des moyens bien légitimes, peu importe.

M. Chavanne a exposé deux jolies vues prises dans nos environs, où nous avons remarqué quelques jolies figures, faites avec soin, bien groupées et bien posées.

Digitized by Google

Les jolis paysages de M. Allemand ont le tort de trop ressembler à ceux d'Achard ; nous préférons ses pastels qui n'imitent personne.

La vue de Saint-Tropez de M. Pessonneaux, est d'un aspect vrai ; c'est bien la couleur du pays : les arbres sont bien faits, le ciel et les fonds très jolis.

M. Ouvrié dont nous avons eu plusieurs fois l'occasion de louer le talent, nous a donné une toile qui fera tort à sa réputation ; c'est froid, terne, et sans qualité aucune.

M. Troyon prend le paysage tel qu'il s'offre à lui, quelque soit la pauvreté de la ligne générale ; avec les accidents vulgaires de ses terrains, dans la couleur monotone de sa végétation, avec la silhouette en boule ou en fuseau de ses arbres ; il lui laisse toujours son accent particulier ; seulement il sacrifie trop l'effet à l'harmonie, défaut assez rare pour qu'on le lui compte pour une qualité.

Les paysages de M. Hostein sont un peu froids d'aspect et peints trop systématiquement ; mais nous sommes cependant forcé de les préférer à cette foule de tableaux qui, sous prétexte de ton haut-monté, nous montrent la nature tantôt bleue, tantôt jaune, ou une nature métallique comme celle qu'a adopté M. I. Flachéron, dont le terrain, la végétation ressemblent à du cuivre découpé à l'emporte-pièce.

L'École à la quelle appartient M. Flandrin a pour symbole de sa foi : faire gris, ne pas modeler et copier la nature sans choisir ; cet artiste a adopté un genre incolore, encore plus mou et plus terne que ne le veut l'École elle-même. Comme nous n'avons jamais vu la nature exceptionnelle qui l'inspire, nous nous abstiendrons de la juger.

Le paysage de M. Servan, d'un vert un peu trop uniforme, où la lumière s'éparpille trop, a de jolis fonds, mais les figures ont des prétentions mal justifiées ; les arbres sont mal massés, laids de formes. Nous demanderons à quoi bon cette flaque d'eau où brille un reflet du ciel plus bleu que le ciel lui-même.

Digitized by Google

M. Lavie a bien rendu l'aspect des côtes de Provence ; le ciel est fin et joli, sa toile profonde, ses eaux d'une belle couleur et d'un bon mouvement ; peut-être voudrait-on que la lumière fut répandue moins également ; ce serait l'affaire d'un glacis sur le premier plan à gauche.

M. Girardon qui s'était montré, aux Expositions précédentes, simple et *bon homme*, dans la meilleure acception du mot, s'est permis cette fois des *lazzi* de ton et de touche impardonnables. Tout est dur, heurté, cru, dans son paysage dont le motif était pourtant bien choisi.

Une seule toile forme, cette année, le contingent de M. Fonville au salon. C'est une *Vue de Vorrepe* qui est certainement ce que nous avons vu de mieux de cet artiste ; le ciel est d'un joli ton, les fonds fuyent bien, les terrains sont bien traités, et l'ensemble est très séduisant.

Le Ravin de Thiers, de M. Thuillier, est empreint du calme de cette poésie douce et facile qu'inspire l'aspect de la belle nature ; d'un ton harmonieux quoiqu'un peu froid, ce tableau est fort supérieur au *Pont de Saint-Benazet*, dont le premier plan appartient à la Provence par sa couleur, mais dont le ciel et les fonds sont gris comme en Bretagne.

M. Bourit a exposé une *Vue de Lyon*, vraie, simple, sans prétention, qui ne sollicite point le regard par des effets forcés, mais qui mérite qu'on la signale aux gens qui cherchent dans la peinture autre chose que l'effet.

Il y a de l'espace, de l'air dans le grand tableau de M. Cinier ; la nature y est traitée dans un style complet, décidé ; les figures sont bien posées et ne manquent pas d'une certaine grace ; l'ensemble est haut de ton, vigoureux, d'un effet juste et bien entendu.

Nous citerons encore un charmant paysage de M. Léon Fleury, exécuté avec cette liberté, cette facilité de pinceau qu'on lui connaît ; puis ceux de Mlle Chollet, jolis, soignés, celui de M. Loubon, d'un effet forcé ; un effet du soir de M.

Digitized by Google

de Curzon, d'une couleur et d'un aspect ravissants; deux jolies petites vues de M. Villeret. Les tableaux de MM. Wild et Lugardon soutiennent bien la réputation de leurs auteurs.

L'Exposition possède bon nombre de marines; ce genre, mis à la mode par MM. Gudin, Isabey, Roqueplan, a d'abord été cultivé par eux et leurs imitateurs avec un certain succès; mais aujourd'hui il y a une place à prendre pour celui qui voudra rendre la mer sous son aspect vrai; chaque peintre s'en tient à la mer qu'il s'est faite, et n'a plus rien à voir à celle du bon Dieu. M. Barry, dont les débuts nous avaient fait espérer un peintre consciencieux, ne s'est pas maintenu à la hauteur de la réputation qu'il s'était acquise; ce n'est déjà plus ce sentiment vrai de la nature que nous admirions naguère; le métier a déjà remplacé l'inspiration. Les marines de M. Mozin, Meyer, Tuite, sont jolies, mais c'est toujours du système et non l'étude et la reproduction fidèle de la nature.

Bonne nouvelle ! M. Bonnefond vient de faire sa rentrée au Salon par un superbe portrait de notre financier, M. Delahante. C'est largement peint. Mais pourquoi ne pas avoir voilé tous les trésors de cet embonpoint sous l'ampleur du vêtement, sous la redingote à la propriétaire, ou la robe de chambre étoffée ?

Presque toutes les œuvres de nos peintres de fleurs surpassent de beaucoup celles qui nous sont venues de Paris. Les *Fleurs des tombeaux*, de M. St-Jean, sont faites avec le talent que nous sommes habitué à louer dans cet artiste. Si nous n'y retrouvons pas sa brillante palette, nous serions presque tenté de l'en féliciter, car la vérité n'y perd rien.

Les magnifiques gouaches de M. Reignier sont si mal placées qu'on les devine plus qu'on ne les voit, c'est dommage; nous citerons encore un groupe de fleurs et de fruits de M. Remillieux, d'une vérité et d'une exécution remarquables; les charmantes fleurs si fines et si délicates de M. Gallet, et des fruits de M. Bonthoux, nom tout nouveau pour nous.

Parmi les aquarelles, les pastels, les dessins, on remarque les aquarelles de M. Lebreton, pleines de détails exacts et

Digitized by Google

consciencieux ; celles de M. Coizet, qui en donna une fort belle pour la loterie de la fête des artistes ; celles de Mme Toudouse, les pastels de Mlle Thuillier.

La sculpture n'a de ressource que dans un sentiment élevé et une science profonde ; nul déguisement de la pauvreté de l'idée, nul charlatanisme d'exécution ne lui est possible, elle se montre telle qu'elle est et pour ce qu'elle vaut ; ainsi constituée, la sculpture ne saurait prétendre à la popularité. Aussi n'est-ce qu'à de longs intervalles que de rares visiteurs se hasardent dans la partie du Musée réservée à la statuaire ; et encore les charges, les médaillons attireront bien plus l'attention que les œuvres sérieuses. Nous réparerons l'oubli du public en félicitant M. Robert d'avoir eu le bon goût de ne pas renoncer au bénéfice qu'il pouvait tirer de la beauté des formes, et de la grace de la figure ; il s'est dispensé de l'amaigrissement systématique que les sculpteurs, Canova en tête, ont adopté pour représenter les anges, les saints, etc., etc.; la pose de l'ange est pleine de grace, et celle de sainte Claudine est simple et vraie. M. Robert s'est très bien tiré de la difficulté qu'il s'était imposée, il a très bien réussi à donner à ses statues le cachet du style qu'il avait adopté.

La statue de M. Legendre-Hérald, l'*Eveil de l'ame*, qu'il exposa à Paris, il y a deux ans, n'est pas seulement un joli morceau, c'est une œuvre remarquable à plus d'un titre. Aussi a-t-elle obtenue ici le même succès qu'au Louvre. Il y a de la grace et de la naïveté dans la pose et l'étonnement de cette jeune fille. Peut-être pourrions-nous chicaner l'artiste sur le titre donné à son sujet, car on ne comprend pas bien comment l'*Eveil de l'ame* se trouve interprêté dans une jeune fille assise, qui s'apprête craintivement à saisir un papillon posé sur sa cuisse. Mais qu'importe le titre donné à cette composition, elle est de celles que nous voudrions voir acquises par la ville, dont les choix jusqu'ici ne se sont point encore portés sur la statuaire. Elle lui doit pourtant le même encouragement qu'à la peinture, et l'occasion serait favorable.

Digitized by Google

M. Bonnassieux a exécuté en marbre le buste de M. Terme, qui a le mérite de la ressemblance ; le travail systématique des cheveux ne nous paraît pas de bon goût.

M. Chavanne a exposé une petite *Erigone* bien étudiée et posée avec goût.

Nous avons quelques animaux en bronze de M. Mène, qui ne manquent ni de mouvement ni de vérité, entr'autres son *Chien épagneul anglais*.

M. Menn, qui s'est déjà fait connaître par un grand nombre de statuettes et de médaillons, en a exposé plusieurs d'une grande ressemblance; celles de Fournier et des sœurs Milanollo lui font vraiment honneur.

Sans vouloir nous faire l'écho de toutes les plaintes qu'a soulevé le singulier système adopté pour le placement des tableaux, nous ne terminerons pas sans conseiller à la Commission de consulter un peu plus leur sujets, leurs genres, et un peu moins leurs dimensions ; alors M. Fonville ne sera plus exposé à voir l'un de ses plus jolis paysages écrasé par les pantalons garance de M. Peyronnet ; M. Duclaux n'aura pas son tableau principal placé juste à la hauteur qui lui était la moins favorable ; les gouaches de M. Reignier ne seront plus à contre-jour, et l'on ne sera plus obligé d'aller chercher au troisième rang, dans les coins les plus obscurs, des paysages qui, par leur faire, demandent à être vus de près, ceux de Mlle Cholet par exemple.

Digitized by Google

ROME AU SIÈCLE D'AUGUSTE,

OU

VOYAGE D'UN GAULOIS A ROME,

A L'ÉPOQUE DU RÈGNE D'AUGUSTE ET PENDANT UNE PARTIE DU RÈGNE DE TIBÈRE;

PAR CH. DEZOBRY.

Ce n'est pas sans raison que Rome jouit d'un privilége qu'elle ne partage avec aucune autre capitale, celui d'attirer dans ses murs, comme à un centre commun, les voyageurs de toute la terre. Deux fois elle a commandé au monde ; elle l'a soumis par l'épée, elle l'a régi par la croyance. La force, le gouvernement, la foi, la pensée scientifique y ont tenu cour plénière. C'est à Rome que toutes les lumières de la civilisation des anciens ont été concentrées en un immense foyer, pour delà reluire sur tous les états de l'Europe moderne. Aussi, dans le spectacle qu'offre cette grande ville, n'est-il aucun détail qui n'apporte une leçon ou qui ne représente quelque noble souvenir. Là, malgré leur mutilation, tous les monuments vivent et toutes les pierres parlent. Les sept collines, chargées de ruines qui sont leur orgueil, le Champ-de-Mars avec ses débris, les vieux temples, les thermes et les palais dévastés, toute cette

Digitized by Google

nécropole au milieu de la cité moderne, attirent les regards et les respects des hommes, aujourd'hui comme au temps des César et des Tibère.

L'embarras est de s'orienter dans cet amalgame un peu confus de deux ou trois villes superposées. Les révolutions de l'histoire ont fait à Rome ce que les volcans font ailleurs ; l'entassement des décombres est tel, que le *cicérone* est aussi nécessaire que le fil d'Ariane dans un labyrinthe.

L'antiquaire surtout, le littérateur, l'historien, qui veulent du milieu de ces amas prodigieux faire sortir le plan de la vieille Rome, et voir renaître le théâtre sur lequel ont été traitées les plus importantes affaires du genre humain ; l'homme d'état qui veut parcourir la scène réelle où luttaient avec colère le peuple et les patriciens, où frémissaient les formidables ambitions de Sylla et de Marius, de César et de Pompée, d'Antoine et d'Octave ; tous ceux enfin que la passion de l'étude enflamme, éprouvent un besoin impérieux, celui d'un guide expérimenté qui porte le flambeau devant leurs pas au sein des ténèbres.

M. Ch. Dezobry a voulu être et est devenu un des conducteurs les plus fermes de l'intelligence lancée à la recherche de l'histoire ancienne au milieu de l'immensité de Rome. Il s'occupe de publier, avec des changements remarquables, une seconde édition de son bel ouvrage intitulé : *Rome au siècle d'Auguste.*

Lorsqu'en 1835, après quinze années de recherches, cet habile écrivain donna pour la première fois au monde savant, à la jeunesse, aux philologues, aux artistes, aux jurisconsultes, aux voyageurs, le résultat de ses longs travaux et de sa patiente persévérance, les cent voix de la presse se réunirent pour n'exprimer qu'un éloge, celui que méritait le savoir joint à une éloquente exposition, et les charmes d'une spirituelle correspondance répandus sur les plus graves sujets que la méditation se puisse proposer. Depuis que Barthélemy, dans les cadres d'un voyage fictif, avait réussi à jeter un véritable intérêt sur l'étude des mœurs publiques et privées de la Grèce, et avait montré qu'un homme de talent pouvait populariser les matières que l'on croyait autrefois réservées à quelques mortels heureux, plusieurs tentatives ont été

Digitized by Google

faites aussi pour mettre à la portée d'une foule de lecteurs, sous une forme attrayante, toute la science que les in-folios avaient consacrée au peuple-roi. La plus éclatante de toutes fut sans contredit celle du baron de Théis ; mais le *Voyage de Polyclète* avait des limites un peu étroites ; peut-être l'époque de l'itinéraire n'était-elle pas choisie avec assez de goût et de prudence ; et quelque soit la valeur incontestable de cet écrit, le sujet même ne semble pas avoir été dominé par l'auteur avec une érudition assez variée. Barthélemy était toujours regardé comme le modèle du genre, et paraissait encore seul avoir pu trouver ce milieu si rare et si délicat, où se confondent la science et la beauté des formes les plus familières, où l'on cesse d'avoir les apparences un peu farouches d'un Brisson ou d'un Du Cange, sans tomber dans les grâces maniérées ou enfantines d'un Fontenelle et d'un Florian.

Hâtons-nous d'ajouter que M. Ch. Dezobry est décidément pour Barthélemy un rival plus sérieux que le baron de Théis, et qu'il paraît, à meilleur droit que tout autre, l'héritier direct et sans intermédiaire de l'ingénieux helléniste.

Ce sont les lettres d'un jeune Gaulois de Lutèce qui vont nous initier à tous les secrets de la vie des Romains. De bonne heure Camulogène a senti naître en lui le besoin d'observer de près les mœurs, les coutumes, les institutions du peuple qui dictait alors des lois à la terre entière. Il arrive à Rome l'an 731 de la fondation de cette ville. Il ne la quitte, pour rentrer dans sa patrie, qu'en 778, lorsque partout les délateurs portaient dans cette capitale, autrefois si florissante, la désolation et la sombre tristesse dont Tacite a fait le cortége de Tibère.

Ainsi donc, un séjour de quarante-sept ans permet à Camulogène d'assister à la grandeur de Rome, désormais sans crainte au dehors et sans discordes ; elle a soumis l'Univers, et un seul maître a recueilli l'héritage de la liberté romaine. Auguste a tout pacifié. Les arts sont parvenus à leur plus haut degré de splendeur, et la seconde civilisation (car celle des Grecs fut la première ; l'Orient ne forme pas une ère véritable, si l'on veut tenir compte de la liberté) a pu produire toutes les conséquences que renfermait son génie. Mœurs, littérature, lois et coutumes, tous ces principes

Digitized by Google

de mouvement qu'on appelle la vie d'un peuple, se manifestent désormais avec éclat dans le jeu de l'histoire. Leur action si compliquée se fait sentir dans toute sa plénitude. Allons prendre notre place au théâtre ; qu'une main complaisante lève la toile. La voix qui doit nous expliquer tous les incidents du drame, les grandes et les petites choses, les accidents hauts et bas de cette vie puissante, la voix de Camulogène ne tremblera pas.

Vingt-cinq lettres remplissent le premier volume de cette brillante et utile correspondance. Notre pensée n'est pas d'en faire l'énumération complète. Dès le début, et sans anticiper sur les matières destinées aux volumes suivants, avouons qu'aucune situation n'est plus saisissante que celle de ce jeune Gaulois qui, sous le patronage du négociant Fontéius, approche des murs de la Ville éternelle, et passe, avec admiration, au milieu de ces monuments, de ces beaux édifices publics ou privés qui ornent la campagne de Rome, ou bordent les routes à plusieurs milles de ses portes. Que n'éprouve-t-il pas, que ne dit-il pas, lorsqu'il voit la ville elle-même sortir lentement de terre à l'horizon ?... « Fontéius arrêta notre char pour me la laisser contempler à l'aise, dès qu'il me fut possible de la découvrir tout entière. Il essaya de me donner quelques explications, mais je ne l'entendis point ; j'étais plongé dans la contemplation de l'immense tableau déroulé devant moi. J'éprouvais un sentiment indéfinissable de surprise, d'admiration et de crainte. Figure-toi, mon cher Induciomare, une plaine immense, couverte à perte de vue de maisons au-dessus desquelles s'élèvent, comme de grands arbres au milieu d'une forêt, une multitude de monuments. Jamais on n'a vu, jamais on ne verra que là une pareille agglomération d'habitations humaines ; ce n'est point une ville, c'est une province couverte de bâtiments. On la prendrait volontiers pour la réunion de la plupart des cités que les Romains ont conquises, si des villes pouvaient se transporter. Représente-toi cet admirable tableau, éclairé par un jour d'un éclat de beaucoup supérieur à celui de ces magnifiques journées d'été si rares dans notre climat ; tous ces édifices offrant non l'aspect triste et grisâtre de ceux de notre Gaule, mais une teinte blanche, ou d'un brun safrané, qui se détache sur l'azur admirable d'un ciel presque

Digitized by Google

constamment sans nuages, et alors tu auras peut-être une légère idée de la magie de ce tableau. »

Cependant ce n'est pas un simple voyage d'*impressions* que M. Ch. Dezobry a voulu nous raconter. Sous ce rapport même, son livre est fécond en incidents heureusement ménagés, et convient à merveille aux gens du monde qui cherchent avant tout les plaisirs de l'imagination dans chacune de leurs lectures. Mais M. Dezobry n'a pu consacrer vingt-cinq ans de sa vie au même but qu'un romancier, à un simple amusement. Aux citations nombreuses que présente le bas des pages, et qui sont destinées, comme dans le *Voyage du jeune Anacharsis*, à justifier pour ainsi dire chaque assertion et chaque parole, on voit assez, et dès le premier coup d'œil, que la science de l'histoire et celle des monuments forme la plus vive sollicitude de l'écrivain. L'Institut ne désavouerait pas, au nombre de ses meilleurs *Mémoires*, une foule de ces *Lettres* qui nous ont rendu la Rome impériale presque aussi familière que la ville moderne dont nous sommes les citoyens. Tantôt c'est la description de ce *forum* (Lettre III), où le peuple pasteur de Romulus devait un jour entendre la voix des Gracques et les harangues de Cicéron. Tous les édifices qui entouraient la place publique renaissent comme par enchantement sous nos regards étonnés. Voici la basilique Aemilia, et voici le *temple de César*; ici se dresse le *tribunal du Préteur*, et là s'arrondit le sanctuaire de Vesta. Ailleurs (Lettre V) c'est le Champ-de Mars avec ses belles constructions, le *Panthéon* d'Agrippa, le cirque Flaminius, et les vingt-deux temples qui couvraient une partie de sa surface. Plus loin (Lettre XVIII), vous voyez la main de l'architecte idéal relever devant vous ces portiques délicieux, où les Romains, grands promeneurs, se rendaient chaque jour, pour voir et pour être vus ; le portique d'Octavie, dans la région du Champ-de-Mars, le portique Corinthien, celui de Neptune ou des Argonautes, celui de Pompée surtout, le plus vaste et le plus agréable. Il se développait, nous apprend M. Dezobry, autour d'une aire de cinq cent soixante dix pieds de long sur trois cent cinquante pieds de large, avec deux rangs de galeries en colonnades sur chaque face ! Et sous ce portique gigantesque, voyez s'empresser la fleur de la

Digitized by Google

société romaine, et ces hommes *non moins curieux de leur parure et de leur beauté que des femmes*..

Insistons sur ce dernier trait de mœurs par un emprunt plus étendu; vous croiriez lire quelquefois les *Caractères* d'un Théophraste romain :

« On les appelle les *beaux*. Vous connaissez un *beau* à ses doigts ornés de bagues; presque toutes les articulations en sont chargées ; il en a quelquefois six à chaque doigt, et davantage. En hiver, ces anneaux sont d'un poids énorme ; en été, d'une extrême légèreté. Vous le reconnaissez encore à ses mains, à ses bras et à ses jambes polis à la pierre ponce, et dont pas un seul poil n'altère la blancheur ; à sa chevelure soigneusement peignée, et parfumée de nard, de baume ou de cinnamome ; à son menton imberbe ou couvert d'une barbe touffue, dans ce pays où aucun homme ne porte sa barbe ; à la longueur de sa tunique et aux manches qui couvrent ses bras, et même sa main presque entière ; enfin à l'éclat de la pourpre et à la finesse du tissu de sa toge, qui se fait aussi remarquer par son ampleur exagérée. Quelquefois il se drape dans un *lacerna* brun, vêtement militaire qu'un reste d'habitude des guerres civiles a mis en usage, et que beaucoup de citoyens portent de préférence à la toge. Enfin un *beau*, à ne le considérer que dans sa parure, est, pour me servir d'une expression romaine, *un homme fait à l'ongle*, c'est-à-dire parfait.

« Barrus est le type de cette espèce: il a une célébrité dans son genre, et dès qu'il paraît, les regards des jeunes filles se dirigent sur lui. Barrus parle d'un ton mou et languissant, et grasseye en parlant. Aussi à son aise en public que chez lui, il fredonne les voluptueuses chansons de Cadix et du Nil.

« Ses gestes semblent réglés par la musique. Assis en désœuvré pendant tout le jour au milieu d'un cercle de femmes, il a toujours quelques mots à leur dire à l'oreille. Il reçoit, il écrit, il expédie de tous côtés de tendres missives. Il sait l'amant aimé de chaque femme, court les soupers, et récite de mémoire la généalogie des plus fameux coursiers du Cirque. Barrus a toujours une chaussure dont la peau lui presse bien le pied. Il change plusieurs fois de laticlave dans la même journée, et se croirait presque

Digitized by Google

déshonoré si sa toge n'était bien lustrée par le foulon. Jamais il ne sort sans l'avoir arrangée devant un miroir, sans en avoir drapé largement le *sinus*, partie croisant sur la poitrine, et chaque soir ce précieux manteau est remis en presse pour lui conserver des plis si savamment étudiés. Dehors, il évite avec soin le coude importun des passants. Une fois, ayant eu la structure laborieuse de sa toge dérangée par quelqu'un qui le heurta dans un passage étroit, il en fut si irrité qu'il lui intenta une action d'injure. »

Vous seriez tenté sans doute de croire, en lisant cette page, que M. Dezobry s'est rappelé quelquefois les habitudes et les excès de la civilisation moderne, lorsqu'il traçait la peinture des mœurs de l'antiquité ; et que, malgré lui, obéissant à une provocation bien séduisante que lui adressait le sujet même de ses tableaux, il s'est laissé aller au penchant de faire la satire indirecte de nos jours. Il n'en est rien pourtant. Ses autorités le justifient assez. Que répondre à un auteur dont les moindres mots sont appuyés sur des citations d'Ovide, de Properce, de Catulle, de Martial ; qui appelle à son secours Pline, Juvénal, Quintilien, Manilius, Cicéron, Aulu-Gelle, Suétone ; qui n'affirme rien sans avoir consulté Velléius Paterculus, les traités de Sénèque, Horace et ses commentateurs antiques, les Saturnales de Macrobe, ou Tertullien, ou Festus, ou Pétrone ? Que M. Dezobry entretienne son lecteur des matières les plus frivoles en apparence, ou des plus sérieuses, il prend partout le même soin de fournir ses preuves, et l'honnêteté de ses travaux reluit de toutes parts. Ses lettres sur les *bains*, sur les *repas*, sur les *tavernes*, sur la *police de Rome*, sur les *voleurs*, ont été composées en présence des textes les plus authentiques, et avec la même sincérité, les mêmes scrupules d'antiquaire, le même respect de la science et du lecteur, que les lettres plus austères sur la *Constitution de la Société romaine*, et sur les *Formes du gouvernement*, sur les *Comices*, le *Droit de cité* ou l'*Administration de l'Italie*.

Disons-le cependant, sans craindre de nuire à la haute renommée que le livre de M. Dezobry a partout acquise, et sur les titres les plus légitimes, avouons-le, parce que toute œuvre humaine a son point essentiel où l'auteur lui-même paraît avoir dirigé le plus de

Digitized by Google

lumière, la peinture de Rome monumentale nous paraît constituer, sous tous les rapports, la valeur suprême de cet ouvrage. Pour les grands résultats de l'histoire, et surtout pour les causes qui les ont produits, pour le caractère fondamental des magistratures et des institutions, M. Dezobry avait un rival terrible dans Montesquieu. Il a lutté contre lui avec toute l'érudition acquise depuis la mort de ce grand homme, et l'on peut dire que le nouveau publiciste s'est toujours tenu au niveau de sa matière ; mais enfin, il y avait là un antécédent glorieux, et un prédécesseur qui avait touché un sujet analogue avec son sceptre d'or. Pour la description des mœurs intimes, pour le côté ridicule des coutumes, pour l'aspect bouffon et trivial de cette même société romaine, et les mille détails dont se composait alors l'existence, les littérateurs un peu versés dans la lecture des comédies et des poésies légères, dans celle des grammairiens et des lexicographes, ont rencontré plus d'une fois les traits principaux et les dessins du monument éparpillés sur le chemin de l'antiquité. Mais ce que rien ne saurait remplacer, ni pour eux ni pour personne, ce qui constitue l'originalité propre du livre de M. Dezobry, c'est une série de lettres dans lesquelles Rome est véritablement arrachée de son tombeau et rendue à une vie nouvelle. La main du temps et celle des barbares ont eu beau abattre ou mutiler la plus grande partie des édifices qui ornaient autrefois la capitale du monde ; ils reparaissent à nos yeux avec leur splendeur primitive, leur grandeur exacte, et leur vieille destination. Armé du compas des géomètres et de sa baguette magique, le nécromancien se promène au milieu des ruines ; elles s'agitent à sa voix, secouent la poussière qui les couvraient depuis quatorze siècles ; les ronces et les décombres disparaissent : la pierre va se poser sur la pierre ; le prodige d'Amphion se renouvelle ; Rome est ressuscitée ; vous marchez dans ses rues et sur ses places ; vous entrez dans la maison de Mamurra dont vous admirez la somptueuse ordonnance ; vous descendez la voie sacrée, au milieu des dames romaines, des licteurs et des oisifs ; les temples s'ouvrent devant vous ; les statues se rangent sur leurs bases, les colonnes sous les voûtes réparées. Vos yeux se lèvent avec étonnement sur ce temple de Jupiter-Capitolin, « majestueux

Digitized by Google

édifice qui domine tout, et semble se dresser pour promener autour de lui des regards de maître, et voir au loin ce qui se passe dans l'univers (Lettre III, page 236). »

Un mérite que possède à un degré éminent l'auteur de ces judicieuses lettres historiques, et dont la critique se doit vivement préoccuper, parcequ'il révèle surtout cet art de la composition si difficile et si rare, c'est l'adresse avec laquelle se trouvent reliés les souvenirs et les traditions qui se rattachent à un seul monument. Je vais citer un passage qui pourra donner un exemple de cette qualité et en même temps faire connaître le caractère habituel du style de M. Dezobry. Il s'agit d'*une visite au Capitole* :

« Le vaste péristyle qui précède l'entrée du temple proprement dit, est orné de neuf statues d'airain, placées dans les espaces du premier rang de colonnes ; sept représentent les anciens rois de Rome ; la huitième est celle de Brutus, le vainqueur de la tyrannie ; et la neuvième, image de Jules-César, lui fut décernée après la fameuse victoire de Munda, par les sénateurs, sur la proposition de Décimus Brutus, qui voulait par là tendre un piége à l'oppresseur de la liberté. Par un hasard qui a quelque chose de fatal, la statue de César se trouve auprès de celle de l'ancien Brutus qui, pour avoir chassé les rois, est représenté une épée nue à la main. N'était-ce pas une menace au dictateur, un avertissement qu'à Rome il se trouverait toujours un Brutus pour abattre la tyrannie ? »

Formons un vœu : c'est que les archéologues de France rencontrent souvent ce langage éloquent et ferme, et que le style, appliqué aux arts et à la science, conserve cette clarté simple et cette variété toujours correcte, dont les grands maîtres ont fait l'apanage distinctif de notre idiôme. Il n'est pas précisément nécessaire d'être ennuyeux ou inintelligible parcequ'on est érudit, et il y a place pour la langue spéciale de tous les arts, lorsqu'ils s'élèvent, dans cette langue populaire, noble et flexible, profonde et infinie, qu'ont parlée, avec une perfection si diverse, les Fénelon et les Montesquieu, les Buffon et les Winckelmann.

Du reste, la supériorité que nous accordons à la partie descriptive de cet excellent écrit, ne doit rien faire préjuger contre les autres parties dont il se compose. Le goût peut avoir ses préfé-

Digitized by Google

rences ; il peut choisir entre des qualités diverses, toutes éminentes, et signaler celles qui lui paraissent dominer les autres par un caractère plus particulier de nouveauté piquante et instructive ; mais il ne saurait en exclure aucune, dans un livre où le droit à l'éloge unanime des lecteurs est inscrit à chaque ligne. Le mérite essentiel de cette œuvre consistera toujours dans ces heureuses combinaisons qui embrassent un vaste ensemble et y réunissent tous les éléments de l'existence publique ou intérieure des Romains, toutes leurs grandeurs, toutes leurs petitesses, leur solennelle histoire, leurs vertus, leurs vices, leurs infamies, leur gloire et leurs superstitions, et qui, rendant pour ainsi dire leur unité primordiale à ces éléments dispersés, les replacent avec hardiesse et vérité sur le théâtre, habilement exhumé, où ils s'agitaient autrefois.

Un inconvénient réel était attaché au mode épistolaire qu'adopte M. Ch. Dezobry, pour donner une couleur plus dramatique à son exposition. Cette forme renferme le narrateur dans une époque restreinte. L'auteur l'avait senti, et, pour y porter remède, il suppose tantôt des fragments d'un journal légué à Camulogène, et dont la rédaction est antérieure de vingt-cinq ou trente ans à son arrivée dans Rome ; tantôt des appendices, qu'il est censé avoir ajoutés en revoyant sa correspondance après son retour à Lutèce ; il achève d'y traiter tout ce qui appartient à un même sujet, mais sous une date postérieure à celle de sa lettre. Ainsi le voyageur gaulois, sans choquer la vraisemblance chronologique, peut étendre ses regards au delà de son horizon personnel, et embrasser à la fois les dernières convulsions de la République et les conséquences que devait faire naître pour les Romains le despotisme violent de leurs maîtres. A. N.

IO. FUSTAILLERIUS. De urbe et antiquitatibus Matisconensibus liber, ex codice autographo erutus a J. Baux, nunc primum editus cura et sumptibus N. Yemeniz. Lugduni, L. Perrin, 1846. in-12, tiré à un petit nombre d'exemplaires et non mis en vente.

Un bibliophile distingué, qui unit l'amour des livres à l'art de fabriquer de magnifiques tissus ; le grave et consciencieux auteur d'une très bonne histoire de l'église de Brou, se sont associés pour la publication de ce volume, dont le texte était inédit. M. Yemeniz

Digitized by Google

a fait les frais de l'œuvre, M. Jules Baux a pris copie de la chronique et a mis une traduction française à la suite du texte ; M. Louis Perrin a donné ses intelligentes presses.

Voici maintenant ce que c'est que le livre. Nous reproduisons à peu près textuellement l'avis des éditeurs :

Cette petite chronique fut composée à Boug en Bresse, au commencement du XVIe siècle, par Jean Fustaillier, jurisconsulte mâconnais. Elle contient une dissertation sur le nom, l'origine et les antiquités de Mâcon, puis la série chronologique des évêques et des comtes de cette ville, ainsi que des comtes de Bagé, jusqu'à l'an 1250.

Samuel Guichenon, comme il le dit lui-même dans la préface de son *Histoire de Bresse*, était possesseur du manuscrit original, qui fait aujourd'hui partie des deux volumes de documents historiques qu'il légua à la ville de Bourg. L'écriture du manuscrit de Fustaillier est celle du commencement du XVIe siècle, de 1500 à 1520, époque présumée de la composition de l'opuscule. L'auteur dédia ce travail à messire Claude de Longvic, alors évêque de Mâcon, et depuis cardinal de Givry.

On ne sait presque rien sur la vie et la personne de Jean Fustaillier. A en juger par ce qu'il dit lui-même des alliances de sa famille, il était d'une naissance distinguée. Un passage de sa dédicace nous montre qu'il eut sa bonne part des misères et des chagrins qui sont le lot de l'espèce humaine.

Dans la dédicace, Fustaillier nous fait savoir à quelle occasion et dans quelles circonstances il composa ce volume. La peste s'était déclarée à Mâcon ; Fustaillier, pour se dérober aux atteintes du fléau, vint résider à Rome pendant quelques mois. Là, comme il se trouvait sans occupation et sans livres, l'ennui le gagna. Alors il lui revint en pensée un projet qu'il nourrissait depuis longtemps, celui de s'occuper des antiquités de Mâcon, sa ville natale, projet que favorisa Claude de Longvic, en mettant à sa disposition les chartulaires et les titres de l'église de Saint-Vincent. Fustaillier avait extrait du livre enchaîné au trésor de cette église, les matériaux de son histoire, qu'il aurait enrichie de titres et de preuves, si la mort ne l'eût prévenu. Son manuscrit resta aux mains des curieux. Guichenon rapporte, au XXIVe chapitre de l'*Histoire de Bresse*, que Philibert Bugnon, mâconnais, avocat en la sénéchaussée de Lyon, s'appropria le travail de Fustaillier et le fit imprimer en latin, « supposant d'en estre l'autheur, » mais gâta l'ouvrage en y mettant du sien.

Les éditeurs reproduisent donc l'œuvre de Fustaillier dans sa forme et dans son intégrité primitive, telle que l'a conservée le manuscrit légué par Guichenon à la ville de Bourg. Le livre de Bugnon, étant lui-même très rare, ces Messieurs ont pensé que la publication d'un auteur original et inédit serait accueillie avec quelque faveur par les nombreux amateurs de la science historique. Ils ont été ensuite bien aise de faire acte de justice envers un pauvre au-

Digitized by Google

teur qui mérite de n'être pas oublié comme il l'était, et ont eu à cœur de lui restituer son œuvre.

Des chroniques succinctes et précises comme celle ci ne peuvent pas être parfaitement appréciées, quand on les ouvre au hasard ou par curiosité ; elles ont du prix surtout, dans telle ou telle occasion, pour celui qui écrit sur les sujets traités par le modeste chroniqueur, et souvent quelques lignes, quelques noms propres, quelques dates mettent sur la voie de découvertes fort importantes. Il nous semble que c'est par là surtout que le livre de Fustaillier peut avoir de la valeur.

Nous remarquons, aux derniers mots de la dédicace, une faute de transcription qui a contraint M. Baux de donner un tour forcé à sa version de la phrase. L'auteur dit à Cl. de Longvic : *Te interim bene valere, tuoque* FAMULINO *jugiter ascribi opto.* Il est manifeste que, au lieu de *famulino*, on doit lire *famulitio.*

Ainsi, nos Bibliophiles lyonnais donnent au public des preuves de leur zèle pour la science et de leur amour pour les livres. Il y a quelques années que M. Cailhava fit imprimer le curieux manuscrit *de Tristibus Franciæ* ; M. Yemeniz vient de payer son tribut ; M. Alphonse de Boissieu a donné la première livraison d'un magnifique ouvrage ; quand viendra donc le tour de M. Coste et de son catalogue ou mieux encore de son chartulaire d'Ainay ?

F. Z. COLLOMBET.

ÉLOGE DE DOMAT,

PAR M. COCHET,

AVOCAT GÉNÉRAL A LA COUR ROYALE DE LYON.

En prenant pour sujet du discours de rentrée de la Cour royale, l'éloge d'un grand jurisconsulte, au lieu d'une de ces questions générales, fertiles en lieux communs, qui se traitent d'ordinaire en ces occasions solennelles, M. Cochet a fait preuve d'un excellent goût, et en choisissant Domat, il s'est placé sur un terrain où l'esprit philosophique pouvait se développer tout aussi à son aise que dans le champ des thèses purement théoriques. Domat est en effet le plus philosophe de nos jurisconsultes ; son esprit, formé à l'école des écrivains de Port-Royal, comprit que les vrais fondements du droit sont dans la religion, et, avec une profondeur qu'atteignent à peine les systèmes les plus avancés de notre époque, il posa la Charte comme la source de laquelle doivent découler tous les rapports sociaux. Cette idée que deux cents ans de travaux et soixante ans de révolution n'ont pu faire inscrire encore en tête de nos codes, le génie de Domat la proclamait de la façon la plus explicite, au commencement du dix-septième siècle. C'est donc là un homme digne, s'il en fut jamais, d'être glorifié dans le sanctuaire de la

Digitized by Google

justice. Dire que M. Cochet a été à la hauteur de la tâche qu'il s'était imposée, c'est faire de son discours le plus bel éloge. Après un aperçu plein de justesse et de clarté sur la marche du droit, jusqu'au temps de Louis XIV, l'écrivain nous donne sur Domat quelques détails biographiques pleins d'intérêt, et dont il fait ressortir avec beaucoup d'art les nombreux exemples qu'ils offrent aux magistrats et aux jurisconsultes. Il analyse ensuite ses divers ouvrages, et spécialement son *Traité des lois civiles*, avec une grande rectitude d'idées et de langage, deux qualités, qui, soit dit en passant, sont assez rares dans l'éloquence judiciaire. Le style de M. Cochet est ferme, élégant, sans prétention, et ne pullule pas de mots détournés de leur véritable valeur, comme on en entend trop souvent au Barreau ; toutes ses expressions sont de bon aloi, et dénotent un esprit juste et cultivé. En somme, cette mercuriale, beaucoup moins ambitieuse, est très supérieure, comme mérite littéraire, à la plupart de celles qui l'ont précédée au parquet de Lyon, elle atteste un esprit solide et tout à fait digne des hautes fonctions auxquelles M. Cochet a été promu au sein de notre Cour royale.

CHRONIQUE.

Nous arrivons bien tard pour annoncer le nouveau livre de Mme Louise Babœuf, *Quinze jours au Raincy*. Telles sont les étrennes qu'elle a données à la jeunesse cette année. C'est un pendant à ses *Contes vraies*. Comme chez eux, on trouve dans ce nouvel ouvrage une douce morale voilée sous l'intérêt d'agréables historiettes, et tout cela dans un style facile et simple. Nous avons remarqué avec quelque étonnement le peu de place qu'elle laisse dans ses Nouvelles au père de famille. C'est là une lacune qu'elle fera bien de combler à l'avenir, car il faut que l'affection des enfants se partage entre le père et la mère ; il faut donc leur laisser à l'un et à l'autre la part de devoirs et de soins qui leur est dévolue.

— M. Mulsant publie à Lyon une *Histoire naturelle des Coléoptères de France*. Il vient de paraître un nouveau volume de ce remarquable travail ; c'est des *Sucicolles* et des *Sécuripalpes* que traite la livraison récente dont nous parlons.

— Deux professeurs du Wurtemberg, MM. Fr. Lauchert et A. Knoll, publient à Rottweil une traduction allemande de l'*Histoire de saint Jérôme*, par M. F.-Z. Collombet.

— La Société de statistique de Marseille vient d'accorder une médaille de bronze à notre collaborateur M. Barrillon, pour ses travaux d'économie politique.

— L'Académie de Lyon a tenu une séance publique le 12 janvier 1847. MM. François et Victor de Laprade ont parlé, l'un de l'histoire en historien consommé, et l'autre de la Cène, de M. Janmot, en poète et en artiste. M. Jourdan a lu d'intéressantes considérations sur les végétaux et les animaux fossiles. M. Chenavard a rendu justice à M. Giroud d'Argoud, inventeur d'une machine pour l'apprêt des étoffes de soie. M. Pigeon a fait, sur les orgues de M. Zeiger, un élogieux rapport, et ce dernier a reçu de l'Académie l'honneur d'une médaille. M. Levol a lu un conte en vers faciles et élégants, comme il sait les faire.

Digitized by Google

CHARBONNIÈRES.

Cari luoghi, io vi trovai
Ma quei di, non trovo più.
(SONNAMBULA).

Murmurante et fraîche vallée,
Ruisselet qui caches tes eaux
Parmi la mousse et les roseaux,
Sous ta verdure échevelée ;
Forêt, aux halliers ombragés,
Où loin des rumeurs de la ville,
Vient rêver l'ame qui s'exile ;
Ah ! combien vous êtes changés !

Verts sentiers, j'ai vu mon enfance
Cueillir les fleurs de vos buissons,
Et dérober vos oisillons
Dans leurs petits nids sans défense ;

Digitized by Google

Ruisseau, tu sais que bien de fois,
S'enfuyant, légère et sans guide,
Elle allait, de dangers avide,
Se balancer aux ponts de bois.

Chênes antiques de l'*Étoile*,
Souvent vous mêliez, dans nos jeux,
Vos feuilles à nos blonds cheveux.
Mais quand la nuit jetait son voile
Sur le vieux château de *Laval*,
L'un de nous, le cœur triste et sombre,
S'en allait tout rêveur dans l'ombre
Que jette le mur féodal.

Beaux lieux aimés de mon jeune âge,
Vous perdez vos fleurs, vos oiseaux ;
Le chêne, aux murmurantes eaux,
Ne fait plus un pont de feuillage ;
Bois chéri, je vous dis, adieu,
En maudissant votre clôture :
Vous, captive, ô reine, ô nature ;
Vous, un maître.... et ce n'est pas Dieu !

AD. P.

Digitized by Google

LE GRILLON.

Le troupeau rentre, la poussière
Le suit aux versants des vallons;
Du jour la mourante lumière
Y trace de jaunes sillons :
A ces voix du troupeau qui bêle,
Aux bruits des feuilles dans les bois,
A tous les chants du soir je mêle,
Tout petit, ma petite voix.

Quand la chaleur s'est reposée
Sous l'ombre et les parfums du soir,
Dans une goutte de rosée
Je baigne mon corselet noir.
Puis je me cache dans les gerbes
Que le pâtre emporte au hameau ;
Et, courbé sous les longues herbes,
Il entend chanter son fardeau.

Digitized by Google

Dès-lors j'habite la chaumière,
Aux petits je sers de jouet,
Et, quand la vieille, sans lumière,
Fredonne en tournant son rouet,
Je chante aussi, je lui rappelle
Qu'un jour, sur le bord du chemin,
Au temps qu'elle était jeune et belle,
Je chantai joyeux dans sa main.

Je chante pour tous ceux qui tremblent
Devant l'orage et leur moisson;
Pour les ouvriers qui s'assemblent,
Sans pain, dans la morte-saison;
Pour celui dont la marche est lente,
Que la pluie a pris en chemin....
Et savez-vous ce que je chante ?
Je chante : il fera beau demain.

AD. P.

Digitized by Google

MONOGRAPHIE HISTORIQUE

DU

BUGEY[1].

IX.

FRANCHISES CONCÉDÉES PAR LES SEIGNEURS.

Le Bugey, soumis si longtemps (1) au despotisme des seigneurs, est enfin relevé de cet abaissement. A la force, au régime du bon plaisir seigneurial succède le droit. Là, où végétaient des populations, parquées sous des murailles féodales, asservies à un régime anarchique, sont constituées des communautés ayant des droits et des priviléges avec une administration indépendante. La dignité de l'homme, si longtemps avilie, reçoit une nouvelle consécration par la garantie de la liberté individuelle; les exactions tyranniques sont abolies; sous l'empire d'une législation civile, les mu-

(1) Voir les livraisons 124, 128, 137, 141, 143 et 144, ou t. XXI, p. 319, t. XXII, p. 81, t. XXIII, p. 353, et t. XXIV, pp. 193, 361 et 453.

(1) On peut faire remonter le despotisme des seigneurs jusqu'aux Bourguignons, puisque le système féodal fut apporté par les Barbares qui passèrent le Rhin pour s'établir sur les ruines de l'empire romain.

Digitized by Google

nicipalités organisées impriment à la vie sociale sa féconde activité.

Cette réaction agita une grande partie de l'Europe; mais, en ce qui concerne notre province, si l'on recherche les causes de cette importante révolution, on les trouve dans l'appréciation des faits précédents.

Le despotisme féodal et ses excès étaient à leur terme. Les seigneurs, qui régnaient sur des vassaux réduits à la misère, exténués sous un régime violent, comprirent enfin que l'excès de cette oppression avait tari les sources de leur propre opulence et qu'ils étaient pauvres de la pauvreté de leurs sujets. Ils avaient intérêt à relâcher les liens qui garrotaient de misérables vassaux, pour leur rendre la vie et le mouvement. Ils suivirent donc les conseils de leur utilité : *considerata utilitate nostra* (1), comme l'énoncent quelques préambules de leurs chartes.

Ils obéirent aussi aux exigences de leur siècle. Ce qu'ils eurent le bon esprit de concéder volontairement, leurs vassaux, un peu plus tard, l'eussent exigé par la force, car la marche de la civilisation, dont les premières lueurs nous sont apparues au XIe siècle, rendait la réforme indispensable.

Les Croisades ont certainement hâté l'heure de l'affranchissement. Les dépenses de ces expéditions lointaines jetèrent les seigneurs dans une grande pénurie. Ils ne songèrent pas assurément à se créer des ressources en concédant des franchises à prix d'argent; car leur prix minime ne fut offert et accepté que pour cimenter le contrat. Les vassaux, habitués à n'obtenir de leurs seigneurs des grâces et des im-

(1) *Franchises de Baugé*. Guichenon, *Preuves de l'hist. de la Bresse*, page 63. Et considerata evidenti utilitate nostra presenti et futura. *Franchises de Jasseron*, *Preuves de l'hist. de Bresse*, page 105.

Digitized by Google

munités qu'en les payant, payèrent leurs franchises soixante ou quatre-vingts florins (1), *parvi ponderis*, pensant que, les ayant achetées, ils seraient moins exposés à les perdre. Mais les seigneurs se créèrent des ressources par les nombreuses redevances, bannalités et amendes qu'ils se réservèrent dans les chartes de franchises.

Les Croisades eurent surtout pour effet de modifier les mœurs et les idées des peuples chrétiens. Des hommes, à demi barbares, ne s'approchent pas d'une civilisation sans en être éclairés ; les Croisés reçurent cette lumière en Orient ; de nouvelles vues s'ouvrirent à leurs yeux.

En outre, dans le cours de ces expéditions aventureuses, il se forma entre les seigneurs et leurs vassaux une sorte d'intimité et d'attachement réciproque. Les seigneurs, parfois, tinrent la vie et le bien-être de ces compagnons courageux et fidèles; après les avoir vus partager leurs fatigues et leurs dangers, leur bonne et leur mauvaise fortune, après ces actes de dévouement, pouvaient-ils continuer, au retour, à les tenir sous le joug féodal ? Les Croisades ont donc avancé l'avènement de la réforme sociale qui eut lieu précisément à

(1) Pro promissis habuimus sexaginta florenos, parvi ponderis. *Franchises de St-Rambert*, par le duc Louis, *Preuves de l'hist. du Bugey*, page 235.

Confitentes recepisse quingentes libras in pecunia numerota pro libertate et franchesia, renuntiantes, sub juramento prestito, autoritate curatoris nostri, exceptioni non numerate pecuniæ.... *Franchises de Baugé*.

Confitentes nos a predictis nostris Burgibus (Seisselli) pro concessione hujus modi ducentes libras bonorum viennensium habuisse.... *Franchises de Seyssel, Preuves de l'hist. du Bugey*, page 244.

Confitemur syndicis predicte communitatis (Burgi) quatercentum florenos auri, parvi ponderis, ad rationem duodecim denariorum grossorum monete nostre nove, pro quolibet floreno, recepisse. *Franchises de Bourg, Preuves de l'hist. de Bresse*, page 22.

Bourg paya un prix bien plus élevé que les autres villes, à raison de son importance.

Digitized by Google

la suite de ces expéditions lointaines. Des documents pris dans nos archives corroborent cette assertion. Ainsi, dans la Bresse, qui eut toujours avec le Bugey une même destinée, les franchises émanées du sire de Baugé en 1250, furent l'exécution d'un vœu fait par son père Reynaud, mort en Palestine (1). Ce Croisé, expirant au loin, tourna ses regards vers sa patrie pour lui léguer ce bienfait :

Et dulces moriens reminiscitur Argos.

Quoique le Bugey eût conservé le sentiment de liberté avec les institutions romaines, autant que le comportait le régime féodal, il fut une des dernières provinces de l'ancien royaume de Bourgogne qui reçurent des immunités. Sa situation politique explique ces tardives concessions. On l'a vu, à la fin du XIIe siècle, soumis à trois principaux seigneurs, le sire de Thoire-Villars, le comte de Savoie et le sire de la Tour-du-Pin, successeur des Coligny (2). Aucun d'eux n'habitait le Bugey. Les provinces, centres de leur domination, furent dotées des libertés nouvelles avant celles qui étaient plus éloignées. Loin de prendre l'initiative, les seigneurs, qui relevaient de ces suzerains, ne songèrent pas même à les imiter. Un seul, à notre connaissance, dans notre province, le seigneur de la Palu, suivit l'exemple des dauphins de Viennois, en donnant des immunités à Saint-Maurice-de-Rémens.

Le Bugey reçut donc tardivement le bienfait de la réaction sociale. Régie par trois princes dont les caractères et les dispositions politiques différaient, cette province ne pouvait aussi avoir une constitution uniforme. Le sire de Thoire-

(1) Considerata etiam pia intentione et expressa voluntate nobilis viri domini Reynaudi, patris nostri, noviter viam universe carnis ingressi in partibus transmarinis. *Franchises de Baugé.*

(2) Fin du § VII.

Digitized by Google

Villars, qui avait abandonné le manoir et le *clan* de ses pères dans les montagnes du Haut-Bugey pour s'établir dans la Dombes, fut le premier à faire des concessions nombreuses pour s'attacher l'affection d'un pays dont il s'était éloigné, pays ouvert aux entreprises des comtes de Savoie et de Bourgogne.

Le système de puissance et d'agrandissement de la maison de Savoie, basé sur la loi salique et sur la forte autorité de ses princes, ne pouvait pas inspirer d'aussi larges concessions.

Les dauphins de Viennois de la maison de la Tour-du-Pin furent les derniers à donner au Bugey des franchises, calquées sur celles des villes du Dauphiné. Leurs chartes, longuement et minutieusement détaillées, renferment toute une législation civile et pénale, dont les dispositions sont mal classées; ce qu'au reste elles ont de commun avec toutes les autres.

Octroyées par des princes et des seigneurs animés d'intentions diverses, à des bourgs et à des bourgades qui ne les obtinrent successivement qu'à de longs intervalles de temps, de 1260 à 1369, ces franchises furent donc dissemblables. Les dispositions qui tendaient à régler les mœurs et les coutumes eussent pu être uniformes ; mais le Bugey, partagé, morcelé depuis des siècles, avait perdu son unité politique, partant son unité de mœurs et de coutumes, ou, pour mieux dire, il n'eut jamais de l'unité. Malgré ses limites naturelles, son étrange destinée fut d'être divisé pendant une longue suite de siècles. Du temps de J. César, il était occupé par trois peuples limitrophes. Aucun point historique concernant ces temps reculés n'est mieux établi que celui-là (1). Après la domination romaine, le christianisme ayant

(1) § I.

Digitized by Google

conquis les Gaules, le territoire du Bugey fut annexé à trois diocèses. Cette division ecclésiastique paraît se rapporter aux parties de ce territoire occupées par les Allobroges, les Ambarres et les Séquanes. Philibert Collet tire de cette observation des conséquences analogues (1). Mais, chose remarquable, les trois principaux seigneurs du Bugey, au temps des franchises, occupaient, à peu près, ces mêmes parties, à savoir : les Coligny, le territoire ambarre; les comtes de Savoie, le territoire allobroge; les Thoire, le territoire séquane. Ainsi, treize siècles, pleins de révolutions, d'invasions et de guerres, semblent n'avoir pas effacé les lignes de séparation que ces peuples gaulois avaient tracées dans la péninsule du Bugey. Quoiqu'il en soit, partagée par l'usurpation des seigneurs, appartenant à trois diocèses, conséquemment à diverses juridictions ecclésiastiques, cette province avait des mœurs et des coutumes différentes dont quelques-unes ressortiront des articles réglementaires contenus dans les chartes de franchises. Analyser cette législation curieuse et variée, cette législation informe et libérale, arrachée à la barbarie féodale par la civilisation renaissante, c'est reproduire la physionomie morale de cette province, au moyen-âge, avec ses misères; puis, c'est la voir renaître dans le mouvement passionné d'une époque de transition. Mais avant de dérouler cette principale page de l'histoire provinciale, un regret doit être exprimé sur ses lacunes. Tous les documents de cette importante réaction n'ont pas été conservés. On a peine à comprendre qu'une incurie coupable ait, en grande partie, dispersé et perdu ces chartes de franchises que nos pères gardaient, dans leurs archives municipales, comme le palladium de leurs droits et de leurs libertés. Quand d'autres parchemins de cette même époque, in-

(1) *Com. des stat. de Savoie. Dissertations préliminaires.*

Digitized by Google

signifiants au prix de ceux-là, sont parvenus jusqu'à nous, comment concevoir que ces titres précieux aient été l'objet d'un tel mépris ?

De ces pertes regrettables, il résulte que toutes les localités du Bugey qui reçurent des franchises, sans doute ne sont pas connues, et que sur seize bourgs et bourgades qui, à notre connaissance, en furent dotés, six seulement ont conservé leurs titres, à savoir : Montréal et Brion, dans les terres de Thoire; Seyssel et Ordonnas, dans les états des comtes de Savoie ; Lagnieu et Saint-Maurice-de-Rémens, dans ceux des dauphins de Viennois. Chacune de ces souverainetés est représentée par des titres en nombre égal, et comme tous ces titres, bien qu'imités à peu près les uns des autres, ont leurs traits de dissemblance, on a des éléments suffisants pour l'appréciation de ces diverses institutions.

Suivant l'ordre des souverainetés, voici les bourgs et les bourgades dont l'affranchissement est connu :

Cerdon, en 1260, par Humbert III, sire de Thoire et de Villars. Ce bourg, le premier qui fut affranchi dans le Bugey, était passé de la domination des Coligny sous celle des Thoire, par le mariage d'Alix de Coligny avec Humbert II. Situé à l'extrémité méridionale des terres de Thoire, gardien d'un important passage, Cerdon était la principale place de la seigneurie, appelée, par la suite, *mandement de Poncin*. Cette dernière ville n'avait pas alors son importance actuelle ; elle fut fondée par Humbert IV qui en fit le chef-lieu de ses états du Bugey, en y bâtissant un beau château où résidaient les sires de Thoire-Villars lorsqu'ils venaient dans cette province. Le fondateur de Poncin lui donna ses franchises en 1292 (1).

Après Cerdon, Matafelon reçut les siennes en 1280.

(1) Guichenon, *Hist. du Bugey, Cerdon*, page 42.

Digitized by Google

Matafelon, au XIe siècle, était la localité où les Seigneurs, dans le voisinage de leur château de Thoire, avaient dressé des fourches patibulaires pour y *mâter* leurs vassaux *félons;* d'où lui vient son nom. Humbert III, en vue de défendre ses terres à leur extrémité septentrionale, du côté de la Haute-Bresse et du comté de Bourgogne, jugeant cette position plus convenable que celle du vieux manoir de Thoire, y construisit un château en 1260; il entoura le village de murailles, et y attira des habitants par des franchises que son fils Humbert IV augmenta (1).

Lorsque Béatrix de Bourgogne, épouse de Humbert III, apporta dans la maison de Thoire les fiefs de Montréal, d'Arbent et de Martignat, le château du fief de Montréal était à Sénoches. Mais, précédemment, Etienne II, sire de Thoire, avait élevé un château à Montréal par usurpation, comme ce lui fut imputé à grief dans ses démêlés avec le prieur de Nantua (2). Humbert III y fit de plus grandes fortifications, et son successeur Humbert IV, y ayant fondé une petite ville, destinée à être la capitale de ses possessions du Haut-Bugey, lui octroya des franchises étendues, datées des ides d'avril 1287 (3). La même année, il accorda cette faveur à Brion. Une Charte de la comtesse Adélaïde atteste que le château de Brion appartenait aux Coligny, en 1116 (4); il fut un de ceux constitués en dot à Alix, épouse d'Humbert II. Deux fois démantelé dans les guerres féodales, il fut relevé par Étienne II, sire de Thoire; c'est à cette époque que le village commença à se former.

Le château d'Apremont fut bâti par Humbert IV. Ce sei-

(1) *Poncin*, page 87.

(2) § VII.

(3) Guichenon, *Montréal*, page 72.

(4) Cette charte est insérée dans les notes du § VI. Elle rectifie l'erreur de Guichenon, concernant l'origine de Brion.

Digitized by Google

gneur, pour peupler cette localité, lui donna des immunités, en l'année 1296. Ce même sire de Thoire fut encore fondateur d'Arbent, affranchi par son fils Humbert V, en 1304 (1).

Châtillon-de-Corneille (2) fut longtemps sous la domination des Coligny. Humbert V, sire de Thoire et de Villars, reçut en échange cette seigneurie d'Humbert, dernier dauphin de Viennois. Les franchises qu'il concéda en 1339, étaient étendues sur tout le mandement de Châtillon, qualifié de baronnie. C'est le seul affranchissement de ce genre dans le Bugey, où les bourgs et bourgades seuls, avec leurs banlieues très restreintes, eurent ce privilége (3).

Le comte de Savoie, Amédée V, devenu souverain dans la Bresse par son mariage avec Sybille de Baugé, voyant le sire de Thoire et de Villars émanciper ses vassaux du Haut-Bugey, suivit cet exemple en commençant par sa bonne ville de Seyssel, en l'année 1285. Cette ancienne ville, que les princes de Savoie ont toujours eue en grande affection, jouissait déjà de quelques immunités; elle en reçut encore, après Amédée V, de la plupart des ducs (4).

Saint-Rambert obtint aussi ses franchises d'Amédée en 1288; puis, en 1442, du duc Louis, d'autres immunités et priviléges. Ce duc, étant gravement malade en cette ville, durant deux mois, en reconnaissance de la vive affection que lui témoignèrent les habitants, leur permit de négocier dans tous ses états, même au-delà des monts, sans être assujétis aux droits de péage et de leide. Et comme les juges mages

(1) *Hist. du Bugey, Aspremont et Arbent*, pages 7 et 8.

(2) L'ancien Château-de-Corneille était bâti dans une position escarpée, fréquentée des corbeaux et autres oiseaux de proie ; ce qui lui fit donner son surnom de *Corneille*, pour le distinguer des autres Châtillon.

(3) Guichenon, *Hist. du Bugey, Chatillon-de Corneille*, page 48.

(4) *Franchises de Seyssel.*

Digitized by Google

des princes de Savoie dans le Bugey, ayant précédemment leur résidence à Saint-Rambert, l'avaient portée à Rossillon ou à Virieu, pendant les guerres avec les dauphins de Viennois; et que, par ce changement, cette ville voyait sa population diminuer et ses édifices tomber en ruines, il ordonna à son juge mage d'y reprendre sa cour de justice (1).

Le comte Amédée V, après un siége mémorable, ayant pris au dauphin de Viennois le château de Saint-Germain-d'Ambérieu, ajouta cette seigneurie à ses autres possessions du Bugey. Son fils et successeur Édouard la constitua en apanage à Aymon, son frère, qui donna des franchises au bourg de Saint-Germain, en 1328. Devenu comte de Savoie, Aymon concéda encore celles d'Ordonnas, en 1337. Ce village, aujourd'hui sans importance, dut sans doute cet avantage aux chanoines de son Prieuré, dans ce sens que le comte de Savoie voulut le soustraire à leur influence (2).

Les dauphins de Viennois ne donnèrent des franchises à leurs villes du Bas-Bugey qu'au commencement du XIVe siècle. La charte de Lagnieu est datée de 1309; son préambule est remarquable: « Nous, Jean, dauphin de Viennois, en reconnaissance de l'attachement que les habitants de Lagnieu nous ont constamment témoigné, à nous et à nos prédécesseurs, voulons et concédons gracieusement qu'ils

(1) Maxime inspectata fidelitatis sinceritate qua burgenses et ejusdem loci incole, per duos menses continuos, nos ibi gravi infirmitate prostratos, honorifice susceperunt.....

Attendentes quod villa nostra sancti Ragueberti hactenus laudabiliter populata et magnis edificiis, secundum loci ejusdem situm et procinctum, decorata, tam propter diversionem mansionis judicis nostri quam alias, multum depopulata et ruinis collopsa extitit.... *Franchises de St-Rambert.*

(2) Les franchises d'Ordonnas ont été retrouvées et communiquées à feu M. de Lateyssonière; voir ses *Recherches historiques sur le département de l'Ain*, tome II.

Digitized by Google

jouissent, en vertu des présentes, quelque soient leur sexe et leur condition, d'une pleine et entière liberté ; qu'ils soient francs et exempts de toute taille, collecte et exaction illicite. »

En 1331, une charte supplémentaire de franchises fut encore octroyée à Lagnieu par Guigues dauphin, fils et successeur de Jean (1).

Saint-Sorlin, chef-lieu du mandement, reçut de ces mêmes princes les mêmes immunités aux mêmes époques (2) ; L'huys, d'Humbert, dernier dauphin, en 1336 ; Saint-Maurice-de-Rémens, en 1339, de Guy de la Palu, seigneur de Varambon, père du célèbre cardinal de ce nom.

Après l'énumération de ces seize bourgs affranchis, il est bon d'observer que si d'autres aussi et plus considérables ne furent pas dotés de cet avantage, c'est qu'ils se trouvèrent dans des conditions différentes, soumis à des seigneurs, comme les Briord et les Groslée, peu soucieux de marcher dans la voie libérale, ouverte par leurs puissants voisins. Leurs bourgs, déshérités de ce bienfait, perdirent de leur importance.

Les deux principales villes de notre province, Belley et Nantua ne figurent pas sur cette liste, parce qu'elles avaient des seigneurs ecclésiastiques. On voit avec regret les dignitaires du clergé, qui, d'après les saintes maximes de l'Evangile, eussent dû, les premiers, lever l'étendard de l'affranchissement, s'en abstenir complètement dans le Bugey, et, loin de donner l'exemple, se montrer plus attachés au pouvoir temporel que les seigneurs laïcs. Les abbés d'Ambronay

(1) Les deux belles chartes de Lagnieu sont conservées dans les archives de cette ville.

(2) *Hist. du Bugey, Saint-Sorlin*, page 99. — Archives municipales de St-Sorlin.

Digitized by Google

furent aussi peu disposés pour cette mesure que les Prieurs de Nantua et les évêques de Belley.

Les chartes de franchises étaient données par les seigneurs en grande solennité et reçues par les populations, avides de liberté, avec d'ardentes démonstrations de joie. C'était une cérémonie civile, célébrée sous les auspices de la religion suivant l'usage du temps. La communauté étant assemblée, au son des cloches, dans la nef de l'église paroissiale, les seigneurs, ses nobles vassaux et son chatelain réunis dans le chœur avec les notables et les syndics de la ville, le curial déroulait la pancarte et en donnait lecture. Après quoi, le seigneur, en présence de ses chevaliers, *coram militibus* (1), la main sur le livre des Évangiles, jurait, pour lui et ses successeurs, d'observer et de défendre les immunités par lui octroyées (2). Les syndics, à genoux, recevaient la charte revêtue de son sceau.

Suivi de toute la population poussant des cris de joie et des vivat, le seigneur se rendait au château, où, sans doute, était préparé un banquet auquel étaient conviés les syndics et les notables. C'était un beau jour pour nos pères et pour les seigneurs heureux du bonheur de leurs sujets. Ces syndics qui, précédemment aux franchises, représentaient les bourgeois pour traiter avec les chatelains et les baillis des affaires de la communauté, pour impétrer de leurs seigneurs des graces ou pour réclamer contre des charges et des exactions, devinrent les premiers magistrats municipaux dans les bourgs affranchis, cessant d'être administrés par les chatelains, pour s'administrer eux-mêmes.

P. Guillemot.

(1) *Franchises de Bugé.*

(2) Et per juramentum supra sancta Dei evangelia prestitum à nobis, promittimus attendere firmiter et servare.... *Franchises de Seyssel.*

Digitized by Google

MONCORIN

A IRIGNY.

Il n'est pas un voyageur qui, en descendant le Rhône, à la sortie de Lyon, n'ait jeté un regard sur le sommet le plus élevé des collines qui sont à sa droite et n'ait remarqué le bois épais qui le couronne et les peupliers qui coupent d'une manière si pittoresque l'horizon. Ce mamelon, qui domine la contrée, c'est Moncorin, — *Mons Corvinus*, suivant quelques hardis étymologistes, — un des plus beaux sites d'un pays que ses points de vue et ses horizons variés ont rendu célèbre. Ce bois est le dernier vestige de cette forêt où l'on dit que les premiers chrétiens cherchaient un refuge contre les persécutions des Empereurs. La montagne se termine par une élévation de forme circulaire, évidemment l'ouvrage des hommes, puisque les fouilles n'ont remué que de la terre végétale, et cette particularité rappelle involontairement ces poypes ou tombeaux qu'on trouve partout sur le vieux sol

Digitized by Google

de la Gaule, et qu'on rencontre si souvent dans les forêts qui entouraient *Lugdunum*. Nul doute que cette montagne boisée, aux portes d'une ville créée plutôt par ses deux fleuves que par le caprice des Romains, n'ait attiré particulièrement l'attention des Druides et n'ait été témoin de leur culte et de leurs cérémonies. Plus tard les Légions coupèrent une partie de la forêt, et firent des travaux dont le P. Colonia put voir encore des débris. D'après Rubys, c'est là que les Lyonnais remirent le tyran Maxence entre les mains de Constantin, et le vainqueur, entouré de son armée, dut regarder comme un beau jour celui où, dominant le confluent de nos fleuves et les remparts de la cité, il vit s'approcher la députation qui lui demandait la paix et lui livrait son ennemi. Rien ne l'empêchait plus de traverser ces Alpes qu'il apercevait dans le lointain, et de rentrer dans cette Italie qui ne devait pas longtemps le retenir. Après le départ de Constantin, la forêt devint le repaire de ces hardis Outlaws qui désolèrent la contrée pendant les dernières années du Bas Empire, et presque tout le Moyen-âge. De cette position élevée l'œil découvrait les bandes de pélerins ou de voyageurs que leur faiblesse permettait d'attaquer, ou que leur nombre et leur contenance mettait à l'abri du pillage. L'armée des Tard-Venus, victorieuse à Brignais, poursuivit, jusque dans les vallons qui entourent la montagne, les chevaliers de Dauphiné et de Provence, armés pour le maintien de l'ordre et dispersés par l'épée des Brabançons. Cent ans plus tard, le moyen-âge finissait. Le commerce devenait un sujet de préoccupation plus puissant que la guerre, les villages s'éparpillèrent dans la plaine, et les maisons de campagne, entourées de beaux vignobles, vinrent s'établir jusque sur le flanc de cette montagne, autrefois si redoutable, et qui n'inspirait plus de terreur.

C'est à cette époque de renaissance, de luxe et de bien-

Digitized by Google

être, que nous commençons à trouver l'histoire du château de Moncorin. La montagne appartient à une foule qui se l'est partagée ; un hameau s'est élevé, prenant aussi, à défaut d'autre, l'antique nom de Moncorin ; mais le manoir, abrité par un pli du terrain, au sommet de la montagne, nous préoccupera seul, et nous le verrons naître, grandir et se modifier diversement à l'ombre des grands arbres de sa forêt, changeant de cocarde et de couleur suivant les temps, tour-à-tour aristocrate et bourgeois, monarchique et républicain, et conservant aujourd'hui, dans son architecture et ses décors, un vernis de toutes ses opinions, un reflet de tous ses souvenirs.

A une époque où le commerce de Lyon fleurissait, où les marchands de cette cité étonnaient par un luxe égal à celui des seigneurs, Moncorin appartenait à un marchand de Lyon, Léonard Grilly. Le 12 octobre 1534, Grilly vendit cette propriété à Paul Bandinelli, marchand lucquois, un de ces réfugiés à qui notre ville doit sa richesse actuelle. A la mort de Bandinelli, sa veuve, dame Marie Télani et un de ses fils, Pierre Bandinelli, se défirent de cet héritage en faveur de Guillaume de Chazotte, écuyer. Henri IV conquêtait alors son royaume. Non moins ambitieux que le béarnais, Guillaume de Chazotte passa sa vie à convoiter les terres de ses voisins et à les acquérir. En feuilletant ces contrats de vente et d'achat, nous avons trouvé le nom d'un Ambroise de Grimauld, notaire royal et greffier à Charly, mais sans pouvoir nous assurer s'il appartenait à la noble et antique famille des Grimauld de la Provence. Au commencement du XVIIe siècle, vingt ans avant la naissance de Molière, Moncorin appartenait à Jehan Vimar, marchand apothicaire, citoyen de Lyon, dont la fille épousa noble Barthélemy Hervard, bourgeois de la même ville. Les idées étaient à la noblesse et à la grandeur. Hervard, admirant le site de Moncorin, ne trouva pas

Digitized by Google

l'habitation à sa convenance, le plan d'un château fut dressé. Le 22 mars 1646, on avait passé un marché avec Claude Jaquin, d'Irigny, pour les charpentes; à la fin de l'année, Jean Chavagny, maître maçon, donnait ses quittances, et, l'année d'après, Christin Dules, vitrier, donnait les siennes, le château était construit. En 1649, noble homme Jean-Henry Hervard, seigneur de Landser et de Henninguen, agissant tant en son nom que comme procureur de noble Barthélemy Hervard, son frère, constituait son procureur général et spécial, le sieur Jean-Anthoine Mantier, banquier à Lyon. Les deux frères ne venaient plus qu'à de rares intervalles à Moncorin ; Barthélemy Hervard ayant même renoncé à cette résidence, la vendit en 1694 à Madame de Fermont qui s'y établit avec ses deux filles.

La terre de Moncorin demeura un demi-siècle dans la famille de Fermont, et son dernier représentant, mademoiselle Esther de Fermont, laissa tous ses biens à messire Jacques Roland de Lorensy, chevalier de l'ordre de St-Etienne de Toscane, capitaine au régiment Royal-Italien, infanterie, au service de France. Le nouvel héritier se hâta de se défaire d'une propriété dont il ne pouvait pas jouir, et le 19 janvier 1746, l'aristocratique château fut vendu à sieur Alexandre Raton, maître chandelier. On était à une époque de raillerie et de scepticisme ; la noblesse vendait ses terres et le peuple se faisait acquéreur. Le plaisir de se promener sous les arbres du beau domaine et d'être presque seigneur féodal, fut cruellement balancé par la nouvelle qui vint frapper le pauvre chandelier. Le 14 mars 1747, Joseph Raton, son fils, soldat de la Compagnie franche à bord du vaisseau *le Sage*, fut condamné aux galères, à perpétuité, pour avoir souffleté son caporal. Cependant la sévérité de la loi fut adoucie, et Louis XV rendit à sa famille un soldat coupable seulement, peut-être, de n'avoir pas pu se laisser impunément outrager.

Digitized by Google

Le malheur, qui ne s'arrête pas volontiers quand il poursuit un homme, sembla vouloir accabler le négociant; il perdit sa fortune et se trouva dans l'impossibilité de payer les dernières sommes qu'il devait pour l'acquisition de son château. Lorensy avait fait son chemin pendant nos malheureuses guerres; en 1761, d'après sentence rendue le 20 juin pour M. le colonel de Lorensy contre Alexandre Raton, Moncorin revint à son ancien maître. M. Aimé Deveaux, négociant, bourgeois de Lyon, en signant, cette même année, l'acte d'acquisition du domaine, fit don de la somme de deux cent quarante francs, comme dédommagement, à l'ex-soldat Joseph Raton, et le malheureux jeune homme les reçut.

Nous sommes arrivé au chapitre le plus brillant de notre histoire, à une époque de richesse et de splendeur. L'Europe se débattait contre nos soldats; M. Guille, fournisseur de l'armée d'Espagne, possédait le château, y faisait d'immenses dépenses pour l'embellir, et, un jour, dans une lettre confidentielle à sa femme, il écrivait : « Tu peux acheter « pour huit cent mille francs de propriété à Irigny et au- « tour de Moncorin. » A son retour de la Péninsule, le fournisseur prodigua tout pour faire de cette résidence un séjour délicieux. Des eaux abondantes furent recueillies dans de vastes souterrains ; des réservoirs furent creusés, des jets d'eau s'élancèrent étonnés de jaillir du sommet d'une montagne. Le château changea complètement d'aspect; les appartements furent décorés dans ce style grec affectionné par David, et le bruit des fêtes attira dans les grands salons une société avide de plaisirs.

Ce moment d'éclat passa comme tout passe en ce monde. Les changements de haut lieu eurent du retentissement et de l'influence dans toutes les classes de la société. M. Vidalin remplaça M. Guille à Moncorin, et, bientôt après, ce fut la famille de La Blanche qui se trouva en possession de ce séjour.

Digitized by Google

Dès le commencement de la Restauration jusqu'en 1838, la famille de La Blanche eut pour Moncorin une prédilection particulière. Les prodigalités du fournisseur de l'armée d'Espagne n'entretenaient plus le manoir sur un pied aussi princier, des fêtes plus douces et plus tranquilles avaient remplacé les plaisirs bruyants; une société aristocratique et choisie apportait dans ses relations l'urbanité oubliée pendant les orages de la révolution ; on voyait parfois madame de Lamartine, liée à la noble famille par des liens d'amitié, contempler le magique panorama en parlant de son fils ; le beau-frère du grand poète, poète aussi, improvisait quelqu'une de ses riantes poésies, et, pour beaucoup, la belle habitation n'avait rien perdu de son charme.

Aujourd'hui, un ancien négociant, M. Olph Gaillard, demande à Moncorin le repos qu'on aime à goûter après une vie active et laborieuse. Les plantations qu'il a fait faire révèlent l'homme éclairé et habile, et plus d'un artiste frappe avec joie à la porte du manoir, certain de trouver chez le beau-frère de notre peintre Duclaux amour des arts et bon accueil.

A. V.

Digitized by Google

VOYAGE A VIENNE.

—

(2e ARTICLE) (1).

Et cependant je suis à Vienne !...

comme dit Béranger.

Aussitôt que j'eus mis pied à terre sur les *prés fleuris qu'arrose*... le Danube, je me rappelai que je devais ma première visite à la police autrichienne : voyage obligé. Elle me démontra que je lui devais en outre *deux florins*, je crois, pour je ne sais quelle autorisation ou permis de séour. C'est mettre un impôt sur l'air respirable, comme les anciens Romains : *pro haustu aeris* ; mais je me dis qu'après tout on peut bien faire payer l'air qu'absorbent les poumons en Autriche, quand, en France, nous payons pour recevoir le jour par nos fenêtres ! Chaque pays a ses usages et ses impôts. Heureux encore qui peut respirer à son aise et voir clair en toutes choses, en payant bien !

(1) Voir la livraison 144, décembre 1846, tom. XXIV, p. 468.

Digitized by Google

J'acquittai donc ce petit compte sans conteste : il ne faut pas regarder à la dépense de ses poumons. J'eus ensuite à faire connaître mes *moyens d'existence*, ce qui ne me fut pas un trop grand embarras, les susdits *moyens* étant de nature avouable et de démonstration facile. Cela fait, et la démonstration ayant paru complète, il ne me resta plus qu'à répondre à quelques petites questions sur ma profession, sur le but de mon voyage, sur le temps de mon séjour, sur mes projets ultérieurs, sur toutes choses enfin, et sur quelque chose encore, après quoi, je trouvai que le gouvernement autrichien, bien qu'un peu questionneur et curieux, est moins exigeant et plus aimable chez lui qu'en Lombardie... la distinction m'échappe. M. de Metternich me la pardonne !

Et humant aussitôt le plus possible de cet air autrichien que je venais d'acheter, et qu'on ne pouvait pas me mesurer, après tout — il n'y a pas encore de *compteur* pour cela — je m'engageai, avec mon guide, dans les rues populeuses du *stadt*, ou centre : rues étroites, sinueuses, mais propres et fort bien pavées. Elles étaient animées, remuantes, bruyantes, foulées en tous sens par des gens à pied et des gens en voiture, bordées de belles boutiques étalées, et de grands hôtels qui s'étalent comme dans toute capitale bien faite. Tout cela ne manque ni de richesse, ni d'élégance. Il y a même du goût et de la grandeur dans certaines constructions ; mais peu de cachet particulier, peu d'anciens édifices caractérisés, point d'architecture nationale, point d'*art* autrichien. Vainement on cherche dans cette belle ville cet *imprévu*, de piquante brusquerie, qui vous cause un peu de ce bon étonnement, si précieux en voyage, et si rare aujourd'hui que le monde se met à aller du même train à peu près partout.

Une chose pourtant me frappa tout d'abord : quand j'avais marché quelque peu dans un sens, je me trouvais au pied d'une grande et haute muraille en briques, percée de portes

Digitized by Google

conduisant à des promenades ombragées. Je me retournais alors d'un autre côté ; mais la muraille semblait me suivre, et venait bientôt borner de nouveau ma course. Alors, impatienté de trouver toujours et partout devant mes pas cette enceinte *continue*, je prenais une direction nouvelle en lui tournant le dos avec un peu d'humeur : au bout de trois ou quatre rues, ma curiosité allait encore inévitablement se briser contre l'impitoyable rempart. Je tournais ainsi dans un espace assez étroit, accomplissant mon mouvement de rotation dans une cage cylindrique. C'est comme si le mur d'enceinte de Paris allait passer, d'un côté, sur les boulevards intérieurs, de l'autre, dans la rue St-Honoré, étreignant cette partie de la grande cité, et laissant tout le reste en dehors.

Aussi, quand la bonne ville de Vienne, qui étouffait dans sa ceinture trop étroite, a manqué d'air ; quand elle a vu qu'elle ne pouvait plus introduire dans ses rues une seule maison, comme on fait entrer de force un coin dans un bois dur, elle s'est enfuie, elle a débordé par toutes ses portes, heureuse de trouver des issues et de l'espacc. Elle a poussé tout d'une haleine, comme des jets puissants longtemps contenus, des rues longues, larges, magnifiques ; elle s'est étendue et mise à l'aise dans ces vastes et splendides quartiers qui forment la ville extérieure. De sorte que la partie condensée entre les remparts, qui renferme d'ailleurs le palais impérial et tout ce qui tient au gouvernement et à l'administration, représente, à bon droit, le buste et les viscères de la capitale, tandis que les faubourgs en sont les grands membres épars, pleins de jeunesse, de vigueur et de belles formes. Mais tout cela ne paraît pas bien ensemble, et d'une seule venue: C'est une belle et grande ville disloquée. Cette disgracieuse muraille de séparation, qui est elle-même entourée de vastes promenades, étreint une partie de la cité, et rejette l'autre à telle distance qu'on croirait tout fini

Digitized by Google

quand tout doit recommencer plus loin. Vastes et beaux fragments sans unité : cela ressemble à l'empire autrichien lui-même, cette mosaïque politique composée de royaumes divers, péniblement rapprochés, soudés ensemble, et mal unis.

Et pourtant, quand, à la chûte de l'empire français, l'Autriche fut enfin en position de vouloir quelque chose, elle voulut tout d'abord la reconstruction de son mur, que les guerres avaient endommagé. Et aussitôt le mur revint prendre exactement sa position au milieu de la ville, qui se resserre d'un côté et se recule de l'autre, pour faire place à cet amas de briques.

A part cette chose désagréable, et qui n'est certes pas ordinaire, tout va, du reste, à Vienne, comme dans toute belle capitale d'Europe. La pierre de construction y abonde peu, ce qui fait que les maisons sont généralement en briques. Partout les fenêtres ont de doubles châssis, à cause des vents fréquents, de la rigueur de l'hiver et des brusqueries atmosphériques. Les constructions sont ordinairement belles, hautes, et on remarque çà et là de nobles hôtels ou palais modernes, qui sont des ministères ou des demeures vraiment princières, qu'on pourrait souvent désigner par les noms historiques de leurs possesseurs. Mais je n'ai pas vu à Vienne des monuments à comparer au Louvre, aux Invalides, à la Madeleine, à l'arc de triomphe de la barrière de l'Etoile, sans parler de Versailles, dont Schœnbrunn, que Napoléon trouvait pourtant fort à son goût, ne saurait égaler la grandeur ni la majesté. Toutefois, on peut, en toute justice, opposer à Notre-Dame Saint-Stephen.

Cette métropolitaine église manque d'ampleur, mais elle est remarquable par ses belles proportions, son style gothique, ses teintes assombries, ses vitraux coloriés, son expression gravement religieuse, et cette richesse d'ornementation qui joue avec la pierre taillée en rosaces, en dentelures, en

Digitized by Google

statues de saints et d'apôtres, en dragons ailés, en flèches aigues, en gorgones grimaçantes, en toutes sortes de caprices et formes fantastiques. Mais ce qu'il faut admirer surtout à Saint-Stephen, c'est la glorieuse tour qui monte, d'un seul jet impétueux, jusqu'à une hauteur que la grande pyramide, et, peut-être, la flèche de Strasbourg, ont pu seules dépasser, tandis que la coupole de Saint-Pierre n'a pu l'atteindre. Cette tour sublime, comme tout ce qui s'élève trop, est solitaire : elle attend, depuis des siècles, sa compagne qui ne viendra jamais. Quand la nuit survient, quand les rues étroites de la cité sont déjà dans l'ombre, elle brille encore dans le ciel comme un grand phare qui montre le port de salut : l'église.

Mais les œuvres de l'homme, même les plus hardies, rappellent souvent ses misères : elle ressemble aux tailles trop hautes qui se courbent avant le temps : son sommet penche, et a perdu son aplomb. Force a été de la soutenir par une sorte de nervure intérieure, et par des travaux extérieurs. Cet ébranlement fut causé par un tremblement de terre, disent les uns ; par les Turcs, en 1683, disent les autres, ou par le canon français, en 1809, dit une troisième version qui mérite bien quelque crédit. La tour de Saint-Stéphen a bien pu s'incliner, quand l'empire autrichien chancelait sur sa base, quand l'empereur François subissait la paix et l'alliance de ce conquérant que Dieu envoya, selon le mot de l'écriture, *comme un ébranlement à tous les royaumes de la terre* !

Vienne est catholique à la manière italienne. Les signes extérieurs du culte y abondent. Les statues de saints et les madones s'y rencontrent dans les rues, et particulièrement aux fontaines. Il y a aussi en Autriche un grand nombre de couvents, qui ont d'ordinaire des revenus considérables, et possèdent de grandes propriétés. On m'a fait remarquer, dans un quartier neuf de la ville, une série d'hôtels splendides,

Digitized by Google

somptueuses demeures qui forment la plus grande partie d'une belle rue, et qui appartiennent à un Ordre religieux, qui n'est sans doute pas *mendiant*.

Les églises pourtant sont peu pourvues de ces trésors artistiques qui les font ressembler à des musées en Italie. J'ai admiré toutefois, dans l'église du couvent des Augustins, une œuvre capitale où Canova a mis toute la grâce et toute la noblesse de son talent. C'est un superbe mausolée que le duc Albert de Saxe-Teschen consacra à la mémoire de l'archiduchesse Marie-Christine, sa femme. Ce monument, cher aux artistes, visité de tous les étrangers, excite de douloureuses sympathies. Jamais le grand artiste ne fut mieux inspiré.

Dans une chapelle voisine, une curiosité inattendue est offerte aux voyageurs. On vous fait approcher d'une porte en fer, semblable à la porte d'un coffre-fort, vers le milieu de laquelle on n'aperçoit pas tout d'abord une perforation qui fait ensuite l'effet d'un *trou de lumière*. L'œil appliqué contre cette imperceptible ouverture découvre, dans l'intérieur d'un cabinet d'aspect sépulcral, des boîtes d'argent ou de petites urnes fort simples, quelques-unes surmontées d'une croix. Elles sont très soigneusement étiquetées, et contiennent les cœurs des empereurs d'Autriche, moins, dit-on, celui de Joseph II, dans le cadavre duquel on ne voulut point fouiller, de peur, selon un bruit du temps répandu parmi le peuple, d'y trouver des traces de poison jésuitique : — Ils en *ont mis partout* !

Dans cette lugubre collection de cœurs impériaux, le dernier qui a cessé de battre, et le premier que l'œil rencontre, est celui de l'empereur François, cœur honnête, qui fut grandement affligé de Dieu et des hommes ! Il serait curieux de faire des études sur de pareils *sujets* ! Qui sait s'il y aurait une différence visible entre le grand cœur de Marie-Thérèse et le cœur de tel obscur Rodolphe ou Sigismond ? Qui sait

Digitized by Google

si la loupe n'expliquerait point l'histoire? Qui le sait?...

« ....Hors celui qui tonne sur nos têtes,
Qui déchaîne Alexandre et souffle les tempêtes,
Dans le cœur de César verse l'ambition,
Fait mugir un volcan ou fait naître un Néron ! »

Après cette exhibition de cœurs, jadis si agités par les plus hauts intérêts de ce monde, si calmes aujourd'hui dans leurs petites boites d'argent, et qu'un trou d'aiguille suffit à montrer tous, j'allai visiter le palais impérial. C'est un édifice informe, construit sur divers plans, à diverses époques, qui manque de caractère, de grace, d'unité et de majesté. Pendant que je l'examinais extérieurement de tous côtés, je vis une statue équestre de Joseph II, qui me parût manquer d'animation. Il semblait presque sommeiller sur son cheval, celui-là qui fut pourtant un empereur assez éveillé!

Avant d'entrer, il me vint la pensée de demander à mon guide où logeait Napoléon, à Vienne. — Dans cette partie-ci, au second étage. — Comment, au second étage!.. et qui donc habitait le premier, s'il vous plaît? — Ah! pardon : je vois que Monsieur veut parler du *vieux*! Je croyais qu'il s'agissait du duc de Reichstadt. Le vieux n'a jamais séjourné à Vienne, ajouta-t-il d'un air qui voulait dire: il n'aurait pas osé! il demeurait toujours à Schœnbrunn. Je repris: il est vrai que *le vieux* était si réservé et si timide!...

J'entrai sans plus rien demander et sans permission aucune (il n'en est pas besoin) dans le palais, et puis dans l'intérieur de la chapelle où je devais assister à la messe de l'empereur : c'était l'heure, et la tribune des étrangers m'était ouverte.

La chapelle est simple, sans ornements et d'expression religieuse. Le service divin s'y fait avec dignité, sans pompe. La musique y est bonne et peu bruyante. Dans la tribune qui leur est réservée je vis l'empereur et l'impératrice, tous deux

Digitized by Google

recueillis, humbles, à genoux, lisant avec une piété sincère dans de gros livres à signets, déjà usés à moitié par la prière. Là, comme ailleurs,

L'exemple du monarque ordonne et se fait suivre :

aussi tout l'auditoire était silencieux et recueilli ; mais, en vérité, les plus croyants, les plus pieux, les plus prosternés, les derniers à se relever et à quitter l'église étaient l'empereur et cette simple femme qu'on appelle l'impératrice.

J'étais sorti avant eux. J'avais l'intention de m'arrêter, pour les attendre, dans un salon qu'ils devaient traverser, et où ils se laissent approcher avec une bonhomie parfaite, par tous ceux de leurs sujets et par tous les étrangers inconnus qui veulent se trouver sur leur passage, dans l'intérieur même de leur palais.

L'empereur Ferdinand 1er est petit, maigre, sans majesté, sans grâce et sans distinction aucune. Il a la tête longue, la lèvre inférieure avancée et pendante. Rien ne rayonne sur son front ; rien n'étincelle dans son regard. On soupçonne seulement en lui un cœur honnête et bon. A son extérieur simple, à son air humble, on le prendrait pour un obscur commis de ses chancelleries, pauvre, exact, laborieux, probe et médiocre.

Et maintenant, en parcourant l'intérieur du palais, je ne parlerai point des beaux meubles, des riches tapis, des splendides plafonds, des éblouissantes tentures, des salons qui se suivent et ne se ressemblent pas. Ce sont là des vulgarités que la magnificence des riches de ce monde et de ce temps rendent encore plus vulgaires. Je n'ai pas visité la demeure de M. Rotschild, à Vienne, — car M. Rostchild est aussi à Vienne, et où n'est-il pas ? — Mais je suis bien sûr qu'il a, lui aussi, toutes ces splendeurs ; et si jamais le palais impérial était à vendre, il l'achèterait, le payerait comptant en florins *bon argent*, et peut-être même le ferait-il décorer et

Digitized by Google

meubler à neuf, pour le rendre plus digne de lui ! Ne parlons donc point de ces choses qui sont à qui peut les payer. Traversons, sans nous y arrêter, et malgré l'éclat du nom, le majestueux appartement de Marie-Thérèse, qui subsiste comme de son temps, et sert encore à la réception des ambassadeurs, comme ayant retenu quelque grandeur du passé, bonne à rappeler aux étrangers. Traversons aussi, d'un pas rapide et non point dédaigneux, l'appartement de l'impératrice douairière, et non pas *mère*, quoiqu'on en dise, attendu qu'elle n'a pas eu de progéniture. Passons, sans même regarder la belle et gracieuse statue d'Isis, ni l'oratoire substitué à l'alcove où l'empereur François est mort, noble pensée de veuve qui a cru qu'il n'y avait que la prière à mettre à la place d'un mari mort empereur. Toutefois les idées varient dans les familles régnantes comme dans les autres ; et si la veuve de l'empereur François a eu cette pensée généreuse, une aussi noble inspiration n'est point venue à l'archiduchesse Marie-Louise, veuve de l'empereur Napoléon, qui valait bien un deuil persévérant, et dont le nom, une fois porté, méritait d'être conservé, ce semble (1) !

(1) La duchesse de Parme a montré, dans plus d'une occasion, peu d'élévation d'esprit et de cœur. A l'une des fêtes du congrès de Vienne, elle ne témoigna aucune répugnance à se rendre témoin oculaire de ces réjouissances qui eurent lieu à l'occasion de la chûte du trône qu'elle avait partagé. On sait que, cachée dans une galerie et derrière des tentures, elle a assisté à un bal dans le même salon, où, peu d'années avant, avait été célébré son mariage avec Napoléon !

Ce fait, bien connu à Vienne, plusieurs fois cité dans divers écrits, n'est révoqué en doute par personne.

Mais en voici un autre, qu'on aura peine à croire, que je rappelle sur la foi de Mistress Trollope, et en citant son texte même, car elle dit avoir *vu*, et je ne puis pas le dire :

Il paraît que lorsqu'elle quitta Vienne pour Parme, se séparant de son fils, Marie-Louise se sépara aussi d'un beau portrait en miniature de l'empereur

Digitized by Google

Mais, encore une fois, passons à travers tous ces souvenirs et tous ces appartements, et allons voir le *trésor de l'empereur;* car l'empereur a un trésor, lui aussi, qui ne se trouverait pas, celui-là, dans la caisse du financier: il faut bien, après tout, que la maison d'Habsbourg ait une supériorité sur la maison Rotschild!

Oui, *trésor*, c'est bien dit, car là les diamants étincèlent sous toutes les formes et sous les plus formidables noms de l'histoire. C'est la couronne de Charlemagne, celle de Maximilien Ier, de Charles Quint, de Marie-Thérèse, noms qui font pâlir le diamant même! Et, comme pour compléter cette nomenclature, dans une armoire vitrée, se déploie, fier et pourtant humilié, le manteau de velours et d'or que Napoléon porta comme roi d'Italie, dépouille opime pour l'Autriche! Puis, au milieu de toutes ces richesses et de toutes ces souverainetés, un trésor pieux, un morceau de la vraie croix, un nom plus grand encore que tous ces noms, un

Napoléon, son mari. Elle vendit probablement cet objet, précieux à tant de titres, à cause des *gros diamants* qui l'entouraient. C'était le présent de fiancé que l'empereur lui avait envoyé pour leur mariage! Mistress Trolope, dont ces lignes ne font que reproduire le récit, *a vu* cette miniature d'un travail exquis, entre les mains *d'un individu* (un brocanteur sans doute), et elle ajoute que la monture en argent, qui témoigne de la grosseur prodigieuse des diamants, est vide, et que derrière le portrait est un morceau de ruban de la Légion-d'Honneur qui retient une petite boucle des cheveux noirs de Napoléon. Le *brocanteur* aura mieux compris que la femme le prix de ce souvenir!

Voici les paroles de Mistress Trollope: elles ne laissent de doute que sur l'époque à la quelle Marie-Louise consentit à se départir de cet objet:

« Whether it was then, or at a later period of her history, that she parted with the invalued bauble, j know not; but j have seen in the possession of an individual at Vienna the exquisitely-finished miniature of Napoléon, which he sent as the bridal present for the ceremony of their espousals at Vienna. The, silver setting of prodigiously large diamonds still remains round it; and at the back, apon a morsel of the red cordon of the Légion of honour, is a small lock of his raven hair. »

Digitized by Google

conquérant étrange qui porta, à sa manière, sa couronne terrestre, conquérant au rebours, qui trouva plus grand de verser son sang pour les hommes que de verser le sang des hommes! Ce petit morceau de bois humilie tous ces sceptres qui ont fait trembler le monde, car il a sauvé le monde!

Et, au milieu de toutes ces choses précieuses, des pierreries qu'un lapidaire pourrait seul nommer, au milieu des coupes d'or et d'onyx, des fines sculptures sur ivoire, des borderies sans fin et sans prix, des mille objets aux formes capricieuses, aux usages inconnus, je remarquai une vieille pendule où le Temps, peu flatteur d'ordinaire, comparaisssait en personne pour dire un mot agréable à l'impératrice : il écrivait *vive Marie-Thérèse*; mais l'heure n'en sonnait pas moins!...

Étrange idée d'avoir voulu faire sortir une flatterie de l'heure écoulée et déguiser le Temps en homme de cour! On a beau faire, en passant son chemin, le dur vieillard n'a rien d'agréable à dire aux hommes et encore moins aux femmes, quelque couronne qu'elles portent!

Mais, au milieu de ces richesses autrichiennes, je découvris avec un intérêt amer une œuvre française : la charmante petite voiture, offerte avec tant de bonheur par la ville de Paris au *Roi de Rome*, et qui servait à ses promenades enfantines aux champs Élysées, gracieusement attelée de beaux mérinos blancs! Bien plus, il y a encore, dans ce trésor de l'empereur d'Autriche, le berceau même de cet enfant que tout le sang impérial répandu dans ses veines n'a pu faire vivre vie d'homme! Il est encore là, ce berceau, doré comme les songes évanouis qui voltigeaient autour de cette haute destinée et de cette gracieuse tête blonde. L'artiste avait couronné son travail par un génie qui regarde au fond du berceau vide, sentinelle oubliée après l'heure de garde!

J'avais considéré ces choses d'intérêt attendrissant, et je m'étais laissé conduire avec distraction au jardin (*Volks-*

Digitized by Google

garten) attenant au palais. J'y fus frappé d'abord à la vue d'un petit monument grec dont le vaste jardin fait encore ressortir l'exiguité. C'est une copie exacte, dans de petites proportions, du temple de Thésée, à Athènes. C'est la destination qui a commandé la forme; car ce monument, tout juste assez grand pour contenir le beau groupe de Thésée et du Minotaure, n'est autre chose qu'un magnifique étui. Il fallait bien au demi-Dieu son temple à Vienne comme à Athènes, sauf à se passer du ciel de l'Attique et à remplacer le mont Hymette par le Kalenberg! Et pourquoi l'Allemagne, après tout, n'emprunterait-elle pas des temples à la Grèce, qui lui emprunte des rois! Le roi Othon n'est-il pas aussi dépaysé à Athènes que le temple de Thésée à Vienne!

Ce groupe de marbre blanc, l'œuvre, d'autres diraient peut-être le chef-d'œuvre de Canova, avait été commandé à ce grand artiste par l'empereur Napoléon, qui le destinait à sa bonne et belle ville de Milan, ce qui a fait que l'empereur François l'a donné à sa belle et bonne ville de Vienne. Un empereur se fait rarement le continuateur des projets d'un autre.

Quoiqu'il en soit, ce marbre colossal est beau. Thésée est sur le point de tuer le Minotaure qui se défend comme un monstre. Le héros combat avec la massue: c'est l'arme antique, l'arme ennoblie par Hercule, et, d'ailleurs, on ne tue point un Minotaure avec un pistolet de poche. La rage et la douleur de la lutte sont bien exprimées dans le monstre à demi terrassé; mais le héros combat comme un demi-Dieu sûr de vaincre, quoiqu'un Dieu tout entier, un des grands Dieux de l'Olympe n'y parût pas de trop. Bien que réhaussé et grandi par la noblesse de sa stature et la vigueur plus qu'humaine de ses formes, on ne conçoit guère sa victoire, quand on considère la masse énorme du monstre. Mais qui peut chercher la vérité dans la fable? Les Minotaures réclameront s'ils veulent

Digitized by Google

et diront comme ce lion de Lafontaine : Nous ne savons pas peindre !

Dans ce beau jardin, tout en face du palais, ce n'est pas l'empereur qui règne et gouverne ; ce n'est pas sa résidence qui attire les regards ; ce n'est pas l'œuvre du grand statuaire ; ce n'est pas même M. de Metternich qui commande, lui pourtant qui commande partout en Autriche : c'est bien un autre *Prince*, ma foi ! C'est le premier pouvoir de l'état, c'est *Strauss-le-Grand* ! C'est la musique, c'est la valse toute puissante souveraine en ce pays. Jamais *la grande impératrice*, comme ils disent, ne gouverna de si haut !

J'aurai d'autres occasions de montrer combien le bon peuple de Vienne est *amusable*, et combien il se tient pour pleinement amusé par la musique et la danse ; mais je ne veux pas perdre une occasion de le dire : car je ne le dirai jamais assez, et j'en désespère ! La grande préoccupation quotidienne de cette excellente capitale, ce n'est point le drame nouveau, la publication nouvelle, la représentation de la veille ou du soir, les bruits de bourse, le fait annoncé par un journal, la mesure prise ou à prendre par le gouvernement : il s'agit bien de cela et de tous ces intérêts sérieux qui nous agitent, nous autres, peuples maussades et constitutionnels ! — Avez-vous entendu Lanner (il vivait quand j'étais à Vienne) ? Où joue Strauss ce soir ? — Voilà la question, voilà l'affaire du jour et de la nuit, de tous les jours et de toutes les nuits ! Étonnez-vous donc maintenant que Marie-Louise, qui était bien autrichienne, n'ait pas pu résister au desir de voir un bal où on fêtait sa chute du trône de France !

Oui, Strauss et Lanner ont leur mérite ; oui, la valse a son charme, sa verve bondissante, ses élans capricieux, ses piquantes agaceries : il faudrait être bien abandonné de Dieu, des hommes... et des femmes pour le nier ! Me pré-

Digitized by Google

serve le ciel de médire de ces blanches épaules germaniques qu'elle fait tournoyer, lesquelles font tourner à leur tour tant de jeunes têtes bien faites, têtes d'étudiants, têtes universitaires qu'entraîne l'ardeur du sang, de l'âge et de la mesure pétulante!

Mais pourtant toutes les séductions de *Volksgarten*, la valse effrénée, aux chaudes haleines, l'œuvre du statuaire italien, dans sa boîte athénienne, la porte imposante de *Bourgthor*, qui fait une trouée heureuse à ce rempart maudit dont j'ai eu tant à me plaindre, ne pouvaient détourner ma pensée rêveuse du *trésor* de l'empereur. Je ne songeais plus aux diamants et aux couronnes; mais je voyais sans cesse à mes côtés ce touchant petit berceau vide, avec son génie aîlé, ange gardien qui a si mal rempli sa tâche! Je pensais que si l'Autriche possède le berceau, auquel Paris aurait bien quelque droit, cependant, elle possède aussi la tombe qui lui appartient en propre! Et, conduit par cette pensée, je pris naturellement le chemin de l'église *des Capucins*.

Là est le Saint-Denis de Vienne, Saint-Denis modeste; mais les cendres royales y dorment à l'abri des révolutions. Là, dans une crypte lugubre, sont rangés les soixante-treize tombeaux, récolte de la mort dans la famille impériale. Ce ne fut pas sans un frémissement secret que je m'approchai du sépulcre de Marie-Thérèse, sachant bien quel compte douloureux la France doit rendre à cette cendre auguste!...

Au bout de la chapelle souterraine, parmi des cercueils inégaux, qui révèlent l'inégalité des âges, repose le dernier empereur. Parmi ces morts de fraîche date, je trouvai bien vîte celui que je cherchais, *le fils de l'homme*, tout près de son grand père, et je lus l'inscription suivante:

AETERNAE. MEMORIAE.
JOS. CAR. FRANCISCI. DVCIS. REICHSTADIENSIS.
NAPOLEONIS. GALL. IMPERATORIS.

Digitized by Google

ET.
MAR. LVDOVICAE. ARCH. AVSTR.
FILII.
NATI. PARISIIS. 20. MART. 1811.
IN. CVNABVLIS.
REGIS. ROMAE. NOMINE. SALVTATI.
AETATE. OMNIBVS. INGENII. CORPORISQVE.
DOTIBVS. FLORENTEM.
PROCERA. STATVRA. VVLTV. IVVENILITER. DECORO.
SINGVLARI. SERMONIS. COMITATE.
MILITARIBVS. STVDIIS. ET. LABORIBVS.
MIRE. INTENTVM.
PHTHISIS. TENTAVIT.
TRISTISSIMA. MORS. RAPVIT.
IN. SVBVRBANO. AVGVSTORVM. AD. PVLCHRVM. FONTEM.
PROPE. VINDOBONAM.
22. IVLII. 1832.

Jamais épitaphe n'eut la parole plus simple et plus haute à la fois. Ces mots expriment de si grandes choses qu'ils en sont écrasés, et, pour ainsi dire, aplatis. Mais si, d'un côté, ils participent du froid du tombeau, de l'autre ils éclatent et brûlent! Ils disent, comme sans y songer, les plus grands événements du siècle et du monde! Il y a là quelque chose de cette phrase aux larges plis que Bossuet commence avec *celui qui règne dans les cieux* et finit par *les grandes et terribles leçons*! Après avoir rappelé cette naissance impériale par tous les bouts; ce berceau si haut placé dans la grande capitale; ce nom imposant de *roi de Rome*; et tous ces puissants dons de nature; et cette beauté noble et juvenile; et cette significative aptitude aux choses militaires, tout cela avorte et s'éteint sans bruit dans ce petit mot que Dieu s'est reservé: *la phthisie*, le tombeau, Vienne enfin, Vienne!... la dernière pelletée de terre jetée sur le cercueil (1).

(1) J'ai lu cette épitaphe dans la chapelle mortuaire de l'église des Capucins. Je l'ai retrouvée dans le livre de Mistress Trollope (*Vienna and the*

Digitized by Google

Le souvenir du duc de Reichstadt se conserve à Vienne. Un intérêt triste et persistant s'attache à sa mémoire. Peut-être y a-t-il quelques vagues remords dans ces regrets autrichiens. D'ailleurs leur Empereur François aimait ce jeune homme: ils n'en demandent pas davantage.

Tout le monde assure à Vienne que ce vieil Empereur, fait aux calculs des cours, aimait bonnement ce jeune prince. Etait-ce l'affection ordinaire et naturelle de l'aïeul pour le petit fils? Le vieillard, précautionneux et sur ses gardes d'abord, s'était-il laissé prendre ensuite aux séductions de cette jeune nature si bien dotée? Y avait-il là une affectueuse pensée de réparation tacite, ou bien une prudente précaution de surveillance plus étroite? Nul ne peut le dire avec certitude. Peut-être y avait-il un peu de tout cela à la fois dans la conduite habile de l'Empereur.

Dans tous les cas, il est certain que le vieillard et le jeune homme vivaient dans un état de continuelle intimité qu'autorisait bien d'ailleurs le ton de bonhomie familière du monarque dans son intérieur. On a cité, à ce sujet, plusieurs anecdotes plus ou moins authentiques. Voici une conversation, du reste

Austrians) que j'ai déjà cité, et où je la copie. Je vais traduire textuellement ce qu'elle dit au sujet de cette inscription :

« J'ai trois raisons, — et je les tiens pour bonnes, — pour reproduire cette épitaphe :

La première, c'est qu'elle est *belle;*

La seconde, c'est qu'elle est *vraie;*

La troisième, c'est que—comme les autres choses vraies et belles qui appartiennent à l'Autriche, — elle n'a pas été faite pour faire le tour des *cabarets* de l'Europe. »

J'adhère à ce jugement nettement formulé et de bon sens, et j'ai une raison de plus qu'elle pour reproduire cette épitaphe qui intéresse au moins autant la France que l'Autriche, et qui a été peu citée jusqu'ici. Elle n'a fait le tour ni *des cabarets*, ni des salons.

Digitized by Google

déjà connue, dont on m'a confirmé la parfaite exactitude à Vienne.

Un jour qu'il était seul avec son grand père, ce qui arrivait souvent, le duc de Reichstadt, fort jeune alors et naïvement questionneur (c'était bien un enfant *terrible*, celui-là!) dit tout-à-coup, et comme exprimant une pensée qui faisait suite à une pensée tacite :

« Est-il vrai, grand papa, que, quand j'étais à Paris, j'avais des pages?

— Oui, je crois que vous aviez des pages.

— Mais est-il vrai aussi qu'on m'appelait Roi de Rome?

— Oui, il est très-vrai qu'on vous appelait Roi de Rome.

— Et qu'est-ce que c'est que d'être Roi de Rome, grand papa?

— Quand vous serez plus grand, mon cher enfant, je pourrai mieux vous expliquer la chose; mais, en attendant, je vous dirai dès aujourd'hui qu'à mon titre d'Empereur d'Autriche se joint encore celui de *Roi de Jérusalem*, quoique je n'aie rien à déméler avec Jérusalem : eh bien! vous étiez Roi de Rome tout justement comme je suis Roi de Jérusalem. »

Ce n'était pas trop mal répondu. L'enfant devint rêveur et ne dit plus rien. Quelques années après, il aurait pu reprendre ainsi la conversation :

Oh, que non pas, grand papa! il y a une notable différence: c'est que si, quand je portais ce titre, tout enfant que j'étais, je m'étais présenté à Rome, les trois cents clochers de cette capitale auraient sonné leur plus beau carillon à mon approche; le chateau Saint-Ange aurait brûlé son dernier grain de poudre pour me saluer, et le sénat et le peuple m'auraient suivi au Capitole pour rendre grâce aux Dieux, car mon père gouvernait alors, par un de ses préfets, la ville éternelle : tandis que pour vous, grand papa, votre royaume de Jérusalem n'est pas de ce monde! Vous ne sauriez y entrer en souverain pour

Digitized by Google

en prendre possession ; tout au plus pourriez-vous vous y présenter sous l'humble habit du pélerin pour aller vous prosterner au Saint-Sépulcre!

L'enfant devint adolescent et puis homme. Dans ces progressives transformations de l'âge, se développait avec élan sa riche nature, tantôt impétueuse, tantôt réfléchie, toujours grande. On raconte qu'il avait surtout, à l'égard des hommes, un don de scrutation profonde dont la source est connue. Vers la fin de sa vie si courte il eut des préocupations mélancoliques qui provenaient peut-être d'une plus parfaite appréciation du passé et du présent, peut-être aussi d'un affaissement physique produit par le mal.

On sait qu'à cette époque il lut les *Méditations* dont il répétait avec émotion le passage suivant:

> Courage, enfant déchu d'une race divine !
> Tu portes sur ton front ta céleste origine.
> Tout homme en te voyant reconnaît dans tes yeux
> Un rayon éclipsé de la splendeur des cieux.

Dans sa pensée amère, il faisait une application douloureuse et personnelle de ce qui, dans la grande inspiration du poète, embrasse l'humanité.

On ne saurait douter que, vers la fin de sa vie, et particulièrement après la révolution de juillet, il n'ait eu de fortes aspirations vers la France. Un jour que *sa destinée criait en lui* plus encore que de coutume, il vint trouver avec une agitation fébrile et pourtant contenue le prince Dietrichstein pour avoir, de cet homme éclairé, une juste appréciation de la révolution de 1830, dans toutes ses conséquences. Sa pensée secrète était probablement fixée en particulier sur ce qui touchait aux vues et aux espérances du parti napoléoniste. Il paraît que la sage réponse du prince, qu'il écouta avec une attention profonde, fut pleine de cette vérité pénétrante qui fait entrer de force dans l'esprit la conviction avec le désillusionnement. Il

Digitized by Google

démontra, avec cette claire raison qui se fait accepter, l'impossibilité absolue d'une tentative heureuse en faveur d'un second Napoléon. Le jeune homme se retira calmé, mais triste et poitrinaire: *phthisis tentavit,* comme dit l'épitaphe (1).

Je n'avais plus, après cela, qu'à sortir du caveau mortuaire,

(1) Ce fait, raconté d'abord par M. de Montbel, l'ancien ministre de Charles X, répété, d'après cet écrivain, par Mistress Trollope, est tenu pour certain à Vienne, où il m'a été attesté.

Du reste, il est tout naturel de croire qu'à l'âge des élans et des illusions, l'esprit du jeune Napoléon a été violemment surexcité, malgré toutes les cauteleuses précautions de la politique. Il paraît certain, d'ailleurs, que si le duc de Reichstadt différait physiquement, en quelques points, de l'organisation de son père, il s'en rapprochait beaucoup moralement: le glaive français plongeait dans le fourreau autrichien. Enfin, il est probable qu'il n'ignorait point les tentatives et démarches du parti qui se rattachait à son nom. Ces démarches étaient trop directes et trop positives pour rester entièrement inconnues. M. de Montbel fait à ce sujet une très curieuse révélation qu'il sera bon de rappeler ici :

« A peu près vers l'époque de mon arrivée à Vienne, y vint aussi un personnage dont le nom célèbre dans les fastes de la Révolution et de l'Empire est mêlé à toutes les époques de l'histoire de nos convulsions politiques, et qui, redoutable à tous les partis, fut souvent invoqué par eux à cause de l'habileté qu'on reconnaissait à celui qui le portait alors. Cet homme venait chargé de faire des propositions en faveur du duc de Reichstadt, mais sous le voile de toute autre mission. Ses communications furent écoutées, mais avec un calme froid qui déconcerta ses projets: il s'éloigna peu de temps après. De nombreuses tentatives se succédèrent dans le but de faire paraître le jeune duc, soit en France, soit en Italie; quelques-unes des propositions furent développées avec suite; elles étaient soutenues d'exposés circonstanciés sur la composition du parti, ses ressources, ses moyens d'exécution, etc.....

Ces propositions motivées, cette constitution formelle furent présentées au prince de Metternich pour lui prouver qu'on voulait faire du gouvernement et non de la doctrine : il n'entra pas dans la discussion des moyens; il se contenta de dire : « que demandez-vous et qu'attendez-vous de nous! »

— « Que vous nous laissiez conduire le duc de Reichstadt à la frontière de France : sa présence, le nom magique de Napoléon renverseront en un

Digitized by Google

et pour dissiper ces pensées funèbres et retrouver l'Autriche vivante, je suivis mon guide qui eut l'étrange idée, en quittant ces lieux, de me mener, loin de là, voir les voitures de gala de la cour. C'est chose curieuse que ces anciens carrosses, dans de vilains hangards en planches, et, à la lettre, *sous la remise*, se reposant d'un sacre en attendant un mariage, vieux voluptueux mal logés qui ne vivent que pour les fêtes. Ils sont lourds, gothiques, surchargés d'ornements sculptés, couverts de dorures, de peintures galantes, et superbement empanachés. On dirait ces vieux seigneurs déchus. tout chamarrés, qui savent leur vieille cour, qui sont allés au fond de toutes les voluptés, qui conservent toutes leurs élégances de la veille au milieu de leurs misères du jour. Ces voitures portent de grands noms et de grandes dates dans l'histoire de la monarchie autrichienne. C'est le carrosse du père de la *grande Impératrice* qui voulut bien condescendre à servir au sacre de l'Empereur actuel. Seulement, à cause de la mort récente de l'Empereur François, il fallut effacer les dorures, ternir les riches ornements, et passer un vernis noir sur les érotiques peintures du temps. Que d'amours périrent, et combien de gorges furent voilées pour la première fois, contre l'usage et la vérité!

instant le frêle édifice qui pèse en chancelant sur notre patrie, et qui sans cesse nous menace de ses ruines. »

— « Quelle garantie aura le duc de Reichstadt de son avenir! »

— « L'amour et le courage des Français l'entoureront et formeront un rempart autour de lui. »

— « Au bout de six mois il se trouverait au bord d'un abîme. Je vous l'ai déjà dit, l'empereur tient trop à ses principes et à ses devoirs envers ses peuples, aussi bien qu'au bonheur de son petit-fils, pour jamais se prêter à de semblables propositions. Du reste, vous vous abusez étrangement sur l'issue de votre entreprise, ou plutôt sur la durée de ses résultats : *faire du Bonapartisme sans Bonaparte est une idée absolument fausse.* »

Le prince de Metternich avait bien raison. Et quant au chancelant et *frêle édifice*, il semble qu'il s'est assez notablement raffermi depuis !

Digitized by Google

Il y a encore là une voiture tristement historique, voiture française, qui porte le nom de *Jacquin*, si je ne me trompe, et qui avait été faite pour le sacre de l'Empereur et Roi Napoléon, à Milan. Elle a eu de longs jours de repos; mais voilà encore que l'Empereur Ferdinand l'a fait dévier quelque peu de sa destination première en s'en servant pour son sacre à Inspruck. Voilà bien ces Empereurs d'Autriche: ils n'ont rien de grand par eux-mêmes; mais ils savent emprunter quelque oblique reflet aux grandeurs passées; ils savent faire servir à leurs projets qui vaut mieux qu'eux, et s'en vont se faire sacrer ça et là, partout où se trouvent les fragments épars de leur empire décousu !

Sous les mêmes hangards délabrés, parmi ces hautains carrosses de gala, sont les traîneaux de parade, famille princière qui vit pêle-mêle en pleine entente cordiale. L'un de ces derniers véhicules porte encore ce grand nom de Marie-Thérèse qui s'attache à tout ce qui a de l'éclat en ce pays. Plusieurs de ces traîneaux de luxe ont été faits pour les fêtes que le dernier empereur donna, avec tant de magnificence et de joie, aux souverains alliés, après la chûte de l'Empire français.

Ils avaient bien, il faut le dire, quelque raison de se réjouir, ces potentats ! Aussi Vienne, cette ville de plaisirs, ne vit jamais pareille fête, pareille affluence d'illustrissimes, de têtes couronnées, gracieuses, rayonnantes et *jubilantes*. Cette capitale débordée était en proie à toutes sortes de monarques vainqueurs. Les empereurs se rencontraient au Prater, les rois se congratulaient en pleine rue ; la Russie faisait de petits signes d'amitié à la Prusse d'un bout du théâtre à l'autre ; les impératrices et les reines, les archiduchesses et les princesses, *les trônes et les dominations* se heurtaient dans les bals où flamboyaient les feld-maréchaux, encore en harnais de guerre, et où se montrait M. de Metternich dans toute sa

Digitized by Google

gloire plus calme et non moins rayonnante ! Et, bien plus, ou plutôt, bien pis que tout cela, — je l'ai déjà dit, mais il faut le redire pour mieux peindre le délire du moment, — Marie-Louise, l'impératrice déchue, se cachait derrière un rideau, pour prendre au moins sa part de curiosité furtive à toutes ces fêtes !....

Ce fut un moment de suprême jouissance pour l'Autriche. Elle avait été si foulée ! elle avait tant de fois crié merci ! elle se relevait si heureuse et si meurtrie ! elle s'était rachetée jusque-là au prix de si cruelles rançons ! enfin elle était vivante encore, elle était vengée de ses longues humiliations ! C'était bien justice qu'elle prodiguât sa plus splendide hospitalité à tous ces souverains qui lui avaient été en aide et utile alliance ! D'ailleurs, elle trouvait bien son compte au partage européen : plus que tout le reste, la Lombardie avait cicatrisé ses plaies.

Mais, au moment où toutes ces grandes affaires paraissaient réglées à l'amiable et comme en famille ; au moment où les protocoles en étaient à leur dernière page et les plénipotentiaires à leur dernier mot ; quand ces hautes transactions étaient rendues faciles par l'énivrement de la victoire, au point que l'Europe malléable se transformait sous les doigts des diplomates, un frisson électrique parcourut toute l'assemblée. Qu'était-il donc arrivé ? Rien, ou du moins peu de chose : un courrier, un simple courrier tout poudreux, qui annonçait qu'on croyait avoir vu l'ombre du petit chapeau de Napoléon se dessiner sur les côtes de France. Déjà, peut-être, était-il à Paris au moment où on parlait ! Encore un peu, et il partait pour Vienne, et *le Vieux* venait reprendre son logement ordinaire à Schœnbrunn ! Si on eut fait, en ce moment, le moindre bruit à la porte de la salle du festin, on eût cru voir entrer *l'homme à la pâle figure !....*

Il se fit, à cette nouvelle, un grand silence de stupeur.

Digitized by Google

Non, jamais dans toute sa gloire, dans toute sa puissance, pas même le jour où il prit à l'Empereur François sa capitale et sa fille, l'Empereur Napoléon ne parut si grand ! Il s'échappait à peine de son exil, sans soldats, sans argent, sans couronne, un autre occupant *ce siége de bois recouvert de velours* qu'on appelle le trône, et, à peine se montrait-il dans un lointain de 400 lieues, que tous ces vainqueurs couronnés, à la tête d'un million de soldats, tremblaient et se serraient à la seule pensée de cet homme rendu à la liberté et à la guerre. Ce fut un *épouvantement* immense ! De toutes les bouches royales partit à la fois ce terrible cri : aux armes ! cri d'effroi autant que de vengeance.

Et il se fit d'abord un grand mouvement et puis un grand silence à Vienne. On ne dansait plus ; *les chants avaient cessé ;* pas un empereur, pas un roi, pas un duc plus ou moins régnant, pas le moindre principicule n'était resté ; on sentait bien qu'on aurait besoin de tout le monde, et ce n'était pas trop ! Vous n'auriez pas ramassé un margrave dans cette capitale éveillée en sursaut et si profondément troublée par l'ombre menaçante. Ces vainqueurs tremblants étaient partis. Ils avaient pour eux le nombre, le courage de la peur et cette force que fait l'union : ils eurent aussi la fortune.

Bientôt la fumée de la poudre se dissipa de nouveau. Le conquérant avait dit le dernier mot que Dieu lui eut donné à dire.

Les souverains alliés purent reprendre l'œuvre de pacification et le bal interrompu.

AIMÉ ROYET.

(*La suite prochainement*).

Digitized by Google

Littérature italienne.

M. ANGELO FRIGNANI.[1]

Il s'est rencontré, de nos jours, des hommes qui, ayant passé par les angoisseuses tortures de la prison, et par les appréhensions de la mort, ont eu ensuite de quoi nous émouvoir avec le simple récit de leurs souffrances et de ces heures si longues à s'en aller. Qu'il faut peu de chose ponr toucher le cœur et exciter un attendrissant intérêt, quand on se met vivement en scène et que l'on ne joue point avec les seules fantaisies de l'esprit! Ces hommes-là, une fois rentrés au port, se sont pris à jeter un mélancolique regard sur les flots

(1) *La mia Pazzia nel carceri* (ma Folie dans les prisons), 1 vol. in-12. L'auteur de ce livre, après avoir séjourné plusieurs années à Mâcon, vient de se fixer dans nos murs, où il donne des leçons de langue italienne. On comprend qu'un homme qui écrit si bien l'idiôme de son pays, doit être fort apte à l'enseigner.

Digitized by Google

dont ils furent battus, et, en nous disant leurs douleurs une à une, bien en détail, ils nous ont remué jusqu'au fond de l'ame et fait pleurer sur leurs plaintives pages. Regrets des jeunes années, image de la patrie absente, doux souvenir d'une mère attristée et d'une sœur en deuil, joies partagées avec des amis perdus, sombre pensée de l'avenir, fiévreuse agitation de la nuit et du jour, ennuis dévorants, saintes apparitions de bonheur, chastes et rayonnantes figures de femmes, fleurs épanouies au soleil d'été, suave aspect de la nature riante et parée: voilà ce qui tour-à-tour se montre dans leurs émouvantes peintures, dans leurs vives scènes comme dans leurs tableaux attristants. Sans autre horizon que les froides murailles d'un cachot, ils ont su voir mille objets, comme cet ingénieux écrivain qui, dans un voyage autour de sa chambre, a rencontré tant de choses inaperçues et demandé à chacune d'elles une si maligne philosophie.

Qui donc ne se souvient de Pellico et de son livre des *Prisons*? Les douleurs de la captivité n'avaient rien inspiré jusque-là de si original, ni de si profondément naturel, et je ne sache pas que, à part Boèce, qui entrevit l'effet que pouvait produire la peinture des souffrances d'un pauvre prisonnier, mais qui se renferma dans sa résignation stoïque, aucun homme ait compris ce qu'une pareille situation présente de riches trésors de poésie.

S'imaginera-t-on qu'il soit possible, après les *Prisons* de Pellico, de trouver encore dans un sujet semblable des sources d'émotion, et de remuer le cœur avec le récit d'un drame si borné et si simple? C'est là pourtant ce que fit, il y a quelques années, M. Frignani. Jeté dans un cachot et n'ayant devant lui qu'un avenir d'angoisses ou l'aspect de la mort, le noble jeune homme voulut y échapper en simulant la folie, et se mit résolument à jouer un rôle qu'il était malaisé de soutenir jusqu'au bout, par toutes les épreuves qui se pré-

Digitized by Google

senteraient, par toutes les contradictions qui pourraient s'élever autour de lui, par tout ce qu'il y aurait enfin de pénible dans cette étrange conception, qui fut couronnée d'un plein succès.

M. Frignani est de Ravenne, l'antique cité des Exarques, le municipe dont Sidoine raillait les marais et les grenouilles, quand un de ses amis de là-bas lui reprochait nos brouillards lyonnais, au Ve siècle déjà, ce qui doit nous consoler un peu, et nous montrer que les brouillards du Rhône attristèrent aussi nos ancêtres. On sait ce que souffrit en 1821 la Romagne, soupçonnée d'avoir vu avec joie les efforts insurrectionnels de Naples. Bien de jeunes hommes qui rêvaient l'indépendance de la patrie et qui avaient dans l'ame des idées vives et généreuses, furent enlacés comme en un réseau qui leur coûta la vie, ou qui les jeta sur la terre d'exil, pour y apprendre ce que disait si énergiquement l'ardent proscrit de Florence :

Tu proverai si come sa di sa le, etc.

« Tu verras combien le pain étranger sent le sel, et combien c'est chose amère que de monter et de descendre l'escalier d'autrui. »

M. Frignagni étudiait le droit à Bologne, quand il apprit les arrestations qui se faisaient dans sa ville natale ; il s'y rendit, et ne tarda pas à être incarcéré. Il avait alors vingt-trois ans. Les prisonniers étaient nombreux, et les mêmes soupçons pesaient sur eux. On les avait enfermés dans les cellules désertes du vieux cloître de Saint-Vital, élevé sur l'emplacement d'un amphithéâtre romain, et les malheureux captifs se rappelaient involontairement les victimes qui jadis avaient souffert en ces mêmes lieux des tortures atroces. Une fois là, Angelo Frignani eut à subir un interrogatoire qui ne roulait que sur quelques insignifiantes puérilités ; on lui fit un crime de ses liaisons avec le comte Édouard Fabri, auteur de quel-

Digitized by Google

ques tragédies, et condamné à vint-cinq ans de prison, puis de quelques bribes de lettres, et enfin d'un discours qu'il avait composé dans un cours d'éloquence, et qui ne pouvait que lui être funeste, quoique datant déjà de quelques années. Il ne s'agissait rien moins que d'une harangue de Rienzi tendant à soulever le peuple romain, et à le soustraire au pouvoir de la papauté, qui siégeait alors à Avignon. Le bon professeur d'éloquence de M. Frignani n'avait guère songé aux destinées de ce dangereux thème. L'interrogatoire achevé, Frignani fut reconduit en prison, et sa première pensée se reporta vers une mère laissée malade. « Monsieur le juge, dit-il à celui qui l'avait questionné, si je suis coupable ou non, ni vous ne pouvez, ni un autre ne peut le savoir quant à présent. Mais ce que vous savez aujourd'hui même bien certainement, c'est que ma mère est innocente. Je l'ai laissée malade, et de plus dans un état de faiblesse à ne pas pouvoir soutenir le chagrin que lui va causer ma prison. Si vous avez quelque pitié pour celle qui ne vous offensa jamais, je vous supplie d'accorder en grâce à ma mère que je puisse la consoler par lettres; si non, elle mourra infailliblement. Alors, à moi la douleur, à vous le remords d'avoir poussé dans la tombe le pied qui est encore dehors, et de l'avoir tuée. »—Le juge écoutait attentivement cette demande. Il réfléchit un peu et dit: « Nous y penserons. » Et, en effet, on y pensa, et il fut donné à M. Frignani d'écrire à sa pauvre mère.

On était au mois d'août, et dans son étroite cellule le prisonnier étouffait comme une fournaise. Tout lui manquait, et il n'avait pour reposer qu'une méchante paillasse. Aussi, dès le seuil de sa prison, il fait bon voir cette bonne et honnête figure du sergent Branca, noblement sensible aux privations du captif et lui glissant d'une main furtive un peu de tabac, puis venant s'enquérir s'il a la tête un peu déchargée, et lui disant: « Rafraîchissez-vous le palais, » en lui en donnant un

Digitized by Google

second, un troisième jusqu'à ce qu'il en eût abondamment. Comme contraste, on rencontre aussitôt de sombres et hideuses figures de gardiens, telle que celle de ce Finina, qui n'avait pour le prisonnier que des paroles d'insultantes railleries, telle que celle encore de Zampieri.

Depuis près de deux mois, Frignani était sans nouvelles de sa famille. Il écrivit donc, et au risque de voir ses lettres retenues aux oubliettes, il les écrivit *comme le cœur coulait*. Dans l'une d'elles, il racontait un songe plein de grâce:

« Il y a trois nuits, ma sœur Marie m'apparut. Qu'elle était belle! comme elle était simplement ornée! elle avait une robe qui descendait jusqu'aux pieds, et qui était blanche et légère, ceinte au milieu du corps. Sur la tête, une guirlande de roses, et une coiffure de vierge avec ses cheveux tout luisants d'or. Elle avait les pieds et les bras nus; son visage était si aimable et si angélique que c'était une beauté. Elle s'élevait en haut, et huit anges faisaient comme une couronne autour d'elle. Je la regardais avec cet amour et ce respect qu'inspirent les choses saintes. Et je demandai à quoi elle était réservée en paradis, puisque je la voyais honorée d'un si beau chœur d'anges? — Elle alors, avec un visage agréable et doux, qui avait en même temps quelque chose de respectable, me répondit qu'elle était des anges les plus choisis et les plus aimés qu'il y eût là-haut. Mais les anges que je voyais autour d'elle, c'étaient mes frères : Voilà Romulus, voilà Charles, voilà Diégo ! puis elle me nomma ainsi les autres un à un, les montrant du doigt. Puis elle ajouta : « Et « tu crois que tes frères t'abandonnent dans tes infortunes ! « Nous ne cessons d'implorer pour toi l'aide de notre Sei- « gneur, et, grâce à lui, nous venons t'annoncer que long- « temps encore tu seras prisonnier; à la fin, tu t'en iras li- « bre, et reconnu innocent en toutes choses. En attendant,

Digitized by Google

« souffre avec résignation, et espère que tu obtiendras grâce « devant lui. »

Voilà par quelles apparitions chastes et belles le prisonnier charmait les ennuis du cachot. Le corps était captif; l'ame prenait son vol au dehors sur les ailes de l'imagination, et se créait ainsi des régions fantastiques, où rayonnait la douce image d'une sœur adorée, les figures de frères bien aimés.

Les mystiques visions de Frignani et ses lettres remplies d'un sentiment fort exalté, l'avaient jeté sur le vrai chemin de la folie qu'il voulait feindre, pour échapper ainsi au jugement et à la mort. Aussitôt donc il se mit à fabriquer un autel, à s'agenouiller profondément, et à faire à haute voix une confession générale où se heurtaient les fautes les plus extraordinaires, en morale comme en politique. Il y avait à travers tout cela une excursion au milieu des délits les plus imaginaires et les plus biscornus. Puis ensuite, c'était le chœur des psaumes, à tue-têtes, et un raisonnement analogue.

Pendant qu'il préludait à cette pénible folie, Frignani vit mourir un pauvre jeune homme dont l'histoire est bien touchante, et montre ce qu'il y aurait d'utile, de nécessaire à ce que la religion se gardât soigneusement d'empiéter sur le domaine de la politique. L'infortuné Gaetano Rambelli, de qui un prêtre, un évêque sollicitaient l'aveu de ses fautes, avant le moment fatal, ne voulût entendre à rien, parcequ'il voyait ses bourreaux dans les collègues de ceux qui se pressaient autour de lui. Et pourtant, son ame nourissait une foi vive, qui avait alors besoin de consolations. Gaetano saisit avec ardeur le crucifix que portait le confesseur, et le couvrit de baisers jusque sur l'échafaud. C'est une douleureuse et tragique péripétie que la mort funeste de ce meunier Spadini, qui l'insultait à ses derniers moments.

Digitized by Google

Poursuivant ses folies simulées, M. Frignani prenait une fois des soldats pour des jésuites, missionnaires dans la Chine, et mêlait le passé au présent, puis racontait à sa manière les miracles du conquérant François Xavier. Les pauvres soldats restaient tout ébahis de tant d'étrangetés. Une autre fois, quand on le changeait de prison, il ne voulait pas partir sans l'ange Raphael son cher maréchal-des-logis, Raphael Branca, et c'était là véritablement son ange tutélaire.

En d'autres circonstances, Frignani faisait un infernal tapage, et son aliénation lui en donnait déjà le droit. Il brisait tout autour de lui, les vases de terre, comme ceux de porcelaine, car s'il eût distingué entre les deux genres, il se fût quelque peu trahi. Quand il fut permis, ou ordonné aux soldats gardiens de causer avec le prisonnier, dans des vues probablement qu'il soupçonnait assez, il évoquait aussitôt une mornachie fantastique, découpait sur la carte de ses états un comté à celui-ci, un duché à celui-là, distribuait les décorations à un autre, et faisait magnifiquement les honneurs de la royauté. Puis, arrivait une passion folle, ardente pour la sœur d'un sien compatriote, sans que ces divers expédients lui fissent oublier cet incomparable docteur Tommassini et son troisième élément. Le bon docteur est une des plus amusantes physionomies de ce livre.

Si le grand inquisiteur monsignor Invernizzi venait interroger le prisonnier, c'étaient des frais inutiles de subtilité et de rouerie cauteleuse; Frignani savait railler ses gens avec ces assommants sarcasmes qu'inspire la folie, et ordonnait aux soldats de prendre monseigneur sous leur vigilance la plus spéciale. Le prélat Invernizzi fut des premiers à confesser qu'il y avait aliénation bien conditionnée.

Un jour, Frignani fut visité par son frère. Mais comment le rassurer, bien qu'il le voulût? Il prit donc à part tous ceux qui étaient là, et leur fit signe qu'il avait quelque secret à

Digitized by Google

leur dire à l'oreille. La ronde est aussitôt commencée ; à celui-là une niaiserie, à cet autre une fadaise, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à l'oreille fraternelle. *Je simule*, dit-il alors, *mais silence* ! « Fingo, ma zitti. »

Lorsque Frignani fut transféré de sa prison à l'hôpital des fous, à Faenza, nouvelle comédie aussi amusante que plusieurs des premières. Il faisait marcher les soldats comme au son du tambour, et, parvenu à l'infirmerie, notre évêque improvisé donnait gracieusement sa bénédiction à tous les malades ; puis, arrivé devant un autel, il s'agenouillait et entonnait le *Benedictus Dominus Deus Israel.* Le forçait-on de se relever? il trouvait une réponse dans les Écritures et disait : *Seigneur, je souffre violence, répondez pour moi.*

C'est dans l'hôpital de Faenza qu'il advint à Frignani diverses aventures qui sont racontées avec beaucoup de charme et de touchante simplicité. Il en est une, entre autres, qui rappelle la Zanze de Pellico, cette mélancolique Zanze dont Silvio recevait de si bon café. Quelques rieuses jeunes filles, — et il savait l'histoire de deux d'entre elles, — vinrent quelques jours folâtrer dans la cour sous sa fenêtre. Frignani feignait de ne pas les apercevoir, et faisait des tours d'escamoteur.

« Les jeunes filles s'étant amusées de cela un certain temps, dit M. Frignani, s'approchèrent davantage encore de la fenêtre, et me dirent : Qui vous a appris à escamoter? Les regardant avec un gracieux sourire, je répondis : celui dont le savoir est de tous le plus grand, m'enseigna les arts et les sciences qui sont, qui furent et qui seront; mais je n'en exerce que deux ici-bas, celle que vous voyez et l'astrologie.

« Comment, vous savez dire la bonne aventure?

« Mieux que tous ceux qui sont, qui furent et qui seront.

« Voulons-nous nous la faire dire? se demandèrent-elles l'une à l'autre.

Digitized by Google

« O brunette aux beaux yeux noirs, repris-je, viens ici ; donne-moi la main, et je te dirai bientôt ton passé, ton présent, ton avenir.

« Elle me la tendit, et je l'examinai un instant ; je lui débitai ensuite, mot pour mot, tout ce que Jean-André (le gardien, m'avait appris sur son compte.

« Jamais je ne vis un plus grand étonnement que le leur, et quand elles entendirent que j'en disais autant à un autre d'entre elles, la peur les prit, et elles s'écrièrent : Bien certainement, c'est le diable qui parle par sa bouche.

« Que vous êtes simples, mes enfants, repris-je ; pourquoi ne pas croire plutôt que c'est Dieu qui parle en moi, puisque ma science m'a été transmise par le grand Tommassini ? »

Vient ensuite une nièce de l'infirmière, et M. Frignani lui fait aussi une prédiction de lui à elle, prédiction qui alluma dans le cœur de l'imprudente enfant un amour que Frignani était bien loin de vouloir éveiller. Toutes ces petites anecdotes sont un des plus gracieux endroits de la *Mia Pazzia*. Il ne faut pas oublier cette histoire d'une folle, Charmant récit que nous donnerons en entier.

Parmi les folles qui, à certaines heures du jour, sortaient de leurs chambres pour prendre l'air dans le préau, il y en avait une appelée L...., et qui, bien qu'arrivée à l'âge de trente ans, était encore assez fraiche, avenante de sa personne, et jolie de visage. A son vêtement à l'antique, à ses cheveux arrangés comme ceux des vieilles femmes, à son scapulaire qu'elle portoit appendu au cou, à sa fréquente habitude de se mettre à genoux en demandant pardon à Dieu, à la manière brusque dont elle tournait le dos quand elle voyait un homme, quel qu'il fût, et à ses cris : « Je ne veux que mon mari, je ne veux que mon mari, » je conjecturai qu'elle était devenue folle par scrupules, et qu'elle croyait que son repentir ne serait pas suffisant pour lui obtenir le pardon de ses péchés.

Digitized by Google

En outre, j'avais observé que, toutes les fois qu'elle entrait dans ses plus grands accès de fureur, elle parlait français, et répétait cette plainte : « Hélas ! c'est vous qui êtes la perte de mon ame ; c'est vous qui avez abusé de ma faiblesse ! »

M'imaginant donc que j'avais découvert la cause de son mal, cause morale plus que tout autre, je résolus de secourir, avec tous les moyens moraux que je pourrais employer à sa guérison, cette femme infortunée.

Le plus difficile à obtenir, ce fut qu'elle s'arrêtât sous ma fenêtre pour m'écouter. Chaque fois, quand je l'appelais, ou bien même quand je ne l'avais pas appelée, chaque fois que ses yeux venaient à se rencontrer avec les miens, elle me tournait subitement le dos, et redisait ses paroles accoutumées : « Je ne veux que mon mari. »

Après que je l'eus vainement appelée pendant plusieurs jours, il me vint en pensée de lui parler ainsi : « Pécheresse L...., au « nom de Dieu, arrête-toi. Je suis un ange envoyé du ciel, et venu « ici sous la forme d'un homme pour t'annoncer la parole du Sei- « gneur. »

L...., tout en rebroussant chemin aussitôt, s'arrêta cependant à quelques pas de la fenêtre. Et je continuai : « Tes criminels rap- « ports avec les français ont offensé le Seigneur, qui voulait te « condamner aux flammes éternelle ; mais les prières de la très « sainte Vierge, pour laquelle tu as de la dévotion, ces prières t'ont « fait obtenir de lui ces maux que, depuis plusieurs années, tu vas « supportant ici bas et les ont obtenus, afin que tu te rappelasses « que tu es une grande pécheresse, et que tu entrasses dans la voie « du salut. Puisque tu es maintenant dans cette voie, et que, en « expiation de tes fautes, tu endures les maux que Dieu t'a envoyés, « je te pardonne dit le Seigneur, et tu seras mienne. »

L...., en entendant ces paroles, se mit à genoux, puis abaissant humblement la tête jusques à terre, elle remerciait le Seigneur avec des sanglots et des larmes. Elle se releva, fit le signe de la croix, et moi qui la regardais avec émotion, je dis : « L...., je te « pardonne au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. »

Alors, elle se tourna vers moi, les yeux fermés cependant, et, m'ayant fait une très-profonde révérence, s'en alla tranquillisée.

Digitized by Google

Joyeux d'un tel succès, la première chose que je me proposai ce fut de vaincre la répugnance qu'elle éprouvait à regarder un homme en face. J'en triomphai en moins de deux jours, je l'amenai même à me parler, car elle pensait que j'étais un ange. Et j'allai lui disant : « Chère sœur, si Dieu t'accorde sa grâce, tu pourras dorénavant « regarder en face un homme quel qu'il soit, et, quand tu viendras « à en rencontrer un, t'entretenir avec lui, sans crainte de pécher. « Ma grâce, dit le Seigneur, purifie l'ame, défend des tentations, et « met en fuite l'ennemi. Toi donc, regarde, et bien plus aime les « hommes comme des frères ; le Seigneur ne te demande pas moins « que cela en retour du pardon de tes péchés ; mais sois docile et « obéissante. »

C'est chose incroyable à dire quel baume ces paroles jettèrent dans son ame. Un jour, étant occupé à écrire, j'entendis L.... qui me criait : « Mon ange, mets-toi à la fenêtre je désire te voir. »

Je me montre aussitôt et lui dis : « Que Dieu te sauve, L...., le Seigneur est avec toi. Assieds-toi là sur l'herbe, et réponds à ce que je te demanderai. « Quel âge as-tu »

Elle s'assit. « Trente ans, » me fit-elle.

Jeune encore, pourquoi te mets-tu les cheveux et les vêtements comme une vieille décrépite?

Pour déplaire aux hommes.

Comment donc, n'es-tu pas mariée?

Mais si !

Donc tu agis contre la parole du Seigneur qui dit : « L'épouse se doit orner, pour plaire à l'époux. »

L.... resta confuse. Après un court silence : « Lève-toi, lui « criai-je, approche-toi de moi et regarde dans ce miroir ton vi- » sage de guenon. »

Quand elle eut vu le miroir, elle s'enfuit épouvantée, et s'écria : « C'est le démon. »

Je descendis de la fenêtre, et, avec un petit couteau que j'avais, j'ôtai du plomb au miroir, de façon qu'il y apparut une croix. Ensuite, je rappelai L...., et lui dis : « Malheureuse femme, c'est « ainsi que tu te méfies de l'ange de Dieu? Maintenant, sa main

Digitized by Google

« te semble-t-elle faite pour les démons? approche toi sans crainte ;
« voici que je te présente la croix. »

L...., obéit, mais toute tremblante et pleine de méfiance. A peine se fut-elle mirée, qu'elle laissa tomber ses bras et s'écria : « O « ciel, comme je suis devenue laide ! je semble un cadavre. »

« Courage, L...., le Dieu qui te pardonne tes péchés et qui te donne la force de repousser les tentations, rendra la santé à ton corps et te délivrera de ta prison, pourvu que tu sois docile à mes conseils. »

L.... me devint ainsi peu à peu tellement soumise qu'avec un seul regard je la faisais pleurer. Je partageais mon dîner avec elle et nous mangions, elle assise sur l'herbe, moi appuyé sur la fenêtre.

La soumission ne tarda point à se convertir en amour. Je m'en aperçus, je cherchai à l'enflammer plus encore, espérant, comme cela arriva, que cette nouvelle passion la guérirait tout-à-fait.

Un jour que des draps lessivés étaient étendus sur des cordes allant d'un côté à l'autre du préau, en sorte que personne ne pouvait passer, et que de l'infirmerie il était impossible d'apercevoir ma fenêtre, je dis à L.... : « Vas au fond du préau, et tu trouveras « une échelle de bois; apporte-la ici, et monte ça haut, puis nous « mangerons plus près l'un de l'autre, toi en dehors, moi en dedans « de la grille. »

L.... apporta l'échelle; et monta en haut. Après que nous eûmes mangé et bu quelque peu, je la caressai et lui dis : « L...., donne-« moi un baiser. »

Elle m'en donna un et me dit : « O ciel ! je me sens défaillir ! »

Il paraît que tu m'aimes, L.... ?

Beaucoup, mais mon amour est un amour de sœur.

« Ainsi le pensé-je, ma chère, et s'il en était autrement, je te mépriserais. »

Et tu aurais bien raison. Dis-moi, pourquoi t'appelais-tu Ange de Dieu? Pour me guérir, était-il nécessaire de me tromper?

L'effet te répond pour moi. Néanmoins, tu n'as pas été trompée de ma part, car les vérités que je t'ai dites, étant des choses très saintes, viennent de Dieu qui est la source de vérité, En outre, je m'appelle Ange *(Angelo)*, et, bien que je sois homme

Digitized by Google

et homme pécheur, toujours est-il à croire qu'il a été dans les arrangements de la Providence que mon entrée en ce lieu servit à te rendre la santé. C'est donc pour ces motifs, mais pardessus tout pour aider ton esprit malade, que je me suis déclaré messager céleste. Maintenant, bon courage, car je te vois presque guérie, et sois assurée que dans peu de jours tu iras voir et tes chers enfants et ton époux.

Oh ! comme ton langage me calme, disait L..... attendrie jusques aux larmes ! Puis elle continua : Dis-moi, pourquoi donc te trouves-tu là parmi nous autres fous ?

C'est par la volonté du Seigneur, en punition de mes péchés. Mais il est temps que tu descendes, L...., et que tu portes l'échelle à sa place, car si les infirmiers te surprenaient ici, ils te croiraient encore plus folle que jamais, et tu prolongerais ainsi ta prison, je ne sais combien de temps.

Tu dis vrai.

Puis, quand nous nous eûmes donné encore un baiser, L.... descendit et emporta l'échelle.

Quatre jours après, et un mois peut-être depuis que je lui avais parlé pour la première fois, le médecin la fit sortir de l'hôpital, comme guérie.

Je prenais tant de plaisir à la guérison de la pauvre malheureuse que j'en fis remarquer le progrès à un certain Mazrini, qui avait été mon condisciple en philosophie, et qui, s'étant rendu à Faenza pour réclamer un héritage, venait souvent me voir.

Dix jours après que la pauvre femme fut sortie de l'hôpital, elle me rendit une visite au guichet de mon cabanon, et m'offrit un beau cordon de soie pour attacher ma montre, elle l'avait travaillé de sa propre main, et me dit : « C'est peu en retour du bienfait que « je vous dois, mais si peu que ce soit encore, et je ne peux rien « faire de plus agréez-le, je vous prie et conservez-le en mémoire, « de moi. »

Il y a encore une série de belles pages sur un jeune curé devenu fou par scrupules religieux, et guéri par l'adresse de M. Frignani.

Digitized by Google

Nous aurions beaucoup de scènes à rappeler encore, les unes, douces ou tristes; les autres comiques et malicieuses, comme celle de Foglietta, ce directeur de l'hôpital, méchant homme que Frignani écrasait de plaisants sarcasmes; ou bien comme ce magister, qui se fait passer pour un grand personnage, dirigeant l'université de Corse, et jouant un rôle dans ce monde. La drôle de créature que ce pauvre imbécile! Nous aurions à suivre M. Frignani dans sa délivrance, dans son voyage à travers l'Italie, dans son arrivée en France, puis dans son séjour à Marseille et à Aix. Il faut renvoyer au livre lui-même; c'est une lecture pleine d'intérêt. La *Mia Pazzia*, qui n'a pas eu la vogue subite qu'elle mérite si bien, nous paraît digne d'aller à côté des *Prisons* de Pellico. Si un livre perd toujours à venir après un autre; si les *Paroles* même d'un *Croyant* n'avaient pas toute leur fleur d'originalité pour qui se rappelait les *Pélerins Polonais* du poète Mickiewicz, on pourrait objecter aussi que la *Mia Pazzia* de M. Frignani a eu le tort d'arriver un peu tard. Nous ne pensons pas que le livre de Pellico doive nuire à celui-ci, car c'est une toute autre série d'idées et de sensations. M. Frignani fait passer le lecteur par des voies neuves et inconnues.

On ne trouvera point ici la pieuse résignation de Pellico; l'auteur de la *Mia Pazzia* est d'une humeur plus bouillante, et ne prend pas son mal avec tant de stoïcisme. Il n'épargne pas ceux qui l'incarcérèrent, et dit au pape d'assez dures vérités. M. Frignani, du reste, montre partout une ame religieuse et sagement libérale; il a raison, selon nous, de vouloir que l'Evangile ne soit plus mêlé aux tracasseries politiques de ce bas monde. La foi y gagnerait, et les rois aussi.

La *Mia Pazzia* est écrite en un italien pur et beau; ce livre n'est point façonné à ces habitudes de style français, comme l'est assez souvent celui de Pellico, et les Italiens en aiment d'autant Frignani. Ils pensent toutefois que l'auteur aurait

Digitized by Google

pu ne pas affecter certains archaïsmes, ou plutôt certaines expressions populaires, et ne pas donner aux imparfaits en *ava*, la terminaison *avo*, qui est peu répandue en Italie.

F.-Z. COLLOMBET.

Digitized by Google

Etudes d'économie politique.

VI.

LA

RÉFORME POSTALE

EN FRANCE.

De toutes parts on réclame la réforme postale. Les chambres de commerce, les conseils d'arrondissement, les conseils généraux, se sont unanimement prononcés en faveur de cette grande mesure dont la valeur et l'utilité sont maintenant généralement appréciées. Forcé par ces manifestations, d'autant plus imposantes qu'elles ont été plusieurs fois réitérées, le gouvernement avait présenté, l'année dernière, un projet de loi dont l'adoption aurait introduit quelques améliorations dans le système actuel. Par l'effet de circonstances qu'il est inutile de rappeler ici, la chambre ajourna sa décision à la session suivante. Pour atténuer cette fâcheuse temporisation, une disposition légale, incidemment votée sous forme d'amendement pendant la discussion sur le budget de 1847, prononça la suppression du décime perçu à titre de surtaxe sur toute lettre destinée à une commune rurale, et réduisit à 2 % le droit de 5 % jusqu'à ce moment exigé pour les envois d'argent par la poste.

Cet insignifiant résultat est resté au dessous des propositions,

Digitized by Google

bien timides cependant, du projet de loi présenté par le gouvernement. Tout bien considéré, il ne faut peut-être pas regretter trop vivement ce qui s'est passé l'année dernière. Si les propositions du gouvernement avaient été adoptées, elles auraient donné aux réclamations élevées en faveur de la réforme postale une satisfaction très incomplète qui pourtant, comme on l'annonçait déjà, aurait suffi pour ajourner à un lointain avenir toute nouvelle amélioration. Il faut donc s'applaudir plutôt que se plaindre de ce qui a été fait. L'opinion publique a progressé, pendant ces derniers temps, sur cette question importante. Il y a lieu d'espérer que, pendant la session actuelle, le pays obtiendra enfin une réforme postale, aussi large, aussi libérale que l'exigent les graves intérêts qui s'y rattachent.

Toutefois, il ne faut pas s'attendre à un facile triomphe. Quelle que soit l'évidence du besoin et des avantages de cette grande mesure, son adoption rencontrera des obstacles. Les uns, retenus par la crainte de diminuer une recette publique, nieront l'opportunité d'exécution. Les autres, admettant le principe et l'opportunité, contesteront sur l'étendue et sur les moyens de l'application. Il y aura donc à combattre ceux qui ne voudront rien, et ceux qui voudront trop peu.

Ce n'est pas à la tribune seulement que le débat doit avoir lieu pour assurer le succès; la presse doit fournir aussi son concours. Des études préliminaires pourront ainsi précéder utilement la discussion. Des renseignements plus nombreux, une argumentation plus complète rendront la bonne solution plus certaine et plus facile. Nous avons voulu coopérer à cette œuvre préalable en lui offrant le tribut de notre travail.

I.

Les érudits font remonter aux temps les plus anciens l'origine de l'institution des postes. Selon eux, on trouverait dans les historiens la preuve que, près de six cents ans avant l'ère chrétienne,

Digitized by Google

Cyrus avait établi, sur tous les points de son vaste empire, des relais de chevaux, au moyen desquels ses ordres étaient rapidement transmis par des courriers. Suivant ensuite la longue série des faits historiques, ils montrent cette institution successivement continuée ou remise en vigueur par Auguste, par Charlemagne, par l'Université de Paris, et enfin par Louis XI, qui, le premier, mit la dépense causée par le service des postes à la charge du trésor public.

Il n'entre pas dans le sujet qui nous occupe de rechercher le plus ou moins d'exactitude de ces indications, qui offrent plutôt un intérêt scientifique qu'une réelle utilité. Il suffit de constater ici que l'institution des postes a dû son origine aux intérêts politiques des princes, dont le service fut d'abord, et pendant longtemps, son unique mission.

Hérodote attribue à ce motif l'innovation de Cyrus. L'extrait suivant de l'édit de Louis XI, daté de 1464 et relatif à l'établissement de ses postes royales, ne laisse aucun doute sur la pensée et l'intention qu'avait ce souverain en organisant ce service important. *Le roy*, dit cet intéressant document, *fonde l'establissement des coureurs de France parcequ'il est moult nécessaire de sçavoir diligemment des nouvelles de tous cotez, et y faire, quand bon luy semblera, sçavoir des siennes.....* L'institution des postes, depuis son origine jusqu'à Louis XI, inclusivement, fut donc plutôt le germe que le début du service de transport des lettres. Les *coureurs de France* constituaient, en réalité seulement des relais destinés à transporter les courriers voyageant, à des intervalles de temps inégaux et rares, pour le service de l'état. Par condescendance, l'édit autorisait les *maistres coureurs* à fournir des chevaux à des personnes voyageant pour autre motif que le service de l'état, pourvu toutefois que ces personnes fussent munies d'un *mandement* ou *passeport de sa Majesté*. Toute infraction à cette recommandation expresse, était punie de la peine de mort, *car*, disait l'édit, *le dit seigneur veut et entend que la commodité dudit establissement ne soit pour autres que pour son service, considéré les inconvénients qui peuvent survenir à ses affaires, si les dits chevaux servent à toutes personnes indifféremment sans son sçeu.....*

L'institution des *maistres coureurs* resta à la charge du trésor

Digitized by Google

public jusqu'au règne de Henry IV. A cette époque, Sully exonéra l'état de cette dépense. Le service des relais de poste fut alors mis en ferme et produisit un revenu.

Ce fut seulement sous le règne de Louis XIII que le service du transport général des lettres fut, pour la première fois, régularisé et mis à la disposition continue du public. Des courriers ordinaires, partant et arrivant à jours fixes, furent établis sur les principales routes; le port des lettres fut fixé par un tarif légal. Dès ce moment, le service des postes produisit à l'État des recettes dont l'importance eut un développement toujours croissant.

Cet exemple donné par la France eut bientôt des imitateurs. Les autres gouvernements de l'Europe comprirent les avantages d'un système qui avait le mérite de satisfaire aux intérêts publics et celui, bien plus important peut-être à leurs yeux, de leur fournir une riche subvention.

L'Espagne, l'Allemagne, quelques états d'Italie, les Pays-Bas, l'Angleterre adoptèrent, à peu près en même temps, un service de postes semblable à celui établi en France. Le Danemark, la Suède et la Russie commencèrent à avoir des postes régulièrement organisées seulement dans les premières années du XVIIIe siècle.

La France et l'Angleterre furent presque toujours les premières à introduire des perfectionnements dans le service du transport des lettres. C'est donc sur ce qui s'est passé dans ces deux contrées, que doit se porter surtout l'attention de ceux qui veulent étudier les graves questions qui se rattachent à ce service important.

De Louis XIII à nos jours, l'histoire de l'administration des postes, en France, enrégistre peu de faits importants. Le seul point remarquable qu'elle présente, c'est que son service se généralise et s'améliore, en même temps que ses revenus vont toujours en augmentant.

Jusques en 1792, le transport des dépêches s'était fait à cheval ou par des voitures non suspendues. Le service était lent; les départs, même ceux de ou pour Paris, n'étaient pas quotidiens. De cette époque à 1814 quelques progrès furent réalisés; mais les plus importants ont été effectués pendant les années postérieures à 1814. Maintenant les départs sont quotidiens et les transports sont

Digitized by Google

faits avec une remarquable vitesse. Le tableau suivant indique le nombre des heures employées successivement en 1814, 1829 et 1844 par les malles poste françaises pour divers trajets principaux.

DE PARIS à	DISTANCES (en kilomèt.)	NOMBRE D'HEURES EN			DIFFÉRENCES ENTRE 1814 ET 1844.
		1814	1829	1844	
		h.	h.	h.	h.
Besançon . .	399	60	41	28	32
Bordeaux . .	566	86	48	36	50
Brest	594	87	62	42	45
Cherbourg. .	341	49	37	24	25
Calais. . . .	270	38	27	18	20
Forback. . .	378	57	46	27	30
Havre. . . .	213	38	24	14	24
Genève . . .	508	90	60	36	54
Lille	237	34	21	16	18
Lyon	461	68	47	33	25
Marseille . .	780	117	91	62	55
Nantes. . . .	392	49	37	26	23
Sédan. . . .	255	29	22	19	10
Strasbourg. .	453	70	46	35	35
Toulouse. . .	679	110	72	50	60
Valenciennes	208	28	22	13	15

Ce tableau fait connaître les importantes améliorations introduites, pendant ces trente dernières années, dans la rapidité du transport des lettres. Pendant cette même période de temps, et surtout depuis 1830, l'administration des postes a doté le pays d'autres perfectionnements non moins avantageux. Toutes les branches de l'administration ont reçu des modifications utiles; les malles poste ont été construites sur de meilleurs modèles ; les lettres sont transportées au moins tous les deux jours dans les communes qui n'ont pas de bureau de poste ; enfin, l'administration a établi les paquebots-poste du Levant et ceux d'Alger, de la Corse et de la Manche, institutions nouvelles, remarquables par les éminents services qu'elles rendent au pays.

Pour effectuer ces progrès, l'administration des postes a dû nécessairement augmenter ses dépenses; mais les progrès ont augmenté les recettes annuelles, en excitant l'activité des correspon-

Digitized by Google

dances désormais mieux servies. L'administration des postes a ainsi trouvé, dans ses revenus, les moyens de pourvoir à ses charges nouvelles sans demander de subvention au trésor public.

Il y a d'utiles enseignements à retirer de l'étude du développement successif des produits du transport des lettres. Cette étude est, d'ailleurs, nécessaire pour le travail qui nous occupe ; elle complète l'appréciation de la situation actuelle de cette grande institution.

Voici d'abord quelques indications sur l'accroissement progressif de ces produits.

ANNÉES.	PRODUIT NET.
1672	1,200,000 livres.
1683	1,800,000
1713	3,100,000
1735	3,946,000
1750	4,801,000
1770	8,790,000
1777	10,400,000
1788	12,000,000
1791	11,608,000 francs.
1829	14,288,000
1838	19,560,000
1846	19,381,000

Les chiffres inscrits dans ce tableau doivent être l'objet d'une remarque importante. De 1672 à 1788 les revenus recueillis par l'administration des postes furent le résultat de baux par lesquels les produits de ce service étaient affermés, pour un certain intervalle de temps, moyennant une redevance annuelle fixe. A partir de 1791, cette exploitation fut directement administrée par l'état.

Pour apprécier plus exactement la marche progressive du produit de l'administration des postes, il faudrait connaître le produit brut successivement obtenu, chaque année, par cette administration. Ce renseignement n'a pu être recueilli pendant la durée du système de mise à ferme. Le tableau suivant donne le produit brut annuel de chacune des années 1791, 1829, 1838 et 1845, pendant les quelles

Digitized by Google

l'État a lui-même exploité. Il présente en même temps la dépense et rappelle le produit net afférent à chacune de ces années.

ANNÉES.	RECETTE BRUTE.	DÉPENSE.	PRODUIT NET.
	f.	f.	f.
1791	16.277,000	4,009,000	11,668,000
1829	30,754,000	16,471,000	14,283,000
1838	42,070,000	22,510,000	19,560,000
1846	50,382,000	31,000,000	19,381,000

Si l'on compare entre eux, soit les produits *bruts* constatés par ce tableau, soit les produits *nets* constatés par le tableau précédent, on trouve que l'accroissement a progressé avec une singulière régularité proportionnelle. De 1672 à 1735, période de 63 années, le produit a triplé; de 1735 à 1791, période de 56 ans, le produit a triplé encore; de 1791 à 1845, période de 54 années, le produit a éprouvé un semblable triplement.

Cette égalité de progression, qui se continue pendant trois séries comprenant ensemble plus d'un siècle et demi, inspire un certain étonnement. Il semble, en effet, que plus on se rapproche de notre époque, plus la multiplication du nombre des lettres a dû s'augmenter en des proportions géométriques, soit par l'effet de l'accroissement de la population, soit par l'effet du perfectionnement et de la propagation de l'instruction publique, soit enfin par l'effet du développement des industries et du commerce. Il semble, d'ailleurs, que les améliorations si remarquables dont les voies de circulation et l'administration des postes ont été dotées, ont dû exciter d'une manière extraordinaire l'accroissement du nombre des lettres. Cependant cet accroissement s'est multiplié seulement en proportion arithmétique, comme pendant les époques plus anciennes. On a tout d'abord de la peine à se rendre compte des causes de cette singularité; mais si l'on examine les tarifs successivement appliqués au transport des lettres, on est amené à reconnaître que les taxes imposées par ces tarifs ont pu, et même ont dû produire le résultat qui semblait invrais-

Digitized by Google

semblable. Quelque minime que paraisse au premier aspect l'impôt indirect perçu pour le port d'une lettre, sa quotité plus ou moins élevée exerce pourtant une influence prononcée sur le produit général. Les tableaux suivants, qui présentent les tarifs appliqués en France, à diverses époques, pour le transport des lettres, permettront d'apprécier l'influence que les taxes successives ont pu exercer sur les produits auxquelles elles correspondaient.

Pour faciliter l'appréciation à laquelle ces tableaux doivent servir, ils contiennent, en regard de chaque époque, le prix moyen de l'hectolitre de blé.

TARIF DE 1673.

DISTANCES.	LETTRES			PRIX MOYEN DE L'HECTOLITRE DE BLÉ.	
	SIMPLES.	DOUBLES.	DE PLUS D'UNE ONCE.	PÉRIODE.	PRIX.
	f. c.	f. c.	f. c.		f. c.
Moins de 25 lieues.	» 10	» 15	» 20	1660	
25 à 60 —	» 15	» 20	» 25	à	17 50
60 à 80 —	» 20	» 25	» 40		
Plus de 80 —	» 25	» 50	» 50	1680	

TARIF DE 1799.

DISTANCES.	LETTRES		PRIX MOYEN DE L'HECTOLITRE BLÉ.	
	SIMPLES.	PLUS LOURDES, *en sus* du port simple.	PÉRIODE.	PRIX.
K.tres				
Moins de 100	» , 50	7 à 10 gram., 0, 10 c.		
De 100 à 200	» 30	10 à 15 grammes, demi-port, et *ainsi de suite* de 5 à 5 grammes jusqu'à 100 grammes.	1797	
200 à 300	» 40			
300 à 400	» 50		à	f. c. 20 24
400 à 500	» 60			
500 à 600	» 70			
600 à 800	» 80	De 100 gram. à 200 gr. demi-port simple en sus des taxes précédentes.	1801	
800 à 1000	» 90			
Plus de 1000	1 , 00			

Digitized by Google

TARIF DE 1827
(actuellement en vigueur).

DISTANCES.	LETTRES SIMPLES.	LETTRES PLUS LOURDES, *en sus* du port simple.	PRIX MOYEN DE L'HECTOLITRE BLÉ. PÉRIODE.	PRIX.
K.tres	f. c.			
Moins de 40	» 20	7 grammes et demi à 10 grammes, demi-port.		
De 40 à 80	» 30			
80 à 150	» 40	10 à 15 grammes, double port.	1825	
150 à 220	» 50			
220 à 300	» 60	15 à 20 grammes, deux ports et demi.	à	f. c. 18 31
300 à 400	» 70			
400 à 500	» 80			
500 à 600	» 90	Au dessus de 20 gr., demi-port par 5 gr. en outre des taxes ci-dessus spécifiées.	1836	
600 à 750	1, 00			
750 à 900	1, 10			
Plus de 900	1, 20			

Le tableau suivant présente le résumé des trois tableaux qui précèdent. Pour en faciliter l'étude, les distances y ont été inscrites en concordance avec celles désignées dans les trois tarifs précédents, de manière à offrir des points exacts de comparaison.

RÉSUMÉ COMPARATIF DES TABLEAUX PRÉCÉDENTS.

TARIFS DE	LETTRE SIMPLE. DISTANCES DE (KILOMÈTRES).						LETTRE PESANT 30 GRAMMES. (SOIT UN ONCE, ANCIEN POIDS). DISTANCES DE (KILOMÈTRES).						PRIX DE L'HECT. BLÉ.
	40	100	200	500	1,000	Plus de 1,000	40	100	200	500	1,000	Plus de 1,000	
	f.	f.	f.	f.	f.	f.	f.	f.	f.	f.	f.	f.	f.
1673	0,10	0,10	0,15	0,25	0,25	0,25	0,15	0,15	0,20	0,30	0,30	0,30	17,36
1799	0,20	0,20	0,30	0,60	0,90	1, »	0,70	0,70	1, »	1,90	2,80	3,10	20,24
1827	0,20	0,20	0,50	0,80	1,20	1,20	0,70	1,40	1,80	2,80	4,20	4,20	18,31

Digitized by Google

L'examen de ce tableau et des documents qui le précèdent, donne lieu à de graves observations. On est frappé d'abord de l'énorme différence existant entre les tarifs de 1673 et ceux de 1799 et de 1827. On remarque aussi la différence encore importante qui distingue le tarif de 1799 de celui de 1827. Si l'on subit l'influence de cette prévention, généralement répandue, que l'argent a diminué progressivement de valeur pendant ces trois derniers siècles, on est tenté de croire que le tarif de 1673, et même celui de 1799, représentent, en réalité, des taxes comparativement plus élevées que le chiffre auquel ces taxes sont fixées dans chacun d'eux; l'indication du prix du blé, à l'époque contemporaine de chaque tarif, donne la preuve qu'une telle opinion serait mal fondée. Cette indication démontre que de 1672 à 1827, le prix moyen du blé n'a pas éprouvé d'augmentation bien sensible. On doit conclure de là, que les taxes imposées par chaque tarif se rapportent, comme valeur réelle comparative, à un étalon à peu près uniforme. Les différences existant entre les tarifs qui nous occupent ont donc en réalité une valeur égale à celles qu'indiquent les chiffres afférents à chacun d'eux. Le port d'une lettre qui coûtait, selon le poids, la parité de », 25 c. ou de », 30 c. en 1673, coûte donc la parité de 1,20 ou de 4,20 en 1846. La taxe imposée de nos jours, pour le transport des lettres, est donc infiniment plus considérable que celle exigée en 1673.

Tout le monde connaît ce principe, tant de fois démontré par les faits, en vertu duquel plus une taxe est élevée moins elle produit. Ce principe a certainement agi sur le produit du transport des lettres comme il agit partout. C'est à son influence compressive qu'on doit attribuer le peu d'accroissement des recettes recueillies par l'administration des postes, malgré les énergiques éléments d'augmentation que tant de causes ont fait naître, surtout pendant ces quarante dernières années.

Si le nuisible effet du tarif élevé, maintenant appliqué en France par l'administration des postes, portait préjudice seulement au trésor public, il faudrait le regretter sans doute, mais ce serait là un dommage temporaire, dont les conséquences ne seraient pas fort graves. Malheureusement, l'exagération démesurée de ce tarif réagit

Digitized by Google

de la manière la plus fâcheuse sur la prospérité industrielle et sur le développement moral du pays.

Les industries, le commerce ont un puissant intérêt à recevoir des avis fréquents de tout ce qui se passe sur les divers marchés. Il arrive souvent que telle marchandise est à vil prix dans un lieu, tandis qu'elle est rare et chère dans un autre. Le producteur et le consommateur ont égal avantage à connaître ces variations inévitables; car toutes les fois que l'affluence des produits concorde en de convenables proportions avec la demande dont ils sont l'objet, les prix se règlent naturellement de manière à laisser bénéfice au producteur, sans que la bourse du consommateur soit mise à trop grande contribution. C'est par l'effet d'une correspondance active et multipliée, que ces résultats avantageux peuvent être obtenus. Sous l'empire des taxes actuelles, une telle correspondance est très coûteuse. Le négociant comprend bien qu'il pourrait en retirer avantage; mais il recule devant la dépense et le plus souvent il s'abstient. La cherté des ports de lettres nuit ainsi au développement des affaires, à la prospérité des industries, au bien-être des consommateurs.

L'exagération du tarif actuel des postes produit encore un autre effet non moins regrettable. Trop souvent, le pauvre artisan est obligé de laisser à la poste, faute d'en pouvoir payer le port, une lettre qui lui apporte des nouvelles d'un père, d'un enfant habitant un département lointain. Les familles mieux favorisées par la fortune subissent aussi l'influence de cette élévation des ports de lettres. On s'écrivait fréquemment d'abord. Bientôt on remarque combien une correspondance active est coûteuse; on s'écrit plus rarement, on arrive promptement à ne plus s'écrire. Les relations de famille ou d'amitié deviennent ainsi languissantes, elles se desserrent, elles cessent. Et pourtant n'y a-t-il pas un intérêt social à ce que le père corresponde souvent avec le fils, à ce que des liens d'affection réciproque se maintiennent entre les habitants des divers départements? n'y a-t-il pas avantage pour les progrès des sciences, à ce que des correspondances nombreuses s'échangent entre les savants? On a préconisé avec raison les heureux effets que l'établissement des chemins de fer produira pour le développement de la civilisation;

Digitized by Google

mais cette belle œuvre serait incomplète si l'on ne favorisait le voyage des idées comme on favorise le voyage des personnes. Or, il ne suffit pas de transporter à grande vitesse pour exciter aux voyages, il faut encore et en même temps transporter à bas prix. Les chemins de fer réunissent ce double avantage ; les chemins de fer rendent les éminents services qu'on attendait d'eux. L'administration des postes va vite, mais elle fait payer très cher ses bons services ; elle n'atteint pas son but d'utilité. Il y a donc urgence à réformer un état de choses dommageable à la fois pour les intérêts publics et pour les intérêts privés.

Divers moyens ont été proposés pour effectuer la réforme dont le besoin vient d'être signalé. Trois de ces moyens méritent une attention plus spéciale, parcequ'ils ont un caractère officiel que n'ont pas les autres. Deux d'entre eux ont une connexité d'origine qui les rend identiques. Le troisième diffère sensiblement et constitue un système tout-à-fait distinct. En voici le sommaire exposé.

Pendant la session de 1844, M. de St-Priest, membre de la Chambre des Députés, usant du droit d'initiative, présenta une proposition de réforme postale dont l'adoption aurait eu pour effet de réduire le port d'une lettre simple à deux sortes de taxes applicables, selon la distance à parcourir, conformément au tableau suivant :

TARIF PROPOSÉ EN 1844 PAR M. DE SAINT-PRIEST.

DISTANCES.	PORT D'UNE LETTRE SIMPLE.
	f.
Moins de 40 kilomètres.	», 20
Plus de 40 kilomètres.	», 30

Digitized by Google

La proposition de M. de St-Priest contenait d'autres modifications accessoires qu'il n'est pas besoin d'indiquer en ce moment. Elle fut renvoyée à l'examen d'une commission. M. Chegaray présenta le résultat de cet examen dans un rapport fort remarquable dont il est utile de faire connaître les conclusions.

La commission exprimait, en résumé, les avis suivants :

« Il n'y a pas lieu de s'occuper actuellement de la question de « l'abaissement de la taxe des lettres.

« Mais cette réforme est juste, nécessaire. Elle peut être très « large sans être dangereuse pour les intérêts du trésor. Il y aura « lieu de s'en occuper dans un avenir très prochain.....

« La commission pense de plus, mais à la majorité seulement, « que de tous les systèmes proposés, le préférable serait la taxe « unique à 20 centimes par lettre simple..... »

La discussion s'engagea sur la proposition de M. de St-Priest. Pendant le cours des débats, MM. Muteau et Monnier de la Siseranne proposèrent par voie d'amendement le tarif suivant :

TARIF UNIQUE.

DISTANCE.	TAXE PAR LETTRE SIMPLE.
	f.
Toute la France.	», 20

Cet amendement, combattu par M. le ministre des finances, fut adopté, au scrutin secret, à la majorité d'une voix. Le lendemain, dans le vote sur l'ensemble, il y eut partage. La réforme postale fut encore ajournée.

Cependant, ému des manifestations réitérées qui réclamaient l'abaissement du tarif de l'administration des postes, le gouvernement se résolut à présenter, en 1846, un projet de loi qui donnait quelque satisfaction à ces graves réclamations.

Digitized by Google

Ce projet de loi fut renvoyé, comme d'usage, à l'examen d'une commission. M. de Vuitry, chargé de faire connaître à la Chambre le résultat de cet examen, proposa d'adopter le tarif présenté par le gouvernement. Voici l'indication de ce tarif :

NOUVEAU TARIF PROPOSÉ PAR LE GOUVERNEMENT EN 1846.

DISTANCES.	LETTRES.	
	SIMPLES.	PLUS LOURDES, (En outre du port simple).
	f. c.	
Moins de 40 kilomètres.	», 15	— 7 1/2 à 10 grammes, demi port.
de 40 à 80	», 20	— 10 à 15 grammes, double port.
80 à 150	», 30	— 15 à 20 gr. deux ports et demi.
150 à 400	», 40	— Au dessus de 20 gr., demi port par 5 gr., en outre des taxes ci-dessus stipulées.
Plus de 400	», 50	

Le projet de loi consacrant ce tarif est resté à l'état de rapport à la fin de la session dernière. La question est donc entière; elle se résoudra probablement pendant la présente session.

Avant d'examiner les divers systèmes qui viennent d'être indiqués, et pour mieux effectuer cet examen, il faut étudier ce qui s'est passé en Angleterre, où une réforme postale, plus radicale encore que toutes celles qui viennent d'être indiquées, a succédé, il y a six années, à un tarif plus élevé que celui appliqué en France en ce moment.

Digitized by Google

II.

L'institution des postes fut primitivement établie en Angleterre, comme en France, pour le service à peu près exclusif du souverain.

En 1481, pendant une guerre qu'il faisait en Écosse, le roi Édouard IV créa des courriers qui transportaient, en se les remettant les uns aux autres de sept en sept lieues, les dépêches qu'il voulait envoyer sur divers points de son royaume, et celles qui lui étaient adressées. C'était là une imitation de ce que le roi Louis XI avait fait en France, en 1464. Ce service fut maintenu et quelque peu perfectionné par les successeurs d'Édouard IV; mais ce fut seulement sous le protectorat de Cromwell que l'institution des postes fut établie en Angleterre sur des bases larges, solides et régularisées. L'exploitation fut alors mise à ferme. Dès ce moment, elle produisit un nouvel élément de recettes au trésor public. Après ce progrès important, l'institution des postes continua ses services sans perfectionnements notables jusqu'en 1784, époque où elle fut l'objet de remarquables améliorations, soit sous le rapport de la construction des voitures, soit sous le rapport de l'accélération de la vitesse. A dater de ce moment, cette administration continua à s'avancer dans la voie des progrès avec plus ou moins d'énergie et d'activité, selon que les circonstances furent plus ou moins excitantes ou favorables. Le seul fait saillant que cette période présente à l'observateur, c'est que, pendant sa durée, en Angleterre comme en France, les tarifs furent élevés à mesure que l'utilisation des postes devint plus générale. Cette déplorable circonstance produisit les mêmes effets dans les deux pays: l'augmentation croissante des tarifs comprima l'accroissement des revenus. L'étude des tableaux suivants, qui présentent les tarifs et les revenus de l'institution des postes en Angleterre, à diverses époques, fait reconnaître une preuve nouvelle de l'influence dommageable que l'exagération des taxes exerce sur leur produit.

Digitized by Google

TABLEAU DES TARIFS SUCCESSIVEMENT APPLIQUÉS EN ANGLETERRE POUR LE TRANSPORT DES LETTRES.

DISTANCES (en kilomètres).	ÉPOQUES.				OBSERVATIONS.
	1710	1765	1805	1825	
	f.	f.	f.	f.	
moins de 20	», 30	», 10	», 40	», 40	
20 à 27	»	», 20	», 50	», 50	
27 à 40	»	»	»	», 60	Les taxes stipulées dans ces divers tarifs doublaient, triplaient, quadruplaient, etc., selon que la lettre appartenait à la catégorie de lettre double, triple, quadruple, etc.
40 à 67	»	», 30	», 60	», 70	
67 à 107	»	»	», 70	», 80	
107 à 160	», 40	», 40	», 80	», 90	
160 à 227	»	»	», 90	1, »	
227 à 307	»	»	1, »	1, 10	
307 à 400	»	»	1, 10	1, 20	
400 à 533	»	»	1, 20	1, 30	—
599 à 697	»	»	1, 30	1, 40	Poids de la lettre simple : 1 quart d'once, soit 7 gr. et demi.
667 à 800	»	»	1, 40	1, 50	
800 à 933	»	»	1, 50	1, 60	
plus de 933	»	»	1, 60	1, 70	

Voici maintenant le tableau des produits bruts, des dépenses et des nets revenus de l'administration des postes d'Angleterre, à diverses époques.

ÉPOQUES.	PRODUITS BRUTS.	DÉPENSES.	REVENUS NETS.	OBSERVATIONS.
	f.	f.	f.	
1663	»	»	537,000	
1710	2,786,000	»	»	
1765	5,975,000	3,525,000	2,450,000	Les produits et les dépenses du service des postes, en Irlande, ne sont pas compris dans les chiffres inscrits en ce tableau.
1768	7,475,000	3,332,000	4,143,000	
1788	13,677,000	6,253,000	7,424,000	
1798	23,762,000	8,430,000	15,332,000	
1804	33,000,000	9,900,000	23,100,000	
1806	37,547,000	11,900,000	26,647,000	—
1826	54,010,000	15,525,000	38,485,000	
1828	51,575,000	16,955,000	34,620,000	
1839	55,322,000	16,612,000	38,708,000	

Digitized by Google

Les tarifs appliqués en Angleterre pour le transport des lettres, depuis l'établissement des postes dans ce pays jusqu'à l'année 1839, se classent en deux catégories bien distinctes. Les tarifs de 1710 et 1765 appartiennent au système des taxes modérées. Les tarifs de 1805 et 1827 appartiennent au système des taxes exagérées.

Le tableau suivant représente l'influence exercée sur les recettes par l'application successive de ces divers tarifs.

TARIFS de	RECETTES SUCCESSIVES.		DURÉE DE LA PÉRIODE.	ACCROISSEMENT PROPORTIONNEL.	
	années.	sommes.		dans la période.	moyen par année.
1re CATÉGORIE : TARIFS MODÉRÉS.					
1710	1710 1763	f. 2,786,000 5,975,000	53 ans	110, » 0/0	2, 07 0/0
1765	1768 1804	7,433,000 33,000,000	36 ans	344, » 0/0	9, 55 0/0
2e CATÉGORIE : TARIFS EXAGÉRÉS.					
1805	1806 1826	37,547,000 54,100,000	20 ans	45, » 0/0	2, 25 0/0
1827	1828 1839	51,375,000 55,322,000	11 ans	7, 50 0/0	0, 68 0/0

Ce tableau fait ressortir d'une manière saisissante combien le ralentissement de la progression des recettes concorde avec l'application des tarifs exagérés.

Les taxes établies par le tarif de 1710 sont modérées ; les recettes produites par ces taxes prennent un développement donnant, en moyenne, une augmentation de 2,07 °/o par année.

En 1765, les taxes éprouvent une modification favorable : le maximum reste ce qu'il était précédemment, mais le minimum est sensiblement abaissé. Ce changement réagit énergiquement sur les recettes. Dans la période précédente, la progression des recettes

Digitized by Google

avait été de 2,07 par année; dans cette période, cette progression est en moyenne, par année, de 9,55 %.

Appréciant mal la véritable cause de cet accroissement rapide, excitée probablement aussi par l'espérance de favoriser l'augmentation de ses recettes par l'élévation de ses taxes, l'administration des postes fait adopter, en 1805, un nouveau tarif entrant avec résolution dans le système des taxes exagérées. Les effets de ce fâcheux changement ne tardent pas à se manifester ; le mouvement progressif des recettes se ralentit brusquement. Le chiffre annuel représentant la moyenne de cette progression avait été de 9,55 % pendant la dernière période ; il descend, pendant cette période, à 2,25 % par année.

Malgré cet avertissement péremptoire sur les conséquences dommageables des augmentations de taxes, l'administration anglaise ajoute encore en 1827 une nouvelle augmentation à son tarif. Cette mesure inopportune fortifie l'énergie compressive d'un tarif déjà trop élevé. La progression des recettes continue encore, mais elle semble être le dernier effet d'une impulsion déjà éloignée. Cette progression était de 9,55 % sous le tarif de 1765 ; elle était encore de 2,25 % sous le tarif de 1805 ; elle n'est plus que de 0,68 % sous le tarif de 1827.

Ces résultats sont significatifs ; ils le deviennent plus encore lorsque l'on considère au milieu de quelles circonstances ils se sont produits.

L'époque contemporaine des tarifs modérés était arriérée sous tous les rapports. Un petit nombre d'années s'était écoulé depuis que l'institution des postes avait été organisée en un service régulier et mise à la disposition incessante du public, la population était moins nombreuse, les habitudes de correspondance épistolaire n'étaient pas encore prises, l'instruction était rare et insuffisante, on voyageait peu, enfin, les industries et le commerce commençaient à peine à se développer. Ces circonstances comprimèrent puissamment l'augmentation du produit des postes; la marche progressive de cette augmentation a donc été plus considérable encore, en réalité, que ne la représentent les chiffres proportionnels inscrits dans ce tableau.

Digitized by Google

Si les tarifs modérés se sont trouvés en présence de complications défavorables, qui ont considérablement affaibli l'action de leur bonne influence, les tarifs exagérés ont été appliqués, au contraire, dans les circonstances les plus capables de contrebalancer et de dissimuler leurs pernicieux effets.

La surélévation des taxes a commencé à être pratiquée, en Angleterre, seulement au commencement de ce siècle. Or, depuis cette époque jusqu'à nos jours, tout a concouru, dans ce pays, à favoriser le développement de la correspondance épistolaire. Grace aux admirables machines dont elles ont été dotées par Arkwright et Watt, les industries anglaises ont pris un merveilleux essor; le commerce a décuplé, la population a doublé, l'instruction a pénétré jusque dans les plus petits villages, enfin le goût des voyages s'est généralisé. Ces causes tendaient toutes à surexciter le mouvement des lettres. On a vu que cette impulsion a été neutralisée en partie par l'exagération des tarifs.

C'est peut-être l'exemple de la France qui entraîna l'Angleterre dans le système des taxes exagérées. La France, en effet, a eu le triste avantage de s'avancer toujours la première dans cette voie onéreuse et irrationnelle. Seulement, les conséquences nuisibles de l'exagération des taxes ont été plus promptes et plus tranchées en Angleterre qu'en France. Les causes de cette différence sont faciles à découvrir, pour peu qu'on les recherche. L'Angleterre a commencé en 1784 à perfectionner le service de son administration des postes. L'Angleterre possède depuis longtemps des routes nombreuses bien tracées, soigneusement entretenues. La France est restée arriérée pour la réalisation de ces améliorations utiles, c'est tout récemment seulement qu'elle en a été dotée. Enfin, depuis près de deux siècles, l'Angleterre a concentré toute son énergie, toute sa politique, toutes ses forces vitales au développement de ses industries et de son commerce, tandis que la France était à peu près exclusivement occupée de politique. Les motifs qui excitent la multiplication et l'activité de circulation des lettres ont donc agi plus tôt, mais leur énergie a cessé plus tôt aussi en Angleterre qu'en France. Dès l'année 1826, les produits bruts des postes sont restés à peu près stationnaires en Angleterre, tandisque ces mêmes produits, en

Digitized by Google

France, s'accroissaient un peu encore de 1838 à 1846. Mais bientôt sans doute, si elles étaient maintenues, les taxes excessives causeraient en France les mêmes effets qu'elles ont causé en Angleterre ; les produits des postes ne s'augmenteraient plus, peut-être même de nouveaux perfectionnements seraient-ils impuissants à empêcher ces produits de décroître.

L'Angleterre, toujours attentive et intelligente pour sauvegarder ses intérêts, ne tarda pas à reconnaître qu'elle était dans une fausse voie. Sa résolution fut prompte et énergique : vers l'année 1839, elle substitua, au tarif énorme et compliqué de 1827, un tarif unique et très modéré représenté dans le tableau suivant :

TARIF DE 1839.

DISTANCES.	LETTRE SIMPLE.
	f. c.
Tout le Royaume-uni.	», 10

Toutefois cette importante réforme ne fut pas effectuée sans avoir dû surmonter de puissants obstacles. Quelques esprits systématiques, certaines susceptibilités vaniteuses firent une opposition acharnée contre l'adoption du nouveau système. Heureusement cette grave question eut pour défenseur principal M. Rowland Hill, homme aussi courageux que distingué, dont la persistance réussit enfin, après une longue lutte, à emporter le succès.

M. Rowland Hill, avait été le premier à éveiller l'attention de l'Angleterre, sur la nécessité d'abaisser les taxes perçues dans ce pays par l'administration des postes. Il eut la gloire et le bonheur de faire adopter la taxe unique qu'il avait proposé de substituer au tarif multiple et démesuré dont il avait démontré les funestes effets.

Pour complément des avantages importants offerts au public par son nouveau tarif, la proposition de M. Rowland Hill comportait et eut pour effet d'autres remarquables améliorations.

Digitized by Google

Le poids maximum d'une lettre simple avait été jusqu'alors fixé à la parité approximative de 75 centigrammes, comme en France; ce poids fut élevé à 15 grammes.

Une autre innovation non moins utile fut introduite en même temps dans le service. L'administration vendit au public des enveloppes timbrées, et des timbres volants, par l'emploi desquels toute lettre put être affranchie sans que l'envoyeur fut obligé de se transporter dans les bureaux du post-office. Le public adopta avec empressement ce nouveau système. Les timbres volants, qui furent et sont encore généralement préférés aux enveloppes timbrées, consistent en un petit carré de papier, représentant une effigie de la reine. Ces timbres sont enduits, au *verso*, d'une couche de gomme. Pour s'en servir, on humecte cette gomme et on colle le timbre sur l'extérieur de la lettre, qui se trouve ainsi affranchie de l'obligation de payer le port au moment de l'arrivée. L'administration des postes annule les timbres ainsi employés en couvrant la moitié de leur surface par un contre timbre spécial. L'utilité et la certitude d'emploi de ces timbres volants furent tellement appréciées en Angleterre, qu'on en fit une sorte de papier monnaie admis partout comme espèces.

Ces perfectionnements heureux produisirent d'excellents résultats. En même temps que le public fut servi à bien plus bas prix, il fut aussi servi plus vite. Le travail de la taxation des lettres fut considérablement abrégé par la simplification de la taxe. Il ne s'agissait plus en effet, pour l'employé, que d'apprécier le poids de la lettre, pour en fixer le port. Pesait-elle 15 ou 30 ou 45 ou 60 grammes, et, selon l'un ou l'autre de ces poids, la taxe devait-elle être doublée ou triplée ou quadruplée ou quintuplée? à cela se bornait l'examen. Le service de distribution devint aussi beaucoup plus commode et beaucoup plus prompt. La majeure partie des lettres étant affranchie, le facteur n'avait plus qu'à frapper à la porte du destinataire pour avertir qu'il déposait une lettre dans la boite affectée à cet usage. Il ne devait plus annoncer le coût du port, en attendre et en vérifier le paiement. Sous ces rapports le succès dépassa ce qu'on avait espéré.

Toutes ces intelligentes améliorations devaient être le résultat

Digitized by Google

de l'adoption du système proposé par M. Rowland Hill. Il semble qu'il suffisait de les indiquer pour en faire comprendre la certitude et la valeur ; cependant ce système eut de la peine à prévaloir. Les opposants se cramponnèrent surtout à une objection, à leur avis, toute puissante ; il poussèrent des cris d'alarme sur les pertes énormes que la taxe nouvelle, si inférieure aux taxes anciennes, causerait au trésor public, en réduisant extrêmement les recettes de l'administration des postes. M. Rowland Hill répondit par des raisonnements décisifs et par des calculs péremptoires, démontrant que si, dans les premiers temps, le tarif proposé faisait diminuer les recettes, la modicité de la taxe aurait pour effet certain de faire augmenter le nombre des lettres de telle sorte que, dans un petit nombre d'années, le revenu actuel reparaîtrait. Malgré leur évidente justesse, les calculs et les raisonnements de M. Rowladd Hill furent traités d'erreurs et d'utopies. Cependant, en dépit de ces oppositions mal intentionnées, le système de M. Rowland Hill fut adopté. Les faits démontrèrent l'exactitude des prévisions du réformateur.

Six années se sont écoulées depuis la première application du nouveau tarif. Le tableau suivant présente des indications statistiques et des comparaisons qui permettent d'apprécier exactement les principales conséquences que ce tarif a produites.

ANNÉES.	NOMBRE DES LETTRES.	PRODUITS BRUTS.	DIFFÉRENCES SUCCESSIVES AVEC 1839.	
			NOMBRE DE LETTRES. — en plus.	PRODUITS BRUTS. — en moins.
		f.		
1839	93,000,000	59,769,000	»	»
1840	166,000,000	33,986,000	78 0/0	43 0/0
1841	191,000,000	37,485,000	105 0/0	37 0/0
1842	208,000,000	39,453,000	123 0/0	34 0/0
1843	221,000,000	40,521,000	137 0/0	32 0/0
1844	242,000,000	42,626,000	160 0/0	28 0/0
1845	271,000,000	47,539,000	191 0/0	21 0/0
1846	292,000,000	» »	214 0/0	» »

Ce tableau constate des résultats pleins d'intérêt. Ainsi que tout

Digitized by Google

le monde l'avait prévu, l'application du nouveau tarif fut immédiatement suivie d'une diminution considérable de recette. Mais bientôt, comme l'avait annoncé M. Rowland Hill, le nombre des lettres et le chiffre des recettes commencèrent un mouvement de progression qui se continua dès-lors avec une activité soutenue et une remarquable régularité. L'année 1840 fut la première à jouir des avantages du nouveau tarif: pendant cette année, le nombre des lettres dépassa de 78 % le nombre constaté pendant l'année précédente; en même temps, le revenu brut recueilli par l'administration des postes fut de 43 % inférieur à celui donné par l'année 1839. L'année suivante fournit un accroissement nouveau du nombre des lettres, et produisit une recette plus considérable. Ce développement se continua d'année en année : en 1845, le nombre des lettres avait triplé, et le revenu ne présentait plus qu'une différence en moins de 21 %, comparativement avec le nombre des lettres et le revenu constatés en 1839. Si ce mouvement progressif a lieu pendant quelques années encore, ce qui paraît à peu près certain, la prédiction de M. Rowland Hill sera réalisée. Le revenu brut produit en 1839, sous l'empire de l'ancien tarif, reparaîtra bientôt et sera sans doute promptement dépassé.

Il faut reconnaître cependant, que la réforme, si heureusement soutenue par M. Rowland Hill, fut un acte de rare hardiesse, sur la complète réussite duquel il était véritablement permis de concevoir quelques doutes. Avant cette libérale réforme, la taxe moyenne d'une lettre était, en Angleterre, à la parité de 1 fr. 05 c. Il pouvait paraître hasardeux d'abaisser brusquement cette taxe à 0, fr. 10 c. L'évènement a péremptoirement donné raison à cette apparente témérité.

Lorsque l'on étudie l'intéressante histoire des obstacles qu'a rencontré l'admirable conception de M. Rowland Hill, on est étonné et affligé en reconnaissant que l'administration des postes a figuré au premier rang parmi ses adversaires. Cette inconcevable opposition, à laquelle on cherche en vain à trouver un motif, ou même une excuse, se continue encore. Elle n'a pu empêcher le succès ; elle s'est efforcée d'en atténuer ou d'en dissimuler les heureux résultats.

Dans ce but, dès la première année pendant laquelle le nouveau

Digitized by Google

tarif fut appliqué, cette administration fit imposer à son budget l'entretien et le coût d'exploitation des paquebots destinés au transport des lettres, entretien et coût constituant une dépense annuelle de six millions jusques alors payée par le département de la marine. Le revenu brut produit par ce service ne dépassant pas un million, l'administration des postes espérait sans doute pouvoir augmenter ainsi, sans qu'il y parût, de cinq millions, le déficit net qu'on prévoyait devoir résulter de l'application du nouveau tarif. Quoique cette manœuvre déloyale eût été signalée, elle n'en fut pas moins renouvelée plusieurs fois sous d'autres formes. Récemment encore, cette administration a compris dans la masse de ses dépenses générales pour l'année finissant le 5 janvier 1846, une somme de 2, 719,000 fr. pour frais de transports des malles sur les chemins de fer pendant les années antérieures, frais qui n'avaient pu être payés plutôt parceque leur quotité était l'objet d'une discussion entre l'administration et les compagnies. Au moyen de ces surcharges qui ont altéré la vérité des faits, les statistiques de l'administration des postes présentent, en ce qui concerne les dépenses et les produits nets, des résultats inexacts très désavantageux à la réforme effectuée. Pour éviter les interprétations erronées auxquelles ces statistiques faussées auraient pu donner lieu, le tableau precédent a mentionné seulement les revenus bruts dont les chiffres annuels, successivement comparés avec un type unique, représentent un enchaînement de faits se contrôlant et se justifiant les uns par les autres.

L'étonnant succès de la réforme postale effectuée en Angleterre ne pouvait manquer d'attirer l'attention des autres peuples ; elle trouva bientôt des imitateurs. L'Autriche, les États-Unis, l'Espagne, la Russie même s'empressèrent d'adopter d'une manière plus ou moins absolue ce système dont les avantages étaient si évidents. La France resta presque seule en arrière dans la réalisation de ce nouveau progrès.

Le tableau suivant, extrait de documents officiels, fait connaître la tarification actuelle d'une lettre simple dans les principaux pays civilisés.

Digitized by Google

PAYS.	Poids maximum d'une Lettre simple (grammes).	Nombre des catégories de distances ou zônes.	Taxe moyenne par Lettre simple (centimes).	DETAILS SUR CHAQUE TARIF. — (Taxe en kilomètres et centimes)
	g.		f. c.	
Angleterre.	15, »	»	», 10	Taxe unique.
Espagne . .	7, »	»	», 27	Taxe unique.
Etats-Unis .	15, »	3	», 32	Taxes : circonscription d'un bureau, 11 c.—moins de 480 kilomètres, 28 c — plus de 480 kilomètres, 56 c.
Prusse. . .	10, 50	8	», 33	Taxes : 40 k. 12 c.—80 k. 18 c. — 120 k. 24 c. — 160 k. 30 c. 240 k. 36 c.—400 k. 42 c.—800 k. 48 c.—plus de 800 k. 54 c.
Autriche. .	8, 75	2	», 39	Taxes : jusqu'à 160 k. 26 c. — plus de 160 k. 52 c.
Sardaigne .	7, »	7	», 40	Taxes : 25 k. 10 c.—65 k. 20 c. —110 k. 30 c.—165 k. 40 c. —235 k. 50 c.—325 k. 60 c. —plus de 325 k. 70 c.
Russie. . .	14, »	»	», 40	Taxe unique.
France. . .	7, 50	11	», 77	Taxes : 40 k. 20 c —80 k. 30 c. —150 k. 40 c.—220 k. 50 c. —300 k. 60 c.—400 k. 70 c. —500 k. 80 c.—600 k. 90 c. —750 k. 1 fr.—900 k. 1 f. 10 c. —plus de 900 k. 1 f. 20.

Ces indications donnent la preuve que la France est, en ce moment, soumise au tarif le plus compliqué. Voici un tableau qui met en relief la fâcheuse infériorité dans laquelle se trouve la France sous cet important rapport.

PAYS.	TAXE MOYENNE D'UNE LETTRE SIMPLE.	PRIX MOYEN DU BLÉ (hect.tre)	SALAIRE MOYEN D'UN ouvrier non nourri (travail de 12 heures).		COUT D'UN PORT DE LETTRE		
					EN BLÉ.	EN HEURES DE TRAVAIL	
			artisan.	agriculteur.	(litres).	artisan.	agriculteur.
	f. c.	f. c.	f. c.		l.	h. '	h. '
Angleterre.	» 10	24 75	7 50	5 »	» 40	» 10	» 15
Espagne . .	» 27	21 »	2 25	1 »	1 25	1 25	3 16
Etats-Unis.	» 32	17 »	6 »	4 »	1 88	» 39	» 58
Prusse. . .	» 33	17 20	2 50	» 90	1 92	1 33	4 24
Autriche. .	» 39	17 20	2 50	» 90	2 28	1 52	5 11
Sardaigne..	» 40	20 »	2 25	1 »	2 »	2 8	4 50
Russie. . .	» 40	15 »	2 »	» 70	2 60	2 25	6 52
France. . .	» 77	19 »	2 50	1 25	4 05	3 42	7 25

Digitized by Google

Soit que l'on évalue le port d'une lettre simple en argent, soit qu'on l'évalue en litres et centilitres de blé, soit qu'on l'évalue en heures et minutes de salaire, on trouve toujours l'Angleterre au premier rang, la France au dernier dans ce tableau.

En Angleterre, le port d'une lettre simple coûte, en argent, la parité de 10 c., en blé 40 centilitres, en salaire, dix à quinze minutes de travail. Ce même port, en France, coûte en argent soixante et dix-sept centimes, ou en blé quatre cent cinq centilitres, ou enfin, en salaire, selon que l'ouvrier est artisan ou agriculteur, 3 heures 42 minutes ou 7 heures 25 minutes de travail. Cette disproportion, déjà si considérable, entre le coût d'une lettre en Angleterre et le même coût en France, n'exprime cependant pas encore toute la vérité. Le tableau qui fait connaître cette disproportion indique, pour l'Angleterre, la taxe réelle, invariable par ce motif qu'elle est unique, tandisque, pour la France, il indique une taxe moyenne. Le tableau suivant contient des calculs identiques à ceux du tableau précédent pour la taxe *minima* et pour la taxe *maxima* du tarif français. Il présente en même temps, comme point de comparaison, ceux relatifs au tarif anglais.

PAYS.	TAXE d'une LETTRE SIMPLE.	COUT D'UN PORT DE LETTRE.		
		EN BLÉ (litres).	EN HEURES DE SALAIRE.	
			artisan.	agriculteur.
	f. c.	l.	h. '	h. '
Angleterre	», 10	», 40	», 10	», 16
France . . . . . (*minimum*).	», 20	1, 05	», 57	2, 40
France . . . . . (*maximum*).	1, 20	6, 30	5, 50	11, 30

N'eût-il d'autre avantage que de montrer comment des chiffres moyens peuvent dissimuler des vérités utiles, ce tableau aurait déjà son mérite. Il donne cependant encore d'autres indications

Digitized by Google

qu'il importait de constater. La taxe *minima* du tarif actuellement appliqué en France représente, en argent deux fois, en blé deux fois et demie, en salaire de cinq à dix fois la valeur correspondante de la taxe anglaise. Cette différence est déjà bien considérable ; elle exprime cependant un minimum. La taxe *maxima* du tarif français représente, en argent douze fois, en blé quinze fois, en salaire de trente cinq à quarante quatre fois, la valeur correspondante de la taxe unique du tarif anglais.

Ces chiffres sont saisissants. Il suffit de les énoncer pour faire comprendre quelles influences fâcheuses le tarif français peut et doit certainement exercer sur l'état social, sur les industries et sur le commerce de la France.

Les motifs les plus puissants, les plus dignes d'attention exigent donc que la France effectue au plutôt sa réforme postale. Dévancée déjà par les autres peuples pour l'exécution de chemins de fer, elle est restée arriérée encore pour cette amélioration si évidemment utile, si impérieusement nécessaire. Pour racheter ce retard compromettant, il faut au moins que, profitant des expériences faites par l'étranger, elle se dote d'une réforme postale aussi large, aussi complète qu'il soit raisonnablement possible.

Nous rechercherons, dans le prochain numéro de la Revue, comment ce désirable résultat peut être réalisé.

BARRILLON.

Digitized by Google

CHRONIQUE.

Notre collaborateur, M. A. Couchaud, architecte de notre ville et auteur des *Églises byzantines en Grèce*, vient de publier la première livraison d'un important ouvrage qui, sous le titre modeste de *Notes et Croquis, voyage en Grèce*, formera un itinéraire complet de ce pays, si riche en souvenirs. Tous les monuments helléniques et du moyen-âge y revivront sous la plume et le burin. Le célèbre monastère de Saint-Luc, en Livadie, sera décrit en plusieurs planches et apprécié par M. Didron aîné. Cette publication se divisera en deux parties. La première comprendra l'itinéraire d'Athènes aux principales villes et îles de la Hellade, et la seconde, la description d'Athènes antique, d'Athènes au moyen-âge et d'Athènes moderne. Il y aura trente livraisons qui se vendront chacune séparément au prix de 4 fr. 50. On souscrit au bureau de la *Revue du Lyonnais*.

La première livraison que nous avons sous les yeux contient l'itinéraire d'Athènes à Eleusis, et nous donne une très favorable opinion du livre entier. Dire que ce magnifique in-4 sort des presses de M. Louis Perrin, c'est en faire assez l'éloge.

— M. Maurice de Prandière, docteur en droit, vient de faire paraître, sous le titre d'*Etude historique sur Charles Dumoulin*, le discours qu'il a prononcé à la rentrée de la conférence des avocats, le 18 janvier 1847. Cette appréciation biographique et raisonnée sur le philosophe et jurisconsulte Dumoulin, est digne de figurer à côté de l'éloge que M. Cochet a fait de Domat. M. Maurice de Prandière a suivi avec talent la voie que notre avocat-général avait ouverte. Son œuvre est écrite avec une élégante simplicité, et accuse une consciencieuse étude des ouvrages de Dumoulin.

— Sous le titre d'*Invraisemblances*, notre compatriote, M. Antony Rénal, a récemment livré au public deux jolis volumes de Nouvelles et de Romans. Cet ouvrage est édité par le libraire Souverain. Nous en rendrons compte prochainement.

— Voici les titres de divers opuscules réimprimés dernièrement par un de nos bibliophiles, M. Gonon :

Récit sommaire des opérations du siége de Lyon en 1793 ;

Les citoyens de Ville-Affranchie aux représentants du peuple à Ville-Affranchie, le jour de l'inauguration du temple de la Raison ;

Le peuple de Ville-Affranchie à la Convention nationale ;

Bulle de N. S. P. le pape Clément XIV, portant suppression et extinction de la Société de Jésus, nouvelle édition.

Ce sont là autant de raretés bibliographiques, car toutes ces réimpressions ont été faites à un très petit nombre d'exemplaires.

Digitized by Google

LA

MARGUERITE AU DÉSESPOIR.

A Mme Desbordes-Valmore (1).

— « Irai-je encor plus loin? L'obscurité s'amasse
« Autour de mon étoile, aux reflets expirants.

(1) Se trouvant chez l'auteur, à Paris, Madame Desbordes-Valmore contemplait sur la cheminée, en essayant d'en relever la tige abattue, une marguerite des prés qui s'effeuillait sans doute à défaut d'air et de soleil : « *C'est la Marguerite au désespoir* ; c'est, dit-elle, en lui serrant la main, votre poésie, mon cher ami, qui se désole et qui s'en va en présence de la carrière toute positive où vous êtes entré. Quelque jour vous vous rappellerez cette pauvre fleur en songeant aussi aux regrets que je donne au poète qui probablement ne chantera plus..... »

Digitized by Google

« Avec l'oubli sur moi je sens l'ombre qui passe :
« A voyager sans but je m'épuise et me lasse,
« Semblable aux fantômes errants.

« Autrefois, de mes nuits les lueurs étaient belles ;
« Sous le ciel azuré de mes rapides jours,
« Mon bonheur imitait les folles hirondelles
« Qui, dans les mêmes nids, sur les mêmes tourelles,
« Au printemps reviennent toujours.

« La France alors voyait de ses aigles flétries
« Disperser en exil les héros généreux ;
« Elle couvrait de deuil leurs images chéries ;
« Et moi, sauvage enfant des bois et des prairies,
« J'avais aussi des chants pour eux.

« Alors c'était la vie inspirante et rêveuse.
« Mais les nobles espoirs ne sont pas revenus,
« Qui brûlaient ma pensée en la rendant heureuse ;
« J'ai souffert et pleuré. L'épine douloureuse
« Déchire aujourd'hui mes pieds nu.

« Mon Dieu ! qu'avez-vous fait de ma blonde jeunesse ?
« Elle était pure en moi comme l'ange du ciel,

Digitized by Google

« Comme la flamme ardente où l'on puise l'ivresse,
« Comme le flot du lac que la brise caresse,
« Comme le lait, comme le miel.

« Qu'avez-vous fait du temps où, dans mes jeux folâtres,
« Les heures s'écoulaient libres de toutes lois;
« Où ma voile glissait sur des ondes bleuâtres,
« Où, sur les monts lointains, dans le chalet des pâtres,
« L'écho répondait à ma voix.

« Vous m'avez tout repris, le bonheur, le courage.
« Pendant que vous brisiez le chêne du chemin,
« Je marchais devant vous au plus fort de l'orage,
« Et vous m'avez crié, sans pitié pour mon âge :
« Tu n'auras pas de lendemain !

« Mourir ! lorsqu'au lever de ma riante aurore,
« J'était belle et charmais les cœurs qui m'oublîront;
« Quand le mien pour aimer demande à vivre encore;
« Quand la muse aux doux pleurs que la tendresse adore,
« A touché ma lyre et mon front !

» Épargnez-moi. Je suis la fleur échevelée
« Dont la tige a perdu sa sève avant le soir ;

Digitized by Google

« Qu'échauffait la lumière au fond de sa vallée,
« Mais qui, loin du soleil, se fane étiolée,
« *La Marguerite au désespoir.* — »

Sur la route, à ces mots, l'harmonieuse fille
Se coucha, solitaire, au milieu de la nuit;
Et comme un sylphe aîlé qui dans l'ombre scintille,
Croisant ses froides mains sur sa blanche mantille,
Expira sans gloire et sans bruit. —

Sylvain Blot.

Digitized by Google

DE LA FOI.

CHAPITRE XXI.

PAR QUEL ACTE DIEU FAIT-IL REPARAITRE EN NOUS L'ABSOLU ?

Emporté loin de Dieu, privé de tout mérite comme avant qu'il fut né, dépouillé de toute prérogative absolue comme avant de posséder la grâce, l'homme, après sa chûte, ne peut être ramené vers l'Infini que par la suprême opération de l'amour, qui est la miséricorde.

L'amour se donne à qui n'a pas, l'amour tend à s'unir à qui est bon; il n'était point dans le triple équilibre des lois de l'absolu que l'amour se donnât et s'unît à qui est mauvais. Ah! n'a-t-il pas fallu que l'amour apaisât toute puissance et fît taire en quelque sorte toute sagesse pour qu'au milieu d'une sublime défaillance des Cieux, parut la Miséricorde, fille exclusive de l'amour!

Dès-lors le Saint-Esprit s'est chargé de la création. Il a

(1) Voir le tome XXI, page 457, le tome XXII, page 325, et le tome XXIII, page 167.

Digitized by Google

voulu que la Puissance et la Sagesse, constituant l'ordre et la justice, passassent par sa loi pour arriver jusqu'à l'homme. Aussi, comme on l'a reconnu sur la terre, c'est de la miséricorde divine que dérive le système de la réparation (1). Le principe de la miséricorde reparaît sur tous les points de l'exposé que l'Église nous donne de ce merveilleux système; et l'on s'aperçoit que c'est l'Esprit-Saint qui depuis lors agit en nous.

Les dons naturels, qui étaient la grâce spéciale de la création, sont le fruit de l'amour ; les dons surnaturels, qui ont été la grâce de la rédemption, sont le fruit de la miséricorde. Les dons de la création nous avaient été accordés en vertu de la *bonté* du Créateur; mais les dons de la sanctification nous sont accordés en vertu des *mérites* du Verbe. Et voilà pourquoi le Saint-Esprit se répand avec tant d'abondance.

Le Saint-Esprit s'annonce d'une manière extérieure par la prédication de la loi; et il opère d'une manière intérieure par la production de la Foi. Car le premier effet de l'union de la grâce divine et de la coopération humaine, c'est la Foi. L'homme, dit Saint-Augustin, commence à recevoir la grâce, dès qu'il commence à croire en Dieu. Or, la Foi est un retour en nous de la vie de l'absolu.

On n'a pas assez observé tout ce qu'il y a dans la Foi; quoique un germe, elle est tout ce qu'il y a de plus complet. Dans la Foi est une triple action de la raison, du cœur et de la volonté. On ne croit que ce que l'on sait, on ne croit que ce que l'on aime, on ne croit, chose dont on n'est pas assez persuadé, que ce que l'on est décidé à croire. La Foi est un acte d'adhésion de toute la nature humaine.

(1) « Le pécheur est rappelé dans le Ciel par la pure miséricorde divine. »
Concil. Trident. Sess. VI, C. 5.

Digitized by Google

Il faut avoir été approché de la lumière pour que la foi éclate. Mais la Foi ne tient pas seulement de l'esprit, elle amène l'homme tout entier. Car l'homme ne donne pas ainsi sa Foi sans s'être donné lui-même. Dans la Foi est le désir qu'une chose soit vraie. L'Evangile l'a bien dit : « L'espérance et la Foi donnent ce qui est aimé. »

Croire n'est pas comprendre; la Foi n'est pas la connaissance, mais la confiance. Dieu ne nous a pas demandé de le comprendre, mais de le croire; autrement, où en serions-nous ! Croire quelqu'un, c'est se fier à lui; il est tout simple que nous devions à Dieu cet hommage. Ne soyons plus étonnés si la Foi nous rend saints et agréables à Dieu !

Ne l'oublions point, on n'est prêt à donner sa Foi que pour les choses qui sont conformes au besoin de notre cœur. C'est pourquoi une grande culpabilité plane sur l'homme qui ne se rend pas à la Foi. Si elle n'était qu'un acte ordinaire du jugement, sa présence ou son absence ne devrait pas entraîner des conséquences aussi graves, même pour notre conduite terrestre. On a toujours reconnu du mérite dans la Foi et du crime dans l'incrédulité.

L'homme qui ne croit pas est déjà mauvais en soi, à un degré ou à un autre : parce que l'homme qui ne croit pas est celui qui ne voudrait pas croire. Si, je le suppose, ce n'est pas un méchant, c'est un cœur dur; si ce n'est un cœur dur, c'est un égoïste; si ce n'est un égoïste, c'est un homme dans ses sens; et si ce n'est un homme dans ses sens, c'est un homme tout à fait léger et prêt à y tomber. Observez bien les hommes sans Foi, vous verrez que cela tient à leur cœur. La Foi, dit Schiller, n'est autre chose que la vertu.

Quand on desire tant de preuves, soyez sûr qu'on ne veut pas de vous. Ceux qui demandent l'A plus B, ne cherchent pas la vérité, c'est la vérité qui les cherche. Enfin, il en est qui se sont tellement faussés qu'ils se sont mis en quelque

Digitized by Google

sorte dans l'impossibilité de croire. Mais qu'espère-t-on faire lorsqu'il n'y a que de l'esprit dans l'esprit; en suivant constamment le rebours de ses lois, la pensée finit à rien.

Lorsqu'on ne se sent pas de besoins dans l'âme, il est tout simple que le doute y reste; et sur le doute s'affaisse l'intelligence. De peu d'amour sort peu de chose, on ne peut pas aller plus loin que soi. L'inspiration, au contraire, naît d'un cœur plein. La sagesse reposa toujours sur le fort équilibre de tous les sentiments. Tandisque les faux jugements partent de sentiments mal à l'aise. Les cœurs durs et étroits ne croient que par force; pauvre tête vint toujours de pauvre cœur.

L'homme avare de son cœur se reconnaît jusque sur sa logique. Beaucoup disent non, et ils ne se doutent pas pourquoi ils disent non; car chacun croit parfaitement diriger son esprit! Les hommes ne s'aperçoivent point que leurs tendances internes disposent sourdement d'eux-mêmes, et que c'est sur la source de leurs sentiments qu'il faudrait veiller.

Il en est qui n'iraient jamais où leur raisonnement n'est pas entré; ils finissent par avoir l'esprit si court! Ils ne confient point leur pensée à l'inspiration pour qu'elle la porte au-delà d'eux-mêmes. La suffisance est si aveugle qu'elle se prend sans cesse pour la mesure de toutes choses. Sans se l'avouer, l'homme tâte son cœur avant de laisser partir son esprit; au fond, sa plus grande frayeur est d'arriver à des idées qui ne seraient pas d'accord avec lui-même. La pensée est toujours retenue par un fil attaché au cœur! Les grands esprits n'auraient pas tout ce respect du genre humain, si leurs lumières ne résultaient que d'un degré de finesse dans le raisonnement ou de subtilité dans l'esprit.

Une conscience courte ne voit pas au-delà de ce monde; et il est évident que l'égoïsme ne voudra jamais aller plus loin. Cherchez, cherchez toutes les preuves, si tant est que l'on prouve au cœur! Les preuves sont de bons moyens pour arrê-

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

fait-il que les autres à force d'étudier tombent dans le scepticisme! La logique tend sans cesse à renfermer l'homme dans les limites de son esprit. Il faut, au contraire, que l'homme sorte sans cesse de ses bornes; il faut que sa pensée s'ouvre avec les choses, et non point que les choses viennent s'enfermer en elle. Il suffit d'élever l'homme de bonne heure au raisonnement pour qu'il soit perdu pour la vérité. L'Enseignement en est une preuve.

On sait bien que la raison a d'autant plus besoin de secours logiques que son étendue même nous échappe, et qu'en quelle que sorte elle nous manque à nous-même. C'est donc parce que les idées nous manquent qu'on y supplée par la logique. Ce moyen artificiel de faire arriver la lumière de la raison sur des objets où nous ne la trouvons pas, a donc pour but de l'étendre et non point de la resserrer. La vue intuitive, qui est le regard direct de la raison, est supérieure à la vue logique, qui n'en est que le regard oblique et quelquefois détourné. Il ne faut pas que le syllogisme ôte à la raison sa propre vue.

Il faudrait conduire la logique à quelque chose de plus qu'elle n'est. Par la logique, Aristote a pu donner les formes de la raison en tant qu'elle étudiait la nature. Je crois ces formes insuffisantes à la raison en tant qu'elle étudie l'Infini. L'inspiration et l'intuition n'ont point encore reçu les leurs. Le monde intelligible réclame une logique qni n'est plus celle dont s'est pourvue l'intelligence dans l'antiquité, alors exclusivement préoccupée du monde sensible. C'est pourquoi la logique paraît aujourd'hui si courte et si mal venue au milieu de la Foi.

Il est des difficultés qui sont au dessus de la logique présente, mais non point au dessus de la raison. Tout un ordre de vérités, pour être au dessus de l'intelligence, n'est pas au dessus de la raison ; c'est pourquoi il faut prendre garde

Digitized by Google

d'enfermer celle-ci dans l'autre. Or, c'est par là que débute l'esprit; vous pouvez hardiment lui demander compte de tout ce qu'il y a de petit dans la pensée humaine et d'étroit dans les conceptions. Ce n'est qu'en échappant aux formules de la logique qu'on pourra trouver *ces vrais secours de la raison*, dont parlèrent Hooker et Leibnitz. Non que la logique doive se perdre : tout l'ordre scientifique est là pour la réclamer; mais elle ne peut restreindre aux limites antiques les ressources de l'esprit humain.

Je vois les formes du raisonnement, mais non point celle de la raison. Où sont les formes de la notion du bien, où sont les formes de la notion du beau, du divin ! Je vois une logique pour entrer dans le relatif; où est la logique de l'absolu? Aristote ne l'a point faite. Il faut pousser la logique dans la seconde partie de la raison; cette partie qui en est la source et dont Aristote ne s'est pas occupé.

La logique sert à délier l'extrémité des idées et à les préparer pour l'application. Les Codes se font ainsi. Mais quand la logique veut remonter dans le haut de la pensée, elle n'y fait pas merveille. Le travail de la logique n'est point fait pour monter, mais pour redescendre ; d'ordinaire, on lui fournit le principe, et elle en fait découler les conséquences. Souvent ceux qui se servent le plus de la logique en ont le moins connu les bornes !

Par le raisonnement, l'homme ne trouve que ce qu'il n'a pas perdu. C'est la vérité de son cœur qui le met sur la vérité de ses pensées. Ce n'est point par une grande force d'intelligence qu'on s'élève aux plus grandes idées; sinon les peuples en seraient dépourvus. On a cru le raisonnement très fort; c'est la pensée des esprits privés de profondeur. De là est venu qu'après lui avoir tant demandé, lassés de ses vaines promesses, beaucoup d'hommes ont perdu la confiance qu'ils avaient en la vérité.

Digitized by Google

Historiquement, la logique a été la source du scepticisme. Avec le syllogisme, toutes les discussions théologiques, quittant les sources de l'intuition et de la Foi, n'ont fait qu'aboutir à des subtilités logiques et à la négation. Est-ce ainsi qu'avaient fait les Pères? Au moyen-âge, la grande pensée chrétienne s'est donc vu arrêtée dans l'esprit humain aussitôt qu'on eût mis en vogue le procédé d'Aristote. Au lieu de fixer les esprits sur les idées, on les fixait sur leurs limites. Au XVIe et au XVIIe siècle, la grande pensée a remarché, parce qu'il est venu des hommes de génie; la logique s'est tue un moment devant eux. Au XVIIIe siècle la logique a reparu : elle a produit sur la grande pensée le même effet qu'au moyen-âge. L'esprit humain s'arrêtera toutes les fois que l'homme viendra mettre son esprit à la place de la raison. Ce dont les sciences ont le plus à se garer, c'est de tomber entre les mains des hommes de second et de troisième ordre. Les hommes de génie paraissent, les hommes d'esprit leur courent après pour les mettre en pièces. Le scepticisme est sorti des Écoles.

Si la pensée humaine devait périr ce ne serait jamais que par un acte de logique.

Les grandes idées, les axiômes de tous les temps, les découvertes du génie furent donnnés de prime abord par la raison. La logique, parce que c'est l'homme qui s'en sert, n'a pu que les enseigner et souvent les défigurer et les désunir. Quand nous voulons la lumière, ce n'est pas à nous qu'il faut la demander, puisque c'est nous qui la cherchons; mais c'est en nous, où la raison se montre avec ses incorruptibles notions. Or, on ne fait pas parler la raison, on l'écoute... Et l'humilité en apprend plus que l'esprit (1).

(1) Les gens d'esprit passent leur temps à essuyer les verres de leurs lunettes. La vérité n'attend pas que votre esprit devienne clair! Il semblerait vrai-

Digitized by Google

L'esprit est pour le temps. Le cœur seul, je le déclare, se sent porté vers l'infini ; c'est la prérogative naturelle de l'amour. Ah! que d'interminables embarras pour l'esprit s'il ne se laisse emmener d'ici par le cœur ! On ne va pas à l'infini avec une échelle, ou bien en comptant tous ses pas ; il faut un bond lorsqu'on veut franchir ! C'est la terre que nous laissons, pourquoi regarder derrière nous.

S'étant posé pour base et donné pour centre, l'esprit voudra, sans le savoir, retourner le cercle entier. Notre cœur est pour la vie immortelle, on le fixe en celle-ci ; l'intelligence est pour ce monde, on la porte juge dans l'autre. L'esprit ne peut sortir de sa donnée : c'est l'homme, comment serait-il au-dessus ! Pour lui tout se réduit au temps. Le positif lui paraît être ici-bas. Dès-lors, le relatif veut s'expliquer par lui-même ; je vous laisse à juger de la tâche !!!

Alors perdant de vue et la conception de l'absolu et les nécessités de la liberté, l'esprit se demande sincèrement si le monde n'est pas livré au mal, qui triomphe presque toujours du bien ; à la force, qui presque partout a le succès sur la justice. Il se demande si ce qu'on appelle la cause de Dieu n'y est pas évidemment perdue sous celle des intérêts humains ; il se demande même où Dieu se montre au milieu d'un monde à ce point délaissé ; enfin où son gouvernement s'exerce, et si sa propre Eglise est restée dans sa mission..... Que de circonlocutions au lieu de dire tout simplement comme on le lirait dans son cœur : « Je suis plus avide qu'aimant, plus » paresseux que dévoué, je voudrais le bonheur tout de suite ; » et cet ordre de choses, où tant de peines restent à l'homme, » où la douleur est mise pour prix de l'infini, ne saurait plus » me convenir. »

ment qu'on n'ait pas encore vu la lumière. Quelle étrange idée il faut avoir de l'homme et de l'univers pour se persuader que, depuis six mille ans qu'il existe, le monde ait pu s'en passer ! !

Digitized by Google

Le cœur qui n'aime pas s'use vite. L'espérance et le désir s'affaiblissent, l'homme devenu indifférent à la vérité comme à l'erreur, ne prend même pas la force de nier. L'âme tombe dans un état de scepticisme pratique, comme si le faux, comme si le vrai étaient également vains. Dès-lors on n'étudie plus pour connaître, on ne parle plus pour convaincre, mais pour retirer sa pensée de l'assoupissement. La vérité n'éclaire plus, elle amuse ; et, par une paralysie affreuse, l'esprit la voit sans y adhérer.

Cette manière d'être et de voir a existé de tout temps, comme les cœurs qui la font naître. Saint Paul disait : « Prenez garde que personne vous séduise par la philosophie suivant les traditions des hommes et les éléments du Monde. » Cette philosophie suivant les hommes est celle qu'a produit l'esprit ; et le Monde se compose en effet de cet ensemble de doctrines et de coutumes qui, répondant aux faiblesses du cœur, ont opposé à la Foi le point de vue humain.

Il est surprenant sans doute de trouver dans l'humanité deux races aussi différentes que celle des hommes de la foi et celle des hommes de l'esprit. Mais l'esprit cherchant le relatif en tout, finit par n'y plus rencontrer l'absolu, voilà pourquoi il le nie ; le cœur ne voyant rien dans le relatif qui puisse le combler, cherche s'il n'est pas d'autre lumière qui le conduise à son bien, voilà pourquoi il y arrive. Et par là s'établit la différence des âmes. *Heureux les pauvres d'esprit, le royaume du Ciel est à eux !*

O homme, la réflexion vieillit et fait sécher la pensée ; l'inspiration la ravive en la tenant à sa source. Combien il faudrait changer d'habitude.... Si tu es sage, écoute toujours la pensée qui te vient à ton réveil. Dieu entre le premier dans l'âme ; fais en sorte que ton esprit n'y vienne qu'après le sien.

L'esprit n'est que l'esprit de l'homme ! Et là se voit son

Digitized by Google

égoïsme, qu'il se préfère à celui de Dieu. Mais l'homme ne vit pas de l'homme, et son cœur ne tarde pas à souffrir.

CHAPITRE XXIV.

De la substitution dans l'homme de l'esprit a la foi.

L'esprit a amené de grands maux dans le cœur. Cette substitution de la foi, opérée depuis un siècle, a produit de singuliers effets sur la nature humaine.

Il est rare que les hommes doués ne commencent par l'extrême imagination, et ne finissent par l'extrême expérience. Le cœur, aujourd'hui, est alternativement jeté sur l'extrémité des deux pôles! L'imagination sera toujours cette faculté qui trempât ses pinceaux dans le ciel avant de venir sur la terre; et l'expérience, ce jugement exclusivement tiré des événements de la vie.

Il ne faut pas être étonné si les hommes emportés le plus loin par leurs rêves, se sont fait d'autant plus les prisonniers du bon sens. Ils savent assez ce qu'ils ont eu à refouler des élans de leur cœur sous les tristes niveaux de l'expérience, pour ne la pas juger d'un prix infini! Ah! l'âge qu'a-t-il fait de Werther et de Réné? Goëthe, cette vive personnification de l'état d'âme de la fin du siècle dernier et de l'aurore du nôtre, laissera de ce fait un exemple bien mémorable.

Dans l'avenir, il faut attendre mieux de la nature humaine.

Ces deux hôtes en nous, qui se tournent constamment le dos, l'imagination et l'expérience, sont inséparables : l'une regarde du côté du Ciel, l'autre du côté de la terre; l'une

Digitized by Google

porte tout ce qu'il y a de généreux et de divin en nous, l'autre tout ce qui s'y ramasse d'égoïste et de mortel. L'héroïsme et l'amour viennent sur les traces de la première ; sur les traces de la seconde, on voit marcher le bon sens. Mais que l'homme aille du pas de l'une, il n'est bientôt qu'un noble fou, et qu'il se mette au pas de l'autre, il ne devient qu'un méchant expérimenté. Où seront donc les fruits de l'âge? Les âmes ardentes doivent-elles être changées en esprits froids? Tant d'élans généreux du cœur seraient-ils donc rejetés pour l'expérience vulgaire?

Ah ! c'est que ni l'imagination, ni l'expérience ne sont la Sagesse ; la première devait en allumer le flambeau, la seconde devait le tenir. Or, voilà que l'une n'allume souvent que la folie, tandis que l'autre court éteindre tout ce qu'elle voit briller dans l'âme. Les hommes d'imagination sont ceux dont le cœur eut besoin de bonne heure de merveilles et d'enchantements ! les facultés ne nous viennent que suivant les dispositions de notre âme. Mais les hommes dont la prudence fut de prime abord l'apanage, sont toujours ceux dont le moi était formé avant le cœur. La cause de ces deux alternatives dangereuses, où nous tombons aujourd'hui, se devine aisément.

N'étant appelé en cette vie que pour attendrir son cœur et former sa personnalité, l'homme y est attendu dans le chemin des déceptions. Il faut qu'il perde, une à une, toutes les parties de son être, pour qu'il se les refasse toutes, une à une, de lui-même. Il ne sera pas un seul point de son cœur où il n'ait senti l'inanité des espérances et des affections humaines ! L'ame descend d'abord du Ciel comme un flambeau tout allumé : il faut que son amour puisse tenir au grand souffle de l'existence ! Le temps n'est donné à l'être que pour qu'il fasse preuve de vie avant d'entrer dans l'absolu. De là tant d'efforts perdus, de nobles intentions inutiles, d'espé-

Digitized by Google

rances anéanties et de sentiments méconnus ! Ah ! pas un seul jour, une seul heure, qui ait été donnée en vain !

Mais il ne faut pas que l'homme vienne à oublier ce secret de la vie....

Car, dès qu'il place ici-bas son idée du bonheur, au lieu de se détacher de la vie par les constantes amertumes, il ne s'y rattache que davantage en ce qu'il l'a refaite selon lui. L'affaiblissement de la foi produit malheureusement cette révolution en sens inverse. L'imagination pousse l'homme dans la mêlée, et puis l'expérience l'en ramène ; ni l'une ni l'autre ne le conduit au triomphe. La poésie et le bon sens n'entrant point ensemble par les deux portes de l'âme, la Sagesse ne l'habite plus. Car la divine Sagesse n'est au dessus de tous les biens, que parce qu'en son or précieux se sont fondus et l'amour et l'expérience !

Il ne faut pas s'étonner si les hommes après s'être placés au point de vue du relatif, n'ont plus compris cette vie ! Ils ont dû sur chaque chose élever cette question, que les mères elles-mêmes ont répétée à leurs fils : *Ceci donne-t-il du pain* ? Enthousiasmes, nobles élans, sentiments magnanimes, tout a paru de trop dans l'âme. Ils ont cru que le fond de la vie était bien loin de ces pressentiments, et que la sagesse secrète consistait à les étouffer.

Il n'y a rien à étouffer dans l'âme ! ni les extases de l'enthousiasme, ni les promesses de l'espérance, ni aucun des élans du cœur, ni tant de transports inconnus ! Laissez tout cela remonter vers Dieu, et non pas retomber sur la terre. L'imagination, cette faculté du merveilleux, n'est que la faculté de l'infini. Qu'elle rencontre la Foi en nous, l'âme partira avec elle dans ces hauts domaines où l'expérience n'entre pas. Mais que la foi ait disparu, l'imagination se retournant vers la terre, la couvre tout d'abord d'un torrent de feu, et bientôt y engage une lutte inégale, jusqu'à ce que l'om-

Digitized by Google

bre funèbre de l'expérience s'étende entièrement sur elle.

L'esprit n'a vu que le relatif, et l'homme a cherché son bonheur en ce monde. Ah! les âmes que l'imagination a nourries seront tuées par la déception : elle est venue se mettre en nous à la place de la Sagesse! La douloureuse déception est aujourd'hui si générale qu'elle est devenue le thème de tous les romans et des poèmes de ce siècle. Sur les chemins de la vie les cœurs ont été brisés, et les hommes sont devenus méchants! Il est certain que la vie ne peut faire rien de bon de ceux qui ne sont point en ce qu'elle est.

Que les hommes comprennent peu! Si Dieu avait pu admettre les essences créées à la vie absolue sans qu'elles eussent travaillées à leur propre raison d'être, il ne les eût pas envoyées dans ce demi-jour d'une vie relative. Il faut le bien comprendre, ces limbes de l'existence que nous traversons dans le temps, renferment numérativement les conditions nécessaires à la solidité de notre cœur. La douleur est le souverain essai de l'être, son sel le pénètre jusqu'au fond; elle circule jusques aux extrémités vivantes pour ouvrir partout ses canaux à l'immortelle félicité. Ceux qui n'en peuvent supporter les premières atteintes sans se refermer aussitôt dans leur moi, prouvent que leur faible cœur est encore au dessous de la vie. Dieu ne peut être aimé que par quelque chose de grand!

La Sagesse a disparu devant l'esprit; elle est aujourd'hui tout aussi rare que la Foi. Fruit de la donnée du relatif, l'expérience, à elle seule, pétrit l'homme; elle le pétrit en vrai citoyen du temps. L'homme de l'expérience, cette suprême création de l'orgueil parvenu à étouffer l'amour sans le crime! l'homme de l'expérience, a remplacé l'homme de la sagesse. Déplorable malheur, pourquoi les années parmi nous ne font-elles que diminuer l'âme! Le temps autrefois n'atteignait que le corps; quelle main fâcheuse il étend aujourd'hui

Digitized by Google

sur l'homme ! qui, en ces jours, répéterait le grand proverbe : le cœur ne vieillit pas ! Aujourd'hui, qu'on l'observe bien, les femmes ne détournent pas tant leurs yeux de dessus l'homme parce que l'âge est venu à lui, que parce que l'âge a amené dans son cœur cette triste prédominance du temps sur l'éternité. Leurs yeux fixés sur la jeunesse, il semble qu'elles ne veulent plus tenir l'homme que de la main de Dieu !

Hélas ! pour ceux qui ont pris cette vie comme un but, le désenchantement vient avec l'âge ; pour ceux qui en ont détaché leur âme, c'est la Sagesse qu'il amène, oui, pour ceux dont le cœur est resté plus doux que ne furent amères les déceptions de la vie ! Aussi a-t-on vu, vers le déclin, reparaître sur leurs augustes fronts, comme un nouveau rayon de jeunesse, jeunesse d'éternité ! Il faut se plaindre aujourd'hui de rencontrer plus de vieillards consommés que de saints vieillards. La jeunesse ne sait pas ce qu'elle y a perdu. L'esprit a emporté la poésie avec le cœur.... Si vous laissez en aller toute la Foi, la terre sera un triste lieu.

La Foi est dans la haute direction de la pensée par suite de la force du cœur. Placée sur les confins de deux mondes, trop grande créature, l'inspiration et le calcul, la beauté et l'utilité, l'infini et le fini s'arrachent perpétuellement ton cœur : et selon que tu t'élances par ton amour vers ce qui t'appelle d'en haut, ou que tu te penches par ton moi vers ce qui t'attire d'en bas, tu deviens le fils de Dieu, ou le captif de la matière.

Il y a le Ciel, et il y a la terre ; il y a la Foi, et il y a l'esprit ; de là l'empire de Dieu, et l'empire du Monde....

Digitized by Google

CHAPITRE XXV.

DU MONDE OU DES SUITES DE L'ANTIQUITÉ.

Le Monde est l'opposé de l'empire de Dieu. Où s'arrête la foi, là commence le Monde. Vieux comme l'homme, usé et toujours vivant comme le mal dans son cœur, il a ses traditions, ses doctrines et ses coutumes qui se tiennent encore debout devant la religion! Le Monde a mis le relatif à la place de Dieu, dans la conduite, dans la pensée et dans le cœur. Et partout où s'étend le règne du Monde, la terre est apparue comme la seule préoccupation.

Le point de vue humain formait l'horizon du passé. Le point de vue de l'infini est devenu le nôtre. Sous la loi du passé, l'égoïsme régnait; l'homme était resté en lui, et tous ses vices, relevés par les arts, germaient en paix dans son âme. Le paganisme était partout, dans les pensées et dans les choses, dans les lois et dans les faits; il était l'état du monde. Aussi le Fils de Dieu annonça qu'il venait détruire le Monde : de là l'origine de ce mot.

Le Monde, c'est l'antiquité.

Sous l'horizon de l'infini, l'amour étend sa grande loi, l'homme place son cœur en Dieu, et toutes ses vertus, embellies par les arts, croissent autour de sa personne. Cependant le christianisme n'a pas encore tout remplacé ; la civilisation ne s'est remplie que jusqu'à moitié de sa sève. Son principe a bien pénétré une partie des codes, sa vie réintégré un grand nombre d'âmes, son esprit épanoui beaucoup de cœurs, et sa pensée même s'est ouvert un passage

Digitized by Google

dans la philosophie. Mais ni les institutions ni les hommes n'ont entièrement rendu le vieux levain qu'ils tenaient de l'antiquité. On voit, dans le bas peuple, parce qu'il est trop voisin de l'état de l'*esclave*, et dans l'opulence, parce qu'elle a conservé tous les instincts du *maître*, se former aujourd'hui encore un ensemble assez nombreux pour qu'on lui ait conservé son ancien nom de Monde.

La Société a pour base trois vertus, la foi, l'espérance et la charité : parce qu'elles ont le ciel même pour objet. Le Monde a pour base trois vices, le doute, la présomption et l'égoïsme : parce qu'ils ont pour objet la terre. On sait que la Foi a nommé capitaux les sept péchés qui lui sont en opposition : l'orgueil, l'avarice, la luxure, l'envie, la gourmandise, la haine et la paresse. Ce ne sont point là des entités ; tous ces vices sont vivants. Réunissez ceux qui les portent, leur ensemble fait le Monde. Il est vrai que l'ordre économique manquera sous eux !

Le riche dissipe en frivolités le revenu que l'ouvrier sue son sang à recueillir ; et l'artisan passe une partie des six jours à dévorer ce qu'il avait acquis dans l'autre. Courant après leurs convoitises, le premier confie de tendres enfants à la main subalterne, qui les corrompt ; le second les abandonne à la misère, qui les détruit. Et leur race est bientôt perdue. Enfin, vient un dernier qui se tient hors de la famille pour mieux souiller les droits sacrés du genre humain. Le luxe, l'ivrognerie et la débauche forment les trois zônes du Monde.

Par le fait du Monde, la corruption individuelle se maintient à l'état public. Et c'est là le grand malheur. Le mal, pour les hommes, n'est certes pas de se réunir, mais de fuir les devoirs sacrés de l'homme et de la famille. Ne dites pas le Monde est ici, où il est là. Le Monde n'est pas, comme on le croit, selon le rang que l'on occupe, de danser dans un salon ou de boire en un cabaret, mais d'apporter là sa

Digitized by Google

vie. Le Monde n'est pas à l'extérieur, mais dans toutes les dispositions terrestres de l'ame.

Il n'y a que deux alternatives : le Monde ou la famille. Vivez-vous dans celle-ci, en en remplissant les devoirs, vous n'appartenez pas au Monde ; vivez-vous dans celui-là, en en suivant tous les plaisirs, vous n'êtes plus à la famille. Le Monde perdra toute famille. Comme si la famille le voulait, elle détruirait le Monde.

Le Monde n'est positivement ni dans les salons ni dans les tavernes, mais là où la famille est absente ; ni dans les assemblées ni dans les fêtes, mais là où Dieu est oublié ; ni dans les jeux ni dans les joies, mais partout où la vanité gouverne, où la vertu est ennuyeuse, où le vice est bien reçu, l'humanité outragée, l'égalité offensée, et la faiblesse méprisée. Le Monde, c'est notre corruption ; il est conséquemment partout où elle se prépare et se propage.

Ce qu'il y a de plus malheureux, c'est que tous les gens livrés au Monde, les riches avec les pauvres, constituent extérieurement un ensemble ; d'un bout à l'autre de ce public s'établit une opinion, et devant cette opinion vient se défendre tout ce qui a fui ce grand tribunal des peuples modernes qu'on appelle la Foi. Le fait se passe continuellement sous nos yeux :

La Foi ne parle que de Dieu, le Monde le garde en oubli ; la Foi prêche la pauvreté, le Monde n'estime que la richesse ; la Foi prêche le travail, le Monde honore l'oisiveté ; la Foi n'admire que la vertu, le Monde se divertit des vices ; la Foi proclame le devoir, le Monde n'estime que le succès ; la Foi prescrit la modestie, le Monde ne cherche que l'éclat ; la Foi honore la misère, le Monde ne méprise qu'elle ; la Foi protége les petits, le Monde ne sourit qu'aux grands ; et tandis qu'elle inspire la bonté, l'humilité, la pureté, toutes ces vertus délicates qui rendent l'âme si divine, il nourrit au

Digitized by Google

contraire toutes ces sortes d'autres dispositions qui rendent l'homme si funeste et si insupportable à l'homme. Et quoi enfin, la Foi recommande la pénitence, le Monde n'aspire qu'au bien-être; la Foi veut la modération, la Foi annonce l'égalité de tous les hommes devant Dieu, la Foi prescrit la justice aux Puissances..... la Foi construit le monument, le Monde en arrache les pierres !

Cherchez maintenant qui porte en soi la source de nos maux civils et économiques ?... On reste obligé d'avouer qu'en tout, exact opposé du christianisme, le Monde est aujourd'hui le seul ennemi constitué de la Foi. Il maintient l'antiquité toute vivante parmi nous.

Comme je l'observais, la grande différence entre la corruption individuelle et le Monde, c'est que par lui cette corruption s'élève à l'état public. Gouvernements, riches familles et mauvais peuple, sous ce rapport tout ne fait qu'un. L'injustice, le luxe et la dépravation se donnent tacitement la main. Voilà pourquoi le Monde s'oppose comme une véritable constitution à celle qu'a établie l'Église ; voilà pourquoi la religion a toujours, et toujours à outrance, combattu le Monde. Jugez si elle a eu raison !

Vous observerez vous-même les principes que la religion chrétienne a apportés pour détruire la société ancienne; puis vous énumérerez un à un ceux qu'inspire ouvertement le Monde... Je ne ferai qu'une question, supposez que la religion suspende subitement son action, et que le Monde aussitôt voie triompher toute la sienne : que deviendraient l'égalité, le travail et la vertu; que deviendraient la liberté, la charité et le respect de l'homme ; je le demande au monde moderne, où serait le monde moderne ?

Il faut cependant réfléchir !

D'où sont sortis les vices et les mauvaises lois contre lesquels s'est amoncelée la Révolution française ? Si vous êtes

Digitized by Google

moralistes ou économistes, je vous prie de chercher de près la cause constituée des maux que vous déplorez. Et si vous tenez à la paix, si vous pensez à éviter les jours horribles du sang, distinguez bien la tyrannie qu'il est urgent de renverser ! Le temps est là...

Maintenant, si vous l'examiniez dans ses détails et sur la face de ses âmes, le Monde vous ferait pitié. Du triste orgueil qui stérilise les unes, ou de la dépravation misérable qui consume les autres, on ne sait lequel est pour l'homme le plus cruel à observer. Car le Monde se divise en deux, la populace et le grand monde. En ce dernier, l'esprit s'en mêle, tout est complet !

La vanité fait le fond de ce qu'on appelle les gens du Monde. Chez les hommes, elle passe avant leur âme ; chez les femmes, elle passe avant leur cœur. De là les conséquences plus ou moins directes, et plus ou moins détournées qui en découlent. La vanité se reconnaîtrait, au besoin, dans les trois traits distinctifs du beau-monde : le dédain, la froideur et le rire.

De fait, quiconque n'a entrevu que le relatif des choses doit juger tout inférieur à soi ; quiconque n'est pas sorti de son moi doit se sentir peu pressé par l'amour ; et quand on a conçu les choses de la sorte, on fait parfaitement bien d'en rire.... Rire, rire quand on a l'infini mis en face de soi !

Le rire annonce que toutes les émotions glissent immédiatement sur les sens, au lieu de s'arrêter dans l'âme ; le sérieux accompagne les profondes affections. Le rire est trop souvent de mauvaise marque chez l'homme. Toute malice faite ou dite, toute blessure portant au sein de l'innocence, ne manquent pas de provoquer ce rire. Le sourire dévoile les douceurs de l'âme, mais le rire décèle les plaisirs secrets

Digitized by Google

de l'esprit. Le rire s'attaque à tout ce qui est beau ; je ne connais presque rien d'aussi cruel que le rire.

On a vu les barbares détruire avec une secrète joie les monuments des arts : en face des chefs-d'œuvre de la civilisation, ils sentirent qu'ils ne pouvaient tirer de vanité que de leur force ! Plus brutes et moins fiers, les barbares de la civilisation ont porté leurs mains sur ce que l'homme a de plus sublime et de plus doux dans la pensée. Ne cherchez pas d'autres moyens pour juger les hommes : qu'admirent-ils? de quoi rient-ils ? Le Saint admire précisément ce qui n'obtient que le rire des sots.

A un seul point connaissez le Monde. Dans les assemblées de son opulence, ou dans les bouges de sa misère, parlez de morale ou de Dieu, chacun se tait et attend que vous ayez fini. Parlez de ce qu'il y a de plus nouveau en crimes, en anecdotes ou en modes, chacun écoute et vous sait gré. Auriez-vous l'art de saisir une fibre nouvelle dans la vanité de chacun : quel homme charmant vous êtes ! Dites des riens, et vous charmez; parlez du bien, vous ennuyez. Jugez par là qui vous écoute.

Il ne faut plus se faire illusion sur ce point, le Monde est ce vieil arrière-train que l'antiquité a laissé au milieu de nous. La civilisation chrétienne venant agrandir l'homme, a attaqué ses deux destructeurs, l'orgueil, qui le renfermait dans le moi, et les passions, qui le renfermaient dans le corps. Le Monde a mis tout son art à faire refleurir l'un et les autres. Les progrès dans l'ordre civil et dans l'ordre économique se sont effectués en proportion de la prédominance en nous de la vertu et de l'amour. Le Monde a travaillé en sens inverse des siècles ; il a recueilli et réparé tous ces vieux instruments d'esclavage intérieur que le christianisme avait flétri !

Tout progrès est impossible dans le cœur où le Monde est

Digitized by Google

entré ; le premier soin des âmes qui ont cherché la perfection a été de s'éloigner du Monde. De même, je le déclarerai, tout progrès est impossible à la nation où l'empire du Monde contrebalance celui de Dieu. Les biens consolidés par le passé se consommeront, les vertus constituées dans la nationalité s'ébranleront, et les jours de sa décadence commenceront à se compter. Si l'on pouvait comparer quelque chose sur la terre à l'action trop merveilleuse de la divine loi, je dirais que le Monde a fait sur l'homme mathématiquement autant de mal que la religion a pu faire du bien : il en trace constamment les frontières.

Le Monde, c'est ce monde. Que de parti pris les hommes s'attachent de la sorte à la terre, c'est là un spectacle d'une grande tristesse !

XXVI.

DE DIVERSES CAUSES DU MONDE, DU MOYEN DE LE DÉTRUIRE.

D'abord je dirai une cause du Monde qui tient aux mystères du cœur.

L'homme, fait pour le bonheur, ici-bas n'a que l'espérance. Afin de soutenir son âme, Dieu lui a ménagé dans la conscience, cette incomparable satisfaction qui tient à la joie du Ciel. Que l'homme travaille ou qu'il fasse le bien, la conscience, toujours en ligne droite avec Dieu, aussitôt lui communique cette impression du Bonheur. Mais, que l'homme cesse d'agir ou de faire du bien, sa conscience aussi se tait. Le silence

Digitized by Google

de la conscience est ce qu'on nomme l'ennui, triste famine qui jette l'ame dans le malaise du spleen.

Et l'homme, au milieu du temps, a besoin d'être soutenu par la conscience pour ne pas s'affaisser sur lui-même. Il faut que les brises d'en haut entrent dans cette poitrine altérée ! C'est le doux sentiment du devoir, en lui plus constant que l'amour, qui ne le quitte pas d'un pas dans tous les actes de la vie, qui le ranime à chaque effort, qui lui sourit dans la douleur, transforme sa mélancolie et fait prendre la fuite à l'ennui, ce triste voisin du remords. Car l'homme n'a pas toujours le vin du cœur. Et comme une mère, la conscience reste auprès de l'infortuné; elle veille à son chevet, l'endort de son chant divin, et lui présente à son réveil l'ambroisie intarissable. Ah! sans doute elle vient du Ciel, cette fidèle messagère qui apporte la nourriture à tous ceux qui font le bien!

Mais que l'homme ne reçoive plus ce contentement sauveur, on le voit, dès-lors poursuivi par l'ennui, recourir au plaisir pour remettre un aliment en son âme. Le fait a lieu au haut comme au bas de l'échelle sociale. Celui-là seul qui puise au contentement de la conscience peut mépriser le plaisir. Les hommes qui cherchent le plaisir attestent toujours une bien petite conscience. Il faut se garder en général des personnes qui ne rêvent qu'aux plaisirs, c'est une marque certaine qu'elles ne font jamais du bien. Lorsqu'on porte Dieu dans son cœur, si vous saviez combien on pense peu au reste.

Or, le Monde est précisement ce royaume du vide où l'on s'en va de tous côtés à la recherche du plaisir. Ah! faites du bien, vous verrez quelle jeunesse renaîtra en votre âme, et de quoi vous redeviendrez capables!

Le Monde, dans les classes nécéssiteuses, n'aurait besoin que d'un meilleur exemple des classes plus élevées, et d'un

Digitized by Google

ordre économique qui lui épargna au moins ce que la misère porte toujours d'attentatoire à la plus simple dignité humaine. Quand à ce qu'on appelle le beau-monde il reste malheureusement sans excuse (1). Il n'est si fortement lié en soi que par l'attrait de la vanité. Quel charme que d'entendre continuellement à ses oreilles le contraire de ce que nous dit la conscience! Privé de ce somptueux moyen, l'artisan la noie dans le vin. C'est ainsi, hélas! que de part et d'autre on parvient à l'étouffer. La conseillère d'en haut est remplacée par la justification du plaisir. Puis, quand l'homme est vide de sentiments, par des moyens artificiels on provoque outre mesure ses émotions, et l'âme revient toute usée au milieu des paisibles joies de la famille. L'ennui s'est fait sentir, et l'ignoble courut achever ce qu'a commencé le rire.

Le cœur, le cœur s'en va! et je ne pense pas que l'esprit reste. Qui s'entendirent jamais mieux que le vice et la vanité pour donner jour à la bêtise. Chose frappante dans le Monde, les femmes entr'elles trouvent leurs maris médiocres; et, de leur côté, les hommes trouvent leurs femmes insupportables! Les nouvelles recrues du Monde lui offrent-elles plus d'espoir? On y entend les jeunes filles dire à leurs mères que, parmi les jeunes hommes qu'elles ont vu, il n'en serait pas qu'elles voulussent pour époux; et les jeunes hommes entr'eux tiennent un propos tout semblable à l'égard des jeunes filles qu'ils connaissent.

La vie n'est pas une partie de plaisir : la vie n'est qu'un sacrifice. L'oubli de cette grande vérité jette le Monde dans

(1) Par quelle ironie appela-t-on beau-monde la source et le modèle de tout ce qu'on a fait de laid chez les modernes! Le Monde a aboli la grâce; la vanité a voulu voir les personnalités effacées sous le même niveau; et la Mode, sa suprême loi, a réussi à mettre chacun à l'abri du ridicule en imprimant sur tous une manière d'être commune. Dans les parties de l'art où le beau-monde peut se glisser, le mesquin fait entrée, et le feu sacré se sauve.

Digitized by Google

une étrange position. Ayant tout envisagé sous le point de vue du plaisir, il arrive qu'il ne se retrouve plus dans les grands sentiments et dans les choses profondes de la vie ; car tous les sentiments, comme les vertus, ont leur racine dans le sacrifice. La vérité du sacrifice entra toujours difficilement chez ceux qui ont grand soin d'argent ; de là cette pitié que les riches ont inspiré à l'Evangile.

Il est vrai de dire que, transmis par génération, le vice amène des organisations tellement dégradées qu'il devient plus difficile à l'intelligence de traverser le relatif, pour se tenir dans les notions de la raison ou de la Foi. Les intempérances ramollissent et diminuent la substance cérébrale. Le cerveau est le support extérieur de notre âme, et ses portions supérieures, qui précisément correspondent à nos facultés morales, disparaissent chez ces pauvres êtres dont l'esprit n'est ouvert qu'aux sensations extérieures. Toutes ces têtes rentrées sous l'angle aigu signalé par Kamper, et rapprochées d'une manière si frappante de la conformation animale, ne fournissent réellement plus ensuite que des hommes du monde. De hautes raisons physiologiques suffisent pour révéler où furent les nécessités du Déluge...

Or la vanité sort de tous ces faibles esprits ; et la vanité est le grand obstacle de la Foi. Cette Foi dont la racine, si tendre à sa naissance, ne pousse qu'auprès de la source de l'amour, ne tarde pas à être étouffée par cette grossière plante du cœur. On a dit que la vanité faisait tourner les pauvres têtes, et le fait est malheureusemt psychologique. Le degré de la vanité tient à l'étroitesse de l'esprit. Car l'homme naît avec une vanité égale à son moi ; et cette préoccupation, la plus forte après celle de la vie, finit par régner seule dans un esprit dépourvu d'autres idées. Il faut de l'étendue d'intelligence et beaucoup d'élévation de caractère pour chasser la vanité. C'est dans l'humilité qu'est toute la force de l'homme. Mais

Digitized by Google

la vanité est semée, cultivée et récoltée dans le Monde.

Qu'ils sont à plaindre les cœurs qui, dès leur jeunesse, ont mis leur joie dans la vanité ! ils ne trouvent plus ensuite de saveur dans la vertu ; et c'est ce qui les en éloigne si longtemps..... Il n'y a plus que la douleur qui puisse renouveler leur être !

L'humilité est, au reste, la raison de toute grandeur. J'ai vu, soit dans le peuple, soit dans les familles élevées, que les races vertueuses donnaient des hommes supérieurs pour le travail, pour la pensée, pour la vertu, et même aussi pour la beauté. Ces tiges vertes sont les seules qui portent des fleurs et des fruits! La dégradation de l'espèce devient donc, comme la vanité et l'ennui, une cause préventive du Monde. La première nous en fit naître sujets, les deux autres nous y font entrer.

Ceci est donné sans préjudice des septs péchés nommés dans le chapitre précédent, lesquels, comme j'avais l'intention de le dire avant tout, sont les sept sources du Monde.

Le Monde renferme autant d'ignorants que de savants, de malheureux que d'opulents, d'intéressés que de prodigues, de gens grossiers que d'esprits fats ; il se remplit de toute cette foule dorée ou deguenillée qui roule d'un autre côté que Dieu. Dieu absent et le moi présent, les sentiments méprisés, mais le plaisir adoré, l'indifférence et la cupidité, tel est l'enseigne du Monde. Seulement le beau-monde ne voudrait pas qu'on regardât les scélérats comme siens ; ce sont eux cependant qui possèdent le mieux ses maximes et en conduisent les conséquences jusqu'au bout.

Car voilà ce que les principes émis en haut deviennent lorsqu'ils arrivent en bas! Cependant il reste cette différence entre la populace et le beau-monde, c'est que dans le second, l'homme s'est toujours distingué par la politesse, cette belle

Digitized by Google

mimique du christianisme! Tandis que, dans la première, l'homme va aussi grossier au dehors qu'il l'est au dedans. La grossièreté est l'esprit du pauvre; l'esprit fait la grossièreté du riche.

Les hommes qui sont peu ne peuvent s'abstenir de montrer en tout de l'esprit. Le persiflage, la frivolité, l'indifférence arrêtée pour le beau, pour le vrai ne sont que les divers déguisements de la médiocrité. Persifler! comme si les intelligences qui comprennent les choses avaient eu le temps de les admirer! Ah! bannissez ces sortes d'habitudes qui rendent l'homme si commun. La bonne compagnie répudie ces êtres frivoles dont parle Mme de Staël, qui font *servir un peu d'esprit à tuer beaucoup d'âme*. Ne demandez point pourquoi, dans mainte occasion, les esprits légers sont si cruels!

Le Monde n'a pas de foi à donner aux siens : il ne leur est pas difficile de faire profession de scepticisme! Cependant les hommes de l'intérêt mieux-entendu s'imposent l'obligation de la foi, espérant tout ménager. D'autres sont persuadés que réellement ils l'ont, bien qu'ils sachent tout leur cœur ici-bas. Il reste une expérience à faire : celui qui trouve plus de plaisir avec le Monde qu'avec Dieu, celui-là appartient au Monde ; mais celui qui trouve plus de joie en Dieu qu'avec le Monde, c'est celui-là qui est à Dieu. *Où est votre trésor, là est votre cœur.*

Vous sentez que tout ce qui tend seulement à faire trouver fade la religion est décidément mortel à l'âme. C'est pourquoi le Monde est si funeste aux jeunes esprits, et puis, par l'habitude, à toutes sortes d'autres. Insensiblement on voit les hommes bien élevés y perdre la foi, et les femmes y perdre le cœur. Remarquez combien on s'y plaint de la perte de la jeunesse : il faut bien que Dieu la reprenne lorsqu'on s'en sert!

Quand les hommes se réuniront pour développer les grands

Digitized by Google

avantages de leur nature et jouir des touchants attributs de leurs cœurs, un exprimable charme se répandra dans leurs réunions. La bonne société s'établira : alors le Monde sera détruit. La bonne société ne se compose ni de femmes, ni d'hommes, ni de jeunes, ni de vieux; elle se compose de familles.

C'est la bonne compagnie qui détruira le Monde. Elle se formera dans les classes du travail, par la justice, la fermeté, la tempérance, le courage, la magnanimité, toutes ces belles qualités qu'exerce une vie active, et qui fondent la personnalité. Elle se formera dans les classes du capital, par la charité, l'humilité, le renoncement, la délicatesse, la sensibilité, toutes ces rares perfections que l'on cultive dans le loisir, et qui divinisent le cœur. Ces doubles vertus, qui composeront le grand amour, germent et croissent dans la famille.

Ah! la famille! tout l'avenir des peuples est là. Si l'on nous eut trouvés dans son sein, des publicistes de notre âge n'eussent point parlé de la quitter. J'ai dit diverses causes du Monde, la famille est le moyen de le détruire. L'homme ne sait point combien il s'est fait une existence amère et environnée de désolation ! Il sentira que des intérêts de toutes sortes l'appèlent à remplacer, en sa propre maison, la vie du Monde par la vie partriarchale. Les ressources que, dans l'Eden, Dieu avait donné à l'homme pour traverser cette terre, sont contenues dans la famille : il faut les retrouver. La chûte a pu tout entraîner, mais la grâce a tout rapporté. Qui a sondé la fécondité en bonheur du cœur et de la conscience! et qui a vu les nuées d'or qui versent les eaux sur ce sol lorsqu'il est cultivé par Dieu? La famille, la famille! il y aurait tant de moyens de retrouver sur notre terre ce Paradis qu'on a perdu....

Digitized by Google

CONCLUSION.

CHAPITRE XXVII.

SUR LA NATURE PSYCHOLOGIQUE DE LA FOI ET MOYEN DE LA MAINTENIR DANS LES AMES.

La pente de l'homme à être plutôt petit que grand, explique la rareté de la vraie Foi, et le règne tout établi du Monde nous en explique les obstacles. Il importerait de fixer sur la nature psychologique de la Foi une bien sérieuse attention, toute humble que soit la voix de celui qui le recommande.

Et que ceux qui croient leurs intérêts si fort en dehors de la question de la Foi, sortent de leur triste illusion ! Les grands principes sont tels que ces hautes montagnes, lignes de partage des eaux ; de leurs sommets viennent les fleuves qui se répandent sur les plaines et dans tous les bassins des mers.

Il faut se préoccuper davantage de la portée des sentiments. L'esprit ne se compose au total que de trois ou quatre raisonnements, toujours les mêmes ; et il ne saurait jamais saisir que ce que son inspiration le mit à portée de voir. L'intelligence est très utile pour nos succès en ce monde ; mais elle n'est pas ce que l'on croit. Ce n'est point là que se tient l'homme ; tout en voulant rejeter la pensée du siècle dernier, nous jugeons encore d'après elle. L'homme est dans l'homme ;

Digitized by Google

ses sentiments sont sa mesure. L'homme se place comme une statue sur la colonne de son cœur : c'est elle qui l'élève ou l'abaisse, et qui étend ou rétrécit son horizon.

Un sentiment, c'est la manière d'être de l'âme : car on ne sent que selon ce que l'on est. Le sentiment, c'est nous-même. L'admiration, l'amour, la vaillance, la bonté composent ceux qui les éprouvent. Formons donc l'homme, et non pas tout excepté lui : un Manuel de baccalauréat est un singulier compendium de l'âme ! Ce n'est pas avec la logique qu'on fait l'homme. Ah ! faut-il que l'éducation aujourd'hui en soit là, que les hommes du fini n'y trouvent rien à désirer !

Un écrivain de beaucoup de génie exprimait cette pensée qui serait si honorable pour notre espèce : *Si le ciel avait accordé plus de génie à l'homme, il en aurait d'autant plus de vertu.* Pour prendre un point de départ vrai, il faudrait retourner la proposition que présente cette antithèse. Ah ! s'il suffisait, pour qu'il le fit, de montrer le bien à l'homme ! Assurément, on ne sait de combien un degré de lumière pourrait rendre les hommes meilleurs ; car on ne sait de combien de secrètes vertus se compose, parmi nous, un seul degré de lumière !

De toutes les notions de l'homme, la plus importante au fond, est la notion de l'absolu. C'est cette notion qui me semble amarrer l'âme à l'Infini. Elle s'est affaiblie en nous par l'oubli des grands sentiments et les abus de la logique ; de là tant de petits esprits. Je crois cette dégradation la plus irréparable de notre être. Une âme détachée des Cieux et qui en perd l'idée sur la terre, par où encore tient-elle à son origine ? C'est la notion de l'absolu qui mêle à nos sentiments, et peu à peu à nos idées, cet élément étranger qui les enlève à ce monde. Dans la pensée, elle produit cette croyance que le bien est le fond de tout, et dans le peuple elle établit ce

Digitized by Google

qu'on appelle la confiance en Dieu. Substance de tous les axiômes, la notion de l'absolu n'est que la raison elle-même, et le seul fait qui la distiugue de tout ce qui change autour de nous. Cette notion affaiblie, l'expérience en nous l'emporte sur l'absolu, et l'homme, sans trop le savoir, perd cette ontologique foi au seul vrai, au seul beau, au seul bon qui sont le principe des choses : il est dès-lors impossible à toute religion de prévaloir dans l'âme. Le septicisme de la pensée vient de l'absence du sentiment de l'absolu. Il faut que l'esprit ait un fond. Tout se perd dans celui qui demande sans cesse une base au sol mouvant du relatif !

C'est en vain qu'on répand la Foi, si elle ne peut rester dans les âmes. Il en est beaucoup de frappées de l'affaiblissement rationel. Les axiômes ne sont plus en nous. On ne forme en quelque sorte que les rebords de l'âme, sans plus songer au dedans. On a tout fait pour renverser le sentiment de l'immuable. Le siècle dernier ne s'est occupé que des sens et de l'esprit ; on développait l'homme pour ce monde. Les organes de la conviction ont trop été sacrifiés ; ce malheur a duré assez pour entraîner dans une partie de la race une perte physiologique. Il voudrait mieux pour quelque temps laisser courir la science, et former l'homme dans son âme.

Il faut rappeler l'homme à l'intuition. Il le faut même en dehors de la Foi et pour l'ordre de la conception L'intuition est juste l'opposé de l'esprit : il vaut mieux prêter en nous l'oreille du côté de Dieu que du côté de l'homme. Celui qui rendra à l'intuition l'importance qu'a pris la logique dans tous les ordres de la pensée, accomplira la révolution qu'attend ce siècle. On ne sait où se tient la mort, je voudrais répéter ici, qu'au lieu des sens et de l'esprit, ce qu'il faut développer en l'homme, c'est le cœur et la raison. C'est ce que le peuple appelle l'âme.

La Foi ne se donne pas comme une leçon de mathé-

Digitized by Google

mathique; elle croît sur les dispositions que nous avons à la vertu. Cette Foi nouvelle qui germe aussitôt qu'on sème la parole, sort de ceux qui ont envie d'être bons et dont la conscience était prête. Ainsi quand la Foi pénètre pour la première fois dans un pays, elle opére tout à coup un grand nombre de conversions ; puis on est étonné de la voir également tout à coup s'arrêter. C'est lorsqu'elle arrive aux égoïstes.

Au milieu de la civilisation, voyez quel bélier incalculable il faudrait pour faire avancer la Foi d'une ligne ! Vous sentez que tout ce que les lumières ont pu faire, elle l'ont fait. Où le mal s'est établi, comment faire entrer la foi; dire à quelqu'un de croire c'est lui demander d'être bon. Les hommes ne pêchent point par les lumières, mais par les sentiments. Le scepticisme ne vient jamais que d'un épuisement du cœur. Il faudrait donc changer les cœurs. Ah ! le moyen n'est point aisé, mais le chemin serait direct. (1)

Pour savoir par où la vérité tient dans l'homme, il faut voir par où y tient l'erreur. On l'a observé en histoire, quand une fois l'erreur a pris vie, ni la dialectique, ni aucune des ressources de l'esprit ne réussit à la détruire ; ses racines croissent en lieu trop profond pour y recevoir la lumière. Un sentiment fit naître une idée en nous, un sentiment seul l'arrachera. L'erreur ne se fixe dans l'homme qu'au fond de

(1) Il n'y a pas de cercle vicieux pour la prééminence de l'amour et de la vérité. Evidemment il faut la foi pour pouvoir changer les cœurs ; les hommes ne peuvent commencer par être bons. Aussi, parmi nous, les hommes ont-ils effectivement commencé par la foi, qu'ils reçurent dans l'enfance. Tous ceux à qui manque la foi, ne sont que ceux qui l'ont perdue. La foi s'allume assez vite, mais elle ne reste que dans les âmes où l'amour ne s'éteint pas. Chez les infidèles, il est certain que l'homme ne saurait pas plus avoir l'amour avant la foi que la foi avant l'amour. Mais là est précisément la merveille de la foi, qu'elle est formée d'autant d'amour que de lumière, et ces deux rayons de Dieu entrent ensemble dans l'âme.

Digitized by Google

quelque mouvement de son cœur : pour planter la vérité il faut aller aussi avant.

La Foi naît à la source de l'amour. C'est dans la pratique des grands sentiments, dans les habitudes généreuses et dans les instincts héroïques que le cœur maintient ses forces et peut rester propre à la Foi. Il ne suffit pas de parler toujours de grandes âmes, il faut en faire ; or c'est en cela qu'elles se font. Ah ! le cœur ne vient pas tout seul ! Il ne faut plus compter sur la Foi, si l'on ne sait plus former les cœurs. L'âme ne déroge pas ; toujours il lui a fallu les nobles impulsions, les beaux exemples, la lutte, enfin la grande éducation !

Dans les siècles de guerre et d'héroïsme général, les esprits trouvent en eux plus de disposition pour la Foi. L'admiration, la soif du beau, l'amour du grand, tout ce qui se tient vers le haut de l'âme est un contre-poids indispensable à l'intérêt, qui nous ferait constamment retomber sur le moi. C'est dans ces nobles dispositions, qui forment l'assise de l'âme, qu'il faut avant tout s'établir. Qui saura donc fondre ce moi et ruiner cette vanité qui n'est, si vous le saviez bien, qu'un amour gardé et retourné sur soi !

Je demande pour le génie de l'homme, que l'inspiration prenne dans sa pensée la place qu'y tient la logique, et dans son cœur la place qu'y occupe le moi ! Qu'à l'avenir on prenne garde aux hommes du fini...

Croyant toujours que nombre d'âmes n'attendent que sa lumière, la Sainte Eglise ne cesse d'annoncer la Foi ; et l'on s'étonne de ce qu'il n'y ait pas plus de Foi ! Hélas, que leur apportez-vous; c'est précisément ce dont ils ne veulent pas que cette foi si vite d'accord avec la conscience et qui nous suit du même pas que le remords. Le cœur cherche Dieu ou ce monde; barrez le passage vers ce dernier. Partout ressuscitez le beau ; nous n'arriverons au divin que par l'élévation de l'âme. Je

Digitized by Google

crois qu'il faut tout agrandir; quand on rétrécit les esprits, ils ne sont plus bons que pour ce monde. Ne gardez plus de ménagements, ils étoufferont l'Evangile ! ne gardez plus de ménagements, les enfants de l'esprit, du luxe et de la vanité seront toujours vos ennemis !

Comme le Monde est aussi étroitement incorporé à la Société que la vanité l'est au cœur, les prudents, dans la crainte de tout ébranler, diront de ne point attaquer en face le Monde. Les temps pressent, IL FAUT DÉTRUIRE LE MONDE! Je le crie du fond de mon âme aux sages et aux économistes : il faut détruire le Monde ! Là est le *delenda Carthago* de notre civilisation.

L'Evangile l'a assez dit : On ne peut servir deux maîtres. Le fait est tel, Dieu ou le Monde : il n'y a pas de troisième chemin! C'est la croyance de l'esprit, dans sa donnée du relatif, de croire qu'on peut tout accommoder. Mais quand l'âge arrive, quand l'intelligence commence à se taire devant la raison, et que l'on sent l'imminence de Dieu, alors on entend dire : « Qu'il est temps de se retirer du Monde. » Quel aveu ! Et vous pensez ne donner à Dieu que vos restes...

VENEZ, jeunes générations, et foulez sous vos pieds le vieux, le laid, le vil mis sur la face de ce monde ; couvrant le front de ses docteurs, de ses prophètes et de ses Rois. Ah ! n'acceptez pas la terre comme on vous l'a faite ! Venez, versez sur nous le feu des vengeances du temps; que le seuil de nos vieilles mœurs soit blanchi, et que le toit où s'abritaient nos pensées soit enlevé de dessus nos têtes. Dans vos virginales mains, une arme brillera comme l'éclair et fera tomber en poussière la masse informe du passé; l'arme invincible de l'exemple! La grande Europe tressaillera, voyant renaître sur son sol ses légions de chevaliers; car vous répandrez sur vos traces la foi, la poésie et l'amour. Et les femmes reparaîtront : heureux enfants, vous verrez la joie dans leurs yeux. Vous ferez place

Digitized by Google

dans les cœurs à cette ravissante beauté, à cette jeunesse immortelle qu'on appelle la Sainteté. Qu'elle sera belle cette terre; elle sera le séjour des âmes dans l'attente de l'immortalité!

S.T B.

(*La suite prochainement*).

Digitized by Google

Études d'économie politique.

VI.

LA

RÉFORME POSTALE

EN FRANCE[1].

III.

On a vu, dans la première partie de cet écrit, que deux systèmes principaux ont été présentés pour effectuer, en France, la réforme postale.

L'un de ces systèmes a été proposé par le gouvernement, l'autre par MM. de Saint-Priest, Monnier de la Sizeranne et Muteau, membres de la Chambre des Députés.

Pour apprécier exactement la valeur réelle et les conséquences de chacune de ces deux propositions, il faut se rendre compte des principes qui doivent présider à la taxation des lettres et de la composition des taxes postales maintenant appliquées en France.

Le tarif de 1827 comporte, pour la rémunération du transport des lettres, onze taxes progressives, croissant en raison de la plus grande longueur du parcours. Ce système a le tort de contrevenir au droit commun en soumettant à une rémunération inégale le prix d'un service public établi dans l'intérêt général.

Il y a complète erreur à prétendre qu'il faut calculer le coût du transport d'une lettre d'après la longueur du parcours. Ce coût dépend essentiellement du nombre des lettres transportées à chaque

(1) Voir la livraison de février 1847, tom. XXV, pag. 157.

Digitized by Google

destination. Un voyage de malle-poste coûte un prix donné qui reste invariable, soit que cette malle porte un million de lettres, soit qu'elle porte une seule lettre. Dans ce dernier cas, cité comme exemple extrême quoiqu'il soit invraisemblable, la lettre unique devrait être taxée à la parité de tout le coût du voyage, tandis que, dans l'autre cas, chaque lettre faisant partie du million de lettres simultanément transportées devrait payer seulement un millionième de ce même coût.

Il est donc tout-à-fait déraisonnable d'établir la tarification du transport des lettres sur une progression proportionnée à la longueur du parcours. Le tarif de 1827 a été basé sur ce faux principe ; il n'a pas même le mérite d'en avoir fait une exacte application.

Pour mettre les taxes en corrélation proportionelle avec les distances à parcourir, il aurait fallu que chaque taxe fut calculée de manière à s'accroître en raison de l'acroîssement de la distance. Le tarif de 1827 est loin de présenter cette corrélation.

La première taxe de ce tarif imposant à une lettre simple, transportée à 40 kilomètres, un port de », 20 c., soit »,05 par myriamètre, les dix autres taxes de ce tarif devraient progresser de manière à ce que chacune d'elles représentât autant de fois »,05 qu'il y a de myriamètres dans la distance à laquelle elle correspond. Le tarif de 1827 ne suit pas cette progression rationnelle et juste, ses taxes varient arbitrairement selon les distances. Tandis que la lettre à 40 kilomètres est taxée à raison de »,05 par myriamètre, celle à 300 kilomètres est taxée à raison de »,02, celle à 900 kilomètres est taxée à raison de »,01 centime 1/4 par myriamètre.

Sous quelque face qu'on les considère, ces disproportions sont injustifiables. Si la taxe est appliquée à raison de la distance, sa quotité doit être invariablement proportionnelle à la longueur du parcours. Si la taxe doit produire l'effet d'un impôt indirect, elle doit être calculée de manière à ce que, selon les prescriptions de la charte, les charges de cet impôt soient égales pour tous. Si, enfin, la taxe est la rémunération d'un service public, tout service public devant être à un prix égal pour tous, la taxe imposée pour le port d'une lettre doit être invariable quelle que soit la distance à laquelle cette lettre doit parvenir.

Digitized by Google

L'analyse des taxes dont se compose le tarif de 1827 fait ressortir, mieux encore que les chiffres et les raisonnements qui précèdent, les vices du système dont ce tarif est l'application.

Selon le rapport présenté, en 1844, à la Chambre des Députés, par M. Chegaray, relativement à la proposition de M. de Saint-Priest, le service des postes a transporté hors Paris, pendant l'année 1843, 81 millions de lettres, et le coût général de ce transport s'est élevé à 2,800,000 fr.

En assimilant à un type uniforme de distance, soit à un myriamètre, par exemple, le nombre des lettres transportées, et en divisant le coût général du transport par le produit de cette assimilation, on doit trouver le coût du transport de chaque lettre à un myriamètre.

Le tableau suivant présente les éléments nécessaires pour ce travail. Il indique la répartition des 81 millions de lettres par catégories de distances correspondantes à celles fixées par le tarif de 1827. Il fait connaître en même temps combien de myriamètres chaque catégorie aurait parcouru, si la destination avait été invariablement à un myriamètre de distance du point de départ.

CATÉGORIES PAR DISTANCES, myriamètres.		NOMBRE DES LETTRES TRANSPORTÉES. à pleine distance.	à un myriamètre.
	M.	L.	M.
Jusques à	4	25,000,000	100,000,000
—	8	16,500,000	132,000,000
—	15	13,500,000	202,000,000
—	22	9,000,000	198,000,000
—	30	5,500,000	165,000,000
—	40	5,000,000	200,000,000
—	50	2,500,000	125,000,000
—	60	1,800,000	108,000,000
—	75	1,660,000	124,000,000
—	90	409,000	37,000,000
Plus de	90	72,000	6,000,000
		L.	M.
TOTAUX.		80,941,000	1,397,000,000

Digitized by Google

Si l'on divise le nombre total de la dépense, soit 2,800,000 par le nombre total des myriamètres représentant un transport général à un myriamètre, soit par 1,397,000,000, on trouve pour quotient »,002. Ce chiffre représente, en dixièmes de centimes, le coût d'une lettre portée à un myriamètre.

Pour avoir le total des dépenses que le service du transport et de la distribution des lettres coûte à l'administration des postes, il faut ajouter au coût de transport les autres frais.

Le rapport de M. Chegaray contient, à ce sujet, des calculs intéressants desquels il résulte que, pendant l'année 1843, les frais généraux d'administration spéciaux au service des lettres, se sont élevés au coût moyen approximatif de »,08 par lettre.

En ajoutant à chaque coût variable de distance, calculé à raison de 0,002 par myriamètre, 0,08 pour chaque coût de frais généraux, on a un total représentant, au complet, la dépense causée à l'administration par le transport et la distribution d'une lettre simple à chacune des distances graduelles du tarif de 1827. Tout excédant de taxe, en outre de la dépense totale qui vient d'être définie, représente l'impôt indirect perçu par l'administration des postes. Voici maintenant, en application des calculs qui précèdent, la répartition de chaque taxe en remboursement de dépenses et en impôt indirect.

ANALYSE DES TAXES COMPOSANT LE TARIF POSTAL DE 1827.

DISTANCES (kilomètres).	TAXES.	DÉPENSES. Transport (par myriamètre, 0 f., 002).	Frais généraux.	Total.	IMPÔT INDIRECT.	TAXES.
k.	F. C.	F. C.	F. C.	F. C.	F. C.	F. C.
moins de 40	», 20	», 01	», 08	», 09	», 11	», 20
de 40 à 80	», 30	», 01	», 08	», 09	», 21	», 30
80 à 150	», 40	», 03	», 08	», 11	», 29	», 40
150 à 220	», 50	», 04	», 08	», 12	», 38	», 50
220 à 300	», 60	», 06	», 08	», 14	», 46	», 60
300 à 400	», 70	», 08	», 08	», 16	», 54	», 70
400 à 500	», 80	», 10	», 08	», 18	», 62	», 80
500 à 600	», 90	», 12	», 08	», 20	», 70	», 90
600 à 750	1, »	», 15	», 08	», 23	», 77	1, »
750 à 900	1, 10	», 18	», 08	», 26	», 84	1, 10
plus de 900	1, 20	», 20	», 08	», 28	», 92	1, 20

Digitized by Google

Cette analyse des taxes démontre d'une manière saisissante les iniques résultats de leurs irrégulières progressions. L'impôt indirect établi par la tarification actuelle des postes, semble avoir eu l'intention de soumettre à une pénalité pécuniaire toutes les correspondances épistolaires ayant un parcours de plus de 40 kilomètres. Plus la destination est au-delà de cette distance privilégiée, plus la pénalité est considérable. A la distance de 80 kilomètres, la quotité de cet impôt indirect est double de ce qu'elle est à la distance de 40 kilomètres. Pour un parcours de 900 kilomètres, ce n'est plus dans la proportion de 1 à 2, mais dans l'énorme proportion de 1 à 8 que l'impôt est exigé. Cette disproportion illégale n'a pas même pour excuse un avantage financier. Elle comprime l'essor et l'activité des correspondances, et, par conséquent, elle fait diminuer les produits à mesure que l'augmentation des distances multiplie l'exagération des taxes. Le tableau suivant met en évidence les effets de cette compression.

TARIF DE 1827.

TAXES.	PRODUIT BRUT EN 1843.	RÉPARTITION DES LETTRES EN 1843.		DISTANCES (kilomètres).
		Circulation réelle.	Décroissement proportionnel sur 10,000 lettres.	
	f.	l.		k.
», 20	5,300,000	25,000,000	10,000	Jusques à 40
», 30	5,200,000	16,500,000	6,600	40 à 80
», 40	5,700,000	13,500,000	5,300	80 à 150
», 50	4,700,000	9,000,000	3,600	150 à 220
», 60	3,500,000	5,500,000	2,200	220 à 300
», 70	3,800,000	5,000,000	2,000	300 à 400
», 80	2,300,000	2,500,000	1,000	400 à 500
», 90	1,750,000	1,800,000	720	500 à 600
1, »	1,830,000	1,660,000	664	600 à 750
1, 10	450,000	409,000	164	750 à 900
1, 20	90,000	72,000	29	plus de 900
	34,620,000	81,000,000		

Il résulte de ce tableau que, dans une période de temps donnée, 29 lettres seulement sont expédiées à 900 kilomètres tandis que,

Digitized by Google

simultanément, 10,000 lettres sont expédiées à 40 kilomètres. Entre ces deux proportions extrêmes, le nombre primitif de 10,000 décroît à mesure que la distance et, en même temps, la taxe s'accroissent. Faut-il attribuer ce décroissement graduel à l'influence de la taxe ou à l'influence de la distance ? Pour peu qu'on examine et qu'on réfléchisse, on reconnaît que l'exagération de la taxe doit être plutôt incriminée que l'éloignement relatif des lieux de destination.

La population de la France n'est pas égale partout en nombre, en instruction, en moralité, en industrie. Il y a des différences prononcées, sous ces rapports, entre les divers départements. Mais ces différences n'ont aucune corrélation avec les distances plus ou moins longues séparant ces départements les uns des autres, ou de Paris. Le tableau suivant, extrait de l'excellent ouvrage de M. le comte d'Angeville sur la statistique de la population française, présente des documents qui jugent cette question.

RANGS COMPARATIFS QU'OCCUPENT, SOUS DIVERS RAPPORTS, PARMI LES QUATRE-VINGT-SIX DÉPARTEMENTS, CEUX DONT LES CHEFS-LIEUX SONT DÉSIGNÉS AU PRÉSENT TABLEAU.

MOTIFS de COMPARAISON.	DÉSIGNATION DES CHEFS-LIEUX.									
	Paris.	Melun.	Orléans.	Rouen.	Lille.	Rennes.	Lyon.	Bordeaux.	Toulouse.	Marseille.
Population.	1	45	66	3	2	13	3	47	23	22
Instruction.	6	10	36	23	27	56	29	51	57	59
Moralité.	85	71	46	84	27	39	22	5	29	11
Industries.	1	25	24	2	13	68	3	26	28	6
distances de Paris (en kilomètres).	»	45	115	120	230	352	466	596	706	833

Digitized by Google

Les points de comparaison qui viennent d'être cités ont été pris au hasard, sans autre attention que de faire concorder à peu près leur distance respective, par rapport à Paris, avec les distances graduelles inscrites dans le tarif de 1827. Les chiffres présentés dans le tableau démontrent que la densité de population, le développement intellectuel, moral et industriel, ces motifs si puissants d'excitation à l'activité des correspondances épistolaires, sont en dehors de toute corrélation avec la distance plus ou moins longue séparant les départements de Paris. Il ne faut donc pas attribuer à l'influence des distances le décroissement éprouvé par le nombre des lettres, à mesure que leur destination est plus lointaine. Ce décroissement est produit surtout par l'exagération progressive des taxes proportionelles.

L'examen qui vient d'être fait des conditions fondamentales, des éléments constitutifs et des conséquences du tarif de 1827, a mis en relief les inconvénients et les vices de ce tarif, et facilite l'appréciation des deux propositions présentées à l'effet de le modifier ou de le réformer.

Il résulte de cet examen que le système de tarification actuellement appliqué en France pour le transport des lettres produit les inconvénients suivants :

Les bénéfices nets recueillis par l'administration des postes équivalent à un impôt indirect dissimulé, dont l'application est aggravée par cette complication illégale que le type régulateur de cet impôt n'est pas le même pour tous les citoyens.

Le mode des taxes plus élevées à mesure que la destination est plus lointaine est contraire à la raison et au droit commun.

Le tarif de 1827 applique ce mode vicieux, en dehors de tout calcul proportionnel, avec un arbitraire absolu. Ses taxes ont, d'ailleurs, une exagération qui produit les plus désastreux effets sous tous les rapports.

Tels sont les déplorables résultats du tarif actuellement en vigueur. Puisqu'il est enfin question de modifier ce tarif contre lequel, depuis si longtemps et à juste raison, tant de réclamations s'élèvent, il faut au moins choisir, parmi les modifications proposées, celle qui offre les plus complètes améliorations.

Digitized by Google

Le tarif présenté par le gouvernement continuerait le système actuel. Il donnerait seulement l'avantage d'un abaissement des taxes maintenant appliquées.

Au lieu de comporter onze catégories de distances et autant de taxes, au lieu de s'élever graduellement de »,20 à 1.20 c. comme le tarif de 1827, le nouveau tarif comporterait seulement cinq catégories et progresserait d'un minimum de »,15 c. à un maximun de »,50. Cette dernière taxe serait applicable à toute lettre allant au-delà de 400 kilomètres.

Tous les inconvénients, toutes les illégalités, tous les fâcheux résultats reprochés à la tarification actuelle, seraient d'ailleurs reproduits par la tarification nouvelle. Il n'y aurait pas réforme ; il y aurait atténuation seulement du mal.

Le système des taxes progressant à mesure que les distances s'accroissent serait continué. La même inégalité proportionnelle existerait dans la base de répartition de l'impôt indirect compris dans la taxe. Une lettre simple allant à 40 kilomètres serait taxée 0,13 c., soit à la parité de trente-sept centièmes de centime (0,00375) par myriamètre, tandis que la lettre simple allant à 900 kilomètres serait taxée 0,50 c., soit à la parité de cinq centièmes de centime (0,00055), par myriamètre. La lettre allant à 900 kilomètres payerait donc une taxe totale triple de la taxe imposée à la lettre allant à 40 kilomètres. Cette dernière, de son côté, paierait, par myriamètre, sept fois plus que l'autre.

Le nouveau tarif continuant la disproportion croissante des taxes, continuerait probablement aussi la disproportion décroissante des recettes.

En fait de tarifs, toute réduction incomplète manque son but; elle ne produit qu'une perte sans compensation. Une réforme hardie et large excite la consommation : l'accroissement du nombre ou de la quantité de la matière imposée fait alors retrouver au trésor ce que peut lui faire perdre l'abaissement du droit.

La proposition présentée par le gouvernement est une de ces mesures incomplètes qui laissent subsister tout le mal auquel elles ont pour objet de porter remède.

Les atténuations de taxes résultant de cette proposition, seraient

Digitized by Google

impuissantes à stimuler l'activité des correspondances lointaines assez énergiquement pour conserver le revenu actuel, en compensant l'abaissement des taxes par l'accroissement du nombre des lettres. Un port de lettre de »,50 est encore bien élevé pour un ouvrier gagnant 1,25 et même 2,50 par jour, et devant, avec ce faible salaire, fournir à tous ses besoins. L'envoi d'une lettre entraîne presque toujours la réception d'une lettre en réponse, et souvent même un échange répété de correspondance. Les mêmes motifs qui retiennent d'envoyer ou de se faire adresser des lettres, maintenant que le port en coûte 1,20 c., »,90 c. ou même »,80 c., retiendront encore, alors que ce port coûtera »,50. La tarification nouvelle, proposée par le gouvernement, ne ferait donc pas augmenter le nombre des lettres. Cependant elle ferait considérablement diminuer les recettes brutes de l'administration des postes. Les 81 millions de lettres transportées en 1843, ont produit brut 34,600,000 fr. Ce même nombre, réparti et taxé selon le nouveau tarif, donnerait seulement une recette brute de 22,150,000 fr. dont voici le détail.

DISTANCES (kilomètres).	NOMBRE DE LETTRES. Par catégories anciennes.	NOMBRE DE LETTRES. Par catégories nouvelles.	TAXES NOUVELLES.	PRODUITS.
k.	c.	c.	f. c.	F.
Jusques à 40	25,000,000	25,000,000	», 15	3,750,000
40 à 80	16,500,000	16,500,000	», 20	3,300,000
80 à 150	13,500,000	13,000,000	», 30	4,050,000
150 à 220	9,000,000			
220 à 300	5,500,000	19,500,000	», 40	7,800,000
300 à 400	5,000,000			
400 à 500	2,500,000			
500 à 600	1,800,000			
600 à 750	1,660,000	6,500,000	», 50	3,250,000
750 à 900	409,000			
Plus de 900	72,000			
Totaux.	81,000,000	81,000,000		22,150,000

La recette brute, produite en 1843 par 81 millions de lettres,

Digitized by Google

ayant été de fr. . . . . 34 millions,
la recette brute produite par l'application du nouveau tarif sur ce même nombre de lettres n'étant plus que de . . . . . 22 —

il en résulte que le nouveau tarif produirait un déficit de 12 millions. que devrait combler un accroissement du nombre des lettres, provoqué par l'abaissement des taxes.

La modique réduction de taxes proposé par le nouveau tarif, serait certainement incapable de produire, dans le nombre actuel des lettres, l'augmentation nécessaire pour compenser cette diminution si considérable de recettes. La proposition du gouvernement constituerait donc une réforme incomplète, qui imposerait au trésor public des pertes sans compensation. Il faut écarter cette proposition.

Le projet de tarification dont la présentation officielle doit être attribuée collectivement à MM. de Saint-Priest, Monnier de la Sizeranne et Muteau, constitue un système tout-à-fait différent de celui qui vient de nous occuper. Ce tarif comporte une taxe unique de »,20 c. par lettre simple transportée de bureau à bureau, quelle que soit la distance entre le lieu de départ et le lieu de destination.

Le seul énoncé des conditions de ce tarif en fait déjà apprécier les avantages. Réduit à une taxe unique, il rentre dans l'observation de ce grand principe, l'égalité des charges pour tous. L'extrême modération de sa taxe est une amélioration réelle, qui semble devoir stimuler puissamment l'activité des correspondances lointaines, jusqu'à ce moment si peu importantes et si peu productives.

Il est impossible, même au sophisme le plus habile, de nier les conséquences favorables que le tarif unique aurait pour tous les citoyens. Ceux qui combattent ce système sont forcés de reconnaître son mérite sous cet important rapport ; mais, pour continuer et justifier leur opposition, ils se retranchent derrière cet argument que la taxe de 0,20, jetterait la perturbation dans une branche importante du revenu public, en imposant immédiatement, aux recettes brutes de l'administration des postes, une réduction très considérable qui, de longtemps, ne pourrait être récupérée. Un examen un peu appro-

Digitized by Google

fondi fait reconnaître que cet argument est loin d'avoir la force qu'on se plaît à lui prêter.

Le revenu brut de 1843 s'est élevé, pour 81 millions de lettres, à la somme totale de : . . . . . 34 millions.

La taxe unique de 0,20 par lettre, appliqué à ce même nombre de 81 millions, produirait. . . . . 16. —

Si le nombre actuel des lettres restait invariable, l'application du nouveau tarif causerait donc, sur les anciennes recettes, une diminution de. . . . . 18 millions.

Pour compenser cette diminution, il faudrait un accroissement de 90 millions de lettres, soit 121 %, par rapport au nombre actuel. La réalisation prochaine de cet accroissement paraît assurée pour peu qu'on examine les faits.

En l'état actuel des choses, on évalue à un tiers du nombre total des lettres transportées par la poste, le nombre des lettres qui, pour échapper à la taxe trop élevée, sont envoyées par des occasions particulières. Cette fraude cesserait certainement, d'une manière absolue, si la taxe était réduite uniformement à »,20 c. pour toute distance. La poste étant plus rapide, plus exacte et plus sûre même, elle serait universellement préférée. Cette conséquence de la réforme postale donnerait un accroissement immédiat de 27 millions de lettres, soit 33 %, en à compte sur les 121 % nécessaires pour rendre les recettes du nouveau tarif égales à celles du tarif actuel.

Mais la taxe unique de »,20 c. par lettre n'aurait pas seulement pour effet de restituer à l'administration des postes les lettres maintenant transportées en fraude ; elle multiplierait infiniment le nombre général des lettres. Le calcul suivant démontre la probabilité de cet accroissement.

La première taxe du tarif de 1827 s'applique à une zône ayant un rayon de 40 kilomètres, ce qui comporte une superficie totale de 4,800 kilomètres carrés. Cette catégorie a une circulation de 25 millions de lettres.

La onzième taxe de ce même tarif s'applique à une zône de 900 kilomètres, comportant une superficie totale de 2,430,000 kilomètres carrés. Cette catégorie a une circulation de 72,000 lettres.

La première zône a donc cinq-cents fois moins de superficie,

Digitized by Google

et pourtant elle a trois mille six cent onze fois plus de lettres que la onzième zône.

L'énorme différence existant entre ces deux catégories extrêmes, provient d'une complication de causes, au premier rang des quelles il faut placer l'élévation extrême de la taxe appliquée à la zône de 900 kilomètres. Si la taxe de cette catégorie était assimilée à la taxe de la zône de 40 kilomètres, comme cela résulterait du tarif réformateur, le nombre des lettres des zônes lointaines s'accroîtrait certainement de beaucoup.

Il est, d'ailleurs, inutile de raisonner par conjectures sur cette question importante. Il suffit, pour écarter toute incertitude, de rappeler les accroissements que la réforme postale a produit en Angleterre sur le nombre annuel des lettres. Cet accroissement a progressé dans les proportions suivantes, comparativement avec le nombre constaté dans la dernière année pendant la quelle l'ancien tarif avait été appliqué. Cette progression proportionnelle, a été :

pour la	1re	année	de 78	%
—	2e	—	105	%
—	3e	—	123	%
—	4e	—	137	%
—	5e	—	150	%
—	6e	—	191	%
—	7e	—	214	%

Le tableau suivant fait connaître quel serait successivement le nombre annuel des lettres, en France, si le nouveau tarif produisait un accroissement proportionnel égal à celui, progressivement réalisé en Angleterre, depuis l'établissement de la réforme postale. Il présente en même temps les résultats financiers que cet accroissement aurait sur les recettes brutes des postes françaises.

Digitized by Google

ANNÉES.	ANNÉES. — à dater de la réforme postale.	SUR LE NOMBRE ACTUEL. accroissement proportionnel comme en Angleterre.	accroissement réel sur 81 millions.	TOTAUX des lettres par année.	PRODUITS annuels à la taxe de 0,20	RÉSULTATS par rapport à la recette actuelle de 34,000,000 PERTE.	BÉNÉFICE.
		L.	L.	L.	F	F	F
1840	1re	78 °/o	63 millions	144 millions	28 millions	6 millions	» »
1841	2e	105 °/o	85 —	166 —	33 —	1 —	» »
1842	3e	123 °/o	99 —	180 —	36 —	» »	2 millions
1843	4e	137 °/o	111 —	192 —	38 —	» »	4 —
1844	5e	160 °/o	129 —	210 —	42 —	» »	8 —
1845	6e	191 °/o	154 —	235 —	47 —	» »	13 —
1846	7e	214 °/o	173 —	254 —	50 —	» »	16 —

Si les raisonnements antérieurs avaient laissé subsister quelques doutes, relativement aux bons effets que le tarif proposé exercerait sur l'accroissement du nombre de lettres et sur les recettes brutes du service de l'administration des postes, l'examen du tableau qui précède les détruirait complètement.

En assimilant les résultats que produirait la réforme postale, en France, aux résultats qu'a produit cette réforme en Angleterre, on trouve que, si les deux premières années devaient donner ensemble une perte de sept millions, comparativement avec les recettes brutes actuelles, les cinq années suivantes donneraient ensemble un bénéfice de 42 millions!...

Il est inutile d'examiner plus longuement la question de savoir si, comme l'affirment les adversaires de la réforme postale, la taxe unique de », 20 c. par lettre causerait dommage aux finances publiques. Cet argument, le seul qu'on ait opposé à cette grande amélioration sociale, n'a aucune valeur.

De tout ce qui précède, il résulte que le tarif comportant une taxe unique de 0, 20 c. par lettre simple, à toute distance, est, de tous les moyens proposés, le seul capable de remédier utilement et complètement aux inconvénients et aux vices de la tarification postale actuellement appliquée en France.

Le meilleur système à employer pour effectuer, en France, la réforme postale, est maintenant reconnu. Il reste à en examiner l'application.

Digitized by Google

IV.

Pour réaliser tous les avantages qu'une réforme postale intelligente et rationnelle doit produire, il ne suffit pas d'adopter un tarif unique et très modéré ; il faut ajouter, à cette modification principale, des modifications accessoires nécessaires pour en compléter la valeur et les effets.

Au premier rang parmi ces utilités complémentaires, il faut placer la substitution du principe de l'affranchissement avant le départ à celui du paiement de la taxe au lieu de destination, et encore la simplification et l'élargissement des limites *maxima* servant au classement des lettres en diverses catégories, selon leur poids

Dans l'organisation actuelle du service de l'administration des postes, organisation qui dérive obligatoirement du système de tarification en vigueur, la taxation des lettres forme au moins les quatre cinquièmes du travail précédant le départ, ou suivant l'arrivée. La taxation serait simplifiée, il est vrai, par l'application de la taxe unique à toute distance : mais ce travail serait encore très long eu égard à l'accroissement du nombre des lettres. Cet accroissement exercerait sur le service de distribution une influence plus importante que sur le service de taxation, car le nombre des lettres serait infiniment plus considérable, et il faudrait, tout comme à présent, encaisser le port de chaque lettre au moment où elle serait délivrée au destinataire. L'administration des postes devrait donc nécessairement augmenter le nombre de ses facteurs en proportion de l'augmentation du nombre des lettres, si elle voulait maintenir la rapidité actuelle du service de distribution. Elle devrait augmenter aussi le personnel de ses bureaux, si elle voulait maintenir la rapidité actuelle du service des départs. Ces accroissements de dépenses seraient certainement évités, si l'on adoptait le système d'affranchissement si heureusement appliqué en Angleterre. Voici comment ce système devrait être mis en pratique dans notre pays.

Le gouvernement ferait vendre des enveloppes timbrées, et des

Digitized by Google

timbres volants, par l'emploi facultatif desquels toute lettre serait affranchie. Cet affranchissement serait la règle. Toute dérogation à cette règle serait frappée d'une surtaxe. La surtaxe serait de 0, 05 centimes par port simple, pour toute lettre affranchie à un bureau de poste selon le mode actuel, c'est-à-dire sans emploi de l'un des timbres vendus par le gouvernement. La surtaxe serait de, 0,10 centimes par port simple pour toute lettre non affranchie.

Il serait nécessaire d'offrir au public l'option entre l'enveloppe timbrée et le timbre volant. Si l'enveloppe timbrée est agréable et commode, elle a l'inconvénient d'être indépendante de la lettre que pourtant elle couvre complètement; il en résulte qu'une lettre voyageant sous enveloppe ne peut recevoir les estampilles officielles constatant le jour de son départ et le jour de son arrivée. Souvent cependant, surtout en affaires, cette constatation à une extrême importance. L'emploi du timbre volant supplée à cet inconvénient de l'enveloppe timbrée. Toutes les fois que l'époque de l'envoi d'une lettre doit être officiellement constatée, l'envoyeur emploie le timbre volant. Ce timbre, couvrant un espace égal, tout-au-plus, au diamètre d'une pièce de un franc, s'applique sur l'adresse de la lettre à affranchir. Cette lettre peut alors recevoir, tout comme sous le système actuel, les estampilles officielles constatant la date de son départ et la date de son arrivée. L'option offerte à l'expéditeur lui permettrait donc d'employer à son choix, pour l'affranchissement, l'enveloppe timbrée, ou le timbre volant.

Le système de l'affranchissement, comme règle, a été adopté en Angleterre avec un empressement qui démontre combien ce système convient au public. Dès l'anné 1842, sur 100 lettres transportées par l'administration des postes, en Angleterre, on comptait,

52 lettres expédiées sous enveloppes franches ou sous timbres volants,
42 lettres affranchies dans les bureaux de l'administration,
6 lettres non affranchies,

100 lettres, total égal.

Les proportions entre le nombre des lettres affranchies et le nombre des lettres taxées se sont maintenues à peu près sans varia-

Digitized by Google

tion pendant les années suivantes. Seulement, pendant cette période de temps, le nombre proportionnel des lettres affranchies par l'emploi des enveloppes timbrées ou des timbres volants s'est augmenté de 10 %. Cette progression est un témoignage spécial en faveur de ce mode d'affranchissement.

Le système ayant pour effet d'imposer l'affranchissement comme règle, et de simplifier cette formalité par la vente de timbres volants et d'enveloppes timbrées, aurait l'avantage de diminuer beaucoup le travail de la taxation des lettres. Il suffirait dès lors de vérifier rapidement, au moment du départ, les timbres employés pour affranchissement, et de contrevérifier et annuler ces timbres au moment de l'arrivée.

Le service de distribution des lettres deviendrait aussi infiniment plus rapide et plus facile. Les évaluations les plus larges estiment qu'il suffit de 8 secondes pour délivrer, à destination finale, une lettre affranchie, tandis qu'il faut une minute et demie, soit 90 secondes, pour délivrer une lettre taxée. En Angleterre, où le service est rendu plus facile encore par l'établissement de boites particulières à lettres, à la porte de chaque maison, on a constaté qu'un facteur pouvait distribuer 570 lettres affranchies, en demi heure, soit à raison de 3 secondes par lettre, tandis que, dans le même espace de temps, il pouvait distribuer seulement 23 lettres taxées, ce qui fait la parité de 74 secondes par lettre. Ces résultats dont l'exactitude a été démontrée par de nombreuses épreuves, dispensent de commentaire; ils sont concluants.

On peut donc affirmer avec toute raison que, malgré l'accroissement considérable que le nombre des lettres éprouverait par l'effet du nouveau tarif, l'administration des postes n'aurait pas besoin d'accroître son personnel, si elle adoptait le principe et le mode d'affranchissement appliqués en Angleterre.

Les surtaxes légères, proposées contre toute dérogation au principe de l'affranchissement, auraient pour motif des considérations d'utilité générale. Il paraît juste, en effet, de faire supporter une aggravation de port à toute lettre donnant lieu à une complication de service profitable à quelques uns au détriment de tous. Si tout le monde enployait les timbres d'affranchissement vendus par l'ad-

Digitized by Google

ministration, il n'y aurait pas besoin d'entretenir des bureaux spécialement destinés à l'affranchissement direct. Ceux qui causent cette surcharge de dépense doivent donc y coopérer d'une manière plus spéciale. Le même principe est applicable à la surtaxe imposée aux lettres non affranchies. Ces lettres causent un surcroît de travail, et par conséquent de dépenses, non seulement pour leur taxation, mais encore pour leur distribution. Une lettre taxée prenant dix à vingt fois plus de temps pour sa distribution qu'une lettre affranchie, il en résulte que l'affluence des lettres taxées a pour effet d'obliger l'administration à diminuer la rapidité du service de distribution ou à multiplier le nombre de ses facteurs. L'exception qui cause l'un ou l'autre de ces deux dommages publics devrait se trouver assez satisfaite d'être tolérée ; elle ne saurait se refuser à la juste indemnité qui serait exigée d'elle.

Quelle que soit l'évidente utilité du système d'affranchissement qui vient d'être exposé, quelle que soit la simplicité de ce système en théorie, son application serait certainement impossible, si elle devait être surbordonnée au nombreux classement actuel des lettres par rapport à leur poids.

Le tarif maintenant en vigueur considère comme lettre simple toute lettre pesant sept grammes et demi ; il impose une aggravation de demi-port à toute lettre pesant de 7 1/2 à 10 grammes; il ajoute à cette première surcharge autant de demi-ports que la lettre à taxer pèse de fois cinq grammes au dessus de 10 grammes. Si cette minutieuse progression de la taxe, proportionnellement au poids, était conservée, il est évident que l'affranchissement par enveloppe timbrée ou par timbre volant serait à peu près impraticable. En ce cas, en effet, il faudrait multiplier à l'infini la forme, ou la couleur, ou la composition de ces enveloppes et de ces timbres, afin d'avoir une spécialité correspondante à chaque catégorie de poids. Ce premier inconvénient déjà si grave serait encore le moindre. Cette multiplicité de catégories et la différence minime qui distinguerait l'une de l'autre, rendraient le travail de la taxation et de la vérification des timbres d'affranchissement plus compliqué, plus difficile, plus lent et plus long. Il faudrait nécessairement, par ce motif, accroître le personnel des bureaux en proportion de

Digitized by Google

l'accroissement du nombre des lettres, ce qui causerait une augmentation de dépenses. Il arriverait en outre que les difficultés d'apprécier exactement le classement d'une lettre, empêcherait très souvent l'envoyeur d'affranchir cette lettre par un timbre. La lettre devrait alors être taxée, le travail de distribution serait ainsi augmenté ; l'administration devrait accroître, sur ce point encore, son personnel et ses dépenses. La gravité de ces inconvénients de la classification actuelle des lettres par rapport au poids, inspire déjà la pensée qu'il serait utile de modifier cette classification. Cette pensée instinctive devient une conviction raisonnée et profonde, si l'on examine avec un peu d'attention les détails et les résultats de cette fâcheuse complication.

Cinq grammes équivalant au poids d'une pièce de un franc, le poids de 7 grammes et demi, limite actuelle *maxima* du poids d'une lettre simple, équivaut au poids réuni d'une pièce de un franc et d'une pièce de cinquante centimes. Il est vraiment difficile de se maintenir en dedans de cette étroite limite ; et cependant, si elle est dépassée seulement d'un atôme, l'inexorable demi-taxe s'abat sur la lettre et en aggrave le port. Cette progression serrée et sévère de la taxe, à mesure que le poids devient un peu plus élevé, concordait parfaitement avec l'intention toute fiscale du tarif de 1827. Dans son empressement mal habile à obtenir de gros produits, ce tarif trouvait ainsi le moyen de dissimuler une augmentation de taxe. Si l'on pouvait évaluer combien cette progression a comprimé le développement de certaines correspondances ayant besoin de consacrer plusieurs pages à chaque lettre, comme par exemple, celles qui ont trait aux sciences, on trouverait sans doute que les accroissements de recettes produits par les surtaxes auraient été bien plus considérables si la classification des lettres par catégories de poids avait été plus large et moins nombreuse.

Il y a donc évidente utilité à modifier la classification en même temps qu'on modifie le tarif de 1827. Il faut que la classification nouvelle concorde avec le nouveau tarif, en simplicité et en modération. Pour obtenir cette concordance nécessaire, les catégories nouvelles doivent être peu nombreuses et largement espacées.

Digitized by Google

Le tableau suivant présente un classement qui semble remplir convenablement ces deux importantes conditions.

COMPLÉMENT DU NOUVEAU TARIF.

CLASSEMENT ET TAXATION DES LETTRES PAR CATÉGORIES DE POIDS.

POIDS MAXIMA PAR CATÉGORIES.	TAXES NOUVELLES PAR CATÉGORIES.	TAXES ACTUELLES CORRESPONDANTES SELON LE TARIF DE 1827.	OBSERVATIONS.
	F. C.	F. C.	
Jusqu'à 15 grammes	» 20	1, 54	L'application du tarif de 1827 est ici calculée sur la taxe moyenne de 0.77 c. par lettre simple.
de 15 à 30 —	» 40	2, 70	
30 — 50 —	» 75	4, 24	
50 — 100 —	1 50	8, 08	
100 — 200 —	3 »	15, 78	
200 — 250 —	4 »	19, 63	
plus de 250 —	refusé.	» »	

Ce classement comportant seulement six catégories, il suffirait de six types différents de timbres volants ou d'enveloppes timbrées pour le service de l'affranchissement hors bureaux. Il serait facile de varier ces types de manière à rendre appréciable au simple coup d'œil la différence de couleur ou de forme qui distinguerait chaque catégorie. Le travail de vérification des timbres serait ainsi simplifié et abrégé.

Les graduations de poids étant sensiblement espacées, on pourrait apprécier presque toujours le poids d'une lettre en la soupesant à la main. Le pesage à la balance, qui prend beaucoup de temps, serait ainsi très rarement nécessaire. Il y aurait encore là motif à une abréviation du travail des bureaux. Une penalité de double port serait d'ailleurs appliquée à toute lettre affranchie par une enveloppe timbrée ou par un timbre volant appartenant à une catégorie inférieure, c'est à dire moins taxée que ne comporterait le poids de la lettre.

D'après le tarif proposé, toute lettre pesant plus de 250 grammes

Digitized by Google

serait refusée. De telles lettres sortent en effet du rang des dépêches ; elles doivent être considérées comme des paquets. Or, la poste ne doit pas transporter des paquets ; ce service est du ressort des messageries. Il faut considérer, d'ailleurs, que dans un prochain délai, l'administration des postes devant être gratuitement desservie par les chemins de fer, elle commettrait un acte injuste et déloyal si elle transportait des paquets au préjudice des chemins de fer auxquels pourtant elle ne donnerait aucune imdemnité. Si, d'ailleurs, un expéditeur tenait beaucoup à utiliser la poste pour le transport de papiers précieux pesant ensemble plus de 250 grammes, il lui serait facile de satisfaire à son désir en répartissant son envoi en autant de plis qu'il serait besoin pour rester dans les limites imposées pour leur acceptation.

Pour compléter la justifiation du classement proposé, rappelons que l'élévation du poids *maximum* de la lettre simple à 15 grammes ne serait pas une innovation ; ce *maximum* est adopté depuis longtemps par l'Angleterre, les États-Unis et la Russie.

Il ne suffit pas cependant d'avoir proposé un classement rationnel et convenable des lettres par catégories de poids, et d'avoir indiqué des taxes modérées pour chacune de ces catégories; il faut encore se rendre compte des conséquences financières de cette tarification, comparativement avec les recettes actuellement produites par les surtaxes imposées par le tarif de 1827.

Des documents officiels ont constaté que, sur 81 millions de lettres transportées en 1843, il y a eu 75,400,000 lettres simples et 5,600,000 lettres frappées d'une surtaxe parce que leur poids excédait sept grammes et demi. Le produit total de ces surtaxes s'est élevé à 2,300,000, francs soit, en moyenne, à 0,41 cent. par lettre, en outre du simple port.

Pour que la classification proposée n'apportât aucune pertubation dans les recettes actuellement produites par les surtaxes du tarif de 1827, il faudrait que les surtaxes résultant de cette classification fussent appliquées à un nombre de lettres suffisant pour donner au moins 2,300,000 francs de recette. Les catégories proposées varient depuis une surtaxe *minima* de 0,20 cent. applicable à toute lettre pesant de 15 à 30 grammes jusqu'à une surtaxe

Digitized by Google

maxima de 3 fr. 80 c. applicable à toute lettre pesant de 200 à 250 grammes. Pour que nos calculs aient la plus grande vraisemblance possible, nous admettrons que la surtaxe *minima* de 0,20 serait la seule appliquée. A ce compte, pour produire une recette de 2,300,000 francs, il faudrait que 11,500,000 lettres fussent annuellement soumises à la surtaxe. Il suffira de quelques calculs pour démontrer que cette éventualité n'a rien d'invraisemblable.

Le nombre de 5,600,000 lettres surtaxées, sur 81,000,000 de lettres transportées dans une année, représente la parité proportionnelle de 7 %. Pour savoir si l'on peut raisonnablement espérer que sous l'empire du nouveau tarif il y aura chaque année 11,500,000 de lettres soumises à la surtaxe, il faut examiner seulement quel serait le rapport proportionnel de ce nombre avec le nombre total de la circulation probable que produirait ce tarif.

Cette circulation a été établie dans un tableau inséré à la fin de la IIIe partie de cet écrit. En lui appliquant la quotité proportionnelle de 7 %, représentant le nombre relatif des lettres actuellement surtaxées, on trouve les résultats suivants :

ANNÉES. — À dater du nouveau tarif.	NOMBRE TOTAL ANNUEL DES LETTRES.	7 % LETTRES SURTAXÉES sur le nombre total.	PRODUIT de LA SURTAXE au taux minimum de 0,20	RÉSULTAT PAR RAPPORT AU NET produit actuel (soit 2,300,000). PERTE.	BÉNÉFICE.
			F.	F.	F.
1re	144 millions	10 millions	2,000,000 »	300,000 »	» »
2e	166 —	11 —	2,200,000 »	100,000 »	» »
3e	180 —	12 —	2,400,000 »	» »	100,000 »
4e	192 —	13 —	2,600,000 »	» »	300,000 »
5e	202 —	14 —	2,800,000 »	» »	500,000 »
6e	235 —	16 —	3,200,000 »	» »	900,000 »
7e	254 —	17 —	3,400,000 »	» »	1,100,000 »

Ce tableau n'établit pas seulement le rapport proportionnel de 7 % entre les lettres surtaxées et le nombre total des lettres circulant chaque année, il met encore en relief les produits que donnerait la surtaxe *minima* de », 20 c., appliquée au nombre exprimant

Digitized by Google

ce rapport. Ces calculs démontrent que, bien loin de donner perte, le nouveau tarif donnerait bénéfice sur ce point, comme sur celui de son application au nombre total de la circulation.

On objectera peut-être que l'élévation du poids maximum d'une lettre simple à 15 grammes, au lieu du maximum actuel de 7 1/2 grammes, devant exempter de la surtaxe une grande quantité de lettres qui subissent aujourd'hui cette charge additionnelle, on ne peut raisonnablement espérer que la nouvelle surtaxe atteindrait un nombre proportionnel de lettres égal à celui maintenant surtaxé. Cette objection serait certainement fondée, si le système général des taxes élevées était continué, et si le nombre des lettres restait immuable; mais il n'en sera pas ainsi. L'abaissement et l'uniformité de la taxe provoqueront sans aucun doute un immense accroissement dans le nombre des lettres. Cet effet de la modicité des ports de lettres agira aussi énergiquement, plus énergiquement peut-être même sur le nombre des lettres sujettes à surtaxes, que sur le nombre des lettres simples. Les surtaxes actuelles équivalent presque à une prohibition, tant elles sont exagérées. Les surtaxes nouvelles, infiniment moindres, provoqueront au contraire l'envoi des lettres lourdes. Et d'ailleurs, lors même que l'accroissement prévu ne serait pas complètement réalisé, il est plus que probable que les recettes actuelles n'en seraient pas moins conservées. Le tableau qui précède est basé sur l'invraisemblable supposition que la surtaxe *minima* de 0, 20 sera la seule appliquée ; il est pourtant indubitable qu'il y aura fréquemment lieu d'appliquer les autres surtaxes. Cette application causerait une augmentation de recettes, compensant le mécompte qui pourrait survenir sur l'accroissement prévu du nombre des lettres. Il faut remarquer enfin que, si le tableau présente des pertes insignifiantes pendant les deux premières années d'application du nouveau tarif, il présente des bénéfices considérables pour les cinq années suivantes. En admettant que ces bénéfices suffisent à balancer les pertes, au lieu de les dépasser, on fait la part des éventualités les plus défavorables, et l'on n'en détruit pas moins radicalement la seule objection qui paraisse pouvoir être présentée avec quelque semblant de raison contre le classement proposé.

Digitized by Google

Nous avons complété l'exposé du système de tarification qu'il faudrait substituer au déplorable tarif de 1827. Nous avons apprécié la valeur et les avantages de ce système, et nous avons indiqué les mesures qui devraient être prises pour que son application produisît tous les avantages dont il est susceptible. Voici le résumé de l'ensemble de ce système et de son organisation.

La tarification exagérée et minutieuse qui est aujourd'hui en vigueur, serait remplacée par une tarification infiniment plus modérée et plus simple présentée dans le tableau suivant :

NOUVEAU TARIF POSTAL.

DÉSIGNATION.	TAXE UNIQUE POUR TOUTE DISTANCE.
	F. C.
Une lettre simple, pesant au plus 15 grammes.	» 20

Cette taxe unique serait applicable à toute lettre dont le poids n'excéderait pas 15 grammes. Elle resterait invariable, quelle que fût la distance entre le point de départ et le point de destination.

Les lettres pesant plus de 15 grammes seraient réparties en cinq larges catégories, et seraient soumises aux taxes exprimées dans le tableau suivant :

TARIF COMPLÉMENTAIRE POUR LES LETTRES LOURDES.

CLASSEMENT SELON LE POIDS.	TAXES POUR TOUTES DISTANCES
	F. C.
de 15 à 30 grammes.	» 40
30— 50 —	» 75
50—100 —	1 50
100—200 —	3 »
200—250 —	4 »
plus de 250 —	refusé.

Digitized by Google

Pour simplifier et accélérer le service, le principe de l'affranchissement serait la règle, le non affranchissement serait l'exception.

Le gouvernement ferait vendre des enveloppes timbrées et des timbres volants, en autant de types différents qu'il y a de catégories de poids dans l'ensemble de la tarification nouvelle. Le coût de chacun de ces types serait égal à la taxe correspondant à la catégorie que ce type représenterait. Ces enveloppes timbrées et ces timbres volants serviraient pour affranchissement des lettres, hors bureau.

Tout affranchissement fait dans les bureaux de l'administration, c'est-à-dire sans employer une enveloppe timbrée ou un timbre volant, serait passible d'une surtaxe composée d'autant de fois 0,05 c. qu'il y aurait de fois 15 grammes dans le poids de la lettre ainsi affranchie.

Toute lettre non affranchie serait passible d'une surtaxe de moitié en sus de la taxe que lui aurait imposé le tarif, à raison de son poids.

Toute lettre affranchie sous un timbre d'une catégorie inférieure à la catégorie dont, par son poids, elle ressortirait en réalité, serait passible d'une surtaxe de double port.

Enfin, toute lettre pesant plus de 250 grammes serait refusée.

Le travail que nous avions entrepris est terminé. Ce travail a eu pour objet la réforme postale, seulement en ce qui concerne le service des lettres. L'administration des postes comprend cependant d'autres services, dans lesquels il importerait beaucoup d'introduire d'utiles et radicales améliorations. Mais, en multipliant les questions à examiner, on s'expose à l'inconvénient d'examiner moins profondément et moins bien. Il valait mieux traiter seulement la question principale qui domine et dirige toutes les autres. La solution d'une telle question entraîne implicitement une solution générale identique. Le service des lettres occupe dans l'administration des postes une importance qui domine tous les

Digitized by Google

autres. On ne saurait introduire la réforme dans ce service, sans être entraîné par la force des choses à étendre ce bienfait sur toutes les autres branches de l'administration.

Si notre pays est enfin doté de cette grande amélioration, dont les effets seront si évidemment avantageux, il y aura lieu de faire un rapprochement historique qui ne manque pas d'intérêt.

En 1653, M. de Velayer, alors fermier général des postes, faisait vendre, dans un bureau établi au palais, et moyennant un sou la pièce, des carrés de papier au dos de chacun desquels étaient imprimés les mots : *port payé*. Toute lettre enveloppée dans un de ces carrés de papier, et jetée dans une boîte affectée au service des lettres, était rendue à destination franco de port.

Ainsi, il y a deux cents ans, on faisait en France précisément ce que nous proposons aujourd'hui. C'est là une singulière coïncidence, qui est une preuve nouvelle en faveur de notre système. L'erreur est comme un labyrinthe ayant mille tours et détours et une seule porte : on a beau divaguer, on a beau s'égarer, il faut toujours en revenir à la seule issue possible, la raison.

Espérons que, dans le cours de cette année, la réforme postale si utile, si nécessaire, depuis si longtemps réclamée, sera enfin accomplie. En démontrant qu'elle ne causerait aucune perturbation dans les revenus publics, nous avons détruit le seul argument opposé à cette réforme. Aucun motif ne pourrait donc justifier un plus long ajournement.

BARRILLON.

Digitized by Google

VOYAGE A VIENNE.

(3e ARTICLE) (1).

J'étais un jour sorti de Vienne pour aller au Kalenberg, site pittoresque, belle promenade où le peuple va souvent, en été, malgré la distance qui est, à ce qu'il m'a semblé, de deux lieues environ. Le trajet est long et pénible; il faut gravir, à pied ou à cheval, sur les flancs de l'âpre colline; mais arrivé sur les hauteurs, on a un air rafraîchi, vivifiant, une vue splendide, la bière écume dans de grands verres et la valse tournoie dans d'immenses salles. Il ne faudrait pas être Viennois pour regarder à l'éloignement d'une montagne qui sait si bien son monde et ses devoirs !

Ce n'était point pour la bière et la valse fougueuses que j'étais monté sur ces plateaux élevés. C'était pour avoir la magnifique vue de la plaine où le Danube se divise, se rassemble, trace de beaux méandres autour de ses îles, se

(1) Voir la livraison 144, décembre 1846, tom. XXIV, p. 468, et tom. XXV, pag. 119.

Digitized by Google

roule comme un serpent, se déploie comme une écharpe, tantôt s'étendant tout miroité au soleil, tantôt se voilant de feuillage, selon les accidents de terrain et les alternatives de la vallée tour-à-tour nue et ombreuse. J'étais aussi monté sur ces hauteurs pour avoir une vue ample et complète du glorieux champ de bataille de Wagram dont Napoléon prit le nom pour le maréchal Berthier, en même temps qu'il prenait Vienne pour la France et l'archiduchesse Marie-Louise pour lui. — Il ne fut pas le mieux partagé.

Je cherchais encore, de ce point de vue élevé, à reconnaître, au milieu des bras et des îles du fleuve, le champ de bataille d'Essling, que les Autrichiens appellent d'Aspern, du nom d'un village (*Gross Aspern*). Non seulement ils nous disputent le nom, mais aussi le combat, en quoi ils réussissent aujourd'hui comme autrefois. Tenons-nous en, jusqu'à preuve contraire, à notre nom et à notre victoire. Il y a bien d'ailleurs quelque raison de croire que Bonaparte n'a pas voulu donner à Masséna — *prince d'Essling* — le nom d'un combat douteux, quand les victoires avérées ne lui manquaient pas. Nous aurons là-dessus les renseignements précis de M. Thiers, qui nous dira bien ce qu'il en faut croire, sans omettre le plus imperceptible détail. Nous apprendrons, sans faute, par ce grand raconteur de batailles, comment fut engagée et menée l'action; nous saurons tout par le menu. Il fera beau voir la narration manœuvrer savamment entre ces bras et ces îles du Danube, et le récit déborder comme le fleuve qui emporta nos travaux. Seulement, Napoléon était plus prompt à gagner une bataille que M. Thiers à la raconter. Le grand capitaine aurait fait entrer deux campagnes, la conquête d'un royaume, peut-être même un traité de paix — quoiqu'il fut plus lent à la chose — entre un volume acquis de M. Thiers et le volume promis. Mais que faire? il est malaisé de devider à la fois le fil historique et le fil politi-

Digitized by Google

que ; cela fait un écheveau fort embrouillé ; il faut bien que l'attention se divise et le temps se partage pour mener de front ces travaux. Que l'historien délaisse un peu le passé, tout glorieux qu'il est, pour le présent, tout ingrat qu'il soit, c'est assez naturel. Peut-être même faut-il bien lui pardonner, malgré son amour des batailles, d'oublier les drapeaux pris sur les Autrichiens, pour songer aux portefeuilles à remporter sur l'ennemi !

Quand on visite un champ de bataille, on a beau écarter les poétiques relations, on rêve, malgré soi, de *sillons engraissés* ; on fait sortir de ces terres de carnage une fantasmagorie classique d'armes brisées, rouillées, et enfin on déterre *les grands os*, ce coup de maître de Virgile ! Mais en réalité, rien de moins significatif, rien de moins révélateur que ces lieux, témoins vraiment muets des plus importants faits d'armes. Les sillons monotones y tracent placidement leurs lignes droites, et *le sang impur* n'y fait point pousser l'herbe plus haute qu'ailleurs. Comme ces grands débats des nations se passent ordinairement dans les vastes plaines, on dirait que tout, jusqu'au nivellement des terres, concourt à ce que rien ne reste en relief. Quelquefois seulement s'élève une froide pyramide commémorative, que les vaincus s'efforcent de détruire après les traités. Jamais fait plus grave ne laissa moins de traces appréciables. Le nom, les négociations et les conquêtes qui ont suivi, l'histoire enfin, voilà qui parle haut de la grande bataille féconde en résultats : le champ ne dit rien.

J'ai vu plus d'un champ de bataille ; j'ai rêvé, comme un autre, de ces terribles luttes ; j'évoquais, dans ma pensée, les dragons *chevelus*, les grenadiers *épiques*, la charge à la baïonnette ; j'entendais les cris des blessés ; je couvrais le sol de cadavres ; je faisais manœuvrer les colonnes serrées, et, au milieu de mes plus savantes combinaisons stratégiques, au moment où j'enfonçais le centre de l'ennemi, mes yeux re-

Digitized by Google

tombaient sur l'insignifiante plaine qui mettait mes armées en déroute. Comment se battre plus longtemps ? la fumée de la poudre était remplacée par le brouillard du matin ; le sang chaud par la fraîche rosée ; les longues lignes de soldats par les longues lignes de guerêts ; les vaches grasses paissaient là où fut le plus fort de l'action.... Il me fallait battre en retraite et faire la paix.

Ces champs de bataille autrichiens, où nous avons récolté si ample moisson de gloire française, sont muets comme tous les autres, quand ils auraient tant de choses à raconter ! A quoi servirait d'ailleurs la description banale et froide que je pourrais faire, quand retentissent encore ces flamboyants bulletins de la *grande armée*, qui participaient de la chaleur de l'action, et quand on peut consulter ces récits stratégiques où la parole a la sèche et vive précision de la manœuvre. Sur la guerre, laissons parler les hommes de guerre, ceux qui disent : j'étais là ; *j'y ai eu la jambe cassée* !

Je ferai donc comme l'immense vallée que je contemplais du haut du Kalenberg : je me tairai sur la grande lutte ; mais je parlerai beaucoup du grand fleuve qui se déroulait sous mes yeux. C'est d'ailleurs le goût de l'époque de déserter les champs de bataille pour les grandes entreprises d'intérêt général, et l'époque a raison.

Mais à quoi pensaient donc les Romains d'appeler l'Eridan (le Pô) *roi des fleuves* ? et le Danube donc, ou, pour parler comme eux, l'Ister ? Voilà un grand chemin *qui marche*, route vraiment *royale*, qui *va*, à la lettre, de la Forêt Noire à la Mer Noire, — sept cents lieues de cours ! Quel fleuve arrive à un tel terme, après un trajet si long, si laborieux, à travers la vieille terre d'Europe et ses plus grands accidents ! Partir, obscur ruisseau, d'une obscure vallée du grand duché de Bade, près de Doneschingen pour aller tomber glorieusement dans la Mer Noire, en face de Trébisonde, porte

Digitized by Google

orientale, unissant ainsi l'Europe à l'Asie, quelle haute destinée ! C'est bien ce maigre lieutenant, sorti de l'école de Brienne, qui se fait Empereur à travers toutes sortes de luttes et de prodiges !

De même la merveilleuse destinée du grand fleuve ne s'accomplit qu'à travers les plus puissants obstacles et à l'aide de mille sinuosités contradictoires : on ne marche pas tout droit à une pareille fortune. Les plus hautes montagnes de la Bavière, de la Souabe, de la Styrie, de la Bohême, du Tyrol, toutes ces branches complexes des Alpes, le poussent et le repoussent, lui font un cours tortueux, tourmenté; mais elles l'enrichissent en même temps de tous les torrents, de toutes les rivières qui tombent de leurs pentes, et le forcent, pour ainsi dire, à se multiplier par ses utiles détours. Les Crapacks aussi le font dévier, ici au sud et là à l'ouest, comme s'il avait perdu sa voie, au point qu'on croirait qu'il va se tromper de mer et se jeter dans l'Adriatique, quand les Alpes de l'Illyrie et de l'Esclavonie le remettent sur son chemin. Une autre fois, pour ainsi dire induit en erreur, et refoulé vers le midi par les Crapacks, il va manquer à sa vocation, mais alors le Balkan le ramène sur la voie orientale. Après une si longue route, après tant de tourments et d'erreurs qui font ressembler son cours à une longue vie d'homme, il arrive à son but, tournant les difficultés, triomphant des obstacles par d'habiles manœuvres, faisant son chemin laborieux sur la terre, il arrive enfin, car c'est Dieu qui le mène, et se jette triomphalement dans la Mer Noire par cinq embouchures !

Dans ce magnifique parcours, il fait, en moyenne, 7 kilomètres par heure, traversant plus de provinces, de duchés, de principautés et de royaumes, arrosant, vivifiant plus de terres, touchant à plus de villes que je ne pourrais le dire sans entrer dans une immense nomenclature géographique.

Si on excepte l'époque où la Dacie Trajane fut incorporée

Digitized by Google

dans le monde romain, il eut l'insigne honneur de servir, d'un côté, de limites à cet empire que rien ne semblait pouvoir limiter ! Voilà pour l'antiquité ; et aujourd'hui pour dernier acte souverain, avant de tomber à la mer, il jette son bras oriental entre l'empire russe et l'empire ottoman, s'interposant comme un puissant roi d'armes, entre ces grands rivaux.

Ailleurs, il coule fièrement entre Semlin et Belgrade, ayant ainsi sur ses bords des clochers et des minarets, la croix et le croissant, l'Autriche et la Turquie ; et quand ces états sont en guerre, quand le canon d'Orient répond au canon d'Occident, il peut se faire entendre des deux rives en criant, comme dit le poète :

« Trève ! taisez-vous, les deux villes !
. . . . . .
Certes on peut parler de la sorte,
Quand c'est au canon qu'on répond,
Quand des rois on baigne la porte,
Lorsqu'on est Danube, et qu'on porte,
Comme l'Euxin et l'Hellespont,
De grands vaisseaux au triple pont ;

Lorsqu'on ronge cent ponts de pierres,
Qu'on traverse les huit Bavières,
Qu'on reçoit soixante rivières,
Et qu'on les dévore en fuyant ;
Qu'on a, comme une mer, sa houle ;
Quand sur le globe on se déroule
Comme un serpent, et quand on coule
De l'Occident à l'Orient !

J'ai appelé la poésie à l'aide de mon humble prose pour dire ce que c'est que ce prodigieux fleuve. Mais de même que la poésie a de grandes images, la guerre a souvent de grandes vues qui servent à l'accomplissement des vastes desseins providentiels. Souvent, elle mène la civilisation par sa voie

Digitized by Google

sanglante. Sans parler des plans confus dans lesquels Mithridate faisait entrer le Danube comme chemin pour aller à Rome, Julien l'Apostat, proclamé empereur, en 361, vit clairement dès lors, du fond des Gaules, la route de Constantinople par le Danube, et il la fit prendre à ses légions révoltées contre Constance II, empereur d'Orient.

Plus tard, vint Charlemagne qui eut une idée à sa taille, l'idée de joindre le Rhin au Danube ! Cette pensée va à notre époque qui met toute sa grandeur, toute sa puissance, aux entreprises de cette nature. Vaste et fécond projet que la jonction de ces deux grandes artères aux tendances diverses, qui s'immiscent dans les affaires du monde, se livrant à un fécond contact avec tant de contrées, à travers l'Europe, au moyen de leurs plis et replis et de leurs affluents si nombreux ! Un jour ces deux fleuves feront alliance. Les deux vieillards secouant leur barbe limoneuse, se lèveront de leur couche de roseaux, et laissant couler l'onde de leur urne antique, viendront se donner la main aux applaudissements du commerce du monde.

Mais qui donc accomplira ce que Charlemagne a rêvé ?— Cet être multiple, souvent déçu, toujours croyant, qui se lève à la voix du *prospectus*, qui se rue dans la nouveauté, qui foisonne et pullule dans l'entreprise, qui s'appelle enfin *l'actionnaire* ! N'en doutez point, il ne reculera pas devant les obstacles qui auraient fait reculer Charlemagne ! Déjà une fois on a fait une demi tentative financière à cet égard. Un banquier étranger est venu quêter en France pour la jonction du Rhin au Danube. Le projet n'est point mûr encore ; mais déjà il fermente et bouillonne à l'état d'ébauche et d'étude. Notre siècle peut-être le verra s'accomplir ; car cette union est naturelle et nécessaire. Ce sera un grand évènement dans le monde, si grand qu'il paraîtra compléter un plan providentiel inexécuté jusque-là. Vienne donc l'action-

Digitized by Google

naire, cet être bien nommé qui met *l'action* au bout de la pensée ! Et d'ailleurs ne faut-il pas sortir son plein et entier effet, jusqu'aux extrêmes conséquences, *lorsqu'on est Danube*, comme dit le poète !

Et ce beau fleuve, ce roi des fleuves d'Europe, au cours immense, sinueux, pittoresque, qui vient de loin et va plus loin encore, marchant à son but certain, sans s'éffrayer des hautes cimes qui lui barrent le passage, ce fleuve imposant, fidèle au mot d'ordre qui le guide, s'est complu à former à Vienne, en passant, la plus belle promenade du monde. Avec cette grâce de la force qui joue, il a choisi au plus charmant de ses bords, d'immenses prairies, bien verdoyantes et bien ombreuses ; il les a arrosées avec soin, le bon fleuve, voulant qu'il y eut des fleurs là où viendraient les petits enfants ; et jetant çà et là ses bras avec amour, il a dessiné une immense et riche corbeille de verdure, il a fait *le Prater*, avec sa puissante végétation, ses hauts ombrages et ses vastes tapis de gazon émaillé. Le Viennois a fait le reste pour compléter cet Eden : il a jeté çà et là, dans les bosquets, des troupeaux de cerfs et de daims ; il a planté de longues allées, tantôt droites et tantôt sinueuses, pour les promeneurs à cheval, en voiture ou en traîneau, selon la saison. Enfin, il s'est bien gardé d'oublier la riante guinguette, qui tantôt se montre en plein soleil, dans ses plus grandes proportions, tantôt, avec des formes plus variées et plus coquettes, se cache, pour qu'on la cherche, au plus épais des bois. Je ne connais rien à Paris qui puisse donner une idée de cette promenade fameuse, incomparable ! Mistress Troloppe dit qu'on pourrait réunir plusieurs des beaux parcs de Londres et les jardins de Kinsington sans atteindre son immensité. Les promeneurs ne sont point ingrats envers cette belle promenade et ne lui manquent pas. Il m'a paru cependant qu'il y avait infiniment moins de voitures et de cavaliers qu'à Paris et à Londres, ce

Digitized by Google

qui, du reste, s'explique naturellement par la différence de population et par l'étendue de terrain. Par contre, il y a au moins autant de bière et plus de musique, de danses et de jeux. Je ne sais plus qui a dit qu'en assemblant les hommes on met en présence plutôt leurs passions que leurs vertus; mais on peut rassembler les Viennois sans mettre en jeu l'homme tout entier et au vif, sans déchaîner autre chose que les appétits vulgaires, la soif de bière et de valse de ce bon peuple conduit à la baguette de Strauss et de M. de Metternich.

Après la bière innocente et la valse, qui l'est un peu moins, ce qu'on aime le plus, à Vienne, — goût raisonnable, celui-là, — c'est *la collection*, en général, et particulièrement celle qui rassemble et met en relief les choses locales qui parlent du passé, qui ont enfin un intérêt national et historique. L'Autrichien est *conservateur* : l'arsenal, le belvedère et le château de Ritterbourg le démontrent avec éclat, sans parler des curiosités nombreuses qui abondent dans les salons des riches particuliers.

L'Arsenal, édifice vaste et sans grandeur, sans style, sans grâce, renferme d'abord comme chose essentielle, quoique d'un rare usage pour l'Autriche, depuis longtemps, une grande quantité d'armes, dont on admire communément l'arrangement ingénieux. Il y a là des colonnades de fusils terminées par des chapiteaux de pistolets. Les plafonds ont une singulière décoration d'astres en sabres et baïonnettes. On dit qu'il y a là de quoi armer deux cent mille hommes ; mais il s'écoulera probablement bien des années avant que la guerre vienne déranger cette architecture militaire et pacifique.

Dans la vaste cour quadrangulaire, un guide ou démonstrateur, attaché à l'établissement, me fit remarquer une immense chaîne en fer, suspendue en festons et formant

Digitized by Google

baldaquin, dont Soliman II se servit pour entraver la navigation du Danube, quand il assiégea Vienne, en 1529. Cet immense trophée est bien autrichien ; car ce ne fut qu'en 1683 que Jean Sobieski, *cet homme envoyé de Dieu, qui avait nom Jean*, vint au secours de Vienne et la délivra avec ses légions polonaises.— Grand Sobieski ! Pauvre Pologne !...

Dans ce curieux arsenal, l'Autriche montre orgueilleusement les drapeaux pris par elle pendant les guerres de l'empire français, comme si, de son côté, la France ne possédait pas une collection plus nombreuse de drapeaux autrichiens ! J'en remarquai un qu'on désigne comme ayant été brodé par Marie-Louise. Celui-là leur appartient bien de plein droit ; mais s'il rappelle nos revers, ne rappelle-t-il pas aussi leur humiliation ? Pour qui donc était l'abaissement quand les archiduchesses d'Autriche brodaient nos étendards ? Marie-Louise elle-même n'était qu'un trophée de Napoléon. Telle est la France : quand on croit l'abaisser d'un côté, elle se relève de l'autre.

Il eût été convenable d'y regarder de plus près et d'y mieux songer avant d'exposer, avec une vanité naïve, ce trophée à deux faces. Un autre voyageur, qui l'a remarqué comme moi, dit à ce sujet qu'il faut que la duchesse de Parme *n'ait jamais visité l'arsenal.*

L'Autriche n'a pas toujours une prévoyance spirituelle dans l'étalage qu'elle fait des choses qu'elle a prises à la France. Ainsi elle montre avec satisfaction le ballon dont se servit le maréchal Jourdan, à Fleurus, pour observer et apprécier les dispositions et les mouvements des impériaux. Ici encore la France a cette bonne réponse à faire : —Oui, le ballon vous est resté ; mais à qui resta le champ de bataille et la victoire ? Il n'y a pas là lieu à trophée. A l'occasion d'une défaite, ce serait un orgueil déplacé, si c'était de l'orgueil ; mais c'est simplement ce goût de *collecteur* qui

Digitized by Google

est propre à ce pays. Il ne faut voir en ceci qu'une curiosité historique classée dans un musée militaire.

Je laissai bientôt les choses et les souvenirs faits pour mettre en présence les susceptibilités nationales des deux peuples. J'étais bien rassuré en tout ce qui touche à la gloire française. Mon attention se porta sur des objets qui ne pouvaient exciter aucune pensée de rivalité. Je m'arrêtai longtemps à considérer la cuirasse de Gustave-Adolphe, où l'on voit encore le trou fait par la balle suspecte qui tua, — traîtreusement peut-être, — cet habile capitaine et ce grand roi. Que de pensées s'éveillent à la simple vue de cette cuirasse en buffle percée au dos! Toute cette longue guerre (la guerre de trente ans), si bien racontée par Schiller, qui en a tiré un de ses héros tragiques, vous revient en mémoire. J'évoquais les souvenirs de ce grand drame aux cent actes divers. Je songeais surtout à cette bataille de Lutzen, — autre champ de bataille illustré depuis par nos armes, — où le génie de Vallenstein fut vaincu, et où la mort pénétra à travers la cuirasse de Gustave-Adolphe, qui n'était sans doute impénétrable qu'aux balles loyales (1).

(1) Cette cuirasse n'est qu'un justaucorps en buffle, qui devait être d'un faible secours dans une bataille. Une blessure récente, et point encore cicatrisée, n'avait pas permis au roi de Suède de prendre, ce jour-là, une plus forte armure.

Quant à sa mort douteuse, Samuel Puffendorf, dans son histoire de Suède, en accuse formellement François Albert, duc de Lauenbourg, qui, selon cet historien, était vendu aux Impériaux, et aurait tué Gustave Adolphe d'un coup de pistolet, dans la terrible mêlée du champ de bataille de Lutzen, si vivement disputé. Schiller, avec plus de réserve, laisse planer les plus graves soupçons sur la mémoire de François-Albert de Lauenbourg. Il rappelle que, dans son adolescence, il avait reçu un soufflet de Gustave Adolphe; que, pendant la bataille, il s'acharna à ses pas et ne le quitta que quand il le vit blessé à mort; que, le premier, il donna avis de cette mort au général ennemi (Wallenstein); que, seul dans l'armée suédoise,

Digitized by Google

Après avoir considéré cette triste curiosité que le nom du héros suédois recommande seul — *et c'est assez* — je fus tout heureux de voir et tout aise de toucher furtivement une autre relique de guerre, l'armure et l'étendard de Godefroy de Bouillon! C'est bien le drapeau des croisades, l'enseigne du *pieux Bouillon*, une bannière en soie rouge, avec l'image toute grande du Christ crucifié :

« . . . . . e grande
La trionfante croce al ciel si spande! »

La couleur est un riche cramoisi, vif et bien conservé eu égard à la vétusté — la croisade et le départ de Godefroy de Bouillon remontent à 1096 — mais le tissu pend en lambeaux.

En vain, un savant écrivain a-t-il consacré, dans notre langue et de nos jours, d'immenses et consciencieux travaux historiques aux Croisades: le véritable historien de Godefroy de Bouillon, c'est encore, c'est toujours le Tasse. Il faut le rhythme pompeux, la strophe retentissante à ces poétiques exploits; il faut *les chanter*! Quand, en présence de ce drapeau poudreux, j'appelais à moi mes souvenirs de lecture et d'étude, il me semblait que le calme et patient récit de M. Michaud, n'atteignait pas à la hauteur héroïque du temps. On aime à conserver dans sa pensée le Paladin plus grand que nature, avec ses proportions épiques. Tout en gardant

il portait, pendant le combat, une ceinture verte (couleur impériale), qui servait sans doute d'indication aux impériaux ; qu'enfin, après la chûte de Wallenstein, *il fut convaincu de complicité avec ce général*, et par conséquent de trahison. Schiller se résume ainsi : « Pour défendre l'innocence d'un tel homme, il faut être bien accoutumé à vaincre les impressions que les probabilités peuvent faire sur notre esprit ; mais si toutes les présomptions morales et physiques nous prouvent que François-Albert était capable d'un lâche assassinat, il serait injuste d'en conclure qu'il l'a commis en effet. »

Digitized by Google

une juste et profonde estime pour le grave historien, rendons au guerrier le poète : que le soleil d'orient reluise sur cette armure; que le vent du désert et le souffle ardent de poésie agitent ce noble étendard !

Cette glorieuse relique a été donnée à l'Autriche par je ne sais quel pape, qui aurait mieux fait de la laisser à Rome, où ne saurait paraître déplacé ce souvenir du héros religieux qui vendit son patrimoine pour aller combattre en Terre-Sainte; qui fit triompher la Croix à Nicée, à Antioche, et qui fonda le royaume chrétien de Jérusalem. Mais, tout en prêchant le pardon des injures, Rome n'oublie pas les outrages qui lui ont été faits: tous les exploits pieux de Godefroy de Bouillon n'auront pu lui faire oublier que, dans sa jeunesse, il avait combattu pour l'empereur Henri IV contre le pape, et qu'i était entré à main armée dans la ville pontificale.

De l'armure de Godefroy à la cotte de mailles de Turenne, la transition est toute naturelle, puisqu'il y a une filiation de gloire et l'illustre nom de Bouillon entre ces héros. L'Autriche, qui ne perd rien par sa faute, a eu grand soin de ramasser, sur le champ de bataille de Saltzbach, cette glorieuse dépouille du grand capitaine qui battit tant de fois les armées impériales. Le boulet de Montecuculli lui a valu cette cotte de mailles et une victoire.

Les collections rapprochent quelquefois des objets qui forment entre eux de singulières disparates. Je ne m'attendais point à trouver, à côté des nobles dépouilles de Godefroy et de Turenne, l'arme d'un assassin, ou, pour parler plus exactement, une arme qui a pu servir de modèle à Fieschi. Cette machine meurtrière fut faite,—on ne dit pas pour quel usage,—en 1678. Elle se compose de 50 canons, qui peuvent facilement se mouvoir et se diriger vers un but. Elle n'a qu'une seule batterie qui produit une seule explosion. Ceci est une simple curiosité d'arsenal dont on avait fait peut-

Digitized by Google

être quelqu'innocent essai et qu'on avait oubliée ensuite. Mais l'imitation et surtout l'*appliction nouvelle* lui a donné une sorte de vogue, et on dit, en la regardant, que Fieschi n'est pas l'inventeur de l'arme dont il s'est servi.—A la bonne heure: je ne veux pas revendiquer le *mérite de l'invention* pour ce grand coupable. Ce qui est bien à lui, c'est le crime qui suffit seul à sa hideuse renommée.

L'orient a fourni sa bonne part à cet immense et très curieux musée militaire. Les armes turques, riches et caractérisées, les sabres recourbés de Damas, les poignards ornés de pierreries, dans leurs gaînes brillantes, les fusils aux riches incrustations, les turbans en précieux tissus, les selles aux larges étriers, les étendards surmontés du croissant y éclatent de toutes parts. Beaucoup de ces trophées datent de la délivrance de Vienne par Sobieski. Il y a là, pour sanglant souvenir de ce dernier siége, la tête du visir qui échoua dans cette entreprise. La paix ayant été conclue, le sultan crut qu'il ne pouvait faire un présent plus agréable à l'Autriche que de lui envoyer, en signe d'alliance, la tête de celui qui la fit trembler et fut sur le point de s'emparer de sa capitale. Ce sont là les cadeaux diplomatiques de la Sublime Porte! On a beau détourner les yeux d'horreur et de dégoût, on rencontre toujours cette horrible tête grimaçante qui exprime le dernier paroxisme de la strangulation. Le glorieux sultan a eu soin d'y joindre, comme pièce de conviction, le fatal lacet, ce léger et soyeux instrument, aux significations diverses, selon les lieux, et dont on ne saurait dire s'il vient de serrer le corset d'une femme ou le cou d'un visir!

Quelque vaste et curieux que soit cet arsenal, il y a encore à Vienne bien d'autres collections très remarquables à titres divers; car je le répète, après Strauss et la valse, la collection est ce que l'Autrichien aime le plus. Il ramasse, il collecte tout: la *perle*, le *grain de mil*, et jusqu'au *moindre*

Digitized by Google

ducaton. Dans le rez-de-chaussée du vaste et beau château appelé le *Belvedère*, qui fut habité, et, je crois aussi, construit par le prince Eugène de Savoie-Carignan, — cet habile général, qui ne put pas obtenir un régiment de Louis XIV, et que l'Allemagne employa si utilement contre la France, — se trouve la belle collection dite d'*Ambras*. Elle fut rassemblée dans le château de ce nom, en Tyrol, par l'archiduc Ferdinand, fils de Ferdinand 1er, d'Allemagne, vers la fin du XVIe siècle. Je ne tenterai point de donner une idée des curiosités sans nombre qu'elle renferme. Ce sont les précieux miscellanées du moyen-âge autrichien, dans les plus larges proportions : les généalogies et portraits de l'antique maison d'Habsbourg ; puis les charmants et capricieux travaux de fine sculpture sur bois et sur ivoire que le moyen-âge accomplissait avec amour durant les longs loisirs de la vie claustrale et féodale. C'est une grande réunion de ces curiosités que longtemps, en France, nous avons laissées dédaigneusement dans l'arrière-boutique du marchand de gothicités et chinoiseries où nous allons aujourd'hui les rechercher à grand prix. Là encore sont de belles armures du moyen-âge. Trois d'entre elles ont été portées par Charles-Quint, à différentes époques de sa vie. Elles témoignent de la progression physique du grand empereur, et donnent l'idée d'une forte poitrine et de vastes épaules d'Atlas, faites pour porter le monde!

J'ai observé que ces cuirasses annoncent toutes de fortes natures d'hommes. Peut-être aussi, comme elles se transmettaient dans les familles, était-on obligé de prévoir le développement abdominal, qui devait être le résultat du long exercice du cheval parmi ces races de *bataillards*. La plus belle de ces magnifiques panoplies porte le nom d'Alexandre Farnèse. Elle est d'un prodigieux travail de gravure, sculpture et damasquinure. C'est l'œuvre admirable d'un de ces

Digitized by Google

artistes de Milan, célèbres au moyen-âge, dont le nom et le talent sont perdus.

Mais Vienne a aussi des collections artistiques très nombreuses et de très haute valeur. Quand on a cité les villes d'Italie, Paris, les Pays-Bas, l'Espagne, Londres, quelques villes d'Allemagne, pour leurs galeries de peinture, il est rare qu'on pense à Vienne, et pourtant cette capitale possède plusieurs très riches musées dignes à tous égards de la curiosité universelle. En songeant à cet oubli, passé en usage dans l'appréciation des richesses artistiques européennes, je me suis dit qu'il venait sans doute de ce que ces vastes galeries de l'empereur, de Liechtenstein et d'Esterhazy, renferment des œuvres transplantées et peu d'œuvres du pays. Cela ne constitue point un *art autrichien*. Qui a jamais entendu parler, en effet, de l'école autrichienne dans le monde artistique? Vienne a fait beaucoup pour la valse, il faut le reconnaître; mais on n'a pas trop ouï dire qu'elle ait fait grand chose pour la peinture. On ne sait trop ce qu'il en est, à vrai dire, des expositions de Vienne. Toutes ces magnificences artistiques sont donc un éclat d'emprunt. Si l'Italie et la Belgique décrochaient les tableaux qui leur appartiennent; si la France réclamait le très petit nombre de toiles qui sont d'elle, dans ces splendides musées, les grandes murailles du *Belvedère*, du palais de Liechtenstein et de l'hôtel d'Esterhazy, seraient bientôt mises à nu et déchues de leur splendeur artistique.

La galerie impériale du Belvedère se compose de sept vastes salons, à droite, qui renferment des tableaux de l'école italienne, dont un grand nombre porte les noms et l'empreinte du talent des maîtres illustres. Un nombre égal de salons, à gauche, a peine à contenir les richesses de l'école flamande. Rubens y est surabondamment représenté par ces toiles ardentes, pleines de cette luxuriance de vie, de couleur et de formes, qui distingue et quelquefois dépare les véhémentes

Digitized by Google

compositions de ce grand peintre. Je n'ai jamais vu, même à Anvers, où il a laissé tant d'immortels ouvrages, Rubens aussi puisamment représenté qu'à Vienne. Rembrandt et Vandik, — pour ne parler que des grandes œuvres, — ont aussi, dans la galerie impériale, un nombre infini de portraits, qui sont de magnifiques tableaux, où les figures sortent de la toile avec cette vigueur et cette magie d'expression, dont ils avaient si bien le secret!

La partie supérieure du Belvedère, renferme des productions de la vieille école allemande et des artistes modernes de l'Autriche. Je ne puis ni ne veux entrer dans aucun détail à ce sujet, ayant à parler du palais de Liechtenstein et de plusieurs autres collections encore.

J'ai vu, en Italie et ailleurs, de riches particuliers possédant, dans leurs magnifiques hôtels ou palais, de royales galeries, pleines de tableaux et de statues; mais je n'avais pas encore vu, comme chez le prince Liechtenstein (*Roszau Vorstadt*), un splendide palais d'où s'exile le maître, et où il s'interdit même l'ameublement, afin de donner à l'art une plus large et plus complète hospitalité. Dans cette somptueuse demeure, il n'y a de vie que sur la toile. Le seul habitant est le concierge, qui a charge d'introduire courtoisement les visiteurs par le plus spacieux et le plus princier escalier en marbre qui se puisse voir. De temps à autre, il a encore à ouvrir les vastes portes des grands salons à quelque nouvel hôte encadré, qui a une peine extrême à trouver place dans ce palais que l'art a comblé de ses œuvres. L'art l'a rempli comme un moule que la matière en fusion inonde dans toutes ses cavités. C'est à ne pas trouver où pendre une miniature! Il faut avoir été singulièrement comblé par la fortune pour être si bien partagé par l'art! Mais, à la place du maître, je me rendrais solennellement un jour dans mon musée; et là je tiendrais mes grandes assisses; et, séant en mon lit de justice, je ferais

Digitized by Google

une sévère revue de cette collection exubérante et débordée; car s'il y a là des œuvres de haute valeur, il s'y trouve aussi beaucoup d'œuvres sans valeur aucune. Je ferais le discernement de la paille et du bon grain: je dirais à mes beaux Vandik, aux Rubens de mon choix, aux Rembrandt, aux Raphaël, aux Titien, à tous les illustres: vous les bons, vous les élus, les authentiques, passez à ma droite! A vous les cadres d'or, la plus belle lumière, les places d'honneur dans mes salons, à vous tout mon palais! Mais je dirais aussi à ces tableaux douteux, sans inspiration, sans nom bien acquis et bien porté, sans dessin et sans couleur: vous les suspects, les mal venus, les infirmes, passez à ma gauche, à ma gauche, vous dis-je! Moi, prince de Liechtenstein, séant en mon lit de justice, je vous dégrade et je vous chasse! Quand la nuit sera venue, vous sortirez sans bruit, par une porte de derrière; allez, maudits, qui avez surpris ma religion, je vous dévoue à l'huissier-priseur! Que l'arrière-boutique du marchand de *bric-à-brac* vous recueille, et ne dites jamais que vous sortez de chez moi!

Dans le faubourg de Maria Hülf est encore une immense galerie de tableaux qui appartient au prince Esterhazy et qui occupe une partie de son hôtel, lequel est du reste habité, si je ne me trompe, par l'ambassadeur de Turquie. Cette galerie particulière était jadis ouverte à tout venant, certains jours, comme un musée public: aujourd'hui les étrangers accompagnés y sont seuls admis, et c'est à cause de ce privilége que j'ai pu la visiter. Elle est aussi d'une richesse surabondante. J'y ai admiré le tableau fameux du Christ devant Pilate, de Rembrandt. C'est un chef-d'œuvre grave et vigoureux, une composition sincère et d'ordre élevé. J'ai encore remarqué dans un très petit cadre, une toile du même peintre où sont représentés deux moines lisant la bible. Les têtes sont excellentes; elles expriment, avec une vive et spirituelle sail-

Digitized by Google

lie, la double attention de la science et de la foi. C'est un charmant petit chef-d'œuvre, tout plein de vérité et de grâce sévère, résultat de ce mélange d'application d'esprit et de croyance sereine qui illumine pardessus tout ces vieilles têtes grises.

Je me suis arrêté souvent pour contempler de belles œuvres dont je ne puis parler, ne voulant pas faire un catalogue raisonné. Il m'est toutefois venu des doutes sérieux sur l'authenticité de quelques tableaux dont on m'avait déjà montré ailleurs *l'original*, tandis qu'on affirmait, à l'hôtel d'Esterhazy que là seulement était la vénérable toile émanée directement du maître.

Dans quel profond discrédit sont tombées les *copies* de nos jours ! Avoir une copie est un cas niable. Il n'y en a plus au monde ! On peut bien avoir un mauvais original, mais une bonne copie, fi donc ! Alors ne parlons plus du mot ; mais il faut cependant qu'il se délivre quelque part des *expéditions* de chefs-d'œuvre. C'est le seul moyen d'expliquer *l'ubiquité* qu'ils ont acquise. Cela fait songer à ces reliques qui se font concurrence et attribuent trois bras et deux têtes au même saint, au risque de faire un monstre d'un bienheureux !

On m'a assuré à Vienne que les anciennes et riches familles aimaient fastueusement les arts et se plaisaient à rassembler, dans leurs demeures d'été et d'hiver — il est du bon ton d'avoir une habitation d'hiver *intra muros*, et c'est ici le mot de rigueur — beaucoup d'objets de valeur artistique. On m'a même cité un personnage à collection, auquel son père a transmis, dit-on, d'immenses possessions et de larges dettes, qui ne seraient pas encore éteintes. Je fais grand cas des arts et des galeries ; mais, à sa place, je vendrais jusqu'à ma dernière toile et mon dernier cadre pour payer les dettes de mon père. Je n'aurais plus un seul tableau dans mon salon,

Digitized by Google

mais aussi je n'y recevrais plus un seul créancier : le créancier fait ombre au tableau.

Le beau palais de Schœnbrunn, renferme aussi dit-on, quelques objets d'art dignes d'attention. Mais ce que j'ai regretté de ne pouvoir visiter, dans cette résidence impériale, rigoureusement fermée à tous les curieux, c'est cette chambre où couchait Napoléon (*le vieux*, comme disait mon guide) et dans laquelle son fils a voulu mourir ! Dans cette occasion du moins, la duchesse de Parme eut le sentiment de ses devoirs : elle était là ; et si cette fois encore elle se cachait derrière un rideau — il faut lui rendre justice — c'était pour essuyer ses larmes.

Mais tout parle encore de Napoléon dans cette demeure. A chaque pas, on vous dit : c'est dans cette chambre qu'il dormait — quand il dormait — entre deux victoires. C'est sous ces ombrages qu'il se promenait en rêvant à la rançon qu'il allait imposer aux vaincus : après les succès de la guerre, il fallait régler les conditions d'une paix glorieuse. C'est par là, par cette porte, au haut du parc, qu'il sortait, à cheval, pour passer en revue ses troupes, ou commander quelque grande manœuvre, dans cette immense plaine où coule le Danube, et qui a des îles et des villages dont les noms sont devenus français, de par la victoire (1).

Ce qui m'a le plus frappé, comme curiosité, à Schœnbrunn, c'est une sorte de serre ou jardin d'été, vaste construction remarquable, qu'on appelle du nom bizarre de *la Gloriette*. C'est un édifice placé dans le parc, au sommet d'un monticule, en face du palais, ayant environ cent mètres de longueur et vingt de hauteur. On y arrive des deux côtés par un large et magnifique escalier, décoré de trophées imposants, en pierre, de grandeur colossale, qui sont en har-

(1) L'île de Lobau, les villages d'Essling et de Wagram.

Digitized by Google

monie avec ce bel édifice, mais en singulière opposition avec le logement ordinaire de Napoléon, tout en face. Aux deux extrémités de cet édifice qui a de l'originalité, précisément peut-être parce qu'il n'a pas de caractère précis et de destination bien évidente, sont deux avenues en manière de péristyle, et, au milieu, un vaste salon. Le tout est surmonté d'une magnifique terrasse, d'où l'on a une superbe vue de la plaine aux batailles historiques, du grand fleuve aux hautes destinées, de la ville de Vienne, et enfin des belles montagnes qui bornent l'immense horizon.

C'est dans le grand salon de *la Gloriette* que fut donnée une fête à nos jeunes princes français, le duc d'Orléans et le duc de Nemours, quand, dans les premières années de la révolution de juillet, ils visitèrent l'Autriche.

On raconte que le bon peuple de Vienne, avide de fêtes comme on l'est ailleurs, et, plus qu'ailleurs avide de voir des princes, s'était rassemblé devant l'édifice. Un enfant se perdit dans la foule, ce qui causa quelque rumeur. Aux cris que poussait la mère, les princes autrichiens s'informèrent de ce qui était advenu, et avec cette bonté familière, propre à leur race et à leur pays, se mirent à chercher eux-mêmes, dans la foule, l'enfant égaré. Pendant ce temps les princes français, qui ignoraient ce qui se passait, et qui étaient pleins des souvenirs de Paris et de l'époque, demandèrent où en était l'*émeute*. Ce mot fit sourire. On se dit qu'ils étaient bien *de leur pays*. Une émeute à Vienne! Mais je ne connais que Strauss qui put en causer une, s'il refusait son talent et son orchestre à une fête publique!

Au reste, les Autrichiens firent un accueil convenable aux hôtes de leur empereur. Les jeunes princes plurent beaucoup. Seulement le peuple fut lent à comprendre cette nouvelle royauté française. La France est destinée à causer bien des étonnements à cette bonne ville de Vienne!

Digitized by Google

Quand on est dans cette capitale, il faut prendre un jour le chemin de fer qui conduit à Bade, en allemand Baaden. Expliquons-nous ici : il ne s'agit point de Bade, *Civitas Aurelia, Aquensis, Thermæ inferiores*, dans le grand duché ; il ne s'agit point non plus de Bade, *Aquæ Helveticæ*, ou *Verbigenæ*, dans le canton d'Argovie, sur la Limmat. Il s'agit d'un troisième Bade, *Aquæ Pannonicæ* — tâchons de ne pas nous noyer au milieu de ces eaux latines — petite ville de trois mille habitants, située à vingt-quatre kilomètres de Vienne. Arrivé là, voyez les sources d'eau chaude, *bienfait de la nature envers l'humanité souffrante*, comme dit une inscription ; déjeunez avec le plus excellent pain qui se pétrisse dans l'univers (la boulangerie badoise est très renommée, même à Vienne !), prenez ensuite une voiture, si mieux vous n'aimez vous acheminer à pied par cette pittoresque et célèbre vallée de Ste-Hélène, qui vous conduira, en gravissant ensuite, à la fameuse abbaye de Ste-Croix.

Les environs de Bade sont charmants ; ils ont la placidité et la senteur rurales ; ils sont émaillés de fraîches maisons de campagne habitées par de riches souffreteux qui viennent prendre les eaux. Parmi ces habitations, on distingue le château ou la riche villa de ce prince Charles qui lutta si longtemps, non sans gloire, malgré ses revers, contre la fortune et le génie militaire de Napoléon.

Un honnête propriétaire des environs de Bade a fait une tentative singulière et malheureuse : il a fait venir de Bordeaux une grande quantité de ceps, et les a mis en bonne terre autrichienne, croyant récolter du *haut Lafitte*. Mais il est arrivé que la bordelaise s'est ri de lui, et qu'elle lui a dit un jour : *et le soleil de ma savane l'avez-vous* ?

Que nous veut donc l'Autriche ? N'a-t-elle pas son vin princier de Tokay ? Et le Rhin allemand n'a-t-il pas ses vins fameux, et, par-dessus tout, ce Johannisberg, qui n'a

Digitized by Google

rien coûté au prince de Metternich, lequel pourtant en est peu prodigue, et le vend au peuple autrichien aussi cher qu'une liberté (1) !

Ainsi donc, que l'Autriche prenne Cracovie, à la bonne heure ! nous protesterons; mais notre vin de Bordeaux, gare à qui le touche !

Au surplus, soyons sans inquiétude : la vigne dépaysée n'a pas oublié son origine française : transplantée en terre de Bade, elle donnera du vin de Bade, dont me préserve le ciel ! D'ailleurs, ce n'est pas du vin que l'on va chercher là : c'est de l'eau ! Et n'est-ce pas la plus ridicule prétention du monde, que de vouloir produire un généreux Médoc, quand on s'appelle Bade, c'est-à-dire *bain ;* quand on possède seize établissements d'eau thermale ; quand on porte une de ces désignations *aqueuses* déjà citées !

Cette délicieuse vallée de Ste-Hélène, tant foulée par les pas languissants des malades de Bade, et par le pas vif des touristes valides et joyeux, conduit — je l'ai déjà dit — par le plus pittoresque chemin du monde, à la fameuse abbaye de Ste-Croix. On y arrive tout charmé, après avoir admiré les beaux aspects, les paysages âpres et charmants de cette nature accidentée. Cette vaste abbaye fut habitée autrefois par

(1) Les vignobles de Johannisberg valent bien une petite notice historique. Voici ce que j'en sais :

Ils appartinrent d'abord à un évêque de Fulde, dans l'électorat de Hesse-Cassel : l'Église a toujours fait cas du bon vin.

Le prince d'Orange les eut ensuite.

Plus tard, ils furent possédés par notre brave maréchal Kellermann : la France n'avait point oublié ses titres de gloire ; mais elle avait oublié ses titres de propriété.

Enfin, après la chûte de l'empire français, après la grande et définitive pacification, l'empereur François acheta, en 1816, ces vignobles fameux pour en faire présent au prince de Metternich.

Le ministre avait bien mérité ce *pot de vin* de l'Autriche !

Digitized by Google

un grand nombre de moines. Il y en a moins aujourd'hui, bien que j'aie pu voir, par le couvert mis dans le réfectoire, qu'ils étaient encore assez nombreux. Leur costume se compose d'une longue robe blanche avec capuchon, cordelière, et de bottes à la hussarde, sur le pantalon collant, bottes nationales dont s'honore toute jambe vraiment autrichienne.

La règle de l'Ordre ne me parut pas très-austère, au moins sous le rapport alimentaire. J'avais déjà remarqué sur la table dressée, quoique encore *inservie*, des ustensiles qui n'annonçaient pas un dîner d'anachorète, composé de racines crues. De plus, ayant été introduit, par mon guide, dans la cellule d'un moine accessible, j'y trouvai le bon père sommeillant, et ayant devant lui une assiette de framboises :

« C'est là que le prélat, muni d'un déjeûner,
« Dormant d'un léger somme, attendait le diner. »

Comme toute abbaye bien faite, Ste-Croix a un vaste et beau cloître. Il est décoré de fresques sans valeur artistique. qui sont toutefois d'un effet saisissant au premier coup d'œil. Ce qui me frappa surtout, au milieu de la cour, c'est une magnifique fontaine jaillissante, bruyante comme un torrent. On la cherche sans la trouver d'abord, n'ayant devant soi qu'un pavillon de forme originale, à vitraux coloriés, qui lui sert d'enveloppe, et pour ainsi dire de riche et brillant étui. L'eau est cristalline, et me parut excellente. Les bons Pères en font un grand cas et une petite consommation.

On dit, en outre, que ce couvent possède des terres et des revenus : il est riche. Il possède encore un trésor pieux, auquel il doit peut-être son nom : c'est une *sainte croix*, faite avec la vraie croix du Jardin des Olives et du Golgotha. Elle est enrichie — je voudrais un autre mot en parlant d'un tel objet — de pierres précieuses. Un frère ou sacristain tira, pour me la montrer, cette relique d'une armoire où elle est

Digitized by Google

conservée en grande vénération, avec des vases sacrés et des ornements précieux à divers titres.

On raconte que, dans une de ses occupations de Vienne, Napoléon entendit parler de la relique vénérée et du riche couvent. Tout à coup on apprit qu'il était desireux d'avoir ce trésor sacré : le conquérant s'était pris d'un grand goût pour ce bois saint.

A cette nouvelle, le couvent fut plongé dans la consternation. Que faire ? Aucune résistance n'était possible.

On fit une neuvaine pendant laquelle le vainqueur fit, de son côté, une demande impérative.

On expose le Saint-Sacrement...

Arrive un ordre de livrer la relique.

On négocie alors ; on parle d'offrir une somme...

Mais, fi donc ! de l'argent pour un trésor que tout l'or du monde ne pourrait payer ! Les indignes moines !

On augmente la somme...

La vénération de l'empereur augmente dans la même proportion. Il avait pour la sainte croix une dévotion exaltée et ruineuse. Le héros des Croisades, le *pieux Bouillon*, n'eut pas attaché plus de prix à cette conquête.

Enfin les bons religieux déchirèrent leurs vêtements, se couvrirent de cendres, quittèrent leurs bottes à la hussarde, et vinrent, pieds nus, présenter, cette fois, une énorme rançon, cette *raison suprême* des abbayes riches.

L'issue de cette grande négociation resta secrète. Nul ne put dire ce qu'il advint. Ruses de conquérant et ruses de moine ont des profondeurs insondables !

On dit seulement que, sur ces entrefaites, il s'éleva de l'abbaye de Ste-Croix un immense cantique d'action de grâces qui montait vers le ciel.

Et il y eut une grande joie dans le couvent.

A peu de distance s'étendent les immenses possessions du

Digitized by Google

prince de Liechtenstein. C'est bien là l'Autriche : la terre est aux princes et aux moines.

Il est impossible d'avoir des domaines plus vastes et plus pittoresques. Dans ce terrain accidenté, dans ce large paysage, tout semble disposé pour l'effet et le contraste. Les vallées sont riches, riantes et variées. Les sommets qui les dominent sont tantôt âpres et sourcilleux, tantôt accessibles par des pentes douces et de verdoyants contours, quelquefois boisés, quelquefois dénudés et rocheux, toujours couronnés de vieux châteaux qui ont un sens pour l'histoire, un effet pour le paysage. Quand il n'y a pas de ruines, le prince en fait. C'est ainsi qu'auprès d'une villa toute moderne, il en a *construit* d'immenses, toutes neuves, qui m'ont rappelé

> Ces vieux ponts nés d'hier, et cette tour gothique,
> Ayant l'air délabré sans avoir l'air antique.

Mais cette fois l'artifice n'est pas *impuissant et grossier ;* il est au contraire très-habile et d'un grand effet. La ruine n'est pas mesquine et magnarde comme on en voit dans les parcs clôturés ; elle est vaste et formidable, en rapport avec cette grande nature, elle a je ne sais quoi de grave et de sincère que je n'avais jamais vu dans ces impostures. Et puis elle est, pour ainsi dire, autorisée par les autres vieilles ruines qui couronnent chaque sommet, montagnes élevées, très sérieuses et point factices : la fatigue qu'on éprouve à les gravir ne laisse aucun doute à ce sujet.

Vis à vis ce mont, à peu de distance, toujours au même propriétaire, car les montagnes, les vallées, les villages se jouent à l'aise dans ses possessions, est un pic élevé où le prince a fait aussi une construction à sa manière, mais d'un genre bien différent. C'est un petit temple antique par la forme, consacré à un souvenir de guerre.

Les 21 et 22 mai 1809, sur la rive gauche du Danube,

Digitized by Google

à quelques kilomètres d'Enzerdorf, se livrait cette bataille d'Essling ou d'Aspern, que les Autrichiens tentent de nous disputer encore aujourd'hui, avec le même succès, du reste, qu'à cette époque. La mêlée était horrible. La bataille mugissait par six cents bouches. La plaine était en feu. Un régiment autrichien — régiment de hussards — faisait une charge désespérée au milieu de l'action furieuse, et parvenait enfin à dégager son colonel, qui allait tomber entre les mains des Français. Ce colonel que se disputaient les deux armées était le prince de Liechtenstein.

Quelque temps après on faisait des fouilles sur ce champ de carnage. Le prince faisait chercher, parmi les cadavres, ceux de ses vaillants soldats qui s'étaient fait tuer pour l'arracher à l'ennemi. On en découvrit plusieurs, et, parmi eux, sept des plus authentiques furent enlevés et transportés en terre de Liechtenstein. Là, sur un mont élevé, ils furent ensevelis dans une crypte, sous un temple qu'on voit au loin de divers côtés, et qui est triste, solitaire, ouvert aux vents et aux frimats. La montagne y a gagné une illustration de deuil, et y a perdu son nom vulgaire : on l'appelle, à bon droit, le *Mont des Hussards*.

Attenante, pour ainsi dire, aux vastes domaines de Liechtenstein, et peut-être encore dans les limites de cette principauté, est la jolie petite ville de Modling, ou Moedling, dont l'ancien château fut l'austère résidence des anciens margraves d'Autriche. La gothique église de Modling fit autrefois partie d'une commanderie de Templiers. On raconte que dans cette église, ou plutôt dans sa chapelle souterraine, se passa une de ces scènes sanglantes du moyen-âge, à l'époque où l'abolition soudaine de l'ordre du Temple livra les chevaliers aux vengeances des paysans. En ces temps, les ardentes représailles s'exerçaient en face de l'autorité impuissante à les réprimer. Quarante chevaliers furent égorgés

Digitized by Google

en une heure, et le signe de rédemption qu'ils portaient, et qu'ils invoquaient, ne put les sauver.

Aujourd'hui, sur cette crypte ensanglantée, s'accomplissent les saints mystères. Je me trouvai dans cette vieille église vers le soir. Elle était à moitié pleine. Il y avait beaucoup de femmes et beaucoup de ces petits enfants que le Christ aimait. Le soleil couchant frappait contre les vitraux qui coloraient le jour. Un prêtre donnait la bénédiction à l'autel. L'encens fumait et les femmes chantaient en chœur, à demi-voix, avec une suavité pleine de charme pieux. Ces souvenirs de meurtre, qui sortaient, pour ainsi dire, de dessous terre, mettaient en présence la société véhémente et désordonnée du moyen-âge et la société calme et réglée de notre temps.

Cette église, cette cérémonie religieuse, ces chants surtout, justes et presque tendres, ces femmes qui ressemblaient à des madones avec des enfants dans leurs bras, me faisaient songer à l'Italie; mais étant entré dans une auberge, et, ayant vu, au premier étage, une immense salle de danse avec lustre et orchestre, je reconnus l'Autriche à ce trait!

Modling est un des lieux que visite, en été, la population de Vienne qui cherche la campagne et ses plaisirs. Un autre lieu visité aussi, et digne d'attention, c'est le château, ou, pour parler plus exactement, le parc impérial de Laxembourg. Le château n'a aucun caractère, aucune élégance à l'extérieur ni à l'intérieur. Il est d'une extrême simplicité bourgeoise. Les écuries seules ont quelque chose de princier, non comme édifice, ni même comme arrangement intérieur, mais par les beaux chevaux de diverses races qui y mangent l'avoine impériale. Toutefois, il ne faudrait pas chercher là, ni ailleurs, le cheval de bataille de l'empereur Ferdinand.

Quant au parc, je n'en ai vu nulle part un plus vaste et plus magnifique. Il n'y a rien là de Versailles: point d'arbres équarris, point de jets d'eau laborieux, point de grotte

Digitized by Google

d'Apollon, point de bain de Neptune, rien de cette nature contre nature, rien de préparé pour donner des fêtes aux royales maîtresses; mais un paysage large, profond, splendide, et, par dessus tout, *vrai*. Ce sont d'habiles ondulations de terrain, des alternatives de verdure, d'eau et d'ombrage qui font effet comme sans y prétendre; mais l'eau va selon sa pente, l'arbre rameux, aux libres allures, étend ses vastes branches et contourne son vieux tronc au gré de sa sève puissante. Dans tout cela, en somme, il y a peu du jardinier, beaucoup du paysagiste. En admirant cette luxuriante végétation, libre et pourtant réglée avec un art large et dévoué au vrai, je ne regrettais point les procédés de l'art faux qui trace les grandes allées rectilignes, qui en appelle sans cesse au niveau, au rateau, au rouleau, qui outrage l'arbre en mutilant le feuillage, qui *enjardine* au lieu de *paysager*, qui me fait faire enfin ces barbarismes que je mets sur son compte!

Dans ce beau parc aux grandes lignes sinueuses, aux larges mouvements de terre, aux naturelles déclivités, aux vastes contours, non point aux mesquins labyrinthes laborieusement tracés; dans ce vaste tableau, qui a pour cadre, là-bas bien loin, quelques grands lambeaux de forêts et quelques crêtes de montagnes, j'ai cependant remarqué, çà et là, des *fabriques* qui veulent être rustiques et sont maniérées. Elles sont du temps de Marie-Thérèse et m'ont rappelé quelques puérilités du petit Trianon. Mais qui pourrait reprocher ces petites choses à cette impératrice qui en fit de si grandes!

Au milieu, et comme un capricieux bijou de cette impériale résidence, est Ritterbourg, château très-gothique, construit, m'a-t-on assuré, par le dernier empereur (1). C'est un très

(1) On dit aussi Ritterschloss. Peu importe le nom; mais c'est une des plus remarquables curiosités de l'Allemagne.

Digitized by Google

curieux musée de gothicités, qui affecte et joue très bien l'irrégulière et incommode demeure d'un seigneur châtelain dans les temps féodaux. Rien n'y manque, excepté peut-être cette teinte de vétusté que les siècles peuvent seuls donner. En entrant dans la cour d'honneur, on se trouve tout d'abord en plein moyen-âge. On y cherche seulement le destrier tout sellé du châtelain partant pour la chasse avec le faucon sur le poing.

L'intérieur surtout renferme tous les curieux trésors des temps chevaleresques. Il y a là des instruments de guerre et divers objets consacrés par les plus grands noms historiques; mais je dois m'abstenir de toute nomenclature. Je signalerai toutefois, en passant, un casque de Charles-Quint (grosse tête) et des mules de Catherine de Médicis (petit pied). Il y a là aussi un étrier de François Ier, *donné*, dit l'étiquette, *par M. de Metternich*. La chose et le nom du donateur s'accordent merveilleusement : M. de Metternich est, en effet, un de ces hommes qui tiennent l'étrier aux souverains et quelquefois les remettent en selle.

Les salles sont pleines de meubles gothiques, de vieilles et riches tentures, de toutes sortes d'ustensiles, qui sont comme un commentaire de la vie princière, chevaleresque et monacale du moyen-âge. Bien entendu qu'il n'y a rien là du serf. Les boiseries et les plafonds sont d'une beauté surprenante, ornés de sculptures, de dorures et de toutes riches incrustations. Ces précieux plafonds en bois rares ont été pris, pour la plupart, dans de riches couvents dont les Ordres sont abolis. Les magnifiques panneaux d'un petit salon sont peints par Jules Romain. Les vieux châteaux ont aussi été dépouillés de leurs curiosités pour Ritterbourg. J'y ai remarqué un clavecin vénérable, qui avait été certainement une curiosité de grand luxe dans son temps. Le clavier a peu d'étendue, et beaucoup de touches sont muettes pour

Digitized by Google

avoir, sans doute, trop parlé. Ce pauvre vieux instrument essoufflé, édenté, qui n'a presque plus de voix, je me le représentais dans sa jeunesse, occupant la place d'honneur vis-à-vis de l'âtre immense, dans l'immense salle, admiré, fêté, caressé par les jolies petites mains de quelque fille de Margrave, tandis que l'aïeule se récriait sur ces mondanités qui faisaient tort à la quenouille et au rosaire. Qu'eût-elle dit, la bonne vieille, si elle eût pu prévoir que l'instrument pervers portait dans ses flancs la valse orageuse de notre temps!

Rien ne manque à ce château en fait de luxe gothique, luxe non point simulé, mais réel, des anciens jours; la tenture d'une chambre est composée de riches manteaux d'épais velours cramoisi, des anciens chevaliers de la toison d'or, manteaux qui ont couvert les plus illustres épaules de leur temps. Les vieux vitraux coloriés, les épaisses murailles crénelées, la haute tour de garde, les fossés pleins d'eau, la chambre et les instruments de torture, enfin la prison souterraine : tout s'y trouve, même le prisonnier!...

Je crus distinguer, en effet, dans les ténèbres d'un affreux cachot, une forme humaine, et bientôt je vis très-positivement un malheureux templier chargé de chaînes, portant encore la croix-rouge sur son manteau souillé de brins de paille et mis en lambeaux par un long contact avec les dalles humides. Il avait souffert bien longtemps dans cet horrible cachot, s'il y avait été mis dans sa forte virilité, car sa barbe blanche de vieillard pendait sur sa poitrine. Au moment où je m'approchais, accompagné des gens de l'empereur, il leva vers nous ses bras suppliants, et le bruit de ses chaînes me glaça d'horreur! L'obscurité de la prison, les chaînes, tout ce qu'on sait des oubliettes et des souterrains féodaux, les aventures de Templier, le souvenir des cruautés du moyen-âge, complètent l'illusion,

Digitized by Google

et font de ce *spécimen*, une impression réelle qui va jusqu'au frisson et presque jusqu'à la souffrance et l'effroi ! C'est la seule imitation qui soit à Ritterbourg : mais elle est parfaite. On assure que tout le reste est sincère, authentique et gothique. On conçoit que, dans tout le vaste empire d'Autriche, on eut difficilement trouvé un homme qui voulut jouer au Templier et au cachot sa vie durant, pour la surprise des visiteurs et le complément de la collection.

Après les barbaries du moyen-âge, voici ses jeux ; voici une lice guerrière, un carrousel, un tournoi. Accourez, chevaliers et paladins ! Quittez vos manoirs, nobles dames, fleurs de beauté ! Venez, beaux pages au doux servage ; et vous, galants ménestrels, et vous, juges d'armes, prenez place, et voyez férir les grands coups de lance ! Mais, cette fois, il faut que l'imagination soit en aide à la réalité ; il faut colorer le carrousel des souvenirs de la chevalerie. Quoique j'aie lu et entendu dire que cette curiosité du parc impérial renfermait tout ce qui peut donner une idée précise et complète des luttes courtoises et guerrières du moyen-âge, il m'a été impossible de trouver que cela différât beaucoup d'un vaste manége découvert, orné, avec pavillon d'honneur, vaste galerie pour les spectateurs, et çà et là de hauts pieux en bois peint comme toute la charpente de la construction, et qui auraient pu servir à suspendre les bannières des suzerains.

Ce qui m'a le plus étonné en ceci, c'est que cette *remembrance*, cette sorte d'évocation des jeux de la chevalerie soit l'œuvre de l'Empereur François, monarque sage, économe, esprit peu poétique, point chevaleresque, qui se vantait de n'avoir lu qu'un seul roman en sa vie, — le Télémaque, — encore, disait-il, qu'il n'avait jamais pu pardonner *Calypso* à Fénelon ! Il est singulier que cet homme ait pu trouver quelque goût, durant sa longue vie, assombrie par tant de chagrins et tant de revers, à ces constructions et collections,

Digitized by Google

très curieuses, très remarquables, sans doute, mais quelquefois bizarres, quelquefois puériles, et vers lesquelles il semble que son esprit positif et rectiligne ne devait pas avoir de pente.

Napoléon, ses généraux et ses armées n'ont guère envisagé l'Autriche qu'au point de vue des opérations militaires. Nous allions si vite en victoires, que nous n'avions pas le temps d'observer et d'écrire. C'était assez de tracer un bulletin, au feu du bivouac, le soir de la bataille.

Depuis la longue paix européenne, nous avons peu songé à ce peuple qui, de son côté, ne songe pas beaucoup à nous. Cependant, dans les salons, on parle volontiers, à Vienne, notre langue aux étrangers, cette langue qui nous fait partout une patrie en terre civilisée. Nous avons encore conservé là cet ascendant incontesté de la mode française : toute haute élégance vient de Paris. Aussitôt que je descendais de mon logement (hôtel du prince Charles), c'était l'adresse du coiffeur, du bottier, du tailleur français qu'on me mettait d'abord sous les yeux. Ailleurs *Victorine* faisait savoir aux Viennois, et surtout aux Viennoises, qu'elle arrivait de Paris avec un nouvel assortiment tout frais de modes *de distinction*. Victorine faisait *le chapeau ;* Victorine faisait *la robe* ; Victorine faisait *le corset*... et que ne faisait pas Victorine !

Cela me rappelle qu'ayant séjourné quelque peu à Edinbourg, j'y rencontrais partout deux choses, alors nouvelles et récemment venues de France : les *Mystères de Paris* et *la Polka !*

La Polka surtout excitait une ardente rivalité parmi les marchands de musique. Chacun d'eux se croyait obligé de prévenir le public qu'il courait dans le monde beaucoup de *Polka* douteuses et frelatées, dont les gens de goût devaient se garder ; mais, par la même occasion, tout marchand de musique se félicitait de pouvoir offrir au public éclairé la

Digitized by Google

Polka classique, authentique, la seule dansée dans les salons de Paris, avec approbation de *Monsieur Cellarius !*

A ce nom européen, on s'inclinait... et on achetait.

J'ai toujours vu les étrangers se moquer de notre proverbiale frivolité, sans se douter de l'anachronisme qu'ils commettent ; et en même temps, s'ils nous envient et nous empruntent quelque chose, soyez assuré que c'est quelqu'une de ces vieilles frivolités déflorées que nous traînons encore quelquefois après nous, comme de pâles ombres du passé.

AIMÉ ROYET.

(*La suite et la fin à la prochaine livraison*).

Digitized by Google

LA SUISSE EN 1847,

OU

PHILOPŒMEN[1],

CHANSON.

AIR : *Tout le long, le long de la rivière.*

Philopœmen se promenant
Un jour fut pris pour un manant ;
On lui donna du bois à fendre
Ça n'eut point l'air de le surprendre,
Il avait l'aspect d'un butor
Et dit à son état-major,
En les jugeant au moral, au physique,
Que de chefs méconnus dans notre république !
(bis) méconnus dans notre république.

(1) Plutarque nous apprend que Philopœmen, illustre chef de la ligue athénienne, avait une fort piètre tournure. Un jour, étant allé se promener dans les environs de Mégare, les gens d'une ferme le prirent pour un manœuvrier qui cherchait de l'ouvrage et lui proposèrent de l'occuper à fendre du bois. Le guerrier trouva plaisant d'accepter leur offre et se mit à sa rude besogne ; ses officiers l'ayant rejoint, furent très surpris de le trouver ainsi la hache à la main ; alors il leur dit en souriant : « Vous le voyez, je paye ici les intérêts de ma mauvaise mine. » C'est à ce trait que cette chanson fait allusion.

Digitized by Google

Combien de nos faiseurs de lois,
On prendrait pour fendre du bois !
Par leur conduite ou leur figure
Combien à leur rang font injure !
Hélas ! faites en l'examen,
Comptez que de Philopœmen !!
En les jugeant, etc.

Nos *Solon* les mieux étoffés
Rédigent leur charte aux cafés,
Numa prend pour son *Égérie*
Quelque nymphe d'hôtellerie,
Légistes dont les cabinets
Sont dans tous nos estaminets.
En les jugeant, etc.

Ces messieurs ont sans contredit
Plus de pouvoir que de crédit,
Nos autorités compétentes
Ont des dettes au lieu de rentes
Et c'est parfois un créancier
Qui les fait suivre de l'huissier !
En les jugeant, etc.

Suisses, s'écrie un charlatan
Qui faillit une fois par an :
« Beaux arts, industrie et finances
« Fleuriront à mes ordonnances,
« Car je vais gérer votre bien
« Absolument comme le mien.
En les jugeant, etc.

Digitized by Google

Le pays marche ou peu s'en faut
La tête en bas, les pieds en haut.
On prend pour chefs, des subalternes
Des éteignoirs pour des lanternes ;
Le mousse a pris le gouvernail
Et le loup la clef du bercail.
En les jugeant au moral, au physique,
Que de chefs méconnus dans notre république.

J. PETIT-SENN.

Digitized by Google

M. Macé, ex-professeur d'histoire au Collége de Lyon et notre collaborateur, a subi récemment d'une manière brillante les difficiles épreuves du doctorat devant la Faculté des Lettres de Paris. Sa thèse est un ouvrage d'une grande importance sur les lois agraires chez les Romains. Par une discussion lumineuse, pleine d'érudition et de bon sens, il rétablit le véritable caractère des lois agraires, il réfute victorieusement cette opinion encore très répandue, que les tribuns du peuple, pour conquérir la popularité, tenaient toujours en réserve une loi agraire dont le caractère essentiel était de dépouiller les riches au profit des pauvres, par un partage égal des terres de la république entre tous les citoyens. Il montre que ces lois n'ont jamais eu d'autre objet que le partage entre les citoyens les plus pauvres des domaines que l'état avait acquis par la conquête ou par des concessions volontaires. Jamais ni dans les projets de lois agraires, ni dans les discussions auxquelles ils donnèrent lieu, il ne fut question d'un partage général des terres, d'une communauté de biens ou même d'une atteinte quelconque à la propriété. Pour une appréciation plus complète de cet important travail, nous renvoyons à deux longs articles de la revue de Législation par M. Laboulaye.

M. Vacherot, directeur des études de l'École normale supérieure,

Digitized by Google

vient de publier deux volumes sur l'histoire de l'école d'Alexandrie. Cet ouvrage, couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques, est un des travaux les plus remarquables qui aient paru en France sur l'histoire de la philosophie ancienne. L'école d'Alexandrie est, sans contredit, un des plus grands et des plus vastes sujets de toute l'histoire de la philosophie. Elle a duré quatre ou cinq siècles ; par ses origines elle se rattache à la fois à la Grèce et à l'Orient. Elle a tour à tour siégé à Alexandrie, à Rome et à Athènes ; son histoire est intimement mêlée à la formation du dogme chrétien, à son triomphe et à la chute du paganisme ; son influence s'étend jusque sur les écoles du moyen-âge et de la renaissance ; elle ne le cède à aucune autre école pour le génie de ses penseurs, la richesse et la profondeur de ses doctrines. M. Vacherot n'est pas au dessous d'un pareil sujet. D'abord il recherche les antécédents de l'école d'Alexandrie dans la philosophie grecque, dans Platon, Aristote, Zénon. De la Grèce il passe à l'Orient. Il nous montre dans Alexandrie, dès le commencement de l'ère chrétienne, l'alliance de l'esprit grec et de l'esprit oriental, alliance féconde d'où devait sortir la philosophie de Plotin et de Proclus, et où devait s'inspirer le génie des plus illustres pères de l'église, fondateurs de la théologie chrétienne. Cette alliance ou cette fusion, suivant des proportions diverses, apparaît d'abord dans l'école juive d'Alexandrie, dans Aristobule et Philon, dans la Gnose, et puis dans l'école chrétienne d'Alexandrie, dans saint Justin, saint Clément et Origène. Avec une indépendance et une profondeur remarquables, M. Vacherot analyse l'influence de la philosophie grecque sur la théologie chrétienne et particulièrement sur le dogme de Trinité.

Ensuite il arrive à l'école proprement dite d'Alexandrie, dont le chef est Ammonius Saccas. Il donne une analyse complète de la doctrine des deux principaux philosophes de cette école Plotin et Proclus. Un des plus intéressants chapitres du second volume est consacré à la renaissance éphémère du polythéisme sous Julien, philosophe alexandrin, monté sur le trône.

M. Vacherot n'est pas seulement philosophe, il est écrivain ; son style ferme et net est en même temps brillant et coloré. Ces deux

Digitized by Google

volumes ne contiennent que l'histoire de l'école d'Alexandrie, un troisième qui doit paraître contiendra la critique. Déjà dans les deux premiers volumes on peut apercevoir la doctrine philosophique avec laquelle M. Vacherot se propose de juger l'école d'Alexandrie, mais comme cette doctrine n'est encore qu'indiquée, nous attendrons ce troisième volume pour l'apprécier.

M. Bersot est déjà connu par un ouvrage sur la doctrine de saint Augustin et par les vives et injustes attaques dirigées contre son enseignement philosophique du collége de Bordeaux. Tout en le reconnaissant parfaitement innocent, l'autorité universitaire n'osa le maintenir contre le mauvais vouloir des ennemis de la philosophie et de l'université. Après deux ans de disgrâce, M. Bersot, grâce à M. Cousin, a enfin obtenu une justice éclatante par sa nomination au collége de Versailles. Le livre qu'il publie est intitulé, *du Spiritualisme et de la Nature*. Il y signale et combat deux excès également dangereux, celui de l'athéisme, qui sacrifie Dieu à la nature, et du spiritualisme exagéré qui sacrifie la nature à Dieu. Il expose les différentes formes revêtues de notre temps par ces deux grandes erreurs et leur influence fâcheuse sur la volonté. C'est dans le défaut des principes sur Dieu et sur l'homme, qu'il recherche et montre la source des faiblesses, des misères, des superstitions, de l'égoïsme de notre temps. Il en trace un tableau vif et hardi dans une remarquable préface. Entre l'excès de la tendance au naturalisme et l'excès de la tendance au spiritualisme, il cherche un milieu où soit la vérité et la raison. Nous citerons les chapitres où il combat le principe et les conséquences de ce spiritualisme exagéré qui fixe la création à un jour déterminé, qui pose l'homme comme centre et but de l'univers et prétend rapporter à lui seul ou même à chaque individu toute l'action de la providence. Selon M. Bersot, la création n'a pas commencé, Dieu a éternellement créé parce qu'éternellement Dieu est cause. Il oppose l'idée d'une providence gouvernant le monde par des lois générales à l'idée d'une providence

Digitized by Google

fantasque, agissant sans cesse par des volontés particulières. Il montre que la première seule se concilie avec la vraie piété, et que la seconde engendre de toute part les superstitions et les blasphèmes.

M. Bersot a l'art de traiter ces grands problèmes, dans une langue qui les met à la portée de tout le monde, et son style se distingue par la clarté et par une rare élégance.

Digitized by Google

GRAND-THÉATRE.

AGNÈS DE MÉRANIE,

PAR M. PONSARD.

—

Les journaux de Paris, ces grands maîtres de l'opinion, nous laissent ordinairement peu de chose à faire dans la critique des œuvres représentées sur notre scène ; elles arrivent avec une réputation toute faite, et nous n'avons guères qu'à enregistrer la manière dont elles sont accueillies. La nouvelle pièce de M. Ponsard a échappé à ce sort commun, tant les journaux en ont parlé en termes divers : Qui devions-nous croire de M. Rolle qui annonçait un grand succès, ou de M. Janin qui déplorait un *magnifique naufrage*, de M. Gautier qui refusait à l'auteur d'*Agnès* les plus minces qualités poétiques, ou de M. Old-Nick qui lui assignait une place parmi les plus grands poètes ? Entre ces jugements diamétralement opposés, l'opinion publique était demeurée flottante. La première représentation d'*Agnès de Méranie* nous offrait donc un attrait inaccoutumé. Nous arrivions avec toute l'émotion de l'incertitude, nous allions juger les grands juges, nous allions savoir le dernier mot de ce problème si diversement résolu.

D'ailleurs, notre tâche était grave et sérieuse. Le talent incontestable de l'auteur de *Lucrèce* n'était pas la seule raison qui nous invitât à nous préoccuper de sa nouvelle œuvre ; la réserve qu'il avait su garder au milieu de son succès lui avait fait une position exceptionnelle. Au lieu de s'abandonner étourdiment à l'ivresse d'un triomphe inattendu, au lieu de s'élancer avec précipitation dans la voie facile que lui ouvrait la fortune, on l'avait vu se tenir à l'écart, et chercher dans le recueillement des inspirations qui pussent justifier les hautes espérances qu'on fondait sur son talent. Ce fait était d'autant plus significatif qu'il contrastait avec les habitudes littéraires de notre temps. Si M. Ponsard n'a pas succombé aux dangereuses tentations qui le sollicitaient, ce ne seront, certes, pas les séductions du mauvais exemple qui lui auront manqué.

Quelque fût donc la valeur réelle de son œuvre, il avait droit à de grands égards, il se présentait sous la sauvegarde de son honnêteté et de sa bonne foi. Du reste, la simplicité extrême du sujet qu'il avait choisi, l'époque même

Digitized by Google

qu'il lui avait plu de donner pour cadre à son drame, montraient assez clairement qu'il n'était pas homme à reculer devant la difficulté.

Dans *Lucrèce*, en effet, l'auteur devait être soutenu si constamment par les souvenirs de l'antiquité, que quelques esprits peu clairvoyants avaient pu se méprendre sur la valeur du poète qui avait su fondre tant d'éléments divers en un tout plein d'originalité, et le considérer simplement comme un copiste habile, dépourvu de toute puissance créatrice. — Pourquoi donc, dans cette hypothèse, tous ceux qui avaient abordé ce sujet difficile avant M. Ponsard, et Rousseau lui-même, avaient-ils été écrasés par la difficulté de la situation?

Quoiqu'il en soit, le même reproche ne pouvait être adressé à M. Ponsard dans sa nouvelle tragédie. Il s'était placé tout d'un coup en dehors de la tradition, il avait choisi un sujet national, un champ vierge et spacieux, où il pourrait s'égarer peut-être, mais où il marcherait du moins seul, soutenu par sa propre puissance. Cet acte de courage devait exaspérer certains écrivains qui s'arrogent le monopole exclusif du moyen-âge. Ils avaient bien eu la magnanimité d'abandonner aux essais des poètes tragiques la défroque des Grecs et des Romains, mais ils avaient vu avec un étonnement plein de colère ce nouvel arrivé qui osait porter la main sur l'arche sainte, sur ce moyen-âge inviolable. Ils ne supposaient pas qu'on pût jeter, dans le moule de la tragédie, qu'ils avaient déclaré vieillie et hors d'usage, autre chose que de pâles copies de l'antiquité. Mais qu'on eût l'audace de vouloir y introduire des éléments nouveaux, y enfermer ce moyen-âge échevelé, cette époque pleine de troubles, de variations et de violence, c'était là un sacrilége! Et malheur à celui qui oserait le tenter! Que M. Ponsard fît parler les Romains de *Lucrèce* avec la langue d'Horace, de Virgile et de Tite-Live, très-bien! mais qu'il voulût créer un langage nouveau pour ces géants de l'époque chevaleresque, qu'il voulût pénétrer dans ces palais habités par les contemporains des Burgraves, c'était tenter Dieu, c'était appeler la foudre qui étincelait déjà dans la main de Jupiter.

Le fait est que le moyen-âge que nous montre M. Ponsard n'est point celui auquel on nous a accoutumés. Nous l'avions toujours vu escorté d'un attirail de poignards et de coupes empoisonnées, de duels, de trappes et de portes secrètes, d'incestes et d'adultères. Ici, rien de tout cela : une pauvre femme simple et honnête qui se permet d'aimer encore son mari après cinq ans de mariage, et qui lutte contre tous les sentiments de son cœur pour sauver le roi par un dévouement héroïque : quelle mince proie pour ces larges appétits mélodramatiques!

Quel est, en effet, le rôle historique d'Agnès de Méranie? Elle a épousé le roi de France, qu'elle a dû croire libre, elle l'aime, elle est heureuse,

Digitized by Google

adorée, environnée d'hommages ; deux beaux enfants croissent à ses côtés, quand, tout-à-coup, sur un simple mot du pape, ce bonheur s'évanouit comme un rêve. Le roi refuse de renvoyer sa femme bien-aimée. Le royaume est mis en interdit, et, pendant huit mois, la malheureuse Agnès, objet de la haine publique, abandonnée de tous, sauf du roi, est déchirée par toutes les tortures du regret et du désespoir, par toutes les douleurs qui peuvent percer un cœur d'épouse et de mère, jusqu'à ce qu'enfin elle aille mourir de chagrin au fond d'une abbaye.

Y avait-il là le sujet d'une pièce ? Cela paraissait au moins douteux à ceux qui ne voient dans le drame qu'une suite d'incidents plus ou moins inattendus. Y avait-il là seulement de quoi faire battre le cœur pendant une scène ? Une fois l'interdit lancé, la pièce n'était-elle pas condamnée à une immobilité d'action complète ? Que pouvait faire Philippe paralysé par une puissance invisible ? Que pouvait faire Agnès, sinon se désoler ? Alors, où était le nœud de l'intrigue ? où étaient les émotions ? — Certes, si le drame doit être inévitablement composé d'une série d'évènements enchaînés par le nœud d'une intrigue habilement ourdie, il n'y avait pas là de drame ; mais, s'il suffisait de montrer aux spectateurs des caractères fortement tracés, les violents combats du cœur humain aux prises avec la fatalité, s'il suffisait de trouver des situations où les passions fussent vivement excitées, où pussent éclater de nobles sentiments exprimés avec art ; c'était-là un sujet fécond, un sujet doué de toutes les qualités dramatiques. En un mot, toutes les anciennes questions si longtemps discutées, toutes les vieilles querelles littéraires devaient se réveiller nécessairement autour de cette œuvre audacieuse qui se présentait sans cuirasse aux traits acérés de ses ennemis. De là devait résulter une scission violente dans l'opinion, et ce qui pouvait sembler aux uns, placés à un certain point de vue, une œuvre d'une grande portée, fortement conçue et brillamment exécutée, pouvait ne paraître à d'autres que la tentative insensée d'un esprit audacieux qui voulait faire rétrograder le mouvement littéraire.

Toutes ces réflexions nous venaient à l'esprit, pendant que nous voyions se dérouler sous nos yeux le drame énergique et touchant que M. Ponsard a su tirer de ce sujet si simple en apparence, pendant que nous assistions à ce martyre d'un cœur de femme rendu avec tant d'éloquence et de vérité. C'est évidemment sur le rôle d'Agnès que s'est concentré tout le travail du poète ; c'est Agnès qu'il a étudiée avec passion, qu'il a parée des plus riches diamants de son écrin poétique ; c'est elle qu'il a dû aimer de préférence, après sa création, comme l'enfant de son choix, comme la fille de ses entrailles. Tous les autres personnages sont groupés autour de cette figure principale, et ne lui servent, pour ainsi dire, que de cadre. C'est elle qui est toute la pièce,

Digitized by Google

comme Phèdre, dans la tragédie de Racine; c'est sur elle que repose tout le mouvement du drame, tout l'intérêt de l'action; c'est elle qui nous émeut, qui souffre, espère, prie, qui lutte, qui se dévoue, qui meurt. Philippe et le légat ne représentent ici que les deux pouvoirs opposés, que les deux instruments de la destinée entre lesquels se débat cette douce victime vouée en holocauste à la puissance de la raison et de la loi.

Nous voyons d'abord la jeune reine au milieu de son bonheur, entourée de toutes les séductions de la fortune; puis, par un revers soudain, nous la retrouvons dans un abîme de douleurs et de misère. L'interdit pèse sur la France. Elle est seule au fond de son palais désert. Elle voit chaque jour le découragement et le chagrin envahir le cœur de son royal époux, qui s'efforce en vain de cacher l'amertume de ses pensées sous une apparence de fermeté et de calme. Elle entend à chaque instant retentir les éclats de sa colère. Effrayée, rongée par le doute, elle vient demander un conseil suprême au comte Guillaume, sorte de type chevaleresque, seul ami resté fidèle au roi frappé des foudres de l'église. Le vieux chevalier se tait. Il hésite à frapper un dernier coup dans ce cœur déjà percé de tant de douleurs. Mais Agnès déploie tous les artifices innocents de son esprit, elle essaie de le tromper, elle affecte de deviner sa sentence, elle insiste, elle supplie, elle ordonne, si bien que le comte, vaincu à la fin, laisse échapper le cri de la vérité. Quand elle lui a arraché cette dure parole: qu'elle doit s'exiler pour sauver le roi, elle éclate en plaintes véhémentes, elle se révolte contre la cruauté de cet arrêt, elle défend son amour et ses enfants avec toute l'éloquence d'une mère et d'une amante. Ensuite, par un retour plein de grâce et de sentiment, elle se rappelle les joies de son ancien bonheur, et, devant ce cher souvenir, elle sent qu'un pareil sacrifice passe la mesure de ses forces, et elle retombe dans un morne abattement. Mais elle a sondé la profondeur de sa chûte, et l'amère parole de Guillaume est tombée, comme une semence fertile, dans ce noble cœur.

Tout à l'heure va venir le moine, ce représentant terrible de la fatalité, et devant cette nouvelle menace du sort, elle va courber le front. Elle vient confier à ce même Guillaume la sublime résolution de sa vertu. Celui-ci demeure frappé d'admiration, et s'incline devant cet effort surhumain. Mais que lui importent, à elle, les généreuses paroles du comte? La vertu, la France, le monde sont à cette heure bien loin de sa pensée. C'est au roi seul, c'est à son amour qu'elle s'immole. Cependant, quand Guillaume lui fait comprendre que, pour mener à bout sa noble entreprise, elle doit désespérer Philippe par de dures paroles, et feindre d'être lassée de cette lutte éternelle contre le sort, elle hésite encore, elle ne peut se résigner à perdre jusqu'à la gloire de son sacrifice. Le roi paraît en ce moment. Elle veut le voir une der-

Digitized by Google

-nière fois, elle veut épuiser son bonheur dans un entretien suprême. Philippe a vu sur les joues d'Agnès la trace des larmes qu'elle a versées. Par un mouvement très-dramatique, il la remercie avec amour du courage qu'elle met à partager son infortune : c'est la présence d'Agnès qui le console et le soutient dans ses malheurs. Chacune de ses paroles entre comme une flèche dans le cœur de la malheureuse reine. Elle va partir parce qu'elle l'aime, et elle doit, ô comble de misère! l'abandonner furtivement en laissant peser sur elle une accusation d'inconstance et de lâcheté. Elle accable le roi des plus tendres protestations de son amour, et le conjure de ne jamais douter du cœur de son épouse « quoi qu'il arrive. » Cependant, au milieu de cette scène désolée, l'espoir renaît comme par enchantement. Le roi a fait au pape de nouvelles propositions. C'est pour conclure la paix, sans doute, que le moine est revenu. Agnès se rattache avec énergie à cette dernière branche qui la soutient sur l'abime ; elle a un moment de joie suprême et d'enthousiasme ; elle ressaisit déjà tout son bonheur, elle ne se souvient qu'avec terreur de ses lugubres projets, elle va tout avouer au roi, quand apparaît le Légat romain, comme la statue du commandeur. Agnès a déjà lu son arrêt dans ses yeux, et quand elle s'en va, elle a vu s'évanouir sa dernière espérance. Enfin, elle reparaît, comme une ombre désolée, sur le seuil de ce palais, témoin de son bonheur détruit, jetant un adieu plein de larmes à son mari, à ses enfants, à tout ce qu'elle a aimé sur la terre.

Mais elle n'a pas encore épuisé la coupe des douleurs. Une émeute a arrêté la Reine excommuniée aux portes du palais, le Roi l'a arrachée à la fureur populaire, et la ramène sur la scène anéantie et épouvantée. Elle se jette aux genoux de son sauveur pour le remercier. Mais le roi la repousse. Il lui reproche en termes amers la cruauté de son abandon, il la presse, il l'interroge. A chaque instant elle va trahir son secret ; mais l'énergie de sa vertu et de son dévouement la soutient encore, et Philippe s'abandonne à toute la rage de sa colère et de son désespoir. L'épreuve a dépassé les forces de la Reine ; elle éclate tout-à-coup par un sublime élan d'amour, qu'elle jette comme une magnifique réponse aux violentes accusations de son époux. Puis, le cœur déchargé de ce poids immense, forte désormais contre la destinée, elle veut partir encore. Mais le roi ne se laissera pas arracher ainsi son bonheur quand il vient de le ressaisir. En vain Agnès invoque le ciel, en vain elle menace de se retirer dans un cloître, rien n'arrêtera Philippe. Il quittera son trône, si Agnès persiste à partir, et se fera sarrasin. Un incident arrache le roi à cette scène brûlante. La foule furieuse se précipite aux portes du palais ; le roi va la repousser. C'est le dernier coup ; Agnès se reproche déjà la mort du Roi, quand arrive le Légat. Philippe est hors de danger. Un seul

Digitized by Google

mot du moine a suffi pour disperser la foule. Il vient, à cette heure, s'offrir à prendre Agnès sous sa garde et à protéger sa fuite. Mais il est trop tard. La reine est placée dans cette alternative terrible de voir le roi déposé si elle reste, ou rénégat si elle part. Elle tente un dernier effort sur le cœur du Légat. Tout ce que l'éloquence de la passion a de plus touchant passe dans ses paroles. Quand elle a épuisé toutes les raisons humaines, elle se jette à genoux et invoque le nom de ce Dieu clément qui soutient les faibles. Un instant le moine est ébranlé. Il demande au ciel la force d'accomplir ses devoirs. Il est l'instrument d'un bras plus fort ; il doit exécuter la loi. La Reine se relève alors, égarée, échevelée, et, se révoltant contre cette tyrannie inexorable, charge le Pape d'une malédiction terrible. Elle vient de prendre une résolution suprême, elle a entrevu la mort comme la seule issue du cercle fatal où elle est enfermée.

Enfin elle vient couronner son œuvre de dévouement et d'abnégation. Elle vient sauver le roi au moment où l'on va prononcer la sentence de déposition, au moment où Philippe vient de tenter un dernier et vain effort sur le cœur de ses barons. Elle vient mourir calme et résignée, laissant ignorer au roi la sublime folie de son dévouement, envoyant à ses ennemis des paroles de pardon, à Dieu, des prières de repentir, heureuse de sauver, par sa propre perte, tous ceux pour qui elle aurait voulu vivre, et quittant sans regret ce monde où elle avait tant souffert.

Cette esquisse rapide des situations dans lesquelles M. Ponsard a placé son héroïne, doit suffire à faire comprendre quel développement il a donné à ce caractère ; pour entreprendre cette tâche, pleine d'aspérités et d'écueils, de faire, pour ainsi dire, un drame avec un seul personnage, il fallait se sentir bien fort, il fallait être assuré d'une puissance d'expression, d'une souplesse de style telles qu'on pût rendre avec bonheur les nuances les plus délicates. Le beau langage donne aussi des émotions, comme les situations fortes ; il crée lui-même des situations quand il exprime avec vigueur les élans des passions. Nous devons le dire avec joie, l'auteur a déployé dans le rôle d'Agnès une si admirable richesse de style, une délicatesse de sentiments si exquise, une variété si grande dans l'expression des passions, qu'on devine chez lui des mines inépuisables. Après avoir entendu ce rôle, on peut dire de lui ce qu'un grand poète répondait à un de ses amis qui le complimentait sur son œuvre : « vous en verrez bien d'autres ! » Là, en effet, ce n'était pas seulement le travail patient d'un romancier anatomiste, d'un historien du cœur que l'auteur avait entrepris ; il fallait faire vivre ce cadavre arraché à la mort de l'oubli, il fallait mettre en action tous les trésors de sensibilité renfermés dans un cœur de femme, en tirer les cris

Digitized by Google

émouvants que peuvent arracher la douleur, la prière, l'espoir, la colère, et pour cela il fallait plus que de l'observation et de l'étude, il fallait être un poète, et un grand poète dramatique.

Le rôle de Philippe-Auguste, bien qu'il soit remarquablement composé, est loin d'être à la hauteur de celui d'Agnès. L'immobilité forcée de ce personnage, qui ne pouvait que s'épuiser en colères véhémentes, était un des défauts du sujet choisi par M. Ponsard. Mais cette difficulté ne l'a point rebuté. Agnès lui suffisait pour animer la scène et exciter l'intérêt ; celle-ci appartenait complètement à sa fantaisie, il pouvait donc composer sa figure au gré de son imagination. Mais le roi avait un caractère historique que l'auteur aurait pu respecter peut-être avec plus de soin, malgré les exigences de la scène. L'ame du prudent Philippe-Auguste n'était guère susceptible d'un grand enthousiasme chevaleresque. Du reste, ce ne serait là, à notre sens, qu'un mince défaut, la tragédie étant moins une étude de l'histoire, qu'une analyse éloquente du cœur humain.

Le légat est une création très-heureuse. Le poète a su adoucir avec art cette physionomie un peu dure. Le mouvement de pitié qu'il laisse percer un instant dans cette âme austère est d'un effet très dramatique. Cette partie de la pièce est écrite avec plus de grandeur et de pureté que tout le reste de l'ouvrage. Là, M. Ponsard était à son aise, et il pouvait dépenser largement les trésors de sa riche poésie. Il y a développé avec éclat cette rare qualité déjà mise en relief dans Lucrèce, d'embrasser d'un coup d'œil les grandes questions historiques, et de les expliquer avec une clarté et une grandeur de vue vraiment saisissantes.

Les deux personnages secondaires, Guillaume-des-Barres et le comte d'Alençon sont deux types différents et également heureux de la chevalerie du XIIIe siècle ; l'un, vieilli sous le harnais, endurci par de longues guerres, mais gardant sous cette rude enveloppe un cœur plein de sensibilité et de noblesse ; l'autre, jeune, brillant et brave, laissant éclater ses sympathies ou sa colère, avec une ardeur impétueuse qui fait plaisir à voir.

En somme, c'est là une œuvre de premier ordre. Les moyens dramatiques employés sont, il est vrai, d'une extrême simplicité, mais l'auteur a su tirer de chaque situation des accents si émouvants, des mouvements de passion si énergiques, que l'intérêt ne faiblit pas un seul instant.

Le style en est bien supérieur à celui de *Lucrèce*, qui brille plus souvent par l'image que par le sentiment. Ici, presque tous les vers sont en situation ; ils sont nets, fermes, concis, pleins d'harmonie et de naturel. On sent qu'ils obéissent à la volonté d'un maître qui ne leur fait dire que ce qu'il veut. Nous avons aussi admiré l'art parfait avec lequel M. Ponsard a su donner à son lan-

Digitized by Google

gage une couleur chevaleresque, qui ne sent ni la recherche ni la *marquetterie*.

Il est à regretter seulement que ce style élégant et pur soit déparé par quelques taches. Il est évident qu'elles n'ont point échappé au goût exercé de l'auteur, il semble les avoir laissé subsister par une sorte de parti pris. C'est une raison de plus pour nous d'insister sur ce point. Un célèbre critique a reproché à M. Ponsard l'abus de la périphrase ; loin de nous associer à cette accusation, nous ferons à l'auteur d'*Agnès* le reproche opposé. Il nous semble que son vers pèche plutôt par la recherche de la concision, et qu'il lui arrive, pour éviter un détour, de tomber plus d'une fois dans la trivialité. Ces réflexions nous sont inspirées par la plus sincère admiration pour le talent de M. Ponsard. Ces taches sont rares, mais au milieu de ce langage si noble, si élevé, elles frappent l'oreille d'une manière désagréable et agaçante.

La pièce a été vigoureusement applaudie, et c'était justice. Les acteurs ont fait de leur mieux. Mlle Martin est une belle personne, taillée en reine tragique ; elle a un organe riche et varié, mais elle ne sait pas s'en servir avec art ; quand elle est maîtresse d'elle-même, elle dit bien et avec sentiment, mais, dès qu'elle s'abandonne, elle tombe dans l'exagération, et confond tous les vers, sans les nuancer, dans une déclamation saccadée et haletante. Cependant, plusieurs fois elle a été justement applaudie. M. Tony a joué avec talent le rôle de Philippe, quoique son débit ait un peu de monotonie. Il a eu de beaux moments au quatrième acte, mais, au contraire de Mlle Martin, il est trop maître de lui.

M. Monrose a montré beaucoup d'intelligence dans le rôle du légat, mais son organe ne servait pas suffisamment sa bonne volonté. L'acteur chargé du rôle de Guillaume mérite une bonne part d'éloges.

Mlle Dalloca est une charmante Marguerite.

J.-C. L.

Digitized by Google

L'ATTENTE DU PRINTEMPS.

Oh ! que tu tardes à renaître,
Printemps, dont nul mortel, peut-être
Comme moi, n'attend le retour !
Nos bois sont encor sans verdure,
Et du réveil de la nature
Rien ne semble annoncer le jour.

Du tropique du Capricorne
Dépassant l'éternelle borne,
Le soleil fuit-il nos climats ?
Non ; plus matin brille l'aurore,
Plus tard le couchant se colore,
Mais le printemps ne revient pas.

Quand verrai-je de l'aubépine
La fleur où l'abeille butine
Et dérobe un suc précieux,

Digitized by Google

Ou, s'abritant sous la ramée,
Du muguet la perle embaumée
Lancer son parfum vers les cieux !

Dans nos jardins que l'art cultive,
Comme aux champs la fleur est tardive,
Et l'iris même est sans bouton ;
Sur l'arbuste mon œil à peine
Découvre la place incertaine
Où doit se former le bourgeon.

Où sont les jacinthes écloses,
Le lilas, au carmin des roses,
Mariant sa fraîche couleur ;
Et, dans l'air qui joue en ses branches,
L'accacia de ses grappes blanches
Répandant la suave odeur ?

Sur des bords lointains l'hirondelle,
Au soleil agitant son aile,
Vers nous ne reprend point son vol,
Et du vallon l'écho sonore
La nuit ne redit point encore
Le chant si doux du rossignol.

Dieu, dont la main donne et retire
La vie à tout ce qui respire,
Abrège le cours de mes ans ;
Mais sur la terre encor flétrie,
Ramène la saison fleurie
Qui doit me rendre mes enfants !

CASTELLAN.

1er Avril.

Digitized by Google

MÉDOR.

—

Elle est amère ma détresse !
Mon chien, mon conpagnon est mort.
Sa vie était une caresse
Qu'à ses rigueurs mêlait mon sort.

A son instinct naïf et tendre,
Seul, j'aimais à m'associer ;
Mon cœur avait su le comprendre
Et mon ame l'apprécier.

C'était une joie ingénue
Où l'intérêt n'eut jamais part,
Qui s'éveillait à ma venue,
Puis s'éteignait à mon départ.

C'étaient, tout scintillants de flamme,
Deux beaux yeux ouverts à mes pieds,
Devinant au fond de mon ame
Mes desirs par eux épiés.

Un ravissement diaphane
Dans leurs doux regards imprimé,
Qu'à mon oreille, aucun organe,
Aussi bien qu'eux, n'eut exprimé.

Digitized by Google

C'était un ami sur mes traces,
Et dans mon ombre, un défenseur,
Un dévouement pétri de grâces,
Mon image au sein d'un bon cœur.

C'étaient, en me voyant paraître,
Mille bonds pour me caresser,
Puis un galop devant son maître
Heureux et fier de l'annoncer.

Ah ! maintenant que l'alouette
Chante la fuite des hivers,
Mon chien, ta brune silhouette
Me manque sur les tapis verts.

Seul, au sommet de la colline,
Mes pleurs ont bien souvent coulé,
Quand mon œil attristé s'incline
Vers le gazon, par toi foulé.

Car m'aimer, m'obéir, me suivre,
De Médor fut l'unique loi,
Et lorsque sans lui je vais vivre,
Lui n'aurait pu vivre sans moi.

J. Petit-Senn.

Digitized by Google

Excursions autour du Lyonnais.

AUTUN.

—

Autun est encore une de ces grandes cités déchues qui pleurent leur passé dans le silence des ruines. Au moyen-âge, cette ville avait, comme ses nobles sœurs, Arles, Trèves, Vienne, Aix-la-Chapelle, Sens, de sublimes dédommagements : à ses pompes effacées, avaient succédé de ces splendeurs touchantes qui inondent le cœur des populations de félicités et d'harmonies, de ces splendeurs qu'à la voix du Christ et des Apôtres, l'Église sema sur la terre évangélisée.

Autun, oh ! oui, c'est encore une de ces villes courbées dans les siècles, solidement établies sur le sol, et dont tous les édifices publics ou privés ont poussé de longues et puissantes racines. En elle, toute une chronologie : l'antiquité païenne, le moyen-âge liturgique et sarcerdotal, le moyen-âge militaire et paladin, l'ère moderne ; toute une chronologie mémorable, figurée par des monuments, groupée dans un même

Digitized by Google

tableau et encadrée dans le paysage le plus austère, le plus riche en variétés et en accidents qu'ait jamais deviné la harpe des poètes écossais. Voyez-vous, dormant sur d'âpres collines, adossés à de mornes et solennelles montagnes, se confondant presque avec elles de couleur et de caractère, et semblant comme estompés légèrement sur ce brumeux horizon, les grands édifices noirs, taciturnes et graves de la vieille cité où furent les écoles des druides; où chantaient les bardes gaulois; où, plus tard, retentirent toutes les joies des fêtes augustales? Voyez-vous les restes du théâtre, du capitole, du cirque, de la naumachie, de l'hypogée, des temples, des aqueducs, des portiques, des thermes, des mausolées, se détacher, chancelants et moribonds, à travers les demeures de la génération vivante, dispersées, incohérentes, libres; puis par-dessus tout ce peuple de souvenirs, par-dessus toutes ces pages si diverses, si confuses, si mutilées d'une histoire de pierres, surgir la vénérable basilique cathédrale de Saint-Lazare, dont la flèche, greffée sur un corps romano-byzantin, s'élance magnifique, chevaleresque et triomphante, comme une personnification de l'Église assise sur les débris du paganisme vaincu?

Soit qu'on exhume les vastes ossements de la *Bibracte* celtique, soit que l'on se promène dans la ville romaine à qui Auguste donna son nom (AVGVSTODVNVM) et celui plus glorieux encore de :

SOROR » ET » AEMVLA » ROMAE

soit que l'on y voie Magnence revêtir la pourpre impériale, Vitellius, Maximien, Constantin-le-Grand, Constance-Chlore, Julien, y étaler toute la somptuosité du monde latin; soit que l'on suive, sur la terre éduenne, à travers cette campagne silencieuse, éteinte comme *l'Agro romano*, Andoche et

Digitized by Google

Thyrse, pauvres apôtres aux pieds nus, au corps mortifié, le bâton blanc et la croix de bois à la main, envoyés dans cette région des Gaules (la Première Lyonnaise) par Polycarpe, évêque de Smyrne, on n'aura que d'imposantes mémoires à évoquer, que de grandes émotions à recevoir. Tour-à-tour, on assistera au martyre de Symphorien, on descendra dans ces cryptes primitives si souvent teintes du sang chrétien, où commença l'Église, dans les fraternelles agapes, où les premiers fidèles donnaient à Dieu la plus sainte, la plus intime, la plus efficace des prières, la prière du cœur — ainsi que cela se continua durant tous les temps moyens. — On se rappellera Autun saccagé en CCLX, sous Claude-le-Gothique, réduit en cendres en CCCCLI, ravagé en DXXXII par Childebert et Clotaire, mis à feu et à sang en DCCCXXX par les Sarrazins, pillé et brulé par les Normands en DCCCLXXXXIV; on parcourra les rues, les places solitaires, presque désertes de la cité actuelle, belle, toujours belle, malgré ses innombrables infortunes qui n'ont d'égales que les infortunes lyonnaises, malgré les révolutions aux doigts de fer, malgré le vandalisme de ses propres enfants ; quelque coin autunois que l'on explore, quelque parcelle du sol éduen que l'on foule, nulle poésie plus incisive et plus poignante que celle que l'on y trouvera, nul témoignage plus solennel de ce que peut la voix de Dieu tonnant parmi les générations.

Je te salue, Autun, pacifique et salubre cité qu'enveloppe un air si balsamique et si pur, qu'ombragent des arbres si énergiques et si colorés, qu'environnent des monts si sévères, si chargés de pittoresques roches granitiques et de futaies, de fraîches vallées, d'eaux vives, de ruisseaux murmurants et limpides, de touffus et verts châtaigniers, de cascades constellées dont les mugissements égalent ceux des vents qui balayent la poussière de tes tombeaux. Dis-nous avec quelle force d'i-

Digitized by Google

nertie tu dors ton sommeil, ou regardes, en tes heures de réveil, cette plaine hérissée sur laquelle reposent tes pieds, plaine toute vêtue de ta tremblotante image, et terminée au nord-ouest par les sauvages montagnes du Morvan. Quelle immense harmonie de teintes et de profilations entre ces débris, ces amphithéâtres de maisons si variées de forme et de position, et ces rudes paysages qu'assombrissent les bruyères et les genêts ! Oh ! combien saisissant et étrange est le tableau de cette ville de campagne, où trois grands âges écrits sur les monuments ou les ruines se marient à une mâle et primitive nature !

L'aspect extérieur d'Autun est unique en France. Tout est confus dans son ordonnance générale : c'est une ville étagée et grimpante, noire et triste dans sa forme, déchiquetée, taillardée, anguleuse, variée, presque aussi abrupte que les granits et les montagnes qui l'ombragent. A l'intérieur, couleur vraiment fossile dans certains quartiers, cité échevelée, incohérente, maussade même, comme tous les pouvoirs qui ne sont plus, coupée d'immenses jardins, d'espaces vides et champêtres, comme on en trouve à Arles, Poitiers et Bourges. Dix mille habitants à peine ont leur tente dans une enceinte qui contiendrait aisément deux cent mille citoyens convenablement abrités. Toutefois, les indigènes doivent se féliciter de leur destinée. Ce vénérable reste celtique et gallo-romain de l'antique métropole de la république éduenne, caché dans nos montagnes de Bourgogne, n'étant traversé que par une seule route royale, n'ayant jamais de soldats stationnés dans son sein, n'étant le foyer d'aucune industrie et d'aucun commerce, éloigné de trente à trente-cinq kilomètres de la contrée vignicole où les mœurs ont peu résisté aux influences dépravées du siècle, ayant de rares points de contact avec les étrangers, les aimant peu, étant hostile à toutes les idées de mobilisation et de négoce, ne vivant que

Digitized by Google

de sa propre substance, ne renouvelant le sang éduen que par le sang éduen, cette reine sans diadême a perdu la puissance, mais a reçu en dédommagement la paix et sait jouir du seul bien qui lui reste. Autun se défie des innovations, des apparences et des promesses ; protégée par ses montagnes, ses chemins rocailleux et négligés, contre l'invasion des causes qui ruinent ailleurs l'esprit de commune et de famille, le patriotisme local, le culte des souvenirs, les respects populaires, l'indulgence politique, les coutumes traditionnelles, cette ville est, par excellence, la ville du repos, des calmes études, de la religion et des loisirs ; en elle se sont réfugiés, comme dans un réservoir commun, tous les vieux instincts, toutes les vieilles amours du peuple bourguignon. Qui sait si, un jour, dans le cataclysme des croyances, les cités du genre de celle-ci ne seront point appelées à régénérer leurs voisines ? — Lyon sauverait la France ; Autun sauverait la Bourgogne ; car, avec des mœurs et une vie bien différentes, l'une et l'autre se ressemblent par la foi et le cœur.

Autun est, après Arles, Nismes et Vienne en Dauphiné, la ville du monde qui ressemble le plus à Rome. Malgré son âpre climat, son ciel de fer, ses austères et druidiques paysages, les antiques mœurs romaines y ont survécu. Comme dans la cité des Césars, il y a là, de grandes places silencieuses et mornes, des herbes bruissantes dans les rues, tout un peuple unissant l'indolence à la fierté, couché au soleil d'hiver à l'abri des ruines, des tronçons de colonnes de granit, d'importants débris semés sur cette terre de grands souvenirs. Toute la plaine qui s'étend au nord-ouest d'Autun, rappellerait, je le répète, les plages de l'*Agro romano*, si l'énergie inculte d'une sauvage nature ne refoulait l'attention de l'observateur vers les âges celtiques. L'architectonique latine même y vient encore lutter contre les frimats et les rigueurs du ciel. Ainsi, dans le quartier le plus ancien de la ville, dans celui où sont

Digitized by Google

réunies les plus vieilles mœurs et les plus vieilles maisons, à *Marchaux*, vous retrouvez le règne presque exclusif de la tuile courbe et des pentes de 15 à 18 degérs pour les toitures. La tradition des habitudes antiques s'est continuée jusqu'ici à ce point de vue et à bien d'autres qu'il serait trop long d'indiquer.

Il n'y a pas dans toute la cité autunoise un seul monument du moyen-âge qui n'ait été construit avec des ruines ou celtiques ou romaines, et pas un monument moderne qui n'ait été érigé avec des débris plus ou moins anciens. Le palais épiscopal, l'un des plus princiers, des plus vastes, des plus riches en air, en jardins et en vide, qui soient au monde, tourné vers l'orient d'où nous vint l'Evangile, est le produit des doubles ruines du capitole romain et du château ducal. Avec les pierres du théâtre, on a élevé le petit séminaire, édifice digne d'une capitale. Le collége, seule tradition des *écoles moeniennes* que tant de rhéteurs rendirent illustres, le grand séminaire, une foule de monastères, de somptueuses abbayes, de manoirs de seigneurs et d'abbés commendataires, d'hôtels particuliers, les grandes basiliques conventuelles, collégiales ou paroissiales, renversées en 1793, la grande église cathédrale qui heureusement est debout, les tours et les murailles de l'enceinte de François Ier, tout cela fut créé des mêmes éléments.

Autun, déchue à trois époques diverses comme cité politique, n'a revécu que par son siége épiscopal, et ne conserva d'importance dans notre province que par sa primauté ecclésiastique. — Il semble que tel fut providentiellement le sort de presque toutes les villes romaines, pour que le triomphe de la foi sur la puissance des armes parût, aux yeux de l'univers, éclatant et sublime. Cette cité, par l'antiquité de sa chaire pontificale, par le peuple de saints et de martyrs qui l'y ont cimentée, peut être considérée comme la Rome du pays de Bourgogne. C'est à Autun que le culte se développe

Digitized by Google

avec le plus de splendeur et de majesté dans notre province. St-Grégoire-le-Grand accorda à St-Syagre et à ses successeurs le *pallium*, et, à leur église, l'insigne honneur de tenir le premier rang, après la métropole, dans la province ecclésiastique de Lyon. Les évêques d'Autun, avant la révolution, étaient premiers suffragants du siège primatial de Lyon, administrateurs de ce siége, durant la vacance, présidents-nés et perpétuels des États de Bourgogne, comtes de Saulieu, barons de Lucenay-l'Évêque, seigneurs d'Issy-l'Évêque. De tous ces titres ils n'ont conservé que le premier, c'est-à-dire le plus auguste et le plus saint, celui de premiers suffragants de l'Archevêché de Lyon. L'église d'Autun est issue de celle de Lyon et l'une et l'autre viennent de l'Orient. La primitive cathédrale de la Rome burgunde fut un oratoire bâti au IIIe siècle et consacré à St-Étienne, premier martyr. Cet oratoire fut remplacé par l'église des SS. Celse et Nazaire. En 1050, on commença l'érection de la basilique actuelle, dédiée à l'ami du Christ, à Lazare. Ce monument appartient à l'école mixte ou de transition, comme presque tous les grands temples de la Bourgogne. Cependant, son type générateur et principal est romano-byzantin, d'une riche et belle profilation. Le XIIIe siècle naissant, le XIVe et le XVe siècle, la renaissance et le XVIIIe siècle ont successivement mis la main à l'œuvre, par un sanctuaire, des chapelles latérales, un jubé d'orgues, des objets de mobilier; et il est résulté de ces soudures un édifice d'âges divers, où la grande école chrétienne, antérieure au XIIe siècle, occupe la plus grande place. Cette basilique est couronnée du plus haut et du plus magnifique clocher en pyramide, de toute notre province, édifié dans le XVe siècle. C'est bien évidemment le prototype du type imité à Évreux, à Dijon, à St-Léger-sur-Dheune, Nolay, Meursault, Arles même. Cette flèche, nommée la *grande trompe*, est toute de pierre

Digitized by Google

La liturgie lyonnaise fut en vigueur à Autun jusqu'au milieu du règne de Louis XIV. On eut le tort de l'abandonner pour se conformer à celle de Rome ; mais, au commencement du XIXe siècle, on eut un tort plus grand encore, celui de quitter les rites romains, pour embrasser la liturgie dite de Paris. D'immenses travaux de restauration et de consolidation s'opèrent en ce moment dans ce temple vénérable, sous la direction de M. Dupasquier, habile architecte lyonnais, qui n'a reculé ni devant les périls de l'entreprise, ni devant la hardiesse de l'exécution. — A l'église cathédrale de Saint-Lazare d'Autun, donc, le premier rang parmi les monuments religieux de la Bourgogne, depuis que l'abbaye de Cluny n'existe plus que dans le souvenir des vieillards qui la pleurent.

Les armes d'Autun ancien étaient de gueules à trois serpents d'argent ployés en cercle, se mordant la queue, et au chef d'azur, à deux têtes de lion affrontées. Celles d'Autun moderne sont d'argent, à un lion rampant de gueules, au chef de Bourgogne ancien, avec la devise : SOROR ET AEMVLA ROMAE (*Roma Celtica*).

A entendre les commis voyageurs qui jugent de tout, sans rien connaître et surtout sans rien étudier, Autun n'est qu'une ville de prêtres, de nobles, de propriétaires, de pédagogues et d'écoliers. — On sait combien la démocratie est injuste à l'égard de ces sortes de villes, que les hommes du passé, sentant le prix d'une existence sociale bien posée, peuvent seuls comprendre, avec les artistes. — Ici, il est vrai, nulle industrie bruyante, nul tumulte mercantile ne trouble le recueillement du manoir, les loisirs et l'étude. Aussi le collége communal d'Autun est-il le plus distingué et le plus florissant dans tout le ressort de l'académie de Dijon, bien qu'il ait pour redoutable rival, *le petit séminaire* où l'instruction est également solide et forte. Sans respect pour la situation pacifique d'Autun, pour ses précédents d'instruction publique

Digitized by Google

qui remontent aux druides et aux écoles *moeniennes*, on a, dernièrement établi un collége royal à Mâcon, contre toute justice et toute raison, à l'extrémité du département de Saône-et-Loire et à la porte de Lyon, tout cela par suite de manœuvres, d'intrigues et au profit de la corruption, reine de notre temps. Cette institution, on la devait à Autun, à ce vieux foyer de savoir de la terre burgunde, à ce lieu dont le recueillement et la salubrité sont ici favorables aux études, à l'éducation physique et morale de la jeunesse.

Un mouvement scientifique et artistique vivement prononcé s'opère depuis longtemps dans la capitale des Éduens, et, revenu de son sommeil, elle marche d'un pas ferme dans la voie des solides progrès. Les restes de monuments et les monuments intacts y sont placés sous la sauvegarde du patriotisme et la surveillance archéologique. Des restaurations fort bien entendues s'exécutent chaque jour aux choses antiques et aux choses du moyen-âge. Cette heureuse situation a pour cause principale l'existence encore récente de la Société éduenne des sciences et des lettres, centre d'émulation et de consciencieux travaux. Cette Compagnie vient de publier avec éclat l'histoire d'Autun, d'Edme Thomas, annotée et complétée, ouvrage dont l'exécution matérielle fait le plus grand honneur aux presses d'Autun et dont l'exécution morale et littéraire témoigne hautement des lumières, du zèle, du goût de la Société éduenne.

Indépendamment de cette académie, il existe, à Autun, une commission administrative des antiquités éduennes qui surveille l'emploi des fonds accordés pour les restaurations des monuments antiques et les fouilles. — En fait de fouilles, j'en ai depuis longtemps indiqué une bien importante à entreprendre ; mais elle serait dispendieuses et difficile. Il s'agirait de rechercher dans la fondation de l'abbaye de Saint-Jean-le-grand, cette carte géografique des Gaules, sur marbre blanc,

Digitized by Google

qui y fut enterrée par ignorance ou par fanatisme. — Une foule de cabinets archéologiques se recommandent, à Autun, à l'attention du visiteur, je citerai la merveilleuse collection de feu M. Jovet, celle de M. Jules Chatillon, celle de M. Gabriel Bulliot, les cabinets numismatiques de MM. Édouard d'Espiard, Joseph de Fontenay, Laureau de Thory, etc.

Une maison-de-ville neuve, malheureusement manquée comme édifice, vient de s'élever sur la place du Champ-de-Mars et de compléter l'aspect monumental de premier ordre de cet immense espace. Un musée communal y a été promptement établi et à ce musée se sont rattachées des collections géologiques et zoologiques, sous l'influence administrative de M. J. Laureau, ex-maire de la ville d'Autun. Un congrès géologique qui se tint à Autun, en septembre, 1836, n'a pas peu contribué à donner dans le pays l'impulsion aux études de cette nature, lesquelles, nulle part, ne devaient mieux fructifier, car les alentours d'Autun sont extrêmement riches en éléments minéralogiques, en granit bleu, gris et rose, en chrôme, en basalte, en porphyre.—Je ne dis rien de la foire célèbre d'Autun, coïncidant avec la fête patronale de Saint-Lazare (1er septembre). — Cette foire, avant la révolution, était accompagnée de jeux et de représentations à caractères, qui, avec les mœurs naïves de nos aïeux, rappelaient les fêtes celtiques pour l'installation de ces *Vergobrets* ou magistrats civils dont le *Vierg* (maire d'Autun) était l'image. Tout cela a disparu avec la poésie de la vieille France, et ne se trouvera plus désormais que dans les livres. L'établissement récent d'un hippodrome de luxe et de courses annuelles de chevaux, coïncidant avec la tenue de la foire, ne lui rendront point son ancien éclat, ses représentations figurées, sa popularité.

On ne connaîtra guère Autun et les populations qui l'entourent, si on ne s'y est pas trouvé dans un de ces jours où les hommes énergiques et incultes du Morvan viennent en

Digitized by Google

caravanes y conduire leur bétail. Le Morvandeau, c'est encore le Gaulois d'autrefois vêtu du sagum, aux longs cheveux, à la figure abrupte, au langage austère. Dans ses fêtes, dans ses jeux, dans ses chansons langoureuses et qui ne sont que des espèces de ranz aux rhythmes traînants, dans ses danses, dans ses combats, il est toujours celte. Ainsi, sa danse est toute militaire, il s'avance en présentant le poing et semble plutôt vouloir boxer que se divertir. — Il y a un ouvrage bien important à faire et au quel personne ne pense que moi peut-être, dans mon solitaire cabinet, ce serait un dictionnaire complet des étymologies celtiques. Il faudrait comparer tous les mots gaulois semés dans notre langue aux radicaux celtiques. Avant que la Basse-Bretagne et le Morvan n'aient tout-à-fait perdu leur nationalité, ne pourrait-on pas retrouver ces radicaux dans la langue populaire qui s'y parle? Dans le Morvan, à l'ombre de ce *Beuvray* (mons bifractus), géant de ses rudes montagnes, il serait possible de recueillir les éléments d'un livre bien supérieur à celui de Bullet où la conjecture tient trop de place. — Mais on laissera s'éteindre la dernière tradition gauloise et on ne fera rien pour la science.

L'agriculture est, comme l'art, l'histoire, l'archéologie, en magnifiques progrès à Autun. Je me rappelle le temps où le bassin éduen était un affreux et sauvage désert. Aujourd'hui des domaines s'y forment, on commence à fertiliser ce sol si longtemps réputé infécond. Une société d'agriculture dont Autun est devenu le centre et la ferme-modèle de M. Rey, maire d'Autun, opèrent dans cette contrée la révolution que la Saulzaye et M. Césaire Nivière ont commencée paisiblement dans la Bresse inondée, plus particulièrement connue sous le nom de Dombes. Il existe deux journaux à Autun, l'un de littérature, de nouvelles locales, etc, sous le nom d'*Eduen*, à courte périodité, l'autre mensuel contenant les travaux de la Société d'Agriculture.

Digitized by Google

Autun est vraiment la reine et l'expression souveraine de tout le pays de montagne : elle est pour ces populations montagnardes, pour tout le pays granitique, la ville par excellence, VRBS, depuis Saulieu au nord jusqu'à Couches au midi, et de Bourbon-Lancy au couchant à Nolay à l'orient. Malgré tous les monuments celtiques, latins, du moyen-âge qu'elle pleure, il lui reste de grandes choses et de grandes ruines. Les deux portiques romains si purs, si châtiés de style, dont l'un touchant à cette petite basilique latine qui va se relever, dit-on, avec une splendeur toute constantinienne, consacrée à Symphorien, martyr d'Autun, le temple de Janus, la pierre de Couard, véritable tombeau égyptien, sur le chemin de ce fabuleux endroit qu'on nomme *Briscou*, où l'on voit réuni dans un étroit vallon tout ce que la plus verte nature, tout ce que les plus murmurants ruisseaux, tout ce que les plus neufs et les plus beaux accidents de terrain peuvent faire pour un paysage. Il lui reste ses grandes places, sa cathédrale, ses tours militaires du moyen-âge, ses murs d'enceinte, ses débris de temples, de naumachie, d'amphithéâtre et de théâtre, son collége, édifice princier orné de la plus admirable grille que j'aye vue, la jolie église de Notre-Dame, le petit et le grand séminaires, monuments immenses, le palais épiscopal, le plus vaste de France, après celui de l'archevêque de Rouen. C'est dans les bâtiments du collége, que se trouve la bibliothèque communale riche en bons livres qu'on a le tort de prêter au public, hors du lieu qui les conserve.

Cette ville, ancienne métropole des Eduens, sœur de Rome sous les Césars, capitale de la Bourgogne sous plusieurs de nos ducs, n'est plus aujourd'hui que le chef-lieu ecclésiastique du département de Saône-et-Loire et l'un des quatre chefs-lieux d'arrondissements communaux du même département. — Ces deux arcs de triomphe que j'ai effleurés, ce mausolée mutilé de Couard, ces temples à demi-ruinés, des

Digitized by Google

substructions sans nombre, plusieurs immenses colonnes de granit, couchées dans les rues d'Autun, une mosaïque précieuse conservée dans le musée Jovet, voilà tout ce qui reste de tant de gloires antiques éteintes, de tant de cendres que le bouvier foule de son pied nu, et parmi lesquelles le tendre agneau cherche un brin d'herbe à brouter.

L'église d'Autun occupe précisément, par rapport à la Bourgogne, le rang que tient l'église de Lyon dans les Gaules. Comme à Saint-Claude à Belley, son siége épiscopal est placé dans le pays des montagnes. — Il fait bon vivre, penser, méditer à Autun ; la vie y est sérieuse et calme. Quant à la société, il faut être bien connu avant de se mêler à elle, car elle est difficile en matière d'adoption ; mais, une fois accepté, vous la trouvez excellente, cordiale, instruite. — Au reste, je ne puis guère juger de ces défiances, de ces inflexibilités sociales, que par des influences qui ne m'atteignent point. Enfant d'Autun, pour ainsi dire, élevé à ses écoles publiques, j'ai dans cette vieille cité des amis, des parents, des liens scientifiques, de précieuses sympathies, et les barrières de la réserve ou de le prudence sociale, si indociles devant l'étranger, se sont constamment abaissées pour moi. —

Telle est la vénérable aîné des cités triumvirales de Saône-et-Loire. Ces études d'excursions autour du Lyonnais se continueront par les villes de Mâcon, Bourg en Bresse et Vienne en Dauphiné.

Joseph Bard.

Digitized by Google

Collections lyonnaises.

I.

CABINET DE M. TRIMOLET.

La vaniteuse prétention de faire *l'histoire de l'art* proprement dit, ne nous a point guidé, quand nous avons conçu le dessein de donner au public la description et l'analyse des diverses collections que notre ville renferme; nous voulons seulement apporter notre part de labeur à cette grande œuvre qui, de longtemps encore, ne sera complète; nous tenons surtout à signaler à la reconnaissance des gens instruits les véritables amateurs qui, en conservant les débris des civilisations passées, nous rendent la physionomie de leur époque. Mettre en regard les œuvres des siècles, c'est le moyen de juger le progrès ou la décadence; c'est pouvoir être modeste ou fier avec raison pour son propre temps.

Cette studieuse persévérance qui recueille pièce à pièce les souvenirs épars des temps passés est la manifestation évidente du besoin qu'a l'homme de se connaître tout entier à travers ses transformations. Ainsi, lorsque dans les vieilles villes, les maisons chancelantes, les appartements en ruine, nous retrouvons les fauteuils, les lits où le XIVe et le XVe siècles ont dormi, ce sont chroniques de chêne où

Digitized by Google

la rudesse et la naïveté des temps sont écrites en sculptures franches comme le parler de nos aïeux ; ces bahuts ciselés, ces tables torses, ces sièges, ces habits, ces ornements, ces bijoux nous disent le seigneur, l'homme d'église, le bourgeois, le manant ; les armures et toutes les espèces d'armes; depuis la hache au double tranchant, les armes d'hast, la masse d'armes, les espadons, les flamberges, l'arc du sauvage et l'arbalète grossière; le mousquet à rouet et l'espingole, jusqu'aux pistolets montés sur ébène et sur diamants ; la pesante armure de Bayart, jusqu'au sabre vaincu du Dey d'Alger, nous disent l'histoire du guerrier et de tout ce qu'il a façonné pour sa défense à travers les civilisations violentes par lesquelles il a passé. Ces armoires aux innombrables tiroirs, ces dressoirs chargés de vaisselle, témoignent des objets dont s'énorgueillissait l'opulente simplicité des ménages ; ces couteaux aux manches si finement ciselés, aux lames flexibles, affilés pour la dextérité des écuyers tranchants, ces gobelets dont la sobriété n'a pas évasé le cristal, tous ces menus trésors domestiques, chefs-d'œuvre de l'industrie de diverses époques, sont autant de précieuses révélations sur les mœurs privées ; ils portent, comme les médailles, l'empreinte et la date de leur siècle ; quand de patients antiquaires ont artistement groupé les cottes-de-mailles et les hénins, les mitres et les mirouërs, les banaps et les madones, le passé renait de cet assemblage dans ses plus mystérieux détails. Honneur donc à l'intelligence qui recueille, au goût éclairé qui classe ces précieux restes de la vie matérielle des temps passés !

Parmi les plus zélés et les plus érudits de ces laborieux *colligeurs*, il faut citer M. Trimolet, dont notre ville est fière à d'autres titres encore ; sa collection n'est point de celles qui, composées sans but, s'augmentent tous les jours sans bénéfice pour la science ni pour l'art et n'ont d'autre valeur que celle d'un magasin de bric-à-brac. Non seulement M. Trimolet a cherché à réunir tout ce qui peut établir l'histoire de l'art et de l'industrie à leurs différents degrés et leurs différentes périodes, depuis les formes simples de leurs premiers temps jusqu'à leur phase la plus brillante, mais encore il n'a admis dans sa collection que ce qui portait le cachet de la perfection de son époque. C'est avec ces soins scrupuleux qu'il est parvenu à

Digitized by Google

former une espèce de généalogie de l'art à peu près complète. Ainsi, dans ce précieux cabinet, la gravure est représentée par une suite de plus de mille pièces de choix ; son origine est indiquée par deux nielles de Pérégrini, orfèvre de Césène, décrits dans le traité de Duchesne. L'une, *le triomphe de Mars*, est très bien conservée, et parfaitement conforme à la description que donne Duchesne du premier état ; seulement l'ombre du globe qui supporte l'amour est terminé comme dans le second état, et la lettre P, monogramme de l'auteur est très visible ; l'encre en est bleuâtre, et la profondeur des tailles donne à l'épreuve un relief sensible. L'autre représentant *Mucius Scévola* est aussi d'une conservation parfaite et d'une grande netteté de tirage, mais elle est d'une encre noire ; le papier de ces deux épreuves est très fin, et laisse voir à sa surface un duvet soyeux qui, examiné à la loupe, ressemble à du feutre. Il est arrivé souvent que de grandes découvertes ont été faites à l'occasion de circonstances peu importantes par elles-mêmes, de là on conclut que ces découvertes sont dues au hasard ; on répète, par exemple, que du linge mouillé, posé sur une planche gravée, découvrit à Maso Finiguerra le moyen de tirer les épreuves sur papier ; quoique l'Allemagne revendique cette invention, on ne reconnaît aucune estampe antérieure à l'époque de la Paix de Finiguerra, à la date de 1452. Elle est, sans aucun doute, le premier essai en ce genre ; de 1452 il faut aller à 1466 pour trouver une estampe datée, mais non signée dont l'auteur est désigné communément sous le nom de *maître inconnu* ou de 1466. A dater de cette époque, la gravure fit de rapides progrès en Allemagne et en Italie. Il n'entre pas dans notre plan d'en suivre les développements ; nous nous contenterons donc de donner les noms des graveurs au burin, italiens, flamands et français formant la collection de M. Trimolet, qui se continue persque sans lacune jusqu'au XVIe siècle.

GRAVEURS ITALIENS.

ANDRÉ MANTEGNA.
ROBETTA.
BOCCAFUMI.
MARC ANTOINE.
ANTOINE LAFRÈRE.
JULES BONASONE.
BARTHOLOMÉE BEHAM.
MARTIN NOTA.

Digitized by Google

AUGUSTIN VÉNITIEN.
MARC DE RAVENNE.
ANTOINE SALAMANCA.
ÉNÉAS VICUS.
Les GHISI.
Les CARRACHE.
HORACE BORGIANI.
CHÉRUBIN ALBERT.

GRAVEURS ALLEMANDS.

MARTIN SHOEN (Shonganer).
ALBERT DURER.
MANS SEBALD BEHAM.
GEORGE LENZ.
HENRY ALDEGRAVER.
JACQUES BINK.
JEAN BROSAMER.
DANIEL HOPFER.
THÉODRE de BRY.

FLAMMANDS ET HOLLANDAIS.

LUCAS de LEYDE.
JEAN COLLVERT.
CORNEILLE CORT.
ANTOINE, JEAN et JEROME WIERIX.

FRANÇAIS.

JEAN DUVET.
STÉPHANUS ou ÉTIENNE de L.

Outre les œuvres de ces maîtres, M. Trimolet possède un grand nombre de gravures sur bois, camayeux et eaux fortes de peintres connus.

Dans un beau recueil de dessins d'anciens maîtres que nous avons visité, il faut citer ceux de Baccio Bandinelli, du Corrège, du Titien, du Guerchin, d'André del Sarto, de Murillo, du Parmesan, etc. etc. En passant des dessins aux tableaux, nous en trouverons une vingtaine qui satisferaient le goût le plus délicat; trois surtout ne dépareraient pas les collections les plus précieuses; un tableau de l'école vénitienne, magnifique de couleur, attribué à Bonifacio représentant la Vierge, l'enfant Jésus, St-Jean-Baptiste et St-Sébastien; le portrait d'un bourgmestre hollandais qu'on attribue à

Digitized by Google

Terburg, mais peint plus grassement, et, à notre avis, plus beau que Terburg ; une vue d'un pont sur le Tibre, donnée à Asselin, qui a rarement fait mieux.

Parmi les objets les plus importants que renferme le cabinet qui nous occupe, il faut citer une collection de magnifiques émaux. On appelle émail un verre coloré par des oxides métalliques et rendu opaque par l'introduction d'une certaine quantité d'oxide d'étain dans la masse de l'émail; on fixe l'émail sur un corps appelé *excipient*, qui a varié de nature à diverses époques. Cet art prit naissance chez les Phéniciens et passa en Égypte, où bientôt de nombreuses fabriques exécutèrent des statuettes de dieux, de rois et une infinité d'objets recouverts d'un émail de plusieurs couleurs, mais spécialement d'un émail vert ou bleu. De la Phénicie et de l'Égypte, sources de toute la civilisation grecque, l'art d'émailler passa en Grèce, où il se perfectionna rapidement; on choisit les métaux pour servir d'excipient et on tailla sur la surface des creux dont les arrêtes formaient un dessin quelconque, puis, en remplissant ces creux d'émail de différentes couleurs, on obtint des résultats assez importants par leur dimension et par leur exécution. Ce procédé, par infusion de l'émail dans les creux du métal, dura jusqu'au XIVe siècle, alors on cessa de pratiquer des interstices dans l'excipient ; on le recouvrit en entier d'une couche d'émail blanc sur lequel on peignit avec des couleurs vitrifiables que l'on identifiait ensuite à la masse même de l'émail par l'action du feu ; telle est encore la manière de peindre en émail usitée de nos jours. L'art de l'émailleur parvint à Rome à un point assez élevé de perfection ; les émaux romains sont nombreux et fort remarquables. On trouva, en 1824, dans le comté d'Essex, un tombeau romain dans lequel était un vase de bronze du meilleur goût comme forme, dessin et choix de couleurs. Enfin, pour terminer ce qui nous reste à dire sur les émaux dans l'antiquité, il faut parler des émaux gaulois. Philostrate, dans ses Images, dit « que les Gaulois étendent des couleurs sur l'airain et qu'elles y adhèrent par l'action du feu. » Depuis, la vérité de cette assertion a été prouvée par la découverte qu'on fit à Marsal (Meurthe), en 1838, de colliers gaulois en bronze, dont l'un est orné de rosaces d'un émail verdâtre. Tels sont les premiers

Digitized by Google

faits qui révèlent l'existence d'un art dans le pays où il devait prendre un si grand développement.

Dès le temps de Saint-Éloi, la tradition fait exister des émailleurs à Limoges. Comme au XIIe siècle, nous y trouvons des fabriques établies, rien ne s'oppose à ce que l'on tienne la tradition pour vraie. En Orient, à Constantinople, il existait aussi des manufactures d'émaux considérables ; bien qu'on les distingue sous le nom d'émaux byzantins, on doit dire que les émaux grecs ne diffèrent pas notablement, et l'on sera moins étonné de cette ressemblance lorsqu'on saura que, au XIIIe siècle, des artistes grecs travaillaient à Limoges, ainsi que le témoigne l'inscription suivante gravée sur un calice conservé au musée du Louvre :

Alpais me fecit Lemovicis.

Parmi les monuments les plus curieux de cette époque, sont les objets d'orfèvrerie émaillée, que, suivant les chroniqueurs, Saint-Columban donna à l'église d'Auxerre ; la croix d'or du roi Lombard Agilulf et la croix d'or pectorale des évêques de Monza, où Jésus-Christ est peint en émail bleu, ouvrage du VIIIe siècle. A cette époque appartiennent aussi les ornements émaillés de la couronne de Charlemagne aujourd'hui à Vienne. Dans le siècle suivant, nous citerons les incrustations analogues de l'épée de Saint-Maurice à la basilique ambroisienne de Milan. Au Xe siècle, Théophile, moine lombard, donna, dans un ouvrage intitulé : *de diversarum artium schedula*, les procédés de la peinture sur émail usités de son temps. Il reste un monument précieux de cette époque, c'est la crosse de l'évêque de Chartres, Ragenfroi, mort vers 960 ; le pommeau et le montant de la volute de cette crosse sont décorés de quatre sujets tirés de l'histoire de David ; le nom de l'artiste qui les exécuta s'y trouve indiqué dans l'inscription :

Frater Villelmus me fecit.

Dans le XIe siècle, la peinture en émail produisit le portrait en pied du comte d'Anjou, Geoffroy Plantagenet, aujourd'hui au musée du Mans. Ce bel émail a environ deux pieds de hauteur sur un de largeur. La plupart des bahuts ou coffrets servant de reliquaires,

Digitized by Google

décorés d'incrustations émaillées représentant des sujets ou des personnages religieux, datent de cette époque.

Dès le XIIe siècle, Limoges avait une grande célébrité pour la fabrication des émaux connus sous le nom de : *Opus de Limogia*, *opus Lemoviticum*, *labor Limogiæ*. Au XIIIe siècle, la peinture en émail qui suivait les progrès des arts en général et ceux de la peinture sur verre en particulier, se développa d'une manière très remarquable, le dessin devint plus correct et le goût des ornements plus pur. Parmi les émaux les plus curieux de cette époque, on doit citer ceux qui décoraient les tombeaux de Jean et de Jeanne, enfants de Saint-Louis, à l'abbaye de Royaumont, qui ont été décrits par Millin. Au XIVe siècle, les produits de l'émaillerie devinrent très nombreux ; les artistes de Limoges conservèrent leur supériorité, mais ils eurent des rivaux dans les orfèvres de Montpellier. On a peu de détails sur la manufacture d'émaux de cette ville ; on sait seulement par Dom Vaissette que ces émaux étaient des bijoux d'or et d'argent fort recherchés. Le XIVe siècle fut une époque de révolution dans la peinture en émail, et c'est en Italie qu'elle s'accomplit en 1338. Ugolino Vieri, orfèvre siennois, orna de peintures émaillées un reliquaire qui est aujourd'hui à la cathédrale d'Orvieto; il est peint avec des couleurs étendues sur le métal et non plus encaissé dans les creux du métal. Nous ne savons à quelle époque les émailleurs limousins peignirent d'après le procédé italien, mais il est probable que ce ne fut qu'au XVIe siècle. Pendant le XVe, les manufactures souffrirent beaucoup de la guerre de cent ans avec l'Angleterre. Au XVIe, l'art de l'émailleur fit d'immenses progrès ; Lucca della Robbia, Bernard Palissy donnèrent aux terres cuites émaillées une importance considérable, et Limoges reprit son ancienne splendeur ; François Ier rétablit ses manufactures, et c'est d'après les dessins de Raphaël, de Jules Romain, de Primatice, du Rosso, de Léonard de Vinci, d'Albert Durer, d'Holbein et de J. Cousin que l'on exécuta ces vases, ces aiguières, ces candelabres, ces portraits, qui sont aujourd'hui l'objet des recherches des antiquaires. Léonard à qui le roi donna le surnom de *Limousin*, pour le distinguer de Léonard de Vinci, fut nommé directeur de la manufacture ; ses premiers émaux sont de 1732. On a conservé de lui des morceaux admirables, en-

Digitized by Google

tr'autres les médaillons du tombeau de Diane de Poitiers, les portraits de l'amiral Chabot et de François de Guise, conservés au Louvre; Jean Courtois, dit Vigier, fut son élève et son successeur; la famille des Courtois, composée de Jean, Pierre et Suzanne, a produit de fort belles œuvres; Jehan Limousin, Pierre Raymond ou Reximann, sont, avec les artistes déjà cités, les émailleurs les plus distingués de la renaissance. Au XVIIe siècle, les Laudins soutinrent la gloire de l'art du Limousin; les émaux de Nicolas Laudin sont souvent d'admirables tableaux. A peu près à cette époque, un orfèvre de Châteaudun, nommé Jean Tontin, trouvait vers 1632 la manière de faire des émaux épais et opaques sur or; cette école compte Dubié, Morlière, Robert, Vauquer, Pierre Chartier, dont les portraits étaient fort célèbres alors. Au XIIIe siècle, l'art de l'émailleur n'est plus soutenu que par les Nouailhier, pauvres ouvriers dont les œuvres sont inférieures de dessin, de couleur, à celles de leurs prédécesseurs. Avec eux la peinture limousine tomba en décadence et ne tarda pas à disparaître tout à fait. Vers 1766, la peinture sur porcelaine remplaça tout-à-fait la peinture en émail, à Limoges.

Nous croyons devoir donner ici les noms des émailleurs de Limoges par ordre alphabétique :

BERNARD N.	XVIIe siècle.
COURTOYS ou COURT, Jean (dit VIGIER). .	1556.
COURTOYS ou CORTEYS (Jehan).	XVI. »
COURTOYS ou CORTEYS Pierre.	id. »
COURTOYS ou CORTEYS Suzanne ou COURT ou de COURT.	id. »
LAUDIN Joseph (revers rouge).	Louis XIV.
LAUDIN Nicolas (bleu foncé).	id. »
LAUDIN Valerie.	id. »
LAURENT. . . . . , ...	id. »
LÉONARD, Limousin (revers bleu ou blanc).	1552-80.
LIMOUSIN (Jehan).	XVIe siècle.
MARTIN Isaac.	Henry IV.
NOUAILHIER Bernard.	id. »
NOUAILHIER Jean Bapt. (revers bleu). . .	Fin du XII. S.

Digitized by Google

NOUAILHIER Joseph.	id. »
NOUAILHIER Pierre (revers rouge). . . .	1686 à 1717.
NOAILHIER.	Fin du XVIII.
PAPE N.	id. »
PÉGUILLON.	id. »
PÉNICAUT N.	Fin du XVI.
POILEVET.	1694. »
PONCET.	XVIIe siècle.
RAYMOND ou REXMANN Pierre.	1564-78.

MONOGRAMMES INEXPLIQUÉS.

H. L. P. — M. D. — C. N. — T. B. — P. N. — L. P. — J. P.

La collection de M. Trimolet renferme une suite d'émaux, depuis l'origine de l'art jusqu'à sa décadence ; ainsi, reliquaires, custodes, salières, assiettes, coupes, coffrets, baisers de paix, médaillons, etc., etc., tout est signé des Léonard, Limousin, Pierre Rexmann, Jehan Pénicaut, de tous les Courtoys, des Laudin, des Nouailhier et de plusieurs monogrammes inconnus. Dans le nombre de ces pièces, il en est de fort remarquables ; entre autres un grand médaillon ovale représentant le Christ, la Vierge et Saint-Jean ; dans les compartiments de la bordure sont groupés les instruments de la Passion ; au bas est l'écusson de la maison Stalburger, portant d'azur à trois vannets d'or. Ce bel ouvrage est signé du monogramme de Pierre Corteys : P. C. Une coupe en grisaille, représentant l'enlèvement d'Hippodamie, femme de Pyrithoüs, par le centaure Eurite, d'un très bon style, sujet gravé par Énéas Vicus. Une salière avec l'histoire de Loth et ses filles ; plusieurs belles coupes avec des sujets historiques ou sacrés, paix, médaillons fort curieux, et surtout cinq petits émaux en or repoussé, travail des orfèvres, dans le genre de Caradosso de Milan et la plus haute difficulté du genre. Les figures sont ciselées et modelées en relief avec finesse et talent, sur une plaque d'or de l'épaisseur d'un ducat. L'artiste a ensuite recouvert les draperies, les fonds et les accessoires d'émaux de couleurs transparentes, laissant le métal à nu pour les chairs, et a passé sur le tout un émail incolore qu'il a dressé et poli

Digitized by Google

de telle sorte, que la surface est plane et lisse comme du cristal. Ces médaillons qui représentent des sujets sacrés, très remarquables par le précieux du travail, ornaient sans doute un calice ou autre vase sacré. Nous citerons encore un reliquaire byzantin en cuivre émaillé ; trois cercles de couleur rouge entourent des anges gravés sur le cuivre et s'enlèvent sur des fonds émaillés. Les reliquaires, comme l'indique l'étymologie latine, *reliquiæ*, étaient des lieux où l'on enfermait les morts; l'on donna ensuite ce nom aux châsses dans lesquelles on conservait les ossements des saints. Les grands reliquaires étaient possédés par les églises et par les monastères; mais il était peu de familles au moyen-âge qui n'eussent quelques bijoux héréditaires renfermant des os ou seulement des vêtements de saints vénérés. L'art de l'orfèvrerie et celui de l'émaillerie nous ont laissé de véritables chefs-d'œuvre en ce genre.

Parmi les objets d'ameublement en usage chez les anciens, il en était peu de plus élégants que les hautes et minces tiges appellées candelabres, qui servaient à supporter et à exhausser les lampes. C'était peut-être dans leur forme primitive des roseaux ou des bâtons fixés sur un pied pour élever la lumière à une hauteur convenable; du moins, cette origine répond-elle à ce que l'on sait des coutumes si simples des premiers temps, et l'hypothèse est en quelque sorte justifiée par la forme même de beaucoup de candelabres anciens, dont plusieurs représentent une tige bourgeonnante ou un bâton noueux ; presque tous reposent sur trois pieds, et cette forme se retrouve non seulement dans les plus anciens, mais dans ceux du moyen-âge et de la Renaissance; les détails seuls d'ornements varient à l'infini. Le candelabre que possède M. Trimolet est en bronze émaillé ; ses trois pieds se referment les uns sur les autres et portent en émail les alliances de France, Bauzon et Châtillon ; c'est une pièce fort curieuse et fort rare. Nous avons remarqué aussi une agraffe de chape, style byzantin du XIIIe siècle, en cuivre doré et émaillé ; sur un fond bleu étoilé d'or, sont appliquées les figures de la Vierge et de l'ange Gabriel, en cuivre repoussé et doré ; les agraffes de ce genre étaient fort à la mode au moyen-âge ; elles avaient différents noms : *mordant*, *fermeil*, *fermail*, *fermillet*, et leur fabrication occupait une des nombreu-

Digitized by Google

ses corporations de Paris, les *fermaillers*. On déployait un grand luxe dans l'ornement de ce bijou. A chaque page dans les romans de chevalerie, il est question de « fermail moult adorné de pierreries ». Ces agraffes étaient souvent données en présent ; la reine Clémence, femme de Louis le Hutin, laissa par son testament au comte d'Alençon, son fermail qui était le plus beau et le plus riche qu'il y eût en France. Plusieurs conciles défendirent l'usage des fermails aux clercs. C'est encore aujourd'hui une règle de discipline chez les anabaptistes, de ne point porter d'agraffes à leurs habits. Cette défense ne fut probablement dans l'origine qu'une mesure somptuaire.

Le cabinet de M. Trimolet est riche en travaux d'orfèvrerie de différents genres. A côté des filigranes de Gênes, on voit une de ces montres ovales qu'on appelait *œuf de Nuremberg*, à cause de leur forme et du lieu où on les fabriquait. Une précieuse cassolette vénitienne d'un travail exquis, des tours de col ou carcans, des pendants d'oreilles, des drageoirs se mêlent à des bagues de deuil, d'alliance, et à nombre de bijoux précieux par la matière et le travail, et dont aujourd'hui on ignore l'usage ; ainsi d'un évêque tenant un suaire, exécuté en or repoussé, d'une dimension microscopique et d'un travail si parfait qu'on serait tenté de l'attribuer à Caradosso de Milan, maître de Benvenuto Cellini ou à Cellini lui-même qui excellait dans ce genre.

De tout temps, l'orfèvrerie avait reçu en France de grands encouragements ; dès le règne de Saint-Louis, elle avait été constituée en corps ; sous Philippe VI, elle fut honorée d'armoiries ; son écusson portait de gueules à la croix d'or, accompagnée de deux couronnes et de deux coupes d'or, à la bannière de France en chef. Plus tard, sous Jean Ier, l'orfèvrerie eut une chapelle à Paris sous l'invocation de Saint-Éloi. Au XVe et XVIe siècle, les orfèvres étaient considérés comme de véritables artistes ; sous François Ier, Benvenuto Cellini, Caradosso de Milan et Lautizio de Pérouse, produisirent des chefs-d'œuvre en ce genre. Au XVIIe siècle, Claude Ballin fut l'artiste à la mode ; il exécuta des ouvrages d'une magnificence extrême, dont malheureusment il ne reste guère que les dessins ; on les fondit pour subvenir aux dépenses de la guerre. C'est à

Digitized by Google

Delaunay, neveu de Ballin, qu'on doit ces dessins qu'il obtint de faire avant la destruction, à jamais regrettable, de toutes ces merveilles de l'art. Après Ballin, vint Jean Varin dont on a quelques beaux vases; avec lui on peut nommer Pierre et Thomas Germain, Aurelle Meissonier, de Turin, peintre, sculpteur et orfèvre du roi; Bourquet, Briceau, Barié et Ducauroy.

On a, de l'époque de la renaissance, des travaux en fer aussi remarquables par leur exécution, que les meilleurs produits de l'orfèvrerie. M. Trimolet a recueilli des couteaux, des étuis de ciseaux, des agraffes de ceinturon, des dagues très habilement travaillés. Il possède un fermoir d'escarcelle en fer ciselé, qui est le type et la perfection du genre; rien de plus délicat et de plus élégant que les petites figures sculptées qui ornent ce fermoir. Une garde d'épée à coquille, dont les ornements sont en argent, offre les mêmes mérites de dessin et d'exécution. Citons encore des boîtes à mèches ou cartouchières en fer estampé; des targettes venant du château d'Écouen, des casques, des hallebardes en fer gravés à l'eau forte. En fer forgé et battu, une armure complète avec son mantelet, pièce rare, d'une exécution très soignée; la gorgière ou gorgerin, fort épaisse et sans articulation, peut aussi couvrir le visage. Ces deux pièces indiquent une armure de tournoi, du XVIe siècle. Citons encore des pommeaux de pistolets et des rapes à tabac, en fer bronze et damasquiné, en or et en argent; pendant les premiers temps de l'importation du tabac en Europe, chacun faisait sa provision en carottes, et les plus grands seigneurs râpaient eux-mêmes leur tabac. Dans le roman de Gil Blas, (peinture fidèle des mœurs du XVIIe siècle), lorsque le héros se présente chez Don Mathias de Silva, il le trouve se balançant paresseusement sur son fauteuil en râpant son tabac. Les râpes que nous avons vues chez M. Trimolet, ont certainement appartenu à un seigneur ou à une dame de la cour de Louis XIV; le goût du temps est surtout empreint dans les ornements de l'un de ces petits meubles en ivoire, sculpté avec un art infini. Devant ces œuvres que l'on doit peut-être à de célèbres sculpteurs, on ne peut s'empêcher de songer avec étonnement à la variété et à la souplesse prodigieuse du génie de la plupart des grands artistes d'autrefois,

Digitized by Google

dont Michel Ange, Albert Durer et Jean Cousin sont des types; pour eux tout était du domaine de l'art, et les plus illustres ne dédaignaient pas d'enrichir de leur talent jusqu'aux instruments de l'usage le plus vulgaire. Il faut se hâter d'ajouter que ces merveilles échappées de leurs mains, devenaient la propriété exclusive d'un très petit nombre de privilégiés.

On voit chez M. Trimolet plusieurs bons morceaux de sculpture: une tête d'Alexandre, en marbre, d'un beau travail; une charmante madone, bas-relief en albâtre; un Jésus enfant, de F. Flamand, un fort beau Christ; un triptyque en ivoire qui était sans doute destiné à être porté comme un *Eucolpium ou Phylactère* (talisman, φιλασσω, je garde), représente au centre la Vierge Marie tenant l'enfant Jésus couronné par un ange qui sort des nuages; deux autres anges portent des flambeaux à ses côtés; sur les volets, on voit Sainte-Marguerite et Saint-Pierre. Ce triptyque qui a été peint comme la plupart des sculptures du moyen-âge, est un spécimen intéressant et précieux de l'art du XVe siècle; cette sorte d'amulette est encore en usage aujourd'hui partout où l'on professe la religion grecque. On les porte en voyage, et c'est à genoux devant ces images que les fidèles font leurs prières. On rencontre un assez grand nombre de tryptiques dus aux artistes byzantins, qui conservèrent longtemps les traditions de l'art antique et les portèrent en Italie au XIIe et XIIIe siècle.

Nous excéderions de beaucoup les bornes imposées à notre travail, si nous voulions faire l'exacte énumération de tout ce que renferme le cabinet de M. Trimolet, mais nous nous reprocherions de de ne rien dire d'un grand meuble sculpté, sur la porte duquel on voit le sacrifice d'Abraham, et, de chaque côté, la Justice et l'Abondance; c'est peut-être ce qu'on peut voir de plus parfait en ce genre; des crédences, des cabinets, des bahuts choisis avec goût, forment un ameublement complet, au milieu duquel figurent les hanaps, les buires, les burettes, les beaux grès flamands, tous les jours plus rares, et ces merveilleuses verroteries de Venise, si légères qu'on s'étonne qu'elles aient pu arriver jusqu'à nous. Les poteries de Palissy ne sont point oubliées; de beaux plats, un de ces grands bassins appelés *rustiques* rempli de serpents,

Digitized by Google

de coquillages, de lézards, de grenouilles ; une belle aiguière, pièce unique dont le musée du Louvre possède le bassin d'une exécution moins fine et d'un émail moins beau, moulée dans le creux de celles en étain de Briot et qui porte le monogramme E. B., représente dignement *l'art de la terre*, comme disait lui-même, *l'inventeur des rustiques figulines du roy*.

Quoique M. Trimolet n'ait point cherché à faire entrer dans sa collection les débris des temps antiques, le hasard lui a pourtant procuré quelques œuvres remarquables de ces temps reculés ; entre autres une lampe romaine en bronze, de grande dimension, ornée de têtes d'éléphants et de cous de cygnes du plus admirable style. Cette pièce capitale a été trouvée récemment dans la Saône ; une parure de dame romaine en or, saphir et émeraude, quelques boucles d'oreilles égyptiennes et romaines, une charmante petite figure de Bacchus enfant, en bronze, aux yeux d'argent, des anneaux, des pierres gravées etc., etc.

En résumé, aucun art n'a été oublié dans la collection de M. Trimolet, l'une des mieux choisies que nous connaissions en province. Il nous reste à remercier cet aimable artiste de l'extrême obligeance avec laquelle il a bien voulu accueillir notre desir de publier le catalogue de toutes ses richesses.

Jane Dubuisson.

Digitized by Google

LETTRES

SUR

LA SARDAIGNE.

Mon voyage en Sardaigne était décidé et le jour du départ fixé à une époque rapprochée; cependant mes amis ne m'abordaient plus qu'en s'écriant: eh! bien, vous partez donc pour la Sardaigne? Mais, mon Dieu, qu'est-ce que la Sardaigne? une ile abandonnée, un pays triste, malsain et fort mal habité; que n'allez-vous plutôt à Athènes, à Constantinople, à Jérusalem! ce sont au moins des contrées qui offrent de l'intérêt; et puis, plus tard, vous pourriez nous offrir, renfermées dans un beau volume *Charpentier*, vos impressions de *Quinze jours passés au Sinaï*, avec accompagnement de réflexions profondes et aperçus nouveaux sur la question d'Orient. Et si vous alliez en Espagne! quelles chaudes images vous y recueilleriez, et, à votre retour, quelle charmante relation vous pourriez nous composer, une relation remplie de descriptions pittoresques de l'Alhambra, de Séville et de Grenade, et bourrée de sérénades andalouses, de

Digitized by Google

lames de Tolède et de parfums nocturnes; le tout recouvert d'une couleur locale *bleue de cobalt* et *laque de garance*, et ornée d'un beau titre espagnol dans le genre de *tra los Montes* ! Mais la Sardaigne, un pays fiévreux, peuplé de loups et de voleurs, quelles impressions espérez-vous y rencontrer? la fièvre, des coups de dents et des coups de couteaux? et si vous leur échappez, qu'aurez-vous à nous raconter à votre retour?.... Je reconnus la justesse et la profondeur de ces observations, et je partis pour la Sardaigne.

Aujourd'hui me voilà de retour, la tête pleine de charmants souvenirs, et mes carnets, noircis et barbouillés de notes et documents, d'un intérêt incontestable et que j'ai hâte de communiquer au public, assez ennemi de ses jouissances peut-être, pour ne pas en prendre connaissance. Cette petite, ou plutôt cette grande infortune me surprendrait médiocrement, car, en général, les descriptions de choses et de lieux qui nous sont inconnus, ne nous intéressent qu'à la condition d'être présentées sous des formes séduisantes et originales, et je suis obligé de prévenir mes lecteurs, ce qui déjà n'est peut-être plus nécessaire, que je suis tout novice en l'art d'écrire. Cependant pour les séduire et les engager à passer sur la maladresse de la forme, je leur promets des détails exacts sur des mœurs et des coutumes intéressantes et nouvelles, une collection de costumes plus variés, plus pittoresques les uns que les autres, des histoires de brigands à côté desquels les Mandrin et les Fra-Diavolo ne sont plus que des voleurs, et des actes héroïques de dévouement et de courage commis par de simples et bons gendarmes; de plus, je leur ferai grâce de toute description, ayant pour but de leur faire connaître les beautés des bords du Rhône, les magnificences de la Cannebière, et les splendeurs de Gênes la superbe, afin de les transporter tout de suite à Cagliari, sujet de ma première épitre.

Digitized by Google

LETTRE PREMIÈRE.

A MADAME.....

Après deux jours et deux nuits de navigation, à bord du bateau à vapeur sarde, la *Gulnare*, en compagnie d'un capitaine distingué, de deux officiers de marine, aimables et spirituels comme tout officier de marine, et d'une trentaine de passagers plus ou moins réjouissants, nous entrâmes, par une belle matinée d'avril, dans le golfe de Cagliari.

Je professe pour toute description le mépris le plus absolu, par l'excellente raison, que c'est en littérature un morceau bien fort, souvent ennuyeux, mais toujours inutile. En effet, l'idée que nous nous formons des lieux et des objets d'après une description, quelque détaillée qu'elle soit, ne se trouve jamais être conforme à la réalité, quand, plus tard, il nous arrive de la contempler de nos propres yeux. Aussi me contenterai-je de vous dire que le golfe de Cagliari est magnifique, qu'il est enveloppé de hautes montagnes, dont les sommets tremblent sans cesse dans une vapeur lumineuse, et dont les pieds toujours verts, baignent dans une mer bleue, limpide et profonde. Maintenant, si vous desiriez une peinture plus minutieuse de ce golfe enchanteur, vous pouvez avoir recours aux souvenirs des voyageurs qui ont chanté, célébré, détaillé les beautés du golfe de Naples ; vous remplacerez le panache de fumée qui couronne le Vésuve par les feux des pasteurs, vous appellerez cap de Poula le cap de Sorrente, et, par un dernier effort de votre imagination, vous ferez disparaître les îles poétiques d'Ischia et de Procida, et, cela fait, vous aurez une idée aussi inexacte du golfe de Cagliari, que si j'avais pris

Digitized by Google

la peine de vous indiquer toutes les sinuosités de son rivage, de vous nommer tous les villages qui l'animent et de vous dessiner les profils de ses montagnes. Mais, en vérité, comme ce principe appliqué rigoureusement simplifierait grandement le travail que je me suis proposé, si même il ne le rendait pas impossible, je me vois obligé de vous prévenir que je suis capable de le violer tôt ou tard, peut-être à l'instant même.

Notre vaisseau traversait le golfe avec rapidité, le ciel était étincelant, et la mer calme était sillonnée dans tous les sens par les petites barques des pêcheurs à voile triangulaire; dans le fond, plantée sur une colline qui semblait venir à notre rencontre, apparaissait Cagliari, avec ses clochers mauresques, ses toits en coupole, ses dômes surbaissés et ses grands remparts couverts d'aloès, de cactus et de poivriers. Les rayons d'un soleil ardent revêtaient la ville d'un voile lumineux et doré, faisaient saillir les angles des murs, dessinaient les nervures des coupoles, et jetaient çà et là de grandes ombres portées, arrêtées et transparentes. Ce spectacle était magnifique et enivrant; c'était la réalisation complète de ces villes imaginaires, rêvées à la lecture d'un conte fantastique. Si j'osais énoncer franchement mon opinion, je dirais que je ne connais rien de plus pittoresque, de plus original, que cette apparition de Cagliari, vue de la mer; que même je la préfère au panorama splendide de Gênes, et à la vue éblouissante de Naples et de son fortuné rivage. Mais comme malheureusement aucun touriste littéraire n'a fait, je crois, le voyage de Cagliari, que bien peu auront envie de le faire, on m'accuserait d'abuser de l'avantage de ma position, l'on suspecterait la bonne foi de mes récits, et l'on révoquerait en doute la véracité de mes narrations; aussi je me contente de dire que c'est un spectacle ravissant, dont je conserverai le souvenir toute ma vie.

Digitized by Google

A peine notre vaisseau fut-il entré dans le port, qu'il fut environné par de petites barques, pleines de faquins, en costumes de l'école de natation ; à un signal donné, ces honnêtes corsaires montent à l'abordage, tombent sur le pont, et font main basse sur tous les effets, avant que le pauvre voyageur ait eu le temps de se reconnaître; et quand, revenu de son premier étonnement, il songe à défendre son bien, il a la douleur de voir les barques s'éloigner au plus vite, l'une emportant sa malle, l'autre son sac de nuit, une troisième son carton de chapeau, et une dernière son parapluie; ce qu'il a de mieux à faire, c'est de descendre lui-même dans une barque, et de gagner lestement le rivage pour recevoir ses effets à leur débarqué. Alors, moyennant une rétribution vivement et bruyamment disputée, ils sortiront des mains, et quelles mains! de messieurs les faquins, pour passer dans celles des douaniers, et quels douaniers! Cependant par respect pour la vérité, je suis obligé de confesser que ces douaniers, aussi hargneux, aussi détestables que tous les douaniers, sont pourtant très divertissants, ce qui, au premier abord, peut sembler paradoxal: comme en leur qualité de Sardes, ils n'ont qu'une idée extrêmement vague des mille petites futilités enfantées par la civilisation, l'autopsie de la malle d'un voyageur français excite vivement leur curiosité, et les fait passer de surprise en surprise; l'aspect d'un parapluie leur cause un étonnement profond, un nécessaire à toilette les intrigue grandement, et ils tournent et retournent en tous sens un chapeau mécanique sans pouvoir parvenir à comprendre sa destination. Mais comme il pourrait se faire que ces objets fussent nuisibles à l'État et hostiles au gouvernement, ils sont confisqués et retenus en douane jusqu'à nouvel ordre.

Une fois sorti des mains de ces Messieurs, je me fis conduire dans celui des deux hôtels de la ville, qui me fut indiqué comme le plus digne d'abriter sous son toit mon esti-

Digitized by Google

mable individu, et je devins l'hôte de maître Tesio. Je me livrai à toutes les douceurs d'un sommeil réparateur, et le lendemain je continuai mes studieuses pérégrinations dans l'intérieur de la ville.

Cagliari, Madame, est comme les danseuses, c'est une ville beaucoup plus belle de loin que de près, et vraiment je regrette quelque peu de ne m'être pas contenté de mon admiration lointaine, et d'être descendu de mon navire pour pénétrer dans ses rues tortueuses, grimpantes et fétides. Hélas! je serais resté sous le charme de mes premières impressions et j'aurais emporté de Cagliari un délicieux souvenir, mais aussi j'eusse été privé du plaisir que j'éprouve à vous entretenir de ces impressions nouvelles et à vous communiquer ces détails, qui n'ont d'autre mérite que celui de vous être adressés.

La ville de Cagliari est suspendue à l'extrémité d'une colline élevée et rapide, sur les trois faces de laquelle elle étale son triple amphithéâtre de maisons ; au sommet de la colline se dressent les murs crénelés d'une tour pisane, la coupole de la cathédrale et le palais du vice-roi ; puis tout autour, sans ordre et sans symétrie, un amas de maisons, coupé ça et là par de petites ruelles sombres et mal propres, à jamais privées des rayons d'un soleil consolateur. Cette partie de la ville se nomme le château. Tout ce qui a quelque prétention à une origine aristocratique, ou pour vous parler en français, tout ce qui porte un nom authentique et vénérable, est obligé, sous peine de déroger, de venir s'enfermer dans ces attrayantes demeures; noblesse oblige encore en Sardaigne. Les trois versants de la colline sont abandonnés aux négociants, fabricants, boutiquiers, et aux pêcheurs ; ils forment trois faubourgs, connus sous le nom de la Marine, Villa nova et Stampaza. La ville haute, c'est-à-dire le château, a pour base les remparts de Cagliari, immenses mu-

Digitized by Google

railles, roussies par les rayons d'un soleil éternel, marquées ça et là de taches rougeâtres, ressemblant à des glacis de *terre de Sienne brûlée*, et retenant suspendues, entre les jointures de leurs pierres ébranlées, les grandes chevelures pendantes des plantes grasses, à fleurs violettes, et les lames hérissées des aloès gigantesques. Ces remparts qui séparent le château d'avec la ville basse, sont couronnés en partie par des plantations de vernis du Japon, poivriers, acacias et arbres verts, formant au sommet de la ville une couronne de verdure : délicieuse promenade, dans une admirable position, et dont les Cagliaritains sont redevables à la sollicitude de leur vice-roi.

Le faubourg de la marine, dont les maisons s'échelonnent sur le versant de la colline qui regarde la mer, se compose d'un amas de petites rues sombres et rapides exhalant une odeur fétide, horrible mélange de poissons gâtés, de tan et de fromage. Aussi n'ai-je traversé ce faubourg qu'à la course, et c'est à peine si j'ai eu le temps de jeter un coup d'œil sur les groupes de pêcheurs choisissant, assis en rond, les *frutti di mare ;* d'admirer les torses robustes et cuivrés des taneurs revêtus d'un costume analogue à celui de Léonidas aux Thermopiles, et de contempler les immenses caves pleines d'eau de mer dans laquelle baignent sans cesse des montagnes de fromages, spectacle dont les yeux et le nez sont également réjouis. Des observations trop prolongées dans cet intéressant quartier vous procureraient certainement une asphyxie complète ; c'est malheureux, car, au dire des Cagliaritains, dans ce pittoresque faubourg, on est à l'abri du choléra, de la peste et de la fièvre.

Sur le versant méridional de la colline que couronne le château, s'étend le faubourg de Stampaza, vrai faubourg St-Honoré de Cagliari; les heureux habitants de ce quartier, rival de son haut et orgueilleux voisin, peuvent recommander

Digitized by Google

à l'admiration complaisante des rares voyageurs leur grande place publique, qu'ombragent quelques vernis du Japon, un marché couvert des plus odorants, et enfin deux églises, propriétés des Pères Jésuites, grands bâtiments sans caractère, d'une propreté parfaite et d'un goût détestable.

Quant au faubourg de Villanova qui couvre le versant nord de la colline, c'est un pauvre et petit faubourg, sans importance et sans prétention, qui ne vaut pas la peine d'une visite, surtout quand, pour lui rendre cet honneur, il faut affronter tout ce que le soleil peut lancer de plus chauds rayons. — Mais il me semble, Madame, que vous devez vous former sur la topographie de Cagliari une idée suffisamment vague, et pour peu que je continue encore quelque temps, il va arriver que vous finirez par n'en plus avoir du tout. Aussi je dois laisser là mon tableau général pour vous donner quelques détails, sur les antiquités romaines que possède Cagliari, sur ses monuments moyen-âge, sur ses richesses artistiques enfin ; mais pour vous rassurer d'avance contre l'effroi que doivent vous causer mes projets descriptifs, je vous préviens, Madame, que je n'ai pour les antiquités en général, et les romaines en particulier, qu'une admiration des plus froides ; que, pendant mon séjour à Rome, au milieu de ses ruines vénérées, je n'ai jamais pu parvenir à m'attendrir, quoique j'évoquasse au secours de ma sensibilité tous mes souvenirs effacés de Tacite et de Tite-Live ; qu'il m'est impossible de tomber en admiration devant un débris de colonne, qu'il se dise de Phocas ou du Forum-Trajan, et qu'en toutes choses j'ai une profonde horreur pour le vieux et le suranné, que l'on est convenu d'admirer sous le nom d'antique et de classique ; qu'enfin, vu peut-être mon ignorance parfaite en toutes ces matières, je professe un superbe mépris pour les connaissances archéologiques, cette science des fils de famille qui ne veulent pas avoir l'air désœuvré et ignorant ;

Digitized by Google

et maintenant que je vous ai fait cette profession de foi, scandaleuse peut-être, mais à coup sûr rassurante, je commence.

Le lendemain de mon arrivée, après une journée passée toute entière à faire connaissance avec la ville et ses faubourgs, je m'étais réfugié, pour trouver un peu de calme et de fraîcheur, sur la terrasse qui domine le golfe de Cagliari ; là, assis à l'ombre de méchants acacias, une cuillère à la main, j'effilais nonchalamment une glace à la vanille, tandis que mes regards s'égaraient sur cette mer splendide que le soleil couchant illuminait de ses derniers rayons.

Les flots, frémissant au vent du soir, venaient mourir en murmurant sur le rivage, et le bruit de leurs clapottements monotones qui montait jusqu'à moi troublait seul le silence de la nuit. L'heure, la magnificence du spectacle m'entraînèrent peu à peu dans de profondes rêveries, et je me trouvai bientôt dans un de ces moments fortunés, où l'esprit, s'égarant dans un vague indéfini, perd la conscience de son individualité, dans un de ces moments pendant lesquels si quelqu'un vient vous demander à quoi pensez-vous ? vous répondez machinalement : je ne pense à rien. Mais hélas ! c'est une loi de la nature, si quelque secousse physique ne vient brutalement disperser ces douces rêveries, elles dégénèrent bientôt en palinodies philosophiques. Déjà les miennes allaient toucher à cette fâcheuse transformation ; je commençais à gémir et à pleurer en moi-même sur l'incertitude de l'avenir, sur l'inconnu tant poursuivi, sur ces chères illusions dont il nous faut joncher l'arène de notre vie, et, j'arrivais à m'apercevoir de ma solitude, à chercher un ami, un compagnon à mes côtés, et à me demander s'il est des biens physiques ou moraux sur la terre dont on puisse jouir absolument seul, quand soudain, je sentis une main s'abaisser sur mon épaule, et vis en me retournant un beau gendarme assis à mes côtés. Oui, Madame, souriez tant qu'il

Digitized by Google

vous plaira, c'était un beau gendarme qui m'avait reconnu nouveau débarqué dans la ville, et venait sans façon me demander des nouvelles de la terre ferme, me faire ses offres de service. En pays étranger, les connaissances se font vite, surtout si le camarade improvisé parle la même langue que vous ; après cinq minutes de conversation on est intime, et, après une demi-journée passée ensemble, on devient inséparables ; aussi, au bout d'un quart d'heure de promenade sur la terrasse, je savais que mon nouvel ami, qui parlait le français comme sa langue naturelle, était un baron, un baron savoyard-italien, et, qui plus est un baron en disgrâce, relégué dans le corps des Chevaux-légers de Sardaigne pour quelque méfait politique. Le baron, qui habitait Cagliari depuis plusieurs années, charmait les ennuis de sa solitude par de savantes recherches sur les antiquités que possède sa patrie de circonstance; il m'offrit d'être mon cicérone et mon guide, offre que j'acceptai avec reconnaissance. Nous nous donnâmes rendez-vous pour le jour suivant, et je rentrai me coucher, afin de disposer par le repos mes jambes et mes yeux au service extraordinaire que j'en allais exiger le lendemain.

Le lendemain donc, dès la pointe du jour, après avoir vidé un flacon d'un vin généreux et riche de couleurs comme tous les vins de la Sardaigne, nous commençâmes nos excursions artistiques. Nous fîmes quelques pas à l'ombre des acacias, nous franchîmes la porte du château entre deux montagnes d'orangers et à travers les jambes de quelques Sardes endormis sur le chemin, et nous arrivâmes au sommet de la colline ; là, sur une place étroite et raboteuse s'alongent les pauvres façades du palais du vice-roi, de l'hôtel du régent, et, à l'extrémité de la place, le portail de la cathédrale. De ces trois monuments qui couronnent la colline, et dont une partie est suspendue au sommet des remparts, la cathédrale seule mérite quelque attention. On dirait une de ces églises

Digitized by Google

espagnoles, moitié grecques, moitié bysantines, dont on trouve de nombreux échantillons dans toutes les rues de Naples; le chœur, large estrade de marbre blanc avec incrustation de pierres polies de toutes couleurs, s'ouvre sur l'unique nef de l'église, par un escalier flanqué de deux lions de jaspe-sanguin. Les parois latérales sont ornées chacune de quatre chapelles, n'ayant de remarquable qu'une abondance de dorures, d'argentures, de rideaux et baldaquins, seul genre de décoration que cultivent et admirent les races italiennes. Si j'étais archéologue, il est assez probable que je vous parlerais avec admiration de deux tribunes en pierre supportées par des piédestaux massifs, le tout, recouvert d'images symboliques, telles que, taureaux ailés, humains à jambes fourchues et autres figures du même genre, qui, pour n'avoir pas la correction d'un bas-relief de Phidias, n'en feraient pas moins pâmer d'aise ces aristarques pédants, qui n'ont d'admiration pour les objets d'art qu'en raison de leur vétusté. Après avoir visité l'église, mon aimable cicérone me fit entrer dans la sacristie. En Sardaigne, comme en Italie, les sacristies, quelque pauvre que soit l'église dont elles dépendent, possèdent toujours, caché sous un rideau ou derrière la porte d'une armoire, quelque objet d'art d'un prix inestimable. La sacristie de Cagliari a son trésor : c'est un grand tableau à compartiments, dû sans doute au pinceau de Velasquez et représentent différentes scènes de la vie de Jésus-Christ. C'est, comme disent les rapins, magnifique de couleur et de sentiment; et c'est tout ce que je vous en dirai, parce qu'avant tout je veux être court pour être le moins ennuyeux possible. Sous le chœur de la cathédrale est pratiqué un petit escalier qui conduit à trois chapelles souterraines, pleines de recueillement et de mystère; dans l'une, j'ai remarqué un autel superbe, dans l'autre, le tombeau de Marie de Savoie, femme de Louis XVIII, et, dans la troisième ab-

Digitized by Google

solument rien ; l'autel est composé d'un bas-relief antique, du marbre de Paros le plus authentique et du style le plus pur, représentant une fête de Bacchus avec bacchantes échevelées, décolletées par le haut et par le bas, dans des poses peu orthodoxes ; dansant, riant, chantant, avec cortége obligé de flûtes, de faunes et de satires. Que dirait de ce style religieux, le noble comte qui siège en ce moment à la Chambre-haute ; lui, le père de ces bons petits néo-catholiques, de cette école nuageuse qui ne parle que des chefs-d'œuvre et de l'art pur, et, qui, au XIXe siècle, en est encore à pleurer d'admiration et d'attendrissement en contemplant les ombres chinoises de Cimabüe, les mignardises étiques et ascétiques des martyrs du bienheureux Fiésole et les raideurs piétentieuses et académiques de l'anguleux Pérugin ? Ces messieurs probablement se voileraient la face de leurs mains, sans écarter les doigts, tandis que les bons chanoines de Cagliari, qui n'ont aucune prétention à être savants dans l'art religieux, regardent tranquillement leur bas-relief et le trouvent fort beau. Quant au tombeau, c'est un tombeau comme tous ceux que vous connaissez : du marbre blanc, une urne, une pleureuse, une inscription. Il y aurait certainement à faire des réflexions profondément philosophiques sur le sort de cette femme d'un roi de France, qui n'a jamais été reine, et dont les restes, chassés du continent par les révolutions et les guerres, sont venus trouver un abri dans le souterrain d'une église ignorée, dans une ville délaissée, et au milieu d'un peuple qui ne la connaissait pas. Mais, il faut bien laisser quelque chose à l'imagination de ses lectrices et de ses lecteurs.

Toujours au sommet de la colline, mais à l'extrémité opposée s'élève l'enceinte vénérée, cloîtrée et enfumée de l'Académie des sciences et des lettres de Cagliari ; car cette bonne ville possède une académie, et n'en est pas plus

Digitized by Google

fière pour cela, ni plus savante. Après avoir traversé la cour de cette académie, dont les pavés disjoints laissent passer une herbe accusatrice, nous entrâmes dans le Muséum. Je saluai, en passant, une foule alignée de peaux de lièvres, de lapins, de chats, de chiens, de panthères etc., rembourées de foin et de filasse, et connues généralement dans les cabinets d'histoire naturelle sous le nom d'animaux empaillés. De là, nous entrâmes dans le cabinet des antiques; monsieur le baron me fit remarquer une riche collection de vases, d'urnes et autres pots cassés. Ensuite avec une admiration pleine de recueillement, il me plaça devant une série d'affreuses petites idoles phéniciennes, que, dans mon ignorance, je pris pour des araignées en terre cuite, et devant un assortiment de pierres mystérieuses, couvertes de signes hiéroglyphiques plus mystérieux encore; s'il faut en croire les savants, ces petites idoles phéniciennes seraient ce que la Sardaigne renferme de plus précieux. Monsieur de la Marmora, l'autorité scientifique la plus incontestable de l'Italie, en a publié une reproduction exacte dans son magnifique ouvrage sur les antiquités sardes. Quant aux pierres symboliques, leur importance est telle qu'elles pourraient mettre, sur la voie des plus grandes découvertes, ces hommes profonds, qui consacrent beaucoup de jours de leur vie et beaucoup d'in-octavo à nous apprendre que le grand roi Salomon prenait des glaces à la vanille et des sorbets au marasquin; que la reine Cléopâtre, pour séduire Octave, frottait ses talons de rouge, et que Sésostris pêchait à la ligne.

En quittant le Musée, nous descendîmes une petite rue rapide qui nous conduisit à la tour de l'éléphant; cette tour, dont la construction remonte à l'époque de la domination pisane, en Sardaigne, n'est autre chose qu'un immense dé de pierres, doré et *culotté* comme un grand morceau d'am-

Digitized by Google

bre ou de fromage de gruyère, orné d'une herse de fer, de créneaux, de meurtrières et d'un petit éléphant sculpté qui lui donne son nom. De là, nous rentrâmes dans les rues tortueuses du château, suivant avec précaution les pieds fangeux et puants de pauvres maisons, percées tristement et capricieusement de petites fenêtres bâtardes, auxquelles sont suspendues, à la mode méridionale, des vêtements et des draps d'une propreté équivoque, et derrière lesquels on voit apparaître, de temps en temps, de silencieuses figures de jeunes filles qui disparaissent dès qu'on les regarde. Après avoir marché pendant quelque temps, nous nous trouvâmes au milieu d'une grande cour fermée d'un côté par une caserne, et de l'autre, par une prison, les deux plus affreux monuments qu'ait inventés la civilisation; nous tournâmes à droite, et descendîmes dans le jardin de la ville. Ce jardin, création toute moderne, galanterie qu'un des derniers vice-rois de Sardaigne a fait aux Cagliaritains avec leur argent, n'offre encore ni feuillages épais, ni gazons attrayants ; mais la magnificence de sa position fait oublier cette absence de verdure que le soleil peut-être rendra éternelle.

Aux pieds de la colline, sur le versant septentrional de laquelle est le jardin, s'étend une plaine immense, cultivée et fertile comme les plaines de l'Auvergne, coupée çà et là par des bouquets d'oliviers et d'orangers, et par de larges étangs sur lesquels se promènent des troupes de flamands qui, pour me servir du style-Chateaubriand, s'élèvent de temps en temps dans les airs, tendant le cou, allongeant les pieds semblables à des flèches empennées avec des plumes couleur de rose. Dans le lointain se développe une longue chaîne de montagnes, dont les plis sombres et profonds font deviner à l'imagination des trésors de retraites embaumées et de mystérieux feuillages. Derrière ces montagnes se dressent les sommets bisarres et déchirés de l'Arizou, que couronnent des

Digitized by Google

neiges éternelles; à droite s'étend la mer, cette mer bleue et transparente des côtes d'Italie.

Le jardin est orné d'un petit monument grec, sans destination, et d'une statue de la célébrité féminine de la Sardaigne, Eléonore d'Abore. Cette dame, a en croire les chroniqueurs du pays, était un bas-bleu fort distingué de son époque, et l'on raconte encore sur son compte une foule d'anecdotes, de facéties et gaillardises. Mais ce qui l'a rendue à jamais célébre, c'est le code dont elle a doté sa patrie, et qui fut longtemps en usage en Sardaigne, sous le nom de Carta de Luogou. Maintenant, Madame, je vous demanderai la permission de faire une petite halte dans le premier café que nous rencontrons au sortir de la promenade, pour nous reposer l'une et l'autre, vous, des efforts d'attention auxquels vous soumet mon bavardage de touriste, et moi, des fatigues de ma pérégrination, sous les rayons d'un soleil de midi, qui commence à mettre en ébullition les cervelles de votre narrateur.

C'était un franc cabaret que le café où nous entrâmes; un cabaret du dernier ordre, des bancs disloqués, des tables bofteuses, un véritable mobilier de Saltabadil; des murs noircis, tachés, graisseux et enfumés, ornés d'une guenille de soie rouge brochée or, qu'entourait une guirlande de fleurs de marais, le tout représentant la sainte madone, patrone de l'établissement. Dans le fond, protégé par un demi-jour mystérieux, une belle femme adossée à la muraille préparait le café brûlant, l'eau-de-vie, le vin chaud, le tabac et autres rafraîchissements demandés. Plus j'examinais cette femme, plus je la trouvais belle; ses cheveux, bleus comme les ailes d'un corbeau, collaient à ses tempes et retombaient en larges torsades rejetées derrière ses épaules; ses sourcils noirs et minces comme un trait de plume, dessinaient un arc parfait au dessus de l'orbite profond de ses yeux de gazelle; aussi, quand son regard, toujours noyé dans une ombre dia-

Digitized by Google

phane, venait à rencontrer celui de l'étranger, il lui jetait au cœur un trouble involontaire ; l'étranger, franchement, était fasciné par cette tête brune d'un blanc mat, par ce regard dominateur, par les plis dédaigneux de ses lèvres épaisses, et par sa taille ronde et cambrée, souple comme le cou d'une cigogne. Il paraît que son admiration était profonde et beaucoup trop sentie, car son guide lui montra tout-à-coup du doigt au fond de l'arrière-boutique deux yeux braqués sur sa personne, mais des yeux comme on n'en rencontre plus qu'à l'extrémité de la Calabre, ou du *Journal des Débats*, les jours de feuilleton Dumas, Süe ou Soulier ; deux yeux, ornés d'une moustache terrible et d'une perruque samsonnienne, et armés, en guise de poignard, d'un couteau de cuisine passé à la ceinture. L'apparition du tyran féroce et jaloux éteignit sur le champ mon ardeur; je rengaînai mes œillades artistiques, et le compliment italien que je machicotais entre mes dents pour le moment décisif, où je me serais approché de la belle pour solder ma consommation. Ne pouvant plus faire d'étude sur la personne de mon hôtesse, je reportai mes regards sur l'estimable assemblée au milieu de laquelle je me trouvais.

La réunion était silencieuse, quoique nombreuse, mais les Sardes sont peu babillards par nature ; le jour, ce qu'ils pourraient se raconter étant d'un médiocre intérêt, ils se taisent; mais le soir, ce qu'ils ne trouvaient pas la peine d'être raconté le matin, ils le chantent suivant le principe constaté par Figaro. Donc, n'ayant pas le bonheur d'entendre leur ramage, j'examinai leur plumage. Or, si j'adoptais le système des rapports de maître renard, j'aurais de leur ramage l'idée la plus avantageuse. Ce n'est pas que ces messieurs fussent bien mis, au contraire; leur costume était malpropre et déchiré, mais élégant et pittoresque. Des bonnets de laine primitivement rouges ou bleus, mais passés au jaune et au vert

Digitized by Google

par l'effet des années et de la transpiration, couvraient leur tête basanée et retenaient à peine de longues tresses de cheveux qui leur pendaient au milieu du dos ; leur chemise blanche était fermée autour du cou par deux gros boutons d'or ciselé, et débordait sur les épaules et sur la poitrine. Un petit gilet de velours, de couleur éclatante ; ce gilet coupé en pourpoint moyen-âge, et se boutonnant dans le dos, se perd dans un petit pantalon blanc recouvert d'une jupe noire qui ne descend pas plus bas que le genou. Par dessus le justaucorps, les uns portaient une veste de drap, d'autres une peau de mouton, d'autres enfin ne portaient rien. Quant aux bas et aux souliers, ces messieurs en faisaient l'économie. Leur tenue n'était pas irréprochable. Quelques uns étaient assis à terre, les jambes retroussées et serrées l'une contre l'autre, humant silencieusement le café et la liqueur, et fumant dans de petites pipes de terre rouge adaptées à de longs tuyaux de roseau. D'autres trouvaient plus commode d'étendre leurs jambes sur les tables, ou de s'asseoir sur le seuil de la porte, exposant ainsi leur dos, de gaieté de cœur, aux coups de pieds des amateurs qui entraient et sortaient. Tous enfin se livraient aveuglément à leur attraction passionnelle, et pourtant les œuvres et le nom de Fourrier leur sont parfaitement inconnus, aussi inconnus du reste que le nom et les théories de tout autre philosophe. Les Sardes, en effet, vivent dans une ignorance et une indifférence profonde sur toutes les questions de ce genre ; ils ne se doutent pas du grand mouvement d'idées qui s'opère au XIXe siècle, et même ils ne sont pas le moins du monde humanitaires, les malheureux ! Ils n'ont pas encore, comme nous, le bonheur de voir s'élever chaque jour, des églises et des philosophies nouvelles, mais ça leur viendra ; ils ne sont pas entourés de sublimes faiseurs de théories et de méthaphores qui conduisent au septicisme, nous laissant dans l'impossibi-

Digitized by Google

lité de savoir ce que nous devons croire ou nier, aimer ou haïr. Eux, ils croient à Dieu et à la sainte Eglise; ce qu'ils aiment, c'est le café, la pipe et les belles femmes; ce qu'ils haïssent, c'est le travail et les Piémontais. Cependant leur catholicisme, hélas! mal compris, ne les empêche pas d'être voleurs, assasins et fort libertins. Mais la faute, diront nos utopistes, en est sans doute au soleil qui leur envoie des rayons plus chauds qu'à nous; les mœurs de notre monde n'étant pas et ne devant jamais être celles des climats où les hommes ont toujours le sang en ébullition, et où les femmes, nubiles à douze ans, sont vieilles à trente.... Je m'arrête... Si j'entrais une fois dans les théories humanitaires je ne prévois pas à quel terme aboutiraient mes tartines philosophiques, et nous aurions grandement à craindre de rester indéfiniment dans le cabaret où j'ai eu l'audace de vous introduire.

Ah ça! mon cher, vous avez donc envie de vous faire administrer quelques coups de poignard! s'écria mon cicérone, dès que nous fûmes au milieu de la rue; vous tombez amoureux de la fauve Antonica, et vous ne vous inquiétez pas le moins du monde de cacher ou non votre amour à son tyran jaloux!!! — Qu'est-ce donc que cette belle Antonica? m'écriai-je étourdiment. — Ah! c'est toute une histoire, et je vais vous la raconter pendant que nous monterons au couvent des Capucins. — J'acceptai sa proposition avec reconnaissance, en déplorant, à part moi, l'imprudence de mon exclamation; après tout, pour un gendarme et pour un baron, mon guide n'écrivait point mal. Au reste, vous allez en juger vous même.

Vous voyez, me dit-il, ces montagnes qui environnent le golfe et s'étagent au loin le long de la côte. « En effet, nous avions à notre gauche un rideau de montagnes dont les plis sombres et multipliés se perdaient à l'horizon : » —

Digitized by Google

eh! bien, sur le sommet le plus inaccessible, entre ces deux pics nuageux que vous pouvez apercevoir (et, à propos, c'est une ascension que nous ferons ensemble, je veux vous conduire aux pics des Sept Frères, héros d'une terrible histoire qui vous intéressera grandement), je vous disais donc, qu'entre ces deux pics nuageux, Dieu a préparé pour les chamois et les mouflons la retraite la plus sûre et la plus délicieuse que puisse rêver l'imagination d'un poète amoureux; c'est un charmant vallon, traversé par un clair ruisseau, ombragé par de grands chênes verts et par d'épais carroubiers, suspendu au sommet d'immenses rochers coupés à pic, qui en rendent l'accès impossible. Une bande de voleurs, de pillards, de réfractaires, de forçats évadés, d'assassins et autres mortels respectables, connus généralement en Corse et en Sardaigne sous le nom de brigands, y avaient établi leur repaire, sûrs de n'y pas être dénichés. Des moines, les Sept Frères, y ont remplacé les brigands, mais moines ou brigands c'est toujours même gibier de potence, avec cette différence que notre gouvernement méprise et fusille les premiers, et qu'il craint et protége les seconds.—« Je reconnus que mon guide était, comme tout italien, voltairien et prêtrophobe. » —Nos bandits vivaient là à l'abri de nos poursuites; ils fuyaient sans cesse devant nous, disparaissant dans les crevasses des montagnes, et gagnaient leur repaire inaccessible par des sentiers inconnus. Un soir enfin, après une chasse pénible et périlleuse, qui avait duré toute la journée, une chasse aux brigands, qui comme toujours s'étaient évanouis devant nous, ensevelis dans leur retraite de feuillage, nous étions assis en rond autour d'un grand feu de genevriers, allumé pour assainir l'air humidifié par des cascades de brouillards qui dégringolaient sur nous du sommet des montagnes. La nuit était sombre; la flamme, que le vent tourmentait, se tordant tantôt à droite, tantôt à gauche, éclairait par moment les

Digitized by Google

profondeurs d'un précipice, qu'elle abandonnait bientôt à l'obscurité pour faire saillir à nos côtés les flancs pelés de la montagne, quand soudain nous vîmes apparaître au milieu de notre cercle silencieux... Regardez donc à votre droite, me dit brusquement mon aimable cicérone. » — A cette habile et provoquante interruption, je reconnus un liseur de feuilletons ; je me retournai, j'étais en face d'une caverne de quelques mètres de hauteur, d'une largeur analogue, et dont l'intérieur n'avait rien de mystérieux, mais était ignoblement odorant. Je regardai mon guide avec le regard d'un homme qui ne comprend pas. Alors il me fit remarquer gravée en relief la figure d'une grande vipère qui s'alongeait sur la pierre au dessus de l'entrée de la caverne. Je suis un profond ignorant ; aussi, à l'aide de cette vipère, je ne pus jamais parvenir à reconnaître que ce caveau fût le tombeau d'une jeune fille morte d'amour en attendant l'arrivée de son royal fiancé occupé en Espagne à guerroyer contre les Maures. Quant à mon guide, la présence de la vipère lui faisait penser avec quelque raison que ce devait être le tombeau de Cléopâtre. C'était son opinion et il y tenait.

— Et notre apparition, mon cher, qu'en faites-vous donc? Je veux avoir ma fin. — Patience ; nous allons monter ici par ce chemin nouvellement tracé, nous arriverons bientôt à l'amphithéâtre romain, d'où nous verrons le soleil se coucher dans la mer, marchons lentement et écoutez-moi.

« L'apparition n'était rien moins qu'un grand diable de six pieds de haut, coiffé d'un grand bonnet rouge qui lui tombait sur les yeux et porteur d'une grande barbe noire qui noyait ses jours creuses et son menton pointu ; il était armé jusqu'aux dents, mais sa chemise tigrée de larges taches de sang, nous fit voir que quelques-unes de nos chevrotines étaient allées à leur adresse ; ce diable était un

Digitized by Google

brigand, blessé, incapable d'échapper longtemps à nos poursuites, il venait acheter sa vie en vendant celle de ses compagnons; ce brigand était un traître. Les conditions discutées et le marché conclu, nous nous préparâmes, pour le lendemain, à marcher à sa suite à travers les sentiers inconnus qui devaient nous ouvrir leur retraite inaccessible. Dans ce même moment voici ce qui se passait dans l'intérieur de la cabane d'un bandit, au sommet du pic des Sept Frères, écoutez bién, c'est la partie intéressante de mon histoire.

« Un vieillard est accroupi auprès d'un brasier, qui pétille au centre de la chambre et qu'il inonde de fumée, car je vous dirai, sans m'interrompre, que les Sardes qui ne craignent pas la fumée, n'ont pas encore eu l'idée de construire des cheminées; aussi il faut vous attendre, dans ce beau pays, à manger des rôtis beaucoup plus fumés que tous les jambons de Mayence, mais beaucoup moins délicats. Quant à notre vieux, il n'avait pas plus l'air de s'inquiéter de ces nuages asphyxiants que s'il eut été occupé à se rôtir le tibias devant une cheminée à la prussienne. De sa main droite il attisait machinalement la flamme expirante; de sa poitrine il tirait de profonds soupirs, tandis que ses yeux étaient fixés sur une jeune et belle femme silencieusement assise au fond de la cabane. — Ma fille, lui disait le vieillard, que fait donc ton mari? La nuit est déjà bien sombre, et il ne revient pas. Mon Dieu, s'il lui était arrivé quelque malheur! Oh! si mon fils, si mon Morigedou était tombé aux mains des Piémontais!...—Mais sa fille, immobile et silencieuse comme une statue de marbre, laissait errer autour d'elle un farouche regard, sans répondre une parole aux questions inquiètes du vieillard. Enfin, vaincue par les obsessions paternelles, elle se lève, elle marche à pas précipités; son cœur, gonflé d'amertume, agite et soulève sa poitrine; ses doigts se promènent convulsivement dans les tresses de ses grands cheveux noirs dénoués, puis s'arrêtant immobile de-

Digitized by Google

vant le vieillard et tordant avec désespoir ses bras autour de sa tête : — Père, s'écrie-t-elle, ce soir à la tombée de la nuit, un homme de la montagne, un Sarde, un brigand comme nous, a vendu ses frères au commandant des chevaux-légers; demain, cette nuit peut-être, les soldats, guidés par le traître, vont venir nous surprendre dans notre retraite inaccessible; cet homme, je le connais. — Et tu ne l'as pas tué? s'écria le vieillard en bondissant sur ses pieds. — Ah! vous venez de le juger mon père, le traître périra, et demain je serai veuve, et demain vous n'aurez plus de fils, car cet homme est Morigedou.—A ce nom, le vieillard resta anéanti, sa tête s'affaissa sur sa poitrine, sa bouche s'entrouvrit, sans pouvoir laisser échapper une parole, et ses deux bras retombèrent sans vie à ses côtés; il y eut un moment de silence affreux. Soudain, un violent coup de crosse de fusil ébranla la porte.— N'ouvre pas, s'écria le vieillard; au nom du ciel, Antonica, n'ouvre pas, et pourquoi donc? répondit froidement la jeune fille, qui laissa tomber sur son infortuné père un regard dédaigneux, je vais ouvrir!—Je te le défends, tu n'iras pas.—Et le pauvre vieillard se cramponnait au bras de sa fille. Antonica lutta quelque temps contre l'étreinte paternelle, puis, par un violent effort dégageant son bras des mains affaiblies qui le retenaient, elle marcha droit à la porte... »

—Oh! mon Dieu que c'est beau! m'écriai-je tout à coup en atteignant le sommet de la colline. — Ce cri d'admiration qui interrompit une deuxième fois mon narrateur, m'était arraché par la magnificence du spectacle qui se déroulait sous mes yeux.

Devant moi, à mes pieds, la colline était éventrée jusqu'à la plaine par un large ravin, s'arrondissant en demi-cercle ; les crêtes du ravin étaient hérissées de cactus énormes et de gigantesques aloës, et couronnées sur la droite par trois sicomores qui ombragent l'humble couvent des Capucins; à gau-

Digitized by Google

che, au dessus de la pente de la colline, j'apercevais les clochers et les coupoles de la ville qui se dressaient dans les airs, blanches sur un ciel d'azur ; la mer tranquille et infinie s'étendait à l'horizon. Dans les roches calcinées qui recouvrent les flancs du ravin, les Romains ont taillé d'immenses gradins qui descendent jusqu'aux pieds de la colline; nous parcourûmes leurs rangées successives, broyant sous nos talons les grandes herbes desséchées, effarouchant les sauterelles retentissantes qui s'élevaient devant nous en nuageuse volée, découvrant à travers les figuiers mauresques, qui s'agraffaient au terrain par de robustes racines, des inscriptions romaines à moitié effacées; jusqu'à ce qu'enfin nous nous trouvâmes au fond de l'amphithéâtre. Le dos tourné à la plaine, je contemplai longtemps avec admiration cette enceinte gigantesque, creusée par la nature, façonnée par la main des hommes, et dans laquelle une population bruyante et empressée venait assister à ces spectacles merveilleux, dont hélas! génération dégénérée, incapable de rien de grand, même pour nos plaisirs, nous avons perdu l'intelligence et le secret. Le silence était solennel, la solitude était complète ; pourtant un troupeau de maigres moutons broutait l'herbe grillée accrochée aux gradins, et un pâtre, assis à leur sommet, jetait dans les airs sa chanson nasillarde, dont le vent parfois nous apportait le refrain.

Monsieur le baron, qui connaît les richesses archéologiques de Cagliari beaucoup mieux qu'un Cagliaritain, a découvert, aux pieds des gradins, caché sous les feuilles des cactus, un souterrain , s'enfonçant sous les rochers ; il aboutit à une autre crevasse qui coupe la colline parallèlement à l'amphithéâtre, et dans laquelle est situé l'humide jardin des Capucins. Ce conduit était destiné à amener les eaux nécessaires à la célébration des jeux nautiques; il se lie, en effet, à d'immenses citernes taillées dans le roc et revêtues

Digitized by Google

encore de ce stuc rouge, dont les Romains recouvraient les parois de leurs réservoirs. Deux sources superbes, les seules eaux limpides et réellement potables de Cagliari, et qui devaient alimenter les citernes, arrosent aujourd'hui le petit vallon de la Capucinière. Dans ce pays aride et desséché, les eaux courantes ont fait de ce vallon une retraite, d'une fraîcheur délicieuse, où murissent de belles oranges, suspendues à des rameaux toujours en fleurs, et où se balancent les roseaux, aux longues tiges, que couronnent de beaux lys couleur de safran. Les bons Pères gardent leurs sources, comme un Espagnol garde sa femme ; cependant, ils ont la générosité d'en distribuer quelque peu aux Cagliaritains qui veulent bien la leur payer; un jour, les Cagliaritains les leur prendront et ne leur donneront rien en retour.

Du sommet de l'amphithéâtre, nous vîmes le soleil s'abaisser lentement à l'horizon et éteindre ses derniers rayons dans les flots embrasés. Nous reprîmes alors tranquillement le chemin de Cagliari, appuyés sur le bras l'un de l'autre; mon guide continua sa narration, et moi je l'écoutai, tout en laissant mes regards errer sur les profils des montagnes, qui découpaient sur le ciel leurs sombres silhouettes, et poursuivre sur le golfe les barques éclairées, qui couraient sur les flots comme des étoiles filantes.

—« Antonica, d'une main ferme, tira le verrou de la porte, et Morigedou entra. Son visage était pâle et défait, sa marche chancelante et mal assurée; son père se leva pour aller à sa rencontre, mais une horrible pensée lui traversa le cœur, et il se rassit silencieusement; sa femme, immobile, tenait attaché sur lui un regard farouche. — Eh! bien, grommela Morigedou d'une voix sombre, en désarmant son fusil qu'il appuya contre la muraille: voilà comme on me reçoit, moi qui tout le jour ai battu la montagne pour éloigner nos ennemis, moi qui pour vous, aujourd'hui encore, ai répandu mon

Digitized by Google

sang; —et, en disant cela, il déboutonnait son pourpoint, et leur montrait les marques saignantes qui couvraient sa chemise.—Blessé,... tu es blessé, mon fils! s'écria le vieillard dans un transport de bonheur, et il regarda Antonica d'un air triomphant. Antonica sourit dédaigneusement.—Mon fils, continua le vieillard, en lui serrant les mains, tu souffres, tu es fatigué; étends-toi là, près du feu. — Donnez-moi à boire, répondit sèchement Morigedou.—Antonica, calme et muette, lui présenta un vase de terre rempli de malvoisie, dont il but quelques gorgées, et le lui rendit. Antonica prit le vase et vida le reste du vin sur le plancher de la cabane.—Laissez-moi en paix, dit le brigand à son père, qui se rapprochait de lui; la nuit et la journée ont été pénibles; on me prépare, là bas, pour demain une terrible besogne, j'ai besoin de repos. —Il s'étendit sur un tapis de peau de moutons, jeté dans l'angle de la cabane, et s'endormit aussitôt. Antonica s'approcha du vieillard, qui priait à genoux au pied du lit de son fils, ramassa la veste de son mari roulée à ses côtés, et vint s'agenouiller auprès du brasier. Le vieillard se leva et la suivit: alors, sans proférer une parole froide, impassible, elle retourna les deux poches de la veste, l'une après l'autre; de la première, elle retira une bourse qu'elle vida auprès du feu, elle contenait vingt-cinq pièces d'or!... Un frisson nerveux secoua les membres du pauvre père, et une sueur glacée perla à son front. De l'autre poche, Antonica tira un papier et l'étala sous les yeux de son père, en l'éclairant avec un tison pour qu'il pût lire plus facilement: c'était un sauf-conduit pour Morigedou et pour lui seul!... Le vieillard anéanti tomba le front contre terre. Antonica, rapide comme l'éclair, courut à la muraille, saisit le fusil de son mari, et l'arma. Au craquement du chien, le vieillard dressa la tête et vit Antonica, qui, la main appuyée sur la détente du fusil, marchait vers le lit de son mari. Un cri horrible s'échappa de sa poitrine.

Digitized by Google

Morigedou éveillé, bondit sur ses pieds; un trait de lumière illumina la chambre, et une détonation terrible ébranla les murs de la cabane..... »

En ce moment un roulement de tambour frappa nos oreilles : —La retraite ! mon cher, la retraite ! s'écria mon guide : il faut que je me sauve au quartier ; mais demain j'aurai le plaisir de vous revoir. N'y manquez pas, je vous en prie. — Oui, oui, vous aurez la fin de mon histoire. — Et il disparut dans l'ombre d'une petite rue, emportant avec lui la fin de son drame et sa gaîté communicative.

Resté seul, je repris tranquillement le chemin de ma locanda, mourant de faim, exténué de fatigue, ruminant laborieusement en ma pensée les mille objets contemplés pendant cette longue journée, et me promettant d'étudier un peu le lendemain les mœurs et les coutumes de ces populations inédites. Mais ces observations allongeraient démesurément cette première épître, et fatigueraient votre complaisante attention; donc, accomplissant jusqu'au bout votre rôle de correspondante, agréez les remercîments et les hommages de votre humble serviteur.

M. H. M.

(*La suite à un prochain numéro*).

Digitized by Google

VOYAGE A VIENNE.

(4e ET DERNIER ARTICLE) (1).

J'ai déjà employé, dans une demi-teinte ironique, un mot que je veux replacer ici dans son sens grave : *voyage oblige*.

En se donnant mission de visiter et d'observer les pays étrangers, un esprit quelque peu sérieux prend charge de dire toutes vérités sur les choses et sur les hommes, qui plus est.

Je n'ai point suffisante autorité pour prononcer utilement une réhabilitation historique définitive; mais je puis et je veux proposer, dans une juste mesure, une rectification sincère, en attendant la parole décisive qui aura pouvoir de la faire accepter.

Les gloires de l'empire français et leur plus éclatante personnification ont offusqué et mis à l'ombre quelques figures historiques du temps, ternes sans doute à côté du fier profil de Napoléon, mais qui ont pourtant une valeur réelle,

(1) Voir les livraisons 144, 146, 147, tom. XXIV, p. 468, et tom. XXV, pages 119 et 264.

Digitized by Google

bien que modeste, dont on doit tenir compte aujourd'hui. Nous n'en sommes plus à ces effervescentes rivalités nationales qui accréditaient de regrettables jugements que notre époque doit réformer. Après les vindictes contemporaines, faisons calme et bonne justice de postérité.

Parmi ces pâles personnages, déjà presque effacés de nos souvenirs, qui n'ont jamais eu nos sympathies, qui ont toujours manqué de ce séduisant relief de gloire militaire si puissant sur nous, il faut compter et honorer, en seconde ligne, ce petit-fils de la grande Marie-Thérèse, cet empereur François II d'Habsbourg, que ses infortunes, après tout, recommandent à nos respects. L'adversité est, pour les souverains, une seconde et amère consécration qui ne lui a pas manqué.

Je sais que sa conduite envers Napoléon, son gendre, peut être blâmée. Je crois qu'il restera là-dessus de sévères jugements, et je fais, à ce sujet, les réserves de l'histoire. Cependant, même sur ce fait, où, du point de vue français, il paraît avoir failli, il faudra encore tenir compte des difficultés de position, des exigences inexorables de la politique, des devoirs de la couronne envers les peuples, et plaindre, en définitive, *le père* en le condamnant.

En même temps peut-être, les Autrichiens, de leur côté, loueront le monarque qui a fait un si douloureux sacrifice à son peuple. Tandis que, par devers nous, l'histoire exercera de hautes censures, peut-être, de l'aspect autrichien, admirera-t-elle une de ces âpres vertus antiques que le monde ne comprend plus. Rarement les actions des hommes sont bien vues de près; il leur faut les siècles pour horizon et l'avenir lointain pour juge. Quant aux actions des souverains, comme on les voit de bas en haut, l'erreur est facile dans l'appréciation qu'on en fait. Sur ces ardus sujets où s'exercent les controverses des nations, l'histoire doit craindre de faire

Digitized by Google

comme le soleil qui n'éclaire jamais une moitié de notre globe sans laisser l'autre partie plongée dans les ténèbres.

En tous cas, quelque soit le jugement définitif des hommes, il a été précédé d'une appréciation plus haute : l'empereur et le père ont comparu; l'action a été pesée à la balance infaillible. Disons sur cette majesté en poussière la belle et miséricordieuse parole d'un poète :

« Ne cherchons pas plus avant dans ses œuvres; car il nous faudrait arracher ses fautes de l'asile redouté où elles reposent dans un tremblant espoir : le sein de son père et de son Dieu! » (1).

On a aussi reproché avec amertume, à l'empereur François, les rigueurs du Spielberg. Je ne veux point les nier. Eh! comment révoquer en doute ce que démontre avec tant de vérité poignante et de résignation chrétienne Silvio Pellico, dans *cet admirable livre qui n'a point d'esprit*! comme me disait un écrivain qui en a beaucoup (J. Janin).

Pourtant, on peut relever, dans les faits mêmes qui se rattachent au prisonnier célèbre, quelques circonstances dont il faut tenir bon compte au monarque. M. Pellico, si je m'en souviens bien, avait été condamné à mort, à Venise, pour avoir fait partie d'une société secrète, condamnation bien vénitienne, digne du *conseil des Dix*, mais qui donna lieu sans doute à l'intervention clémente du souverain, puisque la peine capitale fut commuée en quinze ans de réclusion dans la prison d'état. Il est encore juste de rappeler que cette peine, odieuse sans doute, mais enfin diminuée une première fois, fut de nouveau réduite une seconde : arrêté en 1820, à Milan, M. Pellico sortit du Spielberg en 1830. Ce sont bien là des allégements qui doivent sans doute compter au monarque qui a cependant, lui aussi, subi, dans cette triste affaire, une sévère condamnation aux yeux du monde.

(1) Gray. *Elegy in a country church-yard.*

Digitized by Google

Voilà donc, en définitive, la peine de mort changée, par la clémenee impériale, en dix ans de réclusion; mais pourquoi donc ces dix ans d'affreuse torture, Sire? n'était-ce pas une peine trop cruelle à infliger à cette âme élevée et à quelques autres esprits généreux qui n'avaient voulu, après tout, que l'indépendance de leur patrie? Vous qui aviez toutes les vertus privées, qui vous sentiez si bien entouré et soutenu par l'affection de vos plus près sujets, ne pouviez-vous puiser plus de clémence dans votre bonne nature? Ne pouviez-vous trouver une prison moins dure dans votre empire si paternellement administré que cette dureté y a fait tache éternelle? Que n'avez-vous tiré de votre cœur une amnistie plus prompte et plus complète, une de ces généreuses et habiles amnisties qui honorent et quelquefois assurent tout un règne? Il y a une justice clémente de l'âme qui voit de plus haut et plus loin que la justice rigoureuse de l'esprit. La pitié va droit au cœur, car elle en vient, et celui qui tient la foudre et lance le pardon, fait œuvre miséricodieuse et doublement profitable.

Mais maintenant voyons s'il n'y a pas lieu à reviser nos propres jugements. Pouvons-nous, en pleine et bonne justice, nous tenir pour bien complètement renseignés sur toutes les cruautés imputées au Spielberg? Je connais de bons et graves esprits qui conservent des doutes à ce sujet. Faut-il prendre au pied de la lettre, et comme vérité désintéressée, ce que disent des prisonniers sur leur prison? Si les condamnés ont un certain temps pour *maudire les juges*, les détenus n'ont-ils pas tout le temps de la détention et bien plus encore pour maudire la maison d'arrêt? Les détenus, si résignés qu'ils soient, et en admettant même que leur esprit habite une région élevée et sereine, ne sauraient-ils être suspectés de quelque exagération sur ces matières? En lisant tous ces touchants récits, le lecteur ne juge-t-il pas lui-même sous l'influence

Digitized by Google

de l'émotion qui a toujours une sorte de pouvoir amplifiant, et voit-on bien juste quand on a les yeux pleins de larmes ?

J'avoue, sans détour, que dans mon voyage en Autriche, je n'ai point exploré le Spielberg, au fond de la Moravie. Je le tiens, sur sa réputation, pour une farouche prison d'état. Je ne veux point lui ôter son nom de *carcere duro*. C'est en effet une prison qui a la prétention d'être sévère, qui ne s'en cache point, et qui ne reçoit d'ordinaire que les prisonniers bien acquis, lesquels ont subi une condamnation à mort.

Toutefois, après avoir interrogé, à Vienne, quelques hommes sages, quelques esprits modérés et éclairés, il m'est resté cette pensée que, par une générosité de cœur qui nous honore, nous avons été, en France, un peu trop crédules au malheur. Des personnes dignes de foi, et qui savent leur Spielberg, m'ont assuré que, malgré ses rigueurs réelles, la pitié y pénètre comme le jour, à travers les barreaux et les grilles. Il y a, chaque jour, des heures où il est permis aux détenus de prendre l'air extérieur et de faire un peu d'exercice. La nourriture y est saine et très suffisante. En cas de maladie, les prisonniers y reçoivent des soins particuliers. Enfin, je dois avouer que, d'après tout ce que j'ai pu recueillir, le Spielberg se trouve un peu déchu, dans ma pensée, de sa terrible renommée.

Un fait significatif est encore venu, il y a quelques années, soulever le voile de sombre horreur qui l'enveloppait : à l'avènement de l'empereur régnant, vingt condamnés, pour divers délits, à des temps inégaux de réclusion, furent admis à opter entre la prison ou l'exil en Amérique, pour les années de détention qui leur restaient à subir, avec faculté de réaliser leur fortune et d'emmener avec eux leurs familles. le Spielberg eut la préférence; trois seulement, sur ce nombre, acceptèrent l'exil. Il semble que ce fait exact, rapporté déjà ailleurs, doit servir à atténuer les reproches de barbarie

Digitized by Google

adressés à l'empereur François; les dix-sept condamnés restés volontairement et par choix, sont autant de témoins qu'il faut entendre à décharge.

Quoi qu'il en soit, je le répète, je n'entreprends pas la complète et difficile justification du dernier empereur d'Autriche, en ce qui concerne Napoléon, son gendre, et les infortunés détenus politiques de la jeune Italie ; mais, tout en réservant la sentence à venir de l'histoire, j'ai voulu montrer qu'il y avait, sur ces faits mêmes, des atténuations admissibles et des jugements sujets à révision.

J'entre maintenant plus avant dans mon sujet, et ma tâche devient plus nette et plus facile. Il ne me reste plus qu'à mettre en plein relief les qualités un peu ternes, mais excellentes, et les rares vertus de ce monarque.

Et je vais invoquer tout d'abord le témoignage précieux d'un écrivain qui est allé à Vienne avec les idées, les regrets et peut-être un peu aussi les rancunes de l'empire français. M. Barthélemy échoua dans la tentative qu'il fit pour approcher du *Fils de l'homme*, et lui faire hommage, en personne, de son poème. Malgré cet insuccès après un long voyage, et dans les dispositions d'esprit où le jetèrent le désappointement et les rigueurs de la police autrichienne, il écrivit ce qui suit :

« L'empereur François, depuis longtemps, languit dans un état habituel de souffrance; une toux presque constante le fatigue horriblement, et pourtant, au milieu de ses douleurs physiques, au lieu de se résigner au repos que semble lui prescrire la faiblesse de son âge, cet infatigable souverain semble craindre de dérober un moment à ses devoirs. Malgré les bruits désavantageux qu'on affecte de semer sur son compte, principalement dans les libelles anglais, nous nous plaisons à rendre justice aux vertus privées de ce monarque. Par les froids les plus rigoureux, il est toujours

Digitized by Google

debout à cinq heures du matin; deux fois par semaine, il donne des audiences publiques, des audiences de huit à neuf heures, pendant lesquelles le dernier de ses sujets, un portefaix, un cocher de fiacre, peut l'aborder familièrement et lui demander justice. Il n'est aucun monarque qui pousse à ce point la simplicité ou, pour mieux dire, la bonhomie. Au milieu de la nuit, si le feu se manifeste dans quelque quartier de Vienne, il monte à cheval et se rend en personne, malgré son grand âge, au théâtre du danger, et ne se retire que le dernier, après s'être assuré que la tranquillité est parfaitement rétablie. Aussi le peuple de Vienne qui, dans ses jours de détresse, lui a prodigué tant de preuves de dévouement, lui conserve encore toute son affection. On ne pousse pas autour de lui des cris tumultueux de *vive l'empereur!* mais tous les yeux s'attachent sur lui avec intérêt; on épie en silence les changements sinistres ou favorables de son visage, et une expression d'amour et de respect est empreinte sur toutes les physionomies. »

De tout ce qu'on voit, de tout ce qu'on entend à Vienne, ressort invinciblement ce fait que jamais souverain n'inspira à ses sujets un attachement aussi profond, aussi sincère, aussi persistant que celui que les habitants de Vienne vouèrent à leur empereur François. On dira peut-être en souriant que l'Autrichien est *bon* et bien dressé à toute discipline monarchique; qu'il a toujours en réserve un grand fond d'attachement tout prêt pour les souverains que l'ordre de succession au trône lui amène.

A travers l'ironie, il y a quelque vérité dans cette remarque en général; mais en ce qui concerne l'empereur François, il y a de la part des Viennois, quelque chose de moins banal et de plus significatif; il y a enfin, quoiqu'on puisse dire pour en atténuer le sens, une manifestation trop sérieuse, trop persévérante pour ne pas témoigner de la valeur morale de l'homme.

Digitized by Google

D'ailleurs, qu'on veuille bien y réfléchir : le long règne de ce souverain, en partie du moins, fut un règne terne et malheureux; il n'attira à l'Autriche que des sacrifices et des revers. Ce ne fut point par les conquêtes, par les prestiges de la gloire ou par l'appât de l'intérêt que le prince attira à lui et s'attacha fortement son peuple ; ce fut par les défaites et les adversités : ils avaient été malheureux ensemble; ils avaient souffert ensemble, et c'est pour cela qu'ils s'aimaient. Ce bon prince et ce bon peuple se connaissaient bien et s'appréciaient réciproquement : voilà tout.

Si je voulais chercher dans notre vieille histoire de France un souverain qui, différence faite des temps, des positions et des tendances nationales, eut quelque ressemblance avec cet empereur contemporain, je sais bien à qui je m'adresserais pour le traduire par similitude, pour ainsi parler. Je ne m'arrêterais point à Henry IV, à cause de sa valeur chevaleresque et un peu fanfaronne, de sa galanterie active, et du trait gascon que garde ce piquant profil historique ; mais j'irais tout droit, avec confiance et respect, à la calme et noble figure de Louis XII. Il y avait vraiment dans le monarque contemporain quelque chose de ce vieux *père du peuple*, et du *justicier* aussi. Il était de cette bonne race dont *le peuple garde la mémoire*, et les Autrichiens le font bien voir ! Il y a douze ans environ qu'il repose dans les caveaux funèbres, et, chaque année, quand arrive le jour des morts, ou, pour me servir d'une expression plus touchante, *le jour des pauvres âmes*, les habitants de Vienne ont encore un mot d'affection et de regret à aller dire à leur vieux mort. Lorsqu'un prince étranger visite cette capitale, s'il veut faire quelque chose qui touche la population, il va tout d'abord visiter la tombe vénérée. C'est pour ce fait que l'empereur de Russie, en sortant de la chapelle sépulcrale, a vu son incognito

Digitized by Google

violé par la reconnaissance des habitants. Nos jeunes princes français n'ont point manqué à cette convenance, et on leur a su gré d'avoir compris que quelques diverses que soient les origines de la souveraineté, et, malgré les dissemblances de mode gouvernemental, il est bien d'apprendre la popularité d'une cendre aussi populaire.

Rien de plus excellent, rien de plus significatif et qui serve mieux à faire comprendre la simplicité bourgeoise de François II, et les rapports d'affection et de famille — le mot est juste — qui existaient entre lui et son peuple, que ces audiences dont parle M. Barthélemy. Particulièrement le mercredi de chaque semaine et le matin de bonne heure, il y avait toujours, au palais, grande foule composée surtout des classes laborieuses de la société. C'était une justice de paix vraiment paternelle, où personne n'était condamné, où tout venant était admis devant le magistrat impérial, sans billet, sans huissiers, sans contrôle. La proverbiale insolence des laquais s'humanisait : ainsi le voulait le maître. L'artisan le plus obscur, le plus pauvre, n'avait qu'à dire qu'il *avait à parler à l'Empereur*, et les portes des salons dorés lui étaient toutes grandes ouvertes. Là, il trouvait l'empereur, levé dès le point du jour, qui travaillait en l'attendant. Souvent le bon monarque devenait le confident des affaires privées et des secrets de famille ; on le consultait sur toutes choses et on retirait toujours de lui des conseils d'un grand sens, de bonnes et encourageantes paroles et souvent des secours plus efficaces encore. Dans ces audiences affectueuses, des deux côtés il se faisait parfois de douces supercheries : de pauvres gens se glissaient dans le grand salon, se tenant à l'écart, ne parlant pas ; et lorsque l'empereur s'approchait de ce dernier groupe, et l'encourageait, disant, selon sa formule paternelle : Et vous, mes enfants, que puis-je faire pour vous ? il recevait souvent cette touchante réponse : « Nous n'avons be-

Digitized by Google

soin de rien : croyez-vous donc que nous venons toujours pour vous demander quelque chose ? Nous sommes venus seulement pour vous voir de près ; car le bruit courait que vous étiez malade. »

Quelques années avant la fin de sa vie, ce vieux *pasteur des peuples*, pour me servir d'une expression qui convient à son caractère, fut atteint d'un mal grave. Toute la capitale en fut profondément affectée. Il n'y avait plus de joie dans cette ville de plaisirs. Par respect pour l'inquiétude publique, Strauss se taisait ! On ne s'abordait que pour se demander s'il n'avait pas paru un nouveau bulletin de la santé du malade. On stationnait en foule aux abords du palais pour interroger ceux qui en sortaient. Tout-à-coup, au milieu de cette anxiété, on apprend que les médecins ont permis, pour le lendemain, une promenade, sous condition expresse que la voiture irait au pas, et surtout que les glaces resteraient rigoureusement fermées. Toute la ville se leva comme un seul homme et se porta aux abords du palais et sur le passage de la voiture. On ne criait pas ; on ne poussait pas des *vivat* désordonnés ; mais on interrogeait de l'œil ; on épiait à travers les glaces de la voiture pour juger des progrès du mal sur le visage pâle du malade. Ce n'était point vaine et banale curiosité ; c'était véritable intérêt et sincère affection. L'empereur, profondément ému, s'inclinait à chaque instant et portait la main sur son cœur. Enfin, n'y tenant plus, il voulut une fois baisser les glaces, malgré la résistance du médecin qui l'accompagnait. Alors le peuple qui s'en aperçut criait : non, non, empêchez-le ! retenez-le ! Il va prendre froid ! et deux hommes s'étaient élancés pour retenir, en dehors, le vasistas tiré en sens contraire par ce bon monarque et ce bon peuple qui s'entendaient et s'aimaient si bien ? Enfin l'empereur fut forcé de céder à cette douce contrainte. Sans pouvoir parler, il monta avec peine l'es-

Digitized by Google

calier du palais, ému jusqu'aux larmes, heureux de tant d'affection, malheureux de n'avoir pu répondre comme il le voulait à ces touchants témoignages.

J'ai cru devoir raconter ce fait, quelque minime qu'il paraisse, parce qu'il est bien *autrichien*, et donne une idée précise et juste des rapports affectueux, et, pour ainsi parler, intimes qui existaient, à Vienne, entre l'empereur François et ses sujets. Il m'a paru que ceci avait un sens honorable des deux côtés. Des esprits sévères diront peut-être que ce sont là des puérilités monarchiques; qu'un peuple constitutionnel ne peut aimer ainsi un monarque constitutionel, qui n'est que la *loi en action*. Je crois bien que ce n'est pas ainsi qu'on aime la loi; mais je dis qu'il faut qu'un homme ait de grandes qualités et de hautes vertus pour inspirer un tel attachement, qui n'est pas dans nos mœurs et qui n'est plus de notre époque. D'ailleurs quelle voix peut s'élever plus haut que la voix d'un peuple quand il s'agit de témoigner pour ou contre un souverain? Ne veut-on donc que l'écouter maudire, et faut-il repousser son témoignage quand il bénit!

Vers la fin de la campagne de 1809, les armées françaises, amplement victorieuses et n'ayant plus rien à demander aux combats campaient dans le Marckfeld, aux portes de Vienne. L'occupation de cette capitale était imminente. Le malheureux prince Charles, battu sur tous les points, ne pouvait plus rien pour la sauver. Une sombre consternation régnait dans les rues. Une simple calèche attelée de deux chevaux les traversait en se dirigeant vers le palais impérial. Une pauvre femme qui vendait des pommes au coin d'une rue, ayant, par hasard, jeté les yeux sur les deux personnes qui étaient dans la voiture, se mit à crier, en joignant les mains : *mon Dieu c'est l'empereur! c'est l'empereur!*

C'était bien lui; la bonne femme ne se trompait point : il

Digitized by Google

était connu de tout le monde et surtout du peuple à Vienne. Il revenait morne et désespéré, de visiter la plaine couverte de morts où ses armées avaient succombé. Le cri vola répété de bouche en bouche. En un instant, la voiture fut dételée et traînée par le peuple avec un élan généreux, avec des marques de douleur, de sympathie et d'amour, bien rares et bien précieuses en un pareil moment. Le peuple s'attèle souvent au char du vainqueur, et c'est chose vulgaire; mais quand il s'attèle au char du vaincu, cela a une signification bien plus haute! (1),

Le peuple viennois est vraiment un excellent peuple, bon à fréquenter, facile à vivre, prompt à obliger, bienveillant et accueillant pour tous les étrangers. Il est, chez lui, plein de bonhomie douce et sereine, laborieux, méthodique, soumis à toutes les bonnes disciplines de l'intérieur et de la famille. Seulement il a un appétit un peu vif. Ses plus impérieux besoins n'ont pas une source bien noble : ils lui viennent de l'estomac. Il est reconnu que Vienne, en tenant compte de la différence de population, consomme plus que les autres capitales d'Europe. C'est un avantage très *solide*, mais bien vulgaire et peu enviable. Henry IV paraîtrait, en ce pays, bien mesquin, avec sa *poule au pot*, dont nous lui avons tant su de gré en France. Il faut, le dimanche, au Viennois le dîner sur l'herbe, le jambon fumé, le poulet frit, les torrents de bière et de fumée de tabac. Quelquefois encore, il lui faut les promenades lointaines, les parties champêtres, avec perspective du repas abondant, de la musique et de la danse surabondantes. Enfin, il est goinfre et valseur, pour tout dire. C'est par là qu'il est accessible et vulnérable. C'est

(1) Ces anecdotes m'ont été racontées à Vienne. J'ai tenu à les reproduire, car elles sont bien honorables pour les sujets et pour le souverain. Miss Trollope les rapporte aussi.

Digitized by Google

par là que le tentateur peut induire à mal cette bonne créature. Encore faut-il reconnaître que si les dîners et les bals champêtres peuvent avoir des suites peu avouables, ils n'ont jamais de fâcheux éclat. L'ivresse, les querelles, les rivalités sanglantes, les perturbations nocturnes du repos public, tout ce qui fournit ailleurs l'abondante et hideuse pâture de la police correctionnelle et des assises, est très rare à Vienne. Leurs plaisirs ne sont point turbulents; ils ne font un peu de bruit que par la cuivraille musicale et culinaire : si vous ôtiez, des restaurants et des guinguettes, les éclats des clairons et des trombonnes, et la crépitation des casseroles et des poêles à frire, vous trouveriez que toute cette jubilation est peu bruyante. Il y a, jusque dans les écarts de ces bonnes gens, un fond d'honnêteté qui se retrouve toujours.

Pour les bals, ils ont un usage qui donne une idée de leur esprit méthodique et régulier : il faut que toute danseuse ait son danseur acquis pour toute la soirée. C'est quelquefois un embarras et une difficulté pour les femmes chez qui le goût de la danse est un peu trop persistant, celles précisément qui ont le plus besoin du *partner* attentif à ses devoirs. Souvent alors il arrive que la danseuse émérite, que la grisette surmûrie font, avec une intelligence merveilleuse et une admirable justesse d'appréciation, la précieuse découverte de quelque *gars* naïf, en disponibilité, de quelque beau cocher, de virilité vieillissante, mais robuste encore, — il faut qu'il soit robuste, — accessibles tous les deux aux séductions d'un dîner. Alors, sans s'en cacher, sans honte, elles en font la conquête par ce moyen avoué, tant la danse a de charmes, tant le *partner* a de prix! En France, peut-être que le jeune gars et le vieux cocher ne rempliraient bien que la première partie du programme de la fête; mais en Autriche, la plus stricte probité préside à l'exécution du marché fait

Digitized by Google

pourtant sans témoins : le danseur acquis et repu fonctionne avec une sérieuse exactitude vis-à-vis de sa danseuse qui l'exploite et le fait passer par toutes les épreuves de la valse ardente. Balance faite du dîner et du bal, il se trouve que c'est elle qui est redevable.

Guy-Patin a écrit : « Vienne est une ville de plaisir, s'il y en a au monde : et comme je prétends qu'à moins d'être Français, il faudrait souhaiter d'être Allemand, de même je dis qu'à moins de passer sa vie à Paris, il la faudrait passer à Vienne. »

Je ne sais ce que j'en aurais pensé au temps de Guy-Patin ; mais aujourd'hui, tout en rendant justice aux mœurs douces, à la vie facile, au bien-être matériel et aux agréments de Vienne, cela me paraît très contestable. Au milieu des plaisirs de cette belle et charmante capitale, il manque quelque chose à dire, quelque chose à faire, ce qui déploie les hautes facultés, la puissance morale de l'homme, ce qui met enfin en plein exercice les forces intellectuelles toutes vives. L'homme n'est pas essentiellement né valseur. Celui qui lui a ordonné de porter haut la tête a eu sans doute un autre but. L'esprit humain a besoin d'aliment et d'essor, et ces deux choses qui ne se trouvent que dans les régions élevées, lui sont tellement mesurées et circonscrites en Autriche, qu'il retombe sans cesse sur lui-même. Les étrangers que des mœurs différentes et une autre organisation sociale ont accoutumés à plus d'ampleur de vie, à l'exercice continuel de la pensée, ne sauraient accepter tant de vide et de misère d'esprit. Il ne suffit point de se laisser vivre ; il faudrait aussi se sentir vivre autrement que par les appétits vulgaires, se trouver en rapport ouvert d'idées, de sentiments, de tout ce qui fait la noble valeur et la vraie puissance. Il faudrait trouver où dépenser la pensée. Il faut enfin pouvoir entendre la marche de l'humanité et y mêler ses pas lointains et mesu-

Digitized by Google

rés. Vous avez beau vous faire, sans bruit, un petit bonheur commun, composé du Prater, de Strauss et de jambon fumé; faites-y même entrer les agréables demeures, les plaisirs du luxe, les élégances de la mode, *Victorine* et toutes ses séductions; joignez-y les jardins charmants, l'opéra, tous les faciles plaisirs, les brillants équipages, les bords ombreux du Danube, les pittoresques montagnes qui bornent votre horizon; ajoutez-y encore le spectacle aimé de quelques uns de vos régiments d'élite qui ont la musique excellente, la démarche grave, le parallélisme irréprochable des jambes, le sentiment, non l'élan militaire : tout cela ne fera qu'une vie étroite, mesquine et clôturée. Vous n'éclairez et ne mettez en action qu'un côté de l'existence : vous laissez l'autre dans l'engourdissement prescrit par votre régime et les ténébres calculées par votre prévoyance étroite. A Paris, en se levant, on se fait sa journée à sa guise : à Vienne on la trouve toute faite, calquée sur la veille, et portant programme du lendemain. On n'a ni le pouvoir ni même l'envie d'y rien changer en ce pays. Il y a quelquefois cependant cette notable variante : la valse était hier à Volksgarten : elle sera ce soir à Schœnbrunn ! Suivez la vie locale; suivez le fil de l'existence autrichienne : valsez, ne pensez pas, et la paix sera avec vous ! ne mettez pas la main à votre présent; ne préparez pas votre avenir; votre marche est tracée, votre destinée est faite et scellée, *ne varietur;* vous avez une alvéole dans cette ruche : ne demandez rien de plus. L'Autrichien n'est pas fait pour penser; il est fait pour vivre sa vie, pour agir son action dans la voie tracée, dans les limites posées, filant son nœud, descendant, à bas bruit, la pente douce de l'existence qu'on lui a faite, accomplissant son voyage terrestre, sans regarder qui le mène, comment on le mène, où, et de quel droit.

Ces questions embarrassantes, l'Autrichien de Vienne, et de véritable race, ne songe guères à les faire ; il accepte cette

Digitized by Google

façon d'être ; il n'aime point à diriger ses affaires ; la règle et la discipline absolutistes sont bien son fait, et il ne s'en plaint point ; mais dans la large réunion de la famille politique autrichienne, famille désunie, se trouve le fier Hongrois, qui n'accepte qu'avec de fortes réserves en faveur de ses vieilles franchises nationales. Il y a encore le Lombard, qui n'accepte pas du tout, celui-là, qui s'obstine à ne pas se fondre par tout ce qui fait résistance tacite, par le langage, par les mœurs, qui garde sa personnalité obstinée, qui proteste par son air de *malcontent*, par son attitude point agressive, mais point résignée.

De son point de vue pourtant le gouvernement autrichien est sage, paternel, et même habile dans de certaines limites. Tout s'arrange pour le calme et le bien-être matériel dans ce bon pays habité par ce bon peuple, qui a de grands besoins physiques et peu de besoins moraux. L'impôt y est, relativement du moins, très modéré. L'administration a souci du pauvre, et on ne voit pas un seul mendiant à Vienne, ni même dans plusieurs autres parties de l'empire. Les institutions de charité abondent et sont convenablement dotées et régies. La peine de mort est rarement infligée en Autriche, et ne s'applique que dans le cas où il y a aveu du coupable. La justice prudente se tient en garde contre les séductions de la parole et les piéges de l'audience : on ne plaide que par écrit. Un esprit loyal, et, en général, bien intentionné, préside aux décisions administratives ; mais la roideur, la méthode, la routine, et surtout les interminables lenteurs bureaucratiques, sont un grand obstacle à l'expédition des affaires contentieuses. Les provinces excentriques—particulièrement la Lombardie — souffrent de ces lenteurs qui équivalent quelquefois à des dénis de justice. Une question soumise à l'autorité administrative est une affaire en souffrance, indéfiniment ajournée, alors même que, de sa nature, elle crie

Digitized by Google

du fond de la province, et réclame une solution prompte et d'urgence. Je pourrais citer beaucoup de faits à l'appui de cette assertion : en voici un seul :

Pendant un hiver âpre et prolongé, le grand canal, à Venise, fut profondément gelé. La circulation était entravée. Il fallait faire des travaux prompts et rompre la glace. Un conflit s'élève à ce sujet ; le gouverneur de la province ne croit pas avoir pouvoir de trancher la question, et enfin elle est portée, en toute hâte, à Vienne, par un exprès qui avait ordre d'attendre et de rapporter la réponse, impatiemment attendue. Le gouvernement autrichien délibère, temporise, ajourne, médite, et lance enfin une décision tranchante, équitable peut-être, mais qui arrive en mai, quand les gondoles sillonnaient depuis trois mois les tièdes ondes de l'Adriatique, époque où il n'y a de glace, à Venise, que dans les cafés de la place St-Marc ! Voilà la justice autrichienne, quand elle est embarrassée : ajourner, suspendre, et s'en remettre au temps !

Le reproche le plus sérieux qu'on puisse, en bonne justice, faire au gouvernement autrichien, c'est, sinon de tendre, du moins d'arriver à amoindrir l'homme et à le dégrader, en annihilant ses nobles pouvoirs. Qu'on me passe le mot : cette habileté gouvernementale est méprisante pour l'humanité ; c'est une habileté de nourrisseur et de dompteur d'animaux. Toute cette science gouvernementale consiste à détourner la pensée des choses graves qui touchent aux sociétés, aux destinées humaines, aux intérêts moraux, pour l'assoupir et l'enfermer dans le cercle étroit des futilités, des plaisirs vulgaires et des choses purement matérielles et de grossier intérêt. De là ce peuple malléable, amusable et gouvernable, épris du bien-être, du bien-vivre et du bien-danser, et qui, pour tout le reste, *laisse faire aux Dieux* (1) !

(1) On ne doit point oublier que cet écrit est intitulé : *Voyage à Vienne.*

Digitized by Google

Pourtant, il ne faut pas conclure de ce qui précède, que l'instruction manque à Vienne. Les classes élevées y ont toutes les connaissances et tous les genres de distinction

C'est donc à cette capitale, en particulier, que s'applique ce qu'on vient de lire sur ce peuple facile à conduire et dévoué à ses gouvernants qui s'appliquent à lui faire un bonheur à son goût et à leur usage. Ailleurs, dans d'autres parties de l'empire autrichien, semble s'éveiller cet esprit d'examen et de lutte qui possède le monde : la lumière se fait. Voilà des diètes provinciales qui demandent que ce grand élément de la bourgeoisie, qui fait les sociétés de nos jours, entre, avec droit de parole et de vote, dans leurs assemblées délibératives. Ces mêmes diètes repoussent les corvées et la dime.

Enfin, il y a peu de jours que la *Gazette de Cologne* contenait ce remarquable article :

« On écrit de Prague, à la date du 20 mars :

« Les états de Bohême pourraient bien, d'ici à peu de temps, se trouver en conflit sérieux avec le gouvernement, conflit qui ne manquerait pas d'exercer une grande influence sur l'avenir politique de l'Autriche. Dans le but de résister aux empiètements et aux attaques toujours renouvelées contre leurs droits et contre leurs priviléges, les États ont nommé, il y a quelques années, une commission choisie dans leur sein, *pour la sauvegarde de leurs droits comme États*, et l'ont chargée de faire un travail dans lequel ces droits seraient appuyés sur des documents authentiques et officiels. La commission vient d'achever ce travail qui présente des résultats très importants, car il prouve que l'ancienne constitution de la Bohême, même après la défaite de Weisseinberg, en 1621, n'a pas cessé d'exister ; et quoiqu'elle apporte moins de restriction à l'autorité monarchique que celle de la Hongrie, elle a été en plein exercice jusqu'au règne de Marie-Thérèse ; et si elle n'a pas été pratiquée *de facto*, le serment prêté par les Empereurs, à leur couronnement, prouve qu'elle n'a pas cessé d'exister *de droit*. La commission établit ses droits, réclame leur pleine exécution, et invoque même comme une garantie l'article 13 de l'acte de la Confédération germanique, et les articles 54, 55 et 56 de l'acte final du Congrès de Vienne.

« Le rapport de la commission devait être lu aux Etats, au mois d'avril; mais le gouvernement, qui est parvenu à s'en procurer la copie, veut, à toute force, prévenir la lecture de ce rapport, l'agitation qui en résulterait ; il serait possible qu'il songeât à renvoyer, par acte d'autorité, les états chez eux. Cette

Digitized by Google

qu'on peut rencontrer ailleurs. Il y a là des savants, des philosophes et des poètes. Le peuple aussi y reçoit, à un degré convenable, l'instruction primaire. Le gouvernement y veille, comme à beaucoup de choses, avec un soin paternel et habile, pour que ce savoir coule dans les canaux qu'il lui creuse, et ne déborde pas ailleurs. Mais tout cela est contenu, dirigé bien loin de l'esprit d'appréciation et des tendances larges et généreuses. La liberté de la population autrichienne, c'est la liberté de l'espalier qui étend ses branches autant qu'il veut, mais symétriquement, en éventail, aplati contre le mur. Cet état de choses, il faut le dire encore, est accepté à Vienne ; l'espalier n'a pas des branches indisciplinées ; il se complaît à la régularité, et trouve que le mur lui sert d'appui.

Pour donner une idée des voies innocentes par lesquelles ce gouvernement, habile de son point de vue, mène, autant qu'il le peut, ce peuple de bonne volonté, je dirai qu'il encourage et développe, dans de très larges proportions, l'étude de la botanique, par exemple : les révolutions ne se cachent pas sous l'herbe, et ne sortent pas du calice des fleurs. Oui, vraiment, ce peuple a toute liberté en ce qui concerne la botanique ! Les princes du sang et les familles patriciennes donnent cet exemple hardi ! Ils donnent eux-mêmes de savantes solutions aux questions les plus hasardeuses qui se rattachent à cette science. Qui pourrait y trouver à redire ? La botanique a son charme, et procure, dit-on, des joies

mesure cependant ne serait pas le parti le plus sage, car elle ne servirait qu'à aigrir les esprits. »

Ceci paraît sérieux et remarquable, surtout dans un royaume dès longtemps adhérant à l'Autriche, et qui s'était montré jusqu'ici tiède et de bonne composition à l'endroit de ses franchises. Chose bien digne d'attention encore : la Bohême invoque comme garantie ces traités de Vienne, que l'Autriche vient de méconnaître et de violer à l'égard de Cracovie. Les violations font craindre les violations. Les injustices éveillent les peuples.

Digitized by Google

charmantes et sans doute des émotions bien pures ; mais, au lieu d'étudier les différentes familles des plantes qui se réchauffent et prospèrent sous les dômes vitrés des serres, des princes placés près du trône feraient mieux d'étudier les différentes familles des peuples qui languissent dans la zône autrichienne, couchées dans ce lit de Procuste, et, pour quelques-unes, de douleur, avec des tendances, des mœurs, des langues, des organisations diverses, ce qui peut faire une agglomération incohérente, inconsistante, plus ou moins durable cependant, mais non point une nation forte, homogène, en pleine communauté d'idées, de sentiments, de langage et d'intérêts. L'Autriche a pour armes l'aigle à deux têtes : ce n'est point encore assez de têtes pour exprimer la diversité de ses états : il lui faudrait inventer quelque monstre fabuleux pour mieux représenter les variétés d'espèces qui peuplent son vaste territoire. Malgré l'omnipotence des congrès, on ne peut faire naître la sympathie là où la nature a mis l'antipathie ; les plus savantes combinaisons des gouvernants ont peine à tempérer, et ne peuvent jamais effacer les dissidences nationales énergiquement prononcées. Il est difficile de faire longtemps avec bonheur un métier d'équilibriste de la science gouvernementale, et de garder un aplomb de *grand écart*, en conduisant en laisse des coursiers de races différentes, un pied sur le fringant Hongrois, un pied, tour à tour, sur le froid Autrichien et sur le fougueux Lombard (1).

(1) Ce défaut de cohésion, dans les divers états ou royaumes qui composent la mosaïque de l'empire autrichien, frappe et attriste tous les esprits sérieux qui prennent quelque intérêt à cette puissance artificielle. Cet édifice politique, élevé récemment, est déjà lézardé par vice de nature et de construction. La remarque a été faite plusieurs fois et ne peut échapper aux Autrichiens observateurs.

J'ai sous les yeux une brochure, qui date de 1843, qui a pour titre :

Digitized by Google

De là, de ces vérités pressenties, aperçues, de sombres prédictions pour le ministre souverain qui règle les destinées autrichiennes et pèse d'un grand poids dans la balance des affaires d'Allemagne. De là des lettres (*Revue des deux mondes*, février 1846 et *suite*) qui s'annoncent comme *le récit d'une victoire en train*, lettres qu'on adresse à M. de Metternich, parce qu'on a entendu dire de toutes parts *que c'était de lui qu'on triomphait*, et parce qu'il sied d'honorer des *vaincus dont la ruine tient tant de place !*

De l'Autriche et de son avenir. La publication en fut défendue, et, par conséquent, elle fut répandue et lue avec avidité dans toute l'Allemagne où elle a fait sensation, car on a senti qu'elle renfermait beaucoup de vérités. Divers journaux l'ont attribuée au comte de Bucquoy, écrivain distingué, chambellan de l'empereur, possesseur d'immenses propriétés en Bohême, et descendant du général de ce nom, qui eut bonne part à la guerre de *trente ans*.

Je lis dans cet écrit d'un *chambellan de l'empereur :*

« L'Autriche est *une dénomination purement fictive*, qui ne désigne ni un pays, ni une nation, ni un peuple en particulier ; c'est un nom de convention donné à une réunion de peuples dont les nationalités sont caractérisées par des différences fortement tranchées. Il y a des Italiens, des Allemands, des Slaves, des Hongrois qui, ensemble, constituent un empire autrichien ; mais il n'existe point d'Autriche, point d'Autrichiens, point de nationalité autrichienne ; jamais rien de cela n'a existé, si ce n'est pour l'étroit rayon qui entoure Vienne. »

Ceci exprime une vérité *vraie*, comme on dit ; et explique bien la conduite de l'Autriche, à l'égard de la Lombardie, par exemple, que, de son point de vue elle tient pour suspecte, et non sans raison. La Lombardie, à vrai dire, fut la plus riche conquête de l'Autriche, à la chûte de l'empire français ; mais c'est, depuis lors, son plus grand embarras. C'est là ce qui arrive avec les peuples que les combinaisons politiques *donnent*, et qui ne se donnent point. Les congrès de potentats peuvent faire des cartes d'empires ; mais ils ne peuvent leur donner la force de cohésion qui les fait vivre et durer. Les congrès peuvent découper, dessiner et coordonner : ils ne fondent pas. Celui-là seul qui fait les concordances et les sympathies nationales fait les royaumes vrais, naturels et durables.

Digitized by Google

Constater qu'un rayon de l'esprit français est entré dans diverses parties de l'ancien territoire de l'empire germanique, c'est bien, à vrai dire, triompher un peu du ministre tout-puissant ; car il a eu la prétention et jusqu'ici le pouvoir d'encourager et de soutenir les souverains absolus des divers états d'Allemagne, dont les concessions libérales eussent été à ses yeux un exemple fâcheux, peut-être un présage funeste. Il craignait qu'il advînt, par leur fait, quelque dérangement à son assiette gouvernementale. On assure que, dans un entretien qu'il eut, il y a quelques années, avec le roi de Prusse, dans l'intention probable de le détourner des projets constitutionnels qu'on lui connaissait, il lui dit, de façon assez leste : on raconte, Sire, que vous voulez donner une constitution à vos peuples : que ne prenez-vous alors celle de notre bon voisin, le roi des Français : elle est de fraîche date et sa forme est dans le goût du jour !

A cette inconvenante raillerie, le roi de Prusse a répondu par une assemblée d'Etats-Généraux, qui ne produira point, à vrai dire, une constitution modelée sur celle de France ; mais c'est un premier pas de fait, c'est une première victoire sur l'esprit absolutiste, dont le vieux ministre a dû éprouver quelque déplaisir et dont l'Autriche ressentira tôt ou tard quelque atteinte. Force lui sera de faire un jour, qui n'est peut-être pas bien éloigné, quelques concessions constitutionnelles à ces royaumes adjoints, malcontents et dolents, dont, à l'aide des traités, elle a bien pu absorber les territoires, mais dont elle n'a pas pu s'assimiler les peuples. Pauvre Autriche, l'esprit absolutiste lui manque partout, même à Rome où règne un souverain Pontife éclairé, qui ouvre la porte aux sages réformes avec les clés de saint Pierre !

Ainsi donc les constitutions gagnent du terrain; la tendance est là, en Allemagne et partout; il se fait un travail humanitaire, ici patent, ailleurs latent, mais incontestable, et qu'il

Digitized by Google

serait sage de reconnaître et de diriger, au lieu de lui faire obstacle obstiné. L'avenir des sociétés modernes est là; et le vieux glaçon moscovite se trouvera lui-même un jour ramolli sous l'action de ce souffle venu des terres constitutionnelles.

Toutefois, malgré cette tendance manifeste, malgré le besoin d'améliorations qui se fait sentir, et les signes qui se remarquent, les temps des larges réformes ne sont point encore venus pour l'Autriche. Je ne saurais leur assigner un terme prochain, les ajourner à époque fixe, par exemple *à une génération*, comme cela a été fait avec une précision rigoureuse et contestable. Quelque divers et mêlé de nature que soit l'Autrichien, il y a cependant en lui — le Lombard excepté, qui est tout autre, — un fond de commune empreinte germanique; c'est du germain et du slave, modifié, falsifié, mais c'est encore un filon de ces races. Il y a là ces indécisions traînantes, ces lenteurs de réflexion et d'action qui engourdissent la vitalité d'un peuple. L'Autrichien n'arrive enfin au point vif des choses que par une lente déclivité, après avoir marché longtemps d'un pas alourdi dans les brouillards de l'irrésolution, sans aboutir à l'intention ferme et nette, à l'idée aux vives arêtes. Les réformes projetées par ces peuples de sang froid ressemblent à ces aurores boréales qui prolongent sans fin un jour douteux où ne jaillit pas le soleil. Dans ces contrées les pensées de réforme politique s'embarrassent de complications religieuses, de systèmes philosophiques, de nébulosités méthaphysiques, de toutes sortes de prétentions à toutes sortes de profondeurs. Le grand jour est lent à se faire au milieu de ces lueurs crépusculaires. De la velléité confuse à l'intention résolue, il y a un monde à traverser. D'ailleurs, cette diversité des races qui est une complication et un embarras pour l'action gouvernementale, sera un obstacle aux améliorations confusément demandées sous diverses impulsions. Même en supposant au pouvoir

Digitized by Google

une bonne volonté qu'il n'a pas, les réformes seraient encore longtemps portées, faute de s'entendre, avant d'arriver à terme. En général, ceux qui desirent et invoquent les améliorations politiques, dans toutes ces contrées, sont gens d'universités, d'académies, de facultés et d'écoles, qui ne sont pas prompts à tirer le fait de la pensée. Les *professeurs d'esthétique* peuvent être des semeurs de progrès; mais ils ne sont guère ardents à la récolte. Ils se tiennent pour satisfaits du triomphe latent de l'idée qu'ils ont fait entrer dans les esprits, et n'ont pas grande hâte de lui faire prendre corps dans les faits. Il y a, en Allemagne, de vieux philosophes militants dans les espaces de la pensée, qui ont vécu et meurent à l'état de disciples en révolution, après avoir créé et mis au monde philosophique de dignes élèves, qui révasseront et mourront sur leurs traces, géomètres résolvant avec amour de beaux problèmes sociaux dans les régions vides, sans s'occuper trop de leur application rigoureuse dans le monde des corps et des réalités.

Avec de tels ouvriers en progrès, avec les résistances dissimulées, les promesses évasives, les expédients dilatoires des gouvernants, l'œuvre est lente et entravée. M. de Metternich me paraît avoir le temps de louvoyer, de contreminer, de mettre en jeu toutes ses vieilles *cautèles* de cour. Les idées de réforme qui se montrent à demi-formées aux bords de l'horizon de cet empire, sont encore loin d'occuper invinciblement la plaine autour de Vienne comme les armées françaises après les batailles d'Essling et de Wagram. Pour tout dire, il n'y a, pour le présent, de vraiment prêt que le Lombard : c'est le fer à mettre au bout de la lance, quand on lèvera la lance.

En résumé, quand on observe Vienne, malgré tout ce qu'on a remarqué dans d'autres parties plus avancées de l'ancien empire germanique ou même dans diverses provin-

Digitized by Google

ces de l'*Autriche du présent*, comme on écrit, on a peine à croire que la réforme politique soit proche en ce pays. Le vieux ministre n'est pas si *vaincu* qu'il n'ait plus qu'à accepter, dans sa capitale, la *victoire en train* qu'on lui dénonce avec un peu d'outrecuidance. L'état actuel de ce pays, bien qu'il se désappuye par les bords, est encore sauvegardé, au centre, par l'attachement profond et réel des sujets naturels pour cette vieille race de monarques aimés. Il l'est aussi par l'action douce, dans de certaines limites, du gouvernement, et par le bien-être matériel de ces populations centrales. Il l'est encore par les entraves que se créent ces esprits avancés qui s'enchevêtrent dans les systèmes et aboutissent difficilement à quelque chose de consistant et à l'extrême conclusion. L'Autriche actuelle trouve la cause de son ébranlement lointain dans son agrandissement contre nature, et c'est la peine justement infligée à son ambition : elle ressemble à la tour de St-Stephen qui penche pour avoir voulu trop s'élever; qui a perdu son aplomb dans l'espace; mais qui est pourtant retenue par sa vieille nervure intérieure; qui plonge encore profondément, par sa base, dans la terre viennoise, tandis que son sommet s'illumine du dernier rayon du soleil.

Aimé Royet.

Digitized by Google

LES MONTAGNES, POÈME PAR M. ÉTIENNE MALPERTUY.

Qu'importe le titre d'une œuvre littéraire? Le titre est une émanation toute personnelle et toute capricieuse de l'auteur. Les anciens donnaient souvent à leur recueil poétique une dénomination tirée du sujet de la première pièce; les modernes prennent ordinairement pour titre de leur poème le sentiment général qui l'a dicté. Il a plu à M. Malpertuy de donner à son œuvre le nom de la scène où agissent ses personnages ; nul ne saurait y trouver rien à blâmer. Le nom des choses et des hommes n'est, heureusement de nos jours, qu'un numéro d'ordre qui sert à les distinguer entre eux, et qui ne leur attribue par lui-même aucune valeur ; c'est au fond des choses et dans le cœur des hommes qu'il faut regarder pour connaître leur mérite.

Un jeune touriste, après avoir passé toute une journée à s'aventurer dans les montagnes, sans autre guide que sa fantaisie, s'arrête, vers le soir, sous le porche d'une pauvre église de village. Il est là, attendant que la lune se lève pour lui montrer le chemin qui le conduira à la ville prochaine ; quand, tout-à-coup, lui apparaît, au sortir du temple rustique, une jeune fille, belle comme la rose des Alpes, et pure comme un petit enfant qui vient de faire sa prière. En simple et franche montagnarde qu'elle est, et avec une foi digne des temps antiques, elle offre l'hospitalité de la maison paternelle au jeune voyageur qui accepte, puis devient amoureux, épouse et se fait montagnard.

Rien de plus simple que le plan de ce petit ouvrage, toute l'action

Digitized by Google

est résumée dans ces quelques mots ; de même que toute l'appréciation critique pourrait se borner à la citation de ces deux vers :

Vous ne trouverez pas riche hospitalité,
Mais le cœur est si près de la simplicité !

Cependant ce serait ne rendre justice ni au goût du lecteur des *Montagnes*, ni au mérite de ce petit livre, et faire par trop mépris du principe qui en a dicté et épuré toutes les inspirations, que d'abandonner ainsi les détails, après cette légère esquisse de l'ensemble.

C'est d'ailleurs une chose assez rare pour qu'on la signale, que de trouver un poète qui pense simplement, qui écrive simplement et qui soit tout simplement vrai.

Plusieurs de nos poètes ont sacrifié à la concision la clarté de la pensée. Sans doute cette faculté de nous présenter une idée dans son essence la plus concentrée est une qualité précieuse, mais, avant tout, ne faut-il pas être compris. Bien des gens, dans l'humilité de leur cœur, disent de tel poète que c'est un homme supérieur, quand, en leur ame et conscience, ne l'ayant pu comprendre, ils le trouvent souverainement ennuyeux. Souvent cette obscurité proviendra de ce que le prétendu poète se sera élevé trop haut dans les nuages, et, de là, point de transition entre la vie réelle et ces vagues spéculations. Pour arriver à cette hauteur, du point infime où nous sommes assis, il faut ou une disposition exceptionnelle, anormale, qui ressemble un peu à la fièvre, ou des efforts prodigieux d'abstraction. Enfin de ces poètes obscurs, il en est plusieurs que l'on admire, mais tous sont trop loin du langage de la vie pour que le peuple puisse épeler dans leurs livres, et le poète a, je crois, pour mission d'instruire l'humanité, de la guider dans sa voie, et d'immortaliser ses progrès.

Ce petit poème de M. Malpertuy n'est presque jamais obscur, et cependant ne manque pas d'élévation, ainsi :

Il préfère écouter, l'ame chaste et ravie,
Les mille mots d'amour que prononce la vie,
Comme un poème saint qui reste inachevé,
Quand son bonheur n'est pas comme il l'avait rêvé.

Digitized by Google

Il se tait, en pensant que c'est le sort de l'homme
De puiser au trésor, sans voir toute la somme ;
Que Dieu le veut ainsi, quand il tient dans sa main,
En économe ami, l'à-compte de demain.

Ainsi, dans des strophes que je regrette de ne pouvoir citer toutes :

J'ai voulu voir venir, belle comme la vie,
L'aurore au front doré ; mon cœur avait envie
D'être heureux, ce matin.
J'ai voulu contempler cette heure poétique,
Et mêler mon haleine au souffle aromatique
Qui s'exhale du thym.

J'ai surpris la nature avant que le jour naisse,
Et j'ai trempé mon ame au bord de la jeunesse
D'un beau matin d'été.
J'ai vu se réveiller la nature endormie ;
Au sortir de sa couche, épiant mon amie,
J'ai mieux vu sa beauté.

Il est même, ce me semble, bien des vers qui ne feraient pas trop de déshonneur à notre cher auteur de *Psyché*, notamment ceux-ci :

Aurore, qui parais au haut de ces montagnes,
Pâle comme l'éclat que fait ton chaste front ;
Matinales rumeurs qui montez des campagnes,
Fraîches comme les mots que nos cœurs se diront ;
Soleil long à paraître et dont j'attends la flamme,
Pour lancer au-devant de toute ta splendeur
Tout ce que j'ai gardé de splendide dans l'ame,
Tant que la nuit marcha cruelle de lenteur ;
Horizons inconnus où mon réveil s'égare ;
O toit où j'ai dormi pour la première fois ;
Semé de mille fleurs, jardin qui nous sépare ;
Chants d'oiseaux que j'entends ; grands arbres que je vois,
Recevez le salut d'un être qui s'éveille,
Heureux comme jamais il ne l'avait été !
O matin d'un beau jour, tu reviens à merveille,
Et je te fais l'ami de ma félicité !

Digitized by Google

En résumé, le mérite dominant de cette œuvre est la simplicité, et cette qualité a tant de prix à nos yeux, qu'elle a peut-être pu nous aveugler sur certaines négligences de style. Tout en suivant, avec amour, ces montueux sentiers où les rayons du soleil sont comme tamisés par le feuillage des châtaigniers ; peut-être avons-nous desiré quelquefois nous arrêter un moment, pour embrasser, d'un seul coup d'œil, les horizons immenses, et avons-nous cherché vainement un point où nous asseoir.

AD. P.

Notre compatriote M. Thierry, dont les belles épreuves daguerriennes sont si justement admirées, vient de publier une exposition de sa méthode, précédée d'une *Histoire générale de la photographie*. M. Thierry a déjà fait à la daguerrotypie de notables perfectionnements, et la liqueur qu'il a composée pour donner la sensibilité aux plaques est recherchée même à l'étranger. La daguerrotypie n'est point un procédé aussi purement mécanique que l'on a pu le croire ; il suffit, pour s'en convaincre, de comparer les épreuves obtenues avec les mêmes instruments, mais par divers opérateurs ; celles de M. Thierry sont véritablement des œuvres d'art, nous nous contenterons de citer le charmant groupe des sœurs Milanollo, exposé chez M. Chevalier. Le livre, que publie aujourd'hui l'habile amateur, est un manuel vraiment pratique de daguerrotypie. Nous n'avons eu jusqu'à présent que des traités scientifiques où les gens du monde qui s'occupent de photographie ne trouvaient pas une direction assez complète pour opérer sûrement. M. Thierry nous explique, avec la minutie d'un artiste passionné, les moindres procédés qu'il emploie pour obtenir ses épreuves si vivantes et si harmonieuses de ton. On peut prendre dans son ouvrage l'éducation photographique la plus complète.

M. Mougin a, dans l'exécution typographique de cet ouvrage, honorablement soutenu l'honneur des presses lyonnaises.

L'*Art en Province* qui, pendant une année, avait cessé ses intéressantes publications, vient de les reprendre sous le titre de l'*Art et l'Archéologie en Province*. C'est ajouter à son programme une science qui est de plus en plus à l'ordre du jour et parmi le haut clergé et chez les gens du monde. Nous

Digitized by Google

souhaitons vivement que l'éditeur, M. Desrosiers, obtienne chez nous les encouragements auxquels il a tant de droits, non seulement pour cette *Revue*, mais encore pour ses utiles et magnifiques publications, telles que l'*Ancien Bourbonnais*, et surtout son dernier livre intitulé : l'*Ancienne Auvergne et le Velay*, histoire, archéologie, mœurs, topographie, par Adolphe Michel, trois volumes grand in-folio, illustrés d'un grand nombre de gravures sur bois et d'un volume de planches, même format.

L'*Ancienne Auvergne et le Velay* sera publié en quarante livraisons qui paraissent de mois en mois. Chaque livraison est composée de sept à huit feuilles de texte, alternativement, et de quatre planches gravées ou lithographiées.

Le prix de la livraison, prise chez l'éditeur, à Moulins, est de 5 fr. ; 8 fr. sur chine.

Ce monument, que l'éditeur de l'*Ancien Bourbonnais* élève à la gloire de l'Auvergne, est exécuté avec les plus grands soins. Rien n'a éte négligé en typographie comme en gravure et en lithographie pour qu'il soit digne de la grande province dont il doit faire revivre les sonvenirs historiques, décrire les monuments et donner la topographie. On souscrit dans les bureaux de la *Revue du Lyonnais*.

Digitized by Google

CHRONIQUE.

Un de nos archéologues vient de découvrir deux magnifiques tapisseries de Flandres, en tissu haute lice, soie, or et argent, représentant l'une, le mariage de Philippe-le-Beau avec Jeanne-la-Folle, en 1496; l'autre, la naissance de Charles-Quint, en 1500, et les envoyés d'Espagne offrant la couronne de Castille à Philippe-le-Beau. Ces tapisseries, d'une magnifique exécution et d'un dessin raphaélique, représentent des personnages de cette époque, parmi lesquels on remarque le portrait de Raphael, ce qui ajoute à la probabilité que c'est ce maître qui a fait le dessin de ces tapisseries historiques, dignes de figurer au musée de Versailles.

—Un de nos jeunes sculpteurs, M. Robert, vient de poser sur son piédestal, à Saint Nizier, la statue dont l'exécution lui avait été confiée. Nous reviendrons sur le mérite de cette œuvre dans notre prochaine livraison.

— M. Victor de Laprade a donné à l'un des derniers cahiers de la *Revue des Deux Mondes*, un poème en trois livres sur le *Précurseur*, c'est-à-dire Jean-Baptiste. Cet ouvrage, qui doit entrer dans un volume de *Poèmes évangéliques*, est le digne pendant de deux chants que notre *Revue* publia, il y a quelques années, et qui sont, sans doute, encore présents à la mémoire de nos lecteurs, les *Parfums de Magdeleine* et la *Colère de Jésus*.

— L'Académie de Lyon a mis au concours l'éloge de Benjamin Delessert, mort récemment à Paris. Une médaille d'or, de la valeur de 600 francs, dus à la munificence de M. Mathieu Bonafous, sera donnée à l'auteur du meilleur mémoire, envoyé avant le 16 novembre 1847, à M. Grandperret, secrétaire de l'Académie.

— La Société littéraire a admis au nombre de ses membres titulaires M. l'abbé Chambeyron, auteur d'un *Essai historique sur Belleville*, et parmi ses correspondants, M. Isidore Hedde, de St-Etienne, auquel Lyon doit les précieux échantillons de soiries qu'il a apportés de la Chine.

— Le traducteur des *Bucoliques* de Virgile, l'ami de Gabriel de Moyria, de Michaud, de Lamartine, M. Bertholon de Pollet est mort, le 29 mai, dans son château de Pollet, canton de Meximieux, à l'âge de 76 ans. C'était un amateur distingué des lettres française et latine.

— M. Saint-Jean, notre habile peintre de fleurs, a été, à la suite de l'exposition d'Amsterdam, nommé membre de l'Académie royale des beaux-arts de cette ville, patrie de Van Huysum et de Rachel Ruysch. Amsterdam a voulu devenir la patrie adoptive de l'artiste qui a le mieux réussi à faire revivre ces maîtres célèbres, par la nature et le charme de ses œuvres.

— Daniel O'Connel, le grand agitateur de l'Irlande, a passé quelques jours à Lyon, retenu par la maladie. Il s'est embarqué pour Marseille, d'où il doit se rendre en Italie, dont la douce température lui a été conseillée pour rétablir sa santé.

—M. Ponsard a écrit de sa main les vers suivants sur un exemplaire d'*Agnès de Méranie*, offert à la loterie des Jeunes Économes de Vienne :

AUX JEUNES ÉCONOMES.

On dit qu'Agnès de Méranie
Etait si bonne aux affligés,
Que partout elle était bénie
De ceux qu'elle avait soulagés.
On dit que maintes châtelaines
Dans ce bon vieux temps préparaient
Un doux sourire, une main pleine
Au pauvre qui les imploraient.
Vous le rendez facile à croire,
Vous, dont le gracieux printemps
Ressuscite avec plus de gloire
La charité du bon vieux temps.

F. PONSARD.

Digitized by Google

L'ARNO.

Fils des monts Apennins, dont la naissance obscure
Se cache et ne s'apprend qu'à ce vague murmure
Qui frissonne sur l'eau ;
Fleuve-enfant qui vagis sous la neige et te penches,
Comme un bambin couché sous des dentelles blanches
Se berce en son berceau ;

Nos destins sont pareils et ta vie est ma vie :
Tu vois couler tes eaux sans gloire, sans envie,
Comme s'en vont mes vers ;
Moi, je répands mon cœur, toi tu verses ton onde,
Et nous allons tous deux sous une paix profonde
A l'infini des mers.

J'étais sauvage enfant, ton enfance est sauvage ;
Ta jeunesse a brisé les fleurs de son rivage
Comme la mienne, à moi ;

Digitized by Google

Elle a vu dans son lit soupirer les baigneuses,
Et de tous les soupirs des brunes amoureuses,
Pas un ne fut pour toi.

Ah ! plus heureux que moi ton flot du moins oublie,
Car, lorsqu'à mes côtés, je voyais Aurélie
Se pencher sur ton cours,
Ses eaux n'ont reflété son image tremblante
Qu'un instant, et depuis mon cœur qui se lamente
La conserve toujours.

Toujours, l'ai-je bien dit, beau fleuve de Florence ?
Oui, je voudrais bercer bien longtemps ma souffrance,
Triste et doux souvenir !
Mais le flot suit les flots, l'onde se renouvelle ;
De même que la mer, ta source est immortelle,
Et mon cœur doit tarir.

A. P.

Digitized by Google

Sonnets.

—

AU COIN DU FEU.

Amis, laissons le nord ébranler nos forêts.
En cercle autour de l'âtre où le cri-cri babille,
A la ronde passons ce cristal qui pétille
D'épanchements joyeux sous des flots de vin frais.

Causons de ces doux riens qui nous touchent de près.
Entamons tour à tour un récit de famille,
Un souvenir d'enfance, où quelque jeune fille
Passe avec ses chagrins qui furent nos secrets.

Qui frappe ? — Un pauvre diable attardé dans la neige.
Ouvrons-lui. Près du feu qu'il ait le premier siége ;
C'est peut-être, qui sait ? un Homère divin.

Le pauvre est, comme vous, fils du grand héritage ;
Faites-vous pardonner d'avoir, dans le partage,
Avant qu'il fut levé, pris son or et son vin !

Joséphin Soulary.

LA SÉPARATION.

Hélas ! que le rivage est morne un jour d'adieux !
Là se pressaient des gens tristes à faire peine ;
Pour ne pas sanglotter ils se parlaient à peine,
Et dévoraient les pleurs qui roulaient de leurs yeux !

Trois voix seules montaient dans l'air silencieux :
La hache, écarrissant une planche de chêne,
Criait : « Charpentier fort, j'arrondis la carène
Qui conduit la jeunesse aux ports mystérieux ! »

Digitized by Google

Et l'aiguille disait : « Moi je suis la main ferme
Qui coûs voile et linceul : d'un fil triple je ferme
La robe de voyage où s'endort la beauté. »

Et le marteau brutal, frappant le clou rebelle,
Sourdement répétait : « D'un sceau discret je scelle
Les trésors que le temps lance à l'éternité ! »

Joséphin SOULARY.

LES FOINS.

Dieu ! qu'il fait bon, le long d'un ruisseau, sous les branches,
Au concert du grillon, ce rhapsode des prés,
S'étendre en plein soleil dans les foins diaprés
De jaune amaryllis, de trèfle et de pervenches !

Surtout quand la faneuse, espiègle aux fines hanches,
Au teint bistre, à l'œil noir, aux longs cheveux dorés,
Sur le rateau mouvant ployant ses reins cambrés,
Au fond d'un rire frais vous montre ses dents blanches.

Frais rire, blanches dents, foins aux chaudes senteurs,
Vous pénètrent les sens d'aiguillons tentateurs,
Et malgré soi l'on rêve à ces vallons d'Attique

Où le pâtre au flanc mâle et la nymphe aux seins nus
Sacrifiaient sans honte à la jeune Vénus,
Sur l'autel toujours vert de la Cybèle antique.

Joséphin SOULARY.

Digitized by Google

Fables.

—

L'INONDATION,

Dans un commun danger toute haine s'efface,
Les rangs sont confondus, le méchant se fait bon ;
Le faible près de lui cesse d'être poltron.
A l'instinct du salut tout sentiment fait place.

Au milieu des scènes d'horreur
Qui naguère affligeaient notre belle contrée,
Quand les flots déchaînés de la Loire en fureur
Dévastaient, ravageaient les vals riants d'Astrée,
Parfois un frais tableau jeté par le hasard
Sur tant d'épaves désastreuses
Détournait un instant, reposait le regard
Ebloui, fasciné d'images douloureuses

C'est ainsi qu'un faisceau de gerbes, submergé (1),
Sans avoir rien perdu de sa frêle structure,
Emporté par les flots, voguait à l'aventure,
Pareil à l'arche de Noé.
Des poules occupaient l'entrepont du navire,
Une fouine au sabord allongeait le museau,

(1) Ces sortes de meules ou *gerbiers* se nomment *plongeons* dans la plaine du Forez.

Digitized by Google

Etranges passagers d'un étrange vaisseau,
Ennemis chez lesquels l'antipathie expire (1).

On aurait vu, dit-on, la fouine se hisser
Jusqu'au faîte de l'édifice,
Et, sans songer à mal, doucement se glisser
A couvert sous le toît d'une aile protectrice.
Les poules à l'entour se groupaient sans effort ;
L'une d'elles surtout se montrait empressée :
Hôtes d'un même esquif, voués au même sort,
On eût dit qu'ils voulaient charmer la traversée...

Au gré des vagues et du vent
Peut-être ont-ils erré quelque temps sur l'abîme ;
Mais la fouine n'a pas commis un dernier crime
En portant autour d'elle une coupable dent.

F. Coignet.

LES PETITS DÉNICHEURS,

Deux marmots, en faisant l'école buissonnière,
A travers les genêts fleuris,
Avait pris dans une bruyère
Un nid frais-éclos de perdrix.
Ivres de leur avide joie,
Les cruels n'ont point entendu
Le cri maternel, éperdu,
Qui redemande en vain leur proie.

(2) Ce fait a été rapporté par les journaux de Saint-Etienne, au mois d'octobre dernier.

Digitized by Google

La pauvre mère a beau traîner l'aile et courir
Au devant de leurs pas, feignant d'être blessée,
Sublime dévoûment qui l'expose à mourir
Pour sauver sa famille en leurs mains dispersée !
Les petits ravisseurs, fuyant à travers chants,
Rapportent au logis leur capture innocente,
Et laissent, sans la voir, la perdrix gémissante,
Attrister les échos par ses appels touchants.

Dans leurs meurtrières entraves,
La moitié des pauvres captifs
Étaient morts étouffés, et de leurs cris plaintifs
Les autres demandaient ce qui manque aux esclaves :
Les bois, le ciel, l'air libre... —« Ils chantent ! ils ont faim,
S'écrie un des marmots, vite apporte du pain ! »
— « Du pain ! et pourquoi faire ?
Le pain ne fait pas leur affaire :
Moi je cours leur chercher du grain... »
—« Du grain ! Eh ! penses-tu qu'au mois de mai leur mère
En trouve dans les verts genêts ? »
— « Et toi, penses-tu donc que le pain sur la terre
Pour les petits perdreaux tombe là tout exprès ? » —

De propos en propos la querelle s'engage.
Les enfants ne se cèdent point :
Du métier d'homme ils font entr'eux l'apprentissage.
Les nôtres préludaient au duel à coups de poing.
Mais les oiseaux, privés de la moindre pâture,
S'étaient, pendant ce temps, résignés à mourir.
Que ne leur donnait-on un peu de nourriture
Qui les aurait sauvés, au lieu de discourir.

Digitized by Google

Dans ce siècle modèle où la philantropie
A détrôné la charité,
Tous nos beaux faiseurs d'utopie
Diront-ils que ce fait manque de vérité ?

F. COIGNET.

Digitized by Google

Xe BULLETIN MONUMENTAL

ET LITURGIQUE

DE LA VILLE DE LYON.

Plus je visite Rome, plus j'en retrouve à Lyon l'image ainsi que l'ombre de ses majestés et de ses souvenirs. Au point de vue religieux, nos temples et nos populations ont la foi romaine fervente et inflexible ; au point de vue liturgique, le culte lyonnais se développe avec toute la pompe des basiliques de Rome; mais placé dans la double auréole des traditions orientales qui le constituent et des idées françaises si éminement favorables aux cérémonies catholiques, pleinement dégagé des influences païennes, il a une dignité propre, une quiétude et une onction dont la ville éternelle n'offre point d'exemple, je n'hésite pas à le penser, je n'hésiterai pas à le dire. Rome, sans doute, a reçu de l'Orient, comme nous, la vérité liturgique et l'a gardée vierge dans ses tabernacles; mais elle y vit à l'état latent, entourée de mensonges païens et du cortége des sensualités antiques ; tandisqu'à Lyon, elle est constamment ostensible. Chez les Romains, je l'ai dit ailleurs, la foi n'a été complètement intime, la liturgie complètement austère que dans l'obscurité des catacombes : hors de là, elles furent plus superficielles, plus mythologiques, moins mystiques et moins abstraites que chez

Digitized by Google

les hommes des régions plus tempérées, elles s'exercèrent plus dans l'imagination et la tête que dans le cœur, elles ressemblèrent plutôt à une sensation qu'à un sentiment. Voilà pourquoi les hommes du nord ne se sont point contentés des formes païennes modifiées pour leurs églises, voilà pourquoi ils ont deviné une merveilleuse architecture, toute idéale pour ainsi dire, où la pierre est comme spiritualisée, architecture conforme à leur manière de comprendre la religion du Christ; voilà pourquoi ils ont renchéri sur le symbolisme, préféré la verrière peinte à la mosaïque, inventé une orientation spéciale pour les églises, orientation inconnue à Rome, et qui, consacrée par l'usage, devint chez eux vraiment liturgique. Lyon, la ville de France la plus sérieuse par ses mœurs et celle où il se fait, en tous les genres, le plus de choses sérieuses, Lyon se trouve dans les plus heureuses conditions géographiques et morales pour allier la splendeur du culte oriental à la gravité du nord, et sa *sainte église* est la seule du monde catholique qui, par ses cérémonies et ses traditions, ait voulu constamment remonter au berceau de ses fondateurs. Après elle, viennent les églises de Milan et de Ravenne qui sont aussi restées assises, liturgiquement parlant, aux portes de l'orient, mais n'ont conservé que l'ombre affaiblie de son culte.

Nulle église donc en France, comme ailleurs, n'a gardé les usages propres à celle de Lyon, ce langage sévèrement et exclusivement dogmatique, ce culte byzantin et hiératique qui rappelle qu'en orient l'idée de la plus haute magnificence fut toujours unie à celle de la plus haute gravité et au mystère. Et, admirable réaction du culte sur les hommes apostoliques qui l'exercent, nul clergé au monde n'a et ne sait inspirer à ses auxiliaires même les plus intimes, à tout ce qui l'entoure, cet aspect liturgique, cette quiétude, cette sérénité, cette modestie, cette profonde conviction du regard, cette candeur patriarchale de la figure, ce calme de la démarche, cet ineffable recueillement que nous ne pourrions trop exalter.

Ces digressions sont un peu longues; mais, sans elles, on eût compris moins bien ce que nous allons dire des basiliques et de la liturgie de Lyon. Depuis la publication du dernier bulletin, en mai 1846, beaucoup de choses monumentales lyonnaises ont changé de

Digitized by Google

forme en tout ou en partie, et le moment est venu de porter un jugement définitif sur les œuvres et le goût de leurs ordonnateurs.

I.

ÉGLISE DES CORDELIERS OBSERVANTINS.

La dernière relique de ce temple n'a pas encore disparu, et on peut toujours montrer par le peu qu'il en reste et le morceau de ruines qui l'enveloppe, la place où fut cette église que nous regretterons sans cesse. L'horizon lyonnais dont elle faisait partie et où nous étions accoutumé à la voir, n'a plus de sens, depuis qu'elle n'est plus. C'était vraiment bien la peine de commettre cet acte révoltant et brutal de vandalisme, pour le bon plaisir d'une école hippiatrique en déroute, qui va se décomposant et se meurt faute d'élèves. Cette expiation ne nous dédommage point et semble prouver qu'une idée de désordre en entraîne toujours plusieurs à sa suite. On parle, mais vaguement, de l'érection d'une église qui servirait de paroisse à ce quartier populeux de Bourg-Neuf où ne s'éteindront jamais les souvenirs et le nom de son Cléberg.

II.

ÉGLISE DE SAINT-BRUNO.

Comme les trois basiliques florentines de Sainte-Croix, de Saint-Laurent et Sainte-Marie-de-la-Fleur, et l'église des Prêcheurs d'Aix (Bouches-du-Rhône), la façade de ce temple, dont la coupole plane sur la plus admirable partie des horizons lyonnais, reste toujours inachevée. Pourtant, il est question de lui donner son parement, et personne ne desire plus vivement que moi, voir cette bonne pensée mise à exécution. Le *sacrificatorium* de Saint Bruno est à double coffre, comme celui des basiliques de Rome : et le plus riche, le plus imposant baldaquin qui existe, je crois, en France, rappelle ici les splendeurs du *tabernaculum* ou *ciborium*, sous une forme moderne qui ne manque pas de noblesse.

Digitized by Google

III.

BASILIQUE DES MACHABÉES (SAINT-JUST).

L'érection d'un nouveau clocher pour cette basilique semble décidée, et je serais heureux que les vœux si souvent et si énergiquement formulés par moi, à cet égard, n'eussent pas été étrangers à cette détermination. Je ne connais pas encore de projet sérieux, rédigé par un de nos architectes ecclésiastiques; mais que l'on se garde bien de rêver, pour la basilique de Saint-Just, une de ces flèches dont l'invasion des idées du nord propage le goût dans nos contrées. La flèche est barbare et d'un aspect sauvage, partout où les paysages et l'architectonique locale ne la préparent point. Je la comprends à Saint-André de Grenoble, entourée de montagnes pointues et hérissées qui ont dû amener l'architecture du nord; mais, à Lyon, sur les saintes collines, doucement mouvementées et arrondies à leur sommet, à l'instar du mont Aventin et du mont Cœlius, sur ces gracieux côteaux qui se mirent dans la Saône, elle n'a pas de sens. Le cadre, l'entourage préexistant entrent pour beaucoup dans l'adoption ou l'exclusion de telle forme architectonique, indépendamment de l'influence exercée par le climat. Ainsi à Gènes, ville méridionale par sa nature et ses mœurs s'il en fut, tout concourt à provoquer si non la flèche-aiguille du nord, au moins le clocher conique. Les toits de la ville, couverts d'ardoise, sont aigus, et elle est abritée par les cols abrupts et pointus des montagnes liguriennes. Aussi trouve-t-on à Gènes, sans s'en étonner huit ou neuf clochers aigus. Qu'on nous donne ici ou un *campanile* italique comme celui de Saint-André-le-bas de Vienne (Isère), élancé comme ceux de Saint-Paul et Jean, de Saint-Jean-Porte-Latine, de Sainte-Françoise romaine, de Rome, ou une image du beau clocher octogone de N.-D.-Saint-Arnoux de Gap, ou enfin une épreuve de la merveilleuse tour de Saint-Apollinaire de Valence qu'un visigothisme sans nom a renversée. Qu'au lieu de couronner ce *campanile* d'une croix tourmentée dans sa forme, on place à son faite la croix latine dorée, surmontant une girouette, comme cela

Digitized by Google

se pratique à Rome, dans toute l'Italie, dans tout le midi de la France, vient d'être imité à l'église neuve de la Verpillère (Isère), et se voit à Saint-André-le-Bas de Vienne-en-Dauphiné; que dis-je, à Lyon même, à N.-D.-de-Fourvière.

IV.

ÉGLISE DE SAINT-EUCHER-DE-LA-BOUCLE.

Cette église vient d'être agrandie et a subi une métamorphose complète. Les proportions n'en sont pas justes, mais l'ornementation est d'un bon style.

V.

ÉGLISE DE SAINT-FRANÇOIS.

Ce temple, dont nous avions désespéré, vient enfin, après de longues épreuves, de sortir des habiles mains de M. Benoît, sous une forme qui fait oublier l'anarchie et le désordre des idées architectoniques qui concoururent à sa construction si souvent interrompue et reprise. Je craignais sincèrement pour M. Benoît que cette mission délicate ne fût l'écueil de sa renommée, et c'est avec joie que je l'ai vu se tirer si adroitement du pas le plus difficile où on l'ait jamais engagé : il a rendu la santé à un malade abandonné de tous les médecins. Ce temple aujourd'hui est, quant à ses dispositions architectoniques, l'image d'une église romaine : toute trace de décousu a disparu dans un ensemble gracieux et qui ne manque point de noblesse; on a trouvé moyen de l'agrandir, de le compléter, sans nuire à l'harmonie; on a fait une œuvre sage et méritoire. Il faudra bien que l'ornementation de cette église soit en rapport et avec son architecture et avec l'opulence du quartier qu'elle représente. Nous la jugerons quand elle sera opérée. La coupole posée par l'architecte au point d'intersection du chœur, de la nef majeure et des croisillons est d'une élégance sans exemple à Lyon, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, et rappelle exactement celle de Saint-André-della-Valle, de Rome : une croix dorée la

Digitized by Google

couronne et produit un magnifique effet à l'horizon. Le ridicule clocher de Saint-François existe et n'attend plus que le marteau du maçon appelé à le détruire. Ce sera le cas de nous donner ici une copie du campanile coupolaire de Sainte-Catherine *de Funari*, à Rome, d'un jet si hardi, d'une forme si élancée, dont l'église de Saint-Martin de Langres offre une imitation libre.

VI.

BASILIQUE D'AINAY.

Rien, absolument rien de nouveau dans ce temple, depuis mon dernier *bulletin*, pas même le zèle intelligent de son pasteur et son amour pour le saint édifice. J'espérais que l'architecte officiel imposé à la basilique provoquerait, par sa haute influence, l'envoi des fonds qu'il doit employer, et que les premiers sacs de mille francs serviraient à effacer les fautes nombreuses de Jean Pollet. Rien ne se fait. Il y aurait ici une grande tâche à remplir. Il faudrait détruire cette voûte ignoble, bâtie par Pollet, qui ne rentre nullement dans le caractère des basiliques latines des XIe et XIIe siècles, et la remplacer par un plafond *soffitto* à caissons, chargé de monogrammes; puis entre ce plafond et les arcs d'entrecolonnement, simuler un triforium. Mais parler de dépenses énormes à des gens qui n'ont pas touché le premier sol des sommes qu'on leur a promises, c'est perdre son temps.

VII.

PONT DE NEMOURS.

L'axe adopté pour le pont de Nemours est un fait regrettable, sans doute; mais, à mon sens, c'est là son moindre défaut. Après tout, il est au milieu de deux places qui se correspondent, et il a permis de faire jouir dix ans plus tôt la population lyonnaise de la commodité qu'il lui offre, et de ne pas interrompre le passage sur ce point pendant la construction. L'aspect général du pont est affreux et d'un lisse déplorable. Nulle architectonisation, nul mouvement de lignes au-dessus des piles; mais une corniche de boutique, d'un caractère mou et flasque. Au lieu de modillons fermes et

Digitized by Google

d'une profilation accentuée qui étaient de rigueur, on a mis là des espèces de corbillons-consoles du plus mesquin effet, de dimensions trop petites. Tout dans cette œuvre sent l'aride faire de l'ingénieur, rien ne révèle le goût d'un architecte. Il y aurait toutefois moyen de corriger un peu ces défauts à l'aide de tables renfoncées prises dans les deux faces et dans les tympans : on donnerait quelque jeu de lumière, quelque caractère à ce tout, et il ressemblerait moins littéralement à une nappe blanche.

VIII.

RUE CENTRALE.

Malgré les rêves d'or qui président au percement de cette voie, et font croire à beaucoup de nos frères qu'elle sera un lit somptueux où le Pactole coulera à pleins flots, je suis, moi, je l'avoue, un ami froid de la rue Centrale. D'abord, je vois avec peine qu'on va porter un coup mortel à cette vieille rue Mercière, centre de l'ancienne librairie lyonnaise, symbole de la cité lyonnaise, cousue de ces servitudes qui rappelaient les mœurs fraternelles et confiantes du moyen-âge, percée de ces obscurs et froides allées qui ont quelque analogie avec les catacombes de Rome. — La rue Mercière, c'était essentiellement pour moi le Lyon de la fin du moyen-âge, se résumant dans sa paroisse-commune de Saint-Nizier. — La grand'rue Mercière devenue un désert, je ne comprendrai plus ses souvenirs, je ne retrouverai plus ces vieilles boutiques à l'enseigne faisant image et nos chères traditions du XVIe siècle. Toutefois, il faut ouvrir la place aux idées du siècle, et le siècle vient faire la plus large trouée qui ait jamais été conçue au cœur du vieux Lyon. Les démolitions dans les pâtés des maisons entre les rues Tupin, Ferrandière, Thomassin, se poursuivent sans relâche. Nous aurons sans doute une rue large, pleine d'air et de lumière, splendidement bâtie ; mais pourquoi n'avoir pas pensé, pour la rue des Bouquetiers et la Boucherie des Terreaux, aux conditions de salubrité, d'insolation et surtout de magnificence qu'on veut donner à la rue Centrale? M. Savoie, j'en suis sûr, me pardonnera ma franchise. — J'ai toujours, à Lyon, défendu la cause du pauvre et de l'opprimé, et en

Digitized by Google

pleurant le sort de la rue Mercière qui va se trouver déshéritée des avantages sur lesquels sa longue possession lui donnait le droit de compter toujours, je ne sors ni de mes habitudes, ni de mon rôle.— N'aurait-on pas pu se borner à redresser la rue Mercière, axe naturel de la ville de Lyon, sans la frapper de mort?

IX.

ÉGLISE DE SAINT-PIERRE-DE-VAISE.

Attendons encore une année pour juger définitivement l'œuvre de M. Desjardins : d'ici au mois de juin 1848, elle sera à peu près achevée.

X

PALAIS-DE-JUSTICE.

Les chapiteaux des colonnes du palais-de Justice sont tous sculptés : les dispositions et l'ornementation intérieures de cette basilique judiciaire touchent à leur terme. On a fait dans les légendes du Palais-de-Justice un déplorable emploi de l'U et du J et des caractères monstrueux que le mauvais goût et le charlatanisme parisien ont adoptés pour les enseignes des boutiques. Il n'y a, sur ce point, rien à faire entendre aux architectes de Paris : ils ne ne veulent point démordre de leurs habitudes ; ils n'ont point le sens de la lettre inscriptionnaire, du style lapidaire..... Que ne vont-ils s'inspirer à Rome? Ce détestable goût de l'U et de l'J majuscule, des caractères gras et ignobles, Paris l'a propagé même en typographie.

Heureusement, Lyon se rappelle ses belles éditions du XVIe siècle, et un imprimeur lyonnais dont le nom s'inscrira à côté des Gryphe et des Dolet, réagit énergiquement contre ces barbares exemples. Qu'on voie l'admirable ouvrage qu'il vient d'imprimer, et dont M. Alphonse de Boissieu est l'auteur, et qu'on me dise si cet art, ce retour aux formes pures et simples de l'antiquité, seront seulement compris dans une capitale si infatuée d'elle-même ?

Digitized by Google

XI.

PALAIS ARCHIÉPISCOPAL.

Il est plus sérieusement question que jamais de dégager l'apside de Saint-Jean, en rasant tout ou partie du palais archiépiscopal dont l'emplacement actuel serait converti en jardin, et se retrouverait sous une forme plus harmonieuse et plus digne dans la nouvelle Manécanterie. Puisse ce projet se réaliser le plus promptement possible ! Il vaudra bien mieux employer les sommes dont on peut disposer à cette grande, à cette immense amélioration, que de coiffer de flèches improvisées les deux clochers orientaux de la basilique primatiale, et je me félicite d'avoir, par mes protestations anticipées, contribué puissamment à en faire écarter le projet. La flèche a ses limites, qu'on le sache donc bien. Mais, depuis quelque temps, toutes les idées d'art et de convenance climatérique, historique, locale, ont été violemment brouillées : on a fait de l'art grec à Paris et de l'architecture *gothique* à Marseille.

XII.

BASILIQUE PRIMATIALE DE SAINT-JEAN BAPTISTE.

Nous voici donc rentré dans ce temple dont aucune basilique constantinienne de Rome ne produit l'effet profondément liturgique et moral, dont le culte à la fois austère et magnifique, rappelant à la fois le dogme, la foi ardente, les graves cérémonies, l'hiératisme primitif, les fraternelles agapes des catacombes, et les splendeurs du temple de Salomon, développe dans le cœur du catholique un esprit d'adoration, un amour intime, une pieuse exaltation, que ne feront jamais naître les pompes musicales et les cérémonies toutes extérieures de Saint-Jean de-Latran, de Saint-Pierre du Vatican, des chapelles Sixtine et Pauline, de Sainte-Marie *ad nives*. — Ici, traditions, liturgie, chants, architecture, souvenirs, tout est dans ces conditions d'harmonie que réclame la piété lyonnaise, la plus élevée, la plus sincère, la plus noble de toutes les piétés. La basilique primatiale de Saint-Jean-Baptiste de Lyon, ce temple qui, je le répète, occupe dans la hiérarchie ecclésiastique, le premier

Digitized by Google

rang dans le monde, immédiatement après Saint-Jean-de-Latran, est un milieu si profondément hiératique que le fidèle même qui en a franchi le seuil, se sent comme initié à la liturgie. Sonnerie, costumes sacerdotaux, chants, évolutions du clergé, langage, tout est ici frappé d'un sceau liturgique qu'on ne trouve pas ailleurs : aussi la vieille séparation des sexes dans la primitive basilique latine, imitée de ce qui se pratiquait en Orient, est-elle encore aujourd'hui, sinon rigoureusement, observée du moins sensiblement esquissée, à Saint-Jean (1), dans cet empressement des hommes à se grouper dans le chœur, à se confondre avec le clergé, à affluer jusque sur les marches de la sainte Table. Édifiante et touchante fusion des fidèles avec les prêtres ! Oh ! avec quelle effusion, en revenant de Rome pour la cinquième fois, il y a quelques jours, en quittant ces basiliques sans vitraux peints au-dedans, sans contre-forts à l'extérieur, la plupart inscrites et enveloppées dans des façades de palais, comme Sainte-Marie-Majeure, ces somptueuses églises pleines d'or, de marbres, de pierres précieuses, de peintures et de lumière, dont un ciel sans demi-teintes embrasse les coupoles, avec quelle émotion j'ai retrouvé, à Saint-Jean de Lyon, le sens si largement développé de la cathédrale française ! Quel calme dans cette majesté, que de mystère dans ces lointains créés par l'architecture, quel recueillement produit par cette sainte obscurité, quelles expressions morales, dans ce lieu, de chants chrétiens et de prières !

S. E. Mgr. le Cardinal de Bonald a eu une heureuse pensée, c'est de former dans la sacristie de sa basilique primatiale un musée, un trésor historique. La collection d'objets précieux par l'âge, le travail ou la matière est déjà nombreuse et choisie. Le même pontife a fait exécuter, sur le modèle de celle conservée à Cologne, une crosse de petite dimension, comme celles du moyen-âge, et qui ne ressemble point du tout à ces crosses monstrueusement hautes et brusquement contournées que le mauvais goût a mises aux mains de nos évêques. Ce beau travail a été exécuté à Lyon avec cette conscience, ce bon goût, cette finesse qui caractérisent presque

(1) A N. D. de Montluel (Ain), la tradition de cette séparation s'est maintenue d'une manière plus ostensible : la nef, à droite du spectateur, est particulièrement et exclusivement affectée aux hommes.

Digitized by Google

toutes les œuvres de l'art lyonnais. Le Cardinal de Bonald ne se sert plus que de son nouveau bâton pastoral, et il a raison. Un autre changement louable exécuté par ses ordres, c'est la destruction du contre-retable et de la décoration moderne adoptés par feu Pollet, pour la chapelle de la Sainte-Vierge. Cette destruction a réhabilité une verrière peinte historique, et rendu à l'apside mineure, du côté de l'Évangile, son primitif aspect. Les nouvelles croix et les nouveaux chandeliers de l'autel majeur sont d'un choix irréprochable.

Une nouvelle verrière peinte est commandée pour la longue fenêtre ogivale du croisillon septentrional : espérons que celles réclamées par les baies latérales de la même région et par le transept méridional ne se feront pas beaucoup attendre. Il serait indispensable aussi de munir de verres coloriés les baies de la chapelle du clocher, dont le jour blanc trouble, en partie, l'obscurité du temple. L'intention de S. E. est d'établir, dans sa métropole, une sorte de concours entre tous les artistes verriers du royaume. Pourquoi ne pense t-il pas aussi aux peintres verriers lyonnais, à l'habile M. Brun-Bastenaire, qui mérite ses encouragements ?

L'introduction de l'orgue a été un malheur moral et matériel pour Saint-Jean. On ne sait toujours où le placer, et il continue à voiler la plus belle verrière peinte de l'apside. Puisque, malgré l'autorité des traditions écclésiastiques lyonnaises qui repoussaient et avaient, jusqu'au pontificat de Mgr. de Bonald, constamment interdit l'introduction de cet instrument dans la basilique primatiale des Gaules, les portes de cet auguste temple se sont ouvertes devant lui, sous l'influence d'une volonté puissante ; puisque enfin, il faut le subir, je vais lui trouver une place convenable. Je conseille de le poser sous l'arc qui sépare l'apside mineure du nord (chapelle de la Vierge) du chœur. Seulement, il faudra pour la symétrie, qu'on ait soin d'en établir un autre, sous l'arc opposé entre l'apside mineure du midi (chapelle de la Croix, nouvellement consacrée arbitrairement à Saint Pierre) et le sanctuaire. Ce dernier ne se composerait que d'une simple montre, d'un simple buffet, sans jeu. Cette proposition ne peut manquer d'être écoutée par le Cardinal de Bonald, si enclin à imiter à Lyon ce qui se fait

Digitized by Google

à Rome, d'abord parcequ'elle est sage, ensuite parce qu'elle ressort des usages italiens. — Dans presque toutes les églises romaines, il y a deux orgues en regard. — Ce que je préférerais à cette transaction, ce serait la suppression de l'instrument. A propos d'orgue, on ne saurait trop mettre en garde les chapitres et les évêques de France, contre le charlatanisme parisien d'un marchand d'orgues, M. Danjou, qui frappe à la porte de toutes les églises pour leur vendre un instrument et y apporter le désordre dans la liturgie et les chants. Que les ordonnateurs de restaurations basilicales et les architectes se défient aussi des doctrines si erronées et si tranchantes de la *savanterie* de certain archéologue parisien.

En parlant, au commencement de ce paragraphe, des austères majestés de la liturgie lyonnaise et de la situation de la basilique primatiale, à ce point de vue, je me suis représenté l'état ancien de ce temple, je l'ai compris, non tel qu'il est, mais tel qu'il était et devrait être encore. Tout altérée qu'est sa sainte et vénérable liturgie orientale, par l'introduction récente de l'orgue et d'une musique soi-disant religieuse que ses échos répètent en pleurant, c'est toutefois encore la plus magnifique liturgie du monde, et ce temple est encore celui de l'univers où le culte divin se célèbre avec plus de noblesse et de dignité. Mais, hélas ! combien les innovations lui font de mal et lui arrachent violemment ce caractère exceptionnel qu'il s'enorgueillissait d'avoir gardé intact !

Qu'un changement d'administration diocésaine ou de goût de la part du pontife, permette le retour au passé ; on ne pourra plus le ressaisir tel qu'il était. — Le vieux clergé de St-Jean, les vieux chanoines qui avaient vu les comtes de Lyon, s'en vont en détail ; ils sont remplacés par de jeunes ecclésiastiques infatués de nouveautés et de prétendus progrès, qui perdent et sont disposés à perdre tout. Chaque jour se brise un anneau de l'ancienne discipline : on entre au chœur sans façon, on en sort, l'office commencé : les vieilles figures ascétiques et patriarchales disparaissent, les enfants de chœur perdent cette soumission, ce calme, cette harmonie qui les caractérisaient avant la musique. C'est que la musique a établi le mouvement et le bruit, dans le lieu le plus recueilli de la

Digitized by Google

terre, où les chanoines étaient immobiles dans leurs stalles, comme des statues. Et puis tout change : les suisses une fois dressés meurent, les bedeaux émigrent : prêtres et auxiliaires laïques des prêtres se recrutent dans les rangs d'une génération moins imprégnée du sentiment liturgique. Parmi ces visages nouveaux, vous ne trouvez plus cette onction, cette modestie, cette sérénité des anciens visages. Il existe derrière tout cela une force que rien n'ébranle, et qui a toujours le même mépris pour les vœux les plus sages et les plus saints. C'est elle qui favorise le dévergondage de la musique, elle qui ne craint pas de sacrifier les chants liturgiques et populaires à de barbares accents ; elle qui fait remplacer, par des notes absurdes, inintelligibles et incomprises, l'*O salutaris hostia* ecclésiastique qui, à St-Jean de Lyon, était chanté par les enfants de chœur groupés devant l'autel majeur. Que cette volonté, au moins, déploie l'invincible obstination dont elle a le secret, pour la conversion en jardin de l'archevêché actuelle, et la réédification de la paroisse de Sainte-Croix.

Je n'ai plus rien à dire ici des nouvelles verrières posées dans la chapelle de Saint-Vincent-de-Paul ; elles ont été jugées. J'avais formulé mon opinion sur elles, avant qu'elles fussent placées à Saint-Jean, et de l'atelier de M. Maréchal, à Metz, où je les vis en juin dernier. Belle couleur, peu de vêtements et de fonds, carnations brûlées, expression religieuse trop faiblement développée, armatures admirables.

On a remplacé récemment le *Te igitur* de l'autel majeur, par un cadre : c'est une faute : l'ancien carton rappelait davantage par sa forme pliante, celle du tryptique qu'il représente.

Si le projet de réédification d'une paroisse de Sainte-Croix est indéfiniment ajourné, ne pourrait-on pas, en attendant, consacrer au double usage de paroisse et de petit chœur d'hiver, pour les chanoines, la chapelle basse qui ne sert aujourd'hui qu'au dernier usage, et s'ouvre sous la contre-nef méridionale de St-Jean ? Cette chapelle est tout un petit temple : elle a conservé un vieil autel aux parements de soie, dont la couleur change, selon les exigences liturgiques. Je ne connais rien de touchant comme la messe canoniale célébrée, en hiver, dans cette chapelle : entendus de la nef du temple,

Digitized by Google

ces chants sourds et graves semblent sortir des catacombes de la primitive église, ou des *confessions* de la basilique latine.

On n'est point revenu sur la consécration de Saint-Pierre, donnée sans motifs à l'apside mineure méridionale, où la tradition basilicale a maintenu le *repositorium* destiné à recevoir les SS. Espèces. Pourquoi avoir changé, sans qu'aucune délibération expresse du Chapitre soit intervenue préalablement, le seul vocable qui convînt au lieu ?

Je voudrais qu'on songeât à réparer un peu la façade de St-Jean, dont le fronton s'élève dégagé de toute adhérence avec la toiture, soutenu par l'aplomb, comme celui de St-Michel de Lucques. Je voudrais aussi qu'on multipliât davantage, dans le temple, la représentation des anciennes et nouvelles armoiries du Chapitre, qui étaient autrefois de gueules, au griffon d'or à senestre, et au lion d'argent à dextre, diadêmé d'une couronne de comte en cimier, affrontés et unissant leurs pattes, avec supports répétés du champ; et qui sont aujourd'hui d'azur, au saint Jean-Baptiste d'or. L'ignoble architectonisation du baptistère et de la chaire n'a pas cessé d'attrister les regards intelligents, et ces monuments du crétinisme artistique résistent encore aux anathèmes dès longtemps lancés sur eux. — J'attends toujours en vain qu'on dore les deux belles croix des clochers orientaux de St-Jean, ou plutôt, qu'on les remplace par deux croix de bronze doré, de même dimension et de même forme, car les proportions de celles qui existent sont on ne peut plus harmonieuses et on ne peut plus justes.

Si la liturgie de cette basilique a fléchi en ce qui concerne les chants, elle ne varie point en ce qui touche au cérémonial. Toujours la même majesté dans les évolutions sacerdotales, le grand manuterge offert au sacrificateur, au lieu de la mauvaise drille dont on se sert dans les autres cathédrales, toujours le voile blanc posé sur le calice, aussitôt qu'il est déposé sur l'autel majeur, symbole de ce voile qui s'abaissait devant le mystère, dans les primitives églises d'Orient et d'Occident : toujours, toujours ce style, ces dénominations éminemment liturgiques employés dans ses programmes, ces noms d'huile des infirmes et d'huile des cathécumènes, de messe

Digitized by Google

des présanctifiés, etc, qui, comme les noms romains, frappent à la fois l'imagiuation et le cœur.

XIII.

ÉGLISE DE SAINT-GEORGE.

La nouvelle église de Saint-George est presque achevée : néanmoins le moment de juger l'ensemble de la reconstruction presque radicale qu'elle a subie, n'est pas encore venu. La flèche continue à monter à l'horizon ; mais elle n'est pas heureuse, relativement à sa position dans le paysage. Elle ne s'harmonise pas avec lui. Sa nécessité, sa convenance admises, je dirai que je n'ai que des éloges à donner à son exécution. M. Bossan n'eût-il pas été mieux inspiré s'il eût pensé à créer là une belle apside romano byzantine avec triforium extérieur, et à imiter un de ces imposants clochers coniques, flanqués de quatre cornes tumulaires, dont nous avons en Bourgogne, à Savigny-sous-Beaune, de si admirables types, dont les clochers de Saint-Etienne, de Saint-Augustin, de Notre-Dame-des-Vignes, de Saint-Jean, de Saint-Donat et de Saint-Cyr de Gênes, furent indubitablement les premiers modèles ?

XIV.

ÉGLISE DE NOTRE-DAME SAINT-LOUIS.

Rien de nouveau dans ce temple tout italique. Il y aurait urgence à surélever son clocher : ce vœu est partagé par le clergé et les fidèles de la paroisse ; mais on recule devant la dépense qu'entraînerait son exécution. Ici, ce sera le cas de donner à la tour actuelle une petite coupole centrale, flanquée de quatre tourillons coupolaires, rappelant la forme du campanile de Saint-Laurent de Gênes, dont on trouve l'imitation libre à Notre-Dame-de-Dole, au diocèse de Saint-Claude.

Digitized by Google

XV.

ÉGLISE DE SAINT-POLYCARPE.

Il s'est passé, cette année, un fait étrange dans cette église, et que les conditions liturgiques de ce *bulletin* me forcent à ne point passer sous le silence. Une affiche, placardée sur tous les murs et à la porte de toutes les églises de la ville de Lyon, annonça que le 25 février, à 10 heures (1847), dans l'église de Saint-Polycarpe, le 67e régiment de ligne exécuterait une messe en musique. Parmi les morceaux promis, on remarquait : l'*ouverture de Lucie* (Donizetti), le *duo de Guillaume Tell* (Rossini), etc... Quelle différence y avait-il entre cette affiche, entre ce style et ceux des théâtres lyriques? et le concert eut effectivement lieu. Comment voulez-vous que la prière et le chant du peuple aient pu s'unir à cette musique si effrontément mondaine. Tout cela, je l'avoue, trouva quelque indulgence en raison du but charitable qu'on voulait atteindre. — Passe pour une fois, mais qu'on ne revienne plus à de semblables moyens.

XVI.

MAISON PAVILLONNÉE SUR LE QUAI FULCHIRON.

Un peu en aval de la maison mauresque, on vient de nous donner une épreuve assez lourde de la demeure citadine suisse et savoyarde, flanquée de deux pavillons en saillie sur le corps de logis principal, unis entre eux par des galeries, le tout coiffé des toits pointus à la mode. Cette maison a le plus pauvre caractère : si la fantaisie mauresque de M. Bossan est percée de fenêtres comme un écumoir, on ne reprochera pas le même défaut à la maison suisse qui manque évidemment d'ouvertures en nombre suffisant. Si cette demeure est fille d'un caprice, ce caprice ne vient pas d'un poète.

XVII.

BASILIQUE DE SAINT-NIZIER.

Il y a, à Saint-Nizier, un fait monumentaire que peu de personnes

Digitized by Google

ont remarqué, j'en suis sûr, c'est que la base du clocher septentrional est plus vieille que le reste du temple, et se rapproche à peu près de l'âge de la façade de Saint-Jean. L'œuvre de restauration et de complément de ce temple, essentiellement communal par ses souvenirs, marche rapidement, sous la direction de M. Benoît, architecte suprême des basiliques lyonnaises. Le clocher méridional monte, monte sensiblement, et favorisés par la belle saison dans laquelle nous sommes entrés, il est probable que les travaux seront poussés assez loin dans cette campagne, pour que l'ancienne flèche de Saint-Nizier ait enfin, ne fût ce encore qu'ébauchée, la sœur qu'elle attendait. Toute cette construction me paraît bien entendue et parfaitement appareillée. Il y a bien des choses à faire à Saint-Nizier : il faut finir sa façade, munir ses baies de verrières peintes, donner des cloches à ce temple sans voix, et des cloches en ton mineur, le seul ton religieux, le seul grave, le seul imposant, en s'inspirant de sonneries de Saint Pierre et de Saint-Louis, les plus harmonieuses de la ville de Lyon. Le célèbre Lesourd, qui avait porté un art inoui dans l'ajustement des verrières et l'exécution des mosaïques transparentes, s'est couché sur ses lauriers. Mais son successeur, dit-on, formé à son école, marche dignement sur ses traces, et il est à croire qu'on utilisera ses talents à Saint-Nizier. — Malgré le peu de sympathie du vénérable pasteur de cette basilique, des concerts étranges viennent, depuis quelque temps, troubler l'ancienne gravité de ses chants liturgiques. — On a ouvert la porte aux innovations, dans ce temple, en y admettant les calorifères, le gaz, une foule de choses qu'il fallait laisser à l'estaminet et à la rue, et il faut bien se persuader qu'une nouveauté une fois introduite, il n'y a plus de raison logique pour qu'on s'arrête. L'esprit d'innovation est comme l'esprit de libéralisme, il est insatiable. Si Mgr. l'évêque de Langres, le premier évêque liturgiste de France, entrait à Saint-Nizier, et qu'il y entendît ces cantiques en langue vulgaire, qui retentissent trop souvent sous ses voûtes, même dans des offices liturgiques, que dirait-il, lui qui blâme ces chants mondains, et consent à peine à les tolérer pour de petits exercices de femmes et de filles, dans des chapelles de congréganistes? Il y a moins loin qu'on ne croit du cantique en

Digitized by Google

langue vulgaire à la messe française de Châtel. — Que de mal les Jésuites ont fait à la liturgie, à la décoration, à l'architecture des églises, et combien ils ont propagé le mauvais goût ! Les cantiques et les paroissiens en langue vulgaire, les petits cœurs, les petites dévotions du mois de Marie, etc., les abus de lumière, les décorations théâtrales dans les églises, tout cela est leur œuvre, et, loin d'en finir avec elle, on renchérit sur ses graves abus.

Je serai curieux de savoir quel effet produiront à l'horizon les deux flèches de Saint-Nizier. Vue du pont Tilsitt, la flèche unique de cette basilique a quelque chose d'hétérogène et de sophistique ; elle n'est point en harmonie avec les lignes constamment carrées des maisons du quai de Saône, dont aucune saillie aigue n'interrompt la continuité ; elle ne correspond à aucune montagne, elle n'a point d'arrière-plan, elle domine une plaine. Si un clocher aigu, derrière le Port du Temple, un simple cône préparait l'œil à cette forme, il serait moins étonné. — Qu'on ne croie pas, de grâce, que j'aie pour la flèche une aversion décidée ; je l'aime beaucoup, mais comme la musique, je la veux à sa véritable place. Deux clochers à plate-forme eussent été plus en rapport avec les combles de Saint-Nizier et les horizons lyonnais. Mais une flèche solitaire existait, on a dû la respecter, l'embellir même, et en construire une seconde pour l'accompagner.

XVIII.

ÉGLISE DE SAINT-PIERRE.

Le projet imprudemment manifesté de reconstruire la façade de ce temple, cette façade presque romaine, tant elle est romane, a fait naître à Lyon une explosion improbative qui se conçoit, dans un siècle, dans une cité où l'amour des monuments historiques est devenu une religion. Dans une livraison de la *Revue du Lyonnais*, je me suis rendu l'organe des opinions si énergiquement et si unanimement hostiles à cette barbare idée. — Je ne crois pas utile d'y revenir. La réalisation de cet impopulaire projet me semble devenue impossible, comme l'est devenu, sous le coup des anathê-

Digitized by Google

mes publics, le singulier monument qu'on voulait élever sur la place des Terreaux, en 1846.

XIX.

PALAIS DES ARTS.

M. Dardel continue sa restauration, ou plutôt son replâtrage et son regrattage du monument : les travaux se poursuivent en ce moment sur le flanc du palais dans la rue Clermont. Tant qu'on aura des boutiques au rez-de-chaussée du palais Saint-Pierre, lui donnât-on tout l'éclat qu'il est susceptible de présenter, il serait encore comme un bel habit couvert de taches, ou comme une femme superbe par le buste, avec des pieds de savoyarde.

XX.

ÉGLISE DE SAINT-BONAVENTURE.

Les travaux de restauration de cette église sont, on peut dire, à l'état de repos et de calme plat. Il est probable que les fonds manquent, car l'architecte du monument n'est pas homme à s'endormir.

XXI.

MONUMENTS DIVERS.

On parle de l'érection d'une église consacrée à Saint-Ennemond, et de commencer bientôt les travaux de construction de celle de Sainte-Blandine, dont les projets sont depuis si longtemps couchés dans les cartons officiels de M. Dardel. — Rien ne se fait à Notre-Dame-de-Fourvière, à la basilique des Martyrs (Saint-Irénée), à Saint-Paul, dans les quatre églises de nos hospices, dans les nombreuses chapelles conventuelles, à l'église incomplètement italienne du collége de la Trinité, dont il faudrait orner la façade et raviver les fresques intérieures.

Je maintiens mon opinion de l'année derrière sur la Boucherie des Terreaux et la maison caserne qui l'a remplacée, sur les fautes

Digitized by Google

commises sur cet emplacement par l'administration municipale, sur le plan vicieux adopté autour de la rue des Bouquetiers, et sur la magnificence monumentale, le goût parfait de la demeure construite par M. Farfouillon, au flanc droit de cette dernière rue. — M. Farfouillon s'est décidément illustré par cette œuvre, conçue à la manière large de Bramante ; c'est, on le peut dire, une imitation heureuse, sur une petite échelle, de ce grand pavillon carré du Vatican, posé à la droite des bâtiments où sont les fameuses loges.

L'église de Notre-Dame-Saint-Louis, de la Guillotière, n'est toujours pas terminée, malgré le zèle de M. Crépet. Ce monument fera le plus grand honneur à l'architecte. Quant à l'église de Saint-Pothin, on n'y fait plus rien. — La magnifique église romane d'Ecully est achevée, et l'on peut en admirer les heureuses proportions, la sage et historique profilation. L'église romane que M. Bernard a élevée à Limonest, prouve à la fois son talent et son économie. Personne ne voudra croire que le devis n'ait pas dépassé 30,000 fr. M. Bernard aura contre lui ceux de ses confrères qui sont si empressés à sortir de leur primitive estimation.

Les Brotteaux s'unissent splendidement à la Guillotière, par la construction d'une suite non interrompue de palais. Quel admirable aspect aura notre auguste cité lyonnaise, quand le Rhône passera majestueusement dans son sein, comme y coule la Saône, entre deux quais parallèles ; quel intéressant contraste il y aura entre ces deux grands lits citadins de la rivière et du fleuve, l'un sinueux, doucement arrondi, et doucement paysagé par la Saône qui se promène et murmure, l'autre offrant une immense ligne droite, en rapport avec l'ampleur et la solennité du Rhône qui court et mugit! Ajoutez à ces quais des avenues d'arbres, et dites-moi s'il y aurait au monde quelque chose de plus beau.

XXII.

MAISON-DE-VILLE.

Le beffroi de l'Hôtel-de-Ville semble solliciter un couronnement. Sa coupole se termine par une boule, genre d'amortissement qui

Digitized by Google

n'est pas même tolérable sur la couronne du roi Louis-Philippe. Il en est de cette coupole comme de celle du Panthéon, comme de celle de Saint-Paul, comme du clocher de Saint-Étienne-du-Mont, à Paris, depuis qu'on a eu la folie d'arracher les croix qui surgissaient à leurs cimes, comme du fronton de Saint-Vincent-de-Metz : elles *finissent* et ne se *terminent pas*. — Même résultat pour la couronne royale, bien entendu. Je desirerais donc au faite du dôme de la Maison-de-Ville lyonnaise, qui, n'étant pas une église n'a aucun droit sur le symbole religieux, un lion de bronze argenté, regardant à senestre comme dans le blason de la cité.

CONCLUSION.

Si l'auguste cité de Lyon est devenue ma chose, le centre et le but constant de mes études, de mes travaux, l'objet exclusif de mon culte, si je la préfère à toutes les villes, même à Rome, c'est que vingt années de relations intimes avec elle m'ont appris à la connaître, et qu'on ne peut la connaître sans la chérir. Ma foi de catholique, c'est elle qui en a fécondé les germes semés dans mon cœur par la plus pieuse des mères mes instincts liturgiques, c'est c'est elle qui les a développés, mon amour de l'art et des monuments, c'est elle qui l'a formé et le nourrit ; mon éducation littéraire ne s'est faite que par elle et avec elle : elle a recueilli presque tous les fruits que cette éducation a produits. Peuple sérieux et poétique tout à la fois, peuple chrétien par excellence, unissant les trois conditions morales indispensables à la félicité, l'esprit de famille, l'esprit d'ordre et l'esprit de travail, aimant les arts et les comprenant plus que le reste de la France, mais ne leur sacrifiant point le côté positif des intérêts matériels, comme les Italiens, le peuple lyonnais est en tous points admirable. Ce qui m'a toujours le plus frappé en lui, c'est son esprit communal et fraternel, c'est son horreur pour l'invasion des idées étrangères et le charlatanisme parisien, c'est son amour inflexible pour la ville de Lyon, sauvegarde de son patriotisme.

Si à Lyon on n'inscrit point comme à Rome, au front des monuments le

S. P. Q. R.

Digitized by Google

on peut dire toutefois que nulle part en France le sentiment antique ne s'est maintenu dans la légende comme ici. Si nos graves monuments n'ont pas encore inspiré un magnifique ouvrage, comme celui de l'architecte romain Canina, si nous n'avons pas encore de Guide lyonnais rédigé avec l'art et la science du Guide de Rome par le marquis de Melchiorri, si nous n'avons point de père Marchi pour illustrer nos catacombes et nos cryptes, Lyon du moins a ses historiens, ses poètes, ses artistes, et par dessus tout, l'ineffable culte de ses basiliques. Lyon est le seul lieu de la France où la science du monogramme chrétien ne soit pas éteinte, et où la légende basilicale reproduise l'AGIOS PAVL de Saint-Clément de Rome.

Je suis de l'œil la situation des monuments lyonnais, et me trouve toujours prêt à la constater. Tout calculé, les conditions de l'art, à Lyon, sont excellentes ; et le progrès ne s'arrête pas. Plus nous allons en avant, plus le sentiment du beau moral et idéal, du beau plastique se propage et se popularise ; Lyon est appelé à un immense avenir.

Joseph Bard.

Digitized by Google

L'ÉGLISE D'AINAY,

CONSIDÉRÉE

AU POINT DE VUE ARCHÉOLOGIQUE

ET ÉPIGRAPHIQUE.

Au milieu de ses édifices modernes revêtus du sceau d'une mesquine et bâtarde civilisation, la noble cité lyonnaise peut encore contempler avec orgueil les vénérables monuments de son histoire religieuse. S'ils ont résisté aux efforts des hommes et à l'action du temps, c'est que le christianisme, source de toute vraie civilisation, a symbolisé par ses œuvres la perpétuité de son principe.

Tous les peuples en général ont imprimé à leurs monuments un caractère solennel approprié à leur destination ; leurs styles architectoniques semblent se formuler sur la physionomie du sol qui leur a donné la naissance.

Les Romains, dominateurs de la Grèce par la force de leurs armes, subirent l'influence des arts du peuple vaincu, mais ils n'empruntèrent à son architecture que les seuls éléments qui ne pouvaient gêner leurs vastes conceptions monumentales.

Les Gaules, à leur tour, soumises aux maîtres du monde,

Digitized by Google

subirent d'abord et adoptèrent ensuite la civilisation et les lois des vainqueurs. Alors, l'élément romain s'impose en conquérant à notre architecture comme à nos institutions.

Le christianisme débordant des Catacombes où il préludait, par les enseignements de sa morale sublime, à la conquête de l'univers, vient bientôt s'asseoir sur le trône des Césars. Luttant vainement contre les bienfaits d'une religion régénératrice, le Paganisme voit ses temples crouler de toutes parts, et, sur leurs ruines, et avec leurs débris mêmes, s'élèvent les sanctuaires du Dieu de paix et de miséricorde. Cependant les exigences du nouveau culte et bientôt la désolation causée par l'invasion des peuples barbares font perdre à l'architecture romaine la pureté primitive de ses formes, de là ce style architectonique, appelé par convention *style roman* (architecture romaine dégénérée), style qui caractérise les monuments religieux élevés sur le sol de notre patrie à partir du Ve siècle.

Aux types sévères de l'architecture romaine se combinent bientôt les éléments pleins de grâce et de hardiesse d'un style nouveau. L'architecture *byzantine*, ou pour mieux dire *neo-grecque*, constate son existence dans les empires d'Orient et d'Occident par deux édifices élevés dans de vastes proportions et revêtus d'une décoration jusqu'alors inconnue. Ces édifices sont Sainte-Sophie à Contantinople et Sainte-Vitalis à Ravenne.

Ce fut seulement au XIIe siècle, après les pérégrinations d'artistes, pendant les Croisades, que s'importa sur notre sol tout le luxe de l'ornementation orientale. Les monuments religieux revêtent alors de nouvelles formes. L'arc ogival qui s'était accusé timidement à la fin du XIe siècle, devient bientôt l'élément générateur de notre architecture nationale. La forme de cette arcature se prêtait admirablement aux développements du plan des édifices religieux ; aussi nos pères en constituèrent-ils un nouveau style d'architecture (ogival

Digitized by Google

ou gothique) dont les grandioses proportions distinguent, au XIIIe et au XIVe siècle, nos majestueuses cathédrales. La fin du XVe siècle fut une époque de décadence pour l'art religieux qui semble s'affaisser sur lui-même, étouffé par l'exubérance d'une luxuriante ornementation. L'avènement de la renaissance et, avec elle, la fermentation des idées de réforme et les disputes théologiques ne furent pas favorables aux progrés de l'art basilical ; l'architecture subit alors une complète transformation par son retour aux formes classiques modifiées par le génie des artistes français et italiens.

Avant de nous livrer à des appréciations monumentales sur la basilique d'Ainay, nous avons cru devoir offrir le résumé des modifications qu'a subies, à diverses époques, notre architecture religieuse. Ce préambule rentrait dans les attributions de notre sujet. Le lecteur voudra bien nous pardonner quelques réflexions dont la production est ici hors d'œuvre, mais qui présentent cependant un intérêt de circonstance. Nous avons dit plus haut que tous les peuples, en général, ont imprimé à leurs monuments un caractère solennel, approprié à leur destination. L'unité de style dans l'ensemble des édifices civils et religieux est le résultat d'une civilisation bien constatée. Les éléments de progrès ou de décadence qui distinguent les arts à diverses époques, sont tous frappés à un coin différent. Le style *rococo* lui-même, si bien ridiculisé par notre école, caractérise un règne tel que le règne de Louis XV. Mais nous qui critiquons tout et n'adoptons rien de durable, nous sommes dans l'impossibilité d'attribuer à notre ère la désignation d'un style architectonique dont le front puisse être marqué du millésime du XIXe siècle. Quelle page offrirons-nous au jugement de l'impartiale histoire? comment ferons-nous absoudre par la postérité nos plagiats et nos mensonges monumentaires?

L'art chrétien, en France, classe l'église de Saint-Martin-d'Ainay au nombre de ses titres historiques les plus précieux.

Digitized by Google

Les types dont se résume l'ensemble de l'édifice appartiennent à l'ère architecturale d'origine romaine qui précéda le grand événement des Croisades, suivi d'une complète transformation dans nos arts comme dans notre esprit national. A l'aspect de la majestueuse simplicité du monument, l'ame se reporte aux temps de la primitive Église, dont la base fondamentale était l'unité et la charité. La silhouette de la couronne tumulaire posée sur le front du temple sacré semble nous avertir que là dorment ensevelies dans la poussière des siècles les grandes traditions du moyen-âge.

Pour procéder méthodiquement à la classification des époques de l'art auxquelles les diverses parties de l'édifice empruntèrent leur style, il est nécessaire de produire le nom des personnages qui contribuèrent à la construction du temple.

Aurélien, abbé d'Ainay, puis archevêque de Lyon en 875, relève les ruines de l'abbaye d'Ainay, renversée par les Maures d'Espagne, et construit l'annexe de Sainte-Blandine, mitoyenne à l'église abbatiale.

Vers le milieu du Xe siècle, l'église de Saint-Martin n'avait point encore été réparée, mais l'année 954, Amblard, abbé d'Ainay, entreprend cette réédification ; élu archevêque de Lyon, il n'abandonna pas son entreprise, et, grace à ses soins, l'église de Saint-Martin se relève, sans atteindre toutefois la splendeur qui lui était promise. Ce digne prélat meurt, et son œuvre reste longtemps inachevée.

L'an 1070, Jocerand ou Gaucerand, abbé d'Ainay, puis archevêque de Lyon. termine l'église de Saint-Martin, et le pape Paschal II, à son passage dans cette ville, consacre cette église, à la prière du prélat, le 27 avril 1106.

Un rapide examen des types architectoniques imprimés au monument qui nous occupe, va nous permettre d'établir une concordance parfaite entr'eux et les diverses époques précisées par nos historiens.

Le plan de l'église d'Ainay est celui des anciennes basiliques ; ses trois nefs aboutissant à des apsides en hemicycles,

Digitized by Google

ne sont pas coupées par des transsepts. Sa tendance à la forme de croix latine ne s'y trouve déterminée que par le plus grand espacement latéral des colonnes antiques en granit supportant la magnifique coupole du chœur, et par l'opposition des voûtes en berceau. Nous rendrons plus intelligible notre démonstration en disant que le plan d'une croix latine n'existe réellement qu'à la naissance des voûtes. Des piliers cylindriques, couronnés de chapiteaux à la forme déprimée, rudiments naïfs de la corbeille corinthienne, reçoivent la retombée d'arcs à plein ceintre. Des pilastres terminés par des chapiteaux ornés diversement selon le caprice du sculpteur, correspondent aux piliers auxquels ils s'associent par leurs proportions et par une destination analogue. Cette destination, méprisée par la restauration coupable pratiquée en 1830 par l'architecte Pollet, qui termina par des voûtes les trois nefs que le moyen-âge avait laissé inachevées, cette destination, disons-nous, tendait à recevoir la retombée d'arcades murales concentriques à celles de la grande nef et s'aidant avec elles à supporter la voûte des basses nefs. Ce parti architectonique dont nous ne craignons pas de constater l'intention dans la composition du plan primitif, ce parti se trouve pleinement justifié non seulement par l'utilisation que réclamaient les pilastres isolés maintenant des lignes harmoniques d'ensemble, mais encore par une retraite sensible du mur sur lequel ils sont appliqués, retraite pratiquée à la hauteur de la clé des arcs à plein ceintre et que les restaurations de 1830 ont fait disparaître.

Comme conséquence de notre démonstration, nous ajoutons que des fenêtres à plein ceintre, pratiquées dans les arcades murales, devaient éclairer les trois nefs. Il est évident aussi que le plan des nefs latérales était limité par le clocher isolé sur trois de ses faces, et dont le rez-de-chaussée était consacré à un porche.

De toutes les constructions élevées par l'archevêque Amblard au milieu du Xe siècle, le clocher seul, jusqu'à son troisième étage, est parvenu jusqu'à nous. Les décorations mu-

Digitized by Google

rales en briques, les divers appareils réticulés et losangés, en un mot, la sévère et harmonieuse disposition des lignes d'ensemble, font de ce morceau l'un des plus beaux spécimens de l'architecture romane secondaire. Le porche élégant du rez-de-chaussée est une restauration caractéristique de la transition du XIIe au XIIIe siècle.

Nous devons attribuer à l'archevêque Jocerand la construction générale du vaisseau de la basilique et le dernier étage du clocher avec son couronnement pyramidal. Les constructions élevées par ce prélat depuis l'an 1070 environ jusqu'aux premières années du XIIe siècle, sont empreintes, dans plusieurs parties, des caractères incontestables de transition.

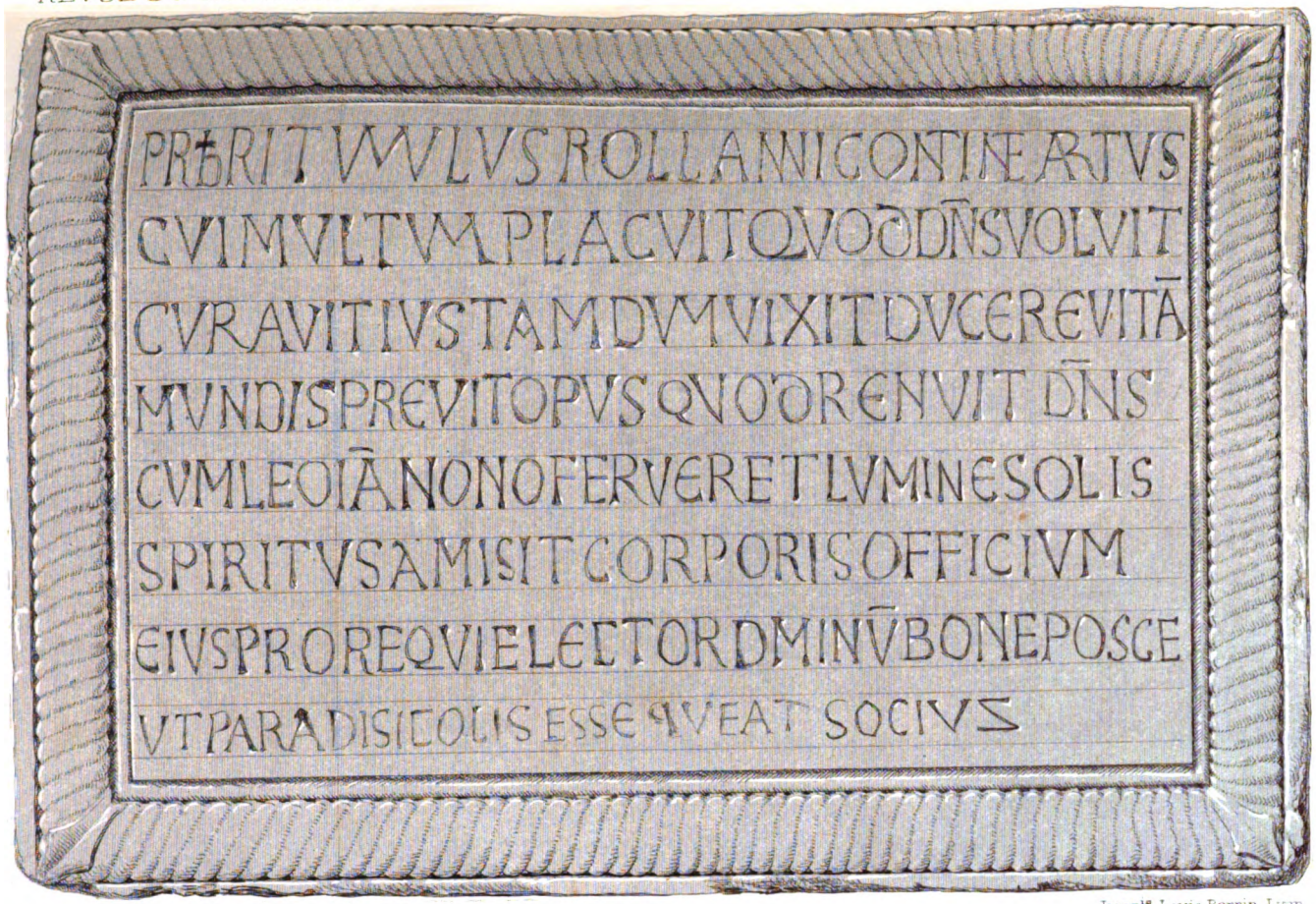
Les limites de cette revue ne nous permettent pas de nous livrer à de plus amples développements sur la basilique d'Ainay et sur l'annexe de Sainte-Blandine, qui, à elle seule, mérite une dissertation.

L'art épigraphique présente dans l'église d'Ainay et ses dépendances des monuments du plus haut intérêt. Les inscriptions dont nous offrons la série sont pour la plupart inédites. Nous nous sommes permis de rectifier celles que le docte et consciencieux Spon a données d'une manière incomplète, réservant du reste un plus ample chapitre à cette branche importante des études historiques du moyen-âge. Le lecteur voudra bien nous pardonner notre traduction littérale. Les périphrases sont impuissantes à reproduire clairement le sens et le caractère d'une langue telle que la langue latine employée dans les titres de l'histoire du moyen-âge.

La première inscription, dont nous reproduisons le texte avec ses abréviations, comme nous le faisons pour les autres, est complètement inédite. Monument de la munificence de l'ancienne famille de Doncieux, elle était autrefois dans la chapelle de Sainte-Magdeleine des-Cloîtres. Elle gît aujourd'hui sous les pieds des fidèles, dans la chapelle de Notre-Dame.

Les deux suivantes sont de magnifiques spécimens de l'art épigraphique au XIIe et au XIVe siècle ; surtout l'épitaphe du

Digitized by Google



Dessiné par V.T. gravé par L.P. Impr^ie Louis Perrin Lyon

INSCRIPTION DU XIIe SIECLE

Digitized by Google

Digitized by Google

prêtre Rolland, en vers léonins, appartenant à la première moitié du XIIe siècle, qui nous a paru digne d'être reproduite en *fac simile* comme un intéressant monument de la période bysantine et de la littérature de l'époque.

L'épitaphe de Sofrey de Guers, inédite, est une page typique du XIVe siècle.

Ces deux inscriptions sont à l'entrée de la cave d'une maison située derrière la chapelle Saint-Michel.

L'obit inédit de Pierre Ronne est sur un contrefort de l'apside; il est du XIIIe siècle ainsi que celui de Poncius de La Brosse, actuellement déposé dans le jardin du presbytère.

Nos réflexions monumentaires ne pourraient être mieux terminées que par l'exposé de l'ordonnance toute mystique de la partie orientale d'Ainay. Ainsi que l'*alpha* et l'*ômega*, symbole du principe et de la fin de toutes choses, accompagnent la glorieuse auréole du Christ, de même le temple et la crypte de Sainte-Blandine (IXe siècle, architecture romane primordiale), touchante expression du caractère sacré de nos églises primitives, et l'élégante chapelle de Saint-Michel (XVIe siècle, période finale du style ogival), dernier et sublime adieu à l'architecture religieuse, accompagnent le vénérable sanctuaire comme un ensemble saisissant du principe et de la fin de l'art chrétien.

Victor Teste.

Digitized by Google

INSCRIPTION DU XIVe SIÈCLE,

PLACÉE DANS LE PAVÉ DE LA CHAPELLE DE LA SAINTE-VIERGE, A AINAY.

† HIC : JACET : PETRVS : DONCEV : DE : DOVRES : DOICELL9 : Q1 : OBIIT : ANNO : DNI : M : CCC : XL : IX : XX : VI : DIE MENSIS : APRILIS : † ITEM : GVIGONET9 : DONCEV : CLERIC9 : FR : DCI : PETRI : Q1 : OBIIT : ANNO : DNI : M : CCC X.·.·.· I : DIE : MENSIS : OCTOBR9 : PRO : QoRVM : ANNIVERSARIIS : HIC : PERPETVO : FACIEDIS : DATI : FVERVT : XX : FLOR/ † ITEM : ANNO : DNI : M : CCC : L : III : FR : GVILLS : DONCEV : DE : DOVRES : REFECTORAR/ : ET : FR : DCO R/ : PETRI : ET : GVIGONETI : NVC : VIVES : DEDIT : PRO : ANNIVERSAR/ : SVO : HIC : PPETVO : DIE : OBITVS SVI : FACIEDO : X : FLOR/ : Q1 : DECE : ET : XX : FLORENI : SVPSCRIPTI : COVERSI : ET : POSITI : FVERVT IN : REEDIFICATIOE : HVJ9 : CAPELLE : BTE : MARIE : MAGDALENE : VOLVTATE : LICETIA ET : COSESV : DNOR/ : ABBIS : ET : COVET9 : ANNO : DNI : M : CCC : L : II : X : V : DIE : MESIS : SEPTEBR/ STEPHINVS : DOCEV : DOMICELL9 : DNS : DE : DOVRES : DEDIT : IPERPETVV : ET : REALITER : ASSIG NAVIT : XL : II : SOLID : ET : VII : D/ : VIEN : BONOR/ : PPTVI : REDDIT9 : CV : DIRECTO : DNIO : ET : DE : FRACO ALODIO : PRIORI : CLAVSTLI : HVJ9 : MOSTER/ : ET : SVCCESSORIB9 : SVIS : PRO : LABORE : ET : MCEDE : VNI9 MISSE : DE : MORTVIS : QVALz : SEPTIMANA : PERPETVO : PER : EOS : CELEBRADE : IN : HAC : CAPEL LA : BE : ME : MAGDALE : PRO : REMEDIO : ET : REQIE : AIE : DCI : PETRI : DOCEV : DE : DOVRES : DOMI CELLI : FRIS : DCI : STEPHINI : ET : PRO : SALVTE : SVOR/ : DEFVCTOR/ : ET : VIVOR/ : OIVM Qz : FIDELIV : ET : HEC : VERO : I : LRIS : SVP : H : FCIS : PLENI9 : COTINENTVR : LEGETES HEC : EXORETIS : VT : PREDCI : I : GAVDIIS : COLLOCET/ : SEPITNIS : ET : AIE EORDE : I : BOA VISIONE : CV : IHV : X : AMORE : PERVAT/ : CLARITE : AMEN

Digitized by Google

TRADUCTION DE L'INSCRIPTION CI-CONTRE.

† Ci git Pierre Doncieu, de Douvres (1), Damoiseau, qui trépassa l'an du Seigneur MCCCXLIX, le XXVIe jour du mois d'avril. † Ci gît aussi Guigonet Doncieu, Clerc, frère dudit Pierre, qui trépassa l'an du Seigneur MCCCX·.·.·.·. le ·.·.·. 1e jour du mois d'octobre; pour l'anniversaire desquels qui doit être ici célébré perpétuellement ont été donnés XX florins. † Item, l'an du Seigneur MCCCLIII, frère Guillaume Doncieu de Douvres, refecturier de ce monastère et frère desdits Pierre et Guigonet, actuellement vivant, a donné X florins pour son anniversaire qui se fera perpétuellement le jour de son décès; lesquels X florins et les XX florins sus mentionnés, ont été convertis et affectés à la reconstruction de cette chapelle de la bienheureuse Marie Magdelaine, avec la volonté, la permission et le consentement des seigneurs abbés et religieux. † L'an du Seigneur MCCCLII; le XVe jour du mois de septembre, Étienne Doncieu, Damoiseau, seigneur de Douvres, a donné à perpétuité et a réellement assigné XLII sous et VII deniers viennois d'un perpétuel revenu, sur des biens de franc aleud avec le domaine direct, au Prieur claustral de ce monastère et à ses successeurs, pour la peine et rétribution d'une messe des morts qu'ils célèbreront perpétuellement toutes les semaines, dans cette chapelle de la bienheureuse Marie Magdelaine pour le soulagement et le repos de l'âme dudit Pierre Doncieu de Douvres, Damoiseau, frère dudit Étienne et pour le salut de ses parents défunts et de tous les fidèles vivants. Ces clauses sont plus amplement expliquées dans les actes dressés à cet effet. Vous qui lisez ceci, faites des prières pour que les susnommés soient admis aux joies éternelles et que leurs âmes, dans la bienheureuse vision et l'amour de Jésus-Christ, jouissent de la céleste clarté. Amen.

(1) La seigneurie de Douvres, village situé près d'Ambronay, appartenait encore, en 1775, à un comte de Doncieu, gentilhomme du duc de Savoie.

Digitized by Google

INSCRIPTION DU XIVe SIÈCLE,

PLACÉE

A L'ENTRÉE DE LA CAVE D'UNE MAISON SITUÉE DERRIÈRE LA CHAPELLE SAINT-MICHEL.

HIC : JACET : SOFRED9 : GUERSI : POR : 9D' : SCI : BE
NIGNI : Q : DEDIT : X : S' : CESVAL/ : ITEM : SOFRED'
DE : FABRIC : MONAC9 : HVI9 : MOSTII : Q : DE : ASSESV
DNI : ABBIS : ACQVISIVIT : IIII : LIBR' : REDDITVV
QVAS : HEAT : ET : PERCIPIAT : POR : CLAVSTRAL'
QVI : NVNC : EST : VEL : Q : PRO : TPRE : FVERIT : SI
GLIS : ANNIS : Q : TENEAT : CELEBRARE : DV
AS : MISSAS : IN : SEPTINA : PRO : ANIMA : DCI
SOFREDI : ET : SVOR' : PARENTVM : + : ITEM
DEDIT : 9VENTVI : XX : S' : CES : ANNO : L : III

TRADUCTION.

Ci-gît Sofrey de Guers, jadis prieur de Saint-Bénigne (1), qui a donné X sous de revenu. Ci gît aussi Sofrey de Fabrices, religieux de ce monastère, qui, de l'assentiment du seigneur abbé, a fait l'acquisition de IV livres de revenu que possèdera et percevra chaque année le Prieur claustral actuel ou son successeur, lequel sera tenu de célébrer deux messes dans la semaine, pour le repos de l'âme dudit Sofrey et de celles de ses parents. Item il a donné au monastère XX sous de revenu, l'an LIII (2).

(1) Le monastère de Saint-Bénigne de Dijon.

(2) L'absence du millésime dans cette inscription n'est pas un obstacle à lui déterminer sa véritable époque. La forme de ses beaux caractères est celle qui prévalut dans la deuxième moitié du XIVe siècle. Nous devons donc suppléer à l'omission de l'imagier ou sculpteur et nous obtiendrons la date de MCCCLIII.

Digitized by Google

Ce tombeau contient le corps du prêtre Roland, à qui plut grandement ce que voulut le Seigneur. Il s'appliqua tant qu'il vécut à mener une vie juste. Il méprisa l'œuvre du monde, réprouvée par le seigneur. Lorsque le lion *(cette constellation correspond au mois de mars)* brûlait déjà de la neuvième lumière du soleil, son âme perdit l'office du corps. Bon lecteur, priez le Seigneur pour son repos, afin qu'il soit reçu parmi les habitants du paradis (1).

† : XIII : KL/
IANVARI
OBIIT : PE
TRVS : RON
NVS : X : S/ :
DERIOL
IES

Le 13 des kalendes de janvier, mourut Pierre Ronne, qui a donné dix sous sur la terre des Rioles.

† IDVS : IVNII : OBIIT
PONCIVS : DELABRO
CI : III : S/ : ET : DIMEI : ALA
COLVNA : ET : XVIII : D/ : IN
VERCHERIA : VLTRA : SAGO
NAM

Aux ides de juin, mourut Ponce de la Brosse, qui donna III sous et les dîmes de la Colonne (nom de territoire), et

(1) Spon. *Recherches des antiquités et curiosités de la ville de Lyon, page* 162, donne cette épitaphe d'une manière inexacte ; dans le troisième vers, il lit *vivere vitam* pour DVCERE VITAM. Il tronque ainsi le dernier vers : *ut paradisi..... socius ;* cependant, malgré l'assertion de Spon, cette inscription n'est pas assez altérée par le temps pour qu'on ne la puisse lire couramment et complètement d'un bout à l'autre.

Digitized by Google

XVIII deniers à prendre sur une terre verchère au-delà de la Saône (1).

On remarque encore, dans le jardin du presbytère et sur un contrefort de la chapelle Notre-Dame, une inscription du XIVe siècle. Comme elle est incomplète et ne relate aucune fondation, nous nous contenterons, sans en reproduire le texte, de donner les noms des personnages qui s'y trouvent qualifiés.

Frère Guillaume Doncieu, *réfecturier;* Étienne, *seigneur de Douvres, son frère*; Lancelot Alver, *infirmier*; Pierre de Saint-Prix (de Sancto Prejecto), *aumônier*; Reynaud de Thorogne (de Thorognia), *prieur de Charmes* (de Calma), et Jacques de Ven.·.·.· Ici la pierre se trouve cassée; nous posons donc à l'état de doute que le commencement de ce dernier nom est celui du territoire de *Venche* ou *Vanche*, paroisse du Forez, dans laquelle Hugues de Boissonnel, abbé d'Ainay au XIIIe siècle, donna de grands biens à son monastère. Nous dirons alors, conditionnellement, *Jacques de Venches*.

Rappelons ici que les noms de *Guillaume* et d'*Étienne Doncieu* sont rapportés par l'intéressante inscription, dont nous avons plus haut donné le texte. Cette dernière, qui ne nous offre plus qu'un fragment, rappellait sans doute quelque fondation instituée dans ce monastère par l'illustre famille de Doncieu.

(1) Spon, *page* 158, donne cette inscription sans la première ligne qu'il ne put sans doute apercevoir à cause de l'empâtement du bénitier, supporté par le pilier sur lequel elle est gravée. Cet historien se méprend sur le nom de *Verchère* qu'il attribue *à un lieu de la Saône*. *Verchère* se dit encore là, dans le langage usuel, d'une terre ensemencée et d'un plein rapport.

Digitized by Google

LETTRE

A M. DE LAMARTINE

SUR SON HISTOIRE

DES GIRONDINS.

Je viens de lire le IVe volume des *Girondins*. Me permettrez-vous, maître, de vous dire mes impressions? je ne suis qu'un obscur penseur: mais, je le sais, vous vous réjouissez de toute âme qui entre en communion avec la vôtre : vous allez au devant d'elle avec bonté, parce que vous sentez combien elle va trouver de lumière, de force et de bonheur dans ce commerce avec votre génie.

Dernièrement, je lisais dans un journal : « la France doit être fière d'avoir vu produire une telle œuvre par un de ses enfants » ce n'est point la France seule, mais l'humanité qui a le droit de s'en-norgueillir : car c'est pour elle que vous avez écrit, et son esprit s'est incarné dans votre livre. Où donc avez-vous trouvé ce dessin correct et grandiose comme l'antique, et ces couleurs si variéess, si énergiques et si étincelantes ? de qui tenez-vous cette géométrie profonde et sûre qui assigne à chaque chose, à chaque homme sa mesure et sa place dans le plan en apparence si désordonné des révolutions ? d'où vous est venu ce souffle puissant qui ressuscite les générations éteintes, et leur redonne une voix pour raconter à l'uni-

Digitized by Google

vers leurs fautes, leurs excès, leurs souffrances et leur héroïsme ? mais surtout, maître, ces formules lumineuses que vous faites planer sur les chaos des événements, et que la raison accueille avec enthousiasme, parce qu'elles sont grosses de vérités et d'espérances, qui donc vous les a révélées ?

Après les *Méditations* et les *Harmonies*, surtout après *Jocelyn*, le fils de votre prédilection, nous avons applaudi aux fortes idées, aux sentiments tendres et généreux de votre âme ; nous avons admiré l'instinct profond de la pensée de la nature, illuminée par la grande pensée religieuse. Mais la vie du vrai poète n'est pas seulement le son d'une lyre, propre à charmer l'oreille délicate et les loisirs des hommes. Son chant est une création : et, de nos jours, il ne saurait y avoir de création durable, si elle ne se rattache étroitement à la vie entière des sociétés.

Le pays vous élut. Vous êtes allé vous asseoir parmi les législateurs. Pénétré de tout le prix de l'union des peuples, vous prêtâtes un concours sérieux à ceux qui avaient pour tâche d'accomplir les promesses de deux révolutions. Bientôt il y eût des mécomptes amers ; la loi elle-même se fit trop la complaisante des priviléges et des abus ; l'indignation s'accumula dans votre cœur ; un jour elle en déborda en flots d'éloquence et en austères leçons. Ce jour-là commença, non pour votre raison, mais pour vos actes, une ère nouvelle. La liberté vous avait choisi : vous partîtes bravement en éclaireur, au milieu des imprécations de vos ennemis récents, sans regarder derrière vous si vous étiez seul. La foule, avec son instinct merveilleux des grandes choses et des grands hommes, ne tarda pas à vous reconnaître pour un messager de la bonne nouvelle. — Quelques semaines suffirent pour vous créer d'innombrables légions.

De ce moment aussi, sans doute, vous avez songé à formuler la foi sociale. Auprès d'un siècle où tout est action, mouvement de la vie, les préceptes dogmatiques, rigoureusement enchaînés et déduits, n'ont guère de crédit. Il fallait donner à l'humanité une conscience nette et profonde d'elle-même ; et, vous l'avez admirablement proclamé : « *l'histoire, c'est la conscience du genre humain.* » Or, pour les peuples, comme pour les individus, il est des heures solen-

Digitized by Google

nelles où l'existence se centuple : l'intelligence, le cœur et la volonté se déploient avec une incomparable fécondité : heures de révélation et de prodiges, dont il est impossible de sentir aussitôt la vertu, tant il y a d'agitation et de plénitude. Historien-philosope, vous deviez choisir une de ces époques pour l'élever à la hauteur d'une théorie. Vous nous avez raconté d'abord les quarante mois de la Gironde, parce que nulle autre période n'offre plus de vertus mêlés à plus de vices et d'atrocités, et que nulle n'est plus féconde en solides enseignements.

Ce qui me frappe en premier lieu, c'est l'ordonnance simple et habile de tous ces personnages à types si divers, groupés avec un art infini, et chacun sur le plan qui lui convient, et à sa vraie perspective. Quelle variété et quelle harmonie ! partout un trait hardi et net, une touche brillante, vigoureuse et délicate tout à la fois. Et puis dans ce tableau, comme tout vit et se meut ! votre souffle nous emporte aux tribunes de l'assemblée, au milieu du tumulte des clubs : qui ne vous suivrait, le cœur palpitant, sur la longue route de Varennes ? aux Tuileries, durant le défilé fantastique de la populace du 29 juin, où l'œil aperçoit déjà les sicaires du 10 août ? qui n'a souffert, en vous lisant, toute l'agonie de la royale famille dans la loge étouffante du logographe ? — Sur vos pas on vole à la frontière où Dumouriez organise la résistance et la victoire, et l'on revient s'enfermer au Temple. Là du moins, il va peut-être y avoir un instant de trève et de calme ? le tocsin s'ébranle : c'est le 2 septembre. Quels cris dans les prisons ! que de sang ! le frisson m'a saisi ; j'ai senti sur mon corps les égorgeurs : j'ai crié avec les milliers de victimes. Maître, vous êtes un grand peintre. Mais de grâce, traversons en toute hâte ces mares de sang et de boue où la liberté faillit disparaître à jamais. — Si j'osais, je vous demanderais pourquoi vous avez mis en pleine lumière toutes ces scènes de carnage ? n'auraient-elles pas dû rester sur un arrière plan, et se perdre dans l'ombre ? le cœur se brise par de pareilles émotions ; et d'ailleurs l'effet de ces tableaux n'est-il pas de réveiller les passions basses et farouches ? « *Le sang altère et n'assouvit pas* » c'est vous-même qui l'avez écrit — et cependant vous êtes un homme de haute raison, de mœurs pleines de mansuétude, et poète d'un goût exquis.

Digitized by Google

Vous vous plaisez bien plus assurément à nous dépeindre l'aube d'un beau jour d'été, quand les premiers rayons du soleil viennent glisser sur le visage pensif de Marie-Antoinette, à demi-appuyée sur une fenêtre des Tuileries, et laissant son âme s'épanouir dans l'oubli aux brises parfumées du matin, tandis que dans le lointain gronde déjà le sourd murmure des tempêtes populaires. — Pardonnez-moi, maître, j'avais les yeux comme voilés de sang.

Je le sais, ce n'est point une épopée, ni un drame que vous avez voulu faire. Si vous n'avez point songé aux sensibilités nerveuses et fébriles comme la mienne, c'est qu'il y avait une grande leçon à donner par la voix de toutes les victimes de septembre. Oui, vous avez fait sagement de montrer à tous les bras nus et sanglants des égorgeurs, de compter un à un chaque martyre, et de promener ensuite les sarabandes infernales autour des cadavres amoncelés. Qu'au théâtre on enlève au crime quelque chose de sa laideur, si l'art l'exige ainsi ! « *l'histoire n'a pas de ces complaisances* » il faut que par elle le forfait soit hautement dénoncé, et dévoilé sans réserve. Je le crois fermement avec vous, « *le 10 août et les journées de septembre furent le crime de quelques uns et non celui du peuple;* » mais le peuple entier n'avait-il point poussé au meurtre par ses fureurs et ses profanations ? le peuple avait au moins laissé faire, se réservant d'applaudir. En le faisant repasser sur tout ce sang, vous étiez certain de lui en inspirer une éternelle horreur. Avec vous il maudira les assassins. Comprenant bien que « *le prestige d'une révolution est dans sa justice et dans sa moralité* » il vous bénira d'avoir séparé sa cause de la politique du meurtre ; et, fort de son droit, ennemi de tout excès qui met le droit en péril, le peuple voudra que la liberté n'ait jamais à renier ses plus chers défenseurs. Pour les rois, pour les grands, quelle expérience ! l'excès de l'oppression et du mépris, s'il ne les justifie pas, explique au moins les représailles des opprimés. Enfin, les classes moyennes, averties par une salutaire frayeur, sentiront le besoin de se rapprocher de ce peuple, si terrible en ses égarements, et qui ne demande qu'à être instruit et aimé pour aimer à son tour, et pour entrer dans les voies régulières de l'indépendance et de la civilisation. « *Malheur aux empires quand la tête des nations ne prend pas l'initiative et la laisse prendre à l'insurrection* !

Digitized by Google

Votre livre est tout parsemé de ces pensées frappées comme des médailles, qui circulent parmi les hommes pour l'éducation de l'intelligence et de la vie. A ce signe on reconnaît à la fois le philosophe et le grand écrivain. Si je vous disais que vous réunissez la naïveté poétique d'Hérodote et l'atticisme de Xénophon à la rigueur de Thucydide et à la force concentrée de Tacite, vous souririez assurément, maître, de l'outrecuidance d'un pauvre penseur qui prétendrait ainsi classer les grands hommes. Tout en ayant plusieurs parties des historiens les plus fameux, vous deviez rester vous-même, et avoir votre rang distinct dans le premier cycle de cette brillante pléïade. Mais ce que n'ont pas eu les anciens, ce qui manque encore à presque tous les historiens d'aujourd'hui, c'est l'alliance étroite, indissoluble de l'esprit du christianisme avec l'esprit de la philosophie. De tous vos titres à la mémoire des hommes, le plus beau, le plus original, ce sera, selon moi, d'avoir consacré une large part de votre vie à consolider cette union dans le monde social, après l'avoir déjà ramenée par vos vers au foyer domestique, et dans toutes les âmes saintement artistes. Si vous n'aviez pas été tout ensemble croyant et libre chercheur, auriez-vous pu pratiquer avec tant de calme la tolérance clairvoyante, également éloignée de la faiblesse et de la rigueur envenimée? auriez-vous surtout ce souci constant de la dignité humaine qui vous fait mettre en relief toute action bonne, toute pensée noble, toute parole marquée au coin du courage et de l'honnêteté ! enfin verrait-on planer sur tout votre livre, au-dessus du dogme terrible de l'expiation, le dogme consolateur de la rédemption de l'humanité ? Bien des histoires passeront : la votre restera, parce que chaque siècle y lira de plus en plus clairement sa foi et ses espérances.

Toutefois, en venant pour la joie du plus grand nombre, à cause de votre esprit de justice et de charité, vous deviez vous attendre à être un objet de scandale pour les Pharisiens. Puisque j'ai commencé de vous confier mes impressions, souffrez que je vous dise comment il m'a été facile de vous défendre vis-à-vis de moi-même.

Quand vous avez choisi tout d'abord la période de la Gironde, beaucoup de gens se persuadaient que ce devait être par une affinité entière de principes, et que votre livre ne serait qu'une apo-

Digitized by Google

théose des Girondins. Ceux-là doivent être déjà bien désabusés. Comme vous me le disiez un jour, la gloire des Girondins consiste à avoir su prolonger leur regard au-delà de la France, sur l'humanité. C'est par là que vous devez vous complaire en eux. Mais, d'autre part, quel funeste désaccord entre l'intelligence et la volonté! ambitieux du pouvoir et dignes de le posséder, ils ne surent ni s'en servir, ni le conserver : et, par un mauvais ressentiment, par faiblesse surtout, ils laissèrent l'ordre social s'abîmer dans l'anarchie. « *Ils ont eu le génie de l'éloquence et celui de la mort* » il leur a manqué le génie de l'action qui les aurait fait vivre, eux et tant de milliers de victimes pour le bien de la France et du monde. Il vous appartenait de les juger sévèrement, et aussi de prononcer leur oraison funèbre avec un sentiment d'amour et de religieuse équité.

Il est curieux de rassembler toutes les controverses que suscite une œuvre de haute portée, qui touche, comme la vôtre, le vif des intérêts et des partis. Les uns disent timidement et en hochant la tête *que vous allez un peu loin*; d'autres crient par-dessus les toits *que vous êtes en pleine république*; les Républicains vous trouvent un peu trop royaliste à leur gré, et les royalistes ont contre vous de non moindres griefs. — L'esprit peu fait au combat, je me suis trouvé d'abord un peu embarrassé, je l'avoue, au milieu de tous ces feux croisés; mais je n'ai pas eu de peine à me dégager.

Votre jugement sur la *Constituante* m'avait paru un chef-d'œuvre de précision et de profonde politique. C'est de là justement qu'on est parti pour vous accuser de rêves tout républicains. Si j'ai bien compris, vous n'admettez que trois alternatives : d'abord une sorte de compromis entre le monarque et la constitution, compromis que vous déclarez absurde au point d'initiation et de défiance où on en était venu... ou la suspension provisoire du roi, en essayant de la République; ou bien enfin, la déchéance après Varennes et l'instauration immédiate de la République, et ce dernier parti vous semble de beaucoup le meilleur. Assurément vous ne venez point prêcher le bouleversement, mais l'ordre dans l'indépendance. Vous avez de nos mœurs actuelles une trop profonde expérience pour vouloir, en ce moment, chez nous, une organisation républicaine. Nous ne ferions que de très mauvais républicains, vous le savez. Mais

Digitized by Google

vous pensez ainsi, en philosophe, et en homme politique qu'une forme spéciale de gouvernement n'est pas nécessairement et à perpétuité inhérente à un pays ; qu'à tel moment que vous indiquez, dans le passé, la République aurait préservé la France et l'Europe de bien des maux, qu'elle aurait sauvé la tête du roi, et que par elle, sans tache de sang, la révolution aurait traversé digne, forte et pure le premier âge de la liberté. Quant à la licence, elle est énergiquement flétrie ; qu'il vienne d'en bas ou d'en haut, vous détestez également le despotisme.

Aux yeux de plusieurs, vous avez le tort d'être juste envers les promoteurs tardifs de la République. Vous vous êtes même complu, crime impardonnable, à refaire pour la postérité le portrait si défiguré de l'homme qui est devenu comme le bouc-émissaire de ce temps néfaste. Un Robespierre au visage doux et reposé, disciple élégiaque de Rousseau, d'humeur enjouée, facile ; le cœur ému par un premier et pur amour, s'en allant errer le dimanche dans les bois de Neuilly, ou sous les ombrages de Meudon ! quelle nouveauté d'où les habiles ont tiré leurs conclusions. Je leur laisse le soin d'en sentir toute l'absurdité.

Veut-on nommer *républicain* tout homme qui vit près du peuple, l'interrogeant sur ses besoins, l'instruisant de ses devoirs autant que de ses droits, et qui emploie sa vie et ses ressources de toutes sortes à élever le plus grand nombre posstble au rang de créature libre et digne de Dieu ? — alors j'accepte pour vous sans embarras le titre de *républicain ;* car vous aimez sincèrement le peuple. Vous l'avez dit vous-même : « *la pensée démocratique, c'est-à-dire la pensée de l'unité des citoyens n'est pas seulement une pensée populaire, mais elle est peut-être la seule pensée de salut pour les gouvernements.* » et vous avez appelé de vos vœux l'accomplissement régulier et pacifique des destinées de la démocatrie. Ce ne sera pas votre moindre titre à l'amour de la postérité.

Louer le bien avec justice dans un roi, comme en un simple citoyen; ne point méconnaître de nobles et touchantes vertus, par cela qu'elles florissent à l'ombre d'un trône ; quand l'humiliation, le malheur, la mort viennent frapper à la porte du palais, sympathiser avec les tortures d'une royale famille ; si des fautes ont été com-

Digitized by Google

mises ou tolérées, ne les dénoncer pourtant qu'avec cette rigueur délicate que commande une grande infortune ; si l'on appelle cela être *royaliste*, alors, maître, les républicains vous mettraient à bon droit sur la liste des suspects. Car, en condamnant les erreurs au nom de vos principes, vous êtes rempli de respect et de courtoisie. A la journée du 20 juin, au 10 août, vous auriez parlé, ce me semble, à Louis XVI, à la reine, comme l'énergique et loyal Rœderer. Vivant loin de la cour, à l'heure suprême du péril, vous seriez accouru de votre castel de St-Point, vous ranger auprès des Viomesnil, des du Vigier, des d'Herbilly, avec M. de Lamartine, votre père, tous ces courtisans du malheur, et vous auriez mis bravement votre corps entre la royauté et le crime funeste de la populace.

Le fanatisme a de singuliers égarements. Certains royalistes ne vous ont-ils pas accusé d'avoir voulu flétrir la mémoire de Marie-Antoinette par des réticences perfides; ils n'ont rien compris à la probité de l'historien qui dédaigne les pamphlets, les calomnies, pour ne juger que sur l'évidence ? vous, le poète de la femme, qui l'entourez avec tant de complaisance d'une auréole de grâce et de pureté, vous qui voyez *le cœur de la femme partout où il se fait quelque chose de grand*, vous auriez tout d'un coup répudié vos instincts, vos mœurs, vos traditions? — j'ai beau chercher je ne trouve que des *faiblesses de cœur* à demi-dévoilées, pour être couvertes aussitôt par une haute indulgence, et par votre empressement à rehausser les vertus de la malheureuse reine. Oh! si Marie-Antoinette, sur le dernier degré de l'échafaud, poursuivie par les clameurs infâmes de la plèbe, avait pu lire dans l'avenir cette page des Girondins où vous la représentez « *sans héroisme affecté comme sans abattement timide, au niveau de toutes ses tendresses, de toutes ses grandeurs, de toutes ses catastrophes,... espérant sans ivresse, se décourageant sans s'avilir... voilant ses angoisses du respect qu'elle devait au sang de Marie-Thérèse, à elle-même, à la royauté, au peuple qui la regardait*... un sourire de gratitude aurait un instant suspendu sur ses lèvres la prière de l'agonie et de la sublime résignation.

A quelle école appartenez-vous en histoire ? à aucune, à mon sens. Votre règle suprême c'est la vérité et le bien : par là vous échappez à la mesure toujours étroite des écoles et des systèmes. Avec un

Digitized by Google

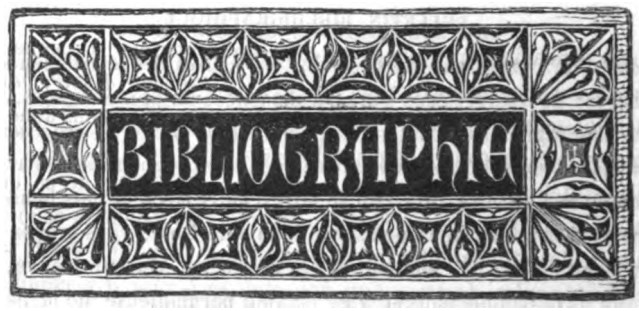
coup d'œil pénétrant vous sondez les causes des événements, et, vous les poursuivez dans leurs conséquences les plus éloignées. Puis, par une ingénieuse manière, supprimant les fautes, et proposant de meilleurs desseins, vous montrez, pour l'enseignement de l'avenir, comment l'histoire aurait pu se faire d'autre façon et plus heureusement. Convaincu de la puissance infinie de Dieu, vous croyez aussi au large empire de l'homme sur ses destinées. Ainsi se trouve, dans votre livre comme dans la vie, l'action harmonieuse de la nature, de l'homme et de Dieu ; et votre raison se place, loin du fatalisme, à la limite vraie entre la grâce et le libre arbitre.

Manifestation puissante de la pensée, votre style éclaire : il séduit. Quelle ampleur, et quelle désinvolture hardie et gracieuse ! la langue vous sert en amante fidèle et pleine d'une sensible intelligence. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer de la correction et de la tempérance, ou de la vigueur du tour et de l'imprévu des expressions. C'est la rigoureuse clarté du nord, avec l'éclat et la richesse des images de l'orient.

Il est presque de mode aujourd'hui, parmi les écrivains, de faire son livre sur la Révolution. Mais les uns n'en saisissent que le côté dramatique et à grands effets ; d'autres ont trempé leur plume dans le fiel ; quelques-uns ont écrit comme tout éblouis encore par une longue fantasmagorie ; ceux-ci emportés par la fièvre de l'indépendance, ceux-là conduits par les calculs de l'ambition. Vous avez voulu restituer l'œuvre révolutionnaire à la France et au monde avec son vrai sens et toute sa portée. Dans ce dessein, unissant, comme vous faites, la science précise, complète et scrupuleuse des faits à une sagacité singulière pour saisir et mettre au grand jour le progrès latent de la vie politique, vous avez écrit, pour la cause des peuples, sous l'inspiration du génie de l'humanité, et du Dieu que vous invoquez au début.

C. Guiselin.

Digitized by Google



MA VIE JUDICIAIRE, PAR M. SERVAN DE SUGNY, brochure in-8. 1847. — CONFESSION D'UN MALHEUREUX, VIE DE J.-C. ROMAND, FORÇAT LIBÉRÉ; PAR M. SERVAN DE SUGNY, 1 vol. in-8.

Nous étions en retard avec M. Servan de Sugny à l'égard du premier des ouvrages que nous annonçons aujourd'hui. Il vient de nous donner l'occasion d'acquitter notre dette. Au reste, la nouvelle brochure qu'il a publiée très récemment est d'une bien autre importance que tous ses travaux antérieurs. Littérateur et magistrat, M. Servan de Sugny avait écrit jusqu'ici des élégies, des drames, des fragments de mémoires; l'année dernière, dans la *Confession d'un malheureux*, il s'est fait publiciste, et a traité quelques questions morales et sociales assez hautes, mais sans que l'effet produit répondit à l'effort. Aujourd'hui c'est tout autre chose. La vie de M. Servan de Sugny ne s'est pas écoulée paisible et sereine comme celle d'un simple homme de lettres; il a été frappé dans sa position de procureur du roi près un tribunal important; et maintenant, confiant en son innocence, il a cru devoir à sa dignité d'en appeler au jugement de ses concitoyens de l'arrêt qui l'a condamné. C'est de lui-même, de sa personne, de son talent, de sa vie entière qu'il s'agit; il la déroule lui-même sous nos yeux pour nous amener à cette conclusion que la sentence rendue contre qui était injuste. Ainsi c'est un débat tout personnel auquel nous assistons: point de milieu; après avoir lu cette brochure, il nous

Digitized by Google

faudra condamner ou l'auteur ou ceux qu'il nomme ses ennemis; car c'est une condamnation qu'il veut; *il les amène à notre barre*, dit-il lui-même; par suite il y vient avec eux. Écoutons donc son plaidoyer, et jugeons-le, puisqu'il le desire.

Il est délicat de parler de soi, d'occuper le public de ce qu'on est, de ce qu'on a fait, et de l'opinion (toujours bonne, à coup sûr) qu'on a de soi-même. Il avait un grand sens, celui qui disait qu'*il ne faut parler de soi qu'au roi, et de sa femme à personne*; et quoique M. Servan de Sugny puisse répondre qu'aujourd'hui le vrai roi c'est le public, je suis convaincu que le sage à qui j'emprunte cette parole, aurait hésité (hors le cas d'une nécessité absolue) à entretenir de soi un roi si multiple. Il est encore plus délicat de parler des autres, surtout lorsque ce sont nos supérieurs de la veille, et lorsque il s'agit de les accuser, de les dénoncer, d'opposer notre parole, notre valeur d'homme et de citoyen, à l'autorité morale que donnent à nos adversaires une haute position sociale et un caractère jusqu'alors à l'abri des attaques. Si la publicité d'une semblable querelle peut être justifiée, c'est lorsque l'intérêt lésé est un intérêt très général et qui touche tout le monde. L'individu disparaît alors; nous nous sentons tous blessés du coup qui a frappé la victime; et si elle élève la voix, si elle demande justice, elle prend l'importance d'un avocat qui plaide une cause où nous sommes tous intéressés. Tel Beaumarchais dans ses admirables et immortels Mémoires; Rousseau dans sa lettre à M. de Beaumont. Mais que tout fonctionnaire révoqué par l'autorité légalement instituée vienne appeler le jugement du public sur les causes de sa destitution, et en prenne occasion pour formuler sur cette autorité les accusations les plus graves, c'est ce qui n'est ni sage ni convenable. Où en serions-nous, si tous les sous-lieutenants cassés par M. le ministre de la guerre, tous les employés des postes et des finances révoqués de leurs fonctions, s'ingéraient de venir nous raconter leur vie pour nous en faire juges? Lorsque les accusations vont à une certaine gravité comme dans le cas qui nous occupe, la critique a une tâche à remplir au nom du goût et de la raison; c'est de montrer, sans exagération, mais aussi sans faiblesse, où la limite du convenable et du permis a été franchie et

Digitized by Google

de rappeler l'écrivain à la réserve et à la modération d'où il n'aurait pas dû sortir.

M. Servan de Sugny commence par se comparer, dans une espèce de préface, à l'évêque Athanase qui, accusé autrefois d'avoir coupé la main à un de ses collègues l'amena devant les juges (c'était dans un concile solennel), et là, prouva, en lui ôtant son manteau, que les deux mains étant intactes l'accusation était calomnieuse. A quoi bon une comparaison si étrange et si peu concluante?

L'entrée en matière est brusque: l'auteur a été destitué; ses amis lui ont demandé à qui il attribuait cette disgrâce, et, sans hésiter, il a désigné M. le procureur-général près la cour royale de Lyon. Ils lui ont conseillé de se défendre, de se justifier, et c'est pour obéir à ce conseil que M. Servan de Sugny nous dit :

Examinez ma vie, et voyez qui je suis.

Ensuite il raconte comment nommé juge-auditeur sous la Restauration, il a traversé dans sa carrière Saint-Étienne, Montbrison, Gex, Nantua. Le tout est entremêlé de souvenirs intimes, d'anecdotes personnelles dont quelques-unes sont plaisantes; de fragments des réquisitoires que l'auteur a prononcés dans quelques circonstances parfois assez peu importantes. Nous y voyons que M. Servan de Sugny a dîné chez Sa Majesté Louis-Philippe; qu'il est marié, et comment; qu'il n'a pas d'enfants; qu'il fait boire de bon vin à ses amis; qu'il aime et cultive les lettres; qu'il est camarade de collége de MM. tel et tel. On y voit aussi qu'à plusieurs reprises il a rendu à l'état des services signalés. Puis vient la conclusion; viennent les plaintes et les reproches contre l'auteur d'une disgrâce si peu méritée. M. Servan de Sugny prend sa revanche, et ne se refuse pas contre M. le procureur-général des personnalités blessantes.

Loin de nous la pensée de frapper un vaincu; il nous est même impossible de prendre parti dans un semblable débat; tout ce que nous pouvons dire, c'est que M. Servan de Sugny a pris à tâche de nous convaincre, et qu'il ne nous a pas convaincu. A les serrer d'un peu près, bien des arguments de sa défense tournent contre lui; à bien des pages de son livre, on rencontre des traces d'affectation, de vanité, qui doivent donner beau jeu maintenant à ce qu'il appelle ses ennemis.

Digitized by Google

Si M. Servan de Sugny eût écrit des livres d'histoire, de philosophie, de morale, nous ne verrions là rien que de très convenable; mais une *Gerbe littéraire* est-elle bien à sa place dans les œuvres d'un procureur-du-roi? Est-ce bien à l'homme qui représente la loi vivante, dans tout ce qu'elle a de sévère, de terrible même, qu'il convient de s'égayer par de petits vers, et de composer des drames destinés au théâtre? La gravité d'une si haute fonction n'en souffrira-t-elle pas? et sera-t-il assez sûr du respect de ses justiciables, l'homme qui s'offre de lui-même à leurs critiques par les points si vulnérables de la vanité littéraire? Il faut prendre son parti dans ce monde. Tel qui peut être un littérateur de second ordre assez estimable, ne sera jamais, par cela même, qu'un magistrat suspect. Un autre Servan (1), le grand-oncle, si nous ne nous trompons, de M. Servan de Sugny, un homme dont on peut être fier de porter le nom, l'entendait bien autrement; c'est par un beau *Discours sur la justice criminelle* qu'il se délassait des fatigues de l'audience. Mais cela nous avertit que M. Servan de Sugny a, lui aussi, écrit sur la justice criminelle, et nous arrivons naturellement à parler du second ouvrage que nous avons à faire connaître, la *Confession d'un malheureux*; *Vie de J.-C. Romand, forçat libéré.*

Voici quelle est l'origine de cet ouvrage. Le nommé Romand, condamné à deux ans d'emprisonnement par la cour d'assises de Riom, pour participation aux émeutes de novembre 1831, et, plus tard, à cinq ans de travaux forcés, par la cour d'assises de Lyon, pour vol avec effraction, habite maintenant le village de Montréal, près Nantua, où il exerce la profession de tailleur. Cet homme s'est mis en relation avec M. Servan de Sugny. Accueilli avec bienveillance, il lui parla de sa vie passée avec le ton du repentir, et manifesta un vif desir de rentrer en grâce auprès de la société, en la servant. Pendant son séjour au bagne, Romand s'est fait des idées sur les inconvénients du système pénitentiaire actuel; sur la nécessité d'une réforme; sur les avantages du système cellulaire, etc. M. Servan de Sugny accepta l'offre de publier ces idées, et ils en firent à deux une brochure qui parut au mois d'août 1844.

(1) Avocat-général à Grenoble, mort en 1807.

Digitized by Google

Plus tard, Romand confia à son patron nouveau que, pour être plus utile à ses concitoyens, il avait rédigé l'histoire entière de sa vie. « Il espérait, disait-il, en faisant connaître les degrés divers qui l'avaient conduit au fond de l'abîme, mettre en garde les jeunes gens de la classe ouvrière contre les entraînements qui l'avaient perdu. » Ce manuscrit, M. Servan de Sugny s'en chargea encore; il le compléta d'une préface et de pièces personnificatives; le retoucha sans doute, bien des traits semblent le prouver; et le donna au public sous le titre que nous avons annoncé.

A la première vue, cette histoire a un faux air de philanthropie, de justice éclairée et miséricordieuse qui peut faire illusion aux cœurs généreux. Quelques-uns s'y sont trompés. On a félicité M. Servan de Sugny d'avoir fait, non seulement un bon livre, mais une bonne action. Nous devons déclarer dès à présent que nous ne nous associons pas à ses louanges.

Et d'abord, à le voir de près, Romand n'est pas du tout aussi intéressant que M. Servan de Sugny veut bien le dire dans une préface sentimentale. Dans toute sa vie, nous le voyons dominé par une vanité désordonnée, par un besoin maladif d'attirer les regards, de faire parler de lui. N'a-t-il pas obéi encore une fois à cette passion funeste, quand il a placé son nom en toutes lettres au titre d'un livre qui racontait sa honte? N'était-ce pas un dernier effort, une tentative désespérée pour sortir enfin de cette obscurité qui fait son supplice? C'est souvent par un raffinement de vanité qu'on recherche le scandale. Nous ne voudrions pas contester son repentir; et pourtant, il est bien phraseur pour être sincère. Le repentir est comme la douleur; le plus vrai est celui qui se tait. Pourquoi Romand en parle-t-il sans cesse? Pourquoi affiche-t-il partout ses sentiments religieux, sa tendresse de père? Qui veut trop prouver ne prouve pas.

Je le suppose repentant et sincère, ne fallait-il pas lui faire comprendre que son projet était peu réfléchi; que le bruit ne lui valait rien; qu'après ses malheurs et ses fautes le mieux était de s'envelopper la tête de son manteau, et que, s'il voulait servir la société, ce devait être en silence, ou du moins sans se nommer? Romand a des enfants dont il parle trop : ne fallait-il pas lui faire sentir que

Digitized by Google

la lumière qu'il attirait sur son nom était toute à leur désavantage, et que cette publicité augmentait pour eux les embarras de l'avenir?

Enfin, et c'est là le point capital, il y avait à lui dire que son ouvrage, tel du moins qu'il était rédigé, bien loin d'être utile, pouvait devenir funeste. Il peut se diviser en trois tableaux ; 1° la jeunesse de Romand : 2° les événements de Lyon en novembre 1831 ; 3° le Bagne. Nous n'avons trouvé dans aucun des trois ce que nous y cherchions sur la foi de M. Servan de Sugny.

Dans le premier, après de longs détails biographiques très insignifiants et très puérils, nous voyons Romand, ouvrier tailleur, promener en divers lieux une vie dissipée. Nous le voyons séduire à plusieurs reprises les femmes des patrons qui l'employaient ; épouser à Paris, pour un misérable intérêt, une fille de mœurs plus que légères ; et çà et là, commettre bien des actions d'une délicatesse peu scrupuleuse. Au travers de ses protestations de repentir, on voit que Romand est fier encore de cette figure avantageuse, de ce langage facile qui le faisaient réussir auprès des femmes : fier surtout de cette tournure par laquelle il réussissait souvent à dissimuler son humble condition, et à se faire passer pour un étudiant, pour un jeune homme riche. Il n'y a pas là, quoiqu'on en dise, un enseignement utile pour la jeunesse des classes laborieuses. Elle y apprendrait, au contraire, qu'avec de l'assurance, du babil, de beaux habits, on peut se procurer des plaisirs faciles, si non honnêtes ; et cette leçon serait malheureusement plus efficace que les sermons moraux dont Romand l'accompagne.

En 1831, par suite de circonstances éternellement regrettables, les ouvriers de Lyon se soulèvent, d'abord contre les fabricants, puis contre les autorités légales, et plongent notre ville dans toutes les horreurs de la guerre civile. Romand, qui n'a aucun intérêt engagé dans cette querelle, qui n'a pas même le prétexte d'opinions politiques hostiles au gouvernement, prend part néanmoins à la lutte. Nous le retrouvons là ce qu'il a été jusqu'ici, vaniteux, vantard, déclamateur, rongé d'une sourde ambition qui lui fait rêver sans cesse je ne sais quelle vague célébrité. C'est lui qui a tout fait, c'est lui qui a porté les coups les plus heureux. Il a triomphé, il a été applaudi, il a déployé des qualités militaires du premier ordre, il s'est montré

Digitized by Google

vainqueur magnanime. Il se repent sans doute de ce triomphe, car ce repentir, c'est sa thèse, et il faut bien qu'elle revienne par intervalles ; mais combien il pense encore avec bonheur à ces deux ou trois journées où il lui fut donné enfin, une fois dans sa vie, de jouer un rôle, d'être un personnage! — Et voilà le livre que vous voulez mettre entre les mains du peuple pour le calmer et le détourner de semblables agitations! Mais la partie saine du peuple n'en a pas besoin, et quant à l'autre, elle se moquera de votre repentir affecté; elle se dira que si l'audace a été heureuse pendant trois jours, elle pourra peut-être, le cas échéant, l'être plus longtemps. Vos récits seront pour elle non un frein, mais un excitant et peut-être un cours de stratégie.

Romand a volé; Romand est au bagne de Toulon, et il nous en fait le hideux tableau. Ici nous sommes de son avis, où plutôt, nous sommes de l'avis de tout ce qu'il y a maintenant en France d'hommes éclairés et raisonnables. Nous tenons les bagnes pour une école de tous les crimes, pour un horrible foyer de corruption. Mais, pour confirmer cette idée qui n'est pas neuve, nous ne pensions pas qu'il fût besoin de tous les détails sur lesquels Romand insiste. Il en est beaucoup qu'il aurait dû rigoureusement supprimer. Certains faits peuvent être bons à dire devant une commission de la Chambre des Députés chargée de préparer un projet de loi, non dans un livre destiné au peuple, aux jeunes gens, au public. Lorsque sa plume a écrit certaines particularités révoltantes, Romand n'a-t-il pas songé aux jeunes imaginations qu'il allait souiller à jamais ? n'a-t il pas songé à nos femmes et à nos filles, sous les yeux de qui ces pages pouvaient tomber ? Que me font vos grands mots de morale, de religion, si à côté je trouve des récits que va dévorer la plus immonde curiosité ? que me parlez-vous de repentir, de régénération, lorsque vous faites un livre qui est un mauvais livre ?

Il y a un trait, dans la vie de Romand, qui nous paraît un trait infâme. De retour dans son pays, il rencontre une jeune fille qui lui plaît, et il forme le dessein de l'épouser. Cette jeune fille est honnête, mais elle ignore les antécédents de son prétendant ; elle ignore que c'est un ex-galérien qui lui propose de devenir sa femme ; elle ne connaît de Romand que sa condamnation politique, condamna

Digitized by Google

tion non infâmante, et qui lui donne même un certain air d'héroïsme. Et lui, il laisse la malheureuse dans son erreur ; il l'épouse, il la rend mère ; pour qu'un jour, un jour qui ne peut manquer de venir tôt ou tard, éclairée par un mot, par un geste, elle apprenne tout à coup, l'infortunée ! qu'elle est l'épouse d'un forçat, que ses enfants sont les enfants d'un forçat ! Imprimez maintenant tant que vous voudrez, dans les notes justificatives, une *Déclaration* évidemment rédigée par un tiers, où cette pauvre femme atteste *qu'elle s'applaudit de plus en plus d'avoir uni son sort au sort de son mari ; qu'elle voit en lui une belle âme et un cœur sensible et généreux ; qu'elle lui pardonne volontiers cette dissimulation qui a fait son bonheur*; nous nous dirons : voilà une femme vertueuse, résignée ; heureuse, nous ne croirons jamais qu'elle le soit, à moins qu'elle ne regarde jamais ses enfants.

Tel est l'homme dont M. Servan de Sugny s'est fait le patron ; tel est le livre dont il s'est fait l'éditeur. Qu'on nous dise maintenant si les sévérités de M. le Procureur-général n'ont pas grand besoin d'explications et d'excuses.

Par un arrêté récent, Romand a été réhabilité, et M. Servan de Sugny a fait des vers à ce sujet (1). C'est un triomphe que nous lui abandonnons. Quiconque lira avec attention la *Confession d'un malheureux*, ne verra dans le héros de ces aventures qu'une sincérité très suspecte et un beaucoup plus grand desir de faire parler de soi que d'être utile ; dans le patron, qu'une philanthropie irréfléchie. Tous deux sont loin d'avoir atteint le but qu'ils s'étaient proposé. M. Servan de Sugny a donc cédé à une pensée malheureuse quand il est revenu sur cette triste affaire. Mieux valait mille fois garder le silence. Sa nouvelle brochure donne raison à ses anciens supérieurs et les lave du reproche de cruauté à son égard. Restent les personnalités qu'il s'est permises. On ne les excuse qu'imparfaitement par la chaleur de ses ressentiments et la vivacité de ses regrets.

(1) *Une Résurrection*, par M. Servan de Sugny, brochure in-8, avec portrait de Romand.

Digitized by Google

JEUNES FILLES INCURABLES DE L'ABBAYE D'AINAY; COMPTE-RENDU DE L'ADMINISTRATION. RAPPORT DU DOCTEUR THÉODORE PERRIN, MÉDECIN DE L'ÉTABLISSEMENT.

Le titre de cette brochure en indique assez le contenu et l'objet. L'auteur a voulu initier le public à l'administration financière et médicale d'une des fondations les plus intéressantes de notre ville. Dès les premières pages, la pensée qui a présidé à la création de l'établissement des jeunes filles incurables est bien caractérisée par l'auteur du rapport quand il dit : que c'est là œuvre de bienfaisance essentiellement chrétienne. Grâce au christianisme, nous sommes loin, ajoute-t-il, de cette époque où la médecine grecque proclamait comme un axiôme : « *que les maladies incurables ne regardent pas la médecine, et ne font point partie du domaine de l'art de guérir.* » On comprend mieux aujourd'hui que les hommes étant tous, à quelques égards, faibles et infirmes, ont tous indistinctement droit à la compassion ; on n'ose plus, comme les Spartiates, sacrifier les nouveau-nés atteints de difformités ; on a cessé de traiter les aliénés comme des criminels ; les incurables aussi ont leurs lieux de refuge, pieux témoignages de la fraternité humaine ; visible enseignement qui doit rappeler sans cesse que, là où la science perd son efficacité, la pitié peut encore continuer ses soins et ses consolations.

Rappelons à nos lecteurs que l'établissement des filles incurables a été fondé en 1819 par mademoiselle Adèle Perrin (1), noble et digne personne dont on ne saurait trop bénir la mémoire. Les commencements de l'œuvre furent petits. La vénérable fondatrice qui s'y donna toute entière n'avait que des ressources insuffisantes. Heureusement que la charité aussi a sa salutaire contagion : aux premiers dons incomplets d'autres dons s'ajoutèrent, et on est venu ainsi avec le temps à ouvrir un asile assuré à cent jeunes incura-

(1) Mlle Adèle Perrin était sœur de M. le docteur Théodore Perrin, médecin actuel de l'établissement, et de notre habile typographe, M. Louis Perrin.

Digitized by Google

bles. C'est le nombre des filles qui sont aujourd'hui recueillies dans la maison.

Les dépenses de l'établissement s'élèvent à quarante-cinq mille francs : on le voit, c'est moins de cinq cents francs pour chaque malade.

Dans les recettes, nous remarquons une somme de six mille six cent soixante francs, produit du travail fait dans la maison; le reste provient de plusieurs souscriptions permanentes, de dons annuels, de legs, et aussi de quelques rentes déjà acquises à la fondation.

Voilà un grand bien, accompli avec des ressources incomplètes et précaires. Mais qu'est-ce que cent jeunes filles recueillies dans une ville comme Lyon, qui en compte un si grand nombre, abandonnées sans soins aux lentes tortures d'une maladie incurable? M. Perrin nous apprend combien de causes, chez nous, conspirent contre la santé des enfants de la classe pauvre. « Habitations sombres et humides, cachées dans d'immenses maisons, dont les fenêtres restent fermées à l'air et à la lumière. La malpropreté presque forcée dans ces réduits obscurs; un air corrompu par des exhalaisons infectes; une humidité constante; des infiltrations corrompues et une atmosphère qui, viciée par ces émanations, non seulement altère le principe de la vie chez l'homme, mais semble marquer sa funeste influence sur les murailles, toujours couvertes d'un suintement fétide, sorte de lèpre, où pullulent et vivent par milliers des insectes immondes. »

Ce tableau est affreux, mais il est fidèle; et il n'est que trop vrai de dire, que la misère de notre industrielle cité, la plus hideuse peut-être de toutes les misères, engendre, en plus grand nombre qu'ailleurs, les maladies incurables.

Le scrophule, *l'écrouelle*, puisqu'il faut l'appeler par son nom, est une maladie toute lyonnaise; c'est elle qui peuple l'établissement des Jeunes Incurables, d'accord avec d'autres maladies voisines, la phthisie, les luxations spontanées, les retractions musculaires, fièvres de mauvaise nature, etc.

M. le docteur Théodore Perrin a remarqué que très rarement on rencontre, chez les jeunes malades, les fièvres éruptives, la

Digitized by Google

rougeole, la scarlatine et autres si habituelles à l'enfant né dans le bien-être. Il y a plus, ajoute-t-il « les jeunes filles admises dans cet hospice ont déjà presque toutes été traitées dans nos grands hopitaux, où des médecins habiles ont déjà épuisé les traitements les plus accrédités. » Que de conditions défavorables, que de causes d'insuccès! Mais qu'est ce à dire? l'honorable médecin des Incurables va-t-il désespérer? laissera-t-il les malades sans secours? non sans doute; il se rappelle ces paroles d'un grand maître, *Bordeu*, sur les maladies chroniques (1), et persuadé que l'on peut toujours soulager lors même qu'on ne peut pas guérir, il redouble de persévérance et de soins dans l'application des remèdes. Sa peine n'a pas été perdue. Le résumé du service médical nous apprend que, sur cent sept infirmes traitées dans l'hospice des jeunes filles incurables, pendant le cours de l'année 1846, sept seulement sont mortes, sept ont guéri; l'état des autres s'améliore.

Il n'y a point à Lyon d'hospice pour les garçons incurables. L'hospice des jeunes filles dont nous venons de parler, quelque bien administré et conduit qu'il soit, n'est encore qu'un établissement incomplet. Eh! bien, Lyonnais, population réputée charitable entre les plus charitables, laisserez-vous l'œuvre incomplète? On vante déjà vos sentiments compâtissants, quel sujet bien choisi pour les exercer; c'est d'enfants qu'il s'agit. On cite *l'ingéniosité* de votre charité; comment l'appliqueriez-vous mieux que pour des enfants souffrants, malades, incurables? On parle aussi de votre piété; quel meilleur emploi pour elle que de donner un refuge à des âmes innocentes menacées de se perdre dans une vie de désordre et de misère!

D. S.

(1) Les maladies chroniques ont leurs crises, leur redoublement, leur temps de calme, de repos, d'intermittence, de remittence, leur temps de résistance aux remèdes, et de réductibilité, etc.

Digitized by Google

HISTOIRE DE L'ANTIQUE CITÉ D'AUTUN, PAR EDME THOMAS.

Les provinces de France continuent à marcher à grands pas dans la voie historique et archéologique qu'un récent mouvement d'idées a ouverte devant elles. Notre Bourgogne si riche en souvenirs, si fière de son glorieux passé, ne pouvait résister à cette impulsion. Ses principaux centres d'activité et de vie constatent chaque jour les tendances, les progrès littéraires qu'on ne saurait trop encourager de la voix et du geste. Chalon-sur-Saône, Dijon, Nuits, Beaune même s'occupent avec intelligence de leur histoire. Enfin voici venir la vénérable aîné de toutes les cités burgundes, qui, elle aussi, acquitte noblement sa dette. Les hommes sérieux faisaient généralement peu de cas de l'histoire d'Autun par Rosny : celle d'Edme Thomas, plus vieille de beaucoup, renfermait plus de faits, se distinguait par une critique plus ferme et plus juste, par une méthode plus claire, par cette chaleur et cet amour du lieu qui ne se trouvent que sous la plume des enfants du pays. — Mieux eût valu, sans doute, faire, de toute pièce, avec les idées, le style et le *criterium* de notre temps, avec la philosophie du XIXe siècle, une nouvelle histoire d'Autun, que de reproduire celle d'Edme Thomas ; mais si personne n'a osé se mettre à l'œuvre ; ce n'en est pas moins une excellente pensée que d'avoir popularisé un écrit connu des seuls bibliophiles, ignoré des masses. D'ailleurs, deux portions concourent à former la nouvelle publication, l'une se compose du livre d'Edme Thomas, l'autre des fragments inédits et des manuscrits qu'il avait laissés. Cet ouvrage a paru naguère sous une forme magnifique et qui fait le plus grand honneur au goût autunois, et aux presses de M. F. Dejussieu. C'est une édition vraiment digne d'Autun, vraiment digne de la Bourgogne, et nous n'avons que des actions de grâce à rendre à la Société Éduenne des sciences et des lettres qui a eu la première pensée de l'ouvrage, en a annoté et coordonné les matériaux, qui a surveillé son exécution matérielle et réuni avec un soin religieux, un louable discernement, les portions

Digitized by Google

restées inédites du travail, à celles qui déjà avaient été imprimées. Malheureusement, elle a trop facilement accueilli, dans ce grave monument historique, des choses déplacées, qui ne se rapportent à rien, n'éclairent rien dans le sujet, et se produisent là sans autre motif apparent qu'un besoin tout personnel de faire prévaloir d'étranges et amphigouriques aberrations. — Une foule de souscripteurs ou regrettent leur argent ou semblent peu disposés à retirer leur volume par ce que — disent-ils — ils avaient souscrit à une histoire d'Autun par Edme Thomas, et non point aux interminables prolégomènes, au traité sur la cabalistique, par M. l'abbé D..... Que cette écrivain, d'ailleurs judicieux, y prenne garde; mais avec sa persistance à semer des idées inacceptables, à parler sans cesse lui seul et pour lui seul, une langue incompréhensible, il s'expose à se faire contester la science vraie qu'il cache sous ce fatras de science plus ou moins imaginaire. Ce mysticisme oiseux, ce stérile et ténébreux jargon, tout ce pathos ennuye fort les lecteurs: presque tous s'écrient que l'ouvrage d'Edme Thomas a été gâté par les éléments hétérogènes et les facéties que M. D..... y a introduits. Personne ne regrette plus vivement que moi d'avoir vu cet archéologue distingué, prendre une si fausse position, car, au fond, c'est un des hommes les plus sérieux et les plus instruits qui honorent la littérature provinciale. Il y a tant de songe-creux qui visent à la profondeur par la forme et cherchent à se faire à bon marché, par un pédantesque et flatulent verbiage débité d'un ton philosophique et sentencieux, une renommée de penseurs originaux, qu'il faut bien éviter de leur ressembler par quelque point. M. D..... aurait dû se rappeler que ses premières études sur les nombres symboliques, dans sa petite monographie de S. Lazare d'Autun, avaient été peu goûtées, et il eût été plus sage à lui de ne plus compromettre ainsi sa réputation fondée sur des titres graves.—On ne peut nier que les idées de l'orient, éminement symboliques et mystérieuses, n'aient influé sur l'architecture, comme elles ont influé sur les mœurs et les croyances de l'occident, sur le culte chrétien. Ainsi ces mythes populaires des fées, du *sabbat* qu'elles tenaient, les épreuves des anciennes confréries de maçons, la franc-maçonnerie qui les continue, l'astrologie judiciaire, la recherche

Digitized by Google

de la pierre philosophale, tout cela émane de l'orient ; mais subordonner tout l'art d'une grande époque de foi, à la cabalistique, c'est abuser du droit de compter sur la patience d'un public, c'est ressembler à ce fou d'Orgelet, qui se préoccupe des mêmes chimères et voit tant de curiosités symboliques dans les fenêtres apsidaires de Saint-Nizier. Si M. D..... voulait absolument formuler ses opinions à cet égard, il fallait qu'il publiât un ouvrage *ex professo* sur la matière ; il était parfaitement inopportun, inconvenant même de les mêler à l'histoire d'Autun, comme il les avait mêlées à la description de l'église d'Auxy. Ce n'est pas au XIXe siècle qu'il est permis de jeter une telle phraséologie à la tête des lecteurs. Si la moralité et la modestie de M. D..... n'étaient pas suffisamment établies, on crierait à la flibusterie littéraire, on prendrait l'auteur pour un homme qui se bat les flancs pour paraître docte. Déplorons ce puéril échaffaudage de bizarreries, cet emploi d'un talent véritable qui sacrifie la vérité à la conjecture ; mais n'en reconnaissons pas moins au fond de tout cela des études longues et fermes. M. D ..... a une idée fixe ; qu'il s'en défie, car les idées fixes mènent droit à la monomanie. Joseph BARD.

MONOGRAPHIE DE LA CHARTREUSE DE PORTES, EN BUGEY, PAR M. L'ABBÉ NYD (DE PONT-DE-VAUX (1)).

Notre département a vu naître, dans ces dernières années, un grand nombre de travaux historiques,

Les *Recherches historiques* de M. de Lateyssonnière, *l'Histoire hagiologique* de M. Depéry, la *monographie du Bugey*, par M. Guillemot, déposent, quant aux études générales, d'un zèle utile à l'illustration de la contrée et honorable par les sentiments qui l'inspirent. « On aime après les révolutions qui ont changé la « face des sociétés, a dit Sainte-Beuve, à se retourner en ar- « rière, et aux divers sommets qui s'étagent à l'horizon, à voir « s'isoler et se tenir comme les divinités des lieux, certaines « grandes figures. »

M. l'abbé Nyd, de Pont-de-Vaux, s'occupe activement aussi de fouiller dans les archives religieuses, et ses premiers essais font

(1) Voir l'*Annuaire* du département de l'Ain.

Digitized by Google

espérer que ses patientes investigations ne seront pas sans fruit pour l'histoire de notre contrée. Il a publié, cette année, dans l'*Annuaire* une monographie de la Chartreuse de Portes en Bugey, d'où sortirent des hommes illustres et qui fournit plusieurs prélats à la chrétienté : Nantelle, appelé à l'évêché de Belley ; — Bernard II, qui lui succéda dans cette dignité, après avoir refusé le siège de Pavie ;—Reynald, jeune cénobite de noble origine, qui devint évêque de Maurienne ; — St-Anthelme, qui se vit porté malgré lui de l'obscurité du cloître sur la scène du monde, où ses talents et ses vertus devaient briller avec éclat.

M. Guillemot nous avait déjà retracé les destinées de cette célèbre abbaye, première succursale de la Grande-Chartreuse, fondée par Saint-Bruno. A son tour, M. Nyd apporte le tribut de ses recherches ; il essaie de reconstruire le passé, ou tout au moins de dérouler le tableau des vertus, des idées et des entreprises d'une époque encore trop peu connue.

Au temps des Croisades, les cloîtres et les maisons seigneuriales se partageaient presque exclusivement le pouvoir temporel. Ils absorbent toute la nationalité, toute l'action publique, pendant plusieurs siècles. Si la féodalité avait la force imposante mais stationnaire de ses privilèges, les abbayes avaient de plus qu'elle la puissance de l'intelligence et des idées, qui règne sur les esprits. Elles se mêlent à la plupart des grands événements du moyen âge. Retracer l'existence de ces communautés d'où sortirent les premiers germes de la civilisation, c'est faire, avec l'histoire de la contrée où elles ont pris naissance, une partie de celle de l'esprit humain. C'est en même temps préparer des matériaux pour l'histoire générale du pays.

— Les Derniers mélanges de Littérature et d'Archéologie sacrée de M. Joseph Bard, vont bientôt paraître. Ce sera un ouvrage considérable, conforme aux *Cathédrales de France*, par M. l'abbé Bourassé, et orné d'une foule d'estampes, offrant en un seul volume grand in-8°, la matière de cinq volumes in-8° de la librairie parisienne. Ce grave écrit fera suite à l'ouvrage du même auteur, *les Basiliques lyonnaises*.

Digitized by Google

LES QUAIS DE LA SAONE.

Peu de villes présentent, comme Lyon, des aspects si variés, des sites si beaux de ligne et de mouvement, une plus heureuse alliance des œuvres de la nature et des œuvres de l'homme. Les quais de la Saône résument toute la cité de Plancus. Elle s'y montre en effet dans toute sa coquetterie, dans toute son élégance pittoresque. Elle y déroule son gracieux bassin, sa large ceinture de quais sinueux, les courbes hardies de neuf de ses ponts et la splendeur de ses ondoyants coteaux. Ici le calme des champs, là le mouvement de la ville. L'œil embrasse à la fois ce double spectacle.

Cette rivière, aux eaux si calmes qu'on n'en voit pas le cours, c'est la Saône. Elle coule avec la même incroyable lenteur qu'au temps de César, et va confondre un peu plus loin ses flots et son nom avec le Rhône, son éternel fiancé.

Ce pont en fil de fer, qui nous fait regretter davantage la grâce et la légèreté de celui que notre habile *pontifex* Seguin avait si hardiment jeté là, et que, en 1840, la Saône emporta comme un jouet, ce pont vous conduit directement à une colonnade grecque que M. Baltard nous a donné pour un palais de justice, au prix modique de six millions

Arrêtez de préférence vos yeux sur les vieilles tours carrées de notre cathédrale de Saint-Jean, si riche en grands souvenirs. Re-

Digitized by Google

grettez la vue de sa belle apside romane, masquée si impitoyablement par deux énormes bâtisses que l'autorité a eu le vandalisme de laisser construire, en dépit d'un acte capitulaire des nobles comtes, par lequel il était défendu d'élever autour de la métropole des maisons de plus d'un étage.

Derrière l'imposante église, bronzée par neuf siècles, s'échelonnent de gracieuses villas, des jardins suspendus, de nombreux couvents, des arceaux entremêlés de verdure, puis, dominant le tout, l'Observatoire et la Chapelle de Fourvière. Ce modeste oratoire s'aperçoit de tous les quartiers de Lyon, des Terreaux comme de Bellecour, des rives populeuses de la Saône comme des bords austères du Rhône. « Le négociant, dans ses magasins sur les quais; l'artisan, dans ses ateliers à la Croix-Rousse; le batelier, sur les fleuves; le pauvre, sur les places publiques; le laboureur, dans les campagnes voisines, ne peuvent élever les yeux vers le ciel sans rencontrer le clocher de Notre-Dame-de-Fourvière, sans mêler à leurs vœux le nom d'une douce et puissante médiatrice. C'est le premier monument que salue le voyageur en entrant à Lyon; le premier objet qu'une mère montre de loin à son enfant, dès que son oreille s'ouvre au nom de Marie; et, par une touchante disposition de la piété des Lyonnais, c'est encore le dernier sanctuaire que rencontre le serviteur de la Vierge, lorsque le cortége funèbre de la religion et de ses amis va confier ses dépouilles mortelles à la terre. »

Cette chapelle, ainsi poétisée par son historien, M. l'abbé Cahours, est le but constant de pieux pélerinages. Elle s'élève sur l'emplacement du vieux forum de Trajan, qui s'écroula en 840; elle en garde le souvenir dans son nom de Fourvière (*Forum vetus*). On y voit encore des restes d'aqueducs en différents endroits, un théâtre romain enfoui sous une vigne, une conserve d'eau et les bases du palais des Empereurs, dans une maison appelée l'Antiquaille, à cause des nombreux morceaux d'antiquité qu'on a trouvés dans son sol. L'ancien palais est, à cette heure, un hospice de fous. Trois églises voisines dont on voit les clochers à travers la verdure et les accidents du coteau, rappellent les noms de nos plus glorieux martyrs, saint Pothin, saint Just et saint Irénée. Sur cette pittoresque colline s'étageait autrefois la colonie romaine. Sous le nom de *Lug-*

Digitized by Google

dunum, texte à tant d'étymologies diverses, elle allait de Saint-Irénée au revers oriental de Fourvière, et ce ne fut guère qu'au Ve siècle qu'elle se mit à descendre dans la plaine.

C'est au cinquante-septième archevêque de Lyon, à Humbert Ier, que notre ville fut redevable, en 1050, de la première arche de son premier pont, cet antique pont de Pierre dont l'année 1846 a vu démolir et tomber les arcs inégaux, pour mettre à découvert le pont de Nemours, construit en une seule année par l'ingénieur Jordan. Adieu donc, vieux serviteur, qui avais vu passer tant de générations et avais conservé quelque chose de chacune d'elles! Adieu, tes pittoresques maisons et ta vénérable structure! Place à ton frère nouveau né, si blanc et si froid, qu'on le dirait fait d'une seule pièce.

Le robuste pont Tilsitt, monument de l'Empire, remplaça un vieux et frêle pont en bois. Tout nouveau qu'il est, il a déjà porté sur ses cinq arches bien des rois et leur suite. Cette pauvre maison que l'on aperçoit à droite, l'Archevêché, a successivement reçu, dans ses salons et sur sa terrasse, Napoléon et les Bourbons, et fait briller tour à tour en ses tentures l'aigle, la fleur de lis et le coq gaulois. Le cardinal de Bonald y remplace aujourd'hui le cardinal Fesch.

Quoique nous soyons au milieu de la ville, nos regards s'étendent au loin dans la campagne. Sur la hauteur, voici le pavillon Chatard dont le génie va s'emparer pour en faire un fort, puis l'église Saint-Irenée dont le clocher se profile et coupe harmonieusement la ligne du coteau. Au bas le pont d'Ainay; le vieux quartier de Saint-George avec son église que vient de restaurer avec habileté M. Bossan; l'ancienne Commanderie, seul monument qui rappelle à Lyon le séjour des chevaliers de Malte. La *Quarantaine* nous parle encore des pestes du XVI et du XVIIe siècle. Sur l'autre rive, le Grenier à sel avec sa haute et unique porte; la Douane, puis ce bâtiment à toits aigus et en ruines, tout ce qui reste de l'Arsenal incendié à l'époque du siége. Sur cet emplacement, vide aujourd'hui, existait encore, il y a quelques mois, froid et dépeuplé depuis la révolution, le couvent des Saintes-Claires. C'est dans cette enceinte, qu'après une partie de paume, le Dauphin, fils de François Ier, reçut des mains de son favori Montécucully

Digitized by Google

un verre d'eau fraîche qui lui occasionna une fluxion de poitrine dont il mourut trois jours après à Tournon. Montécucully à qui sa haute faveur avait fait de nombreux ennemis fut accusé d'avoir voulu empoisonner le prince et il fut écartelé dans la rue Grenette, sous les yeux mêmes de François 1er et d'une foule de grandes dames accourues à cet horrible spectacle.

L'ex-couvent des Saintes-Claires avait devant lui les plans inclinés du riant coteau de Sainte-Foy, célèbre par la bonté de son vin et la limpidité de son eau. C'est au pied de ce coteau dans l'ancien chemin des Étroits que J.-J. Rousseau passa une si délicieuse nuit et Mouton Duvernet un si terrible moment.

La Mulatière est là tout près avec ses auberges renommées pour leurs excellentes matelotes. La Mulatière est le point où le Rhône et la Saône se rencontrent et ne font plus qu'un immense fleuve que sillonnent les bateaux à vapeur et que longent les nombreux convois du premier chemin de fer construit en France, celui de Lyon à St-Étienne.

Si, remontant la Saône, nous allons à l'autre extrémité de la ville, nous y trouverons un funèbre pendant à la fin tragique de Montécucully. N'oubliez pas, en suivant le quai de Bondy, de visiter Saint-Paul, cette ancienne église, romane à l'extérieur, et qu'on a fait grecque à l'intérieur malheureusement, où le chancelier Gerson, l'auteur présumé de l'*Imitation* de Jésus Christ, se fit l'instituteur des plus pauvres enfants du quartier. C'est dans une chapelle de l'église Saint-Laurent, annexe détruite de Saint-Paul, que fut placé le tombeau de cet homme vénéré. Il fut mis à découvert à deux époques différentes, en 1642 et 1842, et l'on put y lire ces mots, devise de Gerson : *Sursum corda. Pœnitemini et Credite Evangelio*, et rien chez nous ne rappelle encore le souvenir du chancelier.

A l'angle de la rue des six Grillets se trouve la maison du roi des Ribauds ; l'on y voit encore aux croisées des ornements sculptés, armes parlantes de son premier propriétaire. Chargé le soir de la police de la ville, l'ancien maître de cette demeure en sortait muni d'un long filet sous lequel il retenait captives les filles folles de leur corps qu'il surprenait vaguant après l'heure du couvre-feu, sonnée par le *gaète* de Fourvière. L'heureux temps que celui où un filet suffisait pour arrêter filles et buveurs attardés !

Digitized by Google

Saluez, en passant, le rocher où M. Bonnaire va replacer l'homme de la roche, le brave Cléberger, ce marieur de filles qui fut aussi le père des enfants trouvés, puisqu'il contribua un des premiers à la fondation de l'Aumône générale, aujourd'hui la Charité.

Saluez le dernier débris de la pittoresque chapelle de l'Observance, cette gracieuse église fondée par Charles VIII et Anne de Bretagne, sa femme, à leur passage à Lyon, en 1493, et démolie par l'ordre du Conseil des bâtiments de Paris pour faire une place, le croira-t-on jamais, aux écuries et aux niches à chiens de l'École vétérinaire. Cette démolition, le croira-t-on encore, a été sanctionnée de plus par un rapport signé du nom de M. l'abbé Pavy, l'historien de l'Observance, aujourd'hui évêque d'Alger.

Saluez encore ici la place où furent la maison de campagne et la tombe du sculpteur Chinard. Un des siens, son héritier, en a fait, dans sa reconnaissance, ce que vous voyez pour un peu d'or. Le tombeau de Chinard est à présent perdu au cimetière de Loyasse. Quant à sa chère retraite, sa délicieuse maison pleine d'ombre et de fraîcheur, ce n'est plus aujourd'hui qu'un terrain à bâtir.

Ce rocher qui, depuis cinquante ans, s'émiette et se recule jour par jour sous les efforts incessants de la mine et du mineur, c'est le vieux Pierre-en-Scize, l'ancien château fort des archevêques, la vieille porte de ville creusée dans le roc, la prison d'état où Richelieu fit enfermer l'ambitieux et léger Cinq Mars et de Thou, ce vrai modèle de l'amitié. Ils ne sortirent de là que pour porter leur tête à l'échafaud, place des Terreaux, sur cet emplacement que couvre aujourd'hui l'Hôtel de ville de Simon Maupin. Cette histoire vaut bien celle de Montécucully. Toutes deux ont commencé à l'une des extrémités de notre ville pour recevoir dans son sein leur terrible accomplissement.

Léon Boitel.

Digitized by Google

Variétés.

DÉSAGRÉMENT DE FAIRE FAIRE SON PORTRAIT.

D'abord les séances sont toujours plus longues que votre patience, et si spirituel que soit l'artiste qui vous tient au bout de son pinceau, il songe plus à attraper votre nez qu'à charmer vos oreilles, en sorte que vous êtes livré tout entier à l'horreur de votre position. En effet, obligé d'adopter deux ou trois heures durant la même pose, de jeter le même coup d'œil, d'étaler le même sourire, tout cela est plus que monotone, cela crispe les nerfs, les contracte et vous donne à la longue un air hébété que la conscience du peintre peut se croire obligée de transmettre fidèlement à vos arrière-neveux, vous faisant ainsi passer pour un imbécile aux yeux de la postérité la plus reculée.

Pour première augmentation à ce grave inconvénient, il convient d'abord de payer l'artiste non suivant le degré de ressemblance du portrait, mais suivant sa dimension et le temps employé à le faire ; de manière que plus il a mis votre patience à l'épreuve, plus vous devez vous montrer généreux, et

Digitized by Google

chaque heure de torture qu'il vous fit subir ajoute au montant du prix que vous devez solder.

Mais ce n'est là que le chétif commencement des déboires qui vous attendent. Votre portrait fini et payé, il vous tarde de savoir comment le trouveront votre famille, vos amis, vos relations; vous le soumettez donc à leur jugement, et afin de leur laisser tout le mérite de le reconnaître, vous ne leur dites pas : *voilà mon portrait*, mais : *comment trouvez-vous ce portrait*?

Oh! que cette innocente ruse vous joue souvent de mauvais tours! comme vous payez cher la franchise que vous provoquez! quelle large porte vous ouvrez à mille ingénuités âcres et poignantes!

L'un reste une heure avant de hasarder le nom de la personne que le peintre a voulu représenter; lorsque vous êtes là, en face de lui, cherchant à retrouver, pour la lui offrir, la pose éternelle qui fit votre supplice et qui ne peut le tirer de son indécision. En vain vous vous efforcez d'aider *l'aristarque* qui cherche l'original de la toile comme le mot d'une énigme; en vain vous souriez d'un air à lui dire! *Eh! c'est moi!* Le barbare ne peut ni comprendre votre pantomime, ni reconnaître vos traits, et souvent au bout d'un siècle d'attente (selon vous), il accouche d'un : *ah! parbleu, c'est Monsieur votre frère! votre oncle, votre neveu*, toute votre famille, en un mot votre grand-père même, plutôt que vous, vous qui suez d'angoisse et qui n'avez supporté tant de séances et déboursé tant d'écus que pour arriver à ce déplorable résultat.

Une autre fois, c'est une compagnie entière qui s'empare de votre portrait et qui discute à haute voix sur son mérite. Vous avez là des amis intimes, d'une effrayante franchise, habitués à percer à jour votre amour-propre par l'expression de vérités mordicantes dont ils vous assassinent en souriant.

— *Mon cher*, dira l'un, *on t'a horriblement flatté, tu n'as jamais eu ces chairs, ce teint, cette finesse de coup d'œil.*

Digitized by Google

—*Ma foi* ! s'écriera l'autre, *ou tu prenais du lait d'ânesse, ou le peintre fut un âne quand il te donnait un si beau coloris.*

— *On t'a rajeuni au moins de douze ans*, dira le moins facétieux, avec un sang-froid féroce.

Et vous rougissez quand un honnête assistant, moins connu de vous, croyant adoucir l'amertume de toutes ces pilules, psalmodiera, avec un accent de profonde commisération : *Monsieur a sans doute longtemps souffert depuis que son portrait a été fait.* Et cependant la peinture vient d'être achevée, et votre santé ne fut jamais meilleure!

Quelquefois, au contraire, l'artiste a fidèlement retracé votre figure, mais il l'a rendue avec une vérité déplorable, poussant à l'ocre un teint qui n'était que bistre, rapetissant vos yeux, grandissant votre bouche, aplatissant votre nez: oh! alors ne craignez rien ; on vous reconnaîtra tout d'abord; on vous lapidera de compliments sur votre parfaite ressemblance. *C'est bien ça*! entendrez-vous retentir de toutes parts; *voilà bien votre expression habituelle*, et tous les éloges donnés à l'artiste tomberont comme plomb sur votre amour-propre. Si quelque bon humain, témoin de votre martyre, s'avise de vouloir l'adoucir en disant que *vous n'êtes pas flatté*, des critiques, amis du peintre, plus jaloux de soutenir son talent que de courtiser vos prétentions, se recrieront sur l'injustice de ce reproche, et démontreront avec feu que vous êtes bien réellement aussi laid qu'il vous a représenté.

Quand des maux, des chagrins, et, pardessus tout, la pensée devançant l'outrage des ans, ont labouré votre figure et sillonné votre front, si le peintre croit devoir rendre exactement ces stigmates d'une précoce vieillesse, il soulèvera contre vous et lui les répugnances, non seulement de vos parents, mais encore des camarades de votre enfance et des amis de votre jeunesse, surtout si ceux-ci ne vous ont pas vu

Digitized by Google

depuis longtemps. Ils croiront, sans qu'on puisse les en dissuader, que l'artiste insulte à leurs souvenirs, et leur amour-propre ira jusqu'à s'indigner de ce qu'il calomnie ainsi l'âge peu avancé où ils sont parvenus eux-mêmes sans rides et sans cheveux blancs.

Puis, on n'aime guère à se voir tel que l'on fut jadis; un portrait est souvent la source de bien des réflexions amères; le temps détruit le coloris que l'huile conserva; il enlève les formes arrondies que traça le pinceau; on se trouve avec des cheveux blancs ou coiffés d'une perruque devant les boucles ondoyantes de son adolescence; on dresse avec peine un inventaire où les *boni* sont impossibles et les *deficit* bien nombreux ; où des grâces sont remplacées par des rides; où les fossettes des joues sont devenues des crevasses.

Votre jeunesse, qui a jeté l'ancre sur la toile, a l'air de se moquer de votre caducité qui est venue à tire d'ailes; tout cela est triste comme une élégie grave et pleine de mélancolie.

D'ailleurs, quel est, en définitive, le sort de nos portraits, si parfaits qu'ils soient? Prônés à leur naissance, la génération qui nous talonne y attache peu de prix, celle qui la suit, moins encore ; si bien que nos figures ignorées de notre troisième génération (pour le plus), sont arrachées du clou qui les tenait suspendues et disparaissent pour faire place à celles de nos descendants.

Déportés dans une chambre haute, solitude poudreuse, véritable exil, nous n'y recevons la visite que des mouches, des araignées et des rats; pour dernier affront, on nous exile dans les bois... de chauffage du grenier, où notre sourire voilé par des fascines fait mal aux âmes sensibles qui nous découvrent ainsi logés ; à moins toutefois, que protégés par la touche ou le coloris d'un grand peintre, nous ayons conservé quelque valeur intrinsèque. Alors, vendus aux juifs de la contrée, nous égayons de notre physionomie la devan-

Digitized by Google

ture de leurs boutiques où nous sourions encore, balancés par le souffle des vents humides de l'automne, ou subitement inondés par les averses de nos pluvieux étés.

Au lieu de voir nos traits sur la toile, l'ivoire ou le papier de chine, ah! combien il est plus doux pour nous de pouvoir espérer qu'ils se trouvent gravés dans le cœur de nos amis pendant notre vie, et qu'après notre mort ils le seront encore dans leur mémoire! Au moins dans ce sanctuaire sacré, ils sont à l'abri des traits de la critique, ils n'ont point à essuyer les regards d'une curiosité indifférente et dédaigneuse, et si notre nom fut publiquement connu par quelque succès, nos traits, peu en harmonie avec nos ouvrages, n'altèrent point la sympathie que nos lecteurs voulaient bien avoir pour nous.

J. Petit-Senn.

Digitized by Google

CHRONIQUE.

—

UN LEGS A LA VILLE DE LYON PAR LE SIEUR DANTON. — RECONNAISSANCE DU CONSEIL MUNICIPAL LYONNAIS.

Dans une des dernières séances du Conseil municipal de Lyon, M. Terme, maire, a lu un rapport dans lequel il rendait compte d'un legs fait à la ville de Lyon par le sieur Danton. Ce legs comprend la totalité des biens du testateur, lesquels s'élèvent à la somme de 131,000 fr. Nous transcrivons textuellement quelques-unes des dispositions de ce testament :

« Ayant gagné sur la place de Lyon ce que je laisse, mon intention est de lui rendre ce qu'elle m'a confié, afin que la grande famille profite de mes économies ; en conséquence, pour recueillir la nue propriété de tous mes biens, je nomme et institue mon héritière et légataire universelle la ville de Lyon, à laquelle je fais cette donation, à la condition expresse qu'elle sera employée à des travaux d'utilité publique.

» Seconde condition expresse : qu'elle ne pourra exiger de mon épouse aucun inventaire, ni formalités de justice ; une seule signification casserait et annulerait la donation que je lui fais de la nue propriété, et je nomme et institue, audit cas, Marie Gondamin, mon épouse, légataire universelle dudit bien en propriété et usufruit.

» Je prie ma femme, avant tout, d'acquitter ce que je pourrai devoir sur la place de Lyon ; je déclare d'avance ne rien devoir au cafetier où j'allais souvent.

» Je veux être enterré sans faste : le convoi du pauvre, un seul prêtre et son clergeon portant la croix, accompagné de quelques amis si j'ai eu le bon esprit d'en conserver ; je ne veux pas de monument, c'est trop commun aujourd'hui ; pour me retrouver, une seule croix de bois sur laquelle tu feras mettre : « ICI, MON AMI REPOSE ; » point de nom, je n'en veux pas. »

Digitized by Google

Dans une deuxième pièce jointe à son testament, M. Danton donne ces instructions à sa femme :

« Comme nous avons travaillé ensemble, j'ai toujours voulu et je veux encore que tu jouisses jusqu'à ton dernier moment de la position où le travail nous a mis ; ainsi donc j'ai tout laissé en tes mains, sans aucune garantie ; tu en disposeras comme tu l'entendras, c'est-à-dire des revenus et pour toi et pour les autres comme tu l'entendras ; si tu les économises tu les joindras à la dot que tu m'as apportée, ce qui te servira à récompenser ceux qui te paraîtront le mériter.

» Quant au capital que je te laisse, tu pourras, en visitant mon livre d'inventaire, reconnaître la peine et les soins que j'ai mis à le conserver ; j'ai fait quelques fautes dans ma gestion, il a manqué de m'échapper plusieurs fois ; mais Dieu, dans sa bonté, qui veillait sur moi, me l'a toujours conservé. Je t'indique, par mon testament, l'usage que j'en veux faire ; cette dernière volonté est celle que j'ai toujours eue quand j'ai eu l'assurance que tu ne me donnerais pas d'enfant, et je compte sur son exécution pleine et entière en conséquence ; tu seras peut-être dans le cas de placer et déplacer, n'ayant pas d'immeuble, apporte une sévère attention à ces transactions, et surtout ne prends conseil que de gens sages afin de ne rien hasarder.

» Je quitte ce monde avec l'assurance que tu feras après moi ce que tu as fait, moi présent, toute ma volonté, rien que ma volonté. Dieu, qui nous entend, m'en donne l'assurance, et je l'en remercie ; c'est pourquoi je t'engage à le prier pour mon repos et celui de mon âme ; je suis, en attendant, tout à toi, ton bon ami. »

Dans une troisième pièce, M. Danton indique le premier emploi qu'il desire que la ville fasse du legs qui lui est laissé :

« Comme je laisse à la ville de Lyon mon patrimoine pour être employé aux travaux d'utilité publique, ayant demeuré longtemps sur la place de la Préfecture, j'ai remarqué qu'il manquait à cette place une fontaine monumentale : mon desir serait que le premier emploi que l'on fera de ce que je laisse serve à l'élévation de cette fontaine. J'en recommande le dessin, la proportion d'après la grandeur de la place, afin que la postérité ne blâme pas mon intention et n'en critique pas les exécuteurs. »

M. le maire a proposé au conseil d'accepter, au nom de la ville, l'héritage de M. Danton, et d'exprimer, à cet égard, toute la reconnaissance qu'une telle libéralité inspire au conseil. Le conseil a accepté immédiatement, avec la plus vive reconnaissance, la libéralité du sieur Danton. — Sur la proposition de

Digitized by Google

M. Bouillier, appuyée par M. de Vauxonne, il a exprimé le vœu que le nom de M. Danton fût inscrit sur le premier monument qui sera élevé avec le produit de son legs.

—En annonçant, l'année dernière, le prix que l'Académie des Sciences avait décerné à M. le docteur Bonnet, professeur de clinique externe à l'École de médecine de Lyon, comme auteur du remarquable *Traité des maladies des articulations*, nous avions émis le vœu que cette flatteuse distinction en appelât bientôt une autre, émanée de plus haut. Notre désir a été réalisé. Sur la présentation de M. le ministre de l'instruction publique, M. le docteur Bonnet a été nommé, le 1er mai, chevalier de la Légion-d'Honneur. C'est là une juste récompense accordée aux nombreux services rendus à la science par notre habile ex-major de l'Hôtel Dieu.

— Ont été nommés également chevaliers de la Légion-d-Honneur : MM. Bottex et Pravaz, docteurs-médecins ; M. Tardy, président du tribunal de commerce et membre du conseil municipal; M. Gabriel Bouvard, adjoint au maire de Lyon, ancien juge consulaire, et président du comité central de l'une de nos plus belles œuvres philanthropiques, celle des salles d'asile ; M. Foyer, professeur de mathématiques au collége royal ; M. Dugas, maire de Givors et manufacturier ; M. Guillot, avocat et maire de Villefranche.

M. Neumayer, maréchal de camp, commandant une brigade d'infanterie à Lyon, est nommé commandeur de la Légion-d'Honneur, ainsi que M. Caussade, colonel directeur d'artillerie à Lyon.

M. Cailloux, ingénieur en chef du département du Rhône, est promu au grade d'officier du même ordre, ainsi que M. Elias, chef d'escadron d'artillerie, sous-directeur à Lyon.

— L'Académie de Lyon vient de recevoir au nombre de ses membres titulaires : MM. Lortet, Guymet, Grégory et Théodore Grandperret.

—L'ouverture de l'exposition des produits chinois rapportés par M. Isidore Hedde, délégué du ministère de l'agriculture et du commerce pour l'industrie des soies dans la mission en Chine, aura lieu dans le courant de juin, dans la salle dite de minéralogie au palais Saint-Pierre. Nous rendrons compte de cette collection qui intéresse particulièrement la fabrique lyonnaise.

— La Chambre de commerce de Lyon possède le portrait de l'empereur de Chine. Cette peinture, exécutée sur papier de riz et à l'aquarelle, se recommande par une grande finesse d'exécution ; la figure est surtout très bien étudiée, et quoique les accessoires rappellent un peu les peintures de paravent, l'ensemble néanmoins donne des arts, dans le Céleste Empire, une plus haute idée que celle qu'on se forme habituellement d'après

Digitized by Google

ses magots et ses porcelaines. Il paraît que ce portrait est arrivé brisé, car il a fallu en rajuster les morceaux avec beaucoup de soin et y faire ensuite des retouches pour dissimuler les nombreuses cassures de papier. S. M. chinoise est représentée à mi-corps, son sceptre à la main; elle est coiffée d'une façon de toque ornée d'une plume de paon; ses traits sont doux; de légères moustaches ornent sa lèvre supérieure; sa tête, qui paraît entièrement rasée, semble être celle d'un homme de 50 à 55 ans. Au dessous du portrait se trouvent des caractères chinois dont les mots suivants : *Taok uan, emperador de China*, ne sont sans doute que la traduction.

Cette peinture remarquable a été envoyée, il y a deux ans, par M. Isidore Hedde, et doit figurer à l'exposition que nous venons d'annoncer.

Digitized by Google

Les sept Péchés mortels.

—

PROLOGUE.

Poètes au bras fort, rois nerveux de l'arène,
A vous la lourde épée, arme du vrai danger !
Faible tauréador, je prends le dard léger
Qui pince l'épiderme en l'effleurant à peine.

Le moment est venu, l'hydre a rompu sa chaîne,
Et dans les rangs du Cirque assemblé pour juger,
D'avance il se désigne une proie à ronger.
Haut le bras ! haut le cœur ! Le monstre en vaut la peine !

Digitized by Google

Il a beau, loin du jour, se blottir à l'écart,
Et mettre un feu bénin dans son fauve regard ;
Il a beau dans le sable enfouir ses sept têtes,

J'entame l'escarmouche et je vais l'agaçant ;
Si le monstre affolé se dresse en rugissant,
Pour l'abattre d'un coup tenez vos lames prêtes.

SUPERBIA.

Tu n'échapperas pas ! De près je veux connaître
Ce que cache ton masque, orgueilleux parvenu.
A bas ces oripeaux ! ça, qu'on se mette nu !
Fi ! sottise et laideur ?... J'en étais sûr, beau maître !

Chemise de Nessus que l'impudeur pénètre,
Orgueil ! quand sur sa chair un rustre t'a tenu,
Il lui passe à la tête un vertige inconnu,
Des accès de démence à changer tout son être.

C'est l'homme de Stamboul, d'opium enivré.
Dans les champs de l'extase un moment égaré,
Loin du sol il s'élève, il plane, il est splendide ;

Qu'une chute à propos lui rende la raison,
C'est pitié de le voir, tant l'étrange poison
Lui laisse le front lourd, l'œil vague, et l'air stupide !

AVARITIA.

Volontaire martyr de l'éternel souci,
De lui-même il se voue à l'âcre pénurie ;

Digitized by Google

Il ne veut ni plaisir, ni parents, ni patrie;
Malheureux à cœur fendre, il a tout à merci!

Un beau jour, desséché de faim, de froid transi,
Il recompte son or, le pèse et l'apparie,
Quand sa main se desserre, et qu'une voix lui crie;
« Holà! drôle! un moment! n'emportons rien d'ici! »

« Ouvre la main! la main rapace et convulsive
« Qui, palpant chaque écu d'une étreinte lascive,
« Pièce à pièce, dans l'ombre empilait le remord!

« L'autre à présent! La main gorgée outre mesure
« Des larmes de la veuve et des gains de l'usure!
« L'autre! l'autre!.. Harpagon, crois-tu voler la mort? »

INVIDIA.

Nous avons du serpent la haine et l'œil oblique,
Et le venin mortel, et le pas sinueux;
Malheur à qui veut fuir notre niveau boueux!
Nous tuons son essor d'une dent colérique!

Serions-nous donc marqués au sceau diabolique?
Et, damnés sans retour, déshérités des cieux,
Saurions-nous que jamais sur nos reins tortueux
La gloire ne fera pousser l'aile angélique?

Mais non; chacun de nous aspire au noble vol.
O jaloux! laisse donc l'aigle quitter le sol,
Et, luttant de désir, gagne avec lui les nues!

Digitized by Google

Tu ne peux? mais essaye! as-tu la volonté?
Courage! l'aile pousse : as-tu la charité?
Vole! vole à ton tour, tes ailes sont venues!

LUXURIA.

Il est vieux, donc blasé ; servez-lui des primeurs!
Satyre infirme, il chasse aux amours impubères ;
L'œil au guet, quand la faim détend les bras des mères,
Sur l'enfant nu qui tombe il distrait ses fureurs.

La volupté féroce est l'ogre de nos mœurs!
Virginité, candeur, ignorances si chères,
Vos tortures, vos cris, tout se prise aux enchères,
Et le corps le plus frêle a le plus d'acheteurs!

Pauvre victime! ô toi que le crime féconde,
De tes flancs douloureux arrache un fruit immonde!
Mais non! vis dans ta honte, et sois mère! il le faut!

Car le bouc au besoin se fait juge pudique ;
Il adjure à grands mots la morale publique,
Et, de par la vertu, t'envoie à l'échafaud!

GULA.

Fi! quelle heure prends-tu pour lui crier famine?
Lazare, mais ce riche est fort préoccupé!
Le matin? — mais à peine il quitte le soupé.
Dans le jour? — mais il mange. Et le soir? — mais il dîne!

Digitized by Google

Plus de moëlle au cerveau, de cœur dans la poitrine ;
Mais le ventre est partout, il a tout usurpé ;
Alambic incessant, par l'alcool sapé,
Ce riche ne vit pas, ô Lazare ! — il rumine !

Nouveau Domitien, s'il gouvernait l'état,
Pour avoir un avis sur un turbot au plat,
Sans rire, il serait homme à convoquer les chambres :

Lazare, qu'attends-tu ? l'aumône ? — Arrière enfin,
Gueux plus riche que lui d'une éternelle faim,
D'un bon cerveau, d'un cœur, et de robustes membres !

IRA.

Soit qu'il lave un affront, soit qu'il venge un état,
Qu'il dresse un guet-à-pens ou gagne une bataille,
Sous la balle qui troue, ou le couteau qui taille,
L'assassinat toujours est un assassinat !

Horreur ! chaque soleil éclaire un attentat !
Ici, c'est le stylet ; là-bas, c'est la mitraille ;
Et dans nos rangs pressés, joûteurs d'égale taille,
La colère et la mort prennent le même ébat !

Plaintive humanité, mère qu'on martyrise,
Corps vivace toujours, qui toujours agonise,
L'amour étanche en vain les flots de ton sang noir !

Epuisée, un moment t'endors-tu sur ta couche,
Ton bourreau te réveille avec ce cri farouche :
« Desdémone ! as-tu fait ta priére, ce soir ? »

Digitized by Google

PIGRITIA.

Jetons veste et sandale au revers du chemin ;
Courage, ô mes amis ! notre sillon s'avance ;
Ame et sol, creusons tout avec persévérance ;
Dieu lui-même est au bout de chaque effort humain !

Aux uns l'outil pesant qui déchire la main ;
Aux autres les signaux, jalons d'intelligence ;
Qu'importe notre lot ? plus tard, tout se compense ;
Le maître a son secret qu'il nous dira demain.

Malheur à l'ouvrier qui faiblit à sa tâche !
A son front, comme un plomb, l'hébètement s'attache,
Et son cœur se consume en des rêves mauvais.

Coureur poussif, il tombe au seuil de l'Hespéride,
Et voit fuir loin de lui l'espérance candide,
Atalante aux pieds d'or qu'il n'atteindra jamais !

Joséphin SOULARY.

Digitized by Google

SUR LA

COLONIE GRECQUE

DE LYON.

—

Les Grecs, ceux surtout de l'Ionie et de l'Asie Mineure, héritèrent du caractère aventureux et de l'esprit commercial des Phéniciens. Suivant les traces de ces anciens dominateurs des mers, ils dirigèrent leurs courses vers l'Occident, peuplèrent d'abord les rivages de la Sicile et de la partie méridionale de l'Italie et remplirent tellement celle-ci de leurs colonies, qu'elle a reçu de l'antiquité le nom de grande Grèce. Mais ils ne bornèrent pas à l'Italie leur ambition et leurs entreprises. La Gaule attira bientôt leurs désirs et leurs regards. Ils avaient connu les habitants belliqueux de cette vaste contrée : ils se rappellaient sans doute leurs invasions dans la péninsule italique d'où ils avaient chassé les Sicules, et le royaume puissant qu'ils y avaient formé, et qui, après avoir subsisté pendant plusieurs siècles sous le nom d'Ombrie, avait succombé sous les efforts des Rhasènes appelés autrement Etrusques, l'an 700 avant J.-C. Les Grecs se représentaient les Gau-

Digitized by Google

lois comme un peuple conquérant qui, étranger aux arts de la civilisation, ne connaissant que la chasse et la guerre, accueillerait sans doute avec plaisir des commerçants paisibles et inoffensifs qui lui apporteraient les arts et les produits de l'industrie de l'Orient. Ils espéraient ainsi exploiter avantageusement les richesses de ce beau pays dont ces peuples à demi-barbares ignoraient le prix et la valeur.

Animés par des motifs si puissants pour eux, ils fondèrent sur les côtes gauloises de la Méditerranée, la colonie de Marseille qui devint en peu de temps florissante. Toutes les côtes voisines furent bientôt peuplées de colonies qui, filles de cette colonie première, augmentèrent sa gloire et ses richesses. Monaco, Nice, Antibes, Céreste, Agde, Leucate, Roses furent en peu de temps fondées et subsistent encore. Ajoutons-y les villes maintenant ruinées de Tarente, d'Olbia, d'Athenopolis et de Rhodanusie, cette dernière ainsi que Roses, colonie particulière des Rhodiens qui jouent un si grand rôle dans les émigrations de ces nations commerçantes. Ces villes devinrent des *Emporium* ou Marchés, vers lesquels les peuples voisins se rendaient, apportant les fruits de leur territoire et les échangeant contre ces biens si nouveaux pour eux, ces riches tissus, ces parfums, ces ornements d'or et d'argent, ces vases ciselés que leur présentait l'Orient par les mains des Grecs.

Mais ceux-ci ne se contentèrent pas des rivages de la Méditerranée. Désireux d'étendre leur commerce et de puiser à leur source les produits qu'on leur apportait des divers pays de la Gaule, ils résolurent de pénétrer dans l'intérieur. A l'Occident de Marseille, coulait un grand fleuve qui, prenant son origine au loin, formait près de son embouchure un delta, comme le Nil de l'Égypte et se jettait par plusieurs bras dans la mer. Près de là, peut-être même à l'embouchure du fleuve, avait été bâtie une ville dont nous venons

Digitized by Google

de parler, *Rhodanusia*. Les Grecs donnèrent au fleuve le nom de cette ville et du peuple particulier qui l'avait fondée, *Rhodanos*, nom qui, subsistant encore dans le nom de Rhône, a fait tomber entièrement dans l'oubli le nom celte primitif (1). Ils remontèrent donc ce fleuve, établissant des *Emporium* ou Marchés à chaque emplacement favorable, tels qu'à Arles, au commencement du Delta, ville à laquelle ils donnèrent le nom de *Rhélèné*, féconde (2), à Avignon qui leur doit peut-être son nom et son origine, au confluent de l'Isère qui leur apportait les productions du territoire des Allobroges et transportait leurs marchandises et leurs échanges jusqu'au pied des Alpes, ensuite à Vienne où ils laissèrent sans doute une colonie importante. Enfin ils remontèrent jusqu'à l'endroit où le Rhône augmente ses eaux du tribut d'une grande et belle rivière. C'est là que s'élève maintenant notre noble et florissante ville de Lyon. Les Grecs donnèrent à la rivière qui vient unir ses eaux à celles du Rhône un nom tiré de leur langue, *Arar* (3); mais ce nom qui a subsisté longtemps, que les Romains même avaient adopté, n'a pu faire tomber le premier nom celtique de *Sancon* (4), et celui-ci subsiste encore dans le nom moderne de Saône.

Une position telle que celle de Lyon dût frapper les Grecs : ils comprirent les avantages qu'ils pouvaient en retirer pour leur commerce. Par le Rhône, ils pouvaient communiquer avec les Allobroges supérieurs et même avec les Helvétiens :

(1) Pline, livre III, ch. 4. *St-Jérôme, sur l'épître aux Galates, III* œuvres tome IV.

(2) De θῆλή.

(3) D'Ἀρόω, se joindre : les Grecs avaient déjà donné le même nom à l'Hérault, *Araura*.

(4) « *Arar*, dit Ammien Marcellin, *quam Celti Sanconam vocant.* » Livre XV, ch. 11.

Digitized by Google

Par la Saône, ils entraient en rapport avec les plus puissantes et les plus riches nations de la Gaule, les Éduens, les Séquanes et les Lingons, et pouvaient même pénétrer jusqu'à l'extrémité septentrionale de cette contrée : ils s'y fixèrent donc, soit à la droite de la Saône, au pied de la montagne maintenant de Fourvière, soit dans l'île que forme le confluent des deux fleuves. Ils trouvèrent déjà établie sans doute, sur la montagne, une ville gauloise portant le nom de *Lugdun* ou *Lygdun*, et bâtie, suivant Plutarque et Clitophon (1), par deux princes chassés des bords de la Méditerranée par les Grecs. Ce qui donne du poids à cette dernière conjecture c'est le nom celtique que les Grecs conservèrent à leur colonie. Cet établissement des Grecs à Lyon a dû avoir lieu dans le siècle qui suivit la fondation de Marseille.

Ce peuple actif et entreprenant fonda des établissements sur les bords de la Saône au dessus de Lyon et la tradition cite même une ville autrefois placée près de Montmerle et appelée du nom grec d'Apéon, nom que conserve encore en entier un ruisseau du voisinage. Mais bientôt son ambition commerçante voulût s'emparer de la navigation de la Loire, si voisine de Lyon. Traversant les montagnes qui séparent ce fleuve de la Saône, ils se fixèrent en un lieu où il commence à porter de grandes embarcations et y établirent un *Emporium* ou ville à laquelle ils donnèrent le nom de *Rhodumna*, nom dû sans doute à la colonie particulière de Rhodiens qui s'y fixa, et de ce nom est venu le nom moderne de Roanne (2).

Cette colonie grecque de Lyon a subsisté longtemps, même après que Plancus eût amené sa colonie romaine sur la montagne de Fourvière (3), et composa une gran-

(1) Plutarque, *Traité des fleuves*.

(2) La Mure, *Histoire du Forez*, p. 122.

(3) « Une preuve, dit Eusèbe Salverte, que Plancus n'a pas fondé Lyon,

Digitized by Google

de partie des habitants. Ce fut même d'un nom grec, *Atheneum* (1) que fut appelé le lieu où se tenait ce concours célèbre d'éloquence, institué par Caligula. Remarquons, comme une preuve que la langue grecque était parlée par une partie des habitants de Lyon, qu'on se disputait dans ce concours le prix des lettres grecques non moins que des lettres latines. Ce n'est que dans les guerres des divers compétiteurs à l'empire, guerres où Lyon a été plusieurs fois brûlée et dévastée, que cette colonie grecque a disparu et s'est fondue avec les Romains et les habitants du pays.

On ne peut opposer au sentiment que j'expose, le silence de César dans ses Commentaires. On sait que César a plutôt composé l'histoire de ses campagnes que la description des Gaules, et qu'il ne parle guère des divers lieux qu'autant qu'ils se sont trouvés sur son passage et qu'ils ont servi de base ou de but à ses expéditions militaires.

Mais faisons connaître maintenant les preuves assez nombreuses qui nous serviront à établir notre proposition de l'existence d'une colonie grecque à Lyon.

La première preuve est apportée par le P. Ménétrier (2). Ce sont les monnaies frappées à Lyon et portant le même revers que celles de Marseille et des autres colonies grecques de Gaule et d'Italie, c'est-à-dire un lion.

La seconde preuve est le choix que firent les chefs de l'Église primitive d'un prédicateur grec de naissance, pour apporter la foi à Lyon et y faire connaître le royaume de J.-C. Dans sa

c'est que, s'il en eut été le premier fondateur, il lui aurait donné un nom romain, le sien ou celui de quelque divinité, et non pas un nom celtique que peut-être il ne comprenait pas. » *Essai sur les noms d'hommes*, etc., tome II, p. 423.

(1) Αθηνη.

(2) Dissertation troisième.

Digitized by Google

sagesse, l'Église jugea devoir envoyer chez les différents peuples, à qui, suivant l'ordre de son divin maître, elle devait annoncer la grande nouvelle du salut, des hommes, autant que possible, ayant la même origine que ceux qu'ils devaient évangéliser, parlant la même langue, connaissant leurs mœurs et leurs coutumes, afin que ces heureux rapports leur donnassent plus d'empire sur les esprits et fissent plus facilement accueillir les principes salutaires et augustes de notre foi. Ainsi, dès l'origine, elle désigna pour prêcher l'Évangile aux Romains et aux Grecs, Saint Paul qui, lui-même citoyen romain, était versé dans la connaissance des lettres et des sciences d'Athènes et de Rome. Ainsi, pour ce qui regarde la Gaule, elle envoya dans ses différentes provinces des Romains qui, parlant la langue qui était devenue la langue de ses peuples, instruits de leurs coutumes et de leurs usages qu'une assez longue servitude avait rendus semblables à ceux de leurs vainqueurs, parvinrent par ces moyens, joints aux secours surnaturels qu'ils recevaient d'en haut, à produire les fruits les plus abondants. Mais par la même raison, dans les lieux où les Grecs avaient établi leurs colonies et où ils formaient une partie considérable des habitants, les prédicateurs de la foi étaient grecs de naissance. Ainsi, entre autres, le grec Trophime fut choisi pour prêcher la foi à Arles, et le grec Photin ou Pothin pour évangéliser Lyon. Et remarquons que les premiers évêques de notre ville furent tous grecs ou orientaux, ainsi que l'indiquent leurs noms : le grand docteur Saint Irenée qui à Lyon même a écrit ses ouvrages en grec, Elie, Zacharie, Ptolomée; deux siècles après, je vois un Elpide, un Antiochus, un Saint Eucher, Grec d'origine, quoique né dans les Gaules (1). Voilà, à ce qui me paraît, une preuve assez forte de l'existence

(1) St-Hilaire, *Panégyrique.*

Digitized by Google

d'une colonie grecque et d'une colonie importante à Lyon.

Mais troisième preuve, plus puissante encore que les deux autres. Examinons la nomenclature das martyrs qui, en 177, au temps de la persécution de Marc-Aurèle, donnèrent à Lyon leur vie pour la foi. Sur plus de cinquante martyrs qui sont nommés en différents auteurs (1), se trouve près de la moitié des noms grecs. Pothin, le saint évêque de Lyon, Attale, Alexandre, Alcibiade qui, grecs de naissance, avaient suivi sans doute Pothin dans sa mission, Epagathe, Zacharie, Macaire, Philomenus, Hilpis, Aristée, le jeune Pontique, Zozime, Éléazar, Apollonius, Alexandre, Trophime, Epipode et les femmes Biblis, Rhodana, Zotica, Elpenipsa, Potamie. Portons notre attention sur ce grand nombre de martyrs grecs à Lyon, à une époque où les Romains, maîtres de la Gaule depuis deux siècles, avaient dû se répandre dans toutes ses provinces et former la plus grande partie des habitants des villes principales. Cela ne montre-t-il pas l'importance de la colonie qn'avaient fondée les Grecs dans notre cité?

Et qu'on ne dise pas que tous ces martyrs à noms grecs étaient venus de l'Asie avec Saint Pothin. Comment croire que des femmes, que des enfants l'aient suivi dans un si long voyage? Ce n'est pas ainsi, ce n'est pas avec ce cortège inutile et embarrassant que les prédicateurs de l'Évangile marchent à la conquête des âmes. D'ailleurs les martyrs, Grecs de naissance, sont mentionnés expressément dans la lettre des fidèles de Lyon, et ils ne se trouvent qu'au nombre de trois.

Et cette lettre des fidèles de Lyon et de Vienne qui raconte avec une si touchante simplicité les combats et le martyr glorieux de ces nombreux confesseurs de la foi, cette lettre

(1) Eusèbe, Grégoire de Tours, Sidoine Apollinaire.

Digitized by Google

est écrite en grec : ce qui nous montre que la langue grecque était parlée à Lyon, aussi bien que la langue latine; et si cette lettre est adressée aux églises des provinces d'Asie et de Phrygie, c'est bien moins parce que ces églises avaient envoyé à Lyon des prédicateurs de l'Évangile, qu'à cause que les habitants grecs de notre ville reconnaissaient tirer leur origine de l'Asie Mineure et pensaient avec raison que les chrétiens de ces pays liraient avec une joie sainte le récit de la foi, du courage et des triomphes de leurs compatriotes.

Mais la persécution n'anéantit pas entièrement la colonie grecque de Lyon. Dans l'inscription d'une pierre taurobolique, trouvée dernièrement dans la démolition du pont-du-Change, et dont la date semble fixée avec raison par M. de Boissieu (1) à la fin du règne de Sévère, nous trouvons deux noms grecs de femme, Pathénope et Alexandria, précédés chacun d'un prénom romain, preuve qu'elles étaient gallo-romaines de naissance et grecques d'origine. Nous trouvons aussi un grand nombre de noms grecs dans les inscriptions qui nous restent et que le P. Ménétrier a rapportées dans sa grande histoire consulaire (2), Porphorus, Eutyche, Eutychianus, Callimorphus, Polychromus, Héliodore, Méléagre, Onesime, Pyrame, Hermès, Aster, Hylas, Jane, Astrophyle, et les noms de femmes, Thalasia, Sutia, Anthès, Agathomeris, Calliste, Zotica, Myrinne.

Une dernière preuve de notre sentiment est la multitude de noms grecs répandus autour de Lyon et dans son voisinage. D'abord, je vois le nom d'origine grecque donné à un village situé à une lieue de Lyon, Irigny. Les environs de Villefranche présentent ensuite un grand nombre de noms d'origine évidemment grecque : Denicé qui rappelle le nom grec de

(1) *Revue du Lyonnais*, 1846.

(2) Page 11.

Digitized by Google

Bacchus (1); Theizé, Thizy qui nous rappellent celui d'un héros d'Athènes, Talancé; Tarare dérivé de *Taratron*; Montmélas dont le nom à moitié grec veut dire montagne noire (2); Le Pyre, Moyré, Oingt et plus anciennement Yoingt qui, dans les anciens titres, porte le nom d'*Iconciun* (3), qui se trouve presque tout entier conservé dans le nom actuel de Cogny, village voisin. Comment ces noms grecs se trouveraient-ils rassemblés en si grand nombre autour de Lyon, si cette ville ne renfermait pas une colonie importante de cette nation?

Ajoutons les expressions d'origine grecque qui se trouvent encore dans le langage populaire ou patois de Lyon et de ses environs. Art, pour dire pain (Αρτος), Moder, pour dire marcher (d'Οδος chemin), Abada, faire marcher (de Βαδιζειν), Ada, content (d'Αδεῶ, plaire), Brianta, chanceler (de Βραζζω ou Βραττω), Rada, radée, pluie (de Ραδα, Ραινω, mouiller) Caradra, figure, (de Καρα) Empura, allumer du feu, (de Ευπυριζειν), Rabbata, se trémousser (de Ραϐϐατειν), Béla, petit bâton (de Βελος), Goujonner (Γογγοζειν), Lipa, Sisinna, Sea etc. (4).

Voilà les preuves assez fortes qui viennent à l'appui de mon sentiment et qui en ont fait dans mon esprit une conviction historique. Puisse ce sentiment être approuvé par tant d'esprits éclairés que renferme la ville de Lyon et qui s'intéressent à tout ce qui concerne les origines, et en même temps l'honneur et la gloire de leur noble patrie.

(1) Διονυσιος.

(2) Μελας.

(3) Πυρος, feu; Μοιρα, portion; Εικονιον, image, nom de la capitale de la Pisidie, dans l'Asie Mineure.

(4) Champollion-Figeac, *Nouvelles recherches sur les patois, et en particulier sur celui du département de l'Isère*, Paris, 1809, in-12.

Digitized by Google

SUR

L'ÉTYMOLOGIE DES NOMS DE LUGDUNUM

ET

DE LYON.

Le nom antique de notre ville de Lyon, son nom de *Lugdunum* a exercé souvent les investigations des critiques et des érudits. Ils ont cherché maintes et maintes fois qu'elle était sa signification et son étymologie. Tous d'accord sur la signification de la seconde syllabe *dun* ou *dunum*, ils sont partagés sur la signification de la première. Les uns y trouvent un nom latin ; les autres, un mot grec ; des troisièmes, une origine celtique. Examinons ces sentiments divers, et tâchons de découvrir quelle est, sinon la plus vraie, du moins la plus vraisemblable de ces opinions.

Le premier de ceux qui ont vu dans *Lug* une origine latine est le moine Eric, vivant au IXe siècle. Ayant occasion de parler de Lyon, dans sa *Vie de St-Germain d'Auxerre*, il prétend que son nom vient de *lux*, lumière, montagne de la lumière, à cause de la vue enchanteresse dont on jouit à son sommet, et parce que, par sa position, elle reçoit les pre-

Digitized by Google

miers feux du soleil levant. Mais cette explication ingénieuse ne peut se concilier avec la syllabe *Lug* : car les Latins auraient donné à la montagne le nom plus doux et plus régulier de *Lucis* ou *Lucidunum*. Symphorien Champier (1), et un auteur cité par le florentin Siméoni, qui a fait un ouvrage sur les antiquités et l'origine de Lyon (2), donnent la même signification à *Lugdunum*, mais pour une raison bien extraordinaire, et qui semble empruntée des contes des *Mille et une Nuits* ; c'est à cause d'un miroir, d'une dimension immense, placé sur Fourvière, et où l'on voyait, des pays circonvoisins, l'image de Lyon qui s'y refléchissait. Une telle rêverie ne mérite pas d'être réfutée. D'autres auteurs expliquent *Lugdunum* par *Lugens Dunum* ou *Luctus Dunum*, à cause du terrible incendie qui la détruisit au temps de Néron. Mais ce sentiment est renversé entièrement par l'existence de l'inscription de Gaëte, bien antérieure à cet incendie, et où Lugdunum est expressément nommé. Parlerons-nous de la légion *Lugda*, que César, suivant quelques auteurs (3), établit sur l'emplacement de notre ville, et qui lui donna son nom ? Mais qui a entendu parler de cette légion ? Ni César, ni aucun autre écrivain n'en disent le moindre mot. Enfin des auteurs, paraissant plus fondés en raison que les précédents, disent que c'est Lucius Munatius Plancus, le fondateur célèbre de la colonie romaine, qui a donné son nom à Lyon, et que son prénom *Lucius* se trouve rappellé dans la première syllabe de *Lugdunum*. Mais Rubys (4) fait observer avec raison contre ce sentiment, que les Romains ne donnaient pas pour noms aux villes qu'ils fondaient, leurs prénoms,

(1) *Histoire des Antiquités de la ville de Lyon*, 1648, 2e edition.

(2) Page 12, *Edition des Bibliophiles lyonnais*.

(3) Registrum chronicorum ab initio Mundi, V. *Lugdunum*.

(4) *Histoire de Lyon*, p. 32.

Digitized by Google

trop communs parmi eux, et qui ne les auraient pas assez fait reconnaître de la postérité. Une autre opinion fait dériver *Lugdunum* de deux noms qui signifieraient colline longue; mais nous ne voyons, dans la configuration de la montagne de Lyon, rien de particulier qui lui aurait pu faire donner ce nom, même quand les règles de l'étymologie s'accorderaient avec cette explication.

Voilà les étymologies latines données à *Lugdunum*. On voit, par ce que nous en avons dit, qu'elles ne peuvent être admises par une saine critique. Voyons les étymologies grecques.

Il peut paraître étonnant, au premier coup d'œil, qu'on puisse donner une étymologie grecque au nom de *Lugdunum*. Mais qu'on se rappelle les rapports que la Gaule et que Lyon, entre autres, ont eus avec les Grecs ; qu'on se rappelle l'opinion très probable avancée par quelques auteurs, que les Grecs, remontant le Rhône depuis la Méditerranée, avaient établi, avant la colonie de Plancus, un *Emporium*, ou Marché, sur l'emplacement de Lyon ; qu'on se rappelle les indices historiques et les inscriptions assez nombreuses qui nous donnent lieu de juger que les Grecs ont formé longtemps une grande partie des habitants de notre ville, et alors cette opinion qui ferait dériver le nom de *Lugdunum* de la langue grecque ne paraîtra pas si étonnante, et on reconnaîtra qu'elle mérite d'être examinée.

Le P. Ménétrier (1) fait dériver *Lugdunum* de λογου δουνον, montagne de la parole, à cause de l'école célèbre d'éloquence que renfermait cette ville. Mais le nom de *Lugdunum*, comme nous l'avons vu, a précédé de longtemps l'établissement de ce concours d'éloquence institué par Caligula, et d'ailleurs, ce n'est pas sur la montagne, mais au bas, à la jonc-

(5) *Eloge historique de Lyon.*

Digitized by Google

tion du Rhône et de la Saône, qu'avait lieu ce concours qui est devenu si célèbre.

Le même auteur, peu sûr de cette première étymologie, nous en propose une autre : Λοῦκοῦ δουνον, montagne du Bois sacré, prétextant l'existence d'un bois sacré de Druides. Assertion gratuite, puisque aucun monument, aucune tradition ne nous reste, qui puisse accuser l'existence de ce bois sacré et du culte des Druides.

Venons-en aux étymologies celtiques, qui semblent présenter une probabilité plus grande. Elles sont en grand nombre. Citons d'abord celle donnée par Annius de Viterbe (1). *Lugdunum*, nous dit-il, vient du nom d'un roi celte, *Lugdus*. Mais quel est ce roi *Lugdus*? Quels vestiges a-t-il laissé après lui? Qui nous en avait parlé avant Annius? Cambden (2) dérive *Lugdunum* d'un mot celte qui veut dire tour, montagne de la tour. Chorrier (3), de *Lut Dunum*, montagne du peuple. Gorope Beian, auteur du livre intitulé : *les Remarques françaises*, explique *Lugdunum* par mont de la fortune, ou mont du désir. Un vieil itinéraire de Bordeaux à Jérusalem, cité par le P. de Sainte-Marthe, et que M. de Châteaubriant a joint à son itinéraire, traduit aussi *Lugdunum* par *Desideratum Montem*. Le savant Valois (4) admet cette explication. D'autres auteurs dérivent *Lugdunum* des Ligures, nommés par les Grecs Lygéens, qui, chassés de leur pays par les Phocéens et les Marseillais, vinrent s'établir sur les bords du Rhône et de la Saône; mais aucun monument de l'histoire ne nous parle de cette émigration des Ligures, à moins qu'elle ne se rapporte à la légende qui nous semble bien incertaine,

(1) *Antiquitates Babylonicæ.*

(2) Bretagne. Cumberland.

(3) *Histoire du Dauphiné*, p. 96.

(4) *Notitia Galliarum.*

Digitized by Google

de Momorus et d'Atépomarus (1). Mais cette légende me rappelle une autre étymologie donnée à *Lugdunum*, c'est celle de Mont des corbeaux, et j'avoue que c'est cette signification qui me plairait davantage, et qui me semblerait présenter le plus haut degré de vraisemblance, s'il était sûr que *Lug* eût la signification de corbeau, en langue celtique ; mais M. Éloi Johanneau, savant antiquaire, le nie, et prétend que *Lugdun* veut dire colline du marais (2), de *Louch*, marais, lac, ou peut-être encore de *Lug* ou *Luk* (3), en écossais *Lough*, qui ont la même signification, et de *Dun*, colline, et il explique son opinion d'une manière satisfaisante, en faisant voir la montagne de Fourvière dominant le confluent autrefois marécageux du Rhône et de la Saône : il fait voir la même situation dans les trois autres villes qui, ainsi que Lyon, portaient anciennement le nom de *Lugdunum*, *Lugdunum Clavatum* (Laon), *Lugdunum Convenarum* (St-Bertrand de Comminges), et *Lugdunum Batavorum* (Leyde), dominant comme Lyon des plaines jadis marécageuses, ou des vallées sillonnées de tous côtés par les eaux (4). Cette opinion de M. Johanneau avait déjà été émise par un auteur nommé Myleu (5).

Ce qui me fait trouver à ces deux opinions, surtout à la dernière, un degré de vraisemblance plus particulier, c'est la

(1) Plutarque, *Traité des fleuves*.

(2) *Monuments celtiques*, p. 362, 363.

(3) Court de Gebelin, *Monde primitif*, tom. VI, p. CXCII.

(4) Il y avait encore, dans la Germanie, un *Lugdun* offrant la même situation que les autres. C'est maintenant Ludge, en Westphalie, près Paderborn. Lug est le nom d'une rivière du pays de Galles. Un grand nombre de lieux, du nord et de l'ouest de la France, ont des noms commençant par la même syllabe *Lug* : il serait curieux d'examiner l'origine et l'étymologie de ces noms.

(5) De clarissimæ urbis *Lugduni* primordiis commentarius a Christ. Mylæo. *Lugd*, 1544.

Digitized by Google

coutume des anciens peuples de désigner les lieux divers par des noms tirés de leurs qualités physiques. L'histoire et la géographie nous en fournissent mille exemples. Ainsi, la péninsule ibérique a reçu des Phéniciens, suivant quelques auteurs, le nom de *Spein*, de la multitude de sapins que ces peuples y trouvèrent, et, suivant d'autres, le nom de *Spaan*, qui veut dire rompu ou divisé de sa séparation violente de l'Afrique, au temps de la rupture des colonnes d'Hercule. Ainsi l'Italie reçut autrefois des Grecs le nom d'Hespérie, à cause de sa situation occidentale par rapport à eux. Ainsi *Albion*, nom ancien de l'Angleterre, lui a été donné des rochers qui bordent ses rivages du côté de la Gaule. Les Romains eux-mêmes, pour désigner les lieux divers, dans les pays qu'ils avaient conquis, ne faisaient ordinairement que traduire en latin la signification des noms d'objets physiques donnés par les peuples indigènes. Ainsi dans notre Gaule, nous trouvons *Luparia*, Louvre, qui du repaire des animaux sauvages, est devenu la demeure auguste de nos rois. *Mons Lupelli*, Montluel, *Mons Acutus*, Montaigu, *Vallis Bona*, la Valbonne, etc. Ainsi, dans la ville que j'habite, un ancien fief portait le nom de Montluède, *Mons Alauda*. En Italie, nous trouvons un grand nombre de lieux élevés et désignés par quelque dénomination physique, ou par le nom des animaux qui les habitaient primitivement, Montalto, Montebello, Montecorvo, Montefalco, Monteleone, etc.

C'est cette raison, cette coutume comme générale des peuples anciens, qui donne un grand degré de probabilité aux deux dernières opinions, et qui nous fait penser que *Lugdunum* veut dire Mont des corbeaux, ou même mieux, Mont des marais, ou Mont des eaux (1).

(1) N'ayant à traiter que l'étymologie de *Lugdunum*, je n'ai pas à m'occuper de la différence entre le nom de *Lugdunum* et celui de *Lugudunum* qui se

Digitized by Google

Nous avons parcouru les différentes étymologies du nom de l'ancienne *Lugdunum*; maintenant examinons d'où vient le nom moderne de Lyon.

Peu d'auteurs se sont occupés de cette question qui n'est pas pourtant sans intérêt. Rubys (1) fait dériver le nom de Lyon des médailles grecques et romaines frappées dans notre ville, sur le revers desquelles un lion était gravé, revers qui lui est commun avec la ville de Marseille, et il prétend que ce fût au temps de Septime Sévère, que le nom grec de Lyon remplaça celui de *Lugdunum*.

Une autre opinion donne pour origine au nom de Lyon, le mot grec Λεῖον, lieu plat et uni : tel est en effet l'état du terrain, près du confluent du Rhône et de la Saône.

Une troisième, que j'avoue avoir émis en passant, dans une dissertation particulière, le fait dériver d'un mot peu différent du précédent : Λητῶν, blé, fécondité. Les estimables auteurs des notes de l'*Histoire de Lyon*, par M. le docteur Monfalcon (2), ont réfuté avec raison cette opinion. Mais je ne peux admettre la preuve qu'ils apportent. « Lyon, disent-ils, a été plus célèbre de tout temps par ses vins que par ses blés. » Mais je leur demanderai si Lyon n'était pas le principal marché du territoire ségusien, territoire remarquable par sa fertilité, fertilité qui est exprimée par le nom même qu'elle portait, *Segusia Seges* (3). C'est une fertilité qui a engagé sans doute l'empereur Claude, lorsque voulant honorer la ville où il avait reçu la naissance, et l'élever au

trouve dans Dion, et dans quelques inscriptions. Cette différence, si légère, mais qui a occupé tant de savants, et est encore un sujet de discussion parmi eux, ne change rien à mon opinion.

(1) *Histoire de Lyon*, p. 114.

(2) MM. Péricaud et Breghot du Lut.

(3) P. Ménestrier.

Digitized by Google

premier rang des colonies romaines, il lui donna son nom, c'est cette fertilité qui l'engagea à y joindre le nom de *Copia*, qui veut dire abondance, et est la traduction comme littérale du nom de Ségusie, *Colonia Clodia Copia Augusta* (1).

Mais une raison prépondérante nous empêche d'admettre ces trois étymologies, quelque spécieuses qu'elles puissent paraître. C'est que nous ne voyons aucune tradition, aucun monument de l'histoire qui nous indique que, dans les premiers siècles, Λεω, Λειον, Ληιων, aient été employés, même concurremment, avec le nom de *Lugdunum*, pour désigner notre ville.

D'où vient donc le nom de Lyon? Il vient de *Lugdunum*. C'est le *Lugdun* celte qui l'a formé. Mais comment de *Lugdunum* s'est formé Lyon, qui a un son si éloigné, et qui présente une conformation si différente. Remarquons d'abord que *Lugdunum* s'écrivait et se prononçait quelquefois *Lygdunum*. On le trouve nommé ainsi dans un rescript de l'empereur Constance à Céricles, préfet de Rome, rescript daté probablement de l'an 357, et Cujas assure que dans les Pandectes de la Bibliothèque de Florence, on lit *Lygdonenses* pour *Lugdunenses* (2). Il paraît que ce changement s'est opéré dès le IVe siècle au plus tard, et qu'avant de passer dans les écrits, il s'était introduit dans le langage. Lyon s'est donc appellé *Lygdun* : car les deux dernières lettres du nom qu'y avaient ajouté les Latins, lettres d'un son bas et sourd, étaient laissées presque de côté dans la prononciation, et s'élidaient même, comme on le sait, dans la poésie. Le *G*, lettre gutturale et dure, a dû se retrancher peu à peu ; on n'ignore pas que les peuples répugnent à prononcer les lettres

(1) Lyon n'a guère porté ce nom que pendant le règne assez court de Claude.

(2) *Observ.*, liv. XXVII, ch. 33.

Digitized by Google

et les syllabes qui présentent quelque aspérité, et qu'ils les retranchent facilement de leur langage usuel. *Lygdun* s'est donc prononcé *Lydun*, ou plutôt *Lydon*, à cause que l'*U*, suivi de l'*N* ou de l'*M*, prend à la fin des mots le son de l'*O*. Le *D*, lettre dentale et dure aussi à prononcer, quoique à un moindre degré que la première, a ensuite disparu du nom, et a formé le nom actuel de Lyon. Mais il a fallu un long espace de temps pour opérer ces changements successifs, et ce n'est guère qu'au Xe ou XIe siècle que le nom de Lyon est devenu le nom populaire de notre ville (1).

Ce retranchement de lettres, ces changements divers, ne doivent pas nous paraître étonnants. La géographie de notre Gaule et des autres pays nous en offrent trop d'exemples, pour présenter le moindre doute. Les mots, en passant d'une langue dans une autre, ont subi diverses transformations, et surtout des retranchements remarquables. Ainsi nous voyons le mot grec Ροδον, passer dans la langue latine sous le nom plus doux de *Rosa*. Ainsi les noms anciens de nos villes, les noms que les Romains vainqueurs ou les Grecs leur avaient donnés, se reconnaissent encore dans les noms actuels, mais débarrassés des consonnes ou syllabes dures et difficiles à prononcer. Le *Forum Vetus* de Lyon est devenu d'abord Forvière, puis Fourvière (2); *Atheneum*, Ainay; dans nos envi-

(1) En 1212, Philippe-le-Bel fit paraître une ordonnance en langage du temps, pour défendre les *Joustes* et *Tupineis*, et cette ordonnance est adressée au gardien de *Lyons*.

On a découvert dernièrement la traduction en langage du temps, d'un acte d'arbitrage entre le Chapitre de la ville et les habitants, acte daté de 1269, et *Lugdunum* y est appellé et écrit *Lion* (*Nouveaux Mélanges littéraires*, par M. Breghot du Lut, p. 261).

(2) De *in Foro vetere*, manière de parler plus usitée, quand on voulait indiquer le *Forum* romain de notre ville. On voit par là que si les noms, dans leurs transmigrations, perdaient quelques lettres, ils en gagnaient quelquefois d'autres.

Digitized by Google

rons, *Mons Lupelli* est devenu, par le retranchement du *P*, Montluel ; *Brivordum* est devenu Briord, par le retranchement du *V*, qui se conserve encore dans le nom d'un ruisseau voisin, le Brivay ; *Rodumna*, par le retranchement du *D*, est devenu Roanne. Plusieurs lieux du Bugey, que les Romains appellaient *Vicus*, sont appelés maintenant, par le retranchement du *C*, Vieux, Evieux. Et plus loin, nous voyons *Matisco*, devenir d'abord Mascon, puis simplement Mâcon ; *Cabillo*, devenir Chalons, par l'adoucissement de la première lettre, si souvent changée dans notre langue en *Ch*, et le retranchement de la syllable intermédiaire. Un retranchement plus important s'est fait dans le nom d'*Augustodunum*, qui est devenu Austun, puis Autun. Bien d'autres noms de villes pourraient être cités encore : *Laudunum*, Laon ; *Cadomum*, Caen ; *Rhedones*, Rennes ; *Latiniacum*, Lagny, Lagnieux ; *Legio*, Leon, en Espagne, etc.

D'autres mots que des noms de villes ont subi, pour passer dans notre langue, les mêmes retranchements. Ainsi, le *vita* des Latins a fait vie en français ; *medulla*, moelle ; *rota*, roue ; *turris*, tour, et le reste. Mais arrêtons-nous : j'ai voulu citer des faits, apporter des preuves convainquantes, et non pas faire un cours de linguistique.

Voilà donc expliquée, à ce qu'il me paraît, l'origine du nom moderne de notre ville (1). Je souhaite que cette explication satisfasse la critique, et qu'elle réunisse tous les suffrages, comme elle a attiré ma conviction.

Je demande pardon d'avoir entrepris de parler sur l'origine de Lyon, et sur l'étymologie de son nom ancien et

(1) Oserai-je parler ici d'un nom donné à Lyon, dans les romans de chevalerie du XIVe siècle ? c'est celui de Monglave. Guérin de Monglave était un de ces paladins fabuleux, dont la romancerie a peuplé la cour de Charlemagne. On pourrait rechercher l'origine de ce nom, si pourtant l'on trouvait que cela en valût la peine.

Digitized by Google

moderne, après tant de savants et d'hommes érudits qui en ont fait l'objet de leurs recherches et de leurs labeurs. Mais, par le faible et modeste tribut de ces deux dissertations, j'ai cherché du moins, autant qu'il est en moi, à montrer mon attachement et ma reconnaissance pour cette ville célèbre, où je n'ai pas eu, il est vrai, l'avantage de naître, mais qui a accueilli mon enfance, et dans le sein de laquelle j'ai passé les premières et les plus heureuses années de ma vie.

L'abbé JOLIBOIS,

Curé de Trévoux.

Digitized by Google

DE LA PRIÈRE.

CHAPITRE XXVIII (1).

PAR QUEL ACTE L'AME TEND-ELLE A SE RATTACHER A L'ABSOLU ?

Avant sa chute, l'homme recevait la vie surnaturelle par une grâce de perfection, et non par une grâce de réparation. La foi, l'espérance et la charité, la force la sagesse et l'amour entretenaient continuellement son âme. La grâce venait du Ciel, et l'âme s'ouvrait à elle sans efforts, comme l'œil s'ouvre à la lumière.

La grâce était dans la volonté comme la lumière dans un œil sain. La lumière fait que l'homme peut voir s'il veut voir, sans faire qu'il veuille voir. Cette grâce toute habituelle ne faisait point non plus que l'homme accomplît nécessairement le bien : l'histoire nous a malheureusement montré le contraire ! mais elle faisait que, de sa bonne volonté et sans déchirement intérieur, il pouvait l'accomplir : l'homme était

(1) Voir le tome XXI, pag. 457, le tome XXII, pag. 325, et le tome XXIII, pag. 167 et 189.

Digitized by Google

libre! La grâce n'opérait point l'action, mais était le levier divin avec lequel le libre arbitre pouvait opérer l'action. Elle se donnait à la volonté comme la lumière à l'œil pour lui procurer la vision.

Que penser maintenant de celui qui n'a que l'orbite, et à qui il faut et l'œil pour regarder et la lumière pour voir! N'est-il pas effrayant de songer que l'homme ne possède guère que l'orbite de sa volonté; (1) ou que, devenue si faible, elle est aussi aisément la proie de la sensation que de l'inspiration, ces deux influences de deux mondes étrangers! Ainsi dérobé par deux forces extérieures, n'étant plus le maître et le seul maître de son vouloir, l'homme perd toute imputabilité, cette propriété du mérite devant l'absolu! Où il n'est plus de volonté, il n'est plus d'être moral....

Il faut donc que l'homme obtienne comme première grâce sa bonne volonté. Mais comment obtenir la volonté sans volonté? Alors il ne restera plus psychologiquement à l'homme que le desir pour se sauver! Mais le desir n'est point une volonté, c'est une tendance impuissante à la volonté; et s'il faut que le desir se transforme en une véritable volonté pour avoir la puissance de donner un acte, tout acte n'étant que le produit d'une volonté, quel peut être le produit de ce qui n'est pas une volonté; autrement, quel pouvoir reste-t-il au desir?

Le pouvoir du desir, puisqu'il est le seul phénomène libre qui reste en nous, sera donc le seul pouvoir qui soit à notre disposition. Or, comme la prière est au desir ce que l'action est à la volonté, la prière est donc le seul débris de puissance

(1) Il faut prendre cette image dans le sens que nous avons déjà expliqué: Par la chute, l'homme n'a pas perdu la volonté, mais la bonne volonté; il n'a pas ontologiquement perdu la liberté, mais il est tombé dans la passivité, c'est-à-dire dans l'esclavage des *passions*.

Digitized by Google

qui reste à l'homme dans ce naufrage (1). Oui, la prière est l'unique pouvoir de l'homme puisqu'elle est le produit du desir, et que le desir est le seul mouvement de liberté que l'âme peut offrir à la grâce.

Mais quoi, le desir ?.. c'est là ce qui reste à l'homme de sa liberté !

Ne soyons point attérés devant l'apparente fragilité de l'unique pouvoir de l'âme dans sa chûte. L'être qui se précipiterait dans le néant y serait suivi par un fil que l'éternité même ne pourrait rompre ; et ce fil invisible soulèverait encore un monde, la création tout entière, plutôt que de se briser et de perdre celui qui possède de l'être ! Savez-vous ce que c'est que l'être ?.. ah ! ce n'est pas en vain que l'on prit part aux droits de l'absolu. La prière, avons-nous dit ? nous allons comprendre qu'elle est la puissance dont nous venons de prononcer le nom.

Considérons ce qui se passe au sein de l'Etre. L'amour, qui est le plus doux, est le maître de la Puissance, et c'est lui qui

(1) « La prière n'est autre chose qu'un saint desir, » dit S. Augustin.

« Le fond de la prière, c'est le desir, » dit Nicole.

« La volonté de prier est déjà une prière, » dit Lessing.

« Qui petit a Deo, dum petit accepit, ipsum enim petere et accipere, » dit S. Ambroise.

« Si non vis intermittere orare, noli intermittere desiderare. Continuum desiderium tuum, continua vox tua. » S. Aug.

« Si ne intermittere orare, quid est aliud quam beatam vitam si ne intermissione desiderare. » Idem.

« In oribus Dei, vehemens desiderium est magnus clamor. »

« Je te chercherai en te desirant, Seigneur, je te desirerai en te cherchant, et je te trouverai en t'aimant, » dit S. Anthelme.

« La prière est le desir du cœur, » a dit un autre Saint.

« Aimer Dieu c'est le desirer ; la prière est le desir de l'âme, qui la porte vers l'objet qu'elle aime. » De la Mennais, *Imitat. de J. C.*

Digitized by Google

conduit la Sagesse. Toute la force de la puissance ne consiste que dans son empressement à céder à l'amour; et toute la beauté de la sagesse, qu'à se conformer à ses irrésistibles lois. Et, puisqu'on ne peut parler qu'avec des images, si, des plus lointaines régions de l'infini, la plus petite voix qui s'écrie dans l'être ne parcourait tous les tons de l'absolu, le néant trouverait un point pour pénétrer au sein de l'être, et la divine et éternelle Perfection pourrait être attaquée.

De tous les points de l'infini s'élève comme une ineffable prière de l'être, dont tous les éléments aspirent à se donner et à s'unir au sein de la divine Identité. Dans la substance éternelle, une ravissante demande court au devant de chaque perfection, et cette douce prière est comme l'aurore qui précède l'amour. Dieu n'est tout ce qu'il y a de plus puissant que par ce qu'il est tout ce qu'il y a de plus faible et de plus attendri.... Ah! qui pourra comprendre les Cieux!... Celui qui en est descendu n'est-il pas venu pour subjuguer la force et remettre la toute-puissance aux mains de la faiblesse?

Et l'homme sera plus fort avec la prière qu'il ne l'était auparavant avec toute sa volonté. Dieu en créant, a-t-il fait passer la vie à un fort? Qui a provoqué le don de la création, est-ce ce qui était; ou l'incommensurable faiblesse de ce qui n'était pas? Considérez que la grande fonction de Dieu, est de créer; or, à qui donne-t-on l'être?.. Comprenez-vous maintenant, selon l'ordre de l'absolu, ce qui est appelé à être grand!

Et voilà l'homme le plus fort de tous les êtres précisément parcequ'il est sans force. En effet, si nous observons la nature de la prière, nous voyons que sa puissance est en raison directe de la faiblesse de celui qui la fait. Sur la terre, un peu de pauvreté réveille notre intérêt; la détresse d'un homme expirant de faim arrache notre pitié et nous oblige à le secourir.

Digitized by Google

Aussi, vis-à-vis de l'ordre absolu, l'humilité la plus parfaite, est-elle le moyen le plus puissant qu'il y ait d'attirer en nous la vie spirituelle. L'humilité n'est qu'un aveu de notre misère spirituelle devant l'amour infini, qui n'attend pour nous transmettre la vie que le moment où nous reconnaîtrons notre besoin, afin que par là notre liberté soit sauvée et que nous puissions obtenir une grâce méritoire et profitable.

« Dieu révèle ses secrets à l'humble, dit le pieux auteur de l'*Imitation,* il l'attire doucement à lui. La vraie humiliation du cœur est la source du recouvrement de la grâce ; c'est par elle que Dieu et l'âme pénitente se rencontrent pour se donner un saint baiser. » Or l'humilité est l'état de la prière, et la prière est l'acte par lequel l'ame tend à se rattacher à l'absolu.

Au sein des choses, l'homme, c'est le relatif à côté de l'existence absolue, par laquelle tout subsiste. Il est créé avec la faculté d'attirer en lui, jusqu'à ce qu'il en ait rempli son ame, les propriétés dont l'ensemble constitue la nature de Dieu. Relatif, l'homme est en quelque sorte comme un système d'organes d'absorption spirituelle, au moyen duquel la nature divine, d'une part, prête à répandre ses dons, et la nature humaine, d'autre part, desireuse de les recevoir, les attire en elle par la prière et par les sacrements.

Il se fait au moyen de la prière une transfusion sublime par laquelle les attributs de l'infini, et la vie même de l'absolu, passent dans l'être créé et le constituent de plus en plus semblable au premier. De là, s'établit entre eux un rapport de conformité qui rend impossible désormais leur séparation lorsqu'à l'expiration du corps, l'âme quittera ces lieux. C'est ce rapport de conformité que demande l'Évangile : *Estote perfecti sicut pater vester.*

Les sciences naturelles nous montrent, au milieu des cabi-

Digitized by Google

nets de physique, les instruments avec lesquels on commande aux éléments les plus impondérables et les plus puissants de la nature. Mais les sciences intelligibles nous apprennent qu'au milieu de notre âme il est des instruments aussi qui commandent dans l'être à des éléments autrement incoërcibles et puissants. Quand on songe que l'homme, par la force de la prière, provoque un mouvement d'amour dans le sein de la Réalité infinie ! qu'il la contraint en quelque sorte, par une contrainte qu'elle aime, à descendre au gré de ses desirs, et à déposer en lui des dons qui lui assureront la vitalité éternelle ! Semblable à ces aiguilles aimantées chargées de soutirer la foudre, la prière attire la grâce sur l'homme comme une divine électricité.

L'homme étant nécessairement en puissance d'être, son cœur est comme un germe vis-à-vis de l'absolu, ayant la faculté d'attirer en lui les éléments qui doivent le féconder et le nourrir; ces éléments sont ceux-mêmes qui composent la nature de Dieu. Or, dans l'état d'humilité, le cœur se trouve comme ce germe mis en terre au printemps; la grâce de Dieu arrive de tous côtés, elle le pénètre, et peu-à-peu il se forme dans l'âme, par cette infiltration divine, une nature qui est réellement surnaturelle.

C'est pourquoi Dieu trouve ses délices à habiter avec les fils des hommes.... Oh ! qui n'a pénétré avec délice dans le sanctuaire des belles âmes ; qui n'y a déjà rencontré un Ciel tout préparé, et qui n'a voulu habiter par l'amour un de ces cœurs, de manière à y demeurer toute sa vie ? Eh ! croyez-vous que Dieu en soit moins jaloux, lui qui l'a porté dans son sein et nourri à ses mamelles ! Dieu est amour, il entre partout où il y a de l'amour. De même, l'amour entre partout où est Dieu. Et toutefois la prière est une clef d'or remise à l'amour !

Digitized by Google

CHAPITRE XXIX.

N'EST-CE POINT PAR L'HUMILITÉ QUE L'AME SE RÉTABLIT DANS L'ABSOLU ?

L'humilité est l'aveu de notre indigence spirituelle. Si nous observons dans quel rapport l'humilité nous place vis-à-vis de l'être absolu, nous verrons qu'elle est l'état qui dispose l'âme à recouvrer le plus de vigueur. Si l'être absolu a, comme amour infini, un mouvement naturel à se répandre ; l'âme a, comme créature souffrante, un mouvement naturel à le recevoir. Et rien ne se trouve mieux en rapport avec celui qui donne le plus que celui qui a le plus besoin.

S. François de Sales explique cette pensée avec beaucoup d'exactitude et de grâce. « Outre la convenance de similitude, dit-il, il y a une correspondance sans pareille entre Dieu et l'homme. Car, si l'homme ne peut être perfectionné que par la bonté divine, la bonté divine ne peut bonnement si bien exercer sa perfection hors de soy qu'à l'endroit de notre humanité : l'un a grand besoin et grande capacité de recevoir le bien, et l'autre a grande abondance et grande inclination pour en donner. Rien n'est si à propos pour l'indigence qu'une libérale affluence ; rien n'est si agréable pour une libérale affluence qu'une nécessité indigente. Car plus le bien a d'affluence, plus il a d'inclination à se répandre ; et plus l'indigent est nécessiteux, plus il est avide de recevoir. C'est donc une douce et desirable rencontre que celle de l'affluence et de l'indigence ; et ne saurait-on presque dire qui a plus de contentement, ou le bien abondant à se répandre, ou le bien défail-

Digitized by Google

lant à recevoir et à attirer, si notre Dieu n'avait dit : *Que c'est chose plus heureuse de donner que de recevoir.* »

La prière, fille de l'humilité, est toute naturelle à l'homme; elle est le cri de sa faim intérieure! L'âme, placée dans la création, a besoin de l'aliment intelligible, comme le corps, de l'aliment sensible ; et, de même que celui-ci perd ses forces et sa vie aussitôt qu'il en est privé, de même l'âme ne saurait vivre et se développer longtemps sans la prière.

La prière est la réfection de l'âme épuisée. L'élan de la prière part de l'instinct même de la vie, c'est l'esprit de conservation de l'âme; instinct profond et ontogénique de l'être. Le desir est l'appétit de l'âme, son mouvement spontané à la vie. Le corps a faim, mais l'âme a bien faim davantage; car toute âme qui ne possède pas Dieu tombe nécessairement dans le besoin de l'être, et ne peut pas ne pas éprouver cette grande et immortelle faim.

Il faut comparer l'âme qui prie à l'enfant qui tette sa mère. La prière monte et la grâce descend ; car la grâce est la substance divine qu'attire en nous la prière, et l'aliment dont l'âme se nourrit. Nourri par Dieu, l'être spirituel retrouve la santé, c'est-à-dire l'amour et la liberté morale. La prière étant l'acte de l'humilité, l'humilité est comme l'ouverture par où la substance de Dieu pénètre dans l'âme.

Aussi le contraire de l'humilité étouffe-t-il bientôt l'âme. Comme nous l'avons reconnu, l'orgueil étant le sentiment de la plénitude de soi-même, par suite d'un amour rentré, Dieu, qui ne peut violer la liberté humaine, n'a plus le moyen de pénétrer dans l'être dont l'acte d'orgueil consiste justement à repousser tout secours, toute vie étrangère. Et l'expérience nous montre les orgueilleux se laissant aller aux plus viles faiblesses.

L'humilité, étant l'inverse de l'orgueil, produit également un effet opposé. L'humilité est le sentiment devant Dieu de

Digitized by Google

notre défaillance spirituelle. Aveu du besoin, elle lui ouvre naturellement les lèvres de notre âme. Dieu, qui dans son amour n'attend que cet instant, consent avec d'ineffables délices à devenir le bien de cette créature qui n'éprouve de faim que pour lui. De là, l'humilité est la source de notre grandeur ; c'est-à-dire de notre force dans l'être.

Mais cet heureux phénomène n'est pas seulement un fait ontologique, il ne se passe pas seulement dans la substance du cœur. L'intelligence ne trouve-t-elle pas aussi dans l'humilité la première condition de son développement ? Celui qui s'imagine posséder la vérité ne la cherche plus ; il s'endort stupide et tranquille dans sa présomptueuse confiance. Au contraire, toute intelligence à la poursuite d'un fait, d'une idée, d'une loi, s'avoue par là même qu'elle ne possède point ce fait, cette idée, cette loi ; et comme la vérité n'entre complètement dans l'intelligence qu'à la suite de longs et continuels travaux, la science et l'étude, par lesquelles l'homme arrive à la vérité, ne sont qu'un long et continuel acte d'humilité intellectuelle.

Quand, par suite de l'orgueil, on croit savoir ce que l'on ne sait pas, il en résulte que non seulement on est dans l'erreur, mais que l'on ne se met plus en peine d'en sortir : de là l'orgueil mène à l'ignorance. Quand, par suite de l'humilité, on croit ne jamais assez savoir ce que l'on sait déjà, il en résulte que non seulement on est dans le vrai, mais qu'on travaille encore à y pénétrer davantage : de là l'humilité mène au génie.

Soit dit psychologiquement parlant, car ontologiquement le fait a lieu dans sa réalité, à cause de l'étroite relation que l'humilité établit entre l'âme et l'absolu.

Mais ce phénomène ne se passe pas seulement dans le cœur et dans l'intelligence. La volonté ne trouve-t-elle pas aussi

Digitized by Google

dans l'humilité la première condition de sa liberté morale. Celui qui s'imagine posséder la vertu, ne la cherche plus ; il s'endort fier et tranquille sur le présomptueux sentiment de sa force. Au contraire, toute volonté cherchant à obtenir une plus grande vertu, s'avoue par là même qu'elle ne possède point encore assez cette vertu ; et comme la vertu ne se fixe complètement dans le cœur qu'à la suite d'une longue et constante habitude du bien, toutes les bonnes déterminations par lesquelles l'homme arrive à la vertu, ne sont qu'un long et constant acte d'humilité morale.

Quand, par suite de l'orgueil, l'homme est persuadé qu'il possède suffisamment telle vertu qu'il n'a pas, il en résulte que non seulement il ne pratique point cette vertu, mais qu'il ne pense plus à faire des efforts pour réellement l'obtenir : de là, l'orgueil maintient dans le vice. (1) Quand, par suite de l'humilité, l'homme pense ne jamais assez posséder telle vertu qu'il a déjà, il en résulte que non seulement il est possesseur de cette vertu, mais qu'il travaille encore à la développer en lui : de là, l'humilité conduit à la sainteté.

L'humilité fait la grandeur de l'homme. Tous nos sentiments élevés ne sont que de l'humilité. L'admiration, par exemple, est l'humilité de l'esprit devant une chose qui lui paraît tellement au dessus de lui qu'il sort de lui-même pour porter son cri de sympathie au dedans de cette chose. La générosité, c'est un oubli sur son propre droit pour ne reconnaître que le mérite d'autrui ! Le dévoûment, c'est le renoncement du moi devant l'importance d'un autre ! La vaillance, c'est le parti pris de sacrifier sa personne, s'il le faut, pour un but que l'on considère comme supérieur à soi ! Aussi l'humilité empreint la personne de toutes les marques de la dignité.

L'humilité est la source des grands caractères. Dans l'hu-

(1) Superbia præcedit ruinam, et humilitas gloriam. SALOMON.

Digitized by Google

milité, l'homme étant ontologiquement droit sur sa tige, son cœur est ouvert à toutes les sources internes, sa volonté reçoit sa provision d'amour, de là son caractère devient ferme et puissant. Son extérieur même reluit de cette sorte de fierté dont la créature divine ne peut se départir entièrement sur la terre. L'humilité imprime sur l'homme la vraie noblesse. Ces sortes de personnes qu'on voit privées de cette naturelle grandeur, et qui marchent dans les embarras d'une humilité toute extérieure, sont souvent victimes d'un orgueil d'autant plus profond qu'il est scellé par la sottise. Ah ! l'humilité produit les grandes âmes ; elle ne fit rien de petit ou de rampant. Tout ce qui rend saint, nous rend beaux !.... Celui qui procède de l'Eternel se ressentira de son origine....

En sorte que, si l'humilité est l'état dans lequel le cœur reçoit substantiellement la vie, c'est aussi l'état dans lequel l'intelligence arrive à la vérité, et la volonté à la liberté morale. L'humilité, il ne faudra plus le perdre de vue, est donc tout à la fois la cause du phénomène ontologique de la conservation de l'être spirituel, et du phénomène psychologique de son développement. C'est ainsi que par la prière, qui est l'acte de l'humilité, l'homme recouvre ses sublimes propriétés. Ce résultat de la prière est un fait d'expérience journalière et universelle. (1).

Oui, il y a dans notre âme une sainte défaillance causée par le manque du nécessaire ; l'humilité en est l'aveu ; et faire cet aveu à celui dont l'amour nous appelle, c'est l'obliger à venir en nous (1). L'âme humiliée est ce tendre enfant qui de-

(1) « Au milieu des religions de l'antiquité et dans tout l'Orient, dans les cultes où domine la prière, on remarque positivement une certaine prédominance de la vie spirituelle. »

CREUZER, *Des Religions de l'Antiquité: Symboles.*

(2) Ascendit oratio et descendit Dei miseratio. S. AUGUSTIN. Serm. 225.

Digitized by Google

mande à manger à sa mère. La voix de l'âme humaine n'est point une étrangère qui cherche à approcher de Dieu, car la prière est dans sa poitrine même par l'amour qu'il a pour nous. L'humilité nous retient contre le sein de Dieu; plus elle est profonde, plus notre union est intime, plus l'âme est pénétrée par l'être, et se sent favorisée des dons de l'infini.

Celui qui pourrait faire l'ontologie de l'humilité, aurait la plus profonde notion de l'être, la plus savante théorie de la création; et même, la plus véritable explication de l'union future de l'âme avec Dieu.... Que dis-je, il saurait ce que c'est que l'amour! il comprendrait l'étroite relation que l'humilité établit entre l'âme et l'infini; il connaîtrait la science des rapports de l'existence relative avec la Substance éternelle....

C'est par l'humilité que le relatif s'ouvre à la source de l'être, c'est par l'humilité que Dieu pénètre en nous, c'est par l'humilité que l'âme se rétablit dans l'absolu.

CHAPITRE XXX.

—

L'HUMILITÉ EST-ELLE AUTRE CHOSE EN SOI QUE L'AMOUR ?

Nous avons vu que si l'orgueil est le mouvement par lequel l'âme tend à se détacher de l'absolu, l'humilité est le mouvement par lequel elle tend à s'y rattacher. Nous devions bien présumer que l'humilité, qui est l'opposé de l'orgueil, devait amener un effet directement opposé à celui de l'orgueil! Nous devons conséquemment nous attendre à voir, par l'humilité, tous nos rapports avec Dieu se recomposer, comme, par l'orgueil, nous les avons tous vus se briser.

Digitized by Google

Nous avons observé la funeste génération du mal sortir du sein de l'orgueil, nous pourrions observer la sublime génération du bien sortir du sein de l'humilité. Si l'orgueil nous a donné la mort, il était aisé de penser que ce serait l'humilité qui nous rendrait la vie!

Il est donc inutile de rentrer dans l'analyse que nous fîmes pour savoir par quel mouvement l'être créé peut se séparer de l'être absolu; comment le crime de l'homme dans ce fait destructeur de la création, a été de renverser la loi fondamentale de l'être, conséquemment la loi de sa propre existence; inutile enfin de répéter que la loi d'individualité doit être subordonnée à la loi d'unité, afin que la tendance vers l'infini dépassant la tendance vers soi, l'homme ne soit pas exposé à ramasser son amour en lui-même, avec orgueil, pour se faire vainement le centre des choses, mais qu'au contraire il se répande hors de lui-même, avec humilité, pour se rattacher éternellement au centre de la vie et de la félicité.

Il suffira, pour composer ce tableau, de rebrousser le même chemin. Car, si pour faire la théorie de la chûte, nous sommes descendus par les divers degrés de l'orgueil, du faîte du bien ou de l'être, au fond du mal ou du non être; pour avoir la théorie de la réparation, nous n'avons qu'à, avec l'humilité, remonter par les mêmes degrés, du fond du mal où l'âme est tombée, au faîte de l'amour, où elle est appelée dans sa glorification.

D'une sotte complaisance en soi-même, nous avons vu naître l'égoïsme; de l'égoïsme, l'envie; de l'envie, la haine; puis de l'égoïsme, de l'envie et de la haine, nous avons vu se composer l'orgueil, qui n'est que la destruction en soi de l'amour. Eh bien! de la juste pudeur de soi-même, nous voyons naître la douceur; de la douceur, la bienveillance; de la bienveillance, le dévoûment; puis de la douceur, de la bienveillance et du dévoûment, nous voyons se composer

Digitized by Google

l'humilité, qui n'est que l'édification en soi de l'amour.

Vous le sentez bien ! celui qui est humble, ne l'est que parce qu'il aime, car pour se soumettre il faut aimer. Celui qui est humble, ne l'est que parce qu'il aime, car pour se voir plus petit que tous ses semblables, il faut les aimer. Celui qui est humble, ne l'est que parce qu'il aime, car pour ne pas s'aimer soi-même, il faut avoir le bonheur d'aimer. Enfin oui, celui qui est humble, ne l'est que parce qu'il aime, car jamais il ne se plairait tant à tomber dans cette pamoison du moi qu'on appelle l'humilité, s'il n'avait tout son ravissement dans l'amour !

Celui qui n'aime pas se reconnaît à la vanité, c'est-à-dire au vide de son cœur. Car lorsqu'on ne se remplit que de soi, le cœur ne se remplit pas... ce sont les langues qui ont nommé cela le vide. C'est de ce vide du cœur, qui le tourmente comme la faim, que naissent l'envie et la haine. On ne rencontre dans le monde ces cœurs durs qui se portent à toutes les extrémités de l'ingratitude, que chez les personnes d'une complète vanité. Souvent l'imagination produit merveilleusement chez les personnes jeunes tous les simulacres de l'amour, car l'amour est si beau ! mais ce n'est pas à quelques pensées, c'est aux actes qu'on voit le cœur.

Vous reconnaîtrez à l'humilité celui qui aime. Il aime, son bonheur est si grand qu'il dépasse son moi; son amour est si pur qu'il consume son moi; son amour prît si bien toute la place de son âme qu'il ne sent plus son moi: il est dans l'humilité.... Il est dans l'humilité parce qu'il s'est oublié dans l'amour.

Ah ! l'amour est tant, qu'on ne voudrait plus être soi-même ! on ne se sent plus que comme un don, et l'on n'aspire qu'au sacrifice de tout son être à l'objet aimé. L'amour est tant, que l'on ne veut plus s'appartenir à soi-même ! on ne se sent plus que comme celui qu'on aime, et l'on brûle d'être en lui

Digitized by Google

pour ne plus être que lui. Oh! mon cœur me le dit ainsi, que mon bonheur n'est pas de moi, mais du bonheur de ce que j'aime.... Et il faut qu'il en soit ainsi, puisqu'un jour c'est de la sorte que l'homme entrera dans la loi de l'absolu, en offrant toute son âme pour l'unir à Dieu dans l'acte de la consommation de l'amour Éternel.

Mais que voyons-nous!.. L'orgueil avait été de la part de l'homme une tentative de viol sur la divinité : il a voulu jouir de Dieu sans passer par l'amour, et il est devenu pour Dieu un objet d'horreur. Et voilà que l'humilité est de la part de l'homme un élan infini d'amour dans la divinité : il veut être tout à Dieu sans passer par soi-même, et il devient pour Dieu un objet de ravissement.

Ah! j'avais vu la chute... je vois maintenant la réparation!

Comme la jeune vierge est devant l'homme, ainsi l'âme humiliée est devant le Seigneur. Se cacher à ses propres yeux, n'avoir point remarqué sa beauté, et rester un mystère à elle-même, telle est la radieuse humilité. L'innocence ne nous plaît tant que parce qu'elle s'offre dans l'attitude de l'âme en présence du Seigneur. La vierge par excellence, a dit Ballanche, est la volonté humaine absorbée dans la volonté divine.

Sur la terre nous jugeons dans ce sentiment. La vierge se cache et rougit, comme si elle devait faire peine à voir; c'est là son charme divin. Mais la femme qui se montre cesse aussitôt de plaire; elle a perdu son charme parce qu'elle s'est connue. Car celle à qui on a dit qu'elle était belle, et qui a voulu l'entendre, ne se possède plus, son moi éclate et se répand sur tout. L'humilité est la raison intime de la beauté. L'humilité, c'est le moi caché sous l'éclat de ses mérites.

Digitized by Google

Il n'y a de beauté que celle qui s'ignore. L'innocence qui se reconnaît disparaît dans cet acte même. C'est l'amour propre qui produit les formes de la laideur. O vous qui avez été déposés un moment sur cette terre, laissez donc à votre âme le vêtement que l'innocence lui a tissé dans le Ciel! Cette loi, de la beauté qui s'ignore, règne sur toute la vie spirituelle, dans l'inspiration, dans la vertu, dans la poésie, dans la virginité, dans le génie, et dans la sainteté. Dieu lui-même s'ignore..... si son moi s'énorgueillisait sur une seule de ses perfections, où en serait l'infini! comment les anges et les âmes des saints arriveraient-ils jusqu'à lui par les chemins de l'innocence et de l'amour... Que les Cieux, que les Cieux sont doux!

Je n'en dirai pas davantage, ces choses portent trop d'émotion dans mon cœur. Vous pouvez vous-même reproduire l'analyse de notre réédification spirituelle. Vous l'avez déjà compris, si l'orgueil n'est que la destruction complète de l'amour au sein de l'être, et si c'est par l'orgueil que l'homme a pu renverser en lui la loi fondamentale de l'absolu, de là celle de sa propre existence, et se mettre en état de ruine; l'humilité n'est que la possession complète de l'amour au sein de l'homme, et c'est par l'humilité que l'homme peut rétablir en lui la loi fondamentale de l'absolu, de là celle de sa propre existence, et se remettre en état de vie.

L'humilité n'est pas tout à fait la sainteté, mais elle est comme la racine sur laquelle elle croît toute entière! Les joies de l'humilité sont les joies du Juste, et ces joies naissent du sentiment délicieux de la perfection. C'est lorsque l'homme recouvre la santé qu'elle est pleine de délices pour lui, le sentiment de la perfection produit une impression analogue en notre âme; et de telle sorte que le Saint s'aime.

Nous avons le sentiment du juste, le sentiment du vrai,

Digitized by Google

et le sentiment du beau ; l'homme ne saurait dire lequel cause en lui l'émotion la plus délicieuse. Il en est un cependant qui les surpasse, c'est le sentiment du saint ; qui n'est, sans doute, que la réunion des trois autres au milieu d'un cœur pur. Mais il se passe en l'homme quelque chose de tout particulier lorsqu'il éprouve ce dernier fait de conscience.

Quand l'homme a le sentiment du juste, il est satisfait ; quand il a le sentiment du vrai, il s'estime ; quand il a le sentiment beau, il se réjouit, et lorsqu'il éprouvre le sentiment du saint, il s'aime ; mais d'un amour qui ne se sait pas et n'est point péché. Il s'aime parce que tout le moi a fui, qu'il ne se sent plus que l'infini... et ces deux mains sont sur sa poitrine comme s'il voulait s'embrasser et se presser lui-même contre son sein... Tout cela vient de ce qu'il y a Dieu en lui.

Le Saint ne peut moins faire que d'aimer la perfection qui est en lui ! ou plutôt, il ne s'aime pas, mais il éprouve un délicieux sentiment d'être ce qu'il est, comme par un commencement du Ciel. Les trois sentiments du juste, du vrai et du beau ne se manifestent bien vivement en nous qu'à la faveur de l'humilité. Mais le sentiment du saint ne s'éprouve que lorsqu'à force d'humilité, de prière et d'amour, le Ciel s'éclaire en silence dans notre âme...

Humilité, prière, amour, ne sont qu'une même chose. L'humilité, c'est l'état de l'âme qui prie, qui desire et qui aime. La prière, c'est l'acte de l'âme humiliée, desireuse et aimante. Le desir, c'est le cri de sa misére, de sa prière et de son amour : *Ex quo miser, ex hoc et orans*, dit Saint Augustin.

Nous avons jugé du poids de l'orgueil et des effets terribles que, par l'égoïsme, il a produits sur la nature humaine : jugeons de la force de l'humilité et des effets puissants que, par la prière, elle produira dans la nature divine. Or, la

Digitized by Google

prière étant l'acte transcendant de la volonté, il faut chercher comment la volonté peut réellement exercer une action dans le Monde intelligible de l'absolu.

CHAPITRE XXXI.

COMMENT LA VOLONTÉ HUMAINE PEUT-ELLE EXERCER UNE ACTION DANS L'ABSOLU ?

Pour agir dans le monde intelligible de l'absolu il n'est pas besoin de sortir de celui-ci par la tombe. L'être libre et raisonnable tient à cette sublime sphère par les éléments même de son être. Son âme appartient à l'esprit et à l'éternité aussi inévitablement que ce corps appartient à la matière et au temps.

Notre racine est en celui par lequel nous existons. Cette racine est fixée et retenue en lui par son amour. C'est par là que nous devenons en quelque sorte maître de Dieu et que nous en exerçons le pouvoir, puisque nous le déterminons. Quand l'être infini se meut, par suite des admirables lois de la conservation de l'être, ce mouvement arrive jusqu'à mon cœur et je me sens animé par l'esprit; quand il verse ses torrents de sagesse, sa lumière arrive jusqu'à ma raison, et elle se baigne dans les rayons du vrai, du bien et du beau. Mais, par suite des mêmes relations dans l'être, quand je desire ou que j'aime, ou que la bonne intention traverse ma conscience, mon acte intérieur va retentir par la grâce jusque dans le sein de la Réalité qui me l'inspire.

Lorsque ma volonté, toute spirituelle, met en mouvement

Digitized by Google

des organes tous matériels, c'est par suite d'une propriété qui lui a été montanément donnée pour qu'elle s'exerce au milieu de la création. Mais lorsque ma volonté imprime une action sur la sphère de la réalité intelligible, c'est un fait qu'elle ne peut pas plus empêcher que le flot qui se soulève dans la mer peut ne pas en agiter la surface de flots en flots jusqu'aux lointains rivages. C'est dans cette divine sphère de la Réalité que la volonté agit immédiatement et avec toute sa puissance, car c'est là seulement qu'elle agit dans un monde spirituel comme elle, et que ses actes, y trouvant leur but définitif, se réalisent substantiellement.

Quand la conscience prescrit un bien à la volonté contre toute humaine prudence, et même contre tout motif de réussite et d'intérêt, c'est alors que se révèle parfaitement à l'homme le grand mystère de cette autre vie. Faire le bien sans égards aux résultats terrestres, c'est la prescription d'une loi qui ne vient point de la terre. Tous les êtres ont des instincts sûrs pour les mener à une fin qu'ils ont la satisfaction d'atteindre; l'homme seul trouve continuellement entre ses profonds instincts de justice et ses intérêts évidents pour ce monde une effrayante opposition. La discordance est telle entre les prescriptions de la conscience et les instincts du moi que les méchants travaillent à étouffer les premières. Ce fait n'a point lieu chez les animaux; ils ne trouvent pas en eux une loi dont les prescriptions dépassent cette vie.

Puisque les instincts les plus profonds de l'homme ne trouvent point leur satisfaction sur la terre; puisque la loi à laquelle ces instincts se rapportent n'y trouve point son accomplissement; comme toute loi régit son être pour son bien, que tout être a son instinct et tout instinct son but, il est donc un autre monde qui est fait pour cette loi et pour ces instincts, un autre monde où ils trouvent leur but et leur accomplissement. C'est dans ce Monde intelligible que la vo-

Digitized by Google

lonté produit réellement ses actes, qu'ils apparaissent ou non dans ce monde visible.

C'est pourquoi, disait Fichte, ce Monde intelligible est le but qui se trouve au bout de chacun des commandements que nous fait la conscience. Comment le monde visible, où l'intention, le fait moral ne sont comptés pour rien, pourrait-il être le domaine de la loi morale et renfermer le but que cette loi m'ordonne d'atteindre? Si la destination de l'homme était seulement de se créer sur la terre une condition meilleure, il suffirait que les actions humaines fussent dirigées mécaniquement; la liberté serait non seulement inutile, mais funeste à l'homme, et l'intention serait de trop. Pourquoi dans ce cas le Créateur nous aurait-il doué d'une liberté qui nous met en contradiction avec ses éternels desseins? pourquoi ne nous aurait-il pas prédéterminés à agir comme il faudrait que nous agissions pour que tous ses desseins s'accomplissent? Mais je suis libre : par conséquent ce n'est pas l'acte matériel, mécaniquement exécuté, ne dépendant sous ce rapport qu'à demi de moi, qui fait le prix et la valeur d'une action, c'est bien l'acte moral, c'est-à-dire la libre détermination de ma volonté, qui toujours dépend de moi. Il se trouve au delà de cette terre un lieu où cette obéissance de ma volonté à sa loi porte nécessairement ses fruits. Alors je conçois que la volonté doit être pour ce Monde intelligible tout-à-fait semblable dans ses effets à ce qu'est le mouvement dans le monde matériel. Je conçois qu'il doit suffire qu'une volonté quelconque existe en tant que volonté, lors même qu'elle n'a pu se manifester d'une façon extérieure, pour qu'elle devienne dans ce Monde intelligible la cause d'une multitude de modifications spirituelles qui retentissent jusqu'aux dernières limites des espaces intelligibles : absolument de même que dans un autre monde visible, au moindre mouvement de la plus petite portion de matière se rattache diver-

Digitized by Google

ses séries d'autres mouvements, qui vont rayonner ainsi dans toute l'étendue de l'univers matériel. Je puis ainsi, au moyen de ma volonté, point de contact par lequel se touchent ces deux mondes, je puis agir simultanément dans l'un et dans l'autre, quelque différents qu'ils soient en essence. Quand je veux, quelque chose se passe dans le Monde invisible ; car les actes de ma volonté, par la raison que ma volonté appartient au Monde invisible, ne peuvent rester dans les limites même de ma volonté. Il n'est donc nullement besoin que je sois affranchi des liens du monde visible pour devenir citoyen du Monde intelligible. Ce Monde, je puis l'habiter dès aujourd'hui ; le Ciel éclaire de sa lumière le cœur de tout homme de bien. Aussi, me déterminer dans ma volonté, c'est agir, c'est travailler dans ce Monde intelligible, c'est m'avancer incontinent et sans obstacle dans ce Monde vers le but qui m'est proposé. Car, en ce divin Monde, il n'en est pas comme en ce monde sensible, où, après avoir voulu, il me faut passer à l'acte qui réalisera ce que j'aurai voulu ; dans ce Monde intelligible, au contraire, tout est réalisé ; il me suffit de vouloir, la volonté est l'acte même. De sorte que nos bonnes intentions, nos déterminations vertueuses produisent ainsi dans ce Monde élevé des résultats réels, bien qu'invisibles pour nous, qui sont comme autant de pierres d'attente que dès à présent nous posons dans l'infini, et seront un jour les fondements de notre vie éternelle.

Toute spirituelle, ma volonté n'a aucun rapport avec le monde physique ; l'action qui lui a été donné d'exercer sur le corps, et par le corps sur la matière, ne résulte que d'un rapport momentanément établi dans le temps, au milieu duquel l'homme doit rester enfermé jusqu'à ce qu'il se soit conquis de lui-même une vie intelligible. Mais l'action de ma volonté sur un monde de même essence est si naturelle

Digitized by Google

qu'elle n'a plus besoin de m'être expliquée. L'action de la volonté sur le Monde intelligible est celle de l'esprit sur l'esprit, l'influence qu'exercent l'une sur l'autre, par leurs propriétés, des substances de même nature. Or la prière est l'acte de la volonté. Semblable à l'attraction par laquelle les astres influent sur le cours des planètes, la prière de l'humanité est l'ascendant que le monde moral exerce sur le Monde intelligible.

Enfin, si la volonté a son action véritable et définitive dans le Monde intelligible, où elle agit directement, et non point dans ce monde sensible, où elle ne dépose qu'un simulacre d'actions, c'est donc en ce Monde intelligible qu'elle exerce toute la puissance qu'il est en sa nature d'exercer. L'être tend à la vie et à l'action. Dans l'ordre créaturel, vivre, c'est s'alimenter, puisque la créature ne trouve point en elle ses conditions d'existence; et agir, c'est profiter de sa vie pour la conduire au but de toute vie, le bonheur. Il est donc tout simple que la volonté puise sa vie dans la réalité intelligible et qu'elle y dépose ses actions. L'acte par lequel elle ouvre ses lèvres à la vie éternelle, est la prière, et les actions par lesquelles elle profite de sa vie, sont ses déterminations pour le bien, qu'elle dépose en ce Monde éternel pour y construire d'ici-bas sa demeure.

L'action de la volonté sur Dieu est toute naturelle; mais la puissance de cette action devient incalculable. Remarquez que nous ne pourrons nous faire ici-bas une idée de la puissance de la volonté. Ne se manifestant sur la terre que par le moyen des organes, quelle que soit son énergie, la volonté ne peut dépasser la mesure de ces mêmes organes. Elle se trouve obligée de multiplier leurs opérations pour se suffire, mais elle les épuise toujours avant d'atteindre son but. Quel voyageur ne veut franchir mille fois plus de chemin que ses jambes n'en peuvent faire; combien lui faudrait-il de temps

Digitized by Google

en voyage s'il arrivait aussitôt que sa volonté ! Mais il est obligé de se soumettre à la successivité de l'espace et du temps. Il en est de même de nos innombrables actes en cette vie ; car quel est celui qui ne veut mille fois plus qu'il ne peut ! Tout homme qui entreprend a déjà sa volonté appuyée sur son but.

La volonté, au dedans de l'autre monde, ne fait aucun effort ; mais dans celui-ci, il est établi qu'elle ne peut rien opérer qu'à force de peine. Car ce n'est que dans la peine que l'homme se forme une volonté à lui, et se fonde, vis à vis de l'absolu, une personnalité. Ce n'est qu'à la peine, également, qu'on juge la quantité d'amour qui entretient la volonté. Aussi ce monde a été organisé pour être expressément en obstacle à la volonté, et lui faire exprimer en quantité réduite les mouvements incommensurables qu'elle produit dans l'ordre absolu.

De là la patience est la condition de tout succès de la volonté. *Courons par la patience*, dit Saint Paul. Soumise ici-bas à la successivité, au lieu de produire instantanément, la volonté est donc forcée de suppléer par la durée de son vouloir à la petitesse des opérations du corps. Les organes ne répondant que par des fractions infinitésimales à sa grande et totale demande, nous n'avons jamais pu nous faire sur cette terre une idée du pouvoir de la volonté. Que serait-elle donc, même ici-bas ! si on la démuselait, en la retirant des organes.... Encore, ne serait-elle qu'au sein de l'espace.

Eh bien ! jugeons de ce que peut la volonté dans sa véritable sphère, alors qu'elle n'a plus besoin de passer par l'intermédiaire des organes, alors qu'elle n'est plus brisée comme une poussière dans la successivité du temps, alors que reprenant ses dimensions et rentrant en toute indépendance au milieu de l'absolu, elle va retentir dans le sein profond de l'amour ; et nous comprendrons ce que peut la volonté dans le monde

Digitized by Google

intelligible, lorsqu'elle s'y transporte par la prière ! C'est-là qu'il est exact de dire, *que l'homme peut tout ce qu'il veut !*

La volonté de celui qui, dans ces temps, aimait à répéter ces mots, avait pour organes des armées, et au bout de tous ses desirs se remuait un Empire : de là pour un moment l'illusion. Plus tard, Napoléon n'eût pas redit cette parole. Et les éléments lui eussent obéi comme les peuples, que sa volonté irrassasiée se fut brisée d'impatience contre les limites de ce terrestre pouvoir. Il recueillait la puissance en ce monde, image de celle que recherche au fond la volonté... L'homme aussi est un conquérant, le conquérant d'un Empire infini ; son épée est la prière.

CHAPITRE XXXII.

DE L'EMPIRE QUE DIEU NOUS A CONFÉRÉ EN LUI PAR LA PRIÈRE.

Qui peut calculer la puissance d'un agent intelligible s'exerçant dans sa propre sphère ? Qui mesurera la puissance des attractions lorsqu'elles se meuvent dans l'empire des cieux ? Et qui donc saura la force de l'amour entrant, par la prière, dans les domaines de la Félicité divine !

Ah ! le lien qui nous rattache à l'être n'est point un lien étranger qui cherche à se nouer en Dieu : car notre force est dans sa Volonté même par le desir qu'il a de nous créer. Et quoi de plus ? On n'ose le dire, c'est que les prières de l'homme sont comme les ordres de Dieu même. « La foi, disait Celui qui nous a apporté la prière, a le pouvoir de transporter des montagnes. » Qui en douterait, la prière

Digitized by Google

emploie les propres forces de Dieu !... La prière est le complément divin de l'homme.

Il suffit d'avoir ressenti l'amour pour comprendre tout ce que peut la prière ! la prière, qui est une provocation faite à l'amour ! l'amour, qui ne songe qu'à entraîner Dieu ! Dieu, qui ne cherche qu'à se donner... L'amour est quelque chose de si extraordinaire qu'à lui a été donné le pouvoir, par le mariage, de faire apparaître les âmes sur la terre !... Quelle évocation sur l'infini !

« Il m'invoquera, je l'exaucerai, et je comprendrai ses paroles et je me rendrai à ses prières, dit l'Écriture. » Il ne faut plus s'étonner d'entendre Dieu crier à Moïse : *Laisse-moi avec ta prière, afin que ma fureur puisse s'enflammer contre ce peuple ingrat* (1). O puissance incommensurable que celle de l'humanité dans la prière ! Un grand écrivain a fait la remarque suivante : L'esprit de l'homme a tant d'empire

(1) *Exod.* cap. XXXII, v. 10.

« Nous lisons, écrit Abailard, que le Seigneur dit à Moïse : « *Laisse-moi, afin que ma fureur se courrouce.* » Et à Jérémie : « *Cesse de me prier pour ce peuple, et ne t'oppose point à moi.* » Par ces paroles, Dieu lui-même montre clairement que les prières mettent à sa propre colère un frein qui l'empêche d'égaler le châtiment à l'iniquité. La justice le conduit naturellement à la vengeance ; mais les prières le retiennent malgré lui par une espèce de violence. Il sera dit à celui qui prie : laisse-moi et ne t'oppose point à ma volonté. Le Seigneur ordonne de ne pas prier pour les impies. Cependant le juste prie, et il change la sentence du juge : car on ajoute, à propos de Moïse : « Et le seigneur fut apaisé sur la vengeance qu'il voulait tirer de son peuple. Il est donc dit que son peuple avait mérité l'affliction, et pourtant, arrêté par la vertu de la prière, il n'accomplit point ce qu'il avait dit. Voyez donc quelle est la puissance de la prière, puisque le prophète ne laissa pas d'obtenir en priant ce que Dieu lui avait défendu de demander, et le détourna de ce qu'il avait prononcé. Qu'ils s'instruisent les princes de la terre, etc., etc. »

A Héloïse, sa bien-aimée sœur en J.-C., Abailard, son frère. 1re Lettre d'Abailard.

Digitized by Google

qu'il lui suffit quelquesfois de s'occuper avec trop de soin des prophéties qui le frappent pour qu'il en résulte des effets.

« Il peut même se faire, dit de Maistre, qu'une volonté créée annulle, je ne dis pas l'effort, mais le résultat de l'action divine. Car dans ce sens, Dieu lui-même nous a dit que *Dieu veut des choses* qui n'arrivent point parce que *l'homme ne veut pas*. Ainsi les droits de l'homme sont immenses, et le plus grand malheur pour lui serait de les ignorer. Sa véritable action spirituelle est la prière. La prière est la dynamique confiée à l'homme. »

Ce qu'il y a de plus admirable, c'est que Dieu veut que nous ne cessions d'exercer sur lui notre empire : *Ego dico vobis semper orare*. Faisons donc à Dieu cette violence qu'il aime, et à laquelle il nous prévient lui-même ne pas savoir résister. « S'il feint de ne pas t'entendre quand tu le pries, s'écrie Saint Grégoire, sois comme un voleur et tu recevras le royaume de Dieu ; sois violent, et les Cieux même céderont à ta violence. Quelle plus belle rapine ! quelle plus glorieuse violence ! ah ! la bonne violence (1) ! »

Un phénomène psychologique d'une haute importance se rattache à l'usage de la prière. Ses effets ne sont pas moins remarquables que ceux de l'humilité. L'homme qui prie n'a pas besoin de s'occuper de la perfection de son être : elle se fait en lui de la plus admirable manière. Car la prière place subitement l'âme dans une position si parfaite de beauté vis à vis de Dieu, que le travail divin qui se fait en ce moment n'aurait peut-être pas été obtenu par les plus grands efforts de la volonté.

Celui qui prie, tout à coup sort de lui-même, il oublie ses

(1) S. Grégoire in Psalm. 6 pœnit.

Digitized by Google

colères, il oublie ses peines, il oublie son moi, sa raison s'ouvre aux réalités qu'il invoque, son orgueil tombe et tout son être s'enlève suspendu à cette aspiration qui l'emporte vers Dieu. Les anges ne peuvent contracter une plus belle forme que celle qu'a prise l'âme humaine en ce moment de la prière ! Si la grâce la surprend à cet instant, elle la fixe plus ou moins dans cet état de perfection, qui insensiblement lui imprime son caractère et travaille à s'y arrêter pour toujours.

C'est une grande avance pour la nature humaine que de faire prier l'enfant chaque jour à son réveil. Toutes les facultés sont encore plongées dans la nutrition du repos, et toutes les forces prêtes à rentrer dans les organes, se précipitent vers celui qui s'anime le premier. La faculté que l'on exerce au réveil devient tôt ou tard prédominante. Dès le matin, l'âme prend donc son impulsion vers Dieu, toutes ses facultés la suivent, les plus hautes parties de notre cœur prélèvent les forces, la lumière se porte sur ces points, et le jour procède de l'aurore, et des hommes deviennent admirables et saints (1).

Les personnes qui prient beaucoup acquièrent de très profondes vertus. L'âme, durant le cours de la vie, est presque continuellement dans une position gênante, qui fait obstacle à tel ou tel de ses développements. Nos passions, les évènements, nos semblables nous arrêtent toujours par quelque côté. Toute la vie est un frottement plus ou moins douloureux. Ainsi, on verrait un homme dont le corps est replié et emprisonné ; ses membres ne peuvent croître en liberté. Aussitôt que commence l'acte de la prière, l'âme se détend, un équilibre superbe s'opère, chaque élément monte à sa place,

(1) La prière, a dit quelqu'un, est une vigilance sur nous-mêmes, d'où doit résulter une connaissance plus exacte de nos penchants.

Digitized by Google

les plus beaux sentiments prennent le haut, l'enthousiasme répand son souffle, la circulation du divin descend jusqu'au fond de nous-mêmes, les vertus s'accroissent, l'homme devient bon et fort... le moi s'efface, le cœur se grossit.

La prière ne fût-elle pas exaucée, la prière, dis-je, n'eût-elle aucun effet ontologique, elle devrait être recommandée pour son effet psychologique. Je la considère comme donnant le caractère le plus artistiquement beau à l'âme humaine; beau, de ce beau de l'infini. Heureux fait que nous avons le pouvoir de renouveler tous les jours! Il faut inviter vivement les hommes à la prière, afin que les hommes deviennent beaux dans leur âme.... Ah! quel charme profond de tendre sans cesse vers l'existence la plus élevée...

Tenez toujours bien votre esprit avec Dieu; il n'y a de doux que le cœur qui repose en lui! L'âme qui n'est pas dans cet amour, fût-elle à la plus belle créature, a quelque chose de repoussant pour l'œil attentif du cœur.

Avant de finir, observons-le bien, la prière est un mouvement de l'homme qui a son retentissement jusque dans l'éternité. La prière est un acte de la volonté humaine qui a son origine ici-bas, mais son effet en Dieu. Car les lois de l'amour, sur lesquelles Dieu est constitué, lui font un besoin absolu de se soumettre à l'action de la prière. Produisant un semblable effet, il est évident que la prière nous donne un pouvoir sur les sources éternelles de l'existence.... Voilà ce que c'est que de tenir à l'être! Ah! j'avais toujours compris que l'absolu ne s'était pas en vain communiqué. Si l'esprit ne restait troublé devant cet abîme de tendresse divine, et qu'il fût permis d'employer le sot langage de la terre, on s'écrierait que la prière a conféré à l'homme un droit de propriété dans les domaines de l'Absolu.

Il faut donc bien le dire, comme il suffit à la liberté de

Digitized by Google

produire une volition pour que les forces obéissantes des organes physiques réalisent extérieurement l'action dans la nature visible ; de même il suffit à la liberté de produire la volition spirituelle, qui est la prière, pour que les forces attentives de l'ordre intelligible réalisent ontologiquement son action dans la nature divine. L'homme qui prie est, par rapport au monde intelligible, ce que l'homme qui veut est par rapport au monde sensible. L'acte de volonté se passe tout entier dans la conscience, et néanmoins s'effectue aussitôt au dehors dans la réalité visible, par suite de la loi d'inertie sur laquelle le fini est constitué ; de même pendant que l'homme prie d'ici-bas, c'est-à-dire qu'il veut, non plus par rapport à la réalité matérielle, mais par rapport à la réalité intelligible, cet acte qui se passe tout entier dans la volonté s'effectue pareillement au dehors d'elle, dans la Réalité divine, par suite de la loi d'amour sur laquelle l'infini est constitué.

Jésus-Christ disait : « Le royaume de Dieu est absolument comme lorsqu'un homme jette de la semence en terre : que cet homme dorme, ou que nuit et jour il se lève, la semence germe et croît sans qu'il sache comment. Car la terre produit d'elle-même d'abord l'herbe, ensuite l'épi, puis le grain qui remplit l'épi (1). » Et aussi, quand l'homme prie ou sème tout autre grain de la vie spirituelle, qu'il y pense ou qu'il l'ignore, qu'il s'en occupe ou qu'il l'oublie, son acte se réalise sans qu'il sache comment, et produit son épi dans les sphères de l'absolu. En physique, on étudie les effets pour remonter à la cause, puis l'on produit des effets par la cause que l'on connaît : dans l'ordre moral, la cause est en nous par la prière.

L'assujétissement des forces physiologiques à l'être spiri-

(1) *Evangel. secund. Marcum* ; Caput. IV, v. 26, 27, 28.

Digitized by Google

tuel, tout étranger qu'il leur soit en nature, est fixé par des lois si parfaites qu'aux moindres modifications de la volonté ces forces répondent par des mouvements exactement conformes et proportionnés. Mais je pense que Dieu a réservé à son amour le soin de répondre à la prière sollicitant les forces intelligibles. Les forces physiologiques n'opèrent le mouvement qu'en raison de l'énergie de la volition; que deviendrions-nous, dans notre misère actuelle, si la réalité absolue ne recevait de la prière qu'une action qui fût en raison directe de l'ardeur de la volonté! « Nous ne savons rien « demander comme il faut dans la prière, dit saint Paul, « mais l'Esprit lui-même demande pour nous par des gé- « missements ineffables (1). » Le Verbe n'est entré dans la nature humaine que pour donner, par ses mérites, une valeur absolue à toutes les actions de l'homme.

Par cet acte inoui de l'incarnation divine, l'homme, quoiqu'habitant de la terre, a été placé dans l'Ordre surnaturel. Il suffit que son cœur soit tourné vers Dieu et que sa conscience soit dans l'état de grâce, pour que le courant de l'infini traverse son âme, et que les énergies de l'absolu s'ajoutent à ses facultés... Tout devient incalculable! Je crois cependant que nous ne recevons que d'autant que nous demandons; et que la vie spirituelle est encore en raison de la volonté. La substance réparatrice de la grâce ne saurait s'assimiler à l'âme que selon son appétit dans le bien et sa vigueur dans l'action. Le phénomène de la nutrition dépend moins de l'aliment que de la puissance vitale et d'un exercice fortifiant des organes. La nutrition de l'âme doit s'opérer suivant l'énergie que ses facultés ont acquises dans l'action.

Donnez-moi un homme de prière, disait S. Vincent de Paul, et il sera capable de tout (2)! La prière est un moyen de

(1) S. Paul, *Épît. aux Rom.*, chap. VIII, v. 26. — (2) Nihil potentius homine orante; optissima arma oratio est. S. Chrisost. *Homél*, 5.

Digitized by Google

forcer Dieu ; car il ne peut résister à l'humilité du cœur. C'est la clef d'or ouvrant les Cieux, a dit un Apôtre. Il semble que l'Être qui existe par lui-même ait prévu la toute-faiblesse de l'être dont l'existence est subordonnée, et qu'il ait dit : « Donnons à notre enfant une puissance sur la vie semblable à la nôtre ! » et l'homme aurait été avantagé du don de la prière.

Ah ! Dieu nous a conféré un empire en lui-même, puisqu'il nous a donné le pouvoir de provoquer son amour. De là, les prières de l'homme deviennent les prières de Dieu. Eh quoi ! c'est Dieu même qui prie, et Dieu a pris la place de l'homme, et l'homme a pris celle de Dieu ! Oui, c'est là l'ineffable acte d'orgueil qu'a produit l'humilité.... nous tenons les sources de l'être.... par la prière nous sommes devenus maîtres de Dieu !

La grandeur d'une science, par rapport à l'homme, est en raison de l'empire qu'elle lui donne sur la nature. Quelle est la grandeur de celle qui nous donne une puissance sur l'infini ! Les sciences physiques, en nous révélant les lois de la matière, nous livrent les moyens de nous la soumettre pour la vie du temps ; les sciences ontologiques, en nous révélant les lois de l'esprit, ne nous livrent-elles pas les conditions de notre vie dans le temps et au-delà du temps ? Quelles sciences que celles-là ! et quand elles se révèlent dans un mot : l'humilité !

Digitized by Google

CHAPITRE XXXIII.

PREMIÈRE CONCLUSION.

LE TEMPS N'EST QUE LE TRAITEMENT DE L'ORGUEIL ET LE MOYEN DE L'ABSOLU.

Nous avions vu comment s'est opéré ontologiquement et psychologiquement la chûte de l'homme; nous venons de voir ontologiquement et psychologiquement comment s'opère sa réparation. D'une part est le relatif qui se détruit, de l'autre le relatif qui se construit, dans ce grand Drame de l'être, dont l'absolu attend l'incalculable issue... Jetons un dernier coup d'œil sur cette incomparable question, qui est celle de nous-mêmes, qui est la partie pratique de l'Ontologie infinie.

Tout ce qui est, est par quelque chose d'existant par soi-même. Tout ce qui n'est point identique à l'absolu, a donc été fait par lui. Or, en cette même raison, tout ce qui est fait par lui, ne vit et ne persévère dans l'existence que par la même vertu qui l'a fait.

Puisque tout ce qui a été fait existe par un autre que lui-même, ce par quoi tout a été fait existant seul par lui-même, il est clair que tout être, fait par Dieu, n'existe et ne se conserve que par la même action immanente de Dieu.

L'absolu étant le soutien de tout ce qui n'est pas existant par soi-même, son essence créatrice et conservatrice est donc en tout; tout est d'elle, et par elle (1). Il résulte que là où

(1) « Tout est de lui, tout est par lui, tout est en lui. » S. Paul. *Epît. aux Rom.*, chap. XI, v. 36.

Digitized by Google

n'est pas l'essence suprême, il n'y a rien ; et que là où elle se retire, l'existence également se retire.

Tout l'être se meut par la force même de Dieu. Cette force devra faire prendre à notre être une direction en quelque sorte infinie, ce sera vers le bien ou vers le mal. La liberté, qui spécialise l'être en nous, décide de cette direction.

Par cette force, l'homme tend à devenir ce que l'essence dont il est formé est dans sa source éternelle. S'il tend à le devenir en se subordonnant à cette source éternelle, il y a amour, et c'est là le plus grand bien de l'être.

Mais s'il tend à le devenir en voulant se subordonner cette source éternelle, il y a orgueil, et c'est là le plus grand mal de l'être. Car l'amour est la vie de la substance, et l'orgueil en est la dissolution.

L'orgueil est justement le contraire de l'absolu. Il rentre en soi, au lieu de se répandre dans l'être. L'orgueil éteindrait l'action de la substance ; c'est le mouvement opposé à celui de l'infini.

Si l'orgueil eût été dans la substance à la place de l'amour, la substance n'aurait pu retrouver son unité ni son identité infinies : l'absolu n'eût pas existé. L'orgueil serait la mort pour l'absolu ; jugez donc pour le relatif !

Chez la créature spirituelle, l'orgueil consiste dans ce fait de ne plus considérer Dieu comme le conservateur et le soutien vivant de l'âme. L'orgueil veut exister en soi et par soi. Il laissa donc cheoir le relatif.

La chûte pour l'homme n'est que le refus de religion. Et toutes les âmes qui vivent encore en dehors de la religion, c'est-à-dire en dehors de leur rapport avec Dieu, ne font que retomber dans la Chûte.

Combien donc commettent aujourd'hui ce crime contre l'être, et se remettent dans la position d'Adam ? autant qu'il

Digitized by Google

y a d'hommes perdant le besoin de s'unir à l'infini, ne voulant vivre qu'en eux-mêmes.

Vivre en soi, quand on n'est que le relatif!...

Qu'est-ce donc que l'orgueil pour les âmes? le refus de passer par les précieuses lois qu'a disposées l'auteur des êtres pour qu'ils puissent arriver à lui et jouir de la félicité absolue. Et qu'est-ce donc pour elles que l'amour? La force d'entrer dans ces lois.

Que le relatif y prenne garde; l'infini que lui doit-il! Ne jouons pas avec la vie : l'être a-t-il besoin de nous!... Ah! que la liberté frémisse devant le pouvoir redoutable que lui a remis l'absolu!!

La chûte s'est faite, il est vrai, en vertu de la force interne propre à l'être et inséparable de l'être, force qui tend à la vie absolue. Seulement le relatif s'est aussitôt saisi de cette force d'une manière aveugle, et toute contraire à la loi de l'absolu.

Avec ce besoin nécessaire de l'être à la vie absolue, l'homme avait reçu dans son cœur un amour suffisant pour le porter vers l'infini, et non pour le faire revenir en lui-même. Rester en lui-même, c'est la grande sottise du relatif!

Si les animaux avaient été doués de liberté, ils n'eussent pas manqué de commettre la faute du premier homme. Ils eussent aussi tenté d'entrer dans le bonheur de l'être sans passer par le sacrifice de leur être. Telle est la petitesse du créé!!

Le mal est dans le fait du relatif, du relatif revenant en lui-même. Le mal dérive de l'impatience où est l'être de se procurer le bonheur. Le premier effort de l'essence libre a été de briser les portes du temps pour rentrer de force dans l'absolu.

C'est là le mal pour le relatif, puisqu'il s'échappe des

Digitized by Google

conditions soigneusement préparées pour que son être réussisse. L'impatience est toute d'un être qui n'a encore rien ressenti d'éternel en lui!

Cette impatience prouve la force de son desir, mais la faiblesse de son être. Or le temps lui a été précisément donné pour que son être prenne la force de son desir, c'est-à-dire que son moi prenne la force de l'amour qu'il trouvera dans l'absolu.

Le mal se comprend donc parfaitement. On serait tenté d'excuser la nature humaine en faveur du mouvement à l'absolu qui l'emporte, si l'on ne voyait aussitôt que c'est l'absence de l'amour qui en imprime la direction.

Ah! ne faudra-t-il pas à jamais blâmer la toute faiblesse de cette liberté: liberté, toi qui reçus en dehors de l'absolu le droit de porter l'être!... Quel déshonneur profond pour le relatif; quelle honte devant l'existence éternelle!

Or, par suite de la liberté indispensable de l'âme, Dieu n'a pu pénétrer en elle pour l'entretenir et la développer contre son consentement. C'est en cela que l'homme a le moyen de se stériliser par l'orgueil.—Dès lors, toute cette vie a dû être organisée pour prévenir l'orgueil et nous former à l'absolu.

La volonté a faibli: il faut un obstacle de plus pour fortifier et rétablir la volonté! Le cœur s'est enflé: il faut une humiliation de plus pour contrister et abaisser le cœur! Cet obstacle de plus offert à la volonté, c'est le travail... Cette humiliation de plus offerte à son cœur, c'est la douleur...

Le travail, le pénible travail! vient à tout instant obliger la volonté à produire des efforts. La douleur, l'horrible douleur! vient à tout instant rappeler au cœur sa triste dépendance. L'un rétablit pièce à pièce la volonté, l'autre entr'ouvre jusqu'au fond le cœur.

Puis, vient la suprême peine et la suprême humiliation, la

Digitized by Google

Mort; elle qui jette son corps dans l'extrême fatigue, et son cœur dans l'extrême angoisse! La mort donne à l'orgueil le coup du néant.... Aprés, l'être reprend la grande vie.

Les deux remèdes de la chûte devaient donc être le travail et la douleur, enfin la mort, qui les complète et achève l'expiation.... Telle fut en effet la teneur de la condamnation paradisiaque: le Travail, la Douleur et la Mort!

Jugez si la vie a manqué à sa mission....

Il faut voir avec quel art ce traitement est appliqué à l'homme! Comme son orgueil est brisé par les plus vulgaires préoccupations! comme sa volonté est fouettée par le plus implacable aiguillon! Oh! la faim! pauvre créature du Ciel qui cherche sa nourriture comme le plus vil animal! Et voilà l'homme dans son rapport avec la nature...

Il faut voir comme son orgueil est dépouillé par la plus horrible atteinte à sa personne; il est esclave! comme sa volonté est dépouillée de l'initiation de ses actes: encore esclave! comme son corps est dépouillé même du triste fruit de ses efforts: toujours esclave! Et voilà l'homme dans son rapport avec son semblable...

Car le monde Antique a été l'esclavage, c'est-à-dire le traitement de la Chute. Aussi le Christ est-il venu détruire ce monde et nous racheter. Mais c'est après que la nature humaine eut traversé ces quatre mille ans de travail et de douleur que l'œuvre du christianisme fut tentée.

Cette révolution ontologique ne pouvait s'opérer dans l'être sans qu'il n'y eût été de lui-même psychologiquement préparé. Au moment où la chûte venait d'avoir lieu, il est évident que l'âme humaine était précisément inapte au bénéfice de la sanctification.

Ah! Dieu est le Dieu de l'être, et ne fait rien sans la liberté! Répéter que l'homme est libre, n'est-ce pas dire visiblement que l'infini ne peut former l'homme sans lui! On n'attribuerait

Digitized by Google

que vainement à l'homme un mérite auquel il n'aurait pas coopéré.... Il faut qu'il soit devant l'être!

Mais l'homme par sa chûte, tombé précisément de la loi de l'infini, ayant rompu avec l'absolu, ne peut plus rien vis-à-vis de l'être. Alors que fait Dieu?... Il se fait homme!! Entendons-nous bien.... afin que, méritant comme homme, l'humanité en retire le fruit...

CHAPITRE XXXIV.

DEUXIÈME CONCLUSION.

LA CRÉATION NE PEUT ÊTRE QU'UN SYSTÈME DE RÉPARATION.

L'être créé, et qui n'existe point par lui-même, reste suspendu entre deux termes : le non être et la pénitude de l'être.

Plus il avance dans l'être, plus il entre dans le bien; et le suprême bien est dans la possession de Dieu. Plus il s'éloigne de l'être, plus il descend dans le mal, et le suprême mal est dans la privation de l'infini.

Or on s'avance dans l'être, en s'élevant à Dieu par l'amour. Et l'on se retire de l'être, en rentrant en soi par l'orgueil. L'orgueil est le destructeur du relatif.

Par l'orgueil, l'homme est tombé de l'état d'être où il avait été placé. Et cette chûte l'oblige à remonter, par la souffrance, ces degrès infimes du relatif dont Dieu avait voulu le dispenser.

De là, le mal et la douleur; qui n'étaient point dans le plan primitif de la création. De là, aussi, un nouvel ordre, qui

Digitized by Google

vient s'ajouter à l'ordre de la création pour pouvoir réparer le mal.

C'est pourquoi on remarquera que l'Ordre de réparation est une suite nécessaire de l'Ordre de création d'une essence libre. Il faut pouvoir réparer l'être auquel on laisse la liberté de la formation de son être.

Le plan primitif de la création, seul, sans un second de réparation, ne supposerait point le monde de la liberté, mais au contraire, un monde où tout resterait fatalement fixé. La raison saura bien découvrir ce point....

Des esprits appartenant à un rationalisme élevé, ont eu beaucoup de peine à admettre un ordre en dehors de celui de la création ; un ordre qui vienne ajouter quelque chose au primitif plan de Dieu.

Cette idée, très saine en soi, part de l'excellence de Dieu et de l'œuvre qu'il a faite. Mais ces esprits ont jugé comme s'il n'y avait que l'absolu : ils oublient le relatif au sein des choses (1).

Ils ne tiennent pas compte des nécessités de la liberté. Or, à côté de l'absolu, vit la liberté, se préparant, se réparant. C'est dans le temps comme un germe de l'absolu, un absolu en puissance d'être.

De là, la création ne peut être qu'un système de réparation. Du néant à l'homme, la création ; de l'homme à l'infini, les

(1) La raison a plus d'aisance à concevoir l'ordre absolu qu'à saisir l'ordre de liberté. Tout étant nécessairement bien dans l'œuvre de Dieu, elle oublie qu'il ne s'agit plus ici de ce qui est fait en un ordre immuable, mais au contraire de ce qui essentiellement s'y prépare. C'est pourquoi elle s'est demandé s'il pouvait y avoir à réparer l'œuvre de Dieu. Il sera toujours pénible à la raison d'entrer dans l'ordre du relatif. Comment lui en faire un crime ? au fond l'infini seul devait exister : où puiser des notions pour le reste ?... Ici c'est le temps ; mais quand nous rentrerons dans l'absolu, la raison reprendra son cours, l'ordre immuable sera partout.

Digitized by Google

pas de la liberté.... Possède seul la liberté celui qui peut en la perdant la ressaisir !

La création n'est qu'une condescendance au relatif....

Car si Dieu desirant, par exemple, prouver l'impossibilité de la création, eût dit : — j'offrirai à l'homme l'alternative, afin que ce qu'il aura choisi soit éternellement choisi, l'homme ne doit être libre qu'une fois ! — Dieu, alors, serait tel que l'a compris la pensée sans amour.

Dieu n'a pour but dans toute sa création que d'amener librement ses créatures à l'amour, félicité de l'être. C'est dans ces vues que l'Absolu vint faire l'essai du relatif. Or le propre du relatif est de se réparer sans cesse, par cela qu'il n'est pas l'absolu.

Il faut que le moi ait la puissance de se sortir de lui-même, pour porter son individualité au sein de l'existence éternelle. Mais le moi, faible, retombe en lui-même à chaque instant. Cependant il faut que l'être expose l'être pour le retremper à sa source. C'est dans cet acte qu'il prend l'énergie avec laquelle il se serait lui-même créé, s'il avait été créateur.

Le sacrifice, ou l'acte par lequel l'être expose l'être, fonde sa personnalité. Pour exposer son être par le sacrifice, l'homme est obligé de se sortir de lui-même ; cette projection hors de lui ne peut être que de l'amour. Or le sacrifice est exactement l'opposé de l'orgueil ; c'est en cet acte répété que le relatif prend peu à peu le mouvement vital de l'absolu.

Qu'est-ce donc en soi que l'orgueil ? Le mouvement en sens inverse de l'être. Qu'est-ce donc en soi que l'amour ? Le mouvement même de l'absolu. L'amour est une force, et non pas une impatience ; un élan dans l'infini, et non un retour en soi. C'est en se donnant que la substance prend part à l'absolu.... Aussi, tout dou est-il réjoui dans l'amour !

Comparez maintenant à ces notions sur l'être les étonnan-

Digitized by Google

tes prescriptions de la Religion! Elle avait donc fouillé avant nous jusqu'au fond de l'ontologie. Voyez si les principes de la morale ne sont pas la traduction exacte de ces lois de l'être! Ne dit-elle pas qu'il faut se perdre soi-même pour se sauver?

Car au fond de toute la morale il n'y a que le sacrifice. D'abord, elle forme la volonté par la vertu; puis, elle veut qu'on offre à Dieu cette volonté alors libre et toute faite. En deux termes, voici toute la Religion: former son cœur et l'offrir à Dieu. Mais voilà, également en deux mots, toute l'ontologie....

Qu'elle est profonde la Religion qui a su tout cela, et qui a su le mettre dans la nature humaine avant que notre propre pensée ait pu l'y apercevoir! Le christianisme est la religion de la raison dans toute sa force; il éprouva toujours beaucoup de difficultés devant les petits esprits.

Le Christianisme est la religion de l'être. Il est l'application de l'absolu.... Le christianisme reconstruit l'infini dans notre cœur.... Ah! qu'a-t-on pu lui demander pour qu'il fut plus divin? je vois qu'il fait faire à l'homme tout ce qu'il faut faire pour le sauver!

Les esprits qui veulent le juger ne sont point encore à sa portée. Ils demanderont si, en définitive, c'est au cœur ou à la raison de décider de la foi?.. La raison ne voit que ce qu'on met à sa portée: c'est au cœur à la tenir élevée vers l'infini (1).

Pourquoi est-il des moments où la pensée comprend tout, et d'autres où tout disparaît de son disque? Il y a donc certaines positions où se met l'âme? Avant de regarder dans la raison, il faut savoir sur quel objet son champ fut fixé par l'amour...

(1) Si la foi venait de la raison, il n'y aurait que les philosophes pour croire, le peuple en serait incapable. Or, c'est tout à fait le contraire! Le fait est assez frappant....

Digitized by Google

Quand on échappe aux profondeurs de l'être, il faut au moins se retrancher dans le bon sens. Que de sagesse en ces simples mots qu'il nous dicte : *Il y a tout à gagner en croyant tout, et tout à perdre en ne croyant rien* !

Achevons de suivre les indications merveilleuses du Christianisme.

La grâce existe, Dieu nous l'envoie pour mettre notre volonté à flot ; mais Dieu ne peut agir pour nous. Or notre coopération existe dans l'acte opposé à celui qui nous a fait tomber de l'état de grâce, c'est-à-dire dans l'humilité. L'âme par un mouvement s'est détachée de l'absolu ; il faut que par un mouvement, l'âme tende à s'y rattacher.

Nous avons remarqué que le premier effet de la grâce et de la coopération humaine était la foi. C'est pourquoi nous avons beaucoup parlé de la foi. C'est la question pratique de l'absolu ! Dieu a tout fait pour nous attirer vers l'infini : il faut que le relatif témoigne au moins de son desir par ce trait vivant de génie de le saisir dès ce monde ! L'Évangile a révélé le mot profond : *Heureux ceux qui n'ont point* VU, *et qui ont* CRU...

Car, les uns croient à la vie immortelle parce qu'ils la cherchent ; les autres ont de la peine à y croire parce qu'ils ne peuvent se décider à la chercher. La foi et le doute viennent tout simplement de ce qu'il y a des hommes dont le cœur cherche l'infini, et d'autres qui restent en eux-mêmes. Croire en Dieu, c'est le desirer. Ou aimer ou n'aimer pas, tout est là.

Les hommes croient ou doutent selon que leur cœur les place plus ou moins à portée de Dieu. C'est la nature de l'amour qui décide de l'étendue de la foi. Le raisonnement n'y est absolument pour rien ; il vient toujours après pour

Digitized by Google

confirmer l'opinion prise. La vue est toujours suivant l'œil. La foi, c'est comme le son que donne l'âme.

Celui-ci, parce qu'il lui faut beaucoup pour aimer, ne trouve pas Dieu assez bon : Pourquoi ne lui donna-t-il pas plus de biens et de bonheur sur la terre! Que des malheurs viennent ouvrir ce cœur égoïste, le levain de la haine se gonfle: Est-ce qu'il y a un Dieu? La grâce le touche, mais il se venge à sa manière en lui refusant son cœur.

Celui-là, parce qu'il lui faut peu pour aimer, trouve toujours que Dieu est trop bon: Que de biens non mérités dont il le pourvoit sur la terre! Si des malheurs viennent découvrir les richesses de ce cœur ému, ils sent la main qui le soulage intérieurement bien avant celle qui le frappe. La tendre pensée de l'amour éclate : Ah! puis-je assez faire pour un Dieu si bon!

Le premier devient l'homme du doute, le second l'homme de la foi. Or celui-ci est tout simplement celui qui aime, et celui-là, tout simplement celui qui n'aime pas. Quand l'un regarde dans son cœur, il n'y trouve écrit que le souvenir du bienfait de Dieu; et l'autre n'y voit que le vide laissé par l'ingratitude. Il faut aimer pour croire; il faut être bon pour aimer.

Croire, c'est faire le bien quand même. Là est la preuve qu'on l'aime par-dessus tout.... La foi n'est qu'un amour bien assuré. Aussi l'Église dit-elle que nous sommes sauvés par la Foi.

Douter, c'est chercher la récompense avant de s'engager. Là est la preuve qu'on s'aime soi avant tout.... Le doute n'est qu'un égoïsme déguisé. Aussi l'Église prévit-elle le malheur de ceux qui n'ont point de Foi.

Le doute s'abstient: c'est-à-dire qu'il aime mieux se posséder que s'exposer! Où est donc là le mouvement de l'être?

Digitized by Google

Celui qui n'aime pas ne voit donc pas qu'il se détache de la substance, qu'il se retire de l'être....

Si l'homme se retire de l'être, il peut aussi y rentrer. C'est en cela que la liberté a sa réalité. L'existence ne lui a pas été jetée comme l'alternative violente d'un seul oui ou d'un seul non prononcé. La vie n'est composée que d'autant d'instants qu'il est de nouveau offert à la liberté l'occasion d'aimer ou de n'aimer pas.

Chaque seconde du temps n'est qu'un nouvel appel vers l'infini. Domaine de la liberté, la création n'est essentiellement qu'un ordre de réparation : il faut qu'on y puisse sans cesse revenir sur ce qu'on a mal fait, et sans cesse réparer ce mal survenu en l'être.

C'est là le bénéfice du relatif. Si la vie n'était pas faite pour que sans cesse la liberté se reprenne ; et si la Religion n'était pas de sans cesse effacer le mal, pour sans cesse restituer à l'être libre la pureté de son vouloir, je ne reconnaîtrais point là la vie, non plus que la Religion !

Le relatif a devant lui une lutte éternelle.... Qui n'a senti sa conscience et gémir et se déchirer ! Qui n'a senti l'outil de feu traverser son âme, et son cœur voler en éclats !.. Ainsi notre liberté taille, avec le dur marteau du temps, la pierre vivante de l'édifice infini de Dieu.

Ah ! la création consiste précisément à ne pas être l'immuable ; sans quoi elle eût fatalement repris à l'homme la faculté qu'elle donnait. Créé libre, je veux l'être ; et, comme le soleil, m'élancer pur à chaque aurore pour me créer un jour nouveau !

Le temps n'est essentiellement que le principe de la révocabilité appliqué à la créature qui se forme. C'est là le grand caractère et la profonde vertu du temps. Nous ne som-

Digitized by Google

mes pas absolus, pour être jugés d'une manière absolue !! seulement, nous marchons vers l'absolu...

Mais tant que durera cette vie avec le don de liberté, durera la réparation. Celui-là est digne de la liberté et de la vie, a dit Goëthe, qui peut à chaque jour se la reconquérir. La liberté n'est essentiellement que la faculté du révocable, et la vie, que le domaine du réparable. Le Dieu de la liberté est un Réparateur.

CHAPITRE XXXV.

DU GRAND AGENT PSYCHOLOGIQUE DE LA RÉPARATION.

Nos trois moyens de réparation sont la grâce, la prière et la douleur. Ou plutôt, la grâce est la seule substance réparatrice ; mais la grâce s'obtient par la prière ou la douleur ; et elle descend en nous par le canal des sacrements.

La douleur est utile à ceux qui ne prient pas, et la grâce à ceux qui prient. La prière nous sert à obtenir la grâce, et la douleur, le don de la prière. La douleur prépare les Gentils. Son effet sur la nature humaine est si profond, qu'elle a été vue un sacrement sous le nom de pénitence.

En premier lieu, nous nous sommes donc occupés de la Grâce, qui est la substance réparatrice, quelque soit le mode par lequel elle descend dans l'âme ;

En second lieu, de la Foi, qui est la première apparition de la grâce, l'acte par lequel Dieu fait reparaître en nous la lumière de l'absolu ;

En troisième lieu, de la Prière, qui est le moyen laissé du

Digitized by Google

côté de l'homme d'attirer de lui-même en son cœur les dons surnaturels de la grâce ;

En quatrième lieu, nous nous occuperons de la Douleur, qui vient offrir un levier à la volonté affaiblie, et ouvrir une source à l'amour épuisé ;

En cinquième lieu, du Sacrement, qui, selon les besoins de l'homme, répartit les divers canaux par lesquels nous recevons la grâce ;

Et en sixième lieu, de l'Église, chargée de l'administration du sacrement, de la douleur, de la prière, de la foi, et conséquemment de la grâce.

Les merveilleuses ramifications du Christianisme sont bien connues. On sait que nous étudions plutôt cet arbre dans sa divine sève, et en suivant les racines qu'il enfonce dans le sol ontologique. Selon tous les cas, il ne nous appartient pas de rien donner de dogmatique.

Laissant donc l'arbre extérieur, nous suivons ces grosses racines dont nous avons parlé, et qui sont celles de la nature humaine. C'est pourquoi nous voulons approfondir avec une grande attention le phénomène de la douleur, cet agent spécial de l'ordre de réparation !

Le christianisme a été obligé de reprendre toute la nature humaine. Sans la chûte, elle se fut développée dans la ligne des lois rationnelles. Les lois réparatrices n'ont fait que redoubler celles-ci, jusqu'à les dépasser et arriver au miracle. Peut-être s'apercevra-t-on que l'essence humaine n'y aura rien perdu !

On a dit l'homme un petit monde, il faut le dire un petit Dieu. Le moindre produit de la nature a le cercle de ses perfections en soi ; combien à plus forte raison la pure substance ! Le cercle de l'infini est contenu en puissance dans l'âme, il faut qu'un jour il éclate tout entier en elle. Travaille, oh ! travaille, toute puissante liberté, sous l'aile féconde de Dieu....

Digitized by Google

J'ai besoin de le répéter pour rester dans l'essence des choses : il faut que l'être expose l'être pour le retremper dans sa source. C'est par ce moyen que le créé retourne au principe de l'être. Il faut qu'une force soit en lui pour s'opposer au néant.... l'être s'élance dans la lumière selon le mode infini.... Le sacrifice est le grand ressort de l'être. Chaque fois que l'être expose l'être, il sort de là avec l'énergie qui l'eût fait surgir du néant. C'est par cet acte répété que sa substance s'élève au ton de l'absolu.... Dieu veut voir sa créature se fonder sur les fondements de sa propre vie éternelle.

Le sacrifice, c'est l'acte véritable ! c'est la vitalité du relatif. Le sacrifice, dans lequel l'être expose l'être, fait croître sa substance et fonde son moi.... Il est la rose épanouie sur les hautes tiges du Ciel et la merveille incomprise de la terre.... Miraculeuse représentation de l'action de l'infini!!. L'homme, pour exposer son être par le sacrifice, sort de lui-même comme la flamme : ce mouvement hors de lui ne peut venir que de l'amour! Et de la sorte, l'amour de son propre cœur concourt à son accroissement et à la pureté de son être ; comme, au reste, à tout engendrement dans l'infini.

Le sacrifice, ah! le sacrifice ! Le néant, c'est ce qui jamais n'a senti l'acte... le néant commence où finit l'amour. Par l'acte du sacrifice, l'homme développe tout à la fois d'une manière suprême, et sa causalité, constituant sa personne, et sa substance, se constituant dans la Félicité.... Oh! voyez donc l'humanité qui a su admirer comme la plus sublime de toutes les choses, le sacrifice ! Voyez qui elle nomme Héros! Voyez qui elle appelle Saint !... L'homme est dans un amour au-delà de sa puissance....

La causalité est le germe de l'être. Les plus grands efforts de la liberté sont des actes constitutifs d'existence ; ils produisent sous les formes du temps des actes de réalité dont

Digitized by Google

l'homme sera frappé dans l'absolu. Or le plus grand effort de la causalité est l'acte par lequel elle se met en jeu elle-même : l'héroïsme, la mort ! Force et amour, comme le divin !... La vertu, qui suit le travail en détail, n'est qu'une tendance à l'héroïsme. Ah ! la vertu est la fleur de croissance infinie, fleur d'ambroisie, qui fait mourir les sens à ce monde dans l'ivresse de l'immortalité...

Humanité ! humanité ! pourquoi admires-tu les hommes qui savent mourir? Où y aurait-il tant de gloire à se démettre de la vie? Rien n'est d'abord que la vie, le Ciel lui-même s'en déduit; l'acte par lequel on l'expose devrait être de tous les actes le plus insensé et le plus criminel : il est le plus sublime !.... L'humanité sait donc ce qu'elle a fait ! quoique dans le temps, elle se voit donc encore à la lumière de l'infini...

Dans ces profondeurs vous devez comprendre la merveilleuse opération que le Saint accomplit en son être. Le Saint ! il est héros dans le silence, il l'est à tous les instants, et dans les moindres et les plus humbles actes de la vie, il est le héros des héros ! Comme l'infini doit bien reconnaître le Saint !.... Ils ont tourné leur face du côté de la flamme; de leurs tempes a coulé une sueur de sang.... Ame qui pleure, sème des étoiles au-dessus du néant ! cœur qui se brise, comme une onde sacrée retombe toute en Dieu !.....

Voyez-vous maintenant pourquoi une espèce de sainte amnistie s'élève des champs de bataille ! Voyez-vous pourquoi Dieu a si longtemps permis la guerre au sein des hommes ; pourquoi le fer est le grand outil de la gloire et reste sacré parmi nous ; pourquoi l'antiquité , privée du sacrifice par l'âme, eut le sacrifice par le sang ! Voyez-vous enfin pourquoi à cet être qui vit, il est toujours noble, toujours saint, ah ! oui toujours glorieux et divin de mourir !

Mais il ne suffit pas de mourir une fois, il faut que la liberté

Digitized by Google

répète cet acte sur tous les points de sa durée : il faut souffrir!.... La liberté vient d'aussi loin que l'Absolu... il faut que nos pas impriment leur trace sur chaque seuil du néant.... L'infini est là, le vent de l'être nous travaille.... Homme, trempe-toi incessamment dans la mort.... elle absorbe tout ce qui est du créé.... descends jusqu'aux bornes de l'être : il faut à tout instant mourir pour se ressusciter plus grand à tout instant dans la Gloire!..

On a pu à bon droit considérer le Christianisme comme la religion de la douleur en même temps que de l'amour. Il a proclamé la souveraineté de la mort dans la vie! Tout le monde a admis qu'il fut la religion de l'amour : il faut dire pourquoi il est la religion de la douleur.

L'Église a fait de la pénitence une gloire égale à l'amour et supérieure à la vertu! Cependant l'homme renie la pénitence; son esprit, en nos jours, construit d'immenses systèmes pour la bannir de la Société humaine; partout il répand la pensée que le bonheur devrait régner sur la terre à la place de la douleur.

Il faut savoir pourquoi celui qui est appelé à la félicité mange le pain de la douleur.... J'appellerai les Écoles! qu'elles viennent concevoir toute la gloire du créé, et, j'ose dire, le grand trait de génie de l'absolu....

S^T B.

Digitized by Google

MORT DE M. BALLANCHE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

—

La France vient de perdre un de ses plus beaux génies et la ville de Lyon son citoyen le plus illustre dans les lettres. Pierre-Simon Ballanche, de l'Académie française, est mort à Paris le 12 juin. Il était né à Lyon le 4 août 1776. Son père, possesseur d'un vaste établissement d'imprimerie et de librairie, était un homme d'intelligence et de probité. C'est lui qui publia les premières éditions du *Génie du Christianisme*, et sa fortune datait de là. Pierre-Simon Ballanche avait fait de la maison paternelle un petit centre littéraire, auquel se rattachaient les esprits les plus distingués du pays. Une pléïade d'hommes éminents est sortie de ce sanctuaire de l'étude et de l'amitié. Camille Jordan, Dugas-Montbel, de Gérando, l'illustre Ampère y formèrent avec Ballanche des liens étroits que la tombe seule a brisés. Le vénérable M. Bredin, ancien directeur de notre École vétérinaire, et quelques autres littérateurs de notre ville (1) conservent encore le souvenir de ces réunions. C'est à Lyon même que Ballanche a composé et publié son poème d'*Antigone*, œuvre magnifique et touchante dans laquelle Ballanche donnait à l'héroïne de Sophocle quelque chose de ce caractère pieux, tendre et résigné que l'Évangile est venu apporter au dévouement. Ses autres ouvrages, les *Institutions sociales*, *l'Homme sans Nom*, *la Palingénésie sociale*, *Orphée*, *la Vision d'Hébal* obtinrent un succès moins populaire

(1) Dans ce nombre figuraient M. l'abbé Bonnevie et l'un de nos peintres, M. Richard ; et parmi ceux qui ne sont plus, nous pourrions citer encore M. Revoil, le directeur de notre École de Saint-Pierre ; M. Bérenger ; M. Grognier, de l'Académie de Lyon.

Digitized by Google

mais ont fondé sa gloire la plus durable. Ses idées ont déjà été, en Italie et en Allemagne, l'objet de beaucoup d'études et de commentaires, et, à mesure que les goûts littéraires deviendront plus sérieux en France, on comprendra et on admirera davantage cet écrivain que la beauté de son style place déjà à côté de Fénelon. Nous présenterons plus tard dans cette Revue une appréciation de ses œuvres et de sa vie ; nous nous bornons aujourd'hui à donner quelques détails sur les derniers moments de ce compatriote illustre, et sur les honneurs funèbres qui lui ont été rendus.

M. Ballanche n'avait pas été marié et ne laisse aucun parent. Mais, quoique sans famille, il a été entouré d'autant de tendresse et de soins que s'il avait eu auprès de lui les enfants les plus pieux. Il s'était créé une famille dans ce cercle illustre et charmant de l'Abbaye-au-Bois qui se groupe autour de Madame Recamier et dont M. de Chateaubriand était avec lui le membre le plus ancien et le plus fidèle. C'est au nom de cette famille adoptive que l'annonce de la mort a été faite. Tout ce qu'il y a de plus éminent dans les lettres et dans la société assistait aux funérailles. Un grand nombre de pairs et plusieurs députés s'y étaient joints, quoique ce fut l'heure des travaux des deux Chambres. Ballanche était en possession de la vénération universelle, et chacun en parlait comme du caractère le plus pur de notre temps. La ville de Lyon a été représentée aux derniers moments du religieux écrivain d'une manière tout-à-fait conforme aux sentiments qu'il lui avait gardés. M. Victor de Laprade, que Ballanche considérait comme son plus cher disciple, se trouvait alors à Paris, c'est lui qui a recueilli les dernières paroles du père des penseurs lyonnais, et qui a passé la dernière nuit de prières auprès du corps avec un autre Lyonnais, M. l'abbé Tranchant. C'est au cimetière de Montmartre, dans un caveau préparé aussi pour Madame Recamier, qu'ont été déposés les restes de Ballanche. Les coins du poêle ont été tenus par MM. Villemain, de Tocqueville, Dupaty, au nom de l'Académie française, et par M. Victor de Laprade, au nom de la ville et de l'Académie de Lyon. Le deuil était conduit par MM. Ampère et Lenormand, représentant la famille adoptive de l'Abbaye-au-Bois, et MM. Dupré et Lenoir, amis d'enfance de Ballanche.

Digitized by Google

Deux discours ont été prononcés sur la tombe, d'abord par M. Tocqueville, directeur de l'Académie française, puis par M. Victor de Laprade.

Voici le discours de M. de Tocqueville :

« Je pourrais vous entretenir du rare mérite littéraire que possédait l'homme excellent dont nous entourons la dépouille mortelle. Parlant ici au nom de l'Académie française, je le devrais peut-être. Vous l'avouerai-je, Messieurs, au bord de cette tombe encore entr'ouverte, à la vue de cette figure austère et solennelle de la mort, dans ce lieu si plein des pensées de l'autre vie, je n'ai pas le courage de le faire. Le talent de l'écrivain, quelque grand qu'il soit, s'efface un moment pour ne laisser voir que le caractère et la vie de l'homme.

» Ailleurs, Messieurs, nous dirons quelle fut la supériorité de M. Ballanche dans l'art d'écrire ; comment, plus qu'aucun autre auteur de notre temps, il sut faire passer dans la langue française le génie grand et simple de la haute antiquité ; ailleurs, nous peindrons les grâces chastes et graves de son style, l'étendue et souvent la profondeur de ses pensées. Aujourd'hui, ce ne sont pas ses œuvres littéraires que nous aimons à rappeler, c'est lui-même.

» Qui de nous, Messieurs, ne se sent ému et comme attendri au souvenir de ce doux et respectable vieillard auquel le bien semblait si facile, et qui rendait le bien si aimable. Sa pure et rêveuse vertu qui, au besoin, fût aisément montée jusqu'à l'héroïsme, ressemblait, dans les actes de tous les jours, à la candide innocence du premier âge. Non seulement M. Ballanche n'a jamais fait le mal, mais il est douteux qu'il ait jamais pu le bien comprendre : tant le mal était étranger à cette nature élevée et délicate. Pour lui, la conscience n'était point un maître, mais un ami dont les avis lui agréaient toujours, et avec lequel il se trouvait naturellement d'accord.

» A vrai dire, la vie toute entière de M. Ballanche n'a été qu'une longue et paisible aspiration de l'ame vers le bonheur des hommes et vers tout ce qui peut contribuer à ce bonheur : la liberté, la confraternité, le respect des croyances et des mœurs, l'oubli des injures ; qu'un constant effort pour apaiser les haines de ses contemporains, concilier leurs intérêts, renouer le passé à l'avenir, et rétablir entre l'un et l'autre une harmonie salutaire.

» En même temps que M. Ballanche portait à l'humanité toute entière un amour sincère et profond, il prenait grand soin de ne livrer son cœur qu'à un petit nombre d'affections choisies. Il obtint de cette manière, chose rare, la bienveillance de tous et l'aménité ardente de quelques-uns. La première

Digitized by Google

moitié de sa vie s'était passée au milieu des orages de la Révolution et des douleurs physiques ; la seconde s'écoula paisiblement près d'amis illustres et dévoués. Plusieurs des personnes qui ont le plus brillé de nos jours par leurs vertus et leurs talents, ont été intimement liées avec M. Ballanche. Aucune n'a été séparée de lui que par la mort.

» Dans les dernières années de sa vie, M. Ballanche s'était créé comme une société à part dans la grande société française ; il s'y occupait plus des idées du temps que des faits, il s'y unissait à ses contemporains par les pensées, par les sympathies, non par l'action ; il n'y restait pas étranger à leur sort, mais à leurs agitations. C'est là qu'il vécut dans une atmosphère calme et sereine où pénétraient les bruits du monde, mais où les passions du monde n'entraient point. C'est là aussi qu'il s'est éteint.

» Quoique M. Ballanche eût survécu à tous les siens, et qu'aucun de ses proches ne puisse aujourd'hui nous accompagner à ses funérailles, nous ne saurions le plaindre. L'amitié avait depuis longtemps remplacé pour lui et peut-être surpassé tout ce que la famille aurait pu faire.

» Pour nous, Messieurs, qui venons de rendre un dernier hommage à sa mémoire, nous rapporterons de cette cérémonie un souvenir triste, mais salutaire et doux : le souvenir d'un homme qui a bien vécu et qui est bien mort, d'un écrivain dont la plume désintéressée n'a jamais servi que la sainte cause de la morale et de l'humanité. »

Discours de M. Victor de Laprade.

Cher et vénéré maître, vous aviez conservé une touchante affection pour votre ville natale ; membre de la plus illustre Compagnie littéraire de la France et de l'Europe, vous cherchiez toutes les occasions de parer de votre nom notre modeste académie lyonnaise. Votre vieillesse si souriante aux générations nouvelles ouvrait des trésors tout particuliers de tendresse et de lumière aux jeunes ouvriers de la pensée qui venaient à vous de notre sévère et laborieuse cité. En cet instant des adieux, vous regretteriez, si elle vous manquait, la douceur d'une parole venue de ce pays de votre jeunesse et de vos douleurs. Si j'ose à mon tour saluer votre tombe autrement qu'avec le cœur, c'est que je parle au nom de tous vos amis lyonnais, de tous vos disciples, d'une Compagnie qui perd en vous ce qu'elle avait de plus éminent.

Cher maître, si belle que soit votre renommée présente, vous n'avez pas été de ceux qui assistent vivants à tout l'épanouissement de leur gloire ; c'est à une époque plus attentive que la nôtre qu'il sera donné d'épuiser le sens profond de

Digitized by Google

vos écrits, de s'abreuver de toute la poésie de ce beau style qui renferme les plus mystérieux parfums du sentiment chrétien et de la pensée moderne dans les contours harmonieux et purs de la forme grecque. En vous, l'avenir honorera le grand esprit, de plus que lui nous avons respiré la belle âme. Tous ceux qui vous ont approché le savent, on se sentait meilleur auprès de vous ; il n'était même pas besoin d'entendre votre voix pour subir cette influence de votre cœur. Certains justes sont comme les sanctuaires dont le silence même nous remplit de religieuses émotions.

Il y avait dans votre esprit, dans sa sérénité, dans sa simplicité charmante, dans sa tendresse quelque chose de plus que chez les hommes les plus sages et les meilleurs. Votre vertu était d'une nature toute adorable et toute divine, c'était à la fois une innocence conservée et une sagesse acquise. Chez vous la docte vieillesse était restée parée de cette candeur et de ces grâces qui chez les autres ne survivent pas à l'enfance. Vous saviez sans doute que le mal existe, mais vous sembliez ne l'avoir appris que du raisonnement, votre cœur ne vous en avait rien dit, l'expérience des hommes elle-même n'eût pas suffi à vous en convaincre.

Surprit-on jamais en vous un mouvement de haine et d'ironie? Et quel dévouement, quelle constance, quelle idéale mansuétude dans vos affections ! Ce qui ne fut chez les plus grands poètes qu'un rêve sublime de l'imagination, fut la règle et la pratique journalière de votre cœur. Si sereine et si rayonnante que soit aujourd'hui votre âme dans le séjour de la paix, nous avons peine à nous la représenter plus aimante et plus pure que nous l'avons vue sur cette terre des souillures et des combats.

Comme il est vrai que nous ne vous avons jamais quitté sans nous sentir plus portés vers le bien, telle sera encore la consolation que nous emporterons de cette séparation suprême. Nous n'avons plus de vœux à former pour vous, nous n'avons plus qu'un hommage à vous rendre, c'est de conformer notre cœur à ce que le vôtre nous enseignait.

Cher et vénéré maître, vous aimiez à savoir que votre souvenir se garde dans votre ville, il vous sera doux d'accueillir le tribut de ses regrets. Celui qui parle en ce moment n'est pas le seul Lyonnais que vous ayez soutenu de votre bonté paternelle, dans les voies difficiles de la pensée, son cœur ne sera pas le seul à porter votre deuil. Recevez donc l'adieu qu'il vous adresse au nom de toutes vos amitiés lyonnaises, au nom d'une Compagnie qui n'aura pas de soin plus cher que celui de votre gloire, au nom de tous ceux en qui vos exemples et vos écrits ont agrandi le sentiment de cet idéal que vous possédez aujourd'hui dans toute sa plénitude.

Cher et vénéré maître, adieu !

Digitized by Google

CHRONIQUE.

Vers la fin de ce mois, il paraîtra une *Histoire de l'Église de Vienne* (1), par M. F.-Z. Collombet. L'ouvrage forme trois volumes in-8, et prend le sujet à l'établissement du Christianisme dans les Gaules, pour le conduire jusqu'à la suppression du Siège, en 1801. Il n'existait d'autre histoire de l'Eglise de Vienne, d'histoire un peu complète, que celle de l'abbé Charvet, publiée en 1761, en un volume in-4, qui est devenu rare, comme la plupart des bons ouvrages qui concernent nos diverses provinces. M. Collombet avait donc à écrire tout à neuf l'histoire d'un demi-siècle, à combler d'immenses lacunes dans Charvet, à redresser beaucoup de jugements, et à faire entrer dans ces trois volumes le résultat des recherches que ces derniers temps ont amenées.

L'Eglise de Vienne et celle de Lyon sont sœurs ; elles apparaissent sur la scène du monde avec le même baptême de sang, et entretiennent, dans la suite des siècles, des rapports fréquents. Après avoir traité l'histoire de cette première église, l'auteur écrira celle de Lyon, qui a jeté un éclat bien plus vif encore, et dont les annales peuvent offrir à l'historien de bien plus grandes ressources.

—L'Académie de Lyon a appelé dans son sein M. le Dr Bonnet. Ses travaux et ses écrits lui assignaient déjà une place dans cette honorable assemblée.

— M. Paul Guillemot, notre collaborateur, a été nommé membre correspondant de la société littéraire de notre ville. Cette flatteuse distinction était due à l'auteur de la *Monographie historique du Bugey*, que sa publication dans la *Revue du Lyonnais* nous empêche de qualifier ici comme elle le mérite. M. Paul Guillemot, par ses travaux sur l'histoire provinciale, appartient presque à notre cité, et Lyon devait la revendiquer à la ville de Bourg, sa voisine.

— Un ami de M. Servan de Sugny a cru devoir réclamer, dans le journal le *Rhône*, sur une prétendue erreur où nous serions tombé en écrivant que M. Servan de Sugny avait été destitué. Si nous nous sommes servi de cette expression, c'est que lui-même l'avait employée dans sa brochure: *Ma Vie judiciaire*, car il avait considéré sa nomination de juge à Montbrison, après avoir été procureur du roi à Nantua, comme une destitution ou une disgrâce. Nous devions à la vérité cette explication afin de rendre au mot destitué sa véritable signification.

—La *Carte du Rhône*, publiée par M. Louis Perrin (1), obtient un succès qui se consolide de jour en jour, sanctionné qu'il est par d'honorables suffrages. MM. les ingénieurs, chargés des travaux de la ligne du Rhône, ont souscrit pour un grand nombre d'exemplaires de cette carte, qui devient par sa consciencieuse exécution leur *vade mecum*.

(1) Chez Mothon, libraire, rue Mercière. — (2) Rue d'Amboise, 6. — Prix: 10 fr.

Digitized by Google

— M. Clerc, ancien professeur de mathématiques au Collége royal de Lyon, professeur émérite d'astronomie et doyen de la Faculté des sciences de cette ville, vient de mourir à Nérieux, canton de Lhuis, dans un âge très avancé. Ce savant distingué avait été le successeur de M. Ampère dans la chaire de mathématiques à l'école centrale de l'Ain; et ce fut M. de La Lande qui le désigna, comme il l'avait fait pour son prédécesseur.—A cette époque, M. Clerc fit, d'après le desir de l'administration de l'Ain, le premier ouvrage sur la conversion des mesures anciennes du département en mesures nouvelles, par suite de l'adoption définitive du système décimal; et ses tableaux complets et réguliers furent cités comme un modèle pour les autres départements. Homme de bien et de science, professeur laborieux et modeste, ami de La Lande, de Delambre et d'Ampère, M. Clerc, qui était né dans un village du Jura et dans la condition la plus modeste, appartenait à cette forte génération qui vit par la révolution son horizon agrandi, et qui, fille de ses œuvres, chercha surtout son avancement dans le travail, ses jouissances dans l'étude, sa récompense dans l'estime publique, son bonheur dans l'amitié et dans la simplicité du cœur et des goûts. La considération qui l'a accompagné dans sa longue carrière l'avait suivi dans sa retraite où il n'avait que des amis. Il meurt en laissant un beau modèle au corps enseignant, en même temps que d'honorables et affectueux souvenirs à ses nombreux élèves et, on peut le dire, à la génération qui lui succède.

FIN DU XXVe VOLUME.

Digitized by Google

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE XXVe VOLUME.

—

Poésie.

Charles Michel.	A mon bric à brac.	5
— —	Fermez votre porte aux visiteurs.	9
— —	A la poésie.	11
Adolphe Pardon.	Charbonnières	97
— —	Le Grillon.	99
Sylvain Blot.	La Marguerite au désespoir.	185
J. Petit-Senn.	La Suisse en 1847, ou Philopœmen (chanson).	298
Castellan.	L'attente du printemps.	313
J. Petit-Senn.	Médor.	315
Ad. P.	L'Arno.	401
Joséphin Soulary.	Sonnets : Au coin du feu.	403
	La séparation.	403
	Les foins.	404
F. Coignet.	Fables : L'inondation.	405
	Les petits dénicheurs.	406
Joséphin Soulary.	Sonnets : Les sept péchés mortels.	481

Lyon.—Histoire de la Province.—Archéologie.—Antiquités.—Collections lyonnaises.—Beaux-Arts.

T.	Reconstruction de l'église St-Georges.	13
Victor de Laprade.	La Cène, peinte à fresque par M. Janmot, dans une chapelle de l'église de l'Antiquaille.	57

Digitized by Google

Mlle Jane Dubuisson. Exposition de la Société des Amis des Arts 1846-47. 68
P. Guillemot. Monographie historique du Bugey. — IX. Franchises accordées par les seigneurs. . . . 101
A. V. Châteaux des environs de Lyon. — Moncorin à Irigny. 113
Mlle Jane Dubuisson. Cabinet de M. Trimolet. 330
Joseph Bard. Bulletin monumental de Lyon. 409
Victor Teste. L'église d'Ainay considérée au point de vue archéologique et épigraphique. 431
Léon Boitel. Les quais de la Saône. 467
L'abbé Jolibois. Sur la colonie grecque de Lyon. 487
— — Sur l'étymologie des noms de Lugdunum et de Lyon 496
Mort de M. Ballanche. 555

Philosophie.

Blanc St-Bonnet. De la foi. 189
— — De la prière. 507

Economie politique.

Barrillon. La réforme postale en France. 157-239

Hygiène.

Le docteur Imbert. Des Crèches et de l'allaitement maternel. . 39

Littérature.

F.-Z. Collombet. Littérature italienne. — Angelo Frignani. . 142
Agnès de Méranie, de M. Ponsard. . . . 305

Voyages.

J. Béliard. Excursion dans le midi. — Marseille. . . . 17
Aimé Royet. Voyage à Vienne en Autriche, 2e, 3e et 4e article. 119-264-370
Joseph Bard. Excursions autour du Lyonnais. — Autun. . 317
H. M. Lettres sur la Sardaigne ; 1re lettre. . . . 344

Variétés.

J. Petit-Senn. Désagrément de faire faire son portrait. . . 472

Digitized by Google

Bulletin bibliographique.

NICOLAS.	Rome au siecle d'Auguste, ou Voyage d'un Gaulois à Rome, par M. Ch. Dézobry. . .	84
F.-Z. COLLOMBET.	Io. Fustaillerius. *De urbe et antiquitatibus matisconensibus liber*. — Réimpression.	93
V. DE L.	Eloge de Domat, par M. Cochet.	95
	Quinze jours au Raincy, par Mme Babœuf. .	96
	Histoire naturelle des cléoptères de France, par M. Mulsant	96
	Des lois agraires chez les Romains, thèse par M. Macé	301
	Histoire de l'école d'Alexandrie, par M. Vacherot.	302
	Du spiritualisme et de la nature, par M. Bersot.	303
AD. P.	Les Montagnes, poème par M. Etienne Malpertuy.	395
C. GUISELIN.	Lettre à M. de Lamartine, sur son histoire des Girondins.	443
	Ma vie judiciaire, par M. Servan de Sugny.	452
	Confession d'un malheureux, vie de J.-C. Romand, forçat libéré.	452
D. S.	Jeunes filles incurables de l'abbaye d'Ainay ; compte-rendu de l'administration. Rapport du docteur Théodore Perrin, médecin de l'établissement.	460
JOSEPH BARD.	Histoire de l'antique cité d'Autun, par Edme Thomas.	463
	Monographie de la chartreuse de Portes en Bugey, par M. l'abbé Nyd.	465
	Derniers mélanges de littérature et d'archéologie sacrée, par M. Joseph Bard.	466

Chronique.

PP. 96 — 184 — 400 — 477 — 560.

FIN DE LA TABLE DU XXVe VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google